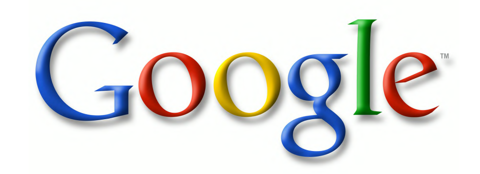

Google







DICTIONNAIRE
D'HISTOIRE NATURELLE.
TOME TROISIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature.

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Economie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle; Honoraire de la Société Economique de Berne; Aſſocié de l'Académie Royale des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen; Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier; Aſſocié de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen; Membre de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand.

TOME TROISIEME.

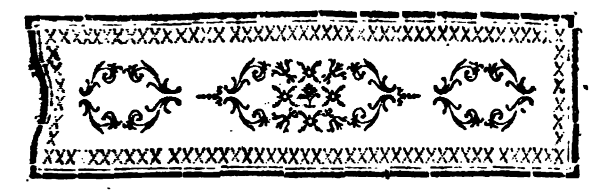


A PARIS,

Chez
- DIDOT, le Jeune, Quai des Auguſtins.
- MUSIER, Fils, Quai des Auguſtins.
- DE HANSY, Pont-au-Change.
- PANCKOUCKE, ruę & près de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'HISTOIRE NATURELLE.

H I B

HIBOU ou CHAT-HUANT, oiseau nocturne, dont il y a plusieurs especes ou variétés, que la plupart de nos Lexicographes ont confondues ou embrouillées sous les noms de *Chouette*, de *Duc*, de *Fresaie*, de *Chevêche*, de *Hulotte*, de *Hibou* & de *Chat Huant*. Le mot *Strix*, comme le dit M. Linnæus, doit être le nom générique de tous les oiseaux nocturnes; & celui de *Noctua*, avec une épithete, distingue les différences, ainsi que le mot *Accipiter* est le nom de tous les oiseaux de proie en général. Le mot *Asio* convient au *Hibou* à oreilles d'âne; celui de *Bubo* à tous les *Ducs*, avec une épithete pour en distinguer la grandeur & la variété; celui de *Noctua aurita* à la *Chouette* à oreilles; celui d'*Aluco* à la *Chouette*; celui d'*Ulula* à la *Chevêche* ou *Hullotte* ou *Huette*; celui de *Noctua templorum alba* à la *Fresaie* ou *Effraie*; cette remarque n'est pas hors de propos pour ce que nous avons dit à chacun de ces mots.

On donne en François le nom de *Hibou* à différens oiseaux nocturnes du rang des oiseaux de proie. Une singularité, dans ces animaux, est qu'ils clignent des yeux en faisant descendre la paupierre de dessus sur celle d'en bas comme font tous les oiseaux de rapine. Nous répetons ici que le *Hibou* & la *Chevêche* n'ont point de cornes ou bouquets de plumes aux oreilles; mais ils

ont comme une couronne de plumes qui leur entoure le devant de la tête, & le dessous de la gorge en forme de collier. Les yeux du Hibou sont noirs; le ventre est blanc; les pieds velus; le dos plombé & moucheté; ses ailes sont si grandes qu'elles excédent la longueur de la queue. Cet oiseau est fort maigre; il vole sans faire de bruit, & crie la nuit en huant, ou d'une maniere lugubre: il fait sa nourriture de souris. *V.* CHAT-HUANT.

Dans la baie d'Hudson se trouvent le *Hibou couronné* & le *Hibou blanc*: celui-ci vole quelquefois dans le jour, qu'il confond avec la nuit, parcequ'il est accoutumé par la reflection de la neige continuelle de ce pays, à voir presqu'aussi clair pendant la nuit que pendant le jour. M. Anderson dit qu'on voit en Irlande des *Hibous à cornes* & des *Hibous de rochers*; si on leur lâche un pigeon, un d'entre eux se jette aussitôt d'en haut sur lui, & après lui avoir arraché quelques plumes, il lui mange d'abord le cœur à travers le dos, ensuite les entrailles, & en dernier lieu la chair.

HIPOCISTE, plante parasite, qui croît sur le ciste, & de laquelle on retire le suc d'Hipociste. *Voyez* CISTE.

HIPPELAPHE. *Voyez* ELKE.

HIPPOCAMPE ou CHEVAL MARIN, *Hippocampus*, est un insecte marin du genre des crustacées: il ne vaut rien à manger. On le trouve dans les Ports de mer & dans tous les cabinets des Naturalistes: il est long de six pouces, & gros comme le doigt: il a la tête & le col à peu-près faits comme ceux d'un cheval; un bec long & creux comme un flageolet; deux yeux ronds, & deux arrêtes sur les cils qui paroissent comme des cheveux quand il est en mer; son front est sans poils; le devant de sa tête & le dessus de son col en sont couverts; les femelles n'en ont point, elles n'ont que le devant de la tête velu. Quand le Cheval marin est mort, tout son poil tombe: il porte une nageoire sur le dos; son ventre est blanchâtre, gros & enflé, la femelle est encore plus ventrue: la queue de ces animaux est quarrée & recourbée comme un crochet; tout leur corps est couvert de petits cercles cartilagineux & pointus, d'où sortent de petits aiguillons; les cercles sont attachés l'un à l'autre par une peau déliée qui est de cou-

leur brune avec quelques taches blanches. En général, la figure de cet insecte approche de celle d'une S romaine.

On trouve des Hippocampes plus grands que le précédent, & à criniere. Il y en a qui n'ont point d'aiguillons & peu d'anneaux; d'autres enfin qui n'ont point d'aiguillons, mais beaucoup de cercles ou d'anneaux: on en compte à leur queue jusqu'à trente-cinq.

La plupart des Auteurs disent qu'il sort du ventre de cet insecte un venin, dont le reméde est d'avaler du vinaigre dans lequel on aura fait mourir une Seche, poisson qui se dérobe aux yeux des Pêcheurs en jettant une liqueur noire comme de l'encre. *Voyez au mot* SECHE. On prétend que l'Hyppocampe est bon contre la morsure des chiens enragés.

HIPPOLITHE, *Hippolithus.* Nom qu'on donne à la pierre ou bezoard de cheval, laquelle se trouve dans la vésicule du fiel, ou dans les intestins ou dans la vessie de cet animal. Elle est ordinairement grosse comme le poing, grisâtre, composée de couches circulaires. *Voyez au mot* BEZOARD OU CALCUL.

Il s'engendre aussi quelquefois des pierres dans les machoires & dans d'autres parties des Chevaux. Lemery dit qu'il y a même lieu de penser que la plupart des maladies qui arrivent aux Chevaux, & auxquelles les Maquignons ni les Maréchaux ne connoissent rien, viennent de ces pierres, qui ayant été engendrées & formées dans quelques-uns des visceres de l'animal, y font des obstructions naturelles.

On prétend que l'Hippolithe est sudorifique, qu'elle résiste au venin, tue les vers, & qu'elle arrête le cours de ventre.

HIPPOMANÈS. C'est un corps que les anciens disoient être de la grosseur d'une figue sauvage, de couleur noire, & adherant à la tête du Poulain nouvellement né. L'opinion commune étoit que si la jument ne dévoroit pas elle-même l'Hippomanès elle abandonnoit le Poulain. On regardoit aussi ce corps comme la matiere principale d'un philtre extrêmement puissant. Cette opinion étoit si accréditée du tems de Juvenal, qu'il n'a pas hésité d'attribuer une grande partie des désordres

de Caligula à une potion que sa femme lui avoit donnée à prendre & où elle avoit fait entrer un Hippomanès entier. Des observations solides & dénuées de préjugés, ont fait connoître la fausseté de ces divers sentimens avancés par les Anciens.

On doit distinguer deux sortes d'Hippomanès. Le premier est une liqueur qui sort des parties naturelles de la jument pendant qu'elle est en chaleur ; le second est une matiere qui a diverses formes, qui est composée de petites lames dans toute son étendue, & qui n'a point l'air d'être un corps organisé, mais simplement un suc épaissi, ainsi que s'en est assuré M. Daubenton. Cette matiere est le sédiment d'une liqueur, qui se trouve dans une cavité qui est entre l'amnios & l'allantoïde : ainsi ce corps n'est point placé sur le front du poulain, & la jument ne nourrit pas moins son petit, quoiqu'on ait enlevé l'Hippomanès.

Quant à l'effet de ce philtre redoutable, on est en droit de douter de sa possibilité. *Voyez Histoire de l'Académie, année 1751.*

On voit, dans le Cabinet du Jardin du Roi, des Hippomanès de différentes grandeurs, conservés dans l'esprit-de-vin.

HIPPOPHAES, est un arbrisseau qui croît dans la Morée, aux lieux sablonneux de la mer : il est garni d'épines fort dures, & de feuilles qui ressemblent à celles de l'olivier, mais qui sont plus longues, plus étroites & plus tendres. Ses sommets se répandent en rond, en forme de chevelure blanche. Sa racine est grosse, longue, & remplie d'un suc laiteux très amer, & d'une odeur forte : ses fleurs sont en grappes.

Le suc de l'Hippophaës est purgatif : les foulons du pays se servent de cet arbrisseau.

HIPPOPOTAME ou CHEVAL DE RIVIERE, *Hippopotamus*, est un animal amphibie qui habite plus l'eau que sur terre, qui tient extérieurement du cheval & du bœuf, mais dont le caractere principal est d'avoir quatre doigts ongulés à chaque pied ; & à chaque mâchoire, quatre dents incisives, dont les supérieures sont séparées par paires, & les inférieures paroissent en avant parallelement à la mâchoire ; les deux du milieu sont beau-

coup plus longues que celles du côté. M. Brisson dit que l'Hippopotame a en tout quarante quatre dents; savoir, *huit* incisives, quatre canines & trente-deux molaires: ces dents sont comme de l'ivoire; les canines sont longues & arquées. Cet animal a depuis la tête jusqu'à la queue treize pieds de long; le diametre horisontal de son corps a quatre pieds & demi: sa tête a deux pieds & demi de large, & trois pieds de long; l'ouverture de sa bouche un pied; ses jambes ont trois pieds & demi de long, depuis le ventre jusqu'à terre, & trois pieds de tour. *Ses pieds* sont très gros, fendus en trois, formant quatre doigts, environnés par-tout d'un ongle & d'une forme de talon, qui fait comme une cinquieme division. Son museau est gros & charnu: il a les yeux petits, les oreilles minces & longues de trois pouces. Sa queue, qui a un pied de long, est grosse à son origine, & se termine tout-à-coup en pointe: sa peau est très épaisse, dure, & d'une couleur obscure: il n'a que peu ou point de poil, excepté au bout de la queue & au museau, où il a une moustache semblable à celles des lions & des chats.

On voit, dans le Cabinet de Leyde, un Hippopotame qui nous a paru assez conforme à cette description. On voit aussi une tête de cet animal, dont la peau est tannée, au cabinet des Augustins de la Place des Victoires à Paris. Cet amphibie se trouve dans le Nil, dans le Niger, dans la riviere de Gambie, & généralement dans toutes les rivieres des côtes de l'Afrique: il vient respirer souvent sur l'eau & y hennir: il dort dans les roseaux, sur le bord des rivieres: il n'est pas rare d'en rencontrer qui pesent jusqu'à quinze cens livres. Leurs dents sont d'une dureté extrême; leur cri est une sorte de hennissement; leur vue est perçante & terrible. Les pieds & les dents de cet animal sont les seules armes dont la Nature l'a pourvû: sa course n'est pas assez vîte pour attraper un homme aussi léger, que le sont les Negres: c'est ce qui les rend assez hardis pour l'aller attaquer à terre. On a soin de lui barrer le chemin qui tend aux rivieres; car souvent il cherche moins à se défendre qu'à regagner le séjour des eaux: mais lorsqu'il est dans l'eau, il propose volontiers sa revanche; car il nâge assez vite, & tache de se placer de maniere à exercer toute sa force. Il entre

peu dans la mer ; il préfere l'eau douce, sur-tout celle qui coule dans des prairies & des terres cultivées : il paroît que le Requin & le Crocodile redoutent l'Hippopotame, car on ne les a point encore vû mesurer leurs forces avec lui.

La peau du Cheval marin ou de riviere est extraordinairement dure sur le dos, ainsi que sur la croupe & le dehors des cuisses : les balles de mousquet ne font que glisser dessus, & les flêches y rebroussent ; mais elle est moins dure & moins épaisse sous le ventre & entre les cuisses : c'est aussi dans ces endroits là, que ceux qui ont des armes à feu, des fléches & des sagayes, tâchent de le frapper. Cet animal a la vie dure, & ne se rend pas aisément ; les Européens, qui vont à cette chasse, tâchent de lui casser les jambes avec des balles ramées ; & quand il est une fois à terre, ils en sont, en quelque sorte, les maîtres : les Negres, qui attaquent, le couteau à la main, les Crocodiles & les Requins, n'osent pas se jouer ainsi aux Chevaux marins. Si cet animal a été blessé dans l'eau avec une lance, il jette aussi-tôt des regards menaçans ; il s'élance avec furie sur le bâtiment où il voit ses ennemis, & en enleve quelquefois avec ses dents des morceaux de bois assez considérable ; quelquefois il y fait un sabord d'un coup de pied. Si c'est une chaloupe, il la fait virer, quelque grande qu'elle soit. Nous avons dit ci-dessus que l'Hippopotame dort dans les roseaux & halliers sur le bord des rivieres ; comme il ronfle très fort, c'est par-là qu'il se trahit & qu'il avertit ceux qui le cherchent, du lieu où il repose : dans cette situation, il est aisé à surprendre & à tuer ; mais il faut y aller sans bruit, car son ouie est très fine. Les Pêcheurs redoutent cet animal qui ne ménage pas leurs filets, ni leur poisson, ainsi que les autres animaux qu'il peut surprendre : les Negres disent qu'il est plus ennemi des Blancs que des Noirs.

Les femelles de Cheval marin font leurs petits à terre : elles leur y donnent à tetter, & les y élevent : elles apprennent à ces nouveaux nés à se jetter à l'eau au moindre bruit.

Les Negres d'Angola, de Congo, de la Mina, & des côtes Orientales d'Afrique, regardent le Cheval marin

comme un diminutif de quelque eſpece de Divinité : ils l'appellent *Fétiſo*. Ils le mangent pourtant, quand ils peuvent en attrapper.

Au rapport du P. Labat, cet animal, qui eſt fort ſanguin, ſe phlébotomiſe d'une maniere ſinguliere : pour cette opération, il cherche un coin de rocher aigu & tranchant, & s'y frotte vivement, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit fait une ouverture ſuffiſante pour laiſſer couler ſon ſang : il s'agite même quand il ne ſort pas à ſon gré ; & quand il juge qu'il en a tiré ſuffiſamment, il va ſe coucher dans la vaſe, & ferme ainſi la plaie qu'il s'eſt faite. Si le fait eſt vrai, cette eſpece de Chirurgien amphibie feroit préſumer que l'Art de la ſaignée eſt de toute antiquité, & qu'elle eſt dans l'ordre de la nature.

On ſe ſert de la peau du Cheval marin pour faire des boucliers & des rondaches : lorſqu'elle eſt ſéche & bien étendue, elle eſt à l'épreuve des fléches, des ſagayes & des balles. Les Portugais emploient cette peau aux mêmes uſages que celles des bœufs, & elle eſt infiniment meilleure quand elle eſt bien apprêtée : on dit que les Peintres Indiens emploient le ſang de cet animal parmi leurs couleurs. Les groſſes dents ou défenſes ſont fort recherchées par les Opérateurs qui ſe mêlent d'arracher les dents, & d'en remettre d'artificielles : ils ont éprouvé que la couleur de celles-ci ne jaunit point comme l'ivoire ; qu'elles ſont beaucoup plus dures, & par conſéquent d'un meilleur uſé : on en fait auſſi de petites plaques minces, que l'on perce en deux endroits, afin d'y paſſer un ruban ; c'eſt une amulette que bien des perſonnes portent contre la crampe, la goutte ſciatique & les hémorrhagies ; mais qui vraiſemblablement ne leur eſt pas d'un grand ſecours.

La chair de l'Hippopotame eſt très eſtimée au Cap de Bonne Eſpérance, on l'y vend douze à quinze ſols la livre ; ſoit rôtie, ſoit bouillie, c'eſt un manger délicieux pour les habitans, même pour les Negres & les Portugais de toutes les rivieres, depuis le Niger juſqu'au Nil. Cette chair eſt, pour l'ordinaire, très graſſe & très tendre : elle a un petit goût & une odeur qui tiennent du ſauvageon. La graiſſe de cet animal ſe vend autant que ſa chair. Quoique l'Hippopotame ſoit un amphibie, les

Portugais n'ont pas laissé que de le déclarer poisson, apparemment enfin d'en pouvoir manger en tout tems.

Le Cheval marin, comme nous l'avons dit, se nourrit de chair & de poisson; mais dans l'occasion, il va aussi paître l'herbe des campagnes: il aime sur-tout le riz, le millet, les pois, les melons, & autres légumes qu'on cultive en ce pays-là, & dont il est grand mangeur. Les Negres, qui sont contraints de faire leurs Lougans aux environs des rivieres, afin de jouir de la fraîcheur & de la graisse de la terre, qui se trouvent, disent ils, communément en ces endroits, sont obligés de garder leurs champs jour & nuit, & d'y faire bien du bruit & du feu, afin d'en éloigner les Chevaux marins & les Eléphans.

HIPPRO. *Voyez au mot* PEUPLIER.

HIPPURITE, *Hippurites corallinus*, est une pierre composée de cônes turbinés, comme empilés les uns dans les autres: les jointures des articulations croissent & décroissent, comme on le voit au *Sparganium*. L'Hippurite n'est communément qu'une espece de coralloïde fossile, tubulée & articulée, quelquefois rayée ou étoilée.

HIRONDELLE, *Hirundo*. Nous connoissons en Europe cinq especes d'Hirondelles; savoir, 1°. l'*Hirondelle de cheminée*, qui a le ventre blanc & le dos noir; 2°. la *grande Hirondelle*, qu'on nomme vulgairement *Grand Martinet*; 3°. l'*Hirondelle de fenêtre* ou à *cul blanc*, que quelques-uns appellent *petit Martinet*; 4°. l'*Hirondelle de riviere* ou *de rivage*; 5°. le *Tette-Chèvre*, dit en Sologne *Chauche-branche*, plus connu sous le nom de *Crapaud volant*, &c. Les marques caractéristiques de ces oiseaux, sont d'avoir la tête grande, le bec court, avec une ouverture grande & propre à avaler les mouches & les autres insectes qu'elles prennent en volant. Ils ont les pieds courts & petits, car ils ne marchent pas beaucoup; leur queue est longue & fourchue. Nous allons donner une histoire plus détaillée de l'Hirondelle vulgaire, afin que le Lecteur ait une idée suffisante de la configuration de cette espece d'oiseau: nous finirons cet article par la citation de quelques especes étrangeres, & enfin par un exposé des particularités que les Naturalistes en ont remarquées.

L'HIRONDELLE DOMESTIQUE, OU DE VILLE, OU DE CHEMINÉE, *Hirundo vulgaris*, pese à peine une once : elle a six à sept pouces de long, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; & près d'un pied d'envergeure : elle est d'une grosseur mitoyenne entre le petit & le grand Martinet. Son bec est court, noir, fort large près de la tête, pointu par le bout ; l'ouverture en est très ample ; sa langue est fendue en deux ; ses yeux, un peu grands, sont fournis de membranes clignotantes ; l'iris est de couleur de noisette ; ses pieds sont courts & noirâtres ; son plumage est d'une fort belle couleur bleue foncée rougeâtre : elle a une tache sanguine, obscure, au menton ; sa poitrine & son ventre sont blanchâtres, avec quelque rougeur ; & sa queue est fourchue.

Cet Oiseau a un gasouillement assez agréable, & qui approche du chant : c'est principalement de grand matin, dans les longs jours, qu'il chante, mais il ennuie bientôt par sa monotonie : on ne le peut tenir en cage ni en voliere. On lui trouve souvent dans le ventricule plusieurs petites pierres transparentes, inégales, rougeâtres, grosses comme une lentille ; on prétend qu'elles servent, ou pour aider la trituration de ses alimens, ou pour nétoyer son estomac : on s'en sert pour mettre dans les yeux lorsqu'on veut en faire sortir quelque ordure qui y est entrée. Cette espece d'Hyrondelle fait son nid dans les cheminées ; ce nid est couvert en forme de panier. Sa couvée est de cinq à six œufs tout blancs. Willugby dit que sur la fin de Septembre, il a vu une grande quantité de ces oiseaux, quoique maigres, au marché de Valence en Espagne. Il n'y a point d'oiseau qui vole avec tant d'agilité que l'Hirondelle : son vol est aussi tortueux que rapide : elle a de fortes ailes : aussi se fiant à son vol, elle entre familierement dans les maisons, & fait hardiment, comme nous venons de le dire, son nid, ou au plancher ou aux cheminées, & dans les endroits où les chats, les rats & autres oiseaux de rapine ne sauroient aller ; elle le bâtit de chaume, de foin & de paille, en prenant toujours une bequetée de boue avec chaque brin de chaume, afin de mieux mastiquer le tout en

semble : elle lie son ouvrage, comme un Maçon. Quand le nid est bien uni en dedans, elle y apporte des plumes & toutes sortes de matieres molles. Elle mange en volant, & on ne la voit point descendre sur terre pour prendre sa nourriture : elle a les pieds trop courts & trop foibles pour pouvoir marcher, aussi marche-t-elle assez mal, & fort rarement.

On prétend que les Hirondelles font deux couvées par an, & lorsque la premiere s'envole, elle cherche dans le voisinage une mare ou un étang où il y ait beaucoup de roseaux, pour passer les nuits en sûreté contre la pluie & les oiseaux de proie. Rien d'aussi singulier que de voir l'agitation, & d'entendre les cris du pere & de la mere de ces oiseaux pour appeller les autres Hirondelles, lorsqu'on touche à leur nid ou à leurs petits. Ce sont de toutes les Hirondelles celles qui s'en vont le plus tard. Lorsqu'il s'agit de leur migration, elles s'assemblent auparavant à un étang, ou dans les vignes sur les échalas, & partent le matin en silence dans de beaux jours. On a remarqué que quand ces oiseaux volent bas, rasant la terre & l'eau, c'est un signe de pluie : elles volent ainsi, soit pour faire la chasse aux moucherons & aux autres insectes dont elles se nourrissent, soit pour éviter le vent.

Le retour de l'Hirondelle domestique nous annonce le printems. Comme elle part quinze jours plutôt que les autres especes, elle arrive aussi quinze jours avant, en un mot, elle change ainsi de climat pour y trouver sa nourriture ordinaire, qui ne se rencontre que depuis le printems jusqu'à l'automne. Cependant M. de Reaumur a fait voir que ces voyageuses n'étoient pas toujours instruites de l'état actuel de notre climat. Effectivement, en 1740, il en couta la vie à celles qui n'avoient pas prévu que le froid retarde la transformation des insectes qui sont leur nourriture, comme la chaleur l'avance ; aussi les voyoit-on tomber aux pieds des passans dans les rues, dans les cours & dans les jardins : les environs de Paris étoient, en certains endroits, jonchés de ces oiseaux morts ou mourans. Les Rossignols, qui ne prennent pas seulement dans l'air leur nourriture,

comme les Hirondelles, mais qui la savent trouver sur la surface de la terre, n'éprouverent point le même sort quoiqu'arrivés de bonne heure.

L'HIRONDELLE RUSTIQUE OU DE CAMPAGNE, OU HIRONDELLE DE FENÊTRE OU A CUL BLANC, OU PETIT MARTINET, *Hirundo agrestis*, fait son nid aux fenêtres, aux portes & aux voutes des Eglises. Ce nid est artificieusement construit; il est composé de boue & de paille, & fait en forme de mortier. C'est la seule Hirondelle qui fasse son nid de figure sphérique en n'y laissant qu'une petite entrée. Cette hirondelle a le dessus de la tête, du col & du dos, comme la précédente, mais elle n'a point de rougeur, excepté au haut du gosier & aux narines qui en sont quelquefois tachées: elle est blanche pardessous jusqu'aux doigts de ses pieds: ses jambes sont couvertes de plumes blanches, ainsi que son croupion.

La GRANDE HIRONDELLE OU GRAND MARTINET, qu'on nomme encore HIRONDELLE DE MURAILLE OU DE CAVERNE, OU DE ROCHER, OU MOUTARDIE, *Hirundo Apus*, est la plus grande de toutes les especes d'Hirondelles. Elle est presque de la grosseur de l'Etourneau; le dessus de sa tête est large, le col court, l'ouverture du gozier si ample qu'elle avale du premier coup des hannetons & des papillons: elle a des especes de paupieres: son bec est petit noir & aigu; ses aîles sont longues, sa queue est fourchue, ses jambes sont couvertes de plumes jusqu'au dessus des doigts, qui sont armés d'ongles aigus & qui serrent très fort: les jambes & pieds ne servent à cette espece d'Hirondelle que pour ramper; elle fait sa demeure & son nid sous les ponts, dans les fentes des arches, sous les toits des tours, des vieilles murailles & dans les bâtimens les plus élevés. Sa vue est des plus fines; elle apperçoit de très loin une mouche, qu'elle poursuit aussitôt avec vivacité: on l'entend crier de loin en volant: sa couleur est par-tout grisâtre, obscure, excepté à la gorge où est une tache blanche. En volant sa queue forme une grande fourche & ses ailes un arc tendu; son vol paroît planer & est d'une vitesse extrême; on la voit une des premieres en France, & elle en sort la derniere. Cette espece d'Hirondelle est un peu sujette à varier.

L'Hirondelle de riviere ou de rivage, *Hirundo riparia*, differe du *Martinet* ordinaire, en ce qu'elle n'a point de blanc sur le croupion, ni de plumes sur les pieds, ni la queue si fourchue que les autres Hirondelles; mais elle a un collier blanc. Elle ne fait aucun nid, elle cave le bord des rivieres & les montagnes argilleuses; son trou étant fait, elle y porte des plumes & d'autres matieres propres pour y faire éclore ses petits & les y élever.

L'Hirondelle Tette-Chévre, ou Crapaud Volant ou Chauche Branche, *Caprimulgus*, est fort commune en Suede. Bien des Naturalistes la confondent avec les Hiboux, parcequ'elle ne sort que la nuit: elle est de la grandeur du Coucou; la poitrine & le dessus du corps est ondé de gris, de noir, de blanc & de brun; la tête est grande à proportion du corps; elle a le bec menu, applati, un peu courbé, les pieds petits & velus, le doigt du milieu fort long, & l'ongle qui y tient est marqué d'écailles dentelées. La mâchoire supérieure est remarquable, en ce qu'il y a huit rayons ou filets rudes qui lui servent à se saisir facilement des Papillons & des autres insectes dont elle se nourrit. Ses yeux sont grands comme dans tous les oiseaux de nuit. Le mâle a une grande tache blanche, presque au milieu des aîles. Cette Hirondelle n'a point la queue fourchue: toutes les plumes en sont égales.

La chair des Hirondelles passe pour être un spécifique contre l'épilepsie, l'esquinancie & les autres maladies de la gorge, même pour fortifier la vûe. On tient dans les boutiques une eau d'hirondelles composée, qui est très recommandée dans tous ces cas. La fiente de cet oiseau est extrêmement chaude, âcre, résolutive & apéritive. Le nid d'hirondelles est encore regardé, par quelques-uns, comme un spécifique contre l'esquinancie & l'inflammation des amygdales; on en fait un cataplasme, qu'on applique extérieurement contre la partie malade.

Hirondelles étrangeres.

L'*Hirondelle du Bresil*, qui est appellée des Habitans *Tapera*, & des Portugais *Andorinha*, ressemble beau-

coup à notre Hirondelle de muraille qui fait peu d'usage de ses pieds : elle a le bec grand, & le peut ouvrir jusqu'aux yeux.

L'*Hirondelle de la Caroline* repaire aussi dans le Bresil & à la Virginie, & dans les mêmes saisons que les Hirondelles d'Europe arrivent en Angleterre.

L'Hirondelle de l'Amérique a le haut du gozier d'un brun blanc, & la queue est divisée en six. On en trouve encore une espece dans l'Amérique qui est de couleur de pourpre, & qui fait ses petits comme les pigeons, dans des trous qu'on fait exprès pour eux autour des maisons, & dans des callebasses qu'on attache à de grandes perches. Les Hirondelles, à la Martinique & dans l'Isle de Cayenne, font leurs nids dans les creux des arbres.

Les *Hirondelles du Cap de Bonne Espérance* sont de plusieurs especes. Il y en a de bigarrées, qui fréquentent les maisons ; de noires, qui chassent les précédentes de leurs nids ; de grises, qui ont les pieds couverts de longues plumes.

Sur la côte de Malaguette, les Hirondelles sont fort petites, ainsi que celles de la côte d'Or.

L'*Hirondelle de la Chine* est une espece *d'Alcyon*, dont on mange les œufs. Voyez *ce mot*.

L'*Hirondelle du Détroit de Gibraltar* est de couleur fauve, & elle a le col blanc ; c'est une espece d'Hirondelle de muraille.

Observations sur la migration des Hirondelles.

Les Hirondelles restent-elles cachées pendant l'hiver dans les lieux où elles ont pris naissance, jusqu'à ce que le beau tems les fasse reparoître ? ou vont-elles passer l'hiver dans les pays chauds ? Où se retirent-elles ? enfin sont elles passageres ? C'est une question qui a été agitée par les Anciens & par les Modernes : les uns, disent qu'elles se cachent dans les trous des murailles & des arbres ; d'autres qu'elles vont chercher le fond des roseaux ou des étangs, où elles restent comme sans mouvement & sans vie ; d'autres qu'elles passent à l'entrée de l'hiver, dans les pays chauds. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles disparoissent à l'arrivée des canards sauvages, qui

ſont également des oiſeaux paſſagers, & qui viennent hiverner chez nous; mais ſi c'eſt le froid qui les chaſſe de nos climats, il faut donc dire, avec Belon, qu'elles vont en hiver chercher un pays chaud. D'un autre côté, il n'eſt pas moins certain qu'on en trouve d'engourdies, pendant l'hiver, dans les carrieres, les trous des murailles & des arbres. La contrariété des opinions oblige de ſuſpendre ſon jugement; d'autant plus que les obſervations qu'on a faites à ce ſujet, paroiſſent demander à être vérifiées. Il y a des faits rapportés à cet égard par trop d'Obſervateurs, pour qu'on oſe les nier; mais auſſi ils ſont trop contre la regle ordinaire, pour qu'on doive les croire.

HIRONDELLE. Les Conchyologues donnent ce nom à une coquille bivalve du genre des huitres. Elle eſt faite comme la mouchette, dont ont ſe ſert pour retirer le lumignon d'une bougie: elle eſt nacrée en dedans; & quand ſa partie ſupérieure eſt découverte, rien n'eſt au-deſſus de ſa couleur aurore. M. Adanſon met ce coquillage bivalve dans le genre du *Jambonneau*. *Voy. ce mot.*

HIRONDELLE DE FERNACE. *Voyez* OISEAU DE PARADIS.

HIRONDELLE DE MER, *Hirundo Marina*, eſt un oiſeau d'un genre différent de celui dont nous avons parlé plus haut. On en diſtigue deux eſpeces; la *grande* & la *petite*. Celle-ci peſe environ cinq onces: elle a le corps menu, longuet & la queue fourchue. Son plumage eſt d'un cendré obſcur; le deſſous du ventre blanchâtre; le bord des aîles noirâtre; le bec eſt long, droit & de couleur rouge; les pieds ſont de cette même couleur: on en voit beaucoup à Caldey, Iſle de la Province Méridionale de Galles.

Le mâle de la grande eſpece d'Hirondelle de mer a dix pouces de longeur, & deux pieds d'envergeure; le bec, la tête, le col & la poitrine ſont noirs; les plumes du dos, des aîles & de la queue ſont de couleur de frêne; celles du ventre & des cuiſſes ſont d'un blanc ſale; les jambes & les pieds ſont rouges, dégarnis de plumes au-deſſus des genoux, & les griffes ſont noires; ſa femelle eſt un peu plus petite. Cet oiſeau vole vite & ſe ſoutient

toujours en l'air : s'il voit un poisson, il se plonge dans l'eau, & s'envole dès qu'il a attrappé sa proie. On prétend qu'il se repose sur la superficie des eaux. Ils volent en troupe en pleine mer, environ à cinquante lieues proche l'extrémité d'un Promontoire de la partie Occidentale d'Angleterre, où ils s'assemblent d'abord; ensuite ils vont chercher les Isles de Madere, sur la Mer Atlantique : ils vont dans les Isles déserres, nommées *Salvages*, faire leurs petits, & y multiplier en grand nombre.

HIRONDELLE DE MER ou RONDOLE, *Piscis Hirundo marina*, poisson fort curieux, & du genre de ceux qui ont les nâgeoires épineutes. On lui a donné le nom d'*Hirondelle*, parcequ'il ressemble à l'oiseau qui porte ce nom : sa tête est osseuse, dure, quarrée & âpre; le derriere finit en deux aiguillons qui ont leur pointe vers la queue; les couvercles des ouies sont osseux & finissent également en deux aiguillons. A chaque coin de la bouche, il a deux petites boulettes perlées; ses yeux sont grands, ronds & rougeâtres; le dos est tout couvert d'écailles âpres & très dures. Ce poisson est quarré, rond & blanc sous le ventre; son dos est entre noir & rouge; les nâgoires des ouies sont si longues, qu'elles touchent presque à la queue : elles sont semées de petites étoiles ou taches de diverses couleurs, comme les ailes des Papillons; il s'en sert pour voler : il a encore au dos deux autres ailes, semblables aux précédentes; sa queue est faite comme celle des Hirondelles; l'intérieur de sa bouche est rouge & luisant.

Ce poisson vole hors de l'eau pour n'être pas la proie de plus grands poissons : ses nâgeoires, qui sont longues & larges, font du bruit en volant; sa chair est dure & seche : elle nourrit beaucoup, mais elle est de difficile digestion; ses œufs sont rouges.

HISTOIRE NATURELLE : tout le monde sait que ce mot exprime la connoissance & la description des êtres qui composent l'Univers entier. L'histoire des cieux, de l'atmosphere, de la terre, de tous les phénomenes qui se passent dans le monde, & celle de l'homme même, appartiennent au domaine de l'histoire naturelle. Mais un tel champ est trop vaste : contentons-

nous d'inviter notre Lecteur à entrer dans un Cabinet d'histoire naturelle, dont la collection soit ample & rangée, autant qu'il est possible, conformément au systême de la Nature elle-même. Une telle exposition des êtres matériels suffira pour lui présenter un spectacle magnifique & vraiment touchant. Si ce particulier est un Philosophe, il y contemplera avec fruit l'ordre des productions de la Nature; s'il est Physicien, il découvrira des phénomenes nouveaux & singuliers; s'il est Chymiste, la seule inspection raisonnée de ces matériaux lui dévoilera quelques secrets qui pourront le guider dans ses recherches. Est-ce un Voyageur lettré, la vue d'une telle collection lui inspire le desir de recueillir desormais de semblables curiosités; s'il est Artiste, il tentera de les faire servir aux usages économiques de la société; n'est-il qu'un Cultivateur, il essaiera de multiplier & d'améliorer les especes qui lui auront paru les plus importantes à l'entretien de la vie; ne fut il enfin qu'un simple ouvrier, à force d'observer & de consulter les productions de la Nature, il auroit également part aux confidences de cette mere commune.

Le vrai Naturaliste doit être instruit de la physique & de la chymie, & même des arts; c'est à l'aide de ces connoissances qu'il peut comparer les divers objets que les différentes contrées ont offert à son cabinet; il y reconnoîtra jusqu'à un certain point les causes de leur altération, de leurs variétés, de leurs accidens. Au reste, comme il est certain que ceux qui veulent étudier l'histoire naturelle, s'instruisent plus dans le Cabinet d'un Naturaliste éclairé, que dans tous les ouvrages qui ont traité de ces matieres, nous croyons devoir donner à nos Lecteurs une description abrégée d'un cabinet d'histoire naturelle, en observant une distribution méthodique dans les trois Regnes *minéral*, *végétal* & *animal*, par classes, par genres, par especes & par variétés. Ceux qui ont trois pieces de suite pour loger ces ouvrages de la Nature, y doivent distribuer chacun de ces regnes: si l'on n'a qu'une très grande piece, voici comment il faut les arranger.

Cabinet d'Histoire Naturelle.

Sur une des aîles du cabinet, il faut pratiquer dix armoires garnies de tablettes supportées par des tasseaux de bois à dents de crémailler; ce nombre d'armoires est destiné à contenir les dix classes suivantes du RÈGNE MINÉRAL : savoir,

1°. Les eaux.
2°. Les terres.
3°. Les sables.
4°. Les pierres.
5°. Les sels.
6°. Les pyrites.
7°. Les demi métaux.
8°. Les métaux.
9°. Les bitumes & productions des volcans.
10°. Les pétrifications.

On sent déja l'effet d'un tel arrangement où tout est distinct; chaque armoire à grillage ou vitrée doit être étiquetée en haut sous sa corniche par le moyen d'une plaque d'émail qui indique la classe qu'elle renferme : indépendamment de cela, chaque gradin dans l'armoire annonce sur sa bordure par une petite étiquette le genre des matieres qu'il supporte dans des bocaux de verre blanc, bien couverts & bien étiquetés.

Tout ce que l'on met en bocaux dans ces armoires, annonce le commencement d'un droguier; on y voit les terres, les argilles, les tourbes, les terres bolaires, les ocres, les craies, les marnes, les différens sables, les ardoises ou schistes, les asbestes, les pierres ollaires & micacées, les pierres calcaires ou à chaux, même les spaths, les congellations, les gypses ou pierres à plâtre, les cailloux, les pierres de roche, les crystallisations, les sels & les pyrites, sujets à tomber en efflorescence, les charbons & autres bitumes, les laves & scories des volcans. On peut se réserver dans le bas de chaque armoire l'espace de deux tablettes, & garnir ce vuide d'un bon nombre de petits gradins en amphithéâtre, afin d'y déposer à nud, ou sur de très petits piédestaux, des morceaux précieux & bien conservés, tels que du sel gemme transparent, des groupes de pyrites, celle appellée la pierre des Incas, de beaux échantillons de cobalt, de bismuth, de zinc, d'antimoine, de mine de mercure coulant & de cinnabre : le tout bien étiqueté

& rangé ſelon ſa claſſe. L'armoire des métaux doit offrir ſous un même ordre les morceaux rares des mines de plomb, les blanches & les vertes, des grouppes d'étain cryſtalliſé ou de grenats d'étain, le *flos-ferri*, de belles aiguilles d'hæmatite & un fort aimant brut; avec de la platine, & un morceau de fer réfractaire; le cuivre ſoyeux de la Chine, un groupe de malachite. Dans les métaux précieux, il eſt agréable de voir l'argent natif & l'argent rouge, de même qu'un groupe de mine d'or. L'armoire des bitumes peut pareillement offrir ſur de petits piédeſtaux, des échantillons de jayet poli d'un côté, de l'ambre gris & du ſuccin de différentes couleurs, qui, quand il contient des inſectes, doit être poli par les deux ſurfaces oppoſées, des morceaux de ſoufre jaune & rouge tranſparens. Dans l'armoire des pétrifications ou foſſiles, on doit également placer ſur un amphithéâtre à gradins, les pieces les plus rares & les mieux conſervées, telles que la cunolite, le *lilium lapideum*, les madreporites, les belemnites tranſparentes, les ourſins agatiſés, le nautile concameré, les cornes d'Ammon ſciées & polies, l'hyſterolite, la pierre lenticulaire, la gryhite, &c. les calculs ou bézoards, les Turquoiſes, les crapaudines, les gloſſopetres, enfin toutes les pierres figurées, même le bois pétrifié.

L'armoire aux pierres avec un ſemblable réſervoir de gradins, fait voir différentes quilles de criſtaux & toutes les pierres précieuſes dans leur matrice. On met celles qui ſont détachées & non taillées dans des capſules ou verres de montre, celles qui ſont taillées & montées, ſont dans un écrain ou baguier ouvert: on en fait de même à l'égard des morceaux, taſſes, cuvettes, ou plaques d'agathe polies, de cornaline, de jade, de ſardoine, d'onix, de calcédoine, de jaſpe, de porphyre, de granite, de lapis lazuli, de marbre, d'albatre, de ſpath ou criſtal d'Iſlande: on y dépoſe auſſi la pierre de Boulogne, la ſerpentine, le talc, l'amiante, le balſate ou pierre de touche, les cailloux d'Egypte ou d'angleterre. A l'égard des empreintes & grandes arboriſations, ainſi que des pierres de Florence, ſi elles ſont bien conſervées, on les fait encadrer, & on les ſuſpend à des agraffes ſur les pilaſtres qui uniſſent les armoires du regne mi-

néral. Ces armoires qui sont uniformes en hauteur, mais partagées par la largeur, selon l'étendue ou le nombre des matériaux qui composent la classe qu'elles doivent renfermer, ces armoires, dis-je, ainsi que celles qui regnent au pourtour, sont posées sur un corps de tiroirs à hauteur d'appui ; le dessus de ces studioles pratiqués dans le bas, sert à poser les tiroirs quand on veut les visiter. Ces tiroirs doivent répondre à chacune des armoires qui sont au dessus, & contenir des matieres de la *même* classe : cet arrangement, toujours méthodique, soulage beaucoup la mémoire, en ce qu'il tient lieu au besoin d'un catalogue chiffré & numeroté, & que dans une multitude d'objets, c'est le seul moyen de trouver dans l'instant ce que l'on cherche.

Dans le Regne minéral, ces tiroirs sont très propres pour renfermer des terres sigillées, des bélémnites, des antroques, des altroïtes & autres fossiles à polypier, des coquilles univalves, bivalves & multivalves, des pierres numismales, des os & des tranches de bois pétrifiés & polis, des suites de marbres & de cailloux polis, les suites du silex, des sables & du succin, des collections suivies de minéraux, d'ardoises, d'empreintes & de géodes, &c.

Sur la deuxieme aîle du Cabinet, on doit faire mettre treize armoires distribuées comme celles du Regne minéral : elles sont destinées à renfermer les treize divisions suivantes du Regne végétal, savoir :

1°. Les racines.
2°. Les écorces.
3°. Les bois.
4°. Les feuilles.
5°. Les fleurs.
6°. Les fruits & semences.
7°. Les tiges & plantes parasites.
8°. Les herbes & plantes tubéreuses.
9°. Les agarics & les tumeurs.
10°. Les baumes & les résines solides.
11°. Les gommes résines & les sucs gommeux.
12°. Les sucs extraits, sucres & fécules.
13°. Les plantes marines & maritimes.

Dans ce Regne, on observe le même ordre d'armoires, même symétrie & même arrangement que dans le

regne minéral. Les gradins du bas des armoires sont très utiles ici pour contenir dans de petits flacons quarrés le vernis de la Chine, les huiles essentielles, & quelques autres aromates particuliers, soit de l'Arabie, soit de l'Inde; ainsi que les racines de bambou, de mandragore, certains fruits des Indes, monstres, ou ordinaires, que les Indiens ont fait mûrir dans une ample bouteille à col étroit, & conservés dans de l'eau de-vie de grain.

Comme la collection des *végétaux* surpasse en nombre les *minéraux* : on est dans l'usage de ne mettre dans les bocaux que les parties de plantes étrangeres qu'on emploie, tant en Médecine, que dans les arts, celles mêmes qui ne sont chez nous que de pure curiosité ; à l'égard des indigênes, on fait un *herbier*, tant des plantes terrestres, que marines, collées dans des livres, suivant le systême des meilleurs Botanistes. Les tiroirs servent en partie à mettre les échantillons des bois avec leur écorce, coupés de maniere qu'on y distingue la *tranche*, le *fil* & le *contrefil* : on y tient aussi une collection de bois des Indes polis. Une autre partie des tiroirs est intérieurement divisée par cassetins ou compartimens, afin d'y mettre les graines : chaque quarré est recouvert d'une petite étiquette.

On peut encadrer les *fucus*, petites plantes marines, dont le port & la couleur forment des tableaux agréables, & on les accroche aux pilastres des armoires.

Sur la troisieme aîle qui doit faire le fond du Cabinet en face des fenêtres, il doit y avoir dix armoires destinées à contenir les neuf divisions suivantes du REGNE ANIMAL, savoir :

1°. Les fausses plantes marines.
2°. Les zoophytes.
3°. Les testacées entiers.
4° Les crustacées.
5°. Les insectes terrestres.
6°. Les poissons.
7°. Les amphibies.
8°. Les oiseaux, avec leurs nids & leurs œufs.
9°. Les quadrupedes.
10°. L'homme.

On peut encore observer la même décoration & distribution extérieure de ces armoires, que dans les précédentes.

L'intérieur de celle des *fausses plantes marines* doit être rangé de maniere à présenter au premier coup d'œil l'histoire des lithophytes, des madrépores & du corail brut ou dépouillé, le tout monté sur des pieds d'ouche de bois noirci ou doré. Les corallines à collier peuvent, ainsi que les fucus, être collées sur un papier & encadrées : ces tableaux accrochés au dehors des pilastres séduisent toujours les yeux des spectateurs ; si la collection de ces fausses plantes articulées & flexibles est considérable, il faut prendre le parti de former une espece d'*herbier* de productions molles à polypes & à figure de plantes.

L'armoire des *Zoophytes* contient les éponges, le jet d'eau marin, la plume marine, les holothuries, & tous ces corps marins qu'on appelle *animaux plantes :* on les doit conserver dans de l'esprit de vin bien déphlegmé, la quantité d'eau que contiennent ces substances, est plus que suffisante pour l'affoiblir.

L'armoire des *Testacées* est garnie de bocaux remplis d'une liqueur spiritueuse dans laquelle sont les animaux à coquilles : sur l'amphithéâtre ou gradins du bas de cette armoire, on place les grosses coquilles, ainsi que les petites, qui sont recouvertes de leur drap marin : on y place aussi un morceau de pierre remplie de pholades, qu'on nomme *Dattes* à Toulon. Des groupes de pousse pieds, de conques anatiferes, & de glands marins desséchés y tiennent bien leur place.

L'armoire des *Crustacées*, est presque toute en gradins : elle renferme les cancres, les crabes, les écrevisses : on encadre les petits hommars, les squilles, & tous les petits crustacées, à l'exception du Bernard l'hermite.

Sur les côtés, sont les étoiles marines, tant épineuses, qu'unies, à plusieurs rayons, la tête de Méduse, &c.

Dans l'armoire des *insectes terrestres*, il y en a de deux sortes, les uns bien séchés doivent être dans de petits cadres vernissés & vitrés par les deux grandes surfaces, afin de pouvoir examiner l'insecte des deux côtés : tels sont les mouches, les mantes, les scarabées, les papillons avec leurs nymphes ou chrysalides, &c. les autres,

lumets, de carquois, de flèches, de casse-têtes, & d'autres armes & équipages des Indiens.

Comme l'étendue d'une belle collection, met dans la nécessité de profiter des places que les lieux nous offrent, on peut ranger, dans le pourtour du cabinet, & particulierement aux angles, des scabellons, pour porter de grosses vertebres, une tête de vache marine, ou de très grosses madrepores, ou des groupes considérables, soit de cristal ou de minéraux.

Dans le milieu du cabinet, on met le coquillier, qui est une grande table ou bureau à rebords relevés; la surface de cette table forme un parterre de vingt-sept cazes particulieres de différentes grandeurs, & proportionnées au vingt-sept familles de coquilles marines qu'on y dépose. Les séparations sont faites de bois ou de carton peints en bleu; quelquefois ces compartimens sont en gradins: le fond des quarrés est enduit ou recouvert d'un coton bleu, ou d'un satin verd, ou encore & ce qui est le plus simple d'une étoffe de lin blanc, mais assez rude pour retenir les coquilles dans leur place. Dans certains cabinets, ces gradins sont revêtus de glaces sur toutes les surfaces; ce qui rend les objets doubles, & les fait voir des deux côtés opposés. Les coquilles de mer, qu'on place dans le coquillier, sont toutes nétoyées, & présentent, par la diversité de leurs formes & de leurs couleurs émaillées & par leur inégalité, un tableau agréable & enchanteur, qui est d'autant plus piquant, que la distribution méthodique s'y rencontre avec l'ordre symmétrique. Le dessus de cette table se ferme par un treillage de laiton, reçouvert d'une serge, afin de préserver les coquilles de la poussiere. N'obmettons pas de dire qu'au milieu de cette table, est un quarré long & élevé, qui contient les coquilles terrestres & fluviatiles. Du milieu de chaque compartiment, où est chaque famille de coquilles, s'éleve un petit carton horisontal, ou une espece d'écriteau qui en désigne le genre.

Sous cette table est, du côté des fenêtres, une cage vitrée, assez ample pour contenir les squelettes d'un animal de chaque classe; savoir, d'un poisson, d'un amphibie reptile & d'un lézard, d'un oiseau & d'un quadrupede. Lorsqu'il est possible d'y joindre, pour

l'ostéologie comparée les squelettes des individus intermédiaires de ces animaux, & ceux qui se rapprochent le plus de l'homme, tels que le *singe* & *l'ours* ; cela est instructif & agréable. Dans le reste du dessous de cette table, on place les meilleurs Livres, qui ont rapport aux différentes branches de l'Histoire Naturelle ; surtout ceux qui ont des estampes enluminées.

Le dessus de la porte est garni d'un grand cadre, rempli de peaux de poissons rares, desséchées, vernies & collées sur le papier.

Les trumeaux des croisées sont garnis d'une ou de deux armoires, qui contiennent sur des tablettes plusieurs instruments de physique, machine pneumatique, miroir ardent, lunette à longue vue, loupe, microscope, télescope, aimants naturels & artificiels.

On voit sur les gradins du bas, la pâte du ris de la Chine, ainsi que la pierre de lard, la pierre qui servoit autrefois de hache aux Sauvages, quelques morceaux de laque, les bijoux des Sauvages du Nord, qui sont ou d'ivoire ou d'ambre jaune ou de corail, garnis d'or ou d'argent, de la pâte de porcelaine, &c.

Les tiroirs des studioles, sous cette armoire, contiennent un médailler, de l'encre de la Chine, des phioles lachrymatoires : les soufres, les plus belles pierres gravées de l'Europe, ou leur empreinte en cire d'Espagne, les jettons, les camées, les poids & les mesures des Anciens, les idoles, les cinéraires, les lampes, les instrumens des sacrifices, les fausses pierreries.

Enfin les embrâsures des fenêtres doivent être garnies de tableaux de pierre en pieces de rapport On y peut mettre aussi, de même que dans les embrâsures de la porte & sur les panneaux, des tubes scellés hermétiquement, remplis de reptiles rares, conservés dans les liqueur convenables.

HOANCYCIOYU, animal de la Chine, qui se voit dans la Province de Quantong : il tient de la forme & de la nature du poisson & de l'oiseau. Il est jaune pendant l'été, & vole sur les montagnes comme un oiseau ; vers l'hiver, il se retire dans la mer ; c'est alors que, pour l'attraper, car sa chair est fort délicate, on lui dresse des pieges, & on lui tend des filets ; du moins

tel est le recit du Rédacteur de l'*Ambassade des Hollandois à la Chine.*

Le même Narrateur dit qu'il se trouve aussi dans la Province de Che-Kiang du même Empire, un petit oiseau nommé *Hoancyngio*, que les habitans trempent dans leur vin fait de riz, & dont ils font des especes de confitures, qu'ils vendent à bon prix.

HOBEREAU ou HAUBREAU. C'est après l'Emérillon, le plus petit des oiseaux de Leurre, dont on se sert en Fauconnerie. *Voyez l'article* FAUCON.

HOBUS. *Voyez* MIROBOLANS.

HOCHE-PIÉ ou HAUSSE-PIED, nom qu'on donne à l'oiseau qu'on lâche seul après le Héron, pour le faire monter.

HOCHE-QUEUE. *Voyez* BERGERONETTE. On a donné aussi le nom de *Hoche-Queue* à un poisson des Indes Orientales, parcequ'il remue toujours la queue comme l'oiseau qui porte ce nom. Ce poisson se trouve proche Amboine, dans l'endroit qu'on appelle *Golfe de Portugal* : le mâle suit toujours sa femelle ; l'un & l'autre sont d'un bleu clair.

HOLLI ou ULLI. Les Indiens donnent ce nom à une espece de liqueur résineuse, qui découle par les incisions qu'ils font à un arbre appellé *Chilli* ou *Holquahuylt*, qui croît au Mexique : son tronc est léger & moëlleux, de couleur fauve : sa fleur est large, blanche, rougeâtre & étoilée : son fruit a la figure d'une aveline, & est d'un goût amer.

La liqueur Holli est employée dans la composition du chocolat des Indiens : elle est cordiale, stomachique, & propre à arrêter le cours de ventre.

HOLOTHURIES, *Holothuriæ*, especes de corps marins informes, qu'on a mis parmi les *Zoophytes* ou *Plantes animales* ; corps qu'on ne mange point, & que la mer jette avec des ordures sur le rivage : c'est un insecte de mer, de l'espece des Mollusques. On en distingue plusieurs sortes ; les unes ne sont point attachées aux rochers, mais elles sont adhérentes à la vase, & couvertes d'un cuir dur : elles sont plattes, & de la figure d'une rose ; il y a tout au tour de petits trous. De cet endroit pend une petite excroissance molle ; l'autre bout

est plus menu ; en dedans toutes les parties sont confuses : ce Zoophyte sent mauvais.

La seconde espece se trouve dans les ordures que la mer jette sur le bord du rivage. Sa peau est dure & âpre : on en peut mieux distinguer les parties intérieures. A un bout, il semble qu'il y ait une tête ronde & un trou, qu'on peut prendre pour une bouche ronde & ridée, qui s'ouvre & se serre ; après quoi, on trouve un corps assez gros, plein d'aiguillons & qui finit en pointe. C'est comme une queue qui a de chaque côté un pied ou une aile : l'aile de dessus est plus étroite, découpée à l'entour, & finissant en pointe ; depuis le haut de cette aile jusqu'à la pointe ; il y a un trait ; l'autre aile est plus large par-tout. C'est par le moyen de ces ailes, que ce Zoophyte paroît se remuer.

On parle beaucoup d'une espece d'holoturie des Indes, qu'on ne peut toucher sans se sentir la main violemment enflammée : le remede est d'y appliquer promptement de l'ail pilé ; sans quoi, cette ardeur va jusqu'à donner la fievre. Malgré la propriété singuliere de cette sorte d'Holoturie, des Indiens en laissent macérer quelque tems dans leurs liqueurs pour les rendre plus piquantes ; mais ils sont sujets à avoir des maladies éphémeres toutes les fois qu'ils en boivent. *Voyez* ZOOPHYTE.

HOMMARD. *Voyez l'article* ECREVISSE.

HOMME, *Homo.* L'Homme est le chef d'œuvre de la nature, un monde en racourci, le centre où l'univers entier se réfléchit. Tout nous démontre l'excellence de sa nature & la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'Homme & la Bête : l'Homme est un être raisonnable ; l'Animal est un être sans raison. L'Homme le plus stupide suffit pour conduire le plus spirituel de tous les Animaux ; il le commande, il le fait servir à ses usages, & celui ci lui obéit. Les opérations des brutes ne sont que des résultats purement méchaniques, purement matériels & toujours les mêmes ; l'Homme, au contraire, met de la variété ou de la diversité dans ses opérations & dans ses ouvrages, parceque son ame est à lui, & qu'elle est indépendante & libre.

Le Globe que l'homme habite est couvert des pro-

ductions de son industrie & des ouvrages de ses mains! c'est réellement son opération qui met toute la terre en valeur.

Soit que nous considerions l'Homme dans ses différents âges, soit que nous jettions un coup d'œil sur les variétés de son espece, soit que nous examinions son organisation merveilleuse, son histoire nous touche sous ces différens points de vue tous également interressans. Nous tâcherons donc d'en présenter ici de legeres esquisses: mais que pourrions-nous faire de mieux que de présenter un extrait, tiré de ce qu'en a dit l'illustre M. de *Buffon!*

Prenons d'abord l'Homme à l'instant de sa naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espece, c'est une image de misere & de douleur; il est dans ces premiers tems plus foible qu'aucun des animaux. *En* naissant, l'enfant passe d'un élement dans un autre: au sortir de l'eau qui l'environnoit de toutes parts dans le sein de sa mere, il se trouve exposé à l'air, & il éprouve dans l'instant l'effet de ce fluide actif. L'air agit sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration; cette action produit une secousse, une espece d'éternuement qui souleve la capacité de la poitrine, & donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons; il dilate leurs vésicules, les gonfle, s'y rarefie à un certain degré; après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, & le fait sortir des poumons: voilà l'enfant qui respire.

Cette fonction de la respiration est essentielle à l'Homme & à plusieurs especes d'animaux: c'est ce mouvement qui entretient la vie; s'il cesse l'animal périt. Aussi la respiration ayant une fois commencé, elle ne finit qu'à la mort; & dès que le *Fœtus* a respiré pour la premiere fois, il continue à respirer sans interruption.

L'enfant dans le sein de la mere nage dans un fluide, & y vit sans respirer; le sang passe d'un ventricule du cœur à l'autre ventricule, par le moyen du trou ovale: mais dès que l'enfant commence à respirer, le sang prend une nouvelle route par les poumons. Cependant on peut croire avec quelque fondement que ce trou ovale ne se ferme pas tout à coup au moment de la naif-

fance, & que par conséquent une partie du sang doit continuer à passer par cette ouverture. Il seroit peut-être possible d'empêcher que ce trou ovale ne se fermât, en plongeant l'enfant nouveau né dans de l'eau tiéde, en le mettant ensuite à l'air, & en réitérant cela plusieurs fois ; on parviendroit peut-être par ce moyen à faire d'excellens plongeurs, qui vivroient également dans l'air & dans l'eau. C'est une experience que M. de Buffon avoit commencée sur des chiens : la chienne mit bas ses petits dans l'eau tiéde, où ils resterent une demie heure ; on les laissa ensuite respirer l'air le même tems ; on les replongea dans du lait ; on les remit à l'air, & ils vécurent très bien.

La plûpart des animaux ont encore les yeux fermés quelques jours après leur naissance : l'enfant les ouvre aussitôt qu'il est né, mais ils sont fixes, ternes & communément bleux. Le nouveau né ne distingue rien, car ses yeux ne s'arrêtent sur aucun objet ; l'organe est encore imparfait ; la cornée est ridée, & peut-être aussi la rétine est-elle trop molle pour recevoir les images des objets & donner la sensation de la vue distincte. Il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours, c'est aussi le tems auquel il commence à pleurer, car auparavant les cris & les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Le rire & les larmes sont des produits de deux sensations intérieures, qui, toutes deux dépendent de l'action de l'ame, aussi ces signes sont-ils particuliers à l'espece humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'ame ; tandis que les cris, les mouvemens & les autres signes des douleurs & des plaisirs du corps, sont communs à l'Homme & à la plupart des animaux.

La grandeur de l'enfant né à terme, est ordinairement de vingt & un pouces. A neuf mois le *Fœtus* pese ordinairement douze livres & quelquefois jusqu'à quatorze. La tête du nouveau né est plus grosse à proportion que le reste du corps ; & cette disproportion, qui étoit encore beaucoup plus grande dans le premier âge du *Fœtus*, ne disparoît qu'après la premiere enfance. La peau de l'enfant, qui naît, paroît rougeâtre, parceque qu'elle est assez transparente pour laisser appercevoir une nuance foible de la couleur du sang ; au reste on

prétend que les enfans dont la peau est la plus rouge en naissant, sont ceux, qui, dans la suite, auront la peau la plus belle & la plus blanche. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître n'est pas bien exprimée, toutes les parties sont gonflées; au bout de trois jours il lui survient ordinairement une jaunisse, & dans ce même tems il y a dans les mammelles de l'enfant du lait qu'on peut exprimer avec les doigts; ce gonflement diminue à mesure que l'enfant prend de l'accroissement.

On voit palpiter dans quelques enfans nouveaux nés le sommet de la tête à l'endroit de la fontanelle, & dans tous, on y peut sentir le battement des sinus ou des arteres du cerveau, si on y porte la main. Il se forme au dessus de cette ouverture une espece de croute ou de galle, qu'on frotte avec des brosses pour la faire tomber à mesure qu'elle se séche; il semble que cette production ait quelqu'anologie avec celle des cornes des animaux, qui tirent aussi leur origine d'une ouverture du crâne & de la substance du cerveau. On aura lieu de voir dans la suite que toutes les extrémités des nerfs deviennent solides lorsqu'elles sont exposées à l'air, & que c'est cette substance nerveuse, qui produit les cornes, les ongles & les ergots.

La liqueur contenue dans l'*Amnios* laisse sur l'enfant une humeur visqueuse blanchâtre. Nous avons dans ce pays-ci la sage précaution de ne laver l'enfant qu'avec de l'eau tiéde; cependant des nations entieres, celles mêmes qui habitent les climats les plus froids, sont dans l'usage de plonger leurs enfans dans l'eau froide aussitôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal; on dit même que les Laponnes laissent leurs enfans dans la neige jusqu'à ce que le froid les ait saisis au point d'arrêter la respiration, & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude: ces peuples lavent aussi les enfans trois fois chaque jour pendant la premiere année de leur vie. Les peuples du Nord sont persuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robustes; c'est par cette raison qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous ne connoissons pas assez jusqu'où peuvent

s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude.

On ne fait pas tetter l'enfant aussi-tôt qu'il est né : on *lui* donne auparavant le tems de rendre la liqueur & les glaires qui sont dans son estomac, & le *meconium* qui est dans ses intestins ; ce sont des excrémens de couleur noire : ces matieres pourroient faire aigrir le lait. On commence donc par lui faire avaler un peu de vin sucré : ce n'est que dix ou douze heures après la naissance, qu'il doit tetter pour la premiere fois.

A peine l'enfant jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens ; on l'emmaillotte : heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer ; & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux, qu'il doit rendre par la bouche, puissent tomber d'elles-mêmes ! car étant ainsi empaqueté, il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement. Les peuples qui se contentent de mettre leurs enfans nuds sur des lits de coton suspendus, ou de les couvrir simplement dans leurs berceaux garnis de pelleteries, nous donnent un exemple que nous devrions imiter. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse. Cette espece de cuirasse, imaginée pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer, cause certainement plus d'incommodités & de difformités qu'elle n'en prévient. Les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré, deviennent plus forts que ceux qui sont emmaillotés ; car le défaut d'exercice retarde l'accroissement des membres. On voit les enfans des Negres commencer à marcher dès le second mois, ou plutôt se traîner sur les genoux & sur les mains : pour les obliger à marcher, leurs meres leur présentent de loin la mamelle comme un appas, & on les voit se traîner pour l'aller chercher. Cet exercice leur donne la facilité de courir dans cette situation presqu'aussi vite que s'ils étoient sur leurs pieds.

Ces petits enfans Negres deviennent si adroits & si forts, que lorsqu'ils veulent tetter, ils embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds ;

& la ſerrent ſi bien, qu'ils peuvent s'y ſoutenir ſans le ſecours des bras de la mere : ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & ils la ſucent conſtamment, ſans ſe déranger & ſans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere, qui, pendant ce tems, travaille à ſon ordinaire.

Les enfans nouveaux nés ont beſoin de prendre ſouvent de la nourriture. On les fait tetter dans la journée de deux en deux heures; & pendant la nuit, à chaque fois qu'ils ſe réveillent. Ils dorment pendant la plus grande partie du jour & de la nuit dans les premiers tems de leur vie, ils ſemblent même n'être éveillés que par la douleur ou par la faim. Les entraves du maillot les tiennent dans une ſituation qui devient fatiguante & douloureuſe après un certain tems : leur peau fine & délicate eſt ſouvent refroidie par leurs excrémens : il n'y a guere que la tendreſſe maternelle qui ſoit capable d'une vigilance aſſez continuelle pour tenir les enfans bien propres. Les Sauvages, qui ſentent combien ce ſoin eſt néceſſaire, y ſuppléent d'une maniere bien ſimple. Ils mettent au fond du berceau une bonne quantité de poudre que l'on tire du bois rongé des vers, & ils recouvrent leurs enfans de pelleteries : cette poudre pompe l'humidité, & on a ſoin de la renouveller. En Orient, & ſur tout en Turquie, on attache les enfans nuds ſur une planche garnie de coton, & percée pour l'écoulement des excrémens. On cherche à appaiſer les cris des enfans en les berçant, mais on ne doit les agiter que fort doucement; car cette agitation, ſi elle étoit trop violente, ſeroit peut-être capable de leur ébranler la tête, & d'y cauſer du dérangement. Pour que leur ſanté ſoit bonne, il faut que leur ſommeil ſoit naturel & long; cependant s'ils dormoient trop, il ſeroit à craindre que leur tempérament n'en ſouffrît : dans ce cas, il faut les tirer du berceau, & les éveiller par de petits mouvemens, ou leur faire voir quelque choſe de brillant. C'eſt à cet âge que l'on reçoit les premieres impreſſions des ſens : elles ſont ſans doute plus importantes que l'on ne croit pour le reſte de la vie.

On doit avoir grand ſoin de mettre le berceau, de maniere que l'enfant ſoit placé directement devant la

lumiere; car, comme ses yeux se portent toujours du côté le plus éclairé, si le berceau étoit placé de côté, un des yeux, en se tournant vers la lumiere, acquerroit plus de force, & l'enfant deviendroit louche. La nourrice ne doit donner à l'enfant que le lait de ses mamelles, pour toute nourriture, au moins pendant les deux premiers mois; il ne faudroit même lui faire prendre aucun autre aliment pendant le troisieme & le quatrieme mois, sur-tout lorsque son tempérament est foible & délicat. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit en arriver de grands inconvéniens, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice, avant la fin du premiere mois. En Hollande, en Italie, en Turquie, & en général dans tout le Levant, on ne donne aux enfans que le lait des mamelles pendant un an entier. Les Sauvages du Canada les allaitent jusqu'à quatre, cinq & même sept ans. Dans ce pays-ci, comme les femmes n'ont pas assez de lait pour fournir à l'appétit de leurs enfans, elles y suppléent par un aliment composé de farine & de lait; mais ce n'est guere qu'à deux ou trois mois que l'on doit commencer à leur donner cette nourriture plus solide, à laquelle même on devroit substituer du pain détrempé dans le lait; c'est ainsi qu'on prépare peu-à-peu l'estomac des enfans à recevoir le pain ordinaire, & les autres alimens dont ils doivent se nourrir dans la suite.

Les dents qu'on appelle *incisives*, sont au nombre de huit; leur germe se développe ordinairement le premier, & communément à l'âge de sept mois, souvent à celui de huit ou dix, & d'autres fois à la fin de la premiere année. Cette opération, quoique naturelle, ne suit pas les loix ordinaires de la nature, qui agit à tout instant dans le corps humain, sans y occasionner la moindre douleur, & même sans exciter aucune sensation; ici il se fait un effort violent & douloureux, qui est accompagné de pleurs & de cris. Les enfans portent leurs doigts à leur bouche, pour tacher d'appaiser la démangeaison qu'ils y ressentent. On leur donne un petit soulagement en mettant au bout de leur hochet un morceau d'ivoire ou de corail, ou de quelqu'autre corps dur & poli: ils le serrent entre les gencives à l'endroit

douloureux ; cet effort opposé à celui de la dent, calme la douleur pour un instant ; il contribue aussi à l'amincissement de la membrane de la gencive, qui étant pressée des deux côtés à la fois, doit se rompre plus aisément ; la Nature s'oppose ici à elle-même ses propres forces, on est obligé quelquefois de faire une petite incision à la gencive pour donner passage à la dent.

Sur la fin de la premiere, ou dans le courant de la seconde année, on voit paroître seize autres dents que l'on appelle *Molaires* ou mâchelieres, quatre à chaque côté de chacune des *canines* : ces termes pour la sortie des dent varient. Les dents incisives, les canines, & les quatre premieres mâchelieres tombent naturellement dans la cinquieme, la sixieme ou la septieme année ; mais elles sont remplacées par d'autres, qui paroissent dans la septieme année, souvent plus tard, & quelquefois elles ne sortent qu'à l'âge de puberté. La chute de ces seize dents est causée par le développement du second germe placé au fond de l'alvéole, qui en croissant, les pousse au dehors ; ce germe manque ordinairement aux autres machelieres, aussi ne tombent-elles que par accident, & leur perte n'est presque jamais réparée.

Il y a encore quatre autres dents qui sont placées à chacune des deux extrémités des mâchoires ; ces dents manquent à plusieurs personnes, leur développement ne se fait ordinairement qu'à l'âge de puberté, & quelquefois dans un âge beaucoup plus avancé, & c'est par cette raison qu'on les a nommées *dents de sagesse*. Le nombre des dents en général ne varie, que, parceque celui des dents de sagesse, n'est pas toujours le même, delà vient la différence de vingt-huit à trente-deux dans le nombre total des dents.

Lorsqu'on laisse crier les enfans trop fort & trop longtems, ces efforts leur causent des descentes qu'il faut avoir grand soin de rétablir promptement par un bandage, ils guérissent aisément par ce secours ; mais si on négligeoit cette incommodité, ils seroient en danger de la garder toute leur vie. Les enfans sont fort sujets aux vers ; en leur faisant boire de tems en tems un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais

effets que causent les vers : car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid, que dans tous les autres tems de la vie ; la chaleur intérieure est apparemment plus grande. On sait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes : cette seule observation suffiroit pour faire penser que la chaleur intérieure est plus grande dans la même proportion. On ne peut guere douter que les petits animaux n'aient plus de chaleur que les grands, par cette même raison : car la fréquence du battement du cœur & des arteres, est d'autant plus grande, que l'animal est plus petit : les battemens du cœur d'un moineau se succedent si promptement, qu'à peine peut-on les compter.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans, mais dans les deux ou trois années suivantes, elle s'assure, & l'enfant de six ou sept ans est plus assuré de vivre, qu'on ne l'est à tout autre âge. Suivant les nouvelles tables faites à Londres sur les dégrés de la mortalité du genre humain dans les différens âges ; il paroît que d'un certain nombre d'enfans nés en même tems, il en meurt au moins la moitié dans les trois premieres. Suivant ces tables, la moitié du genre humain devroit périr avant l'âge de trois ans, par conséquent tous les hommes qui ont vêcu plus de trois ans, loin de se plaindre de leur sort, devroient se regarder comme traités plus favorablement que les autres. Mais cette mortalité des enfans n'est pas à beaucoup près si grande par-tout, qu'elle l'est à Londres ; car M. Dupré de S. Maur s'est assuré par un grand nombre d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années, pour que la moitié des enfans nés en même tems, soit éteinte.

Si les meres nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, il y a apparence qu'ils en seroient plus forts & plus vigoureux. Le lait de leur mere doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme : car le fœtus se nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuse, qui est fort semblable au lait qui se forme dans les mamelles. L'enfant est donc, pour ainsi dire, accoutumé au lait de sa mere : au lieu que le lait d'une autre nourrice, est quelquefois pour

lui un aliment assez différent, pour qu'il ne puisse s'y accoutumer. Si l'on voit les enfans devenir languissans, malades ; il faut prendre une autre nourrice ; si l'on n'a pas cette attention, ils périssent en peu de tems. Que de soins pour faire éviter à l'homme les écueils de l'enfance !

L'éducation physique des enfans, est un objet de la premiere importance, pour procurer à l'Etat des citoyens d'une bonne santé. De tout tems on a dû en sentir l'importance ; aussi l'Académie de Harlem en Hollande, a t'elle proposé pour sujet d'un prix la question suivante. *Quelle est la meilleure direction à suivre dans l'habillement, la nourriture, & l'exercice des enfans, depuis le moment où ils naissent, jusqu'à leur adolescence, pour qu'ils vivent long-tems en santé.* Le prix a été remporté par *M. Ballexserd*, citoyen de Geneve, qui a très bien discuté cette question dans son ouvrage, qui a pour titre : *Dissertation sur l'éducation physique des enfans.*

Les enfans commencent à bégayer à l'âge de douze ou quinze mois. On doit cesser d'être surpris, de ce que dans toutes les langues, & chez tous les peuples, les enfans commencent toujours par bégayer *Ba ba*, *Ma ma*, *Pa pa* : ces syllabes sont, pour ainsi dire, les sons les plus naturels à l'homme, parcequ'elles demandent le moins de mouvement dans les organes de la parole. Il y a des enfans qui à deux ans prononcent distinctement, & répetent tout ce qu'on leur dit ; mais la plupart ne parlent qu'à deux ans & demi, & très souvent plus tard : on remarque que ceux qui commencent à parler tard ne parlent jamais aussi aisément que les autres. Ceux qui parlent de bonne heure, sont en état d'apprendre à lire à trois ans. Au reste, on ne peut guere décider, s'il est fort utile d'instruire les enfans de si bonne heure ; on a tant d'exemples du peu de succès de ces éducations prématurées, on a vu tant de prodiges de quatre ans, de huit ans, de douze ans, de seize ans, qui n'ont été que des sots, ou des hommes fort communs à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, qu'on seroit porté à croire, que la meilleure de toutes les éducations, est celle qui tend à exercer & à étendre les forces du

corps & de l'esprit, sans jamais les excéder, ni les épuiser; celle qui est la moins sévere, celle en un mot qui est la mieux proportionnée à la foiblesse actuelle des enfans, & en même tems aux forces qu'on prévoit qu'ils pourront acquérir, chacun suivant leur différent tempérament.

De la Puberté.

La puberté accompagne l'adolescence & précéde la jeunesse; elle est, pour ainsi dire, le printems de l'homme, c'est la saison des plaisirs. Jusqu'alors la Nature ne paroît avoir travaillé que pour la conservation & l'accroissement de son ouvrage; elle n'a fourni à l'enfant, que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre, & pour croître; il a vécu, ou plutôt il a végété d'une vie particuliere, toujours foible, renfermée en lui-même, & qu'il ne pouvoit communiquer: mais bientôt les principes de vie se multiplient, il a, non-seulement tout ce qu'il lui faut pour être, mais encore de quoi donner l'existence à d'autres. Cette surabondance de vie, cette source de la force & de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, cherche à se répandre au dehors, elle s'annonce par plusieurs signes.

Le premier signe de la puberté, est une espece d'engourdissement aux aines, une espece de sensation jusqu'alors inconnue dans les parties qui caractérisent le sexe; il s'y éleve une quantité de petites proéminences d'une couleur blanchâtre; ces petits boutons sont les germes d'une nouvelle production, de cette espece de cheveux qui doivent voiler ces parties. Le son de voix devient rauque & inégal pendant un espace de tems assez long, après lequel il se trouve plus plein, plus assuré, plus fort, & plus grave qu'il n'étoit auparavant: ce changement est très sensible dans les garçons; s'il l'est moins dans les filles, c'est parceque le son de leur voix est naturellement plus aigu.

Ces signes de puberté sont communs aux deux sexes, mais il y en a de particuliers à chacun: l'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les femmes; la barbe & l'émission de la liqueur séminale pour les hommes. Dans toute l'espece humaine, les femmes ar-

rivent à la puberté plutôt que les mâles ; mais chez les différens peuples, l'âge de puberté est différent, & semble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe, & dans les villes, la plupart des filles sont puberes à douze ans, & les garçons à quatorze ; dans les Provinces du Nord & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze & les garçons à seize.

Dans les climats les plus chauds, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique ; la plupart des filles sont puberes à dix & même à neuf ans. L'écoulement périodique, quoique moins abondant dans les pays chauds, paroît cependant plutôt que dans les pays froids. L'intervalle de cet écoulement est à peu près le même dans toutes les nations, & il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple ; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes à cette évacuation naturelle, & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines de libres, mais ordinairement l'intervalle est d'un mois, à quelques jours près. La quantité de l'évacuation paroît dépendre de la quantité des alimens, & de celle de la transpiration insensible ; les femmes qui mangent plus que les autres, & qui ne font pas d'exercice, ont des menstrues plus abondantes La quantité de cette évacuation varie beaucoup dans les différens sujets, & dans les différentes circonstances, on peut peut-être l'évaluer depuis une ou deux onces, jusqu'à une livre & plus. La durée de l'écoulement est de trois, quatre ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de six, sept & même huit dans quelques unes. La surabondance de la nourriture & du sang, est la cause matérielle des menstrues : les symptomes qui précedent leur écoulement, sont autant d'indices certaines de plénitude, comme la chaleur, la tension, le gonflement, & même la douleur que les femmes ressentent, non-seulement dans les endroits mêmes où sont les réservoirs, & dans ceux qui les avoisinent, mais aussi dans les mamelles ; elles sont gonflées, & l'abondance du sang y est marqué par la couleur de leur aréole qui de-

vient alors plus foncé ; les yeux sont chargés, & au dessous de l'orbite, la peau prend une teinte de bleu & violet ; les joues se colorent, la tête est pesante & douloureuse, & en général tout le corps est dans un état d'accablement causé par la surcharge du sang.

C'est ordinairement à l'âge de puberté que le corps acheve de prendre son accroissement en hauteur ; les jeunes gens grandissent presque tout-à-coup de plusieurs pouces. Mais de toutes les parties du corps, celles où l'accroissement est le plus prompt & le plus sensible, sont les parties de la génération dans l'un & l'autre sexe ; cet accroissement au reste n'est dans les mâles qu'un développement, une augmentation de volume ; au lieu que dans les femelles, il produit souvent un rétrécissement auquel on a donné différens noms, lorsqu'on a parlé des signes de la virginité.

Il n'est pas aisé de réussir à détruire les préjugés ridicules qu'on s'est formés sur ce sujet : mais la contrariété d'opinions sur un fait qui dépend d'une simple inspection, prouve que les hommes ont voulu trouver dans la nature ce qui n'étoit que dans leur imagination, puisqu'il y a plusieurs Anatomistes qui disent de bonne foi, qu'ils n'ont jamais trouvé ces caracteres que l'on regarde comme les preuves de la virginité, c'est-à-dire ni la membrane de l'hymen, ni les caroncules dans les filles qu'ils ont disséquées, même avant l'âge de puberté : ceux même qui soutiennent au contraire que cette membrane & ces caroncules existent, avouent en même tems que ces parties varient de forme, de grandeur & de consistance dans les différens sujets. Que peut-on conclure de ces observations, sinon que les causes du prétendu rétrécissement de l'entrée du vagin, ne sont pas constantes, & qu'elles n'ont tout au plus qu'un effet passager, qui est susceptible de différentes modifications.

On a cru dans tous les tems que l'effusion du sang étoit une preuve réelle de la virginité ; cependant il est évident que ce prétendu signe est nul dans toutes les circonstances où l'entrée du vagin a pû être relachée ou dilatée naturellement ; ainsi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang ; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre : il y en a

même, dont la prétendue virginité s'est renouvellée jusqu'à quatre & même cinq fois, dans l'espace de deux ou trois ans.

Rien donc de plus chimérique, que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus signes de la virginité du corps. Les hommes devroient donc bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils font souvent, à des soupçons injustes, ou à de fausses joies, selon ce qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Quel contraste dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations! quelle contrariété dans leur façon de penser; après le cas que nous voyons que la plupart des hommes font de la virginité, imagineroit-on que certains peuples la méprisent, & qu'ils regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter! La superstition a porté certains peuples à céder les prémices des Vierges aux Prêtres de leurs Idoles, ou à en faire une espece de sacrifice à l'Idole même. Les Prêtres des Royaumes de Cochin & de Calicut jouissent de ce droit, & chez les Canarins de Goa, les Vierges sont prostituées de gré ou de force par leurs plus proches parens à une Idole de fer: la superstition de ces peuples, leur fait commettre ces excès dans des vues de Religion. Au royaume d'Arracan & aux Isles Philippines, un homme se croiroit deshonoré s'il épousoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre, & ce n'est qu'à prix d'argent que l'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux.

Le mariage est l'état qui convient à l'homme, & dans lequel il doit faire usage des nouvelles facultés qu'il a acquises par la puberté, qui lui deviendroient quelquefois funestes, s'il s'obstinoit à garder le célibat. Le trop long séjour de la liqueur séminale dans ses réservoirs, peut causer des maladies dans l'un & l'autre sexe. Les irritations peuvent devenir si violentes, qu'elles rendroient l'homme semblable aux animaux, qui sont furieux & indomptables lorsqu'ils ressentent ces impressions.

L'effet extrême de cette irritation dans les femmes, est la fureur utérine; mais le tempérament opposé est infiniment

áiment plus commun parmi les femmes ; la plupart sont naturellement froides, ou tout au moins fort tranquilles sur le physique de l'amour.

Au reste, les excès sont plus à craindre que la continence ; le nombre des hommes immodérés est assez grand, pour en donner des exemples : les uns ont perdu la mémoire, les autres ont été privés de la vue, d'autres sont devenus chauves, d'autres ont péri d'épuisement ; la saignée est, comme l'on sait, mortelle en pareil cas. Les personnes sages ne peuvent trop avertir les jeunes gens du tort irréparable qu'ils courent risque de faire à leur santé ; & les parens aux soins desquels ils sont confiés doivent avoir la plus grande attention de les détourner de ces dangereux excès, par tous les moyens possibles. Combien n'y en a-t-il pas qui cessent d'être hommes, ou du moins qui cessent d'en avoir les facultés, avant l'âge de trente ans ?

L'objet du mariage, est d'avoir des enfans : mais quelquefois cet objet ne se trouve pas rempli. Dans les différentes causes de la stérilité, il y en a de communes aux hommes & aux femmes ; mais comme elles sont plus apparentes dans les hommes, on les leur attribue communément. La cause de la stérilité la plus ordinaire aux hommes & aux femmes, c'est l'altération de la liqueur séminale dans les testicules. Dans les cas de stérilité, on a souvent employé plusieurs moyens pour savoir si le défaut venoit de l'homme ou de la femme. L'inspection est le premier de ces moyens : il y a des hommes qui à la premiere inspection, paroissent être bien conformés, auxquels cependant le vrai signe de la bonne conformation, manque absolument ; il y en a d'autres qui n'ont ce signe que si imparfaitement ou si rarement, que c'est moins un signe certain de la virilité, qu'une indice équivoque de l'impuissance. . .

Au reste, lorsqu'il n'y a aucun défaut de conformation à l'extérieur dans les hommes, la stérilité vient alors le plus ordinairement des femmes : car indépendamment de l'effet des fleurs blanches, qui, quand elles sont continuelles, doivent causer, ou du moins occasionner la stérilité, les testicules des femmes éprouvent des changemens & des altérations considérables. . . . .

pres forces à celles de sa mere, ouvre l'orifice de la matrice autant qu'il est nécessaire pour se faire passage. Il arrive quelquefois que le fœtus sort de la matrice sans briser son enveloppe, comme cela arrive dans l'accouchement des animaux; mais communément le fœtus, par son effort, brise son enveloppe, dont une partie lui reste quelquefois sur la tête; c'est ce que l'on appelle *naître coëffé*. La liqueur qui sort pendant l'accouchement, se nomme le bain ou les eaux de la mere; elle facilite la sortie de l'enfant. Lorsque le fœtus est sorti, le cordon ombilical entraîné par son poids ou par la main de la Sagefemme, attire le placenta & les autres membranes: on noue ce cordon à un doigt de distance du nombril, & on le coupe à un doigt au dessus de la ligature; le reste se desseche. Le cordon ombilical est composé de deux artéres & d'une veine; son usage dans le fœtus étoit de prolonger le cours de la circulation du sang; les extrémités de ces vaisseaux se divisent en ramifications, & forment ce qu'on appelle le placenta. Le fœtus ne respire point dans le sein de sa mere: ainsi ce que l'on dit des cris des enfans dans le sein de leur mere, ne doit être regardé que comme une fable.

La durée de la grossesse est ordinairement de neuf mois, quelquefois plus ou moins: mais le tems ordinaire s'étend à vingt jours de différence, c'est-à-dire depuis huit mois & quatorze jours jusqu'à neuf mois & quatre jours. Le commencement du septieme mois est le plus court terme de la grossesse; le fœtus sorti plutôt avorte. Les femmes qui ont fait plusieurs enfans, assurent presque toutes que les fémelles naissent plus tard que les mâles.

La circoncision, l'infibulation & la castration sont des faits trop essentiels dans l'histoire de l'Homme, pour n'en point parler.

La circoncision est un usage extrêmement ancien, & qui subsiste encore dans la plus grande partie de l'Asie. On croit que les Turcs & plusieurs autres Peuples auroient naturellement le prépuce trop long, si on n'avoit pas la précaution de le couper; & que sans la circoncision, certains Peuples, tels que les Arabes, seroient inhabiles à la génération.

La circoncision a lieu aussi pour les filles, car dans

quelques contrées d'Arabie, de Perse, d'Afrique, l'accroissement des nymphes devient trop considérable, & nuiroit aussi à la génération, si on ne prévenoit cet inconvénient par la circoncision.

Cette opération peut donc être fondée sur la nécessité, & elle a du moins pour objet la propreté : mais l'infibulation & la castration ne peuvent avoir d'autre origine que la jalousie ou l'intérêt.

L'infibulation pour les garçons se fait en tirant le prépuce en avant ; on le perce & on y met un anneau assez grand, qui doit rester en place aussi long-tems qu'il plaît à celui qui a ordonné l'opération, & quelquefois toute la vie. Ceux qui parmi les Moines Orientaux font vœu de chasteté, portent ainsi un très grand anneau, pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer. L'infibulation a lieu aussi chez certains Peuples pour les filles & pour les femmes. On ne peut rien imaginer de bizarre & de ridicule sur ce sujet, que les hommes n'aient mis en pratique, ou par passion ou par superstition. Les Éthiopiens, plusieurs autres Peuples de l'Afrique, & quelques autres Nations de l'Asie, aussi tôt que leurs filles sont nées, rapprochent, par une sorte de coûture, les parties que la Nature a séparées, & ne laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels : les chairs adherent peu à peu, à mesure que l'enfant prend son accroissement ; de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. On dit qu'ils emploient pour cette infibulation des filles, un fil d'amiante ; parceque cette matiere n'est pas sujette à la corruption. Il y a certains Peuples qui passent seulement un anneau ; les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant ; la seule différence est que l'anneau des filles ne peut s'ôter qu'en le détruisant, & que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a la clef.

L'usage de la castration des hommes est fort ancien & généralement assez répandu ; c'étoit la peine de l'adultere chez les Égyptiens. Il y a plusieurs especes de castrations ; ceux qui n'ont en vue que la perfection de la voix, se contentent de couper les deux testicules ; mais ceux qui sont animés par la défiance qu'inspire la jalou-

se, ne croiroient pas leurs femmes en sureté, si elles étoient gardées par des *Eunuques* de cette espece : ils ne veulent se servir que de ceux auxquels on a retranché toutes les parties extérieures de la génération.

L'amputation n'est pas le seul moyen dont on se soit servi ; autrefois on empêchoit l'accroissement des testicules, & on en détruisoit l'organisation par le simple frottement, en mettant les enfans dans un bain d'eau chaude, fait de décoction de plantes. On prétend que cette sorte de castration ne fait courir aucun risque pour la vie. L'amputation des testicules n'est pas fort dangéreuse, on la peut faire à tout âge ; cependant on préfere le tems de l'enfance : mais l'amputation entiere des parties extérieures de la génération, est le plus souvent mortelle. On ne peut faire cette opération sur les enfans, que depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix : la difficulté qu'il y a de sauver ces sortes d'Eunuques dans cette opération, fait qu'ils coûtent en Turquie cinq ou six fois plus cher que les autres. Quoique, selon Chardin, cette opération soit si dangéreuse, passé l'âge de quinze ans, qu'à peine en réchape-t-il un quart de ceux qui la subissent, Pietro della Valle dit, que ceux à qui on fait cette opération en Perse, pour punition du viol & d'autres crimes de ce genre, en guérissent fort heureusement, quoiqu'avancés en âge, & qu'on n'applique que de la cendre sur la plaie.

Il y a à Constantinople, dans toute la Turquie, en Perse, des Eunuques dont le teint est gris, d'autres de couleur olivâtre ; il y en a de blancs, mais en petit nombre : les noirs viennent d'Afrique, principalement d'Éthyopie ; ceux ci sont d'autant plus recherchés & plus chers, qu'ils sont plus horribles. Il paroît qu'il se fait un commerce considérable d'Eunuques ; car Tavernier dit, qu'étant au Royaume de Golconde, en 1657, on y fit jusqu'à vingt-deux mille Eunuques.

Les Eunuques auxquels on n'a ôté que les testicules, ne laissent pas de sentir de l'irritation dans ce qui leur reste, & d'en avoir le signe extérieur, même plus fréquemment que les autres hommes ; mais cette partie ne prend qu'un très petit accroissement, & demeure à peu près dans le même état où elle étoit à l'âge où on a fait l'opération.

Il y a des rapports singuliers, dont nous ignorons les causes, entre les parties de la génération & celles de la gorge : les Eunuques n'ont point de barbe ; leur voix quoique forte & perçante, n'est jamais d'un ton grave ; souvent les maladies secrettes se montrent à la gorge, la correspondance qu'ont certaines parties du corps fort éloignées & fort différentes, & qui est ici remarquée, pourroit s'observer bien plus généralement ; mais on ne fait pas assez d'attention aux effets, lorsqu'on ne soupçonne pas quelles en peuvent être les causes : c'est sans doute par cette raison, dit Mr. de Buffon, qu'on n'a jamais songé à examiner avec soin ces correspondances dans le corps humain. Il y a dans les femmes une grande correspondance entre la matrice, les mamelles & la tête : combien n'en trouveroit-on pas d'autres, si de grands Médecins tournoient leurs vues de ce côté là.

On peut observer que cette correspondance, entre la voix & les parties de la génération, ne se reconnoît pas seulement dans les Eunuques ; la voix change dans les Hommes à l'âge de puberté, & les femmes qui ont la voix forte sont soupçonnées d'avoir plus de penchant à l'amour.

Dans l'enfance il n'y a quelquefois qu'un testicule dans le scrotum, & quelquefois point du tout. On ne doit cependant pas toujours juger que les jeunes gens qui sont dans l'un ou dans l'autre de ces cas, soient en effet privés de ce qui paroît leur manquer. A l'âge de huit ou dix ans, ou même simplement à l'âge de puberté, la Nature fait un effort qui les fait paroître au dehors ; cela arrive aussi quelquefois par l'effet d'une maladie ou d'un mouvement violent, tel qu'un saut ou une chûte, &c. Quand même les testicules ne se manifesteroient pas, on n'en est pas moins propre à la génération ; l'on a même observé que ceux qui sont dans cet état, ont plus de vigueur que les autres.

Il se trouve des hommes qui n'ont quelquefois qu'un testicule, ce défaut ne nuit pas à la génération ; l'on a observé que le testicule qui est seul est alors beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire. Il y a aussi des hommes qui en ont trois, ils sont dit-on beaucoup plus vigoureux & plus forts de corps que les autres. On peut voir par l'exem-

ple des Animaux ; combien ces parties contribuent à la force & au courage : quelle différence entre un bœuf & un taureau, un belier & un mouton, un coq & un chapon !

Age viril.

Le corps acheve de prendre son accroissement en hauteur à l'âge de la puberté, & pendant les premieres années qui succédent à cet âge. Il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la quatorzieme ou la quinzieme année de leur âge, d'autres croissent jusqu'à vingt & vingt-trois ans. Dans cet âge ils sont presque tous effilés, mais peu à peu les membres se moulent & s'arrondissent, & le corps dans les Hommes est avant l'âge de trente ans dans son point de perfection, pour les proportions de sa forme ; le corps de la femme parvient bien plutôt à ce point de perfection.

Le corps de l'homme bien fait doit être quarré, les muscles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans les femmes tout est plus arrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins. L'Homme a la force & la majesté ; les graces & la beauté sont l'appanage de l'autre Sexe.

Tout annonce dans tous deux les Maîtres de la terre : tout marque dans l'Homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur les Êtres vivants ; il se tient droit & élevé, son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le Ciel & présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité : l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme & hardie annoncent sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par les extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin & semble la dédaigner.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées ; mais lorsque l'ame est agitée,

la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractere, dont l'impression vive & prompte devance la volonté, nous décele, & rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrettes agitations.

La bouche & les lévres sont, après les yeux, les parties du visage qui ont le plus de mouvement & d'expression; les passions influent sur ces mouvemens, la bouche en marque les différens caracteres par les différentes formes qu'elle prend; l'organe de la voix anime encore cette partie, & la rend plus vivante que toutes les autres. Les bras, les mains & tout le corps entrent aussi dans l'expression des passions.

Quoique le corps de l'Homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des Animaux, il est cependant très nerveux, & peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts. On assure que les porte-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cens livres pesant. On raconte mille choses prodigieuses de la légéreté des Sauvages à la course; l'Homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

De la Vieillesse & de la mort.

Le corps de l'Homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à déchoir: le dépérissement est d'abord insensible; mais avec le tems les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, tous les fibres plus dures, la peau se desséche, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe. Les premieres nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans; elles augmentent par dégrés assez lents jusqu'à soixante, par dégrés plus rapides jusqu'à soixante & dix; la caducité commence à cet âge, & elle va toujours en augmentant; la décrépitude suit, & la

mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieilleſſe & la vie. Le corps meurt donc peu-à-peu & par parties, ſon mouvement diminue par dégrés, la vie s'éteint par nuances ſucceſſives, & la mort n'eſt que le dernier terme de cette ſuite de dégrés, la derniere nuance de la vie. Comme les os, les cartilages, les muſcles & toutes les parties qui compoſent le corps, ſont moins ſolides & plus mous dans les femmes que dans les Hommes, il faudra plus de tems pour que ces parties prennent cette ſolidité qui cauſe la mort; les femmes par conſéquent doivent avoir une vieilleſſe plus longue que les Hommes; c'eſt auſſi ce qui arrive: & on a obſervé, en conſultant les tables que l'on a faites ſur la mortalité du Genre-humain, que quand les femmes ont paſſé un certain âge, elles vivent enſuite plus long-tems que les hommes.

Cette cauſe de la mort naturelle eſt générale & commune à tous les animaux, & même aux végétaux. On peut obſerver dans le chêne que c'eſt le centre qui ſe déſorganiſe le premier & tombe en pouſſiere; car ces parties devenant trop compactes, ne peuvent plus recevoir de nourriture.

La durée totale de la vie peut ſe meſurer, en quelque façon, par celle du tems de l'accroiſſement; un arbre ou un animal qui prend en peu de tems tout ſon accroiſſement, périt beaucoup plutôt qu'un autre auquel il faut plus de tems pour croître. L'Homme qui eſt trente ans à croître en hauteur & en groſſeur, vit nonante ou cent ans; le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit auſſi que dix ou douze ans.

Les cauſes de notre déſtruction ſont donc néceſſaires, & la mort inévitable; il ne nous eſt pas plus poſſible d'en reculer le terme fatal, que de changer les loix de la Nature.

Variétés dans l'eſpece humaine.

La premiere & la plus remarquable de ces variétés eſt celle de la couleur, la ſeconde eſt celle de la forme, & la troiſieme eſt celle du naturel des différens peuples. En parcourant la ſurface de la terre pour connoître les variétés qui ſe rencontrent entre les Hommes de différens

climats, & en commençant par le Nord, on trouve en Lapponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'Hommes d'une petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces Hommes qui paroissent avoir dégénéré de l'espece humaine, ne laissent pas d'être assez nombreux, & d'occuper de vastes contrées. Tous ces peuples ont le visage large & plat, le nez camus & écrasé, l'iris de l'œil jaune, brune & tirant sur le noir, les paupieres retirées vers les temples, les joues extrêmement élevées, la bouche très grande, le bas du visage étroit, les levres grosses & élevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la peau basanée; trapus quoique maigres, la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles de Groenland sont de fort petite taille; elles ont le corps bien proportionné, mais leurs mamelles sont molles & si longues qu'elles donnent à téter à leurs enfans pardessus l'épaule, le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, & la peau de leur corps est de couleur olivâtre très foncée. Ces peuples, qui se ressemblent tous à l'extérieur, ont aussi tous à peu-près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs, ils sont tous également grossiers & stupides.

Tous ces habitans du Nord vivent sous terre ou dans des cabannes, presqu'entierement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poissons. Une nuit de plusieurs mois les oblige de conserver de la lumiere dans ce séjour. L'été ils sont obligés de vivre dans une épaisse fumée pour se garantir de la piquure des moucherons. Avec cette maniere de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une extrême vieillesse, verte & vigoureuse. La seule incommodité à laquelle les vieillards sont sujets, est la cécité; cette incommodité est occasionnée par l'éclat continuel de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printems, & par la fumée dont ils sont aveuglés pendant l'été

Dans le Nord de l'Europe les femmes sont fort fecondes; on dit qu'en Suéde elles ont jusqu'à vingt-huit ou

trente enfans. Cette fécondité dans les femmes ne suppose pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour, puisque les Hommes mêmes sont beaucoup plus chastes dans les pays froids que dans les pays chauds. Tout le monde sait que les nations du Nord ont toujours été si fécondes, qu'il est sorti d'immenses peuplades qui ont inondé toute l'Europe; c'est ce qui a engagé quelques historiens à appeller le Nord *Officina gentium*.

Le sang Tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, & de l'autre avec les Russes Orientaux, & ce mélange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race; car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages Tartares; & quoiqu'en général, cette nation soit du même sang que les autres nations Européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus, qui ont la forme du corps quarré, les cuisses grosses & les jambes courtes comme les Tartares. Les Calmuques, qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les Moscovites & les grands Tartares, sont des Hommes robustes, mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le Ciel; ils ont le visage si plat & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts, leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous aulieu de narines; ils ont les genoux tournés en déhors & les pieds en dedans. A mesure qu'on avance vers l'Orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucissent un peu. Les Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différens des Tartares que le sont les Moscovites, il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race. Si on les compare aux Tartares par la figure & par les traits, on y trouvera des caracteres d'une ressemblance non équivoque. Les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus, & presque point de barbe. Les Japonois sont assez semblables aux Chinois, ils sont seulement plus jaunes & plus bruns, parcequ'il habitent un climat plus méridional: ces peuples ont à peu près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois. L'une des plus bizarres, & qui est commune à ces deux nations est de serrer les pieds des filles dans leur enfance avec tant de

violence qu'on les empêche de croître. Une jolie femme de ces pays doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans.

Les Siamois, les Péguans, les habitans d'Aracan, de Laos, & autres contrées voisines ont les traits assez semblables à ceux des Chinois, ils ne différent que du plus ou moins par la couleur. Ces peuples ont, ainsi que tous les peuples de l'Orient, du goût pour les longues oreilles; les uns tirent leurs oreilles pour les allonger, mais sans les percer; d'autres comme au pays de Laos, en agrandissent le tour si prodigieusement qu'on pourroit presque y passer le poing ensorte que leurs oreilles descendent jusques sur leurs épaules. Les Siamois ont la coutume de se noircir les dents; cette coutume leur vient de l'idée qu'ils ont que les Hommes ne doivent point avoir les dents blanches comme les animaux, ils se les noircissent avec une espece de vernis qu'il faut renouveller de tems en tems. Quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, pour donner le tems à cette drogue de s'attacher.

Les habitans des isles Manilles & des autres isles Philippines, sont peut-être les peuples les plus mêlés de l'univers, par les alliances qu'ont faites ensemble les Espagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares, & les Noirs. Les Noirs qui vivent dans les rochers & les bois de cette isle, different entierement des autres habitans: quelques-uns ont les cheveux crêpus comme les Negres d'Angola, les autres les ont longs; on en a vu, dit-on, plusieurs parmi eux qui avoient au croupion des queues longues de quatre ou cinq pouces. On voit aussi, au raport de quelques voyageurs, dans le Royaume de Lambri, de ces Hommes qui ont des queues de la longueur de la main, & qui ne vivent que dans les montagnes. Quelques-uns disent aussi que l'on voit de ces Hommes à queues dans l'isle Formose; mais la plupart des Ecrivains, qui ont parlé de cette isle, n'en font aucune mention; ces Auteurs different même beaucoup entre eux dans la description qu'ils donnent de la forme & des traits de ces insulaires; cependant ils semblent s'accorder sur un fait qui n'est peut-être pas moins ex-

traordinaire que le premier, c'est que dans cette isle il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-tems avant cet âge. Lorsquelles sont grosses, les Prêtresses vont leur fouler le ventre avec les pieds pour les faire avorter; ce seroit chez eux non-seulement une honte, mais même un crime, que de laisser venir un enfant avant l'âge prescrit.

Les habitans de la nouvelle Guinée sont noirs, ils ont le visage rond & large avec un gros nez plat: cependant leur physionomie ne seroit pas absolument désagréable s'ils ne se défiguroient pas le visage par une espece de cheville de la grosseur du doigt & longue de quatre pouces dont il se traversent les deux narines. Ils ont aussi de grands trous aux oreilles où ils mettent des chevilles comme au nez. Leurs femmes ont de longues mammelles qui leur pendent sur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même.

Les habitans de la nouvelle Hollande sont noirs comme les Negres, grands, droits, menus; ils tiennent toujours leurs paupieres à demi fermées, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les incommodent: ceux-ci sont peut-être les gens du monde les plus misérables, & ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes, ils demeurent en troupe de vingt ou trente, hommes & femmes, pêle-mêle; ils n'ont point d'habitation, ni d'autre lit que la terre, ils n'ont pour habit qu'un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, ils n'ont ni pain, ni grains, ni légume; leur unique nourriture est de petits poissons qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre dans de petits bras de mer.

Les Mogols & les autres peuples de la presqu'isle des Indes, ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en différent par la couleur; les Mogols Hommes & femmes sont olivâtres; les femmes ont les jambes & les cuisses fort longues; & le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes Européennes. Tavernier dit que lorsqu'on a passé Lahor & le Royaume de Cachemire, toutes les femmes du Mogol n'ont

point de poil à aucune partie du corps, & que les hommes ont peu de barbe. On dit qu'au Royaume de Décan on marie les enfans extrêmement jeunes, les garçons à dix ans & les filles à huit, & il s'en trouve qui ont des enfans à cet âge, mais ces femmes cessent aussi ordinairement d'en avoir avant l'âge de trente ans; il y a des femmes qui se font découper la peau en fleurs, & la peignent de diverses couleurs avec des jus de racines, de maniere que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs.

Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols: on prétend que leurs femmes sont de toutes celles de l'Inde les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'Esclaves mâles & femelles: on y fait aussi beaucoup d'Eunuques, soit de ceux auxquels on n'ôte que les testicules, soit de ceux auxquels on fait l'amputation totale.

Les habitans de la côte de Coromandel, ainsi que ceux du Malabar, sont très noirs. Les coutumes de ces différens peuples de l'Inde, sont toutes singulieres & bizarres. Les Banianes ne mangent rien de ce qui a eu vie: ils craignent de tuer le moindre insecte, même ceux qui leur sont le plus nuisibles.

Les habitans du Calicut sont olivâtres. Il y a parmi eux des familles qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme: la peau en est dure & rude comme une verrue; avec cela, ils ne laissent pas d'être fort dispós. Cette race d'hommes, à grosses jambes, s'est plus multipliée parmi les Naires de Calicut, que dans aucun autre peuple des Indes: on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, & sur-tout à Ceylan.

Les habitans de l'Isle de Ceylan sont un peu moins noirs que ceux de la côte de Malabar; mais il y a dans cette même isle des especes de Sauvages, que l'on nomme *Bédas*, & qui sont blancs comme les Européens: ils ne vivent que dans les bois les plus épais; & s'y tiennent si cachés, qu'on a de la peine à les découvrir: il y a lieu de penser que ces Bédas de Ceylan, ainsi que les Chacrelas de Java, pourroient être de race Européenne; il est très possible que quelques hommes & quelques femmes Européennes, aient été abandonnés autre-

fois dans ces isles, ou qu'ils y aient abordé dans un naufrage; & que dans la crainte d'être mal-traités des Naturels du pays, ils soient demeurés eux & leurs descendants, dans les lieux les plus déserts de cette Isle, où ils continuent à mener la vie des Sauvages, qui peut-être, a ses douceurs lorsqu'on y est accoutumé.

Les Maldivois sont bien formés & bien proportionnés: il y a peu de différence entre eux & les Européens, à l'exception qu'ils sont de couleur olivâtre, ainsi que les femmes; cependant comme c'est un peuple mêlé de toutes les Nations, on y voit aussi des femmes très blanches. Les Maldivoises sont extrêmement débauchées: elles mangent à tout moment du *Betel* & beaucoup d'*Epices* à leurs repas. Pour les hommes, ils sont beaucoup moins vigoureux qu'il ne conviendroit à leurs femmes.

Goa, qui est le principal établissement des Portugais dans les Indes, est le pays du monde où il se vendoit autrefois le plus d'Esclaves: on y trouvoit à acheter des filles & des femmes, de tous les pays des Indes; ces Esclaves savent, pour la plupart, jouer des instrumens, coudre & broder en perfection: il y en a de blanches, d'olivâtres, de basanées, de toutes couleurs; celles dont les Indiens sont les plus amoureux, sont les filles Caffres de Mosambique qui sont toutes noires. Il est à remarquer que la sueur de tous ces peuples Indiens, tant mâles que femelles, n'a point de mauvaise odeur; au lieu que celle des Negres d'Afrique est des plus désagréables, lorsqu'ils sont échauffés: elle a, dit-on, l'odeur des poireaux verds. Les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & les préferent aux blancs des Indes, & à tous les autres Indiens.

Les Persans sont voisins des Mogols; aussi les habitans de plusieurs Provinces de Perse, ne different gueres des Indiens, sur-tout ceux des Provinces Méridionnales; mais dans le reste du Royaume, le sang Persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien & Circassien. Ce sont les deux Nations du monde, où la Nature forme les plus belles personnes; aussi il n'y a presque aucun homme de qualité, en Perse, qui ne soit né d'une mere Géorgienne ou Circassienne. Comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange

a commencé à se faire, le sexe féminin s'est embelli comme l'autre, & les Persannes sont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgiennes. Sans ce mélange, les gens de qualité de Perse seroient les plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitans sont laids & mal faits.

On voit en Perse une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs, qui y sont amenées de tous les côtés par les Marchands. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie & des frontieres de la grande Tartarie : les bazanées, des terres du Grand Mogol, & de celles du Roi de Golconde & du Roi de Visapour : les noires viennent de la côte de Mélinde & de celles de la mer rouge.

Les peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte, & de toute la Barbarie, peuvent être regardés comme une même nation, qui, dans le tems de Mahomet & de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terreins immenses, & s'est prodigieusement mêlée avec les peuples de ces pays. Les Princesses & les Dames Arabes qui ne sont point exposées au soleil, sont fort blanches, belles & bien faites : les femmes du commun, sont brunes & bazanées, elles se peignent aussi la peau.

Les Egyptiens, quoique voisins des Arabes, & soumis comme eux à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes des Arabes. Par exemple, dans toutes les Villes & Villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer : les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder des Maisons d'hospitalité, & de les peupler de filles, qu'ils font acheter dans ces vûes charitables. Les Egyptiennes sont fort brunes ; elles ont les yeux vifs : les hommes sont de couleur olivâtre.

En lisant l'histoire des peuples d'Afrique, on ne peut apprendre, sans étonnement, que les habitans des montagnes de la Barbarie sont blancs ; au lieu que les habitans des côtes de la mer & des plaines sont basanés & très bruns. Cette petite élevation au-dessus de la surface

de la terre, produit le même effet que plusieurs dégrés de latitude sur sa surface.

Tous les peuples qui habitent entre le vingtieme, le trentieme & le trente-cinquieme dégrés de latitude du Nord de l'ancien Continent, ne sont pas fort différents les uns des autres, si on excepte les variétés particulieres, occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux. Ils sont tous en général bruns, basanés, mais assez beaux & assez bien faits. Ceux qui vivent dans un climat plus tempéré, tels que les habitans des Provinces septentrionales du Mogol & de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingreliens, les Circassiens, les Grecs, & tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs, & les mieux faits de toute la terre.

Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire : on ne trouve pas un laid visage dans ce pays; & la Nature y a répandu, sur la plupart des femmes, des graces que l'on ne voit point ailleurs : elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture : elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux, ils ont naturellement de l'esprit; mais il n'y a aucun pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie.

Les femmes de Circassie sont fort belles & fort blanches : elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. L'été les femmes du peuple ne portent qu'une simple chemise, qui est ordinairement bleue, jaune ou rouge; & cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps : elles ont le sein parfaitement bien fait; elles sont libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris qui n'en sont point jaloux.

Les Mingreliens sont aussi beaux que les Géorgiens & les Circassiens; & il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule & même race d'hommes. Il y a en Mingrelie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage & de taille admirables : elles ont, outre cela, un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent. Les maris sont très peu jaloux : quand un homme prend sa femme sur le fait avec un galant, il a droit de le contraindre à payer un

cochon; & d'ordinaire, il ne prend pas d'autre vengeance: le cochon se mange entr'eux trois. Ils prétendent que c'est une très bonne & très louable coutume d'avoir plusieurs femmes & concubines, parcequ'on engendre beaucoup d'enfans que l'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres. Au reste, ces Esclaves ne sont pas fort chers; car les hommes, âgés depuis 25 jusqu'à 40 ans, ne coûtent que quinze écus; & les belles filles, d'entre 13 & 18 ans, vingt écus.

Les Turcs, qui achetent beaucoup de tous ces Esclaves, sont un peuple composé de plusieurs autres peuples. En général les Turcs sont robustes, & assez bien proportionnés, leurs femmes sont belles, blanches & bien faites. On dit que les Turcs, hommes & femmes, ne portent point de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux & la barbe: ils se servent du *Rusma* pour l'ôter. Voyez *ce mot*.

Les femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques: elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, & les Espagnols, étant situés à-peu-près sous le même parallele, sont assez semblables pour le teint; tous ces peuples sont plus basanés que les François, les Anglois, & les autres peuples moins Méridionaux. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'appercevoir dès Bayonne de la différence de couleur: les femmes ont le teint un peu plus brun: elles ont aussi les yeux plus brillants. Les Espagnols sont maigres, assez petits: ils ont la taille fine, la tête belle.

En revenant à l'Afrique, & examinant les hommes qui sont au-delà du Tropique, depuis la Mer rouge jusqu'à l'Océan, on retrouve des especes de Maures; mais si basanés, qu'ils paroissent presque tous noirs: on trouve aussi des Negres. En rassemblant les témoignages des Voyageurs, il paroît qu'il y a autant de variété dans la race des Noirs que dans celle des Blancs. Ceux de Guinée sont extrêmement laids, & ont une odeur insupportable; ceux de Soffala & de Mosambique, sont beaux

& n'ont aucune mauvaise odeur. On retrouve parmi les Negres, toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Les Maures habitent au Nord du fleuve du Sénégal : ils ne sont que basanés ; les Negres sont au Midi, & sont absolument noirs. Les Isles du Cap Verd sont toutes peuplées de Mulâtres, venus des premiers Portugais qui s'y établirent, & des Negres qu'ils y trouverent : on les appelle *Negres couleur de cuivre*, parceque, quoiqu'ils ressemblent aux Negres par les traits, ils sont jaunâtres. Les Negres du Sénégal, près de la riviere de Gambie, que l'on nomme *Jalofe*, sont tous fort noirs & bien proportionnés : ce sont les plus beaux & les mieux faits de tous les Negres. Ils ont les mêmes idées que nous de la beauté : il n'y a que sur le fond du tableau qu'ils pensent différemment. Il y a parmi eux d'aussi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde : elles ont beaucoup de goût pour les blancs. Au reste, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau a aussi un peu d'odeur désagréable lorsqu'elle est échauffée.

Les Negres de l'Isle de Gorée & de la côte du Cap Verd, sont bien faits, comme ceux du Sénégal : ils font un si grand cas de leur couleur, qui est en effet d'un noir d'ébene profond & éclatant, qu'ils méprisent les autres Negres qui ne sont pas si noirs, comme les Blancs méprisent les basanés. Ces Negres aiment passionnément l'eau de vie, dont ils s'enivrent souvent : ils vendent leurs enfans, leurs parens, & quelquefois ils se vendent eux-mêmes pour en avoir.

Quoique les Negres de Guinée soient d'une santé ferme & très bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse : ils paroissent vieux dès l'âge de quarante ans. L'usage prématuré des femmes est peut-être cause de la briéveté de leur vie. Rien n'est si rare que de trouver, dans ce peuple, quelque fille qui puisse se souvenir du tems auquel elle a cessé d'être vierge.

On préfere, dans nos Isles, les Negres d'Angola, à ceux du Cap Verd, pour la force du corps ; mais ils sentent si mauvais, lorsqu'ils sont échauffés, que l'air

les endroits par où ils ont passé en est infecté pendant plus d'un quart d'heure. Ceux de Guinée sont aussi très bons pour le travail de la terre, & pour les autres gros ouvrages. Ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service doméstique, & plus capables d'apprendre des métiers.

Quoique les Negres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la maniere dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien, & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contens, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin à cœur, & périssent quelquefois de mélancolie. Ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités: lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zele & leur dévouement. Ils sont naturellement compatissans, & même tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; il partagent volontiers le peu qu'ils ont, avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme on le voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire, dit M. de Buffon, sans m'attendrir sur leur état; ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de travailler toujours, sans pouvoir rien acquérir? faut-il encore les excéder, les frapper, & les traiter comme des animaux? L'humanité se révolte contre ces traitemens odieux, que l'avidité du gain a mis en usage. On les force de travail, on leur épargne la nourriture, même la plus commune. Ils supportent, dit-on, aisément la faim; pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment, ils sont également durs & forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, & chercher à légitimer par

ces raisons, les excès que la soif de l'or leur fait commettre. Il naît quelquefois parmi les Negres des blancs de peres & de meres noirs; chez les Indiens couleur de cuivre, des individus couleur de blanc de lait : mais il n'arrive jamais chez les Blancs, qu'il naisse des individus noirs. Le Blanc paroît donc être la couleur primitive de la nature, que le climat, la nourriture & les mœurs alterent & changent, & qui reparoît dans certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif.

En tout, les deux extrêmes se rapprochent presque toujours : la Nature, aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait les hommes blancs ; & la nature altérée, autant qu'il est possible, les rend encore blancs. Mais le blanc naturel ou blanc de l'espece, est fort différent du blanc individuel ou accidentel. On en voit des exemples dans les plantes, aussi bien que dans les hommes & les animaux : la rose blanche, la giroflée blanche, sont bien différentes, même pour le blanc, des roses ou des giroflées rouges, qui, dans l'automne, deviennent blanches, lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits & les petites gelées de cette saison.

On ne connoît gueres les peuples qui habitent les côtes & l'intérieur de l'Afrique, depuis le Cap Negre jusqu'au Cap des Voltes ; mais les Hottentots, qui sont au Cap de Bonne Espérance, sont fort connus. Les Hottentots ne sont pas de vrais Negres, mais des hommes, qui, dans la race des Noirs, commencent à se rapprocher du blanc ; comme les Maures dans la race blanche, commencent à s'approcher du noir. Les Hottentots vivent errans, & sont de la plus affreuse mal-propreté. Ce sont des especes de Sauvages fort extraordinaires ; les femmes sur-tout, qui sont beaucoup plus petites que les hommes, ont une espece d'excroissance ou de peau dure & large, qui leur croît au-dessus de l'os pubis, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier. Toutes les femmes naturelles du Cap sont sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher. Les hommes,

de leur côté, sont à demi eunuques, parcequ'à l'âge de huit ans on leur enleve un testicule, dans la persuasion que cela les rend plus légers à la course.

Il semble qu'on peut admettre trois causes, qui, toutes trois, concourent à produire les variétés que l'on remarque dans les différens peuples de la terre. La premiere est l'influence du climat; la seconde, qui tient beaucoup à la premiere, est la nourriture; & la troisieme, qui tient peut-être encore plus à la premiere & à la seconde, sont les mœurs. On peut regarder le climat comme la cause premiere & presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossieres, mal-saines, peuvent faire dégénérer l'espece humaine; chez nous mêmes, les gens de la campagne sont moins beaux que ceux des villes; & on peut remarquer que dans les villages, où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes sont mieux faits & les visages moins laids. Les traits du visage de différens peuples, dépendent beaucoup de l'usage où ils sont de s'écraser le nez, de se tirer les paupieres, de s'allonger les oreilles, de se grossir les levres, de s'applatir le visage, &c.

Il n'y a, pour ainsi dire, dans le nouveau Continent, qu'une seule race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés. A l'exception du Nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux Lapons, & aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux Européens du Nord, tout le reste de cette vaste partie du monde ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité. Au lieu que dans l'ancien Continent, on trouve une prodigieuse variété dans les différens peuples. Il nous paroît, dit M. de Buffon, que la raison de cette uniformité dans les hommes d'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon. Tous les Américains naturels étoient ou sont encore sauvages ou presque sauvages; les Mexiquains & les Péruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelque soit donc l'origine de ces Nations sauvages, elle paroît leur

être commune à toutes ; tous les Américains sortent d'une même souche, & ils ont conservé, jusqu'à présent, les caracteres de leur race sans grande variation, parcequ'ils sont tous demeurés sauvages, & qu'ils ont vecu à-peu-près de la même façon ; que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal pour le froid & pour le chaud, que celui de l'ancien Continent ; & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés, n'ont pu agir assez long-tems pour opérer des effets bien sensibles.

Des Sens.

Selon l'observation de M. le Cat, dans son *Traité des Sens*, les machines particulieres, que la Nature a disposées dans toute l'étendue de l'économie animale, pour procurer à notre ame les diverses sensations, nous étoient absolument nécessaires & pour notre être & pour notre bien être. Ce sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins, & qui veillent à notre conservation, au milieu des corps utiles ou nuisibles qui nous environnent : ce sont autant de portes qui nous sont ouvertes pour communiquer avec les autres êtres, & pour jouir du monde où nous sommes placés. Ce sont ces organes qui établissent la communication qui est entre nous & presque tous les êtres de la Nature. C'est à ces principes de nos connoissances & de nos raisonnemens, que nous devons notre principal mérite, & ce mérite est proportionné à leur nombre & à leurs perfections ; un plus grand nombre de sens ou des sens plus parfaits, nous eussent montré d'autres êtres qui nous sont inconnus, & d'autres modifications dans ceux mêmes que nous connoissons.

Le corps animal, dit M. de Buffon, est composé de plusieurs matieres différentes, dont les unes, comme les os, la graisse, le sang, la lymphe, &c. sont insensibles, & dont les autres, comme les membranes & les nerfs, paroissent être des matieres actives, d'où dépendent le jeu de toutes les parties, & l'action de tous les membres. Les nerfs sont sur-tout l'organe immédiat du sentiment : toute la différence qui se trouve dans nos

sensations ne vient que du nombre plus ou moins grand, & de la position plus ou moins extérieure des nerfs; ce qui fait que les uns de ces sens peuvent être affectés par de petites particules de matiere qui émanent des corps, comme l'œil, l'oreille & l'odorat; les autres par des parties plus grosses, qui se détachent des corps au moyen du contact, comme le goût; & les autres par les corps, ou même par les émanations des corps, lorsqu'elles sont assez réunies & assez abondantes pour former une espece de masse solide; comme le toucher, qui nous donne les sensations de la solidité, de la fluidité & de la chaleur des corps.

Le toucher est la sensation la plus générale. Nous pouvions bien ne voir & n'entendre que par une petite portion de notre corps; mais il nous falloit du sentiment dans toutes les parties, pour n'être pas des automates qu'on auroit montés & détruits, sans que nous eussions pû nous en appercevoir. La nature y a pourvu: partout où il y a des nerfs & de la vie, il y a aussi de cette espece de sentiment. Le toucher est comme la base de toutes les autres sensations, c'est le genre dont elles sont des especes plus parfaites, car toutes les autres sensations ne sont véritablement que des especes de toucher. C'est par le toucher seul que nous pouvons acquerir des connoissances complettes & réelles; c'est ce sens qui rectifie tous les autres sens dont les effets ne seroient que des illusions, si celui-ci ne nous apprenoit à juger: car lorsque l'on voit pour la premiere fois, tous les objets paroissent être dans les yeux, ils s'y peignent renversés: on ne peut en reconnoître la grandeur; la distance, la position, la forme que par le toucher; aussi voit-on que les enfans cherchent toujours à toucher tout ce qu'ils voient. M. Chéselden apprit toutes ces vérités d'un Homme à qui il eut le bonheur de redonner la lumiere en lui faisant l'operation de la cataracte.

La peau, qui est l'organe du toucher, est un tissu de fibres, de nerfs & de vaisseaux dont l'entrelacement en tous sens forme une étoffe, à peu-près de la nature de celle d'un chapeau. Cette tissure fibreuse est visible dans les cuirs épais. Toute la suface de la peau est garnie de

mamellons nerveux ; ces mamellons ſont rangés ſur une même ligne, & dans un certain ordre ; & c'eſt cet ordre qui forme les ſillons que l'on obſerve à la ſurpeau ; ce ſont ces mamellons nerveux, qui, réunis étroitement & expoſés à l'air, deviennent à l'extrêmité des doigts des corps ſolides que nous appellons les *Ongles*.

La ſenſation du toucher peut devenir ſi parfaite dans l'Homme qu'on l'a vu, pour ainſi dire, quelquefois faire la fonction des yeux, & dédommager en quelque façon des aveugles de la perte de la vue. Il eſt parlé d'un organiſte de Hollande, qui diſtinguoit les couleurs des cartes par la fineſſe du toucher, ce qui le rendoit un joueur redoutable, car en maniant les cartes il connoiſſoit celles qu'il donnoit aux autres, comme celles qu'il avoit lui-même. Il ſuffiſoit au Sculpteur Ganibaſius de Volterre, qui étoit devenu aveugle, de toucher une figure pour en faire enſuite en argile une copie parfaitement reſſemblante.

Le goût n'eſt qu'une eſpece de toucher, qui n'a pas pour objet les corps ſolides ; mais ſeulement les ſucs ou les liqueurs dont ces corps ſont imbus, ou qui en ont été extraits.

L'odorat paroît moins un ſens particulier qu'une partie ou un ſupplément de celui du goût. L'odorat eſt en quelque ſorte le goût des odeurs, & l'avant goût des ſaveurs. C'eſt ſur la membrane pituitaire, qui tapiſſe les cavités du nez, que ſe fait la ſenſation des odeurs. Les animaux ont l'odorat d'autant plus parfait que les cornets du nez ſont plus grands, & par conſéquent tapiſſés d'une plus grande membrane.

Les hommes ont pour l'ordinaire l'odorat bien moins bon que celui des animaux, par la raiſon que nous venons de dire. Cependant la régle n'eſt pas abſolument générale. Dans les Antilles, il y a des Negres qui, comme les chiens, ſuivent les hommes à la piſte, & diſtinguent avec le nez, la piſte d'un Negre d'avec celle d'un Européen. Au rapport du Chevalier Digbi, un garçon que ſes parens avoient élevé dans une forêt où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y vivoit que de racines, avoit l'odorat ſi fin, qu'il diſtinguoit par ce ſens l'approche des ennemis &

en avertiſſoit ſes parens. Depuis il changea de façon de vivre, & perdit à la longue cette grande fineſſe de l'*odorat*. Il en conſerva néanmoins une partie, car étant *marié* il diſtinguoit fort bien, en flairant, ſa femme d'avec une autre, & il pouvoit même la retrouver à la piſte. Un tel mari, dit M. le Cat, en Italie feroit un argus plus terrible que celui de la fable.

Il ſemble donc que la perfection de l'organe de l'odorat des animaux dépende non-ſeulement de l'organe, mais encore du genre de vie, & entr'autres de la privation des odeurs fortes, dont les hommes ſont ſans ceſſe entourés, & dont leur organe eſt comme uſé; enſorte que les odeurs auſſi foibles & auſſi ſubtiles que celles dont on vient de parler, ne peuvent y faire impreſſion.

L'ouie eſt une faculté qui devient active par l'organe de la parole; c'eſt en effet par ce ſens que nous vivons en ſociété, que nous recevons la penſée des autres, & que nous pouvons leur communiquer la nôtre: les organes de la voix ſeroient des inſtrumens inutiles s'ils n'étoient mis en mouvement par ce ſens; un ſourd de naiſſance eſt néceſſairement muet.

C'eſt en vain que l'air remué par les corps bruyans ou ſonores, ou agité par le mouvement de celui qui parle, nous frapperoit de toutes parts, ſi la ſtructure de l'oreille ne la rendoit pas propre à recevoir ces ſenſations.

Nous allons préſenter ici ſuccintement les principales parties que la nature emploie pour faire ſentir les ſons. C'eſt dans le *Traité des ſens* de M. le Cat, qu'il faut voir la deſcription anatomique & complette de cet organe.

La partie extérieure de l'oreille ſe nomme la *Conque*: ſa forme eſt deſtinée à recevoir les rayons ſonores en plus grande quantité. Le canal creux ſe nomme le *Conduit auditif*, & aboutit au *Tympan*, qui eſt une membrane mince, un peu concave du côté du conduit auditif. Immédiatement après la membrane du tympan, ſont quatre oſſelets qu'on appelle, à cauſe de leur figure, l'un *Os orbiculaire*, l'autre *l'Etrier*, le troiſieme *l'En-*

clume, & le quatrieme le *Marteau*. Une partie de celui-ci qu'on a nommé le *Manche*, aboutit au centre du *Tympan*, & sert à le tendre plus ou moins. Lorsque cette membrane du tympan est lâche, les sons foibles s'y amortissent & ne passent pas outre; ou bien s'ils passent, leur impression est si peu sensible que l'ame n'y fait point d'attention; mais si le tympan est bien tendu, comme il arrive quand on écoute avec attention, le moindre son se communique par cette même membrane à la masse d'air qui est derriere, dans une cavité que l'on nomme la *Caisse du tambour*; cette cavité est pleine d'air & communique avec la bouche par un canal que l'on nomme la *Trompe d'Eustache*. Il suit de cette structure, que l'air du tambour communiquant toujours avec l'air extérieur fait équilibre à celui qui remplit le conduit auditif. A la caisse du tambour repond une autre partie de l'oreille que l'on nomme le *Labyrinthe*, à cause de ses détours; il est composé du *vestibule*, des *trois canaux semi-circulaires* & du *Limaçon*. Lorsque le son, ou l'air agité par la parole, vient donc à émouvoir la membrane élastique du tympan, l'air qui est dans la caisse du tambour se trouve agité, & communique son mouvement à celui qui est dans le labyrinthe, dont toutes les parties sont revêtues des petites fibres du nerf auditif: c'est principalement dans la partie du labyrinthe que l'on nomme le *Limaçon*, & qui a vraiment la figure de la coquille d'un limaçon, mais qui est divisée par une cloison ou lame membraneuse, que se fait la sensation des sons.

Une incommodité des plus communes dans la vieillesse, est la surdité. Il y a lieu de penser qu'elle est occasionnée, parceque la lame membraneuse du limaçon augmente en solidité à mesure que l'on avance en âge, ce qui rend l'ouie dure. Lorsque cette lame s'ossifie on devient entierement sourd.

Un moyen de reconnoître si la surdité est occasionnée parceque la lame spirale du limaçon est devenue insensible, est de mettre une petite montre à répétition dans la bouche du sourd & la faire sonner; s'il entend ce son qui se communique par la trompe d'Eustache,

surdité sera certainement causée par un embarras extérieur dans le conduit auditif auquel il est possible de remédier en partie.

Comme la propagation des sons se fait selon les mêmes loix que celles de la lumiere, on a cherché à rassembler les rayons sonores par le moyen d'un cornet de figure parabolique propre pour se faire entendre de ceux qui ne sont pas entierement sourds.

Le méchanisme de la vision n'est pas moins admirable que celui de l'ouie. L'œil n'est que l'épanouissement du nerf optique : son globe est composé extérieurement de plusieurs membranes les unes sur les autres, qui tirent leur origine d'un nerf qui vient du cerveau, & qui porte le nom de *Nerf optique*; le dedans est rempli par trois humeurs de différente consistance, dont l'usage est de donner lieu à la refraction des rayons de lumiere, par le moyen desquels nous voyons les objets.

Le *Nerf optique*, ainsi que les autres, a trois parties principales; savoir, la *Dure-mere*, qui l'enveloppe extérieurement; la *Pie-mere* qui est comme une seconde enveloppe, & enfin la *Moëlle*, qui est une substance plus molle: ces trois parties se dilatent pour former le globe de l'œil, & portent alors différens noms.

La premiere, qui est une expansion de la dure mere, se nomme *Sclérotique*; elle forme cette partie antérieure de l'œil que l'on peut toucher immédiatement du doigt; elle est transparente comme de la corne, ce qui la fait nommer aussi *Cornée transparente*. Cette partie de l'œil, à cause de la saillie qu'elle a, procure à la vue une plus grande étendue. Si la cornée étoit plane & à fleur de l'orbite, l'animal ne verroit que les objets qui sont devant lui, à moins qu'il ne tournât la tête à tout instant; au lieu qu'étant arrondie & saillante, elle fait voir distinctement ce qui est devant l'œil, & appercevoir au moins confusément ce qui est sur les côtés, jusqu'à une certaine distance.

L'*Iris* est ce cercle coloré que l'on apperçoit sous la cornée transparente, & au milieu duquel il y a un trou rond, qu'on nomme la *Prunelle* ou la *Pupille*. L'Iris est formée par l'épanouissement de la Pie-mere; cette Iris varie de couleur dans les différens individus, & elle est

composée de fibres musculaires, qui sont ou en cercles concentriques ou en rayons : leur usage est de dilater ou de rétrécir l'ouverture de la prunelle, afin de n'y laisser entrer que la quantité de rayons convenable ; & que l'impression n'en soit pas trop vive & ne fatigue pas l'organe. Aussi lorsque nous passons d'un lieu obscur dans un lieu éclairé, l'ouverture de la pupille se retrecit, mais plus ou moins, suivant la sensibilité des yeux : au contraire, elle s'élargit lorsque nous passons du grand jour à l'obscurité. Ce phénomene s'observe d'une maniere bien sensible dans les chats, dont la pupille est étroite & de forme ovale dans le jour, & ronde & très ouverte dans la nuit.

La couronne ciliaire, qui n'est elle même qu'une partie de l'épanouissement de la pie-mere, tient suspendu, vis-à-vis la prunelle, un corps transparent, d'une figure lenticulaire, que l'on nomme le *Cristallin*.

La partie médullaire du nerf optique s'épanouit aussi, & produit une troisieme membrane, très fine & baveuse, qui tapisse tout l'intérieur de l'œil, en se terminant à la couronne ciliaire ; c'est ce qu'on nomme la *Retine*, partie de l'œil sur laquelle se fait vraiment la sensation des objets.

Toutes les parties dont nous venons de parler, partagent l'intérieur du globe en trois chambres. Les deux premieres renferment une liqueur claire comme de l'eau, qu'on nomme l'*Humeur aqueuse*. Derriere l'humeur aqueuse est le cristallin, qui est enchassé dans la couronne ciliaire, & se trouve suspendu vis-à-vis de la prunelle. Derriere le cristallin est la derniere chambre, qui contient une substance très limpide, d'une consistance assez semblable à celle de la gelée de viande, & qu'on appelle l'*Humeur vitrée*.

Telle est la structure merveilleuse de l'œil : la lumiere, réfléchie par les objets que nous voyons, passe par l'ouverture de la pupille, & elle subit, à travers la cornée transparente, l'humeur aqueuse, le cristallin & l'humeur vitrée, les réfractions nécessaires, pour que les objets viennent se peindre sur la retine plusieurs ensemble, tous sans se confondre, avec leurs couleurs naturelles. Sans cet organe toutes les merveilles du Ciel & de la

Terre, qui viennent, pour ainsi dire, nous toucher nous mêmes, n'existeroient plus pour nous : sans cet organe nous ne connoîtrions l'approche des corps que lorsque nous serions frappés ou terrassés par eux. Quelle merveille ! sur un espace de sept lignes d'étendue, vient se peindre un espace de sept lieues, lorsque monté sur une montagne on regarde un grand horison : cependant les villes, les plaines, les forêts tout s'y peint distinctement. Il est mille choses encore plus admirables les unes que les autres sur la vision, mais qu'il seroit trop long de rapporter ici : nous nous contenterons de dire qu'on distingue ordinairement trois sortes de vue ; savoir, 1°. la vue courte ou forte, 2°. la vue longue ou foible, 3°. & la bonne vue ou parfaite. Ceux qui ont la vue courte sont appellés *Myopes*, ils peuvent voir fort nettement les objets qui sont fort proches, & ne font qu'entrevoir ceux qui sont éloignés : au contraire, ceux qui ont la vue longue & que l'on appelle *Presbytes*, voient mieux les objets éloignés que ceux qui sont proches qu'ils ne sauroient distinguer : enfin ceux qui ont la vue bonne & qui tiennent le milieu entre les Myopes & les Presbytes, voient fort bien les objets qui sont dans une médiocre distance : c'est cette sorte de vue que l'on peut considérer comme la plus parfaite.

De l'Economie animale.

Les grands rapports généraux qui se trouvent entre l'économie animale du corps humain & celle des autres animaux, nous ont déterminés à présenter ici une légére esquisse des principaux phénomenes de cette admirable machine du corps humain, où l'on reconnoît, d'une maniere bien frappante, la main de la Divinité. Les merveilles que l'on entreverra, d'après ce court exposé, seront bien propres à animer la curiosité, & à exciter le desir de les étudier dans leurs détails.

Nous avons décrit les sens, par le moyen desquels l'Homme communique avec l'Univers entier, & avec ses semblables. Quelles foules de merveilles, lorsqu'on vient à examiner son économie intérieure ! tout y an-

nonce une ſimplicité admirable, & en même tems une compoſition difficile à débrouiller.

La machine animale eſt comme le cercle, qui n'a ni commencement ni fin; un reſſort prête ſon action à l'autre qui lui doit ſon mouvement, leur union conſpire à former d'autres machines qui deviennent leur mobile; enfin tous les reſſorts réuniſſent leur mouvement dans chaque reſſort, & chaque reſſort partage aux autres ſon action & ſa production. Le cerveau n'agit, par exemple, que par l'impulſion du cœur, qui ſeroit immobile ſans le cerveau; ces deux machines réuniſſent leur méchaniſme, pour former la reſpiration qui ſoutient leur action, où la détruit; les fluides qui traverſent nos vaiſſeaux ſont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ſes mouvemens & font marcher la reſpiration.

Si nous conſidérons préſentement la charpente humaine, on voit autant de force que de légéreté réunie dans les os; quel enchaînement dans ceux des vertebres! que de cavités, de trous ſans nombre & preſqu'imperceptibles, ménagés dans tous ces os pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui portent la nourriture par-tout, & aux nerfs qui diſtribuent par-tout le ſentiment.

La peau recouvre toute la machine animale, c'eſt elle qui donne au corps toute ſa beauté par ſa blancheur & par ſon poli, & qui défend les parties qu'elle environne. Elle eſt l'organe du toucher, ainſi que nous l'avons dit plus haut; elle eſt toute parſemée de pores par où ſe fait la tranſpiration inſenſible. Les pores de la tranſpiration, ſuivant Leuwenoeck, ſont ſi nombreux & ſi petits, qu'il y en a cent vingt-cinq mille ſur l'eſpace qu'occuperoit un grain de ſable. Il ſort par ces pores des vapeurs continuelles, & ſuivant les expériences de Sanctorius, un homme qui mange & qui boit la quantité de huit livres en perd cinq par la tranſpiration inſenſible. Sera-t-on étonné après cela, d'apprendre que cette tranſpiration arrêtée ou diminuée occaſionne la plûpart des maladies.

Les muſcles qui ſont diſtribués dans toute notre machine, & qui ont leur attache aux os, ont une force qui ſurprend

surprend. Suivant le calcul du fameux Borelli, qui a fait un ouvrage sur le mouvement des Animaux, lorsqu'un homme du poids de cent-cinquante livres s'éleve, en sautant, à la hauteur de deux pieds, ses muscles agissent dans ce moment avec deux mille fois plus de force, c'est-à-dire, avec une force équivalente à un poids de trois cens mille livres ou environ. Le cœur, qui n'est que tout muscle, à chaque battement ou contraction, par laquelle il pousse le sang dans les arteres, & des arteres dans les veines, où il subit des frottemens immenses, agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres pesant.

Le cerveau, que l'on regarde, avec raison, comme la partie principale du corps humain, est contenu dans le crâne, & divisé en deux parties; l'une supérieure, que l'on nomme le *grand Cerveau*; & l'autre inférieure, que l'on nomme le *Cervelet*. On reconnoît ces parties pour être l'origine d'où part tout le genre nerveux, source de la vie, de la force, du plaisir & de la douleur de l'animal. Le cerveau est le laboratoire des esprits vitaux. Mais par le secours de quelle partie du cerveau tous ces grands effets s'operent-ils? sa nature merveilleuse s'est toujours dérobée aux recherches des plus grands hommes, & peut-être leur échappera-t-elle toujours.

Les nerfs sont des corps longs, ronds & blancs; au milieu desquels se trouve un conduit destiné à recevoir les esprits vitaux. Il y a dans le corps humain quarante paires de nerfs; dix sortent du cerveau, & trente de la moëlle de l'épine. La troisieme paire de nerfs qui vient de la moëlle de l'épine, comme cette moëlle vient du cerveau, dépend entiérement de notre volonté dans les mouvemens qu'elle fait faire aux bras; c'est à notre gré qu'elle les fait agir ou qu'elle interrompt leur action. Mais ceux qui tirent leur origine du cervelet, meuvent continuellement & indépendamment de notre volonté les organes d'où dépend notre vie: nous n'avons aucun pouvoir sur l'action de ces nerfs, d'où dépend notre existence: tels sont ceux qui se rendent au cœur.

Le diaphragme est une partie ample & musculeuse, qui sépare la cavité du thorax d'avec celle de l'abdomen. Il est convexe du côté de la poitrine, & un peu

le regarder comme le principal organe de la respiration ; puisqu'en s'abaissant il dilate, & qu'en se relevant il retrecit la cavité de la poitrine. Les mouvemens du diaphragme sont soumis à notre volonté dans les grandes inspirations, par exemple dans le tems qu'on chante ou qu'on parle. Le diaphragme reçoit deux nerfs qui sortent de la moëlle de l'épine, & qui appartiennent par conséquent à ceux qui dépendent de notre volonté. Mais comme il est nécessaire que la respiration continue pendant le sommeil, & que la plus grande peine qui pût nous arriver, seroit d'être attentifs à chaque instant à notre respiration, il se rend au diaphragme des nerfs qui naissent de l'intercostal & viennent du cervelet, & qui en continuent le mouvement, indépendamment de notre volonté.

Le suc nerveux, ce fluide subtile, qu'on nomme *Esprits animaux*, dont la nature est inconnue, contribue, ainsi que le sang artériel, aux mouvemens des muscles. La preuve en est, que si on lie l'artere où s'insere un muscle, le sang ne pouvant plus y entrer, ce muscle devient paralytique ; il en est de même quand on lie les nerfs qui y aboutissent : sans l'effet de ces deux fluides, nous n'aurions aucun mouvement.

La langue, qui n'est composée que de fibres charnues, est un organe qui surprend par la variété prodigieuse de ses mouvemens & de ses effets. Elle est le siége principal du goût ; placée dans la bouche, par où passe le son en venant de la trachée-artere, elle le modifie & fait naître la parole, par laquelle un homme peut communiquer à un autre les pensées de son ame.

A la naissance de la langue commencent deux canaux couchés l'un sur l'autre, & qu'on nomme l'*Œsophage* & la *Trachée-artere*. Le premier conduit reçoit les boissons & les nourritures pour les porter dans l'estomac ; l'autre, plus intérieur & placé sous l'œsophage vers la poitrine, porte l'air aux poumons, & donne issue à celui qui en sort. Dès qu'il entre quelqu'autre matiere que de l'air dans la trachée, de la mie de pain, par exemple, on ressent à l'instant une toux convulsive. On a peine à concevoir que malgré le danger qu'il y a de laisser tomber le moindre corps dans la trachée,

c'est cependant par dessus l'orifice de ce canal, que le Créateur a préparé à toutes nos nourritures la route qu'*elles* doivent prendre pour enfiler l'œsophage & l'estomac. Mais par un artifice, dont la hardiesse est digne de l'Auteur de toute méchanique, il se trouve au haut de la trachée un petit pont-levis, qui se hausse pour le passage de l'air, soit qu'il entre par l'inspiration, soit qu'il sorte par l'expiration; mais qui s'abaisse de maniere à fermer exactement l'ouverture du canal, dès que la plus petite parcelle de solide ou de liquide se présente pour l'œsophage. La grande beauté de cette méchanique consiste en ce que la moindre portion de nourriture foule dans sa descente les nerfs du bas de la langue, dont l'action est toujours suivie de l'abaissement du pont sur la trachée, avant que la nourriture ou la boisson y arrive.

Mais ces merveilles qu'on ne peut entrevoir sans étonnement, sont dans tout le corps humain en aussi grand nombre que les organes, c'est-à dire, innombrables. L'Anatomie les observe attentivement, elle leur assigne un nom, elle connoît l'action des plus sensibles, elle dispute sur l'usage des autres, & confesse que la structure de tous, quand on veut l'approfondir, est un abîme où la vue & la raison se perdent.

Jettons un coup d'œil sur la maniere dont la vie s'entretient & se renouvelle par le changement merveilleux qui se fait des alimens en notre propre substance.

Les alimens après avoir été coupés & broyés dans la bouche, & avoir été humectés de la salive qui est destinée à en faciliter la digestion & la fermentation, sont portés, par le canal de l'œsophage, dans l'estomac. C'est là qu'ils séjournent quelque tems, & qu'ils se changent en une espece de bouillie, à l'aide des sucs que fournissent les arteres & les nerfs, dont le nombre est prodigieux dans l'estomac. Ces alimens, ainsi élaborés, passent dans les intestins, dont la longueur égale presque six fois la hauteur de l'Homme; longueur ménagée par la nature, pour que le chile ait le tems, dans cette longue route, d'être séparé des matieres inutiles. Toute la longueur des intestins se trouve attachée au mésentere, qui est une membrane platte & plissée en fraise,

Tandis que les sucs nouriciers se séparent des alimens, & passent par les ouvertures des veines lactées qui s'appliquent aux intestins par une multitude d'embouchures, les glandes des intestins humectent ces alimens desséchés, & les mettent en état de pouvoir toujours continuer leur route, jusqu'à ce que tout le chile étant pompé, ils soient portés à l'extremité des intestins pour être rejettés. Il faut observer que des conduits, qui sortent de la vésicule du fiel & du foie, introduisent continuellement dans la partie des intestins, que l'on nomme *Duodenum*, la bile qui se mêle dans cet intestin avec les alimens que l'estomac y envoie. C'est là que ces sucs, ainsi que ceux du pancréas, produisent des effets sur lesquels on n'est point d'accord; mais qui sont nécessaires sans doute, soit pour faciliter la séparation du chile d'avec les parties plus grossieres, soit pour le préserver de corruption par l'amertume. Le chile entre par la contraction des intestins dans les vaisseaux lactés, qui portent cette liqueur dans le réservoir de Pecquet. Ce réservoir, dans l'homme, est composé de trois grandes cavités, formées par une peau très fine. Le Chile monte par le canal torachique, le long de l'épine du dos; mais avant de monter il se mêle avec la limphe apportée par des vaisseaux limphatiques, qui viennent aboutir à ce réservoir. Ces liqueurs, ainsi unies, montent donc le long du canal thorachique, & se déchargent dans la veine souclaviere: elles s'unissent au sang qui coule dans la même veine, & vont se rendre au cœur, par la veine cave, dans le ventricule droit. Le tout ressort du cœur pour être porté dans tout le corps, y circuler & lui servir de nourriture. Un phénomene admirable, c'est de voir le chile s'élever contre les loix de la pésanteur dans le canal thorachique, dont la membrane est trop foible pour pouvoir se contracter: cette liqueur y est élevée par les battemens de l'artere descendante, qui presse le canal thorachique, & oblige ainsi la liqueur de monter. Quand une fois elle est élevée, elle ne peut retomber, parcequ'elle se trouve arrêtée par un grand nombre de valvules à peu de distance les unes des autres; ces valvules s'ouvrent pour laisser monter la liqueur, qui par son poids, fait baisser ensuite ces mêmes valvules, &

se ferme ainsi le passage à elle même, lorsqu'elle veut redescendre. Les veines lactées & limphatiques sont aussi remplies de ces merveilleuses valvules. Il se trouve de même à l'endroit où le chile entre dans la veine souclaviere, une valvule qui empêche le sang de cette veine de tomber dans le canal du chile.

Le cœur est un muscle ferme & solide, placé au milieu de la poitrine, la base en haut & la pointe en en bas. Il est enveloppé d'une espece de sac membraneux, que l'on nomme le *Péricarde*, & dont l'usage est de filtrer une liqueur qui humecte le cœur & en facilite les mouvemens, qui demandent une grande liberté : elle sert aussi à soutenir le cœur, qui, pour ainsi dire, est suspendu, & à le défendre contre le froid de l'air qui entre dans les poumons, au milieu des deux lobes desquels il est placé, & qui pourroit peut-être l'offenser.

C'est du cœur que partent de gros vaisseaux que l'on nomme *Arteres*, dont l'usage est de porter le sang dans toutes les parties du corps & jusqu'aux extrêmités. Ces vaisseaux se divisent, se subdivisent, se ramifient d'une maniere prodigieuse ; & toutes ces ramifications, infiniment déliées, se trouvent abouchées à autant d'autres vaisseaux qu'on nomme *Veines*, qui rapportent le sang au cœur.

Celui-ci a deux cavités séparées l'une de l'autre par une cloison charnue fort épaisse. On donne à ces cavités le nom de *Ventricules*. Chaque ventricule est muni d'une oreillette, qui est aussi une espece de cavité, dont l'usage est de recevoir le sang & de le décharger dans le ventricule qui correspond à chacune de ces cavités.

Le cœur a deux mouvemens ; l'un, par lequel il se dilate, & qu'on nomme *Diastole* ; l'autre, par lequel il se contracte, la pointe se rapprochant de la base ; & qu'on nomme *Systole*. Les oreillettes ont aussi leurs mouvemens de dilatation & de contraction, mais dans un tems différent ; c'est-à-dire qu'elles sont dilatées lorsque le cœur est contracté, & qu'elles sont en contraction lorsque le cœur est en dilatation.

A l'instant où le cœur se contracte, le ventricule droit chasse le sang dans l'artere pulmonaire, qui le

porte aux poumons, où il se rafraîchit par le moyen de la respiration ; le ventricule gauche chasse le sang dans l'artere nommée *Aorte*, qui le distribue dans toutes les parties du corps ; aussi ce ventricule a-t-il des parois plus fortes que le ventricule droit. Après la contraction, il se forme une cavité dans les ventricules du cœur par la dilatation ; à l'instant le sang ramassé dans les oreillettes, entre dans les ventricules, le cœur se contracte de nouveau pour pousser le sang ; & c'est ce mouvement continuel de diastole & de systole qui forme le battement des arteres.

Le sang qui a été porté aux poumons par l'artere pulmonaire, doit revenir au cœur ; il est rapporté, par les différentes ramifications des veines, à une grosse veine, qu'on nomme la veine *Pulmonaire*, qui se décharge dans l'oreillette gauche du cœur ; & à l'aide de la contraction, il est poussé par le ventricule gauche dans l'aorte, qui le distribue jusqu'aux extrêmités du corps, où il est reçu par les ramifications des veines qui se réunissent toutes en une branche principale, que l'on nomme la *Veine Cave*, & qui le rapporte dans l'oreillette droite du cœur, pour repasser de nouveau dans les poumons.

On estime que le ventricule gauche du cœur peut contenir environ deux onces de sang ; ainsi à chaque contraction, le cœur pousse deux onces de sang dans l'aorte, qui en se gonflant, produit le battement. C'est l'opinion commune, qu'un homme a rarement plus de vingt-quatre livres de sang, & moins de quinze : dans la supposition de vingt-cinq livres, toute la masse du sang passe dans le cœur vingt-quatre fois par heure, c'est-à-dire, 576 fois durant vingt-quatre heures.

Plus on examine la méchanique du cœur, plus on l'admire. Il y a dans cet organe onze valvules, dont cinq sont destinées à y laisser entrer le sang, & à l'empêcher d'en sortir par le même endroit où il est entré ; les six autres laissent sortir le sang du cœur, & empêchent qu'il n'y revienne par la même voie. Ces valvules ont des formes différentes, & appropriées à leur usage ; elles sont placées dans les ventricules & dans les oreillettes ; ensorte que le sang qui est entré dans les oreillettes, ne

peut ressortir que par les ventricules; & que ce même sang une fois dans les ventricules, ne peut plus rentrer dans les oreillettes : celui du ventricule droit, est obligé de sortir par l'artere pulmonaire, & celui du ventricule gauche, par l'aorte. Il y a de semblables valvules dans les grosses veines, pour empêcher le sang de rétrograder, pendant qu'il est rapporté des extrémités vers le cœur; mais il ne s'en trouve point dans les arteres où elles seroient préjudiciables.

Tel est le mouvement admirable du cœur, dont la force, à chaque battement, pour distribuer le sang dans toute l'économie animale, est égale à une force de cent mille livres pesant. Ce battement se fait environ deux mille fois par heure, sans jamais cesser, soit que nous veillons, soit que nous dormions, pendant toute notre vie. Les autres muscles se lassent & s'affoiblissent, après des efforts beaucoup moindres, qui ne durent souvent qu'un jour; mais les muscles du cœur ne s'affoiblissent pas dans une longue suite d'années.

Il ne nous reste, pour avoir parcouru légérement l'économie animale, que de jetter un coup d'œil sur les glandes sécretoires & excrétoires. On ne peut voir sans étonnement cette distribution & cette diversité de glandes, qui séparent, du sang, qui est en quelque maniere insipide, des humeurs qui prennent tant de saveurs opposées, & dont l'usage est si différent dans notre économie. L'*urine*, est salée, ainsi que les *larmes* & la *sueur*; la *salive* est douce, la *bile* est amere, elle paroît n'être autre chose que la partie saline du sang intimément mêlée avec des parties huileuses & du phlegme, ce qui la rend un corps savonneux, dont l'usage est de subtiliser le chile, & de contribuer à la combinaison des parties huileuses & aqueuses. D'autres glandes, telles que celles des mamelles, extraient le lait des arteres; ce lait, boisson si douce, nourriture si appropriée à l'enfant, n'est autre chose que du chile qui n'étoit pas encore mêlé avec le sang, car il faut plusieurs heures pour qu'il puisse se combiner entiérement avec lui.

Tel est le tableau racourci de l'histoire de l'homme;

de son existence, de sa destination, de son domaine, de son gouvernement, de ses facultés physiques, de sa prééminence, &c. La nature de cet ouvrage exigeoit que nous missions des bornes à nos descriptions, nous l'avons fait, particulierement sur le systême de la génération; nous n'avons pas même discuté l'opinion de ceux qui l'établissent ovipare, tandis que d'autres la prétendent vivipare. Nous en avons fait de même à l'égard du siége de l'ame, que M. de la Peyronie place dans le corps calleux; ce petit corps blanc un peu ferme & oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémispheres l'un de l'autre. D'autres avant lui en avoient assigné le siége dans la glande pinéale, d'autres dans la moëlle allongée.

A l'égard de la nature & de la quantité des os qui composent la charpente humaine, nous avons cru devoir en parler à l'article SQUELETTE : un exposé succint de l'ostéologie comparée, mérite bien qu'on en parle séparément. Il en est de même à l'égard de la *barbe*, des *cheveux*, &c. dont on fera mention à l'article POIL. Quant aux différentes especes de *peau*, *surpeau*, ou *cuticule*, leurs préparations & leurs usages dans les arts, *voyez* le mot PEAU. Nous exposerons à l'article MOMIE, les préparations que la Pharmacie en fait. Pour ce qui concerne la *graisse* humaine dont on se sert en Médecine *Voyez* au mot GRAISSE. La Médecine tire encore quelques autres remedes des différentes parties de l'homme; le *crâne*, le *cerveau humain* donnent un sel & une eau antiépileptiques, ainsi que les *cheveux* & le *sang*; mais tous ces remedes sont aujourd'hui presqu'entiérement abandonnés. On tire de l'*urine* le fameux phosphore, connu sous le nom de phosphore d'Angleterre ou de Kunckel; les ongles sont très vomitifs, le lait des femmes est restaurant, &c. *Voyez* tous ces mots, & ce qu'en ont dit les ouvrages des Chymistes modernes.

HOMME MARIN, *Homo marinus*. Beaucoup de voyageurs font mention d'hommes marins, auxquels ils ont donné les noms de *Tritons*, de *Néréides*, de *Syrenes*, de *poissons femmes* ou *ambizes*; tous s'accordent à

dire que ce sont des monstres marins, fort semblables aux hommes, du moins depuis la tête jusqu'à la ceinture.

On lit dans les délices de la Hollande, qu'en 1740, après une furieuse tempête qui avoit rompu les digues de Westfrise, on trouva dans les prairies une femme marine dans la boue : on l'emmena à Haarlem, on l'habilla & on lui apprit à filer, elle usa de nos alimens, & vêcut quelques années, sans pouvoir apprendre à parler, & ayant toujours conservé un instinct qui la conduisoit vers l'eau : son cri imitoit assez les accens d'une personne mourante. L'Histoire générale des Voyages dit, qu'en 1560, des Pêcheurs de l'Isle de Ceylan, prirent d'un coup de filet sept hommes marins & neuf femmes marines. Dimas Bosques de Valence, Médecin du Roi de Goa, qui les examina, & qui en fit l'anatomie en présence de plusieurs Missionnaires Jésuites, trouva toutes leurs parties intérieures très conformes à celles de l'homme. Toutes les descriptions de ces monstres marins, leur donnent la taille ordinaire d'un homme, mêmes configuration & proportions jusqu'à la ceinture, la tête arrondie, les yeux un peu gros, le visage large & plein, les joues plattes, le nez fort camus, des dents très blanches, des cheveux grisâtres, quelquefois bleus, plats & flottans sur les épaules, une barbe grise & pendante sur l'estomach, qui est aussi garni de poils gris, comme dans les vieillards, la peau blanche & assez délicate. Le mâle & la femelle ont le sexe de l'homme & de la femme : on appelle *Tritons* les mâles, & *Syrênes* les femelles : celles-ci ont des mamelles fermes & arrondies comme les ont les Vierges ; les bras sont assez larges, courts & sans coudes sensibles, les doigts sont à moitié palmés, & leur servent de nâgeoires ; mais la partie inférieure, à prendre du nombril, est semblable à celle d'un poisson Dauphin, & elle se termine en queue large & fourchue. Nous doutons fort de tous ces faits

HOMME SAUVAGE, *Homo sylvestris.* C'est encore une espece de monstre, dont parlent un grand nombre de Voyageurs. Il vit, disent-ils, dans le milieu des bois, & à la parole près, il ressemble assez en gran-

deur & en figure à certains Barbares d'Afrique ; sa force est extraordinaire ; il ne marche que sur deux pieds qu'il plie comme un chien à qui on a appris à danser ; il est fort adroit & léger à la course ; les Seigneurs des pays où il se trouve des Hommes sauvages, leur font la chasse, comme on fait ici celle du cerf. Il a la peau fort velue, les yeux enfoncés, l'air féroce, le visage brûlé, & tous ses traits sont assez réguliers, quoique rudes & grossis par le soleil ; il se sert, comme nous, de ses deux bras : tout son corps est couvert d'une laine blanche, grise ou noire, il crie comme les enfans. Ces Hommes sauvages sont, dit-on, d'un naturel fort tendre, & témoignent vivement leur affection & leurs transports par des embrassemens ; ils trépignent aussi de joie ou de dépit quand on leur refuse ce qu'ils désirent. Vraisemblablement cet Homme sauvage, est l'homme des bois, c'est-à-dire, le *Barris* des Auteurs, le *Outang-outang* des Indiens, en un mot cette espece de singe à qui l'on donne quelquefois le nom de *vrai Satyre*, & qui est dit-on, assez entreprenant pour violer les filles & les femmes. On lit dans les *Memoires de Trévoux* (Janvier & Février 1701) l'extrait d'une lettre écrite des Indes le 10 Janvier 1700, où l'Auteur dit qu'étant le 19 Mai 1699 à la rade de Batavia, il vit sur le London, frégate Angloise qui revenoit de Borneo, l'enfant d'un de ces hommes sauvages qui n'avoit que trois mois ; il étoit haut de deux pieds, & tout couvert d'un poil fort court, il étoit fort camus, & avoit déja autant de force qu'un enfant de sept ans : il en jugea par la résistance extraordinaire qu'il sentit en le tirant par la main, il ne sortoit de sa loge qu'avec peine & chagrin. Ses actions sembloient humaines ; quand il se couchoit, c'étoit sur le côté, appuyé sur une de ses mains, le pouls du bras lui battoit comme à nous.

M. de la Martiniere, dans son *Dictionnaire de Géographie*, rapporte qu'on prit un homme sauvage dans les bois d'Hanovre, & qu'on le porta en Angleterre, où George I le donna en garde à un particulier, mais cet homme sauvage mourut bientôt.

Le *Mercure de France*, (Décembre 1731) fait aussi mention d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois

de Songi près Châalons en Champagne. On en a donné une histoire plus détaillée en 1755 ; on cite plusieurs autres exemples semblables d'hommes & femmes sauvages ou des bois, qui prouvent qu'on a en effet trouvé quelquefois des hommes sauvages, que des événemens particuliers avoient éloignés de leurs retraites ordinaires. Mais il ne faut pas confondre le véritable homme sauvage avec de grands singes, ou d'autres animaux brutes qui ont quelque ressemblance extérieure avec l'homme par la forme, par les gestes, par les façons d'agir, &c. Ce qui distingue essentiellement l'homme d'avec la brute, aux yeux du Naturaliste, c'est l'organe de la parole & la perfectibilité.

HORMIN ou ORMIN. *Voyez* ORVALE.

HORNBERG : la plupart des Minéralogistes disent que c'est la *pierre de corne. Voyez ce mot.* On l'appelle aussi *Hornstein* ; ces mots sont usités chez les Mineurs Allemands & Suédois.

HOTAMBŒIA : nom qu'on donne au *Serpent puant de Ceylan* : il est d'une couleur jaune, il n'incommode personne par sa morsure, à moins qu'on ne l'irrite : mais peu de gens s'occupent de cette besogne ; car il exhale de sa gueule une vapeur si infecte, qu'on est obligé de fuir.

HOUATTE ou HOUETTE. *Voyez* APOCIN.

HOUBLON ou VIGNE DU NORD, *Lupulus*. Plante serpentante, très précieuse, & qui est connue de tout le monde ; ses racines sont menues & s'entortillent les unes avec les autres. Il en sort des tiges foibles, très longues, tortillées, velues & rudes ; elles embrassent étroitement les perches & les plantes sur lesquelles elles grimpent ; ses feuilles qui sont ameres, sortent des nœuds deux à deux, opposées, rudes, communément découpées en trois ou cinq parties, portées sur des queues assez longues. L'espece qui porte les fleurs n'a point de graines, & celle qui porte des graines, n'a point d'étamines. Les fleurs naissent dans le mâle, de l'aisselle des feuilles ; elles sont en grappes comme celles du chanvre, pâles, sans pétales, composées de plusieurs étamines & d'un calice à cinq feuilles ; elles sont stériles. L'espece femelle porte

des fruits qui sont comme des pommes de pin, composés de plusieurs écailles membraneuses, pâles, jaunâtres, attachés sur un pivot commun, à l'aisselle desquels naissent de petites graines applaties, rousses, d'une odeur d'ail, ameres & enveloppées dans une coeffe membraneuse.

Cette plante est très commune en différens pays, & croît dans les haies & les prés. En Angleterre, en Allemagne, en Flandres, on seme & on cultive le houblon avec grand soin & beaucoup de dépense; on le fait soutenir par de grands échalas, ou des perches à la maniere des vignes.

Le houblon se plaît dans un terrein humide, peu pierreux, mais gras & bien fumé: on doit le labourer à l'entrée de l'hiver, & à la fin faire dans le plant des trous d'environ un pied en tous sens, & à quatre pieds de distance; vers la fin de Mars on met dans ces trous du fumier, celui de pourceau y est très bon. L'année suivante lorsque le houblon a poussé à la hauteur d'un pied, on fiche en terre de petites perches, comme pour ramer des haricots, ensuite on jette de nouvelle terre autour de chaque plante; au mois de Mai, on donne un troisieme labour: vers le mois de Décembre, on met un demi pied de fumier sur chaque motte de houblon, on bêche la terre & on renfouit le fumier. En Mars, on bêche encore, & à la fin du mois on le taille, c'est-à-dire, qu'on coupe tout le vieux bois à rase du cœur de la plante; en Avril, on plante à côté de chaque motte de houblon, de grosses perches de bois blanc, & on y lie le houblon avec de bon fil; en Septembre & dès qu'il jaunit, ce qui en marque la maturité, on coupe avec la faucille les sarments à deux pieds de terre; puis on détache les fruits: mais ce n'est guere qu'à la troisieme année qu'on peut esperer beaucoup de rapport de cette plante.

Il y a une rosée farineuse & mielleuse, qui tombe en été au lever du soleil, dans le tems que le houblon est en fleur; elle fait sécher & périr les feuilles, & ruine quelquefois la récolte. Pour prévenir ces mauvais effets, on doit aussitôt arracher les feuilles de houblon, car les

femences repouſſent d'autres feuilles ; par ce moyen on ſauve quelquefois les deux tiers de la récolte ordinaire.

Toute cette plante devient beaucoup plus belle par la culture ; ſes épis chargés de fleurs, ſes écailles & ſa graine ſont plus grandes ; ſes épis, que nous avons comparés à des pommes de pin, & que l'on appelle ſouvent, mais improprement *fleurs*, ſe recueillent aux mois d'Août & de Septembre : on les ſeche dans un four préparé pour cela, on les renferme enſuite dans des ſacs, on les vend en cet état, & on les garde pour faire la bierre. On mange les jeunes pouſſes de houblon qui paroiſſent au commencement du printems : on les fait cuire dans de l'eau comme les aſperges, & on les mange à la même ſauce : elles purifient la maſſe du ſang. Ses feuilles & ſes racines ſont auſſi d'uſage en Médecine ; les fruits frais ont une odeur agréable, & contiennent une matiere graiſſeuſe, réſineuſe, aromatique, qui paroît être le principe de leur odeur & de leur amertume.

Tout le monde ſait l'uſage que l'on fait des fruits du houblon pour aſſaiſonner la bierre, afin qu'elle ne s'aigriſſe & ne ſe gâte pas ; ils empêchent, par leur ſel volatil & par leur huile aromatique, qu'elle ne prenne un goût de chaux : ils attenuent ſa viſcoſité, & la font couler par la voie des urines : ils lui communiquent une très grande amertume, mais qui diſparoît peu-à-peu, & la bierre en devient plus forte & plus vineuſe.

On regarde la bierre faite avec le houblon, comme plus ſalutaire & de meilleur goût ; elle eſt plus apéritive, plus amie de l'eſtomac, & plus propre à la digeſtion ; cependant elle porte plus à la tête, elle enivre, elle jette dans l'aſſoupiſſement, & produit même le cochemar. Ces effets ſont d'autant plus marqués, qu'il y a plus de houblon dans la bierre, & qu'elle eſt plus amere : au reſte, la nature du houblon y fait auſſi beaucoup, puiſque celui qui vient d'Iſenac dans la Thuringe, eſt d'une amertume mordicante, au lieu que celui de Brunſwich eſt plus doux : on prétend que la bierre faite avec le houblon augmente les paroxiſmes de ceux qui ont le calcul ; au lieu que l'*Aile*, eſpece de bierre, où il n'entre point de houblon, les adoucit : c'eſt aux Na-

l'on fait avec le gui ; car elle est fort tenace, elle colle tous les intestins, elle empêche la sortie des excrémens, & elle cause la mort, sans autre qualité destructive, que sa substance gluante. La glu appliquée extérieurement, résout, amollit & fait aboutir.

HOUX FRELON ou PETIT HOUX, *Ruscus*. Cette plante, qui croît aux lieux rudes & pierreux, dans les bois, dans les forêts, & dans les haies, se nomme encore *Fragon*, *Housson*, *Myrte-sauvage* ou *épineux*, & *Buis piquant* ; sa racine est grosse, tortue, raboteuse, dure, serpentante, blanche & garnie de grosses fibres, d'un goût âcre, un peu amer. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, rameuses, pliantes, difficiles à rompre, cannelées, & divisées en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont semblables à celles du mirthe, mais plus fermes, plus rudes, pointues, piquantes, nerveuses, sans odeur, sans queues, toujours vertes, d'un goût amer & astringent. Au milieu des feuilles naissent des fleurs d'une seule piece, découpées en six parties, jaunâtres ; il leur succede des baies rondes, grosses comme des pois, un peu molles, & qui rougissent en murissant, d'un goût douceâtre, contenant une ou deux semences dures comme de la corne.

Cette plante fleurit en Avril & Mai : il sort de sa racine au printems quelques rejettons tendres & verds, qui peuvent être mangés comme des asperges. Si on les laisse croître, ils deviennent feuillus, ligneux & plians : on en fait des balais. Autrefois les paysans couvroient avec le houx les viandes & les autres choses qu'ils vouloient défendre contre les rats & les souris ; car ces animaux destructeurs ne pouvoient y pénétrer qu'en se piquant bien fort.

Toutes les parties de cette espece d'arbrisseau sont d'usage en Médecine, & sont propres pour diviser les humeurs crasses, en les faisant passer par les urines. Sa racine est une des *cinq racines apéritives majeures*, qui sont celles d'Ache, d'Asperge, de Fenouil, de Câprier & de petit Houx : on s'en sert communément à la dose de demi-once dans les tisannes, apozèmes & bouillons apéritifs, qu'on prescrit dans la jaunisse, l'hydropysie, les pâles couleurs & la gravelle. La conserve des

des baies de petit houx, est bonne pour l'ardeur d'urine & dans la gonorrhée.

HUART ou HUARD, oiseau aquatique, ainsi nommé *parcequ'il prononce ce mot très distinctement en chantant*: on en trouve beaucoup dans la riviere de Mississipi. C'est une espece d'aigle qui rode le long des étangs.

HUETTE ou HULOTTE, *Ulula*, oiseau nocturne, ou espece de Hibou, qui se retire dans les creux des arbres : il est de la grosseur d'une poule. Son plumage est cendré & cannelé de noir : ses jambes sont velues jusques sur les ongles qui sont cendrés & crochus. L'envergeure est fort grande, le bec courbé & luisant. Il ne ferme l'œil qu'avec la paupiere d'en haut : ses yeux sont noirs, environnés de petites plumes blanches : sa tête, d'une énorme grosseur, est bien garnie de plumes. *Voy. les mots* CHAT-HUANT, FRÉSAYE & HIBOU.

HUILE DE CADE, *Voyez* GENEVRIER.

HUILE MINÉRALE DES BARBADES ou DE GABIAN ou DE TERRE. *Voyez* PÉTROLE & NAPHTE.

On donne aussi le nom d'*Huile* à différentes substances inflammables, plus ou moins grasses & fluides ou concrétes, qu'on tire d'une grande quantité de végétaux, soit par expression, soit par distillation. On en tire aussi de quelques animaux par liquefaction.

Les *Huiles par expression*, les plus en usage dans les arts, sont celles d'œillette ou de pavot, de hêtre, de sésame ou jugeoline, de moutarde, de semences froides, d'olives, de noix, de navette, de Colsa, d'amandes, de pignons, de lin, d'avelines, d'Acajou : il y en a qui sont presque toujours concretes, comme celles de ben, ou butireuses, comme celles de cacao, de coco ou de Palmier, de muscade & de bayes de laurier.

Les *Huiles par distillation* les plus en usage, sont appellées du nom d'*Essences*; telles sont les Huiles de canelle, de gérofle, de néroly, de cédra, de Bergamote, de citron, de lavande, de géniévre, d'origan, de coulilawan. Entre ces sortes d'huiles, il y en a qui sont souvent congelées, telle est celle d'anis : il y en a d'empyreumatiques & de pesantes, comme celle de gayac ; d'empyreumatiques, & de légeres, comme celle de cade, &c.

Les *Huiles des animaux* se tirent par liquéfaction de quelques-unes de leurs parties : telles sont celles de morue, & de baleine, de chien de mer & de marsouin : on les appelle souvent *Huiles de poisson*. On peut aussi consulter le mot *Plante* de cet ouvrage, où l'on verra que la nature a assigné le réservoir des Huiles végétales, soit dans les fleurs, soit dans les fruits, ou dans l'écorce de l'arbre, &c. Quant aux propriétés des Huiles que nous venons de citer en exemple ; les unes servent à éclairer à peu de frais, d'autres à préparer des laines ou a corroyer les cuirs : il y en a d'usage en Médecine, dans les alimens ; d'autres enfin qui lient admirablement bien les couleurs & servent à immortaliser les ouvrages des Peintres, &c. *Voyez aux différents noms des plantes & des animaux dans le corps de ce Dictionnaire.*

HUITRE, *Ostreum*, est un genre de coquillage bivalve que tout le monde connoît. Il approche beaucoup du genre des coquillages operculés : ses deux battans sont composés de plusieurs feuilles ou écailles : l'écaille de l'Huitre est épaisse, robuste, pesante, quelquefois d'une grandeur considérable, d'une figure presque ronde, ordinairement raboteuse & inégale, à battans presque toujours inégaux, rudes & âpres en dehors, lisses & argentés en dedans, dont l'un est plus ou moins creux, & l'autre applati, attachés ensemble dans leur milieu par un ligament.

Dans l'Histoire naturelle que nous avons donnée des coquilles à l'article *Coquille* de cet ouvrage, nous nous sommes reservés à décrire les particularités de chaque genre de coquillage à leur article séparé. Nous allons continuer de remplir ici cet engagement.

Variétés des différentes sortes d'Huitres, par la structure de leurs coquilles.

C'est dans une collection de ces coquilles, qu'on en peut voir la variété infiniment agréable. Les Huitres sont souvent garnies de pointes & de parties hérissées ; quelques-unes représentent un gateau feuilleté ou un hérisson ; d'autres ont des excroissances ou des parties en zig-zag, imitant l'oreille de cochon, ou la crête de

coq ; d'autres sont groupées sur des rochers, sur des madrépores. Les Huîtres ont un caractere générique qui les doit faire distinguer des cames avec lesquelles on les trouve presque toujours confondues chez les Auteurs. *Voyez le mot* CAME.

L'Huître est composée de plusieurs croutes ou lames formant une surface raboteuse ; sa coquille superieure est plus platte que l'inférieure ; elle a un bec qui s'éleve à une de ses extrêmités. L'Huître se ferme exactement nonobstant ses surfaces raboteuses & les pointes dont elle est souvent garnie. Les especes les plus singulieres des Huîtres, sont celles qu'on appelle le *Marteau* ; *l'Oiseau* ou *Hirondelle* ; la *pelure d'Oignon* ; le *pied d'Ane* ; la *Feuille* ; l'*Oreille de cochon* ou la *Crête de coq*, la *Selle polonoise*. Voyez *chacun de ces mots*. La diversité des pointes & des tubercules, qu'on observe sur la robbe des Huîtres & leurs belles couleurs, ne sont peut-être que des variétés, & ne forment pas des especes.

Description de l'Huître.

L'Huître est composée de toutes les parties qu'ont les autres animaux à coquilles ; c'est un coquillage immobile par son poids, qui ne s'ouvre que d'un pouce au plus pour respirer, prendre l'eau par ses suçoirs & les alimens qui lui sont nécessaires, que l'on dit consister en sucs de petits animaux, de plantes & de certaines parties d'une terre limoneuse. Il n'y a que la partie supérieure de l'Huître qui ait un mouvement ; l'inférieure est immobile & sert de point de résistance. L'Huître perdroit son eau si elle n'étoit couchée sur le dos. L'ouverture de sa bouche est entre les ouies ; elle est bordée de grandes lévres chargées de suçoirs, ce qui forme une espece de fraise transparente & dure, qui tapisse des deux côtés les parois intérieures des deux valves. Elle conserve beaucoup d'eau dans son reservoir, & c'est ce qui prolonge sa vie hors de la mer. Le ligament à ressort qui fait le jeu des coquilles est renfermé entre les deux battans, positivement dans le talon ou sommet de la coquille. Les deux écailles n'ont point de charniere ; le muscle tendineux, qui les réunit, leur en tient lieu.

Les quatre feuillets pulmonaires servent à l'Huître à se décharger d'une humeur superflue, & à aspirer un nouveau suc. L'Huître a la chair molle & une membrane blanche, contenant une matiere marbrée d'un jaune brunâtre, qui paroît être les intestins. On présume que c'est de cette matiere épaisse & coagulée que sort l'humeur laiteuse qui perpétue l'espece & produit la semence. Cette humeur laiteuse passe par différens degrés d'accroissement avant que de laisser entrevoir les deux écailles renfermées dans son centre. On verra dans un moment que cette masse glaireuse vivifiée par de petits vers rouges & portée par les flots agités sur les branches des mangliers qui bordent les côtes stériles de la mer dans l'isle de Cayenne, produit des Huîtres qui donnent des perles & paroissent pendre des branches de ces arbres. L'Huître n'a que deux tendons ou attaches d'une couleur violette foncée, qui la joignent à ses deux écailles, dont la superieure est ordinairement platte; l'autre est creuse & contient tout le corps de cet animal: elle a été anatomisée par Lister & Willis.

Frai, & tems de la maladie des Huîtres.

S'il est difficile de découvrir les parties de la génération de cet animal, il n'est pas plus facile de distinguer les mâles d'avec les femelles. On sait seulement qu'au mois de Mai ces animaux jettent leur frai, qui est de figure lenticulaire. On apperçoit avec un bon microscope, dans cette substance laiteuse, une infinité d'œufs, & dans ces œufs de petites Huîtres déja toutes formées. Le frai ou la semence des Huîtres s'attache à des rochers, à des pierres, à de vieilles écailles, à des morceaux de bois & à d'autres choses semblables, dispersées dans le fond de la mer: nous en avons vu se fixer dans des bouteilles de verre, dans des moules à sucre, dans des souliers, & sur un fusil, qu'on avoit jettés exprès dans la mer à la fin de Mars; le frai avoit été déposé sur ces matieres dans l'intervalle de cinq semaines.

On conjecture avec assez de vraisemblance que les œufs commencent à se couvrir d'écailles dans l'espace de vingt-quatre heures.

Les Huitres sont malades & maigres après avoir frayé, mais au mois d'Août elles ont repris leur embonpoint. Lister & Willis prétendent que la maladie de l'Huître se connoît dans le mâle à une certaine matiere noire, qui paroît dans les ouies; & dans les femelles, à la blancheur de cette matiere.

Au mois de mai, il est permis aux Pêcheurs, suivant les réglemens, de pêcher toutes sortes d'Huitres, & comme l'on compte souvent sur une seule pierre ou une seule écaille vingt petites Huîtres, il leur est enjoint, pour entretenir la multiplacation de l'espece, de les remettre à la mer : le mois de Mai passé, ils ne peuvent pêcher que des Huîtres d'une grandeur raisonnable : quant au frai qu'ils ont détaché des pierres, & aux Huîtres encore tendres, ils les mettent comme en dépôt dans un certain détroit de mer, où elles croissent & s'engraissent, de maniere qu'en deux ou trois ans elles parviennent à leur perfection.

Huîtres vertes.

Pour donner aux Huîtres cette couleur, les Pêcheurs les renferment le long des bords de la mer dans des fosses profondes de trois pieds, qui ne sont inondées que par les marées hautes à la pleine & nouvelle lune, y laissant des especes d'écluses par où l'eau reflue jusqu'à ce qu'elle soit abaissée de moitié. Ces fosses verdissent, soit par la qualité du terrein, soit par une espece de petite mousse qui en tapisse les parois & le fond, ou par quelqu'autre cause qui nous est inconnue; & dans l'espace de trois ou quatre jours, les Huîtres, qui y ont été enfermées, commencent à prendre une nuance verte. Mais pour leur donner le tems de devenir extrêmement vertes, on a l'attention de les y laisser séjourner pendant six semaines ou deux mois. Les Huîtres vertes que l'on mange à Paris viennent ordinairement de Dieppe. Les meilleures & les plus estimées sont celles qu'on pêche en Angleterre; on en transporte aussi en Xaintonge vers les marais salans, où, par le séjour qu'elles y font, elles acquierent une couleur verdâtre & prennent un goût beaucoup plus délicat qu'auparavant. Il suffit donc, com-

me on vient de le voir, pour rendre les Huîtres vertes, de les faire parquer dans des anses bordées de verdure. Ces Huîtres vertes sont très recherchées & avec raison. Il faut cependant se méfier de la couleur verte artificielle que des imprudens savent leur donner.

Sentimens sur les Huîtres & sur celles des Indes, qui croissent aux branches des Palétuviers.

Des Auteurs ont rangé l'Huître parmi les zoophytes ou plantes animaux, & ont cru qu'elles croissoient & décroissoient avec la lune. La plûpart des Modernes ont réfuté ce sentiment; l'un d'entr'eux dit qu'il n'y a que les Huîtres & les Moules, soit solitaires, soit en masses, auxquelles on puisse refuser un mouvement progressif, comme ne sortant jamais de leur place, à moins qu'on ne les détache exprès. L'Huître étant en masse ne peut se mouvoir, étant, dit-il, attachée par son byssus, (qui est une bave collante,) aux autres Huîtres: elle est assise sur l'angle aigu de sa pointe comme sur un pivot: il n'y a que la valve superieure qui ait quelque liberté, & l'Huître ne fait rien sortir. Les Huîtres s'attachent à tout ce qu'elles trouvent: elle ne demandent qu'un point d'appui; les rochers, les pierres, les bois, les productions marines, tout leur est propre: souvent même elles se collent les unes aux autres, au moyen d'une espece de glu qui sort du poisson, & qui est extrêmement forte.

M. Adanson, qui a fait des observations particulieres sur les coquilles, dit que la plûpart des Huîtres, qui vivent éloignées les unes des autres, sont dans l'impuissance de se joindre par la copulation, & que cependant elles engendrent leurs semblables, d'où l'on peut conclure que ces animaux n'ont besoin d'aucun sexe pour se reproduire, ou que chaque individu les réunit tous deux.

Les Voyageurs ont débité faussement qu'à la Chine on seme dans des especes de marais le frai exprimé des Huîtres pilées & hachées: le fait est impossible. Mais il est vrai, qu'aux environs de Constantinople, dans le Bosphore de Thrace, on seme, pour ainsi dire, tous les ans des Huîtres toutes entieres. Ce sont les Grecs prin-

cipalement qui y amenent des navires pleins d'Huîtres qu'ils jettent à la pelle dans la mer, pour en avoir des provisions à souhait.

Dans l'*Histoire générale des Antilles*, il est parlé d'une petite isle, proche de la Guadeloupe, qui est plantée d'un grand nombre d'arbres si chargés d'Huîtres que leurs branches en rompent; on en trouve entre autres sur un certain arbre appellé *Paletuvier*, qui croît au bord de la mer, & sur lequel on trouve aussi d'autres poissons à coquilles. On conçoit facilement que tous ces arbres, étant sur le rivage de la mer, les vagues qui s'élevent mouillent les branches les plus basses, & y portent le frai de l'Huître, lequel s'y attache & s'y agglutine, & ensuite y éclot en petites Huîtres. La grande quantité de ces petites Huîtres contraint les branches de l'arbre à se courber de plus en plus, de sorte que ces animaux sont rafraîchis deux fois le jour par le flux & le reflux de la mer.

Huîtres fécondes & stériles.

On distingue dans les Ports de mer deux sortes d'*Huîtres* : les fécondes & celles qui ne le sont pas. Une petite frange noire qui les entoure, est la marque de leur fécondité & de leur bonté : les friands ne les manquent point, & les trouvent plus succulentes au goût. Dans la saison où les Huîtres fécondes jettent leurs œufs, ou, comme parlent les Pêcheurs, leurs grains, elles sont laiteuses, désagréables & mal-saines. En Espagne il est défendu d'en draguer & d'en étaler aux marchés, à cause des accidens qu'elles pourroient causer à ceux qui inconsidérément en feroient usage.

Vers accoucheurs des Huîtres.

M. Deslandes dit que dans la saison où les Huîtres jettent leurs œufs, elles sont remplies d'une infinité de petits vers rougeâtres. Ceux qui remuent de gros tas d'Huitres pendant la nuit, apperçoivent quelquefois ces vers sur leurs écailles : ils paroissent comme des particules lumineuses, ou comme de petites étoiles bleuâtres; on voit facilement ces petits vers pendant le jour, par le moyen du microscope ou d'une loupe. Mr. Des-

landes a aussi observé que tous les grands coquillages bivalves, sur-tout certaines grosses moules, qui dans l'Océan s'attachent au fond des vaisseaux, sont pendant la nuit des phosphores naturels. Mais de quel usage peuvent être ces petits vers rougeâtres aux Huîtres fécondes, & seulement dans la saison où cette fécondité se déclare ? Mr. Deslandes conjecture qu'ils leur servent, pour ainsi dire, d'accoucheurs ; M. de Réaumur & d'autres leur ont donné aussi ce nom, en disant qu'ils excitent, d'une maniere qui nous est inconnue, les organes destinés à la génération. Pour s'en assurer, M. Deslandes a repété plusieurs fois l'expérience qui suit.

Cet Observateur a pris des Huîtres fécondes, & les a mises, vers le mois de Mai, dans un réservoir d'eau salée : elles ont laissé, à l'ordinaire, une nombreuse postérité. Il en a repété ensuite l'expérience avec d'autres Huîtres fécondes, dont il avoit retiré tous les petits vers qui y étoient renfermés : ces dernieres Huîtres n'ont rien produit, & la stérilité a regné dans le réservoir où elles avoient été placées. Ces vers accoucheurs, dont M. de Réaumur & d'autres Naturalistes ont parlé, sont tout-à-fait différens de certains vers blanchâtres & luisans, qu'on trouve aussi dans les Huîtres. Ces derniers vers ressemblent à une grosse épingle, & ils ont depuis cinq jusqu'à huit lignes de long ; il est très difficile de les examiner en entier, car au moindre attouchement & à la moindre sécousse, ils se résolvent en une matiere gluante & aqueuse, qui s'attache même aux doigts.

Huîtres étrangeres.

On trouve des Huîtres en abondance aux environs du Sénégal en Afrique ; les Negres se servent de leurs écailles pour en former de la chaux. Au village de Joal, Royaume de Barbessen, il se trouve aussi dans les Marigots quantité d'Huîtres de Mangla, mal-faites, mais bonnes & délicates. A Gambie & dans les fleuves qui confinent au Sénégal, il se trouve des Huîtres en quantité, & qui sont plus ou moins estimées, car il y en a de grandes & de mal-saines. Il y a à la Concession du

Sénégal des montagnes de coquilles d'Huîtres, dont on fait de la chaux, ainsi que dans les environs. M. Adanson, dans son Histoire des Coquillages du Sénégal, dit qu'il n'y a pas dix ans que l'on trouvoit encore des Huîtres sur les racines des Mangliers du Niger, près de l'Isle du Sénégal; & qu'aujourd'hui on en trouve encore dans le fleuve de Gambie & dans les rivieres de Bissao. On sert ces racines toutes garnies d'Huîtres, sur les tables du pays. On trouve aussi à la Côte d'Or quantité d'Huîtres, dont les écailles servent à faire de la chaux; les Anglois de ces contrées s'en servent pour leurs édifices: mais en 1707 les Hollandois, dans la seule vue de leur ôter ce secours, bâtirent un Fort de sept ou huit canons, avec une garnison pour la garde des Huîtres. La mer & la riviere d'Issini produisent une grande abondance d'Huîtres & d'une monstrueuse grosseur. On en trouve dans l'isle de Tabago de plusieurs especes qui sont suspendues au roc, & qui sont très bonnes à manger. Il y a d'autres Huîtres qui portent des perles, elle sont sous l'eau, à la profondeur de quatre ou cinq brasses; les Américains les attrappent en plongeant: on appelle cette coquille *Mere de Perles*, *Nacre de Perles*: voyez ce mot & le mot PERLES.

Les Huîtres de Mangrove tiennent à l'extrêmité des branches de l'arbre de ce nom. Le Mangrove rouge vient toujours dans l'eau salée: ces Huîtres n'ont point de goût, leurs coquilles sont transparentes & nacrées: des Espagnols s'en servent en guise de verre. Il y a plusieurs sortes d'Huîtres dans l'Isle de Cayenne; les unes y sont appellées *Huîtres de Sanamary*, elles sont fort grandes, on les détâche des rochers à coups de serpe: on nomme les autres *Rer*, c'est-à-dire, *Huîtres de Paletuviers*. On voit aussi deux sortes d'Huîtres à la Guadeloupe: la premiere est assez semblable aux nôtres; la seconde est toute plate & a une petite houppe de poils dans le milieu comme un petit barbillon. Ces Huîtres sont tellement âcres, qu'il est impossible d'en manger.

Ennemis des Huîtres.

Les Huîtres ont pour ennemis, les crabes, les étoi-

les marines, la grenouille pêcheuse ou le baudroi, les pétoncles & les moules : l'algue & la vase les font périr dans leur naissance. Lorsque l'Huître entrouvre son écaille pour respirer la fraîcheur de l'air ou renouveller son eau, le crabe toujours porté à lui dresser des piéges, lui jette une petite pierre, qui empêche que sa coquille ne se referme, & ainsi il a la facilité de prendre l'Huître & de la manger.

Qualités des Huîtres, & leurs propriétés en Médecine.

L'Huître, dit Belon, est le meilleur des Testacées : les Anciens & les Modernes l'ont regardée comme un mets exquis : Macrobe dit qu'on en servoit toujours sur les tables des Pontifes Romains : Horace a fait l'éloge des Huîtres de Circé : les Anciens vantoient aussi celles des Dardanelles, du Lac Lucrin, du Détroit de Cumes & celles de Venise. Apicius, qui a écrit sur la Cuisine, avoit l'art de conserver les Huîtres, puisqu'il en envoya d'Italie en Perse à l'Empereur Trajan, & qui à leur arrivée étoient aussi fraîches que le jour de leur pêche.

On a vu dans les Paragraphes précédens que chaque côte du monde habité fournit des Huîtres, dont les écailles sont de différentes couleurs : ces mêmes Huîtres ont des goûts différens. Il y a des Huîtres en Espagne qui sont de couleur rousse ou rouge : d'autres en Illirie de couleur brune, & dont la chair est noire : dans la Mer Rouge, il y en a de couleur d'Iris ; & en d'autres endroits, la chair & l'écaille sont noires.

Quant aux qualités des Huîtres, on les doit choisir nouvelles, d'une grandeur médiocre, tendres, humides, délicates, d'un bon goût, & qui aient été prises dans les eaux claires & nettes, sur-tout vers les embouchures des rivieres ; car les Huîtres aiment l'eau douce, elles y engraissent beaucoup & y deviennent excellentes : celles au contraire qui se trouvent fort éloignées des rivieres, & qui manquent d'eau douce, sont fort dures, ameres & d'une saveur désagréable. Chez nous on préfére les Huîtres de Bretagne à toutes celles des autres Côtes de France : celles de Xaintonge passent pour être plus âcres : celles de Bordeaux, qui ont la tête noire, sont d'un goût exquis. On dit cependant que celles d'An-

gleterre sont préférables à toutes celles de l'Europe. Le Chancelier Bacon dit que les Huîtres de Colchester étant mises dans des puits qui ont coûtume d'éprouver le *flux* & reflux de la mer, sans toutes fois que l'eau douce leur manque, s'engraissent & croissent davantage. Toutes les Huîtres qui se débitent à Paris, excepté les vertes, ont été draguées à Cancale en Bretagne.

Quoique les Huîtres ne soient pas généralement du goût de tout le monde, l'opinion commune est qu'elles excitent l'appétit & provoquent les urines : elles se dissolvent à la vérité dans l'estomac, sans y produire beaucoup de chyle ; mais elles sont saines aux personnes d'un bon tempérament : cuites en fricassée ou en friture, ou marinées, elles conviennent également à presque toutes sortes d'estomacs. Les Scorbutiques s'en trouvent très bien : on prétend qu'elles excitent à la luxure.

On fait usage des écailles de l'Huître, calcinées ou non calcinées & porphyrisées, pour absorber les acides de l'estomac. On en fait une excellente chaux pour cimenter, & dont on se sert aussi pour engraisser certaines especes de terre. On trouve souvent dans la terre ces écailles plus ou moins altérées, & dans différens états de dureté.

HULOTTE. *Voyez* Huette.

HUMUS. On donne ce nom à la couche de terre végétale qui sert d'enveloppe à notre globe : elle en couvre la surface environ jusqu'à un demi pied de profondeur : elle est formée en grande partie de terre proprement dite, & de la décomposition des substances étrangeres ; communément de la pourriture des végétaux, & de la destruction des animaux. Cette terre est une espece de terreau naturel ; sa couleur varie : mais après que l'*Humus* a été calcinée dans le feu, elle paroît blanche, à moins qu'il ne se trouve quelques parties métalliques qui puissent colorer ou masquer toutes les particules terreuses. *Voyez le mot* Terre.

HUPPE, ou PUTPUT, ou PUPU, *Upupa*. Est un fort bel oiseau de passage, nommé ainsi à cause de la huppe ou crête qu'il a sur la tête, ou à raison de son cri ordinaire. La huppe pese environ trois onces, elle a depuis

le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, un pied de longeur; son envergeure est d'un pied & demi, son bec est de deux pouces, noir, pointu, un peu vouté; l'iris de ses yeux est de couleur noisette; sa tête est ornée d'une très belle crête, haute de près de deux pouces, composée d'un double rang de petites plumes, dont la couleur est rousse tirant sur le noir & le chatain, & qu'il peut redresser ou abaisser à son gré. Cet oiseau a la figure du corps approchante de celle d'un Pluvier; le col est de couleur roussâtre pâle, la poitrine blanche, bariolée de raies noires, la queue longue de quatre pouces, noire, bariolée de taches blanches & fauves, le croupion blanc, le plumage des épaules bigarré de blanc & de noir, de même que les aîles: les jambes sont courtes, mais les pieds sont assez grands.

Nous avons observé cet oiseau fréquemment en Alsace, & aux environs de Cologne & de Francfort, nous l'avons même trouvé entre Londres & Edimbourg, quoique Turner dise que la huppe ne se trouve point en Angleterre. Cet oiseau n'est point fort sauvage; quand on le trouve le long des grands chemins, il ne s'effarouche pas beaucoup à la vue des hommes: il se pose la plupart du tems à terre. Aristote prétend que la huppe construit son nid d'ordure & principalement d'excrémens humains, dont elle l'enduit tout autour en guise de boue; elle le fait dans un creux d'arbre: sa ponte est de quatre œufs cendrés. On ne voit guere la huppe qu'en été: car aussitôt qu'elle a fait ses petits, elle s'en va dans un pays plus chaud que le nôtre, & s'y tient durant notre hiver; elle prononce en chantant *put put*, quoique sa voix soit enrouée, on l'entend de loin; son vol est assez léger & bas: elle bat l'air de ses aîles à la maniere des vanneaux: sa chair n'est pas fort bonne à manger: Aldrovande dit qu'en Italie il a souvent vu des huppés exposées aux marchés.

La huppe se nourrit de vers, de boutures de bois, de chenilles & de petits scarabées; elle se retire dans les lieux déserts des bois; cependant on l'apprivoise facilement, mais elle marche de mauvaise grace. C'est un plaisir quand elle est privée de voir comme elle se couche en étendant ses aîles devant le feu, & comme elle

fait jouer sa belle crête : elle fait aussi la chasse aux mouches & aux souris. La couleur de son plumage change un peu dans la durée de l'été : d'après la maniere de vivre & de repairer de la huppe, des Auteurs l'ont nommée *Bécasse d'arbre*, ou *Coq merdeux* ou *puant*.

Aldrovande, curieux de savoir par quel moyen la huppe peut élever & abaisser sa crête à son gré, a dissequé une tête de huppe, & y a trouvé un muscle qui lui a paru unique, cutanné & fibreux, en maniere de pannicule charnu, naissant de la base du crâne, plus charnu dans son principe à la partie inférieure vers le front, plus membraneux à la partie supérieure vers le sommet de la tête, dans lequel les plumes de la tête sont implantées assez profondément : quand on tiroit ce muscle vers le sommet de la tête, il redressoit la crête, & quand on le tiroit du côté opposé, vers le bec, il l'abbaissoit.

Les Auteurs ne donnent qu'une propriété notable à la Huppe, qui est d'être très bonne contre la colique, prise en substance ou en bouillon.

On trouve dans les Indes Occidentales des Huppes admirablement belles, & principalement celles de l'Isle de la Trinité & de l'Isle des Rats ; la crête ou huppe de ces oiseaux est de couleur d'or vif, leur queue noire, le reste du plumage d'un jaune ondoyé de diverses couleurs, le tour des joues rouges comme de l'écarlate. Sa nourriture est le fruit d'un arbre nommé par les Sauvages *Piné-absou*. Voyez *ce mot*.

La *Huppe de montagne* est un oiseau solitaire qui se nourrit de cigales, d'autres petits insectes, & de grenouilles ; son plumage est d'un verd foncé ; sa tête est jaune, marquée de taches sanguines : sa huppe emplumée est semblable à la criniere d'un cheval : le bec est rouge & les pieds bruns. Albin dit que cet oiseau est la Corneille des bois des Cantons Suisses.

On trouve aussi dans les Indes Orientales un Oiseau de Paradis huppé, il est très rare. Dans le Mexique on donne le nom d'*Oiseau huppé* ou *couronné*, à une huppe dont la crête est verdâtre, le bec court, le plumage bigarré de verd, les grandes plumes de la queue & des

aîles de couleur écarlate : sa crête se redresse & s'abbaisse comme celle de notre huppe.

HURA est une très belle espece de Noyer de l'Amérique, dont la fleur est composée d'une seule feuille en forme d'entonnoir, & légerement découpée en douze parties ; son fruit est globuleux, un peu large, gros comme une orange, & divisé également en douze segmens, qui contiennent chacun une semence : on voit de ces fruits dans les Cabinets de tous les Curieux.

HURIO : est un grand poisson de l'espèce cétacée, qui se trouve dans le Danube ; il est sans écailles & presqu'entiérement cartilagineux : il s'en trouve qui pesent jusqu'à quatre cens livres : on en tire de l'ichthyocolle ou colle de poisson qui est semblable à celle que fournit l'*Esturgeon du Boristene*. Voyez *ce mot*.

HUTLA : petite espece de lapin de l'Isle Espagnole : il a les oreilles courtes, & la queue d'une taupe. *Voyez* au mot LAPIN.

HYACINTHE, *Hyacinthus-gemma*. Est une pierre précieuse, d'un rouge tirant sur le jaune, transparente, fusible, plus légere & plus tendre que le grenat : il y en a de différentes grosseurs & couleurs : on les distingue en Orientales & en Occidentales.

L'*Hyacinthe Orientale* est d'un jaune rougeâtre, qui tient un peu de la couleur écarlate, de la cornaline & du vermillon, un peu moins du rubis que du grenat, parcequ'on y distingue, au moyen du spectre solaire, une légere nuance de violet colombin. Cette hyacinthe est resplendissante & reçoit un poli vif : on lui donne le nom de *belle hyacinthe*, quand elle est d'une couleur orangée ou aurore mêlée de rouge : on la trouve en Arabie, en morceaux de la grosseur d'un pois, & quelquefois de la grosseur d'une aveline. On la rencontre encore près de Cananor, de Calecut & de Cambaya. Les Lapidaires & les Amateurs recherchent celle, dont la couleur tient quelque chose de la flamme rouge & jaune du feu, qui est bien délavée, & qui n'a point de noirceurs.

L'*Hyacinthe Occidentale* est moins dure que la précédente ; elle a une couleur plus safranée ou orangée ;

elle tire un peu sur la fleur du fouci ou de jacinthe : elle nous vient du Portugal.

Dans le commerce on en voit de claires comme le fuccin, de laiteuses comme l'émail, d'un jaune grainé comme le miel : ce qui les fait appeller par les Marchands, *hyacinthes fuccinées* ou d'*émail* ou *miellées* ; elles font tendres, mal nettes, & foutiennent peu le feu. On nous les envoie de Siléfie & de la Bohême ; les Lapidaires les taillent à facettes, de maniere à en cacher les défauts.

Ce que l'on appelle *jargon d'Auvergne* & *hyacinthe de Compoftelle*, ne font que des cryftaux à facettes & colorés : on rencontre communément le jargon dans le Vivarais près du Puys.

L'hyacinthe eft un des cinq *fragmens précieux*. Voyez *ce mot*.

HYACINTHE, Plante. *Voyez* JACINTHE.

HYBOUCOUHU : eft un fruit de l'Amérique, de la figure & de la groffeur d'une datte, mais qui n'eft point bon à manger. Les habitans en tirent une huile qu'ils confervent dans un vaiffeau, qui eft fait d'un fruit creufé, & dont on retire la chair nommée *Carameno* en langage Indien. Cette huile eft particuliérement employée pour une maladie du pays, qui provient d'un grand nombre de petits vers de la groffeur des cirons, lefquels s'amaffent fous la peau, & forment des tumeurs cuifantes, groffes comme des feves, & qui caufent des accidens fâcheux. Cette huile eft encore nervale, & propre pour fortifier les membres fatigués, même pour mondifier les plaies & les ulceres.

HYDRE. La plupart des Ecrivains donnent ce nom à un ferpent à fept têtes, dont l'exiftence paroît abfolument contre l'ordre de la nature. Cependant Seba en décrit un qu'il dit avoir été vu en 1720 à Hambourg, & qu'on propofoit à acheter au prix de dix mille florins. Conrard Gefner, dans fon *Hiftoire des Animaux*, *L. IV. p.* 459, repréfente auffi un hydre à fept têtes, avec deux pattes & la queue bouclée. Il raconte que cet horrible ferpent aquatique à fept têtes, fut apporté de Turquie à Venife en 1530, qu'il fut expofé publiquement à la vue de tout le monde, & qu'enfuite il fut

envoyé au Roi de France : on ne l'estimoit pas moins de six mille ducats. Nous ne finirions pas si nous prétendions rapporter de semblables exemples sur l'hydre, mais qui nous paroissent un tissu de fables & de fictions.

Plusieurs Auteurs disent avec plus de vraisemblance que l'hydre est un serpent aquatique qui se trouve dans les lacs, dans les marais & rivieres; c'est le *Serpent d'eau*, *Natrix*, qui vit sur la terre & dans l'eau; il ressemble à un petit aspic terrestre, mais il n'a pas la tête si large. Sa morsure est dangereuse; on en meurt en trois jours après avoir souffert cruellement : les remedes ordinaires, sont la thériaque, le mithridate, & particuliérement les alcalis volatils. D'Ablancourt dit que quand on en est mordu, le meilleur remede est de couper aussitôt la partie affligée, avant que le venin ait affecté les autres parties.

M. Linnæus donne le nom d'Hydre à une espece de Polype verdâtre, qui se trouve en Uplande, Province de la Suede, dans des fossés; quand on le coupe en morceaux, il en renaît autant d'hydres entiers qui prennent vie. *Voyez* POLYPE.

Les Voyageurs Hollandois donnent le nom d'*Hydre d'eau* à un poisson qui se trouve ordinairement aux environs de la ligne, & qui est long de quatre à cinq pieds. Ils disent que cet animal a tant de force dans les dents, que s'il saisit un homme par le bras ou par la jambe, il l'entraine au fond de l'eau. Sa gueule est grande, ses dents sont aiguës; on le prend avec un gros hameçon de l'épaisseur du doigt, où l'on attache un morceau de chair; mais c'est moins son goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui le précedent toujours, & qui vont sucer l'amorce avant que l'hydre y touche; s'il ne leur arrive aucun mal, alors l'hydre s'en approche hardiment, & s'accroche en voulant avaler l'amorce. Verhocum Hollandois, dans son voyage des Indes Orientales en 1607, en rencontra beaucoup, & défendit aux équipages de se baigner, parcequ'on est souvent surpris par ces animaux Quantité de ses matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne; ils leur ou-

virent le ventre pour en ôter les entrailles, qu'ils jettetent dans la mer, où elles furent aussitôt dévorées par d'autres Hydres.

HYENE, *Hyæna.* Il n'y a point d'animal sur lequel on ait fait autant d'histoires absurdes, que sur celui ci ; nous n'allons présenter de cet animal, que les faits les plus vrais, d'après M. de Buffon.

L'Hyene a été confondue par plusieurs Voyageurs & plusieurs Naturalistes avec d'autres animaux, tels que le *Chacal*, la *Civette*, & le *Glouton* ; mais dont cependant elle differe beaucoup, quoiqu'elle ait avec eux quelques rapports.

L'Hyene est à-peu-près de la grandeur du loup, mais son corps est plus court & plus ramassé ; elle a la tête plus quarrée & plus courte que lui ; ses oreilles sont longues, droites, nues ; & ses jambes, sur-tout celles de derriere, sont plus longues ; elle a les yeux placés comme ceux du chien : le poil du corps long, une criniere de couleur gris obscur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes transversales. Elle est peut-être de tous les quadrupedes le seul qui n'ait que quatre doigts, tant aux pieds de derriere, qu'à ceux de devant : elle a, comme le Blaireau, une ouverture sous la queue, mais qui ne pénetre point dans l'intérieur du corps ; c'est cette ouverture qui avoit fait dire que cet animal étoit mâle & femelle.

Cet animal sauvage & solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, dans des tanieres qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, & quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie, comme le loup, mais il est plus fort, & paroît plus hardi ; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, & souvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour ; son cri, au rapport de Kæmpfer, témoin auriculaire, imite le mugissement du veau.

L'Hyene se défend contre le Lion, ne craint pas la Panthere, terrasse l'Once. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds, & en tire par lam-

beaux les cadavres des animaux & des hommes. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Asie & de l'Afrique; l'animal appellé *Farasse* à Madagascar, est peut-être l'Hyene.

On doit mettre au rang des absurdités qu'on a débitées sur cet animal, qu'il sait imiter la voix humaine, retenir le nom des Bergers, les appeller, les rendre immobiles; faire courir les Bergeres, leur faire oublier leurs troupeaux, les rendre folles d'amour, &c. Tout cela, dit M. de Buffon, peut arriver sans Hyene.

On dit que l'on vit une Hyene dans le Lyonnois & les Provinces voisines vers les derniers mois de 1754 & pendant 1755 & 1756; à ce sujet le Pere de Tolomas Jésuite, donna une dissertation sur l'Hyene, dans laquelle il a détaillé les absurdités dont nous venons de parler; mais il ajoute, d'après Abraham Echelensis, que l'Hyene se prend très facilement au son des instrumens; qu'au son de la musique, elle sort de sa taniere, se laisse caresser, & qu'on lui jette adroitement un licol & une muselière: tout ceci tient bien des absurdités précédentes.

HYPOCISTE. *Voyez* CISTE.

HYSOPE, *Hyssopus*. On distingue communément trois especes d'hysope; mais comme elles ne different que par la couleur, la description d'une seule suffira pour les autres.

L'hysope pousse plusieurs tiges qui s'élevent à un pied ou un peu plus de hauteur; ces tiges sont garnies de feuilles longues, étroites, plus grandes que celles de la sarriette. Ses fleurs sont en gueule & naissent en maniere d'épi, mais tournées toutes d'un côté, de couleur ou blanche ou bleue ou rose, suivant l'espece; il leur succede des semences, qui ont quelquefois l'odeur de musc.

On emploie cette plante pour faire des bordures dans les jardins, où elle répand une odeur aromatique fort agréable, principalement avant qu'elle entre en fleur. Elle est incisive, vulnéraire, fortifiante; on la fait entrer dans le vin aromatique, propre à dissiper l'enflure des plaies; ce vin est très propre aussi à dissoudre le sang grumelé & extravasé.

HYSOPE DES GARIGUES. *Voyez* HÉLIANTHEME.

HYSTEROLITHE, *Histerapetra.* On donne ce nom à des pierres qui représentent les parties naturelles de la femme; l'*hysterolithe*, autrement dite *pierre de la matrice*, n'est que le noyau d'une espece de Térébratule appellée *Ostreo-pectinite* : on en trouve communément de plus ou moins aîlées & ventrues sur une montagne voisine de Coblentz : nous y en avons ramassé qui sont toutes ferrugineuses.

HYVOURAHÉ : est un grand arbre du Bresil, dont on emploie l'écorce pour les maux vénériens. L'écorce du Hyvourahé est de couleur argentée en dehors, & rouge en dedans : il en sort avec ou sans incision, un suc laiteux d'un goût doux de réglisse. On prétend que l'arbre dure long-tems, & qu'il est quelquefois quinze ans sans porter du fruit, même après en avoir porté. Son fruit est une sorte de prune de couleur d'or, d'une grosseur médiocre, tendre, & d'une saveur assez agréable. Il renferme un petit noyau; les malades le souhaitent beaucoup, à cause de son bon goût. *Hyvourahé*, dans le langage des Brésiliens, signifie une *chose rare*.



JAAIA, nom que les Negres donnent au *Parétuvier* des Afriquains. Les Anglois l'appellent *Mangrove*.

JABEBIRETTE, est une espece de Raie du Bresil : elle a la queue longue ; la couleur de dessus est d'un cendré brun ; celle de dessous est blanche. Sa chair est assez bonne : les Cayennois appellent le Jabebirette, *Raie bouclée*.

JACA ou JACHA, est un grand arbre des Indes, nommé au Calécut *Jaceros* ; dans l'Inde Orientale, *Jaaca* & *Jaqua* ; & par d'autres, *Cachi-Ciccara*. Il croît en Malabar, à Java & aux Manilles, le long des eaux. Son fruit naît sur son tronc & sur ses plus grosses branches. Il est plus gros qu'une courge, & même plus que tous les autres fruits connus : on en voit qui pesent cent livres. Sa couleur est verte, obscure : il a une grosse écorce dure & entourée de toutes parts, comme de pointes de diamant, lesquelles finissent en une épine courte & verte, dont l'aiguillon est noir. Ce fruit étant mûr rend une bonne odeur : il y en a de deux especes ; l'un appellé *Barca*, qui est de consistance solide, c'est le meilleur ; un autre appellé *Papa* ou *Gyrasal*, qui est mollasse, c'est le moindre. Ces fruits sont blancs en dedans ; la chair en est ferme & divisée en petites cellules pleines de châtaignes un peu longues, & plus grosses que les dattes ; couvertes d'une pelure grise ; blanches en dedans, comme les châtaignes communes ; d'un goût âpre & terreux, étant mangées vertes ; mais étant rôties, elles ont un très bon goût. Toutes ces châtaignes sont environnées d'une chair un peu visqueuse, & assez semblable à la pulpe du *Durio*. Le goût du Barca ressemble assez à celui du melon ; mais ce fruit est de dure digestion, & il excite, quand on en mange souvent, une maladie pestilentielle, que les Indiens appellent *Morxi*. Au reste, ces châtaignes sont astringentes & prolifiques. Les Espagnols, établis aux Manilles, nomment le fruit du Jacha *Nangeas*, & les Chinois *Po-lo-mye* : ils se servent d'une hache pour le couper, & en préparent les

noyaux ou châtaignes, qui sont quelquefois jaunes comme de l'or, avec le lait de *Noix de Coco*. Voyez *ce mot*.

JACARÉ est le nom qu'on donne à Bengale à une espece de Crocodile ou Cayman, nommé *Akaré* à Cayenne : il sent le musc d'assez loin ; ce qui sert, en quelque sorte, d'avertissement aux Voyageurs pour se tenir sur leurs gardes, afin de n'être pas surpris par un animal si vorace & si dangereux. Toutes les rivieres qui dégorgent dans celles d'Oyapoc en sont remplies. *Voy.* CAYMAN & CROCODILE.

JACARANDA est un grand arbre des Indes, dont il y a deux especes : toutes les deux ont des fruits qui sont d'une figure fort irréguliere & de la grandeur de la main, & se nomment *Manipoy*. Ces fruits se mangent cuits, & passent pour un bon stomachique. Les gens du pays se servent d'une substance verte qu'il contient, au lieu de savon. Les bois de ces arbres sont différents ; l'un est blanc & l'autre noir ; mais tous deux sont beaux, très marbrés & fort durs : il n'y a que le noir qui soit odorant. Ces bois sont d'usage en marqueterie.

JACÉE, *Jacea*. Cette plante, également connue sous le nom d'*Ambrette sauvage*, croît dans les prés & aux autres lieux herbeux & incultes. Sa racine est ligneuse, vivace, fibreuse, d'une saveur astringente, & qui cause des nausées. Les premieres feuilles, qui sortent de la racine, ont quelque chose de commun avec celles de la chicorée. Sa tige est haute de trois ou quatre pieds, ronde, droite, rougeâtre, dure, cannelée, & remplie de moëlle : ses feuilles, placées sur la tige, sont nombreuses, sans ordre, oblongues, découpées & verdâtres. Des aisselles de ses feuilles, il s'éleve de petits rameaux, garnis de petites feuilles, semblables aux précédentes ; ils portent à leur sommet, une, deux ou trois fleurs à fleurons, en tuyaux purpurins & fort serrés. A ces fleurs succedent des semences rougeâtres ou grisâtres, garnies d'aigrettes.

Les Italiens mettent cette plante parmi les vulnéraires, & ils l'appellent *Herba delle ferite* : elle convient en gargarisme pour guérir les aphtes de la bouche, les

tumeurs de la gorge, des amygdales & de la luette ; elle est encore utile pour les hernies.

JACÉE ORIENTALE. *Voyez l'article* BEHEN.

JACINTHE, *Hiacinthus*. La Jacinthe est une de ces fleurs chéries des Amateurs de la belle nature, & elle le mérite à bien des titres. Sa diligence ordinaire à fleurir aux premiers jours du printems, célérité qu'on peut augmenter ou retarder pour la tenir plus long-tems sur le théâtre des fleurs ; son odeur suave & variée ; l'avantage qu'elle a de former un bouquet parfait d'une seule de ses tiges ; la constance de son état, qui ne dégénere pas ; la facilité de se multiplier par ses oignons ; la grande diversité de ses parures ; enfin sa propriété de végéter dans l'eau comme dans la terre ; tant d'avantages réunis ne peuvent la rendre que très recommandable.

La Jacinthe est originaire de l'Orient, & se trouve aussi dans les Indes. Sa beauté la fait rechercher dans tous les pays ; les Amateurs l'élevent aujourd'hui en France, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, surtout en Hollande, & particulierement dans la ville de Harlem, où cette plante est en grande réputation ; aussi les Fleuristes Hollandois en font-ils l'objet d'un commerce assez important.

La Jacinthe est composée d'un oignon, de racines, de fanes, de tiges, de fleurs & de graines. L'oignon est écailleux, & formé de différentes peaux, dont les unes couvrent les autres. Lorsque l'oignon a poussé ses racines, il fait paroître en dehors des feuilles qui, quoiqu'inégales, selon les especes, sont en général longues, étroites, luisantes, pliées en gouttiere. Du centre de ces feuilles, s'éleve une tige à-peu-près ronde, luisante, sans nœuds, moëlleuse, plus ou moins forte, qui croît depuis trois jusqu'à douze pouces de hauteur. L'extrémité de cette tige supporte les fleurs qui different en grandeur, en coloris & en nombre, suivant les diverses especes. Ces fleurs sont des tuyaux oblongs, évasés par le bout, ouverts & découpés en six parties, rabattus sur les côtés, comme aux lys ; ce sont les Jacinthes simples. A chaque fleur succede un fruit presque rond & relevé de trois coins, qui contient des semences de la figure d'un pepin de raisin.

On divise les Jacinthes en simples & en doubles; dans les doubles, le tuyau de chaque fleur contient plus ou moins de feuilles, selon la beauté & l'espece. Toutes ces feuilles sont formées par les étamines, qui acquierent de l'ampleur & se changent en pétales. Il y a d'aimables diversités de couleurs dans les Jacinthes: il y en a de blanches, de bleues, de couleur de rose, de rouges; le plus ou moins d'intensité dans les teintes ou demi-teintes forme autant de variétés, que l'attention d'un Fleuriste zélé, met souvent à profit pour grossir ses catalogues. Certaines couleurs sont plus rares que d'autres dans certaines fleurs; ce sont alors ces couleurs dont les Amateurs sont si curieux. On est parvenu depuis quelques années à découvrir la couleur jaune dans quelques Jacinthes; aussi fait-on grand cas de celles-ci.

La grosseur d'un oignon & sa peau bien saine, donnent plutôt un relief à la belle Jacinthe, que les vices contraires ne sont des motifs suffisans pour la faire mépriser. Il faut qu'une belle Jacinthe double porte un nombre suffisant de fleurons sur sa tige, c'est-à-dire, quinze, vingt, ou au moins douze. Les fleurons doivent être grands, courts, unis larges de feuilles, ou évasés, bien remplis; ceux qui forment une houppe, tiennent un rang distingué. Les Jacinthes simples ont aussi leur mérite, parcequ'elles sont plus hâtives au moins de trois semaines que les doubles: les belles especes forment un bouquet entier, agréablement tourné, lorsque trente, quarante ou cinquante fleurons sont disposés avec la plus charmante symmétrie: elles ont de plus l'avantage de fournir une semence utile.

L'exposition la plus avantageuse pour placer les Jacinthes, est celle du soleil levant ou du midi; elles y profitent de l'influence des rayons du soleil, soit directement, soit par réflexion. Les effets du soleil à son midi sont si avantageux, qu'un Académicien de Londres a proposé de placer les espaliers contre un mur incliné à l'horison environ de trente-quatre dégrés, afin que les fruits, ainsi exposés, jouissent à plein des bienfaits du soleil à midi; moment où il leur est le plus favorable.

La Jacinthe ne demande à être arrosée, que lorsqu'elle en a un besoin réel; & il lui faut de l'eau courante;

l'eau dormante lui est mortelle. Les Auteurs d'Agriculture proposent bien des recettes différentes, pour le mélange de terres propres aux Jacinthes. Une composition bien simple & très bonne, c'est de prendre trois parties de terre neuve ou de taupiniere, deux parties de débris de couche bien terrautés, & une partie de sable de riviere.

Une observation essentielle & générale pour la culture de toutes les fleurs, c'est d'avoir beaucoup d'égard à la température des climats où les fleurs ont pris naissance; car il est toujours à propos de leur en fournir une égale, ou d'en approcher, autant qu'on peut, par des attentions particulieres, suivant le goût, les facultés & les pays.

Le véritable tems de planter les oignons de Jacinthe, est le mois d'Octobre; l'usage le plus ordinaire est de les couvrir de quatre pouces de terre. On donne plus de profondeur à quelques sortes hatives, & moins à quelques tardives pour que les unes & les autres puissent fleurir en même tems. C'est sur-tout dans l'ordre élégant, qu'un industrieux Fleuriste peut donner à ses Jacinthes en les plantant, que paroît son goût & son savoir: il mélange, avec art, les différentes especes; il les écarte, les rapproche, ou les associe de façon, que toutes les couleurs se fassent valoir réciproquement, & brillent avec tout leur éclat. Pour conserver aux fleurs des Jacinthes leurs couleurs, il faut les mettre à l'abri du soleil sous une tente; car, sans cette précaution, l'ardeur du soleil, dans son midi, rendroit tout d'un coup leur couleur pâle, & feroit passer les fleurs bien plus vîte.

Lorsque le riche spectacle de ces fleurs est passé, & que les fanes commencent à jaunir, on leve les oignons de terre, sans en séparer les caïeux; opération que l'on réserve pour le tems du plantage: on enleve toutes les enveloppes chancreuses; si quelques oignons sont altérés, il faut les nétoyer jusqu'au vif.

Comme j'ai reconnu, dit l'Auteur du *Traité des Jacinthes*, dont nous donnons ici un extrait, par plusieurs expériences, que les insectes sont la cause du mal, ou l'augmentent; je mets ces oignons tremper dans de l'eau

distillée de tabac, ou dans une forte décoction de Tanaisie ; je les laisse dans ce bain salutaire environ une heure, qui suffit pour étouffer les animalcules ; & je laisse ensuite sécher ces oignons, ainsi que ceux qui sont bien sains, dans un lieu bien aéré, mais à l'ombre. Ensuite je les enferme dans une boîte. Cette attention est suffisante pour la conservation des oignons que l'on veut planter en Octobre.

Si on a dessein de les planter plus tard, il faut alors les mettre dans une boîte remplie de sable fin, bien desséché, & les mettre par couches alternatives de sable & d'oignons. Ces oignons, ainsi préparés & gardés dans un lieu bien sec, peuvent ensuite être plantés dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin, pour donner leur fleur dans ceux de Juillet & d'Août. On ne doit pas néanmoins conclure de ce procédé, qu'on puisse garder les oignons de Jacinthes, comme les Griffes ou pattes de Renoncules & d'Anémones, au-delà de l'année. La perte des oignons seroit le fruit des nouvelles tentatives que l'on voudroit faire sur cela.

Quand le nombre des caïeux oblige de les détacher des maîtres oignons, s'ils sont encore petits, on en forme des pépinieres, & on les plante à un ou deux pouces de distance l'un de l'autre, sous un pouce seulement de terre. Si leur taille est avantageuse, on les distribue parmi ceux d'où ils ont été tirés ; dans ce nombre, l'oignon, qui pese une once & demie, est celui qui fleurit, pour l'ordinaire, le mieux. Il y en a qui parviennent à peser jusqu'à deux onces & demie, ce qui est leur derniere grosseur ; & dans cet état, ils peuvent encore fleurir cinq ou six fois. L'oignon fleurit ainsi un certain nombre d'années, parceque plusieurs germes, qui étoient dans l'oignon, se développent chacun à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin il en soit entierement privé. On dit en avoir vu quelques-uns qui ont duré jusqu'à treize ans.

On peut dire, en quelque sorte, que l'oignon de Jacinthe ne périt pas de vieillesse, puisque tout usé qu'il est, il rajeunit dans sa postérité. Cette vertu productrice est surprenante ; chaque peau, & même chaque partie de peau, paroît la posséder. On observe en effet qu'une peau, se séparant par la force de la croissance ou

par une incision, les parties séparées forment ensuite de petits oignons. Cette observation a indiqué le moyen singulier de multiplier considérablement quelques especes indolentes. Voici comment on y parvient. Un peu avant le tems de lever les oignons, on tire de terre celui dont on souhaite des productions: on fait dans son fond une incision en croix, qui aille jusqu'au tiers du volume; on remet ensuite cet oignon à sa place, le recouvrant d'un pouce de terre: on l'y laisse pendant quatre semaines; après quoi, on le retire, on le fait sécher; & en son tems, on le plante comme à l'ordinaire. Il est vrai qu'il ne portera pas de fleurs l'année suivante; mais il se divisera, de façon que lorsque l'on le levera, au lieu d'un oignon, on en trouvera, six, huit, & quelquefois jusqu'à dix, qui, après deux années de culture, auront acquis toute leur perfection. On peut même faire un plus grand nombre d'incisions à l'oignon, & en retirer de cette maniere jusqu'à vingt ou trente; mais cette derniere division n'est pas sans danger pour le chef.

On se procure, pendant l'hiver, un petit théâtre de fleurs, en mettant des oignons de Jacinthes dans des carafes d'eau. On doit les mettre dans l'eau dès le mois d'Octobre, avoir soin que l'oignon ne plonge qu'à moitié, & tenir toujours l'eau à ce niveau, en y en ajoutant, & la renouvellant tous les quinze jours; une pincée de nitre, ajoutée à chaque fois, ne gâte rien. Pour les voir fleurir de bonne heure, il faut choisir les especes les plus diligentes par elles-mêmes. Ces oignons, qu'on a rendus ainsi précoces à donner leurs fleurs, ne sont point perdus par cette fatigue; pourvu qu'on ait soin de les tirer de l'eau aussi-tôt que leur fleur est passée. Il faut les mettre tout de suite dans la terre, & les y laisser jusqu'au tems qu'on en retire les autres: ils s'y rétablissent très bien, & fleurissent, dit-on, en terre l'année suivante. On a vu des Jacinthes doubles, qui, après avoir fleuri dans l'eau, ont donné de la graine; tandis que la même espece de Jacinthe, plantée quinze ans de suite en terre, n'avoit jamais pu grainer: ainsi on peut regarder ce procédé comme une méthode avantageuse, pour obtenir ces semences si précieuses.

C'est par le moyen des semences que les Fleuristes ob-

tiennent ces variétés dont ils sont si curieux. On apprendra, avec étonnement, que les semences de Jacinthes ne donnent point des fleurs semblables à l'oignon qui a fourni la graine ; jusques là que le plus souvent les semences des Jacinthes blanches en font naître de bleues, & celles des bleues n'enfantent que des blanches. La source du beau vient des Jacinthes simples : on doit choisir, par préférence, pour obtenir de la semence, celles qui ont deux ou trois feuilles dans le milieu de leurs fleurons : elles ont plus de disposition à donner des fleurs doubles ; il est très rare de voir les fleurs doubles donner de la graine.

On doit semer en Octobre, & recouvrir la semence d'un pouce de terre ; ce n'est guere que vers la quatrieme année que les oignons commencent à fleurir. Tous ces oignons sont bien éloignés d'être de la même beauté ; si dans un millier de ces fleurs, quatre ou cinq méritent l'affection du Fleuriste, il doit croire ses soins récompensés, sur-tout, si dans ce petit nombre encore, il se trouve de ces rares beautés, de ces productions privilégiées de la Nature. Il est vrai que parmi les autres, tout n'est pas à rebuter ; on y en trouve qui, sans être de la premiere beauté, méritent cependant l'attention du Fleuriste. C'étoit autrefois un usage en Hollande de ne donner un nom à la fleur nouvelle, qu'avec beaucoup de cérémonies & de gaieté. On invitoit tous les Curieux du voisinage, chacun opinoit à son gré, les voix étoient recueillies, & la pluralité l'emportoit.

Les oignons de Jacinthes sont sujets à plusieurs maladies, dont les unes sont mortelles, & dont les autres peuvent être guéries. La plus cruelle est une corruption qui se forme dans les sucs de l'oignon, & se manifeste extérieurement autour des racines ou à la pointe de l'oignon, par un cercle quelquefois brun & quelquefois de couleur de feuille morte. Lorsque cette maladie se déclare à la pointe de l'oignon, il faut le couper jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus rien de corrompu ; quand même, par cette amputation, l'oignon se trouveroit réduit à moitié, il peut encore revenir. Lorsque le mal commence dans l'endroit qui unit l'oignon aux racines, il n'y a gueres lieu d'en espérer. Le moyen

d'éviter ces maladies, est 1°. de ne point planter les Jacinthes dans un endroit où l'eau séjourne en hiver; 2°. de ne pas mêler à la terre des fumiers de cheval, de brebis ou de cochon, à moins qu'ils ne soient dénaturés par la vétusté; 3°. de ne point se servir de terre où l'on auroit planté plusieurs fois des Jacinthes en peu de tems; 4°. de ne pas planter de bons oignons auprès de ceux qui sont infectés de ce mal. Quelquefois l'oignon se corrompt en terre, & devient gluant & puant. Si ce mal pénétre l'intérieur, on perd l'oignon : on peut y remédier auparavant en enlevant les parties malades.

Tubéreuse ou Jacinthe des Indes.

La Tubéreuse que les Indes ont donnée à l'Italie, & que l'Italie a fait passer jusqu'à nous, est estimable par sa figure, par son odeur & par sa durée. Elle ressemble aux Jacinthes par la forme & par la découpure de ses tuyaux; mais elle en differe par l'étendue de ces mêmes tuyaux, qui sont une fois plus grands que ceux de la Jacinthe : ils ne portent point sur une queue comme ceux de la Jacinthe, mais tiennent immédiatement à la tige. La conformation est à-peu-près la même dans les graines & dans le logement des graines : la différence est sensible entre les tiges & les oignons. La tige de la Tubéreuse s'éleve de trois à quatre pieds, tandis que celle des Jacinthes reste basse. L'oignon de la Tubéreuse est charnu, & non point par écailles comme celui des Jacinthes. La Jacinthe fleurit au printems, & la Tubéreuse ne fleurit qu'en été & en automne, à moins qu'on ne l'avance à l'aide de la chaleur.

Il y a des Tubéreuses doubles & simples : les unes & les autres sont blanches, car la rougeur dont certaines paroissent enluminées, est un relief qu'elles reçoivent de l'Art & non de la Nature, comme nous le dirons plus bas.

La Tubéreuse à fleur double a de particulier qu'elle est sujette à perdre de sa parure en perdant du nombre de ses pétales; mais elle reprend quelquefois sa beauté dans de nouveaux caïeux. L'oignon de la Tubéreuse ne fleurit qu'une seule fois, apparemment parcequ'il ne

contient qu'un seul germe de fleurs ; mais ces oignons, qui ne donnent plus de fleurs, mis en terre, fournissent des caïeux ; & ceux-ci étant mis en terre, deviennent, à la seconde année, oignons portans, ou en état de fleurir.

Ici, & mieux encore le long de nos Côtes Méridionales, la Tubéreuse exige peu de soins ; elle peut être établie en pleine terre, & y donne de très beaux bouquets, qui répandent une odeur suave & pénétrante. Comme la Tubéreuse est originaire des pays chauds, elle aime la chaleur & redoute le froid ; on ne doit la mettre en terre qu'en Mars, & la garantir des gelées. Plus les oignons ont de force & de grosseur, plus la fane, la tige, & les fleurs deviennent belles.

Le génie des Tubéreuses est d'avoir entr'elles des progrès inégalement rapides, quoique fournies des mêmes nourritures, & plantées de même. Les unes sont en fleurs, tandis que les autres ne font que de paroître ; il arrive même que les fleurs d'une même tige ne paroissent que successivement : celles du bas fleurissent les premieres, & ainsi de suite. Quelques Tubéreuses fleurissent fort tard, & étant mises dans des pots, elles donnent des fleurs assez avant dans l'hiver. Le plus avantageux est de planter les Tubéreuses dans des pots ; on en jouit de cette maniere à volonté, en mettant les pots dans une couche de fumier. Quand on a mis les oignons en terre, il faut les ôter vers le mois d'Octobre, de peur qu'ils ne soient surpris par les gelées.

Il est un ingénieux moyen de relever la blancheur du teint de la Jacinthe des Indes, par une légere nuance de rouge, qui l'embellit & la fait, pour ainsi dire, méconnoître. On met une tige de Tubéreuse dans le suc colorant exprimé des baies d'une plante nommée, par Tournefort, *Phytolaca Americana fructu majori*, qui est une espece de Morelle de Virginie. Cette plante dure plusieurs années, & ses baies sont mures vers les mois d'Août & Septembre. Il faut observer que si le suc exprimé des baies du Phytolaca est trop épais, il ne peut monter, à cause de sa viscosité ; s'il est au contraire délayé avec trop d'eau, la teinture manquera de force, & la fleur ne rougira que bien peu. Lorsque la liqueur

est d'une liquidité moyenne, les fleurs prennent un coloris emprunté de ce suc, qui en montant laisse, le long de la tige, des traces de son ascension. On peut en user de même pour les Jacinthes ordinaires. On peut aussi rendre blanches les Jacinthes bleues : il ne faut pour cela qu'exposer les fleurs à la fumée du soufre allumé ; & si on sait employer avec adresse cette petite ruse, on diversifiera agréablement les tiges ; on laissera dans leur état naturel quelques fleurons, & on en décolorera d'autres en total, ou par parties seulement : ces bigarrures procurées aux Jacinthes, tandis qu'elles sont sur leur pied, sont admirées par ceux qui ignorent la simplicité du secret qui les produit.

JACKAL, est un animal de l'Inde, que plusieurs Européens prennent pour un grand Chat sauvage : les Hottentots le nomment *Tanli* ou *Kenli*, & les Portugais *Adive* ; il est d'une force extraordinaire, on croit que c'est une espece de Tigre très vorace & très furieux : sa grandeur est celle d'un mouton, mais il a les jambes plus longues & d'une grosseur proportionnée au corps, avec des griffes terribles ; il a la tête large, plate, le nez étroit & l'odorat fort fin ; sa gueule est armée de dents longues & très aiguës ; son poil est court & moucheté ; sa queue est petite.

On rencontre ces animaux par troupes dans la Perse : ils font des trous dans les murailles des maisons pour y entrer, & ouvrent les sépulchres pour en tirer les corps morts qu'ils dévorent ensuite. Dapper dit, que le Lion mene toujours cet animal avec lui ; ce qui est peu croyable. Le Jackal n'est point l'Hyene, c'est peut-être le Chacal des Voyageurs : on en voit au Cap de Bonne Espérance.

JACOBÉE, ou HERBE DE St. JACQUES, *Jacobæa*. Cette plante ainsi nommée, parcequ'on en trouve fréquemment sur les chemins de St. Jacques en Galice, croît aussi chez nous aux lieux humides & dans les champs. Sa racine est très fibreuse, & si fortement attachée dans la terre, qu'on a de la peine à l'en tirer. Ses tiges sont nombreuses, hautes de trois ou quatre pieds, cannelées, un peu cotonneuses & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles placées sans ordre, mais découpées

profondément, d'une couleur verte brune, d'un goût aromatique, & un peu acerbe, très désagréable. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges; elles sont disposées en parasol, radiées, jaunes, composées d'un amas de fleurons entourés d'une couronne de demi fleurons. A ces fleurs succedent des semences rougeâtres, oblongues & garnies d'aigrettes.

Cette plante est vulnéraire, résolutive & déterfive; elle est propre à appaiser les douleurs des inflammations: presque tous les Botanistes recommandent extérieurement la Jacobée pour les plaies & les ulceres invétérés & sordides.

JACOBIN, est le Pigeon à chaperon, ou Pigeon Jacobin. *Voyez* PIGEON.

JACUA-ACANGA, est une très belle espece d'Héliotrope du Bresil, que les Portugais appellent *Fedagoso*: ses feuilles ressemblent à celles du nepeta, ses graines à celles du plantain: ses fleurs sont bleues & jaunes. Cette plante croît aux lieux sablonneux; elle est estimée consolidante & résolutive.

JADE, *Jade*, est une pierre verdâtre ou olivâtre, ou d'un bleu blanchâtre, de la nature du silex, plus dure que le jaspe, susceptible d'un beau poli, faisant feu avec l'acier; huileuse à la vue & au toucher. On la trouve dans l'Amérique Méridionale: ce n'est peut-être qu'une Agate verdâtre, ou un Silex demi-transparent: cette pierre a différentes dénominations.

Les Turcs & les Polonnois font un grand cas de cette pierre, sous le nom de *Jade*; ils en ornent souvent les manches de leurs sabres, coutelas & autres instrumens.

Les Indiens de la Nouvelle Espagne ont tant d'estime pour cette pierre, qu'ils la portent pendue au col, taillée pour l'ordinaire en bec d'oiseau. On voit dans les cabinets des curieux, des vases de cette pierre, faits par les Indiens On ignore l'art avec lequel ces Peuples ont su les former & y percer, malgré l'extrême dureté de la matiere, des trous quelquefois de six à sept pouces de profondeur, & sans aucun outil de fer; tandis que nos ouvriers sont obligés de travailler le Jade avec l'égrisée, qui est la poudre de diamant.

Boëce de Boot a vanté le Jade sous le nom de *Pierre*

Divine; d'autres Auteurs, sous le nom de *Limon verd pétrifié, de la Riviere des Amazones*, & particulierement sous celui de *Pierre Néphrétique*. Il y a à Paris des gens qui se mêlent de vendre cette pierre en petites plaques, sous ces différens noms, comme un remede propre à chasser la pierre du rein, à guérir l'épilepsie & toutes sortes de maladies. Tant de vertus du Jade, si vantées, pour ne pas dire exagérées, ne devroient, selon Voiture, trouver de partisans que dans un pays où il n'y a pas d'autre remede, & où l'on doit plutôt attendre du secours des pierres que des hommes.

JAGRA, espece de sucre tiré du Palmier à Cocos. *Voyez* Coco.

JAGUACINI, animal du Bresil, assez semblable au renard pour la grandeur, la couleur & la figure. Sa principale nourriture sont les cancres & les écrevisses : il mange aussi des cannes à sucre, dont il fait un grand dégât ; mais comme cet animal dort fort & longtems, on le prend facilement.

JAGUAR, animal quadrupéde du Nouveau Monde, qui ressemble assez à l'Once par la grandeur de son corps, par la forme & par la plûpart des taches dont sa robe est semée, & même par le naturel. Le fond de son poil est d'un beau fauve, comme celui du Léopard, & non pas gris comme celui de l'Once ; il a la queue plus courte que l'un & l'autre : lorsque l'animal est jeune, son poil est crêpé ; mais lissé, lorsqu'il devient adulte.

Lorsque cet animal a pris tout son accroissement, il est de la grandeur d'un dogue ordinaire, ou de moyenne race. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel ; c'est en un mot le Tigre du Nouveau Monde.

Le Jaguar vit de proie comme le Tigre, mais il ne faut pour le faire fuire que lui présenter un tison allumé ; & même lorsqu'il est repu il perd tout courage & toute vivacité ; un chien seul suffit pour lui donner la chasse. Il n'est léger, agile, alerte que quand la faim le presse.

Les Sauvages, naturellement poltrons, redoutent sa rencontre ; ils prétendent qu'il a pour leur chair un goût de préférence, & que quand il les trouve endormis

avec des Européens, il respecte ceux-ci, & ne se jette que sur eux. On dit quelque chose de semblable du Léopard; on prétend qu'il préfere les hommes blancs aux noirs, qu'il semble les connoître à l'odeur, & qu'il les choisit la nuit comme le jour.

JALAP. *Voyez* BELLE DE NUIT.

JALOUSIE, *Symphonia*, est l'Amarante de trois couleurs ou *Tricolor*, qu'on cultive dans les jardins à cause de sa grande beauté : ses feuilles sont faites comme celles de la Blette, mais elles sont colorées ou comme enluminées de verd, de jaune, & d'incarnat. Les enfans font, de la tige de cette plante, des tuyaux, dont ils se servent pour produire une maniere de son ou d'harmonie; c'est d'où lui vient son nom latin. *Voyez* AMARANTE.

JAMBOLOM, espece de Myrte indien, dont le fruit ressemble à de grosses olives: on le confit au vinaigre pour exciter de l'appetit : le goût en est fort âpre. *Voyez* MYRTE.

JAMBON. *Voyez* MÉLOCHIA.

JAMBON ou JAMBONNEAU, *Perna*, espece de coquillage bivalve, du genre des moules : les bords de sa coquille sont plus épais du côté qu'elle s'ouvre que vers la charniere : cette coquille est toujours couverte de boue : on en voit dans les lieux où la mer a flux & reflux : la chair de ce coquillage est tendre & assez bonne à manger; ceux qu'on trouve dans des endroits à l'abri du vent, sont meilleurs que ceux qui vivent dans des eaux continuellement agitées.

M. Adanson, qui fait un genre particulier de ce coquillage bivalve, dit que le Jambonneau vit attaché aux rochers, aux plantes marines & à d'autres corps solides du fond de la mer.

JAMBOS, est le fruit d'un arbre des Indes, que les Portugais ont nommé *Jambeyro*. Ces fruits sont appellés par les Malabariens & les Canarins *Jamboli*, par les Arabes *Tupha Indi*, par les Perses *Tuphat*, & par les Turcs *Alma*. On en distingue plusieurs sortes, dont les meilleurs ont une odeur de rose; les uns avec un noyau, d'autres sans noyau. Ils se mangent à l'entrée de la table comme le melon. L'arbre qui les porte n'est a-

mais sans fleurs & sans fruits : les uns & les autres se confisent au sucre : leur noyau est gros comme celui d'une pêche. Les feuilles font un très bel ombrage ; & les fruits, dont le sol de cet arbre est continuellement jonché, forment un aspect charmant.

JANAKA, est un animal cornu & terrestre, du pays des Negres en Afrique. Dapper dit qu'il est de la grosseur d'un cheval, mais plus court & plus gras : son col est assez long, roussâtre & moucheté de blanc : il fait de grands sauts en marchant ; ses cornes sont aussi longues que celles des bœufs.

Il y a encore deux autres sortes de ces animaux qui sont plus petits, & qu'on appelle *Cillah-Vondoh* : ils sont de la grosseur de nos cerfs ; ils ont aux côtes, ainsi que la précédente espece, des vessies qui leur servent à respirer, & qui les empêchent de se lasser lorsqu'ils courent ou qu'ils sautent.

JANDIROBE, herbe rampante des parties méridionales de l'Amérique, dont le fruit ressemble à la poire de coing : la chair est blanche & contient trois amandes, dont on tire une huile jaune, qui est d'un grand secours dans quelques contrées, pour frotter le corps dans les douleurs qui viennent du froid.

JANG. Animal de la Chine qui se trouve dans les montagnes de la province de Nanking : sa forme est celle d'un bouc ; son nez & ses oreilles sont très visibles ; mais on n'a pu jusqu'ici découvrir sa bouche.

JANIPABA, est un arbre singulier du Bresil, qui change de feuilles tous les mois, & qui porte pour fruit une espece d'orange, dont le goût est le même que celui de la poire de coing : son jus, quoique blanc d'abord, devient noir ensuite, & les Sauvages s'en servent pour se noircir la peau, lorsqu'ils vont à la guerre, pour paroître plus effroyables à leurs ennemis : cette même teinture portée sur de l'étoffe ou du papier est d'abord ineffaçable ; mais elle se détruit d'elle-même vers le neuvieme jour.

JANOVARE, est un animal de l'Amérique, grand comme un chien mâtin & fort leste à la course : sa tête est étroite, sa queue fort ample ; il a les oreilles courtes, le col gros & long, les pattes d'un chien : la cou-

leur de son poil est d'un roux jaune, cendré. Le Janovare, attaque toutes les bêtes féroces moins fortes que lui. Ceux qui habitent les forêts en redoutent beaucoup la fureur, car quand ils le poursuivent, s'ils manquent de le tuer, ils courent risque de leur vie.

JAPU, oiseau du Bresil de la forme de la grive : il a le plumage noir, & une tache jaune au milieu de chaque aîle ; les jambes & les pieds sont noirs, le bec citron, les yeux fort bleus : son nid est composé de gramen, de crins de cheval & de poils de cochon ; il lui donne la figure d'une gourde étroite par le haut, & le pend ordinairement au bout des branches des arbres : par cette adresse ses œufs & ses petits sont à l'abri de la rapine des singes.

JAQUETTE-DAME. Nom donné à la Pie Agasse ou Pie-griesche. *Voyez au mot* Pie.

JARARA. Dans le Bresil on donne ce nom à différentes sortes de couleuvres longues de cinq pieds, & qui sont aussi vénimeuses que la vipere d'Espagne. Leurs dents, où est le plus dangereux venin, sont cachées dans la gueule : ce venin est jaunâtre, il fait mourir les hommes les plus robustes en vingt-quatre heures. Les morsures ont un doigt de profondeur : le reméde est d'écorcher l'animal qui a mordu, lui ôter la queue, la tête & les intestins, & faire cuire sa chair dans de l'eau de racine de jureba, avec du sel, de l'huile, du poireau, de l'anis, & d'en donner au malade à manger.

Ces sortes de couleuvres multiplient beaucoup. Ray dit qu'on en a ouvert qui portoient treize matrices.

JARGON, c'est le nom particulier qu'on donne au diamant jaune ; il est moins dur que le diamant blanc.

On donne aussi le nom de *Jargon d'Auvergne* à de petits crystaux d'hyacinthe brillans, qui se trouvent dans le Vivarais près du Puy.

JARS, est le mâle de l'oie, comme le *Coq* est le nom du mâle de la poule. *Voyez* Oie.

JASMIN, *Jasminum*. Cette espece de plante, ainsi nommée du mot hébreu *Samin*, qui signifie *Parfum*, est distinguée en plusieurs especes. Il y a des Jasmins robustes, qui résistent très-bien en pleine terre ; tels sont le *Jasmin blanc*, & deux especes de *Jasmins jau-*

nes ; mais il y en a d'autres qu'on ne peut conſerver que dans les ſerres.

Les fleurs de Jaſmin ſont en forme de tuyau, diviſées en cinq piéces ovales ; il leur ſuccéde des baies ovales qui contiennent deux petites ſemences. Les feuilles du Jaſmin ſont de figures très différentes dans les différentes eſpeces ; mais elles ſont preſque toujours oppoſées ſur les branches, & le plus ſouvent compoſées de folioles qui ſont rangées par paires, & attachées à un filet commun terminé par une ſeule feuille.

Le *Jaſmin blanc* eſt un arbriſſeau ſarmenteux propre à couvrir des berceaux ; dans le mois de Juin il eſt orné d'une multitude de fleurs blanches, qui ont l'odeur la plus ſuave : cette odeur eſt ſi délicieuſe qu'on a tâché de la tranſporter dans différens fluides. Ces fleurs ne fourniſſent point d'eau odorante par la diſtillation ; ainſi ce qu'on appelle *Eſſence de Jaſmin*, qu'on nous apporte d'Italie, n'eſt qu'une huile de ben aromatiſée par les fleurs des Jaſmins. Pour cet effet, on imbibe du coton d'huile de ben, & on diſpoſe ce coton lits par lits, en les entremêlant de lits de fleurs de jaſmin ; le coton s'imbibe de l'odeur. On en exprime enſuite l'huile, qui alors eſt fort aromatique & conſerve aſſez long-tems cette odeur, pourvu que les flacons ſoient bien bouchés. On peut, en s'y prenant à peu-près de même, faire contracter au ſucre une odeur de Jaſmin. Pour faire acquérir à l'eſprit de vin cette odeur de Jaſmin, qu'il n'acquerroit point même par la diſtillation, il ne s'agit que de verſer de l'eſprit de vin ſur l'huile de ben aromatiſée, & enſuite agiter le mêlange ; l'odeur de jaſmin abandonne entierement l'huile graſſe & paſſe dans l'eſprit de vin ; mais celui-ci laiſſe échapper cette odeur avec la plus grande facilité.

Les Jaſmins ſe multiplient aiſément de marcottes & de drageons enracinés, & même de bouture. On peut multiplier les eſpeces rares en greffant ſur les *Jaſmins communs* ; c'eſt ainſi que les Génois nous fourniſſent beaucoup de *Jaſmins d'Eſpagne jaunes & blancs*, dont l'odeur eſt ſi ſuave, des *Jaſmins d'Arabie* & des *Açores*, le *Jaſmin Zambac* ou *à feuilles d'oranger* ; ils les greffent en fente.

Les fleurs du Jasmin blanc sont béchiques; on prétend que ses feuilles, appliquées en cataplasme, amollissent les tumeurs squirrheuses.

L'on nous apporte aussi d'Amérique une plante sous le nom de *Quamoclit* ou de *Jasmin rouge*; c'est une espece de *Convolvulus* ou de *Lizeron* : l'arbre du caffé est aussi une espece de *Jasmin*.

JASPE, *Jaspis*. Le Jaspe est ou un caillou de roche ou une espece de silex dur & indestructible, de différentes couleurs, peu ou point transparent, faisant feu avec l'acier, susceptible d'être travaillé & poli : on en distingue plusieurs especes; savoir,

Le *Jaspe d'une seule couleur*; il y en a de blanc, de jaune, de rouge, de verd, de bleu & de noir : celui qui est verd acquiert au feu la propriété de reluire dans l'obscurité : on croit que le *Lapis lazuli*, autrement dit *Pierre d'azur*, est un jaspe bleu. *Voyez* LAPIS LAZULI.

Le *Jaspe fleuri* est composé de plusieurs couleurs, qui quelquefois sont mêlées ensemble, ce qui fait chatoyer la pierre; quand elles sont distinctes & séparées, cela fait paroître la pierre panachée & mouchetée de différentes couleurs. Il y a du Jaspe fleuri de toutes les couleurs, c'est-à-dire, où l'on remarque une couleur dominante, ce qui fait dire *Jaspe fleuri rouge* ou *jaune*, &c.

Le *Jaspe sanguin*, si vanté des Auteurs, est un Jaspe dont le fond opaque & verd est rempli de taches rouges; s'il est moucheté en jaune, on l'appelle *Jaspe panthere*.

Le *Jaspe Héliotrope*, non moins vanté que le précédent, est verdâtre & bleuâtre, parsemé de points rouges : quelques personnes, trop faciles à persuader, portent ces Jaspes en amulettes pour briser la pierre du rein & se préserver d'épilepsies, d'hémorragies, &c.

Le *Jaspe agathe* semble être un silex, moitié opaque & moitié demi-transparent : selon la pureté & l'arrangement des veines de ce Jaspe, on le nomme *Jaspe Calcédoine* ou *Jaspe-onix*.

Les Jaspes ont un poli plus ou moins éclatant, selon la finesse ou l'homogénéité du grain qui les compose.

On trouve cette pierre par couches ou lits, & par

filons, qui forment des bancs de rochers : on en trouve aussi en morceaux de différentes grosseurs, arrondis, & qui ont été roulés dans les torrens. C'est dans les Indes qu'on trouve les plus beaux Jaspes ; on en rencontre aussi en Bohême, en Allemagne, en Siberie, en Angleterre, en France : nous en avons trouvé dans les Pyrénées & dans la forêt de l'Estetelle en Provence, ainsi que dans l'Auvergne.

Les pierres précieuses ne sont pas les seules pierres qu'on met en usage pour le luxe : toutes les especes de Jaspes servent depuis long-tems à la parure; on en forme des ornemens qui sont très agréables, sur-tout quand, dans l'assemblage de plusieurs petits morceaux de cette pierre, l'on fait entrer quelques fragmens de jade, ou d'agate, ou de crystaux, & que le discernement y préside dans l'opposition des couleurs. Les Jaspes ont été de tout tems la pierre sur laquelle le cizeau des plus habiles Sculpteurs s'est exercé. La gravure, art aussi perfectionné de nos jours qu'il l'étoit du tems des Romains & des Grecs, releve beaucoup la beauté de cette pierre opaque dans les bijoux qui en sont faits, tels que des cachets, des bagues, &c. Presque tous les anciens avoient chacun leur cachet de Jaspe, sur lequel étoient représentées quelques figures. Aujourd'hui l'on fait des vases, des dessus de tables, & de petites statues de Jaspe.

JATARON. M. Adanson donne ce nom à un genre de Coquillage bivalve connu sous celui de *Vieille ridée*; *Concha rugosa*.

JAVARIS : espece de Pourceau sauvage qui se trouve dans l'Isle de Tabago & au Bresil : il est presque semblable en tout à nos sangliers, excepté qu'il a peu de lard, les oreilles courtes, point de queue, & qu'il a le nombril sur le dos. Il y en a de tout noirs, & d'autres qui ont quelques taches blanches : ils grognent bien plus fort que nos pourceaux domestiques : il n'est pas facile de les prendre, à cause de l'évent qu'ils ont sur le dos, & qui leur donne la facilité de respirer & de rafraîchir leurs poumons : c'est ce qui les rend presque infatigables à la course. Les chiens qui les poursuivent ont à redouter leurs défenses pointues & tranchantes ; leur chair est une venaison d'assez bon goût.

JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

JAUNE D'ŒUF : espece de prunier de la Guyane ; cet arbre est très beau, très élevé, fort droit & touffu : il porte un fruit semblable à un jaune d'œuf de poule cuit, mais du double plus gros. Ce fruit est si nourrissant, que deux personnes exilées sur le grand Islet pour avoir tramé une conspiration, & condamnées à y mourir de faim, y vécurent pendant trois mois, nourries de ce seul fruit, & en meilleure santé qu'elles n'y étoient arrivées : c'est dommage qu'un tel fruit fasse tomber les peaux de la bouche quand on en mange.

JAVOT. *Voyez* GABOT.

JAYS ou JAYET, *Gagates* : Est une espece de bitume fossile très noir, qui a une consistance & une dureté suffisantes pour être taillé & poli. Ce bitume est sec, uni & luisant dans ses fractures ; il s'enflamme dans le feu & y exhale une vapeur très forte : étant froté, il répand une odeur charbonneuse ou de pissasphalte, & il acquiert la propriété d'attirer le papier, la plume, la paille, &c. Le jayet, quoique compacte, est léger ; il nage sur l'eau : on le trouve par couches inclinées comme le charbon de terre & à des profondeurs assez considérables : le toit qui le couvre immédiatement, est presque toujours recouvert d'une efflorescence vitriolique, quelquefois accompagné de pyrites ou de soufre ; & de substances qui ont évidemment le tissu ligneux. D'après les observations que nous avons faites sur ce bitume, tant en Irlande, qu'en Wirtemberg, & dans le Duché de Foix, nous sommes portés à croire que le jayet a la même origine que les charbons de terre, le succin, le naphte, &c. Peut-être n'est-ce qu'une pétrole qui a subi l'évaporation par une chaleur souterraine, & qui s'est endurcie dans l'état où nous voyons le *jays*.

C'est à Wirtemberg qu'on travaille la plus grande quantité du jayet qui est dans le commerce : on en fait des pendans d'oreilles, des bracelets, des boîtes & d'autres ornemens semblables, qui reçoivent un assez beau poli : le jayet est l'*ambre noir* des boutiques.

IBEX, quadrupede du genre des Chévres. *Voyez* BOUC-ÉTAIN.

IBIBOBOCA : nom que les Bresiliens donnent à un

genre de ſerpens de leur pays ; les habitans les eſtiment beaucoup ; non-ſeulement à cauſe de la beauté merveilleuſe de leur robe, qui reſſemble à une broderie faite à l'aiguille, & nuancée de diverſes couleurs ; mais auſſi parcequ'ils ne font de mal à perſonne, quoiqu'armés de bonnes dents, & que d'ailleurs ils mangent les fourmis, qui ſont ſi incommodes dans ce pays ; & enfin parceque leur chair fournit un mêts exquis.

On prétend cependant qu'il n'y a que ceux de la petite eſpece qui ne ſont point dangereux ; les Breſiliens & les Portugais diſent même que le grand Ibiboboca qu'ils nomment *Kuilkahuilia*, livre bataille à tous les animaux qu'il rencontre, & il s'entortille autour de leur col avec tant de force, qu'il les étrangle. Lorſque des hommes le rencontrent à l'improviſte, & qu'ils montent pour l'éviter ſur le premier arbre prochain, ce gros ſerpent embraſſe alors cet arbre, & le ſerre au point qu'il rompt ſon propre corps, & qu'il en meurt. On aſſure que les Ibiboboca de la petite eſpece bâtiſſent dans les lieux cachés des retraites diſpoſées par étages, & avec beaucoup de ſymétrie. Ces domiciles ſont faits comme les fours de Boulangers ; l'appartement le plus grand eſt dans le milieu du corps de l'édifice, & il eſt deſtiné pour un Ibiboboca de la grande eſpece qui leur tient lieu de Roi. La morſure de l'Ibiboboca ne fait pas mourir ſur-le-champ : on ſe ſert dans le pays de la poudre d'une plante appellée *nhambus*, étendue dans le ſuc des feuilles du *caapéba*, qu'on fait diſtiller ſur la plaie ; par ce moyen on en guérit.

IBIJARA : eſpece d'Amphisbêne du Breſil, nommé auſſi *Bodety-cega* ou *Cobra de las Cabeças* par les Portugais. Ce ſerpent eſt de la groſſeur du petit doigt & très court ; ſa couleur eſt blanche & luiſante comme de la pyrite de cuivre ; ſes yeux ſont preſque imperceptibles, il jette un poiſon mortel par la tête & par la queue ; les Portugais aſſurent qu'il n'y a point de remede à ſon venin. Ce ſerpent vit ſous terre & ſe nourrit de fourmis & de cloportes.

IBIJAU : Oiſeau de nuit du Breſil : c'eſt le Noitibo des Portugais, & le Tette-chevre des Américains. *Voyez* TETTE-CHEVRE.

IBIRACOA : eſt un ſerpent du Breſil très redoutable ; ſon venin eſt ſi violent, que celui qui en eſt mordu, jette abondamment le ſang par les yeux, les oreilles, les narines, le gozier, & auſſi par toutes les parties baſſes de ſon corps, & il meurt bientôt après. On diſtingue trois eſpeces d'Ibiracoa, qui ne different que par la bigarure de leur peau, qui eſt admirablement bien nuancée.

IBIS : eſt un grand oiſeau de l'Egypte, que la plupart des Auteurs ont confondu avec la Cicogne ; mais l'Ibis eſt plus petit : il a le col & les pieds plus longs à proportion ; ſon plumage eſt d'un blanc ſale & un peu rouſſâtre preſque par-tout le corps : les grandes plumes du bout des aîles ſont noires : tout le tour de la tête eſt dégarni de plumes, mais revêtu d'une peau rouge & ridée : ſon bec eſt gros à ſon origine, coupé par le bout, recourbé en deſſous dans toute ſa longueur & dans ſes deux parties, & de couleur aurore : les côtés du bec ſont tranchans, durs & capables de couper les lézards, les grenouilles, & particuliérement les ſerpens, dont il ſe nourrit : c'eſt pour cela qu'anciennement les Egyptiens avoient mis l'Ibis au nombre des animaux qu'ils adoroient comme leurs Dieux : ils l'embaumoient après ſa mort. Le bas des jambes de l'Ibis eſt rouge, écailleux : cet oiſeau bâtit ſon nid ſur les palmiers les plus hauts ; l'Ibis a cela de particulier, qu'il ne boit jamais d'eau qui ſoit trouble : c'eſt pour cela que les Prêtres Egyptiens ſe purifioient ordinairement avec l'eau où ces oiſeaux avoient bû. On a prétendu que les hommes devoient à cet oiſeau l'invention des lavemens, parcequ'il ſe feringue d'eau ſalée avec ſon bec, lorſqu'il a beſoin de ce remede ; mais ce fait paroît douteux.

La chair de l'Ibis ne ſent pas mauvais, quoiqu'on la garde long tems après la mort de l'oiſeau : elle eſt rouge comme la chair du ſaumon.

L'Ibis noir, vu de près, paroît d'un bleu verdâtre mêlé d'un peu de pourpre ; des Auteurs veulent que ce ſoit une eſpece de *Courlis*. Voyez *ce mot*.

Quoiqu'on diſe que l'Ibis ne vit pas dans notre pays, on en a cependant nourri un pendant pluſieurs mois à Verſailles. M. Perrault en a donné la deſcription anato-

mique dans les *Memoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

ICAQUE : est un prunier des Isles Antilles, dont le fruit est assez semblable à notre prune de damas ; les Sauvages en font tant de cas, que vers le tems de sa maturité, on fait la garde avec des armes, pour empêcher que les vagabonds voisins n'en viennent cueillir : on appelle aussi ce fruit *Prune des Anses.*

ICHNEUMON ou MANGOUSTE, vulgairement appellé RAT DE PHARAON, ou RAT D'EGYPTE, *Mus Ægypti.* C'est un petit quadrupede digité, du genre des Belettes, qui se trouve abondamment en Egypte, & dans les montagnes qui séparent l'Arabie d'avec l'Egypte : son nom arabe est *Garbua.* La longueur de son corps depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue, est d'un pied neuf pouces, celle de sa queue de plus d'un pied & demi ; ses jambes de devant ont environ cinq pouces de long, les pieds, qu'on appelle les *mains*, sont très courts & touchent peu à terre. Ceux de derriere sont plus longs. Tout son corps, excepté le ventre, qui est d'un roux jaunâtre, est couvert de poils variés depuis leur origine jusqu'à leur extrémité, de noirâtre & de blanchâtre. L'Ichneumon a la tête oblongue, le museau court ; l'ouverture de la gueule placée au dessous du museau est très petite ; il a la langue, les dents & les parties naturelles comme le chat, ses moustaches sont très copieuses, il en a trois rangs ; son poil est aussi rude que celui du loup ; ses oreilles sont courtes & tendres : elles sont, ainsi que les pieds, de couleur de chair : il a les jambes noires avec cinq griffes aux pieds de derriere ; sa queue est longue, quarrée & épaisse autour des reins. Au dehors du fondement, cet animal a une entrée fort large & velue, qui s'ouvre lorsqu'il fait chaud, ce qui a donné lieu à quelques-uns de dire que l'Ichneumon est hermaphrodite ; la femelle fait autant de petits qu'une chienne.

L'Ichneumon est l'ennemi du crocodile, dont il brise les œufs, mais sans les manger : on dit même qu'il entre dans le ventre du crocodile, quand il dort, & qu'il lui ronge le foie : cette inimitié pour le crocodile lui a attiré des honneurs divins de la part des Egyptiens.

L'Ichneumon ne sauroit souffrir le vent, dès qu'il le sent souffler, il se retire dans sa caverne; il se garantit du froid en s'exerçant à sauter; il est hardi & se dresse lorsqu'il voit quelqu'autre animal; il attaque de gros chiens, des chameaux mêmes; il marque beaucoup de haine pour l'aspic & pour tous les serpens; quand il les veut combattre, il a l'adresse de se vautrer dans la boue, ou de se plonger dans l'eau, & de se rouler ensuite sur la poussiere, qu'il laisse sécher au soleil, afin de s'en faire une espece de cuirasse.

Quoique l'Ichneumon soit difficile à apprivoiser, on en éleve en Egypte, comme on fait ici des chats, & on les porte vendre à Alexandrie. L'Ichneumon d'Egypte approche pour la forme extérieure de la belette; il a même l'air plus vif, plus familier; il joue & badine volontiers avec les hommes, & plus agréablement qu'un chien; cependant quand il mange, il est traître & colere: alors il gronde presque toujours, & se jette avec fureur sur ceux qui veulent le troubler: comme il aime les œufs de poule, & qu'il n'a pas la gueule assez fendue pour les saisir, il tache de les casser, en les jettant en l'air, ou en les roulant sur la terre de cent manieres différentes; s'il trouve une pierre autour de lui, il lui tourne aussitôt le dos, puis élargissant ses jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant, & le pousse par dessous le ventre pour le casser contre la pierre.

Cet animal ne se sert que de ses pieds de derriere pour marcher; il marche en sautant: il se repose sur ces mêmes pieds appliqués sur son abdomen, & s'assied sur ses genoux pliés, de maniere que ses pieds de devant ne sont pas alors visibles. Nous avons dit qu'on appelle ses pieds de devant, *mains*, parcequ'il s'en sert comme les loirs, pour prendre sa nourriture; ces mains lui servent aussi pour puiser de l'eau & pour boire, les doigts étant courbés. Au défaut d'œufs & d'insectes, il se nourrit de froment & d'une plante nommée, dit-on, *Stfanus*.

On voit des especes d'Ichneumons beaucoup plus petits que ceux de l'espéce précédente.

Kolbe dit que celui du Cap de Bonne-Espérance a la grandeur d'un chat, la forme de la musaraigne ou sou-

ris de campagne, le corps couvert de poils longs, roides, & tachetés de noir & de jaune; il est très commun dans les campagnes du Cap : c'est un grand destructeur de serpens & d'oiseaux : il accompagne volontiers le furet, pour sucer & vuider les œufs de ces animaux.

L'*Ichneumon* du Ceylan est très mal propre, il n'aime qu'à chercher & flairer fortement, il creuse la terre avec le dessus de son museau, qui est en petit assez semblable à celui du cochon; sa tête ressemble à celle de la belette; il approche beaucoup du Renard par la couleur de son poil : le bout de sa queue est frisé, couvert de poils rudes & piquans. Il est d'un caractere fort sauvage, il mord cruellement & déchire tout ce qu'il rencontre. Paresseux pendant le jour, il dort tranquillement dans sa caverne, d'où il sort le soir, en flairant; il grimpe aux arbres, croque les araignées, les vers, les racines tendres des arbres; il regagne sa taniere vers le lever du soleil.

L'*Ichneumon* d'Amérique, ou l'*Yzquiepatl*, ou *Quasje* des Américains, ressemble assez pour la figure & les mœurs à celui du Ceylan.

Ces animaux ne peuvent supporter le froid, ils dorment toujours le jour & veillent la nuit.

Ceux qui desireroient de voir les figures de l'Ichneumon & de l'Hippopotame aux prises avec le crocodile, réunies dans une même sculpture, peuvent aller aux Tuileries examiner la statue qui représente le Nil avec ses quatorze petits enfans : cette troupe d'enfans placés les uns plus bas, les autres plus haut, sur le Dieu du Nil qui est panché sur son urne, sont les symboles des différentes crues du Nil, qui sont de quatorze coudées, & en même tems si avantageuses à l'Egypte. Sur le lit de marbre de ce groupe, se voit aussi le *lotus*, plante dont les Egyptiens font une sorte de pain ou de galette : enfin on y voit l'*Ibis*, l'*Ichneumon*, &c.

ICHNEUMONS, (Mouches.) Ce nom d'*Ichneumon*, qui fut donné originairement par les Egyptiens à l'animal quadrupede que nous venons de décrire, & que ces Peuples jugerent dignes de leur adoration, à cause du service qu'il leur rendoit en cassant les œufs de crocodile, a été transporté par les Naturalistes à

un genre entier de Mouches vives & hardies, qui ne vivent que de chasse, & dont plusieurs nous rendent de très grands services, ainsi que nous aurons lieu de le voir. Ces Mouches sont armées de deux fortes dents, elles ont quatre aîles; leur ventre ne tient à la poitrine que par un filet très fin; elles ont d'assez longues antennes, qu'elles agitent continuellement; ce qui les a fait nommer aussi *Mouches à antennes vibrantes* : ce caractere frappant les fait aisément distinguer des autres especes de Mouches. La chasse favorite des Ichneumones est celle qu'elles font aux araignées, sur lesquelles elles tombent comme des vautours.

Il seroit inutile & presque impossible de parcourir toutes les différentes especes de Mouches Ichneumones. Il suffit de savoir que leur nombre est prodigieux, qu'il y en a de toutes les grandeurs, depuis celle de la Demoiselle jusqu'à celle du plus petit moucheron. La plupart des Mouches Ichneumones ont la même forme; leur ventre est séparé de la poitrine par un filet, ainsi que nous l'avons dit; mais la Demoiselle & la Punaise de jardin font une exception à cette régle. De ces Mouches Ichneumones: les unes n'ont point de queue apparente, d'autres en ont & souvent des très-longues.

Ce sont les femelles des Ichneumons qui sont pourvues de ces queues, qui ont une espece d'aiguillon, ou plutôt une véritable tarriere, capable de pénétrer les chairs les plus compactes, & quelquefois aussi des corps qui ont la dureté de la pierre. Les unes portent cet instrument renfermé dans le corps, les autres le portent tout entier au dehors; ce qui fait que même quelques Ichneumons femelles n'ont point ces queues apparentes.

Lorsqu'une Mouche Ichneumone est pressée du besoin de pondre ses œufs, elle va se poser sur une chenille ou sur un ver, dont le corps est quelquefois plus grand que le sien. L'insecte a beau s'agiter, se tourmenter, la mouche enfonce sa tarriere, & coule un œuf au fond de la petite plaie qu'elle vient de faire : la chenille en reçoit de cette maniere vingt ou trente, suivant que la mouche est plus ou moins petite; car les mouches plus

grosses n'en mettent qu'un ou deux, suivant la force des vers qui doivent naître de ces œufs.

D'autres mouches Ichneumones se contentent de coller un ou plusieurs œufs sur le corps de la chenille; les vers sortent toujours par la pointe de l'œuf qui touche immédiatement le corps de la patiente, & s'y enfoncent. Ils y trouvent leur nourriture à l'instant de leur naissance, car ils se nourrissent du corps même de la chenille.

La structure de la tarriere de ces mouches Ichneumones est très curieuse; on l'observe aisément dans les Mouches à longue tarriere. Cette queue, que l'on avoit prise autrefois pour un ornement, ou comme quelque chose de propre à diriger leur vol, est composée de trois filets, dont les deux collatéraux sont creusés en goutiere, & servent d'étui pour contenir une tige ferme, solide, dentelée par le bout, le long de laquelle regne une cannelure qui est le canal par lequel l'insecte fait descendre l'œuf. Ces Mouches à longues tarrieres s'attachent aux endroits où elles reconnoissent les nids de guêpes ou d'abeilles maçonnes, soit qu'ils soient placés dans le bois, ou qu'ils soient construits de mortier ou de sable; elles se placent sur ces nids, & en faisant faire plusieurs demi-tours à droite & à gauche à leur tarriere, qu'elles soutiennent avec leurs pattes de derriere, de peur qu'elle ne soit brisée, elles pénetrent dans le fond du nid, & y déposent un œuf ou plusieurs, d'où doivent naître des vers qui mangeront ceux pour qui l'abeille ou la guêpe avoient pris tant de précaution, afin de les mettre à l'abri de tous ennemis.

Il y a des Mouches Ichneumones si petites, & qui ont une tarriere si forte, qu'elles percent les œufs de papillon & y déposent leurs œufs; on voit, avec surprise, sortir d'un tas d'œufs de papillons, une multitude de petites mouches.

La chenille qui récelle dans son corps un si grand nombre d'ennemis, n'en paroît pas d'abord fort incommodée. Lorsqu'on vient à ouvrir cette chenille, on trouve toutes les parties intérieures entieres, ce qui donne lieu de penser que ces vers ne vivent que des li-

queurs qui servent à l'entretien & à l'accroissement de la chenille, mais qu'ils les corrompent & qu'ils les empoisonnent par leur séjour. On voit, avec étonnement, au bout de quelques jours auprès du cadavre de la chenille, quelquefois une vingtaine ou une trentaine de petites coques de soie d'un beau jaune, ou de quelqu'autre couleur. Ce sont les vers des Ichneumons qui se sont filés ces coques pour subir leur métamorphose.

Les Mouches Ichneumones font quelquefois périr un très grand nombre de chenilles; on en a eu la preuve dans l'automne de l'année 1731, & le printems de 1732: ces années furent si favorables aux chenilles, que leur multiplication donna de justes inquiétudes. Le Public en fut allarmé, & les Magistrats y apporterent, par de sages réglemens, tout le remede que la prudence humaine pouvoit suggerer. Mais ce qui faisoit multiplier ainsi les chenilles, fit aussi multiplier, dans la même proportion, les mangeurs de chenilles. Les trois quarts & plus des Chrysalides que l'on ouvroit, (car il est bon d'observer que les chenilles qui ont le corps rempli de ces œufs étrangers, subissent leur métamorphose ordinaire) avoient toutes des vers dans le corps qui les rongoient. Ces vers étoient nés des Ichneumons, & ils firent plus de besogne que le travail des hommes pour nous délivrer de cette peste.

Il n'est pas rare de voir dans les jardins une chenille attachée sur une feuille, & auprès d'elle de petites coques de la grosseur d'un grain de froment, rondes, blanches, que l'on prendroit pour des œufs que la chenille couve: la chenille paroît pleine de vie lorsqu'on la touche, mais elle est cependant dans un état de langueur, & paroît fixée sur le lieu par les soies de la coque qu'ont filé les vers qui sont sortis de ses flancs.

Il y a une coque de vers d'Ichneumons, qui est des plus curieuses; elle se trouve le plus ordinairement suspendue comme un lustre, par un fil long de trois ou quatre pouces, à quelques branches de chêne; car c'est sur cet arbre que vit la chenille dans le corps de laquelle la Mouche Ichneumone dépose son œuf. Cette coque est traversée par une bande blanche dans son milieu; dès qu'on la détache & qu'on la pose sur la

main, elle saute à terre, où elle continue encore de faire plusieurs sauts qui se succedent les uns aux autres. C'est de cette espece de coque que M. Carré avoit parlé dans les Mémoires de l'Académie; il en avoit vu un jour plusieurs sautillant le long d'une allée, mais il n'en avoit point découvert la méchanique.

Cette coque contient un ver sauteur, qui en s'élançant l'éleve en l'air, & l'éleve quelquefois jusqu'à trois ou quatre pouces en hauteur, & autant en longueur; on peut s'en assurer aisément, en présentant une pareille coque aux rayons du Soleil; elle est assez transparente pour permettre à un œil pénétrant de voir ce qui se passe au dedans.

Il y a de certains petits Ichneumons qui se distinguent de tous les autres insectes, par les préludes amoureux qui précedent leur accouchement. Dans les tendres momens qui invitent à perpétuer l'espece, les mâles préviennent leurs femelles par des empressemens & des signes redoublés & très expressifs de l'amour le plus vif; ils donneroient des leçons aux amans les plus passionnés.

ICICARIBA. *Voyez à l'article* Résine Elemi.

ICTHYOCOLLE. *Voyez* Esturgeon.

ICHTYODONTES. *Voyez* Glossopètres.

ICHTYOLITHES, nom qu'on donne à des poissons pétrifiés, qu'on trouve assez fréquemment dans les carrieres d'ardoise, ou de pierres feuilletées. Quelquefois ces poissons sont en relief, adhérans à la pierre: d'autrefois la pierre se sépare, & on voit le relief d'un côté & l'empreinte de l'autre: souvent aussi on n'a que l'empreinte que le poisson a laissée avant que d'être détruit. On a outre cela des parties de poissons très reconnoissables, des têtes, des ouies, des nageoires, des queues, des arrêtes, des squelettes, des vertebres, des dents & des machoires. Il n'y a point de cabinet de fossiles où l'on ne montre de ces poissons, ou quelques unes de leurs parties, & souvent même minéralisés.

On donne le nom d'*Ichtyomorphes*, ou d'*Ichtyotypolites* aux pierres qui représentent des empreintes de poissons: elles sont plus communes que les Ichtyolites en relief. On donne le nom d'*Ichtyospondiles* aux vertebres des poissons.

ICHTYOPHAGES. On donne ce nom aux animaux qui ne vivent que de poissons ; de même qu'on nomme *Sarcophages* ceux qui ne vivent que de chair.

IDOLE DES MAURES, nom que les Hollandois ont donné à un poisson que les Maures ont en si grande vénération, que quand ils en prennent dans leurs filets ils le rejettent à la mer. Les Chrétiens, qui vivent parmi les Maures, n'ont pas pour ce poisson la même vénération, puisqu'ils en mangent une bonne quantité. Ce poisson a une espece de dard sur le dos, il a le grouin d'un cochon, & des dents dans la gueule.

JEAN-LE BLANC, *Pyrargus*, est l'Aigle à queue blanche, qu'on appelle aussi *Oiseau de St. Martin*. Cet oiseau est redouté des Paysans, par les dommages qu'il leur cause ; il mange leur volaille encore plus hardiment que le milan : à le voir voler on le prendroit pour un héron, il bat des ailes & ne s'éleve pas aussi haut que la plupart des oiseaux de proie : soir & matin il vole contre terre dans les basses cours, le long des bois & aux bords des forêts, en cherchant la volaille, les perdrix, les jeunes lapins & les petits oiseaux.

JEK ou JEREPEMONGA, est un serpent aquatique du Bresil, qui se tient souvent dans l'eau sans faire aucun mouvement : il est d'une substance si visqueuse, que tous les animaux qui touchent sa peau s'y collent de maniere qu'on a peine à les en arracher ; ainsi il en fait aisément sa proye. Ruisch dit que ce serpent sort quelquefois de l'eau pour se mettre sur le rivage, où il s'entortille ; & que si quelqu'un alors y porte la main pour le prendre, elle s'y attache ; & s'il en approche l'autre main, croyant s'en débarrasser, elle y demeure pareillement attachée : aussi-tôt ce serpent s'étend de sa longueur, & retournant dans la mer, emporte avec lui sa prise & en fait sa pâture.

JEKKO ou GEKKO, est un genre de Salamandres ovipares de l'Isle de Ceylan. Le Jekko a les pieds plus élevés & la queue plus courte que la Salamandre ordinaire : il a cinq doigts à chaque pied, il est couvert de petites écailles, quelquefois sa queue est ronde & par anneaux. Il y a encore le *Jekko étoilé*, qui est une espece

de Salamandre aquatique de l'Arabie, ou la Salamandre cordyle d'Egypte.

JET-D'EAU-MARIN, est une production singuliere du Cap de Bonne-Espérance, qu'on prendroit d'abord pour une éponge ou pour une masse de mousse; elle tient assez fort aux rochers pour résister aux vents & aux vagues; sa couleur est verdâtre : ce Jet-d'eau-marin distille de lui-même une humeur aqueuse. Ce qui nous le fait regarder comme un zoophyte, c'est que dans l'intérieur il renferme une substance charnue informe, qu'on prendroit pour un gésier : on ne lui découvre aucun signe de vie animale; mais pour peu qu'on le touche, il pousse, par deux ou trois petits trous, d'assez beaux jets d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, jusqu'à ce que son réservoir soit entiérement épuisé : tout ceci indique que c'est une espece d'holoturie ou un zoophyte.

JEUX DE LA NATURE, *Lusus naturæ.* Les Naturalistes donnent ce nom à des pierres que l'on tire du sein de la terre, & qui ont différentes configurations, assez relatives aux productions des autres regnes de la Nature : c'est ainsi qu'il y en a qui portent l'image des végétaux & des animaux. *Voyez les mots* DENDRITES & EMPREINTES.

Il y en a aussi qui représentent des choses artificielles, comme si elles avoient été jettées en moule ou travaillées par un Sculpteur. Celles-ci ne doivent souvent cette configuration extraordinaire, qu'à certaines especes de Madrepores, qui, comme l'on sait, ont des formes bizarres & variées à l'infini. *Voyez à l'article* JEUX DE LA NATURE, *pag. 326, Vol. II de notre Minéralogie. Voyez aussi les mots* PIERRE DE CROIX, GEODES, PRIAPOLITES, PIERRES TAILLÉES, *& l'article* STALACTITES *dans ce Dictionnaire.*

IF ou YF, *Taxus*, arbre fort connu, qui ressemble au sapin & à la pesse, & qui croît aux lieux montagneux, pierreux & escarpés, aux pays chauds, comme en Languedoc, en Provence & en Italie : on le rencontre aussi en Suisse, en Angleterre & en d'autres pays, dans les montagnes & forêts ombrageuses. Sa racine est

grosse, dure & profonde : elle pousse un tronc élevé, qui forme un arbre toujours verd. Son bois est fort dur, rougeâtre, veiné, incorruptible, propre à faire des cannes, des tables, des tasses, & plusieurs autres meubles. Ses feuilles sont semblables à celles du sapin, mais plus foibles, plus pointues, & disposées comme les dents d'un peigne, luisantes en dessus, d'un verd noirâtre, d'un goût un peu amer. Ses fleurs, qui paroissent au printems, sont des chatons d'un verd pâle, composés de quelques sommets remplis d'une poussiere très fine, taillés en champignon, & recoupés en quatre ou cinq crenelures ; ces chatons ne laissent aucune graine après eux. Les fruits naissent sur le même pied, mais dans des endroits séparés ; ces fruits, qui mûrissent en automne, sont des baies molles, rougeâtres, pleines de suc, creusées sur le devant en grelot, d'une belle couleur d'écarlate, qui ne renferment qu'une semence ovale, dont l'écorce est dure, brunâtre, & contient une moëlle d'un goût assez agréable, mais foible, & tirant sur l'amertume.

On ne connoît qu'une espece d'If, mais qui donne une variété, à feuilles panachées. L'If vient de marcotte, ou mieux encore de graine, mais elle reste plus d'un an en terre sans lever. Gesner dit qu'il reprend aisément, si on le transplante tout petit, & il dure plus d'un siecle. Les grands Ifs ne sont plus de mode que dans les grandes allées ou dans les parcs : on les réduit en pyramides de trois ou quatre pieds de haut pour les parterres : ces pyramides faisoient autrefois un des principaux ornemens des jardins.

Les arcs les plus estimés chez les Anciens, étoient faits de bois d'If ; & encore aujourd'hui nos Menuisiers & nos Tourneurs en font grand cas. Evelyn dit que ce bois ne le cede à aucun autre en bonté pour faire des dents de roues de moulin, des essieux de charrettes, & même des instrumens de musique. Les Allemands en décorent leurs étuves.

Dioscoride, Galien & Pline, suivis de toute l'antiquité, ont regardé l'If comme un poison. Jules-César, dans le *6 Liv. de ses Comment.*, dit que Cativulcus Roi des Eburoniens s'empoisonna avec le suc d'If. Mathiole &

J. Bauhin, rapportent nombre d'expériences, qui confirment ses mauvaises qualités. Le P. Schoot, Jésuite, assure que si l'on jette de l'If dans de l'eau dormante, les poissons en deviennent tout étourdis ; de sorte qu'on peut les prendre avec la main. J. Bauhin a également observé cette vertu narcotique sur les bestiaux ; Rai semble confirmer cette expérience, en parlant d'un If fort touffu, qu'on cultivoit dans le jardin de Pise : il dit que les Jardiniers, qui avoient soin de tondre cet arbre, ne pouvoient rester plus de demi heure à faire ce travail, sans ressentir une violente douleur de tête, qui les empêchoit de continuer leur ouvrage. Jusqu'ici tout paroît concourir à ranger l'If dans la classe des poisons.

Cependant, si l'on écoute Lobel & Camerarius, & encore plus l'expérience, on reconnoîtra bientôt que cet arbre n'est pas dangereux dans tous les pays. Lobel rapporte, qu'en Angleterre les enfans mangent impunément, tous les jours, des fruits de l'If, & que ces mêmes fruits servent de nourriture aux pourceaux. Le Botaniste Anglois Gerard dit en avoir mangé, avec plusieurs personnes, sans qu'il en ait ressenti aucun trouble, & qu'il a dormi souvent à l'ombre de cet arbre sans mal de tête & sans aucun accident : on voit tous les jours des enfans manger des baies d'If, au Jardin Royal des Plantes de Paris, sans qu'il en résulte aucune incommodité.

Tant de faits si contraires, nous portent à croire que cet arbre n'a aucune qualité vénimeuse par lui-même ; & que s'il est dangereux dans d'autres pays, on doit l'attribuer au climat qui lui donne cette mauvaise qualité. Aussi Dioscoride dit que l'If, qui naît en Italie & dans la Gaule Narbonnoise, est venimeux ; mais il convient qu'il ne l'est pas ailleurs : il en est de même du *Napel*, qui n'est dangereux que dans certains climats.

IGNAME ou INHAME, espece de plante de la Negritie, dont les Negres & quelques Sauvages de l'Amérique, où il s'en trouve aussi, se nourrissent.

L'Igname est regardé à la Guyane, comme une liane. Sa racine est longue d'un pied & demi dans les bonnes terres : elle se plante en Décembre ; on peut, six mois après, l'arracher : on connoît sa maturité, lorsque les feuilles se flétrissent. On la coupe en morceaux ; on la

mange rôtie ſous la braiſe ; ou bien quand elle eſt d'une groſſeur moyenne, on la fait bouillir entiere avec le bœuf ſalé : elle ſert quelquefois de pain ; on en fait auſſi des bouillies agréables. Les Negres en font du *Langou*. *Maiſ. Ruſt de Cayenne.*

IGNARUCU eſt un animal amphibie, qui ſe trouve quelquefois au Breſil, & communément dans les rivieres de Saint-François & de Paraqua. Cet animal, qui eſt ennemi de l'homme, a la forme d'un crocodile : il vit dans l'eau, & peut auſſi ſe retirer ſur terre dans les buiſſons ; il grimpe même ſur les arbres. Il eſt d'une couleur noirâtre : ſon corps eſt uni & tacheté, comme la peau d'un ſerpent. L'ouverture de ſa gueule eſt grande ; ſes dents ſont d'une médiocre grandeur & menues ; ſes ongles ſont étroits & arqués, mais trop foibles pour faire du mal : ſes œufs, qu'il fait en grande quantité, ſont d'un fort bon goût : ſa chair eſt très douce, & paſſe pour un mets délicieux en Amérique. Les Eſpagnols, qui en avoient horreur, & qui n'en mangeoient point autrefois, ont appris des Américains le cas qu'il en faut faire ; auſſi en font-ils uſage aujourd'hui. L'Ignarucu peut vivre dix jours, & même quelquefois vingt, ſans boire ni manger.

IGUANA. *Voyez* Leguana.

IMBRICATA eſt un coquillage bivalve du genre des *Cœurs*. *Voyez* Faitiere.

IMBRIM eſt un oiſeau des parages de l'Iſle de Feroë, & qui ne ſort jamais de l'eau, diſent les *Actes* de Copenhague, parceque ſes ailes ſont trop petites pour voler, & ſes pieds trop foibles & trop en arriere pour ſoutenir le poids de ſon corps. Les gens du pays croient que c'eſt une eſpece d'Alcyon, nommé vulgairement *Jis fugl* ; mais l'Imbrim eſt plus gros : il excede même la groſſeur d'une oie : ſon plumage eſt gris, à l'exception d'un cercle blanc au col. On a encore remarqué qu'il a ſous chaque aile un creux capable de contenir un œuf ; l'on préſume qu'il y tient ſes œufs cachés, & qu'il les couve ainſi. Cet oiſeau ne fait jamais plus de deux petits. On ne voit guere ces oiſeaux ſur les côtes, qu'à l'approche d'une tempête ; leurs cris font connoître aux habitans l'endroit où ils ſont. On amorce les jeunes Im-

brunis, en leur présentant des morceaux de linge blanc pour les attirer à la portée du fusil; mais les vieux ne sont pas la dupe de cette ruse.

IMMA, espèce d'ochre rouge, ferrugineuse, dont les Teinturiers & les Peintres se servent en Perse, & que les femmes du pays emploient aussi pour se colorer le visage. Cette terre se tire particulierement de la montagne de Chiampa, près de Bander-Abassi.

IMMORTELLE, *Elichryssum*. C'est une plante qui s'éleve à la hauteur d'un pied, dont les tiges sont très dures, lanugineuses, garnies de feuilles étroites, velues & blanchâtres. Les fleurs naissent aux sommités des tiges, ramassées en maniere de tête, composées de plusieurs fleurons réguliers, soutenus par des calices écailleux fort secs: il y en a de jaunes, de blanches & de rouges: c'est de la différence de ces couleurs, qu'on l'a nommée quelquefois *Amarante jaune* ou *Bouton d'or*, &c. Cette fleur est nommée, avec raison, *Immortelle*; car elle se conserve plusieurs années sans se flétrir ni se pourrir; effet qu'il faut attribuer à ce que les pétales des fleurs sont dans un état de siccité, semblable à celui que l'on procure à d'autres fleurs, en les faisant dessécher dans un bain de sable. *Voyez* FLEURS.

L'Immortelle croît naturellement aux lieux secs, en Languedoc, à Montpellier, en Provence: elle fleurit en Septembre. Son odeur est forte & agréable: la graine qui succede à chaque fleuron, est pareillement odorante, oblongue, fauve & garnie d'une aigrette: sa racine est simple, bien nourrie, ligneuse, ayant une odeur approchante de celle de la gomme élemi. Cette plante est apéritive, vulnéraire & hystérique. On replante l'Immortelle en Septembre, comme beaucoup d'autres fleurs.

IMPANGUEZZE. *Voyez* EMPAKASSE.

IMPÉRATOIRE, *Imperatoria*, est une plante qui se plaît dans les Alpes, les Pyrenées, & sur le Mont-d'Or. Sa racine, qui est fameuse en Médecine, serpente obliquement: elle est de la grosseur du pouce, & très garnie de fibres, genouillée, brune en-dehors, blanche en-dedans, d'un goût très âcre, aromatique, un peu amer, qui pique fortement la langue, & qui échauffe

toute la bouche. Les feuilles sont composées de trois côtes, arrondies, vertes, grandes, partagées en trois, & découpées à leurs bords. La tige s'éleve à la hauteur de deux pieds ; elle est cannelée, creuse, & porte des fleurs en rose, disposées en parasol ; il leur succede des fruits formés de deux graines applaties, presque ovales, un peu rayées & bordées d'une aile très mince.

L'IMPÉRATOIRE, qu'on cultive dans les jardins, a moins de force que celle des montagnes. Lorsqu'on fait une incision dans la racine, les feuilles & la tige de l'Impératoire, il en découle une liqueur huileuse, d'un goût aussi âcre que le lait du Tithymale.

La racine & la graine donnent dans la distillation beaucoup d'huile essentielle, qui surpasse, par son odeur & par ses vertus celle de l'angélique. La racine est sudorifique, dissipe les vents de l'estomac, des intestins & de la matrice. Hoffman la vante comme un remede divin pour rétablir les régles des femmes & pour guérir la stérilité ou la froideur des hommes : elle aide la digestion & facilite la respiration ; mais le principal usage est dans les maladies qui viennent de poison & dans les coups d'instrumens empoisonnés, même dans l'apopléxie : cette racine entre dans l'orviétan & la thériaque.

IMPITOYABLE. Goëdard donne ce nom à une espece de chenilles qui se mangent reciproquement quand elles n'ont point de feuilles de souci pour leur nourriture.

IMPITOYABLE ou MANGE ROSE, est un ver tellement pernicieux aux jeunes & tendres boutons de rose, qu'il consume en peu de tems le cœur des roses & toute la substance, de façon que ces fleurs n'arrivent jamais à leur perfection quand elles ont été une fois attaquées par ces sortes de vers.

IMPOSTEUR. Ce nom a été donné par les Indiens à un poisson qui ressemble à la carpe par la forme de sa tête, & qui tient caché dans sa bouche une espece de langue, faite en dard, qu'il fait sortir lorsque la faim le presse & dont il se sert pour prendre les petits poissons : il en avale jusqu'à douze à la fois ; ensuite il retire son long aiguillon, & nage la bouche fermée, jusqu'à ce

qu'un nouveau besoin & l'occasion demandent qu'il en fasse usage. Les Voyageurs disent que les Indiens font grand cas de ce poisson, & que sa chair est un mets délicieux. *Voyez* Ruisch (*de Pisc. T. II.*)

INCRUSTATIONS, *Incrustata*. Nom qu'on donne à des concrétions pierreuses, feuilletées ou grainelées, plus ou moins compactes, de différentes duretés, qui revêtent, en maniere de dépôt, diverses substances, & qui se forment dans le sein de certaines eaux, lesquelles tiennent en dissolution des mollecules terreuses, ou pierreuses, ou salines, ou minérales, ou métalliques. *Voyez la théorie de cette méchanique naturelle à l'article* Stalactites.

INDE, *Indicum*. Nom que l'on donne à une fécule ou à un suc épaissi, bleu, ou de couleur d'azur foncé, & qu'on nous apporte en masse ou en pâte séche des Indes occidentales.

Cette pâte féculente est tirée des feuilles de la plante nommée *Anil* par les Espagnols, laquelle croît au Bresil. Elle est haute d'environ deux pieds; ses feuilles sont rondes, assez épaisses, petites & verdâtres; ses fleurs sont semblables à celles des pois rougeâtres; il leur succéde des gousses longues & recourbées, contenant des semences, oblongues & olivâtres. Toute cette plante a un goût amer & piquant: des Voyageurs disent que c'est une espece de sain-foin, qui d'abord ne s'éleve qu'à la hauteur de deux pieds & demi; mais qui, lorsqu'on ne le coupe pas, prend forme d'arbrisseau, & pousse un grand nombre de rameaux. Les Indiens disent que l'anil est vulnéraire & céphalique.

Il y a plusieurs especes d'Inde, le meilleur est celui qu'on appelle *Inde de Serquisse* ou de *Cirkest*, du nom du village indien où il se fait: on choisit l'Inde en morceaux quarrés applatis, peu durs, nets, nageant sur l'eau, inflammables, d'une belle couleur bleue ou violette foncée, surchargée de purpurin, semblable en cela à l'indigo. *L'Inde en marons*, qu'on appelle *Indigo d'Agra*, est encore d'une assez bonne qualité.

L'Inde est employé dans la teinture, dans la peinture: on l'emploie broyé & mêlé avec du blanc pour faire une couleur bleue; car si l'on s'en servoit sans mê-

linge, il teindroit en noirâtre. On le broie quelquefois avec du jaune pour faire une couleur verte. Les blanchisseuses employent l'Inde pour donner une couleur bleuâtre à leur linge : les Médecins en ordonnoient autrefois dans les bains pour fortifier les nerfs.

On donne aussi le nom d'Inde à la fécule du Pastel ou Guesde ; & encore au bois d'Inde. *Voyez* PASTEL & BOIS D'INDE.

INDIGO. C'est une fécule tirée aussi de l'anil, & qui ne différe de l'Inde, dont il est parlé à l'article précédent, qu'en ce qu'il a été extrait de la tige & des feuilles de la plante, au lieu qu'on n'a employé que les feuilles pour tirer l'Inde. Les Marchands distinguent plusieurs especes d'Indigo ; le meilleur & le plus estimé est celui qu'on appelle *Indigo-Gatimalo*, du nom d'une ville des Indes occidentales, où l'on le prépare : il doit être leger, net, peu dur, nageant sur l'eau, inflammable & se consumant presqu'entierement ; sa couleur est d'un beau bleu ; quand on le frotte sur l'ongle, il y reste une trace qui imite le coloris de l'ancien bronze.

Ce que l'on nomme *bleu de Java* est un Inde que les Hollandois préparent avec l'Indigo : il paroît que l'on travaille de l'Indigo en Malabar, mais les échantillons que nous en avons reçus, sont bien inférieurs à toutes les especes d'Indes connues.

M. de Préfontaine, *Maiſ. Ruſt. de Cay.* dit qu'on cultive beaucoup la plante de l'Indigo dans nos Colonies Françoises, c'est même une des meilleures cultures de l'Amérique, & en même-tems une des plus délicates. Elle exige une bonne qualité de terre, & beaucoup d'attention de la part du Cultivateur. Le terrein doit être plat, uni, humide & très gras. L'Indigo se séme en tems humide dans des trous allignés à un pied de distance, auxquels on donne trois pouces de profondeur. Les Négres semeurs mettent dix graines dans chaque trou, qu'ils recouvrent soigneusement avec leurs pieds. On voit ordinairement sortir la plante six jours après. Il faut avoir soin de sarcler les mauvaises herbes. Au bout de deux mois l'Indigo est bon à être coupé, ce qui se connoît par la facilité que les feuilles ont à se casser, & par leur couleur vive foncée : on coupe l'In-

digo par un tems humide. La plante peut durer deux ans; on la coupe avec des faucilles, & on met ce qui a été coupé dans de grands morceaux de toiles pour le porter à la manufacture. L'Indigo coupé avant sa maturité donne une plus belle couleur, mais il rend beaucoup moins: s'il est coupé trop tard on perd encore plus, & on a un Indigo de mauvaise qualité. Cette plante, dit M. de Préfontaine, est sujette à une espéce de chenille qui vient par vol comme une nuée, & la mange totalement dans peu de tems. Cet insecte est commun, surtout à Saint-Domingue. La seule ressource de l'habitant est de couper son Indigo dans l'état où il est: on le jette dans l'eau avec les chenilles qu'on en separe par ce moyen. On emploie encore, pour la destruction de ces chenilles, une autre méthode qui paroît singuliere: sitôt que l'Indigo en est attaqué, on laisse entrer des cochons dans la piéce d'Indigo, ces animaux avec leur nez font remuer la tige & en font tomber les chenilles, sur lesquelles ils se jettent avidement. Il faut pour fabriquer l'Indigo, avoir trois cuves posées les unes sur les autres à des hauteurs différentes & près d'un reservoir d'eau: la premiere s'appelle *Trempoire*, la seconde *Batterie*, & la troisieme *Diablotin*; c'est celle où le produit des deux autres se rassied & dans laquelle l'Indigo s'acheve. Cette operation se réduit à macérer la plante dans la premiere cuve où elle fermente, à decanter l'eau devenue bleue dans la seconde cuve, & à agiter l'eau à force de manivelle jusqu'à ce que la partie colorante & errante s'agglomere en petits grains. L'adresse de l'Indigotier consiste à saisir l'instant convenable. Pour cet effet, pendant que les Negres battent, il tire de l'eau de la batterie, dans une tasse de cristal, & il examine si la fécule se précipite, ou si elle est encore errante. Dans le premier cas il faut cesser de battre, dans l'autre il faut continuer. L'operation étant faite, l'eau s'éclaircit, la fécule se précipite, on lâche l'eau, & la fécule ou matiere boueuse tombe dans la troisieme cuve, où elle se rassied. Dans cet état on la prend avec une cuillier & on en emplit des chausses de figure conique de la longueur de quinze à vingt pouces, afin que l'humidité s'évaporant, l'Indigo acquére une con-

fistance de pâte. On vuide alors ces chausses dans des caissons quarrés ou oblongs d'environ deux à trois pouces de profondeur : on fait sécher l'Indigo à l'air, mais à l'ombre. Une trop grande humidité ne lui est pas moins contraire, car il se corromproit ; au soleil il perdroit sa couleur : enfin on le coupe en petits pains quarrés pour l'envoyer en France.

INDIGO BATARD, est une espece de *Barbe de Jupiter*. Voyez *ce mot*.

INDIGO SAUVAGE. Cette plante vient naturellement dans la Guiane. Les Créoles disent que sa racine écrasée & appliquée sur les dents en amortit la douleur.

INSECTE, *Insectum*. En général on donne ce nom à de petits animaux composés d'anneaux ou de segmens. Les parties des insectes sont assez distinctement organisées, pour qu'on y puisse distinguer une tête, une poitrine, un ventre, des pieds, & souvent des aîles, sur-tout dans ceux qui se métamorphosent : toutes ces parties, comme coupées, tiennent les unes aux autres par de menus filamens, qui sont autant de canaux ou d'étranglemens, & dont la méchanique éloigne ou approche les anneaux les uns des autres dans une membrane commune qui les assemble, de sorte que toutes ces parties semblent jouer & glisser les unes sur les autres. Cette définition ne détermine pas encore l'idée qu'on doit se former des insectes, & il est peut-être difficile d'employer un terme qui embrasse tout à la fois le genre entier de insectes : car on a besoin de plus d'un caractere pour se former une notion exacte de ces animaux, & de leur constitution.

Le premier, selon M. Rœsel, est que l'animal dont il est question, n'ait ni ossemens, ni arrêtes : 2°. qu'il soit pourvu d'une trompe, ou d'un aiguillon, ou d'une bouche qui s'ouvre, ou qui se ferme, non d'en haut ou d'en bas, mais de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche : 3°. qu'il soit privé de paupières, ou d'équivalent : 4°. qu'il ne respire pas l'air par la bouche, mais qu'il le pompe & l'exhale par la partie supérieure de son corps, & par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle *stigmates* : observation qu'on peut répeter sur tous les insectes, dans un verre d'eau : cette der-

niere définition des insectes, est encore insuffisante pour bien des Lecteurs : considérons les sous un autre point de vue.

Divisions des Insectes.

Il y a diverses sortes d'insectes : ceux qui s'occupent de l'étude de ces animaux, les distinguent en *insectes aquatiques* & en *terrestres* ; il n'y en a qu'un petit nombre dans l'une & l'autre espece qui ne se métamorphosent pas. Les uns sont sans pieds, (*apodes*) telles que les *sangsues*, les *vers*, les *limaces* & les *moules*, &c. ceux qui en sont pourvus, n'en ont pas moins que six. Ceux qu'on appelle *polypodes*, en ont au moins quatorze. Enfin il y en a qu'on appelle *centipedes*, & *millepedes*, à cause du grand nombre de leurs pieds.

Parmi les insectes qui ont des pieds, les uns sont aîlés, les autres ne le sont pas ; & de ceux-ci, il y en a qui le deviennent, dès qu'ils ont changé de forme, comme les chenilles transformées en papillons ; ceux à qui il ne vient point d'aîles, sont ces especes de chenilles appellées *scolopendres*, & quelques-autres de même nature.

Parmi les insectes qui ont des aîles, il y en a qui les portent toujours tendues, comme les papillons, les mouches, les abeilles & autres ; d'autres les tiennent cachées & renfermées dans un étui : telles sont les cantharides & les especes de scarabées : de ceux ci, il y en a qui ont deux aîles, & les autres quatre.

Les Naturalistes trouvent encore dans les insectes des caracteres qui ont des détails suffisans pour servir à distribuer les genres en especes : ce sont ceux des aîles dont nous avons dit quelque chose.

On distingue ce genre d'animaux, dont les aîles sont dans des étuis, tels que les escarbots, le cerf-volant, le hanneton, les cantharides, le bupreste, la calandre & le grillon, sous le nom de *Coléopteres*. Ceux qui n'ont que des moitiés d'aîles, tels que les cigales, les punaises volantes, les sauterelles, le *Kermès*, le scorpion de marais, les chenilles de Pologne, sous le nom d'*Hémipteres*.

Ceux qui ont des aîles nerveuses, tels que les mou-

ches-scorpions ; la mouche du *Formica-leo*, les éphémeres, sous le nom de *Névropteres*.

Ceux qui ont les aîles écailleuses, tels que les papillons diurnes & nocturnes, sous le nom de *Lepidopteres*.

Ceux qui ont des aîles membraneuses, tels que les guêpes & les mouches ichneumones, les abeilles, les fourmis volantes, sous le nom d'*Hyménopteres*.

Ceux qui ont deux aîles, tels que les mouches communes, sous le nom de *Dipteres*.

Ceux qui sont sans aîles, tels que les poux, les cloportes, les puces, les cirons, les araignées, sous le nom d'*Apteres*. A l'égard des insectes qui vivent dans l'eau, & qui sont *testacées* ou *crustacées*, on leur donne cette épithete avec le nom d'*insectes apteres aquatiques*.

Cette méthode qui est en partie celle de M. Linnæus, laisse encore à désirer bien des choses, puisqu'il y a des insectes dont les aîles sont plus ou moins entieres, dures, tendres, poudreuses ou lisses ; quelques-uns des insectes ont des poils, des piquans, des boutons, des antennes plus ou moins longues, enflées ou velues ; d'autres ont des pinces pour saisir leur proie, ou des dents, ou un aiguillon, qui leur sert à se défendre ou à manger, ou à pondre ; enfin il y a des insectes qui ne ressemblent presque point à des animaux, tels que les *Gallinsectes*, les *Progallinsectes*, &c. Voyez *ces mots*.

Ne pourroit-on pas distinguer les insectes, en insectes à *quatre aîles*, à *deux aîles*, à *aîles à étuis*, *sans aîles*, en *nuds*, ou *couverts de croutes* ?

Description de différens organes des Insectes tels que les yeux à réseau, les stigmates, la voix & l'oreille.

L'histoire que nous nous proposons de donner ici de ces organes, mérite quelque attention de la part du Lecteur ; nous avons réuni ces différens articles sous un même point de vue, parcequ'ils sont propres à la plupart des insectes : à l'égard des organes qui sont particuliers à chaque espece d'insecte, nous en traitons sous le nom de l'insecte même.

Les yeux à réseau, sont peut-être, de toutes les parties des insectes, la plus propre à nous faire voir avec quel prodigieux appareil la Nature les a formés, & à

nous montrer en général combien elle produit de merveilles qui nous échappent. Les plus grands Observateurs microscopiques n'ont pas manqué d'étudier la structure singuliere de ces yeux. Ceux des mouches, des scarabées, des papillons & de divers autres insectes, ne different en rien d'essentiel. Ces yeux sont tous à-peu-près des portions de sphere, leur enveloppe extérieure peut être regardée comme la cornée. On appelle *Cornée*, l'enveloppe extérieure de tout œil, celle à laquelle le doigt toucheroit, si on vouloit toucher un œil les paupieres restant ouvertes. Celle des insectes dont nous parlons a une sorte de luisant, qui fait voir souvent des couleurs aussi variées que celles de l'arc-en-ciel. Elle paroît à la vue simple, unie comme une glace, mais lorsqu'on la regarde à la loupe, elle paroît taillée à facettes comme des diamans; ces facettes sont disposées avec une régularité admirable, & dans un nombre prodigieux. Lewenoeck a calculé qu'il y en avoit 3181 sur une seule cornée d'un scarabée, & qu'il y en avoit plus de 8000 sur chacune de celles d'une mouche. Ce qu'il y a de plus merveilleux : c'est que toutes ces facettes sont vraisemblablement autant d'yeux ; de sorte qu'au lieu de deux yeux, que quelques-uns ont peine à accorder aux papillons, nous devons leur en reconnoître sur les deux cornées, 34650, aux mouches 16000, & aux autres plus ou moins, mais toujours dans un nombre aussi surprenant.

Voici une expérience de ces savans Observateurs, qui prouve incontestablement que chaque facette est un crystallin, & que chaque crystallin est accompagné de ce qui forme un œil complet. Ils ont détaché les cornées de divers insectes, ils en ont tiré avec adresse toute la matiere qui y étoit renfermée, & après avoir bien nétoyé toute la surface intérieure, ils les ont mises à la place d'une lentille de microscope. Cette cornée ainsi ajustée & pointée vis-à-vis d'une bougie, faisoit voir une des plus riches illuminations. Lewenoeck a poussé la dissection jusqu'à faire voir, que chaque crystallin a son nerf optique. Comment, dira-t on, un insecte avec des milliers d'yeux, peut-il voir l'objet simple ? Lorsque nous saurons au juste, comment nous-mêmes avec deux yeux, nous voyons les

objets simples, il nous sera aisé de concevoir que les objets peuvent paroître simples à des insectes avec des milliers d'yeux. La Nature qui a voulu que leurs yeux ne fussent point mobiles, y a suppléé par le nombre & la position. Malgré ces milliers d'yeux, dont sont composées les deux orbites, la plupart des mouches ont encore trois autres yeux, placés en triangle sur la tête, entre le crâne & le col. Ces trois yeux qui sont aussi des crystallins, ne sont point à facettes, ils sont lisses & paroissent comme des points; ces différentes grosseurs des yeux dans le même insecte, les différentes places accordées aux uns & aux autres, conduisent à présumer avec quelque vraisemblance, que la Nature a favorisé les insectes d'yeux propres à voir les objets qui sont près d'eux, & d'autres pour voir les objets éloignés; qu'elle les a, pour ainsi dire, pourvus de microscopes & de telescopes. Il faut observer que la plupart de ces yeux à facettes, sont couverts de poils, que l'on peut soupçonner de produire l'effet des cils de nos yeux, c'est-à-dire, de détourner une trop grande quantité de rayons de lumiere, qui ne serviroient qu'à embarrasser la vue.

Si quelqu'un doutoit que ces globes à facettes fussent l'organe de la vue : voici des expériences démonstratives. M. de Réaumur mit une couche de vernis opaque sur les yeux à réseau de plusieurs abeilles d'une même ruche; ces abeilles furent mises dans un poudrier avec quelques-unes de leurs semblables, dont les yeux n'étoient point couverts, & à quelque distance de la ruche. Les premieres voloient çà & là ou ne voloient point du tout, tandis que les autres alloient droit à la ruche. Si on jettoit une de ces mouches aveugles en l'air, elle s'élevoit verticalement à perte de vue, sans qu'on sut ce qu'elle devenoit; semblables à ces corneilles, qui voulant saisir la viande mise au fond d'un cornet englué, s'en font une coëffe, & ainsi aveuglées, s'élevent à perte de vue, & retombent, dit-on, sans forces & presque mortes. Les mouches dont on avoit verni simplement les yeux lisses, voloient de tous côtés sur les plantes sans aller loin, mais ne s'élevoient point verticalement.

Les *stigmates* sont des ouvertures en forme de bouches, que l'on voit à l'extérieur des insectes. Ce sont

leurs poulmons, leurs organes de la respiration. La différence n'est que dans le nombre & les places qu'elles occupent; les mouches les ont sur le corselet & les anneaux; le ver à soie & les autres insectes de son espece en ont dix-huit le long des côtés du corps, la courtielliere en a vingt. Il y a des vers qui portent leurs poulmons au bout d'une corne. De ces ouvertures nommées *stigmates*, partent en dedans du corps une infinité de petits canaux formés d'une fibre argentine, roulée sur elle-même, en forme de tireboure. Ces canaux se ramifient prodigieusement, & portent l'air dans toutes les parties du corps de l'animal; cet air ressort ensuite par les pores de la peau. Lorsqu'on bouche les stigmates d'un insecte avec de l'huile, il périt à l'instant, parcequ'on le prive des organes de la respiration.

Voix & oreilles des Insectes

M. Lyonet pense que les insectes auxquels la Nature a donné une espece de voix, ou pour parler plus juste, la faculté de former certains sons, comme elle l'a donné aux cigales, aux grillons, aux sauterelles, & à plusieurs scarabées, ont aussi reçu le sens de l'ouie pour entendre ces sons; nous ne leur connoissons, il est vrai, aucune oreille extérieure, mais encore n'en sauroit-on inférer qu'ils n'en ont point; elles peuvent être déguisées & rendues méconnoissables par leur forme & par la place qu'elles occupent. Des animaux dont la voix ne se forme point par le gozier, qui respirent par le corselet, par les côtés, ou par la partie postérieure; des animaux parmi lesquels on en voit qui ont les yeux sur le dos & les parties génitales sur la tête, des animaux de cet ordre peuvent fort bien avoir les oreilles par-tout ailleurs que dans les endroits où l'on s'attendroit à les trouver.

Comme l'usage de tous les membres des insectes ne nous est pas connu, peut-être y en a-t-il parmi ceux dont nous ignorons la destination, qui leur sont donnés pour recevoir l'impression des sons, encore moins pouvons-nous assurer que les insectes n'ont point d'oreilles intérieures: cet organe, s'ils en ont un, doit être en eux délicat & comme imperceptible.

Copulation & génération des Insectes.

Tous les insectes paroissent penser dès leur naissance à s'accoupler & à perpétuer leur espece, ils semblent même n'avoir point d'autre but; mais les moyens qu'ils emploient pour y parvenir, sont assez différens. La génération des *pucerons*, le bisarre accouplement des mouches appellées *demoiselles*, & quantité d'autres aussi singuliers, font comprendre combien la Nature est féconde & inépuisable en inventions méchaniques. Pour cette opération importante, les uns, comme la fourmi, se rassemblent & forment des especes de Colonies & de Républiques; d'autres vont à l'écart, & avant, comme après le moment de jouissance, ils font retentir les champs d'un sifflement aigu, qu'on prendroit en quelque sorte pour le son d'une flute: il y en a dont l'entrevue se passe en silence. Les femelles du ver luisant dans les nuits de l'été, paroissent comme un phosphore dans les buissons: cette lueur annonce à leurs mâles & le desir de multiplier, & le lieu où ils peuvent venir les trouver; il en est de même à l'égard des autres animaux qui sont luisans pendant la nuit.

Si les insectes vivent peu de tems, ils ont en récompense la vie plus dure, & naissent en très grande quantité; les *Cirons* multiplient au nombre de mille en quelques jours. L'*Ephemere*, cette mouche dont la vie est si courte, n'emploie pas toute cette durée à voler sur les eaux; la Nature a voulu que ce tems lui suffit pour ses plaisirs, son accouplement & la ponte de ses œufs; il y a certaines mouches vivipares qui sont si fécondes, qu'elles donnent naissance à deux mille autres à chaque portée: quoique ces animaux occupent un très petit espace dans le monde, ils ne laissent pas que de former en très peu de tems des nuées d'insectes qui pourroient infester des pays, s'ils ne devenoient la proie des oiseaux & des araignées.

Lieux où les Insectes déposent leurs œufs.

La plupart des insectes ne portent point de petits dans leur ventre, & ils ne couvent pas leurs œufs; il y a

beaucoup plus de ces animaux *ovipares* que *vivipares*. Voyez *ces mots*, & celui d'Œuf. Dès qu'un instinct particulier a fait rassembler par troupes les mâles avec les femelles; celles-ci ne mettent bas leurs œufs qu'après avoir choisi un lieu qui puisse fournir de lui même la pâture nécessaire à leurs petits nouvellement éclos, & satisfaire à tous leurs autres besoins pendant qu'ils sont jeunes; si ces œufs ne sont pas déposés dans des logettes, ils sont au moins collés fortement sur un point d'appui. La prévoyance de la Nature est en cela d'autant plus admirable, que la mere meurt souvent après qu'elle a pondu. Les papillons diurnes & nocturnes, les chrysomeles, les charençons, les punaises, les pucerons, les insectes du Kermès déposent leurs œufs sur les feuilles des plantes, & chaque famille choisit l'espece de végétal qui lui convient; de sorte qu'il n'y a presque point de feuillage qui ne nourrisse son insecte particulier, & il y a plusieurs de ces animaux qui occupent toutes les parties de l'arbre ou de l'arbrisseau; les uns choisissent les fleurs, les autres le tronc: ceux-ci les feuilles, & ceux-là les racines.

Les feuilles de certains arbres ou de certaines plantes, quand les œufs des insectes y ont été déposés, s'élevent en forme de noix, pour loger commodément les petits qui viennent d'éclore. Certains charensons déposent leurs œufs dans l'intérieur des feuilles d'une plante appellée *la patte d'oie*; il en sort des vers qui rampent entre les faces supérieure & inférieure de ces feuilles, & qui s'y creusent des routes secrettes, comme la taupe fait sous terre pour se mettre à couvert des injures de l'air & des oiseaux: ces vers, ainsi renfermés dans les feuilles, passent leurs pieds par dessous & marchent en sureté, portant avec eux leurs maisons.

Dès que le Kermès a déposé ses œufs sur les branches du sapin, on voit qu'il s'y éleve de petites masses longues en forme de pois. Il y en a une autre espece qui met bas les siens sur la véronique, dont les feuilles aussitôt après se resserent & s'arrondissent en forme de petite tête. La Tipule place ses œufs sur le bout des branches du genevrier, où il s'éleve une espece de petit logement à trois faces; ou bien sur les feuilles du peu-

plier, ce qui fait croître aussitôt un bouton rouge. Le puceron dépose les siens sur les feuilles du peuplier noir, lesquelles se boursoufflent & se changent en une espece de poche.

Ce ne sont pas seulement les plantes que les insectes choisissent pour se loger, & faire leurs pontes ; les fourmis déposent en terre leurs œufs, & les exposent au soleil pour les faire éclore ; les moucherons les déposent sur l'eau qui croupit. Le monocle ou le perroquet d'eau multiplie souvent sur de pareilles eaux, & en si grande quantité, qu'à voir les pelotons rouges de ces insectes, on les prendroit pour des caillots de sang. L'escarbot dépose ses œufs dans le fumier & l'ordure ; le dermeste ou scarabée disséqueur dans les fourures ; certaines mouches, dans des trous de fromage ; d'autres insectes mettent bas leurs œufs en certains endroits du corps des animaux ; la mite les place entre les écailles des poissons. Il y a quatre especes de taons, dont les uns les déposent sur le dos du bœuf, qui en est cruellement tourmenté ; d'autres sur le dos du renne, ce qui le fait courir sur les montagnes de neige & de glaçons en faisant des ruades, pour tâcher de se débarrasser de ce fardeau si léger, mais si incommode ; la troisieme espece fait sa ponte dans les narines des brebis, & la quatrieme se tient cachée dans les boyaux ou dans le gozier des chevaux, d'où elle ne sort qu'au commencement de l'été suivant en molestant beaucoup ces animaux.

Tous les quadrupedes sauvages ont une vermine qui leur est particuliere, aussi bien que les oiseaux, les poissons & les insectes ; l'eau même a la sienne.

Métamorphoses des insectes.

Entre les insectes, il y a des vers qui naissent d'œufs, & d'autres de rejettons vifs : tels que les polypes. La nature, par une loi admirable, fait passer presque tous les œufs des insectes par différentes métamorphoses, après qu'ils ont été placés dans l'endroit qui leur est propre : par exemple, quand l'œuf du papillon a été déposé sur la feuille d'un chou, cet œuf se change d'abord en

chenille rampante à seize pieds, qui broute les feuilles, & qui ensuite se change elle-même en une nymphe ou chysalide, sans pieds, unie, de couleur d'or; enfin en un papillon blanc ou bigarré de plusieurs sortes de couleurs, qui vole, qui a six pieds, & qui suce les fleurs. Est-il rien de si admirable dans la Nature, que de voir un animal qui se présente sur la scene du monde sous trois formes parfaitement distinctes? Sans doute que ces petits animaux sont composés de deux ou trois corps organisés tout différemment, dont le second se développe après le premier, & dont le troisieme naît du second.

Les insectes sont les seuls d'entre les animaux, ou du moins ils nous paroissent être les seuls qui changent d'especes, & qui après avoir rampé pendant un certain tems, cessent de manger & se construisent une maison, une prison, ou même une espece de cercueuil dans lequel ils demeurent ensevelis plusieurs semaines, quelques-uns pendant plusieurs mois, d'autres pendant des années entieres, sans mouvement, sans action, & en apparence sans vie; mais qui après cela éprouvent une sorte de résurrection, se dégagent de leurs enveloppes, s'élevent dans les airs, & prennent une vie nouvelle & plus noble: car avant leur métamorphose, ils ne sont ni mâles, ni femelles, ils n'engendrent qu'étant transformés. Quelques insectes, tels que le ver à soie & l'araignée, ont le secret de tirer des filets de leur corps, qui leur servent, ou d'aîles, ou de vêtemens, ou de tombeau dans l'état de nymphe ou de chrysalide. On a remarqué que l'endroit où l'on a vu les pieds d'une chenille, devient après la transformation, celui où sont placés le dos & les aîles du papillon, & que là où la chenille avoit le dos, le papillon qui en provient, a les pieds.

La plupart des insectes, au sortir de l'œuf, ne sont autre chose que des vermisseaux, les uns sans pieds, les autres avec des pieds. Les premiers sont à la charge des peres & des meres qui prennent soin de leur apporter à vivre, lorsqu'ils n'ont pas été déposés sur des matieres propres à les nourrir. Entre les insectes, plusieurs quittent leur habit & se rajeunissent cinq à six fois sous une peau nouvelle:

on appelle ces différens âges, *l'état moyen des insectes.* Voyez *au mot* NYMPHE les détails de ces curieuses métamorphoses.

Marche des Insectes

Pour se former une idée de la marche des Insectes, il faut savoir que les uns rampent, que les autres sautent, & que d'autres volent: & pour en avoir des exemples frappans, il suffit de considérer la marche saillante & en forme de croix de la sauterelle; le saut parabolique de la puce; le mouvement de la tipule, qui danse sur l'eau sans se mouiller les pattes; celui du scarabée d'eau, qui trace des cercles avec une extrême légéreté; les sauts que fait le scarabée des maréchaux, mis sur le dos, pour se retrouver sur ses pattes; le trépignement de l'émerobe, & la course de l'araignée, qui s'élance horisontalement d'une muraille à l'autre, sans autre point d'appui que son fil. Le papillon diurne ne marche qu'en voltigeant verticalement dans les airs; le phalene porte ses ailes abaissées, & la tipule horisontalement dans les airs. Les fourmis se promenent en grandes troupes pour chercher des vivres & des matériaux qu'elles apportent dans leurs magasins souterrains. Lorsque les vers & les chenilles veulent aller d'un endroit à l'autre, ils allongent la peau musculeuse qui sépare les premieres boucles d'avec les suivantes, ils portent le premier anneau à une certaine distance, puis en se contractant & se ridant, ils font venir le second anneau; par le même jeu ils amenent le troisieme, & successivement tout le reste corps: c'est ainsi que ces petits animaux, même sans pieds, marchent & se transportent où il leur plaît, sortent de terre & y rentrent au moindre danger, avancent & reculent selon le besoin. Plusieurs Insectes ont les pieds de derriere plus longs que ceux du milieu, ce qui leur facilite le moyen de sauter, ou leur donne le premier essor du vol.

Ruses, ravages, armes & combats des Insectes, soit pour leur défense, soit pour leur nourriture.

Parmi les Insectes, comme chez tous les autres animaux, regnent les antipathies, les inimitiés, les ruses

& les combats : les plus gros font la guerre aux petits, & ceux-ci plus foibles deviennent la proie & la victime des plus forts. Tous ces animaux sont zoophages & se mangent réciproquement, ou se détruisent d'une autre maniere ; malheur à celui d'entr'eux qui perd ses ailes & son aiguillon dans une bataille, car ces membres ne reviennent plus, & l'insecte s'affoiblissant sans cesse, meurt bientôt. Les Insectes sont armés de pied-en-cap ; ils sont en état de faire la guerre, d'attaquer & de se défendre : des dents en scie, un dard ou éguillon, pinces, cuirasse, ailes, ressort dans les pattes ; chacun sait où trouver son salut.

Tous les Insectes, si l'on en excepte un très petit nombre, nuisent à tous les animaux, même à l'homme. Les Histoires sacrées & prophanes sont remplies d'exemples de Peuples qui ont été contraints d'abandonner leur pays natal pour avoir été trop incommodés par les sauterelles, par les scorpions, par les scolopendres, ou par les punaises, les puces, les araignées, les abeilles. Le scarabée des maréchaux dégorge, de toutes ses articulations, une liqueur grasse & visqueuse, dont l'odeur fait enfuir tous les Insectes qui approchent de lui. Chaque espece sait détruire à sa maniere les différentes productions de la terre. Des légions de papillons ravagent, en peu de tems, les prairies ; une espece dévore les racines du houblon, une autre les fleurs, une autre perce les habits ; les tipules rongent les plantes qui commencent à naître dans les campagnes ; les limaçons, les Insectes appellés *Gribouri* par les Vignerons, la bêche & le limaçon détruisent les seps en hiver & les raisins en été ; les charençons consument les bleds dans les épis ; le perce oreille détruit les herbes potageres ; le papillon ravage les choux, le ver à soie les feuilles de mûrier, le chrysomêle les asperges ; le scarabée dissequeur les peaux & les viandes ; une autre espece de scarabée réduit le bois en poussiere, la mite gruge le fromage & la farine, &c. Il suffit de nommer les punaises de Paris, les tarentules de la Pouille, les scorpions d'Afrique, les cousins de la Nor Hollande, les chiques de l'Amérique, les taons de la Laponie, les grillons des cabanes des Villages, les mites de la Finlande, la vermine des can-

ſans, les cirons qui tracent des ſillons dans la chair humaine, les chenilles qui déſolent les arbres fruitiers, & les teignes qui rongent les étoffes. L'araignée *entortille*, par la contexture admirable de ſes fils, l'inſecte qu'elle attend ſouvent pendant une journée pour en faire ſa proie ; mais elle tombe à ſon tour entre les griffes de l'ichneumon, ſon ennemi capital. L'émerobe ou phryganée, dans ſon premier âge, ſe trouve parmi les poiſſons, ſes plus cruels ennemis ; mais il ſe couvre tout le corps d'atomes ſablonneux & de feuilles pour tromper l'avidité de ſes raviſſeurs ; en le voyant étendu ſur les eaux, on le prendroit pour un très petit morceau de bois pourri, & non pour un animal vivant qui devient mouche ſur le ſoir : d'autres Inſectes ſavent ſe racourcir ou paroître au beſoin plus grands qu'ils ne ſont effectivement, parceque leur corps eſt compoſé de pattes qui s'allongent en ſe dépliant, ou ſe racourciſſent en rentrant les unes ſur les autres, comme faiſoient les braſſarts & les cuiſſarts dans nos anciennes armures.

La tortue (*Caſſida*) & la chryſomêle, qui a le col comprimé, marchent ſous le maſque, tout couverts de leurs excremens, pour n'être point reconnues des oiſeaux ; les petites cigales ſe cachent ſous leur propre écume : la punaiſe à muſeau pointu a le corps tout couvert de brins de toute eſpece, & pour mieux ſe déguiſer, marche tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; de ſorte qu'à force de ſe maſquer ainſi, de fort bel inſecte qu'elle étoit, elle devient plus hideuſe qu'une araignée.

Le phalene, ou papillon nocturne, ſe loge dans le tiſſu le plus fin des tapiſſeries, des étoffes, afin de les ronger à ſon aiſe ; & comme il eſt très ſuſceptible d'accroiſſement, il fait élargir ſa demeure aux dépens de l'étoffe.

La pinne-marine, pour n'être pas dévorée par le polype à huit pattes, loge dans ſa coquille un petit cancre nud, appellé *Pinnotère* ; ce ſatellite eſt pourvu de très bons yeux, il va à la picorée pour ſon hoteſſe & pour lui même, & dès qu'il apperçoit le polype, il jette un cri pour avertir la pinne-marine de fermer ſes valves.

Le *Formica-leo* demeure dans le sable, vit sans boire, se contente d'une très légere nourriture, se cache dans la terre par la crainte qu'il a des oiseaux, & se tient au centre d'une petite fosse qu'il creuse dans un sable sec & mobile, & qu'il façonne en forme de cône renversé. Les fourmis qui passent par là, tombent dans le trou & deviennent la proie de l'animal qui s'y tient caché.

Le pou pulsateur se tient dans le bois & dans les livres; il y entre par les trous que les vers ont faits, & bat comme une montre de poche.

L'on ne peut considérer sans étonnement la queue formidable du scorpion, & l'adresse avec laquelle il met en mouvement ses rames, lorsqu'il s'agit de se battre, de se défendre ou de s'enfuir.

Le puceron qui se nourrit de plantes, est dévoré par certaines mouches; le taon détruit ces mouches: les demoiselles font la guerre aux taons, & celles-ci sont la proie des araignées: le perroquet d'eau, qui se plaît dans l'eau corrompue, sert de nourriture aux moucherons; ceux-ci aux grenouilles, &c. le papillon nocturne est mangé par la chauve-souris.

La Blatte, nommée *Kacherlacki* à Surinam, court la nuit pour butiner; dévore les souliers, les habits, les viandes, & sur-tout le pain, dont elle ne mange que la mie. Cet animal qui croît aussi à la Martinique, y est appellé *Ravet*; il ronge les papiers, les livres, les tableaux & les hardes; il gate, par ses ordures & sa mauvaise odeur, tous les endroits où il se niche: comme il vole par-tout, & plus la nuit que le jour, il se prend dans les toiles de la grosse araignée. Celle-ci fond sur les blattes d'une maniere surprenante, les lie avec ses filets, & les suce de telle maniere, que quand elle les quitte il ne reste plus rien que leur peau & leurs ailes bien entieres, mais séches comme du parchemin.

Habitations des Insectes.

Entre les Insectes, plusieurs meurent à l'entrée de l'hiver; d'autres qui sont d'un naturel plus chaud, telles que les abeilles & les cantharides, passent l'hiver

dans des crévasses : les uns vivent en troupes sous terre, & mangent l'herbe ; d'autres vivent dans les bois, & mangent les feuilles des plantes, ou sont solitaires & sucent le sang des animaux qu'ils habitent, ce qui produit sans doute les différentes odeurs qu'ils repandent. En quel endroit ne trouve t on pas des Insectes ! on en rencontre dans la laine, les habits, la vieille cire, le papier, les livres : la plupart des *Gallinsectes* & *Progallinsectes*, dont la durée de la vie est fixée à un an, habitent ordinairement dans la bifurcation des plantes qui passent l'hiver.

Utilités des Insectes.

Quoique ce genre d'animaux passe pour être généralement nuisible, il y en a cependant qui méritent quelque exception : tels sont le coccus de Pologne, la cochenille du Mexique, le kermès du Languedoc, l'abeille, le ver à soie, les animaux à coquilles & des coraux, même ceux des crustacées, celui qui nous procure la resine lacque, & plusieurs autres, dont l'espece de gouvernement, l'économie, les mœurs & l'industrie pourroient servir d'exemple aux hommes dans quantité d'occasions.

En consultant chacun des noms des Insectes, leur histoire fera voir que les uns savent filer & ont deux quenouilles ; d'autres font des filets, & ont pour cela une navette & des pelottons : il y en a qui bâtissent en bois, & ont deux serpes pour faire leur abattis : ceux qui travaillent en cire, font voir que leur attelier est garni de ratissoires, de cuillers & de truelles : plusieurs d'entr'eux, outre la langue pour goûter & lécher, ou la trompe pour faire l'office de chalumeau, ou la scie pour abattre, ou les tenailles dont ils ont la tête munie, ont à l'extrémité de la queue une tarriere mobile, propre à percer & à creuser. Leurs antennes ou cornes sont des membres très délicats, qui en mettant leurs yeux à couvert, les avertissent du danger & leur font connoître leur route dans l'obscurité. Les mouvemens de ces petits animaux ne sont ni de caprice ni fortuits ; ils sont pleins d'ordre & de dessein, & tendent

tous au but pour lequel la nature a formé chacun de ces animaux.

Quand les moucherons déposent leurs œufs dans l'eau croupie, les nymphes qui éclosent y consomment tout ce qui s'y trouve de pourriture. La vermine multiplie prodigieusement sur la tête des enfans galeux, mais elle leur est avantageuse en ce qu'elle détruit le superflu des humeurs. Les scarabées, pendant l'été, emportent tout ce qu'il y a d'humide & de visqueux dans les excremens des troupeaux : de sorte qu'il n'en reste plus qu'une poussiere, que les vents dispersent sur la terre, ce qui n'est pas un médiocre avantage ; car sans cela, bien loin que ce fumier engraissât les plantes, il ne croîtroit rien par-tout où il y en auroit.

Tel est le coup d'œil général qu'on peut jetter sur l'Histoire des Insectes, dont l'étude, si méprisée du commun des hommes, a rendu les noms de Géer & de Linnœus aussi fameux chez les Suédois, que celui de Réaumur l'est chez les François. Lister, en les étudiant, s'est rendu immortel chez les Anglois, ainsi que Swammerdam chez les Hollandois ; Frisch chez les Allemands, & Redi chez les Italiens.

Les Ecrits de Lewenhoëck, de Bradeley, d'Harvay, de Nécdham, de Derham, de Malpighi, de Lyonnet, de Bonnet, &c. font voir que les Insectes sont un des principaux chef d'œuvres de la Nature.

Eminet in minimis maximus ipse Deus.

INSECTES PÉTRIFIÉS, *Entomolithi*. Sous ce nom on comprend les zoophytes, les Insectes volatiles, les différentes productions à polypier, les coquilles & les crustacées que l'on trouve dans la terre, conservés dans différens états ; & moins celles qui sont en empreinte ou en relief, que celles qui sont en nature. Les zoophytes fossiles nous donnent des trochites & entroques, &c. Les productions à polypier fossiles donnent des lithophytes, des coraux, différentes madrepores, &c. Les coquilles fossiles ou testacées donnent différentes especes dans les univalves, les bivalves & les multivalves. Les crustacées fossiles donnent des crabes, des

hommais. Les Insectes volans donnent des empreintes de mouches à ailes nerveuses ou à étuis. On trouve aussi des vers marins fossiles, c'est-à-dire, des vermiculites, &c. *Voyez* chacun de ces mots.

JOCASSE. *Voyez au mot* GRIVE.

JONC AIGU ou PIQUANT, *Juncus acutus*, est une plante qui croît dans les marais proche de la mer, & en plusieurs autres lieux aquatiques; sa racine est composée de grosses fibres; elle pousse beaucoup de tiges à tuyaux, à la hauteur de deux pieds, grosses, roides, pointues, composées d'une écorce épaisse, & d'une moelle un peu dure, blanchâtre, enveloppée depuis la racine par des especes de gaines feuilletées, qui ont jusqu'à près d'un pied de longueur. Ses fleurs sont en étoile & placées vers le sommet des tiges: il leur succede une capsule rélevée de trois coins, & qui renferme des semences: cette plante est astringente & narcotique.

JONC D'EAU, *Scirpus*, est le plus grand des Joncs lisses; il convient à un grand nombre d'ouvrages: on s'en sert pour lier différentes sortes de choses. C'est une plante aquatique, dont les racines sont longues, grosses, nouées, rampant dans la terre, rouges brunâtres en dehors, blanches en dedans; elles poussent plusieurs tiges, hautes de six à sept pieds, pointues, grosses comme le petit doigt, droites, rondes, verdâtres, unies, pyramidales, remplies de moelle blanche; portant en leurs sommités des fleurs, disposées en maniere d'épis: il leur succede des semences, grosses comme celles du millet, triangulaires, ramassées l'une contre l'autre, & formant ensemble une tête: ce jonc est astringent.

JONC ÉPINEUX. *Voyez* GENEST ÉPINEUX.

JONC FLEURI, *Butomus*. Sa racine est grosse, nouée, blanche & fibreuse; elle pousse des tiges hautes de quatre pieds, ses feuilles sont longues, étroites & sortent de la racine: ses fleurs naissent aux sommets des tiges, en maniere d'ombelles, de couleur purpurine, & disposées en rose: il leur succede un fruit membraneux, composé le plus souvent de six graines, remplies de semences oblongues & menues. Ce jonc

convient pour la morsure des bêtes venimeuses : le bœuf en est fort friand.

JONC MARIN, *Juncus marinus*. On donne ce nom à une espece de Jonc aigu. La partie de ce jonc qui a poussé la derniere, est la plus tendre ; c'est une bonne nourriture pour toute sorte de bestiaux, après avoir été pilée dans une auge, ou autre machine semblable.

JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

JONC ORDINAIRE ou DES JARDINS, *Juncus Lævis*. Les tiges & les feuilles de ce Jonc sont plus menues, plus cassantes, & la pointe en est moins aiguë & moins piquante que celles du *Jonc aigu* : ses fleurs naissent en bouquets épars. Cette plante est assez commune dans les marais ; elle sert, ainsi que le Jonc aigu, à faire des cables, des cordages, & à lier des paquets d'herbes.

Observations sur les Jones.

En général les tiges des Jones sont vertes & rondes ; elles ne sont que peu ou point feuillues ni branchues, & naissent dans les eaux ou proche de celles qui croupissent.

Les Jones Marins, qu'on appelle *Sainfoin d'Espagne*, ou *Landes*, croissent dans les landes & terres les plus stériles, même sans qu'on les ait semés ; mais celui qui vient de semence est meilleur : on donne l'un & l'autre aux bestiaux, haché & pilé. On doit couper les Joncs, ainsi que les Roseaux, par un beau temps, & on les laisse sur pied, pendant trois ou quatre jours, afin qu'ils séchent. On se sert aussi des Joncs pour couvrir des toits, & pour faire des paillassons, des corbeilles, des balais, &c. La plupart des Joncs deviennent gros comme le pouce, lorsqu'on les laisse trois ans sans les couper. On doit en semer la graine au mois de Mars, parmi quelques menus grains, & on les récolte au mois d'Août suivant. *Voyez* LANDES & SAINFOIN.

JONQUILLE, *Narcissus junci folius*. Plante qui donne une fleur qui vient sur tige & qui fleurit en Mars. Il y en a de diverses sortes : la premiere est la *Jonquille à grandes fleurs* ; sa racine est bulbeuse, blanche, cou-

verte d'une membrane noire ; elle pousse des feuilles longues, étroites, quelquefois arrondies, fort douces au toucher, flexibles, ressemblant à celles du jonc. Il s'éleve d'entre elles une tige, qui au printems porte en son sommet des fleurs semblables à celles du narcisse ordinaire, mais plus petites, jaunes par-tout, très odorantes.

La *Jonquille à petites fleurs*, ne differe de la premiere, qu'en ce qu'elle est moins grande en toutes ses parties, & qu'elle rapporte moins de fleurs.

La *Jonquille à fleur double*, differe des autres en ce qu'elle jette beaucoup de fleurs doubles, qui ont de la ressemblance avec celles de l'*anémone*.

Les jonquilles en général se perpétuent de semence, mais plus promptement par les oignons, qu'on couvre d'une terre légere à la hauteur d'un pied : on les arrose modérément : on les leve au mois de Septembre, & on en coupe les filets & les cheveux ; les blanches & les jaunes doubles viennent mieux dans des pots qu'en planches.

Dioscoride prétend que la racine des jonquilles est vomitive. Cette plante est appellée *jonquille*, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles du jonc.

JONTHLASPI : est une plante sarmenteuse qui tient du violier ou girofflier & du thlaspi : c'est une espece de thlaspi cotonneux vivace, qu'on distingue en grand & petit. *Voyez* THLASPI.

JOTAVILLA : nom que les Italiens ont donné à une espece d'alouette très rare, & dont le chant est des plus agréable ; la niaise est meilleure que la bocagere pour le chant : cet oiseau se fait entendre la nuit. Le mâle porte une huppe ; il a l'ongle de derriere si long, qu'il passe les genoux. Cet oiseau fait d'ordinaire son nid dans les vallées où les arbres sont très feuillus : sa ponte est de cinq œufs : sa vie est de dix ans. *Voyez* ALOUETTE.

JOUA : est un oiseau de l'Afrique, de couleur brune, de la grosseur d'une alouette, & qui fait ordinairement ses œufs sur les grands chemins & dans les routes frayées. Les Negres de Sierraleona qui mangent de toutes sortes d'oiseaux, estiment celui ci si sacré, qu'ils n'osent y toucher, non plus qu'à ses œufs, persuadés qu'ils per-

droient à leur tour leurs enfans. (*Hist. Générale des Voyages.*)

JOUBARBE, *Sedum.* De toutes les especes de joubarbe connues, nous n'en citerons que trois qui sont en usage : savoir, 1°. la *Grande Joubarbe*, 2°. la *Trique-Madame*, 3°. la *Vermiculaire brulante.*

La *Grande Joubarbe*, *Sedum majus* : est une plante basse qui croît sur les vieux murs, & sur les toits des chaumieres. Sa racine est petite & fibreuse, elle pousse plusieurs feuilles oblongues, grosses, grasses, pointues, charnues, pleines de suc, attachées contre terre à leur racine, toujours vertes, comme disposées en rose, un peu velues. Il s'éleve de leur milieu une tige à la hauteur d'environ un pied, droite, assez grosse, rougeâtre, moëlleuse, revêtue de feuilles semblables à celles d'en bas, mais plus pointues. Cette tige se divise vers sa sommité en quelques rameaux réfléchis, qui portent après le solstice d'été, des fleurs à cinq pétales, disposées en rose & de couleur purpurine. Elles sont suivies par des fruits composés de plusieurs gaînes, ramassées en maniere de tête & remplies de semences fort menues, qui se sechent en automne.

Le suc de cette plante mis à évaporer, exhale une odeur urineuse ; ce suc est rafraichissant & astringent : on en mêle dans les bouillons d'écrevisses ou de tortues, qu'on fait prendre aux fievreux hectiques. Dans quelques contrées d'Afrique, on guérit la dyssenterie en faisant avaler au malade dix onces du suc de cette plante. La grande joubarbe écrasée & appliquée sur les hémorrhoïdes, en appaise l'inflammation ; elle calme aussi les douleurs de tête & les délires. M. Tournefort assure que rien n'est meilleur pour les chevaux fourbus, que de leur faire boire une chopine de suc de joubarbe.

La *Trique-Madame*, *Sedum minus* : croît aussi sur les toits & les murailles exposées au soleil ; sa racine est menue & fibrée : elle pousse plusieurs petites tiges, dures, ligneuses, rougeâtres ; ses feuilles sont longuettes, succulentes, vermiculaires. Ses fleurs paroissent en été : elles sont petites, à plusieurs feuilles, disposées en rose au sommet des branches ; elles sont de cou-

leur jaune blanchâtre Il leur ſuccede de petits fruits à graines ramaſſés en tête & remplis de petites ſemences.

On cultive cette plante dans les jardins, parcequ'on en met dans les ſalades; ſon ſuc rougit le papier bleu, & a preſque les mêmes vertus en Médecine, que celui de la grande joubarbe.

La *Vermiculaire âcre ou brulante*, ou pain d'oiſeau, *Sedum parvum acre, flore luteo*, croît preſque par-tout ſuſpendue par ſes racines, ou couchée ſur les vieilles murailles, ſur les toits des maiſons baſſes ou des chaumieres, ou aux lieux pierreux, arides ou mouſſeux. Sa racine eſt également petite & fibreuſe; les feuilles peu épaiſſes, mais ſucculentes, pointues & triangulaires; ſes tiges ſont baſſes & menues: elles portent en leurs ſommets dans l'été de petites fleurs jaunes, en étoiles, à cinq feuilles, auxquelles ſuccedent de petites graines comme dans les précédentes; la plante ſe ſeche & périt l'hyver.

Cette plante a un goût piquant, chaud & brulant, ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Poivre des murailles*: elle eſt excellente pour déterger les gencives ulcerées des ſcorbutiques: elle fait un peu vomir: appliquée extérieurement, elle réſout les tumeurs ſcrophuleuſes & les loupes naiſſantes.

JOUBARBE DES VIGNES. *Voyez* ORPIN.

JOUEUR DE LYRE: eſt un ſerpent de l'Amérique à bandes circulaires, dont la peau eſt d'un brun obſcur, couverte d'écailles en lozanges, & cerclées d'eſpace en eſpace. Cet animal par ſes doux & mélodieux ſifflemens, attire à lui les petits oiſeaux, pour en faire ſa proie. *Seba, Theſ. II. Tab. 42. n° 3.*

JOUFLU, *Bucculentus*. C'eſt un poiſſon des Indes, peu long, & qui a environ cinq pouces de largeur. Selon Ruiſch, on le nomme en Hollandois *Dix-mail*, parcequ'il a la machoire fort épaiſſe; ſa couleur eſt jaune, mêlée de taches blanches argentées: ſa chair eſt aſſez agréable à manger.

JOUI: eſt une liqueur alimenteuſe & reſtaurante, fluide comme du bouillon, noire, d'une ſaveur agréable, ſalée & juteuſe. Lemery dit que c'eſt une compoſition, dont la baſe eſt du jus de bœuf exprimé quand il

a été roti ; on n'en fait pas davantage, le reste de la préparation n'est connu que des seuls Japonnois, qui le tiennent secret, & vendent cette liqueur fort cher à tous les Indiens & autres peuples qui veulent en avoir. Les Orientaux riches en assaisonnent presque tout ce qu'ils mangent, pour rendre leurs mets plus agréables, & pour s'exciter à la luxure. Cette liqueur est très rare en Europe ; cependant on pourroit en apporter aisément, puisqu'elle se conserve pendant douze ans.

IPÉCACUANHA : cette plante est une espece de violiere qu'on a trouvé, dans le nouveau monde vers le milieu du dernier siecle ; elle a été long-tems connue dans le commerce françois, sous le nom de *Beconguille*, ou de *mine d'or végétale* : les Portugais l'appellent *Cypo de Cameras*. Guillaume Pison & Marcgrave l'avoient apportée du Bresil en Europe ; on en fit peu d'usage jusqu'en 1686, qu'un Marchand étranger nommé *Garnier*, en apporta de nouveau : comme il en vantoit extraordinairement les vertus, M. Adrien Helvetius, Médecin de Reims, l'essaya, & en obtint les plus heureux succès : c'est de lui que LOUIS LE GRAND l'acheta pour en rendre l'usage public.

On distingue deux sortes d'*ipécacuanha*, par rapport au pays d'où on le tire ; l'une vient du Pérou, l'autre du Bresil ; mais eu égard à sa couleur, on en distingue trois especes, la grise ou blonde, la brune, la blanche.

L'*Ipécacuanha brun*, *Ipecacuanha fusca Brasiliensis*, est une racine tortueuse, plus chargée de rugosités que l'ipécacuanha gris, plus menue cependant, brune ou noirâtre en dehors, blanche en dedans, légerement amere : on apporte l'ipécacuanha brun du Bresil à Lisbonne. Cette plante qui se plaît dans les lieux obscurs, dans les forêts épaisses, près des lieux où sont les mines d'or, a une tige d'une demi-coudée, qui n'est presque jamais branchue : elle est couchée sur terre, & garnie vers son extrémité de trois ou cinq feuilles ovales & opposées. La fleur est à cinq découpures : ses fruits sont des baies noires, arrondies.

L'*Ipécacuanha gris*, *Ipécacuanha cinerea peruviana* est une racine épaisse de deux ou trois lignes, tortueuse, & comme entourée de rugosités, d'un brun clair ou cendré,

cendré, dure, cassante, résineuse, ayant dans son milieu un petit filet qui tient lieu de moëlle, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur foible. Les Espagnols en apportent tous les ans du Pérou, où cette racine naît aussi aux environs des mines d'or. On croit que cette racine est le *Bexuquillo* ou *Béconguille* des Espagnols. Pison dit que la plante de cette racine est basse, semblable au pouliot; ses feuilles sont velues, ses fleurs sont petites, blanches, & disposées par anneaux.

L'*Ipécacuanha blanc*, ou *faux Ipécacuanha*, est une racine que l'on trouve sous ce premier nom dans les boutiques: elle est menue, ligneuse, lisse, sans amertume, & d'un blanc jaunâtre: on nous l'envoie des Indes. Lemery dit qu'on a bien de la peine à recueillir ces sortes de racines, & que dans le pays on n'emploie à ce travail que des hommes condamnés à mort.

On donne encore le nom d'ipécacuanha à d'autres especes de plantes, entre autres au grand *Ulmaria* de la Virginie, mais on ne se sert aujourd'hui que de l'ipécacuanha du Pérou & de celui du Bresil. Ce remede est usité, non-seulement contre les dyssenteries & les flux de ventre invétérés, qu'il guérit quelquefois dans l'espace d'un jour, mais encore contre un grand nombre de maladies qui viennent de vieilles obstructions.

On préfere l'ipécacuanha gris ou du Pérou à tous les autres, parcequ'il purge plus doucement, & que celui du Bresil excite un vomissement bien plus violent. Quand on pile cette racine pure, la poudre subtile qui en exhale, fait éternuer, pleurer, moucher & cracher.

Cette racine contient un mucilage ou un extrait gommeux très visqueux, & un extrait résineux. M. Geofroy pense que la principale vertu de l'ipécacuanha depend de sa substance gommeuse, mais toutes les deux cooperent à chasser la matiere morbifique. Les habitans du Bresil n'en font usage qu'en infusion; les Européens en prennent la poudre dans du vin ou dans du bouillon: on la prend aussi en bol à la dose de dix grains. M. de Tournefort a observé que ce remede agit mieux sur des gens de ville, que sur des soldats & des paysans. Au surplus l'ipécacuanha ne doit être administré, que par un Médecin prudent, qui sache préparer son malade se-

lon les différentes circonstances. En Espagne & en Portugal, les Dames enceintes ne font usage que de l'ipécacuanha blanc, comme le plus doux de tous ; dans les Indes, les feuilles de ces plantes sont regardées comme une panacée végétale.

IPSIDA. C'est un oiseau barboteux, qui est plus petit qu'un merle. Il a le bec long, gros, droit, noir & aigu ; la tête noire verdâtre, le dos d'un beau bleu clair, le milieu du ventre roux & blanc. La structure des pieds de cet oiseau est singuliere, car les doigts de dehors ont trois jointures, & ceux qui sont placés en dedans n'en ont qu'une. L'*Ipsida* se nourrit de poissons ; il fait son nid dans des trous sur le bord des rivieres ; cet oiseau est fort rare. On voit un grand Ipsida des Indes dans le Cabinet d'Histoire Naturelle de Leyde. Ray en parle.

IRIS BULBEUX, *Xiphion*. Cette plante, qui croît en Espagne, ressemble beaucoup au glayeul puant, à l'exception de sa racine, qui est bulbeuse, en forme d'oignon noirâtre en dehors, blanc en dedans, composé de plusieurs tuniques, & d'un goût doux : cet oignon est fort émollient.

IRIS DE FLORENCE, *Iris Florentina*, est une racine blanche, d'une odeur de violette, d'un goût amer & âcre, en morceaux oblongs, genouillés, un peu applatis ; de la grosseur du pouce. On nous l'apporte de Florence, où la plante croît sans culture. On dépouille sur le lieu cette racine de son écorce, qui est d'un jaune rouge, & de ses fibres ; c'est pourquoi l'Iris mondé paroît toujours pointillé. On prétend que les Florentins lessivent cette racine avant de nous l'envoyer, & que c'est le seul moyen de lui donner sa bonne odeur.

La plante d'où on la tire ne differe pas de l'Iris ordinaire par la figure de ses racines, de ses feuilles & de ses fleurs, mais seulement par la couleur ; car les feuilles de l'Iris de Florence tirent plus sur le verd de mer : les fleurs ont peu d'odeur, elles sont d'un blanc de lait : on appelle aussi cette plante *Flambe blanche*.

IRIS ORDINAIRE, *Iris nostras*. Cette plante, qui croît sur les murailles & en plusieurs autres lieux, a une racine qui se repand obliquement sur la superficie

de la terre : elle est épaisse, genouillée, charnue, de couleur fauve, garnie de fibres, d'une odeur âcre & forte étant recente, mais qui devient assez agréable lorsqu'elle a perdu son humidité. Les feuilles, qui sortent de cette racine, sont larges d'un pouce, longues de plus d'un pied, & finissent en pointe comme une épée. Entre ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ deux pieds, droite, ronde, lisse, ferme, branchue, partagée par quatre ou cinq nœuds, garnis de feuilles qui embrassent la tige. Les fleurs commencent à paroître vers le printems, & sortent de la coëffe membraneuse qui les enveloppoit; elles sont grandes, à une seule feuille, d'une couleur cendrée verdâtre en dehors, violette ou purpurine en dedans, avec des veines blanches : à ces fleurs succedent des fruits oblongs, relevés de trois côtes, & remplis de semences arrondies, placées les unes sur les autres.

Les Fleuristes distinguent les especes d'Iris en communes, en simples & en doubles : elles viennent de Perse, d'Angleterre, de Suisse, d'Italie, &c. Les unes fleurissent en Avril, les autres en Mai : leurs fleurs changent de figure & de couleur, & contribuent à l'ornement d'un jardin : on les multiplie par le moyen des cayeux détachés de leurs racines, lorsque les tiges sont desséchées. Cette fleur demande une terre légere.

Il n'y a gueres que les racines de ces plantes qui soient en usage : on se sert du suc de l'Iris de notre Pays, comme d'un hydragogue; il purge par le vomissement & par les selles; il convient dans l'hydropisie : mais ce remede est fort âcre, & ne convient pas aux vieillards, ni aux enfans, ni aux femmes enceintes.

La poudre de l'Iris de Florence facilite l'expectoration; on la fait entrer dans les sternutatoires & les poudres narcotiques.

Les Parfumeurs font beaucoup d'usage de cette espece d'Iris, pour donner une odeur de violette à leurs parfums : des personnes en mettent aussi dans leur bouche, pour remédier à la puanteur de l'haleine. Dans le Languedoc & la Provence, on tire la pulpe de la racine d'Iris ordinaire, après l'avoir fait cuire, & on l'étend sur des toiles pour les parfumer. On tire de la

fleur bleue de l'Iris, une espece de pâte ou de fécule verte, qu'on appelle *Verd d'Iris ;* on s'en sert pour peindre en migniature.

IRIS PUANT. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

ISIS, nom que l'on donne aux Coralloïdes articulées.

JUBIS, nom qu'on donne, dans le commerce de Provence, aux raisins en grappes & sechés au soleil, que les Épiciers vendent à Paris pendant le Carême.

IVE ou IVETTE, *Chamæpitis*, est une petite plante fort basse, dont il y a deux especes.

L'*Ivette ordinaire*, *Chamæpitis lutea vulgaris.* Cette plante, qui croît aux lieux incultes & sablonneux, a l'odeur de la résine qui découle du pin ou du mélese : sa racine est menue, fibrée & blanche ; elle pousse plusieurs tiges couchées sur terre, velues & longues de neuf pouces. Ses feuilles naissent des nœuds des tiges, deux à deux ; elles sont découpées, velues & d'un jaune verd. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sont jaunes ; elles sont suivies par des semences oblongues, enfermées quatre dans une capsule.

L'*Ivette musquée*, *Chamæpitis moschata*, vient communément, dans les environs d'Aix & de Montpellier, parmi les olivettes : ses tiges, qui sont ligneuses & velues, se repandent sur la terre : sa fleur est de couleur pourpre ; ses graines sont noires, ridées & un peu recourbées : toute cette plante est fort amere, d'une odeur de musc, sur-tout dans le temps des grandes chaleurs, & dans les Pays Méridionaux.

Ces deux Ivettes sont d'usage dans les boutiques, & ont les mêmes vertus apéritives, vulnéraires, hysteriques & propres pour les nerfs : elles excitent si puissamment les régles & la sortie du fœtus mort, qu'on en interdit l'usage aux femmes grosses, de peur qu'elles ne fassent des fausses couches.

JUGOLINE ou SÉSAME, *Sesamum*, est une espece de digitale, qui nait en Syrie, en Candie, en Egypte & aux Indes : son fruit est une coque anguleuse, qui contient beaucoup de semences oblongues, blanches, moëlleuses, huileuses, douces & un peu nourrissantes : on en tire par expression une huile bonne à brûler, à manger, & propre à fortifier les nerfs.

Les Egyptiens se servent de la plante en fomentation pour la pleuresie, & pour exciter les régles : ils employent sa semence, comme le millet, dans les alimens propres à augmenter la semence. En Guyane, où l'on nomme cette plante *Ouangue*, les Negres réduisent en farine sa graine, & en font une sorte de bouillie assez nourrissante & de bon goût.

JUIF, poisson de l'Isle de May en Afrique, dont la chair est excellente : il a la bouche double ; celle d'enhaut ne lui sert pas à avaler, mais elle est remplie de petits canaux qui pompent l'air ; ses nageoires ressemblent à celles de la moruë. *Hist. Gen. des Voy. L. V. pag.* 152.

JUJUBIER, *Ziziphus*, est un arbre que les Arabes & les nouveaux Grecs ont cultivé, & qui est actuellement fort commun en Languedoc, & particuliérement en Provence, aux Isles d'Hyeres vers Toulon. Il est de la grandeur d'un olivier, & tortueux ; son écorce est raboteuse, rude, crevassée ; ses branches sont amples, inégales, munies d'épines très roides : ses feuilles sont alternes, oblongues, un peu dures, luisantes, garnies de trois nervures & dentelées sur leurs bords : ses fleurs sortent des aisselles des feuilles trois à trois, ou quatre à quatre ; elles sont en roses : leur calice est d'une seule piece partagée en cinq quartiers, duquel s'éleve un pistile qui se change en un fruit oblong, de la figure & de la grandeur d'une olive, d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre, enfin rouge ; il n'y a que la pellicule de cette couleur. Ce fruit renferme une pulpe blanchâtre, molle, fongueuse, d'un goût doux & vineux : au milieu de cette moëlle est un noyau oblong, graveleux, très dur, qui contient deux amandes lenticulaires, dont l'une avorte le plus souvent.

On fait la cueillette de ces fruits, appellés *Jujubes*, dans leur maturité ; & étant récens, ils servent de nourriture familiere & agréable aux Peuples des pays où ils croissent. On en expose au soleil sur des claies & sur des nattes de paille, jusqu'à ce qu'ils soient ridés & secs ; & en cet état, on les envoye aux Droguistes & aux Apoticaires pour l'usage de la Médecine.

Les Jujubes, par leur mucilage doux, appaisent les

irritations de la poitrine & des poumons, calment les toux fâcheuſes, adouciſſent la pituite âcre : elles ſont utiles auſſi pour les reins, & pour l'ardeur des urines & de la veſſie.

Auguſtin Lippi a obſervé trois autres eſpeces de Jujubiers que celui que nous avons décrit : 1°. le Jujubier d'Alexandrie à feuilles larges, dont le fruit eſt fort gros ; 2°. celui dont le fruit eſt petit ; 3°. le Jujubier de Memphis, qui eſt extrémement grand, & dont le fruit eſt plus gros que celui des autres eſpeces.

JULIANE ou JULIENNE, *Heſperis*, plante qui croît dans les jardins & dans les haies. Elle ſe multiplie de graine, de bouture & de plant enraciné : ſes racines ſont petites & ligneuſes : ſes tiges ſont hautes de deux pieds, velues & moëlleuſes : ſes feuilles ſont alternes, ſemblables à celles de la roquette, & vertes noirâtres. Il ſort de leurs aiſſelles de petits rameaux qui portent de belles fleurs, approchantes en figure de celles du giroflier, & qui ſont compoſées chacune de quatre feuilles en croix, de couleur tantôt blanche, tantôt purpurine ; & tantôt de couleurs diverſifiées : leur odeur eſt ſuave & très agréable. Il leur ſuccede des ſiliques longues, grêles, qui renferment des ſemences arrondies, rougeâtres & âcres : ces ſiliques ne ſont point applaties comme celles du giroflier. On jouit rarement de la beauté des fleurs de cette plante à Paris, parceque les Jardiniers la brûlent avec le fumier de cheval.

Cette plante a plus d'odeur le ſoir après le Soleil couché, que pendant le jour : elle eſt ſudorifique & antiſcorbutique.

JULO, eſt une eſpece de Scolopendre, qui ſe retire en terre ou ſous les pierres. On la trouve, dit M. Linnæus, dans une grande iſle nommée Carlſoea : cet inſecte a cent vingt pieds de chaque côté, le corps rond, les anneaux livides & blancs, deux yeux ſimples. On en trouve en Gothlande, qui n'ont tantôt que cinquante & tantôt ſoixante pieds de chaque côté, qui ſont rouges, plates, entortillées & de la groſſeur d'un fil : leurs pieds ſont blancs ; leurs antennes ont cinq articulations.

JUMAR ou GEMARS, eſt, ſelon l'opinion vulgai-

re, une bête de charge engendrée d'un taureau & d'une jument, ou d'un taureau & d'une ânesse. Cet animal a, dit on, le musle & la queue de vache, les reins larges, le pied de cheval, des especes de cornes naissantes : il est extrêmement fort, & peut porter sept ou huit cens livres. Des Auteurs disent que cette bête de charge se trouve en Auvergne & en Espagne.

JUMENT, est la femelle du cheval. *Voyez ce mot.*

JUNCO, est le moineau de jonc. Cet oiseau, qui est de la grandeur du pinçon, est principalement distingué par la force de ses jambes : il séjourne dans les roseaux, où il chante fort agréablement : il s'attache ou s'accroche aux roseaux, de la même maniere que le pic mars s'attache aux branches d'arbres. Nous en avons vu dans la Not-Hollande qui avoient, au plus, la grandeur du rossignol : ils chantoient continuellement, lorsqu'ils ne trouvoient pas d'insectes pour se nourrir.

IVOIRE ou YVOIRE. *Voyez* ELEPHANT.

JUPITER. *Voyez au mot* PLANETTE.

JURUCA, est la Tortue franche du Bresil. Celle que les Portugais nomment *Cayado de agoa*, est une autre espece de Tortue du Bresil, qui est très petite. *Voyez l'article* TORTUE.

JUSQUIAME, *Hyoscyamus*, plante qui a une odeur forte, désagréable, qui appésantit la tête, & dont on distingue deux especes principales dans les boutiques.

La *Jusquiane noire, ou Hannebane, Hyoscyamus niger vulgaris*, croît par-tout dans les champs, le long des chemins, aux environs des villages, &c. elle a une racine épaisse, ridée, longue, branchue, brune en dehors, blanche en dedans : elle pousse des tiges hautes d'un pied ou environ, rameuses & velues : ses feuilles sont nombreuses, amples, molles au toucher, cotonneuses, d'un verd gai, découpées profondément en leurs bords, d'une odeur forte & puante, principalement étant frottées dans les mains : leur suc rougit le papier bleu : ses fleurs sont rangées sur les tiges en longs épis, de couleurs mêlées jaune & purpurine : chacune d'elles est, selon M. Tournefort, une campane découpée irréguliérement en cinq parties, soutenue par un calice velu, formé en gobelet. A cette fleur succede un fruit,

caché dans le calice, de la figure d'une marmite, à deux loges, sur lequel est placé un couvercle qui se ferme exactement. Ce fruit est rempli en dedans de plusieurs petites graines, cendrées, arrondies, ridées, applaties, d'une saveur gluante, & d'une odeur narcotique.

La *Jusquiame blanche*, *Hyoscyamus albus*, différe de la précédente, en ce qu'elle est plus petite, moins rameuse; ses feuilles sont plus molles, mais plus cotonnées : ses fleurs & ses graines sont blanches & plus petites : elle croît principalement aux pays chauds & vers Orange, le long du Rhône.

La plupart des Auteurs, instruits que l'usage interne de la Jusquiame, sur-tout de la noire, cause un dérangement cruel dans l'économie animale, des anxiérés, & même qu'elle procure la mort aux animaux qui en mangent, conseillent de ne se servir de cette plante qu'extérieurement, à l'exception de la graine. La Jusquiame en cataplasme est émolliente & résolutive, adoucit les humeurs, & exhale une vapeur soporeuse & stupéfiante, qui fait dormir comme le fait le pavot.

M. Storck, Médecin de la Cour de Vienne, si connu par les belles expériences qu'il a faites sur l'usage interne de la ciguë, de la pomme-épineuse, & de l'aconit, qu'il fait prendre, avec succès, depuis quelques années, dans beaucoup de maladies, qui ne cédent point à d'autres remédes, a aussi travaillé sur l'usage interne de l'extrait de Jusquiame. Son premier essai fut fait sur un chien. Tant qu'il ne lui administra l'extrait qu'en petites doses, l'animal n'en parût rien ressentir; mais à plus forte dose, il commença à boire & manger avec avidité, puis il devint craintif & languissant; il avoit les yeux ménaçans, sa marche étoit chancelante, il heurtoit tout ce qu'il rencontroit comme s'il ne voyoit point: à ce phénomene succéda le sommeil, & ensuite un vomissement; un tremblement, une défaillance, une déjection d'excremens liquides; enfin il parût immobile. Tous ces symptomes étoient à-peu-près semblables à ceux qu'avoient éprouvés, le 25 Mars 1649, les Bénédictins du Couvent de Rhinow, qui avoient mangé d'une salade dans laquelle leur Jardinier avoit mis,

par mégarde, quelques feuilles de Jusquiame, qu'il avoit prise pour de la chicorée blanche. Mais au bout d'un second sommeil, le chien parût plus tranquille, & il fut bientôt dans son état naturel, éveillé, gai, plein d'appétit, & toujours alerte. Cet animal ayant continué à se bien porter, M Storck jugea que l'extrait de Jusquiame, pris à petite dose, ne peut faire de mal; mais qu'une forte dose cause des accidens très funestes. D'après cette connoissance, M. Storck prit, pendant huit jours, tous les matins à jeun, un grain d'extrait, sans que sa santé ni sa vue éprouvassent le moindre changement: il avoit seulement, pendant cette huitaine, le ventre plus libre & un beaucoup plus grand appétit. Un tel essai sur lui-même, étoit bien capable de le porter à faire prendre de cet extrait à ses malades, dans les cas où les autres médicamens n'auroient point de succès.

M. Storck a opéré, par le moyen de cet extrait, plusieurs guérisons, dont on trouve le détail dans un petit Corps d'Observations, qui se vend chez Didot le jeune, à Paris. On y remarque que ce remède peut convenir particuliérement aux personnes qui ont des tremblemens convulsifs, des soubre-sauts involontaires, des frissons & des syncopes, des terreurs subites, &c.

Quoiqu'il ne soit pas de notre ressort d'apprécier les vertus de la Jusquiame; & malgré l'authenticité des cures que M. Storck a opérées par son moyen, nous conseillons encore de se méfier de ce remède; à moins qu'on ne soit dans les mains d'un sage Médecin, tel que M. Storck lui-même.

Qu'une personne tienne sur le feu des racines ou des tiges, ou des feuilles de Jusquiame, même les graines, la vapeur qui en résulte, suffit pour jetter dans une perplexité affreuse. Quelle cruelle alternative: le salut au milieu des poisons! Nous terminons cet article, en avertissant qu'il y a des Charlatans qui guérissent les maux de dents, soit en y portant de la poudre de la graine de Jusquiame, soit en leur faisant recevoir la vapeur de cette graine, qu'on jette sur les charbons ardens. Combien de personnes en ont été sou-

lagées à la vérité ; mais combien d'entr'elles ont été depuis sujettes aux vertiges & à la stupidité ! c'est procurer un mal réel & fixe, en échange d'une douleur passagere. Si par imprudence, ou par hazard, l'on avoit pris de la Jusquiame, & qu'elle commençât à exercer ses qualités nuisibles, il faudroit aussi-tôt avoir recours aux vomitifs & aux narcotiques.

JYNX, oiseau de passage, qui est une espece de Coucou. Il est connu des Naturalistes Ornithologues, sous le nom de *Tercot*, ou *Torcot*, ou *Turcot*.

IZQUEPOLT, espece de Renard des Indes, qui fait son séjour dans les antres des rochers, & qui ne dévore que la tête des scarabées & des vermisseaux. Cet animal est aussi singulier que la bête puante, qui se trouve à la Louisianne. Quand il marche il exhale une odeur fétide, & dès qu'il se voit poursuivi, il éjacule son urine & ses excremens à plus de huit pas de distance, & fait fuir ainsi ceux qui le poursuivent. Les taches que son urine & ses excrémens font sur les habits, sont ineffaçables & conservent toujours leur mauvaise odeur. Ruisch dit que la chair & les excrémens de cet animal sont excellens pour guérir d'une maladie contagieuse, qu'il nomme *Lues Hispanica*.



K A A

KAAB : en Norwege on donne ce nom au *Veau marin* ou *Phocas*. Voyez *ces mots*.

KABÉLIAU ou CABÉLIAU. *Voyez* MORUE.

KAIR. Nom que les Indiens donnent à une espece de *Merlu* ou *Merluche*. Voyez MERLU.

KAKATOÉHA ou KAKATOON, oiseau oriental des isles Moluques : il est huppé & d'une blancheur citronnée. On transporte ces oiseaux en vie de Ceram & des isles Moluques à Batavia, & de-là en Hollande ; nous en avons vu à Amsterdam quelques-uns de vivans ; ils avoient sur la tête une belle huppe composée de longues plumes blanchâtres. Le bec, les jambes, le nombre des doigts du pied, & leur forme, tout nous a paru assez semblable à ces mêmes parties dans le perroquet. Le Kakatoëha est doué, comme cet animal, de la faculté d'apprendre à parler. On les appelle aujourd'hui *Kakatou ; Cacatoka*, & par corruption *Catacoua*.

KAKERLAQUE, *Blatta*, est un insecte volant fort connu en Amérique & des Marins, parceque les vaisseaux n'en sont que trop frequemment infestés. Ces petits animaux sont du genre des Mittes. Il y en a une espece qui se multiplie beaucoup en Europe dans les cuisines. *Voyez aussi ce que nous avons dit au mot* BLATTE.

Les Kakerlaques, en Amérique, sont d'assez grands insectes dont le corps est applati : le corps des mâles est caché sous des aîles, & celui des femelles est à découvert, parcequ'elles n'ont point d'aîles. Celles de notre pays, plus connues sous le nom de *Mittes*, sont bien moins grandes que celles des autres parties du monde : elles ne sont pas non plus si malfaisantes, on ne les redoute même dans nos cuisines que comme une malpropreté. Mais dans nos isles, elles s'introduisent de tous côtés, elles tachent tout, & n'épargnent ni habits ni linges. Les Kakerlaques aiment sur-tout les choses douces, & particulierement l'ananas : elles jettent leur semence par tas & l'enveloppent d'une fine taie, comme font en Europe certaines araignées. C'est un plaisir que de

voir au terme de l'éclosaison les jeunes animaux formés en dedans ronger leur coque & en sortir avec précipitation : alors ils ne sont pas plus gros qu'une fourmi : ces jeunes Kakerlaques se fourent facilement par les fentes ou par la serrure dans les coffres & dans les armoires, où elles rongent & détruisent tout ; Mais heureusement, dit M Cossigni, que les Guêpes ichneumones attaquent & tuent ces insectes destructeurs.

Quand la Guêpe ichneumone, après avoir rodé de de différens côtés, soit en volant, soit en marchant, comme pour découvrir du gibier, apperçoit une Kakerlaque, elle s'arrête un instant, pendant lequel les deux insectes semblent se regarder ; mais bientôt l'ichneumone s'élance sur l'autre, dont elle saisit le museau ou le bout de la tête avec ses serres ou dents, elle se replie ensuite sous le ventre de sa proie pour la percer de s aiguillon : dès qu'elle sent y avoir répandu le poison fatal, elle quitte cette ennemie, & s'en éloigne ; mais après avoir fait divers tours elle revient la chercher, bien certaine de la trouver où elle l'a laissée. La Kakerlaque naturellement peu courageuse, a alors perdu ses forces ; elle est hors d'état de résister à la Guêpe ichneumone, qui la saisit par la tête, &, marchant à reculons, la traîne jusqu'à ce qu'elle l'ait conduite à son trou.

A Surinam, on donne aussi le nom de *Kakerlakki* à une *Blatte* qui court la nuit pour butiner, devorer les souliers, les habits, les viandes & sur-tout le pain dont elle ne mange que la mie ; mais cette Blatte, qui se trouve aussi à la Martinique, est le *Ravet*. Voyez *ce mot*.

KAKONGO. Poisson de la forme d'un saumon : lequel se trouve dans les rivieres de Congo & d'Angola en Afrique : sa chair est grisâtre & très grasse. Les Pêcheurs sont obligés de porter ce poisson au Roi du pays.

KALI : nom qu'on donne assez communément à la plante appellée *Soude*. Voyez *ce mot*.

KAMBEUL. Les Négres du Sénégal donnent ce nom à un coquillage univalve, qui est du genre des *Limaçons*, selon M. Adanson. M. d'Argenville le place dans la famille des *Buccins*. Voyez *ces mots*.

KAN-KAN : nom que les Ethiopiens & bien des voyageurs donnent à la *Civette*. Les Negres de Guinée l'appellent *Kastor*, & les Portugais *Gato de algalia*. Voyez CIVETTE.

KANNA : c'est une racine qui croît au cap de Bonne-Espérance. Les Hottentots la recherchent avec passion. Le Pere Tachard suppose que c'est le Gins-Geng des Chinois ; en effet, elle a à peu près les mêmes propriétés. Les Hottentots, qui la mâchent, en ressentent les mêmes effets, que les Turcs de l'opium. (*Histoire des Voyages.*)

KAOLIN, *Terra calcarea chinensis*. Est une terre composée, blanche, farineuse, graveleuse, brillante, & dont on se sert en Chine dans la composition de la fameuse porcelaine de ce pays, conjointement avec le Petuntsé.

Par l'analyse que nous avons faite du kaolin de la Chine, nous avons reconnu que la partie farineuse est calcaire ; les paillettes brillantes sont du Mica ; les parties graveleuses sont de petits crystaux de quartz, & la partie empâtante qui sert de cément, est argilleuse. Nous avons trouvé quantité de terre semblable sur les couches de granite qui se voient aux villages du grand & petit Hertrey près d'Alençon. Peut-être que ce kaolin n'est qu'un mauvais granite détruit ; on s'en sert dans le pays d'Alençon pour faire la poterie & la grosse fayance. Dans nos voyages en Bretagne, en Allemagne & en Suisse, nous avons aussi rencontré du kaolin semblable à celui d'Alençon. Cette terre est désignée dans Wallerius sous le nom de *marne à porcelaine* : au moins elle est très semblables à celle dont cet Auteur parle sous ce nom.

KAOUANE. C'est la plus grande tortue de mer, elle se défend de la patte & de la queue : elle est aussi connue aux Antilles & à Cayenne, sous les noms de *Canuaneros & Jurucua*. Voyez TORTUE.

KARABÉ. *Voyez* AMBRE JAUNE. Les trochisques de karabé qui viennent du Levant, ne sont qu'une sorte de gomme de peuplier : on donne aussi le nom de *Faux-Karabé* à une espece de *Copal*. Voyez RÉSINE COPAL.

KARAMBOLE est un fruit qui croît aux Isles Manilles, qui a une odeur de coing, & dont on fait une excellente conserve.

KARA-NAPHTI. *Voyez* PÉTROLE.

KARATAS est une très grande plante de l'Amérique, ou une espece d'aloës, dont les feuilles sont fort amples & terminées en pointes triangulaires ; ces feuilles bouillies donnent une espece de fil qui sert à faire de la toile & des filets pour les Pêcheurs. Il y a deux autres especes de karatas ; une dont les feuilles sont creuses & contiennent si bien l'eau de la pluie, qu'elles sont d'une grande ressource dans les lieux secs ; une autre qui porte un fruit en forme de gros clou, dont le goût tire sur celui de la pomme de reinette, & dont on fait d'excellentes confitures. *Voyez* ALOÈS.

KARIBOU : nom qu'on donne à une espece de cerf qui se trouve au Canada. *Voyez* CERF. Le Karibou ou Caribou, est l'animal à qui le Carcajou fait particuliement la chasse : c'est exactement l'animal qu'on appelle *Renne* dans le Nord. *Voyez* RENNE.

KAYMANS. *Voyez* CAYMAN.

KAYOUROURÉ est le singe appellé *Macaque blanc* dans l Isle de Cayenne, & qui est du genre des Cercopitheques : *voyez ce mot.*

KENNA espece de Troësne des Indes. *Voyez* ALCANA.

KÉRATOPHYTE ou CÉRATOPHYTE : nom qu'on donne à des *litophytes* ou productions organisées, de corps marins polypiers ; leur substance ressemble à du bois, mais leur nature tient de la corne : il y en a de reticulés ou en réseau, de rameux, & d'autres en forme de buissons. *Voyez* ce que nous en avons dit à l'article CORALLINES.

KERFA : divers Auteurs prétendent que c'est la canelle gérofiée : *voyez ce mot.*

KERMÈS ou CHERMÈS, *Coccus tinctorius*, est la plus renommée des gallinsectes. La figure du kermès approche de celle d'une boule, dont l'on auroit retranché un assez petit segment. Cet insecte vient sur une très petite espece de chêne verd, *ilex cocci glandifera*, ar-

brisseau qui s'éleve environ à deux ou trois pieds, & qui croît en Provence, en Languedoc, en Espagne & dans l'Isle de Candie.

Quand l'insecte a acquis toute sa croissance, il paroît comme une petite coque sphérique, attachée contre l'arbrisseau; les habitans du pays qui ne font la récolte du kermès, que dans la saison convenable, considerent cet animal dans trois états différens d'accroissement: 1°. vers le commencement du mois de Mars, en langage provençal, on appelle le *kermès*, *vermeou*, & on dit que dans ce tems *lou vermeou groue*, c'est-à-dire, que le vers couve: alors il est moins gros qu'un grain de millet: 2°. dans le mois d'Avril, les gens du pays disent que *lou vermeou espelis*, c'est-à-dire, qu'il commence à éclorre. (M. Emeric remarque ici que par *ver éclos*, il faut entendre le *ver* qui a pris tout son accroissement:) 3°. vers la fin de Mai, on trouve sous le ventre de l'insecte, mille huit cents, ou deux mille petits grains ronds, qu'on appelle dans le pays *freisset*: ce sont des œufs qui venant ensuite à éclore, donnent autant d'animaux semblables à celui dont ils sont sortis. Ces œufs sont plus petits que la graine de pavot, ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle: vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or; il y en a de blanchâtres & de rouges: les petits qui sortent des œufs blancs, sont d'un blanc sale, leur dos est plus écrasé que celui des autres: les points qui brillent sur leur corps, sont de couleur d'argent. M. de Réaumur dit qu'il y a moins de ces kermès blancs que des rouges, & que c'est à tort que les gens du pays les appellent *la maire dou vermeou*, c'est-à-dire, la mere du kermès.

La récolte du kermès est plus ou moins abondante, selon que l'hiver est plus ou moins doux; on a remarqué que la nature du sol contribue beaucoup aussi à la grosseur & à la vivacité du kermès; celui qui vient sur des arbrisseaux voisins de la mer, est plus gros & d'une couleur plus vive, que celui qui se trouve sur des arbrisseaux qui en sont éloignés. Il faut veiller dans ce tems de récolte à deux choses; 1°. aux pigeons, parcequ'ils aiment beaucoup le kermès, quoique ce soit pour eux une

assez mauvaise nourriture : 2°. on doit arroser de vinaigre le kermès que l'on destine pour la teinture, & le faire sécher. Sans cette précaution, l'insecte une fois métamorphosé en mouche, s'envole & emporte la teinture. Lorsqu'on a ôté la pulpe ou poudre rouge, on lave ces grains dans du vin, on les fait sécher au soleil, on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés ; ensuite on les enferme dans des sachets, où l'on a mis, suivant la quantité qu'en a produit le grain, dix à douze livres de cette poudre par quintal. Les Teinturiers achetent plus ou moins le kermès, selon que le grain produit plus ou moins de cette poudre. La premiere poudre qui paroît, sort d'un trou qui se trouve du côté par où le grain tenoit à l'arbre : ce qui paroît s'attacher au grain, vient d'un animalcule qui vivoit sous cette enveloppe & qui l'a percée, quoique le trou ne soit pas visible : les coques du kermès sont la matrice de ces insectes.

En Angleterre, on trouve aussi des especes différentes de kermès, mais du même genre, sur les sarmens de vignes, sous des branches de laurier-cerise, de prunier & de cerisier. La couleur en est brune, elles sont communément avec une espece de mere semblable à une fourmi. Lister dit, que si on coupe adroitement avec un rasoir le bout d'un de ces coccons, on y trouve quelquefois cinq, six, ou un plus grand nombre de petits vers qui se métamorphosent en des especes d'abeilles très petites & noires. La couleur de cette sorte de kermès est peu stable, les coques les plus noires, sont les plus riches en couleur. Lister prétend qu'elles sont l'ouvrage de la mere abeille ; qu'elles sont contiguës aux arbres, sans en être des excrescences : semblables en cela à la cochenille qu'on peut transporter sur d'autres arbres.

Les coques de kermès changent de couleur ; de jaunes elles deviennent d'un brun foncé ; elles sont remplies, non d'excrémens & de pulpe, mais de mittes qui servent de nourriture aux vers des abeilles ; ce sont vraisemblablement différentes especes de mittes qui produisent les différentes especes de kermès.

Comme les coques de kermès ramassées de bonne heure & séchées, ressemblent à la cochenille, cela fait soupçonner que la cochenille est une espece de kermès ;

Lister

Lister fonde cette conjecture, sur ce que la poudre écarlate qu'on retire des coques en les tamisant, est un composé de mittes, qu'il faut distinguer du ver qui se change en mouche. *Voyez la Collect. Acad. d'Angleterre, Tom. III, p. 73, 325, 538, &c.*

Le kermès est un insecte, non-seulement utile pour la teinture de la laine, mais qui entre encore dans la confection d'Alkermes, & les Médecins le regardent comme un bon remede. *Voyez* l'article COCHENILLE, & celui de GALLINSECTE.

KERMÈS DU NORD. *Voyez* COCHENILLE DE POLOGNE. On donne aussi le nom de *Kermès* à une préparation de l'antimoine, qu'on nommoit autrefois *Poudre des Chartreux* : mais ce Kermès est minéral. *Voyez le* DICTIONNAIRE DE CHYMIE.

KETMIE, *Ketmia*, plante qui croît dans presque tous les pays chauds, & qui est d'usage en Amérique & en Afrique. On ne la cultive dans nos jardins que par curiosité : sa racine est fibrée, ses tiges sont hautes d'un pied & velues : ses feuilles, assez semblables à celles de l'alcée, sont découpées, velues en dessous, & d'un goût visqueux : ses fleurs ressemblent à celles de la mauve & sont de couleur jaunâtre, mêlée d'un peu de purpurin : il leur succede des fruits qui contiennent, en plusieurs loges, des semences menues & noirâtres. Cette plante est émolliente.

L'Ambrette est aussi une Ketmie. *Voyez* AMBRETTE.

KIANKIA est un Perroquet piailleur de Cayenne. *Voyez* PERROQUET.

KIES, nom que les Mineurs donnent à la *Pyrite* & à la *Marcassite*. Voyez *ces mots*.

KINA KINA, est le nom qu'on donne souvent au *Quinquina*. Voyez *ce mot*.

KINKI, est la poule dorée de la Chine ; elle tire son nom de la beauté de son plumage : on ne connoît point en Europe d'oiseau qui ressemble au Kinki. Le mélange de rouge & de jaune qui compose sa couleur, la plume qui s'éleve sur sa crête, l'ombrage de sa queue, la riche variété des couleurs de ses ailes, joints à l'élégante beauté de sa taille, lui donnent la

préférence sur les autres oiseaux : sa chair passe aussi pour être plus délicate que celle des Faisans.

KLIPPFISCH & STOCFISCH, ou POISSON DE ROCHER, sont des préparations de Cabéliau, espece de morue, dont on se sert dans les voyages de mer, & qui servent aussi d'aliment à certains Peuples du Nord. *Voyez* MORUE.

KNAVER ou KNAUR. Les Mineurs donnent ce nom à une sorte de roche, composée de quartz blanc & de parties talqueuses, ou schisteuses : lorsque cette roche, réfractaire au feu, est noire & semblable à de l'ardoise, sans être feuilletée ni facile à couper, on la nomme *Kneiss* : les ouvriers souterrains ne rencontrent jamais qu'à regrèt le Kneiss, car outre qu'ils s'éloignent de la mine riche, ils ont encore de la difficulté à l'en détacher ; mais aussi c'est un indice qu'on trouvera de très bonne mine.

KNORCOCK, oiseau du Cap de Bonne espérance, qu'on nomme aussi *Cocq-Knor* : Kolbe nomme le mâle *Knorhaan*, & la femelle *Knorhen* ou *Poule-Knor*. Ces oiseaux servent de sentinelles aux autres oiseaux, en les avertissant de l'approche des hommes par un cri qui exprime le mot *crac*, & qu'ils répétent fort haut : aussi les Chasseurs tuent-ils cet oiseau, à cause de son cri qui fait fuir le gibier, & parcequ'ils font peu de cas de sa chair. Le Knorcock est de la grandeur d'une poule, son bec est court & noir, ainsi que le plumage crêté : celui des ailes & du corps est mêlé de rouge, de blanc & de cendré ; ses jambes sont jaunes : leurs ailes sont si petites, que ces oiseaux ne peuvent pas voler bien loin : ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons : leur ponte est de deux œufs.

KNOSPEN, nom que les Minéralogistes étrangers donnent à la mine verte, striée & soyeuse de cuivre de la Chine. *Voyez* CUIVRE.

KOBBERA-GUION, est un animal amphibie de l'Isle de Ceylan, & qui ressemble beaucoup à l'Alligator. Il a six pieds de longueur, sa chair est d'un assez mauvais goût. Quoique cet animal plonge souvent dans l'eau, sa demeure ordinaire est sur la terre, où il mange

les corps morts des oiseaux & des autres bêtes. Sa langue, qui est bleue & fourchue, s'allonge en forme d'aiguillon, & est effrayante lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bailler : cependant, loin de piquer & de mordre les hommes, il se contente de siffler lorsqu'il les apperçoit : il n'en fait pas de même à l'égard des chiens qui s'approchent trop de lui, soit pour aboyer, soit pour mordre, car il les frappe si vivement de sa queue, qui ressemble à un long fouet, qu'il les fait fuir en criant.

KOBOLD. *Voyez* COBALT.

KODDA-GAPALLA, est une écorce rougeâtre, qui nous vient des Côtes de Malabar ; elle est assez amere, & elle a intérieurement assez de rapport avec le quinquina. La plante d'où l'on tire cette écorce a des racines grosses & ligneuses, & c'est leur écorce que l'on prend. Les Indiens en font un grand usage pour les fievres, les dévoiemens & les dyssenteries.

KOKOB, est un serpent très dangéreux & qui ressemble beaucoup à l'aimorrhoïs. On le trouve dans le Jacatan, Péninsule située entre le Golfe du Mexique & celui de Honduras. Ce serpent est d'une couleur noirâtre ; sa longueur est de trois pieds ou environ : quand on en est mordu, on perd tout son sang dans l'espace d'une heure, & l'on meurt si l'on ne boit aussi-tôt une potion composée de tabac & de suc de priverelle.

KOLOTES, nom que les Grecs donnent au Lézard bleu de l'Isle de Ceylan, & qui a un double rang de dents en forme de peigne.

KORKOFEDO, poisson de la Côte d'Or en Afrique, dont les dimensions sont égales en longueur & en largeur : sa queue est faite en croissant, il a peu d'arrêtes : sa chair, qui est très blanche, devient rouge & excellente par la cuisson. C'est pendant le mois de Décembre que les Negres en font une pêche abondante. Ils prennent ce poisson avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne à sucre, à l'extrémité d'une ligne de huit brasses de longueur : les Negres se passent l'autre bout de la ligne autour du col, & dès qu'ils sentent une petite secousse, ils ramenent aussitôt le poisson & l'amorce dans leur canot.

KOUXEURY, *Asellus Lacustris*, est un poisson du

Lac de Cayenne, très connu dans ce pays. Les Indiens, du fond de la Guyane, se servent de l'os qui forme le palais de ce poisson, au lieu de lime, pour polir les arcs, les boutons & autres ouvrages.

KUPFER-HIECHEM, nom que les Mineurs donnent à de petits grains pyriteux, couverts d'un enduit verd, qui se trouvent dans quelques especes de pierres feuilletées : cet effet est le résultat du cuivre de la pyrite, décomposé par le vitriol. *Voyez* PYRITE.

KUPFER-NIKKEL, est une mine d'arsenic, d'un rouge cuivreux, qui contient quelquefois, mais accidentellement, du *Cobalt.* Voyez *la nouvelle exposition du regne minéral.*

KURBATOS ou PÊCHEUR, oiseau dont les bords du Sénégal sont peuplés : il se nourrit de poissons : il n'est pas plus gros qu'un moineau, son plumage est fort varié : il a le bec plus long que tout le corps : ce bec est fort & pointu, crenelé en dedans comme une scie : il se balance, dans l'air & à la surface de l'eau, avec un mouvement si vif, que les yeux en sont éblouis. Il s'en trouve des millions sur les deux bords de la Gambra, sur-tout vers l'Isle du Morfil : leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres qui bordent la riviere, que les Negres leur donnent le nom de *Villages.* L'art qui regne dans la construction de ces nids est admirable : la figure en est oblongue & grisâtre : ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousse, de paille, si bien entrelacées, que la pluie n'y peut pénétrer. Ces nids sont si solides, qu'étant agités par le vent ils s'entreheurtent sans se briser : à quelque distance il n'y a personne, qui, pour la premiere fois, ne les prît pour les fruits de l'arbre. Ces oiseaux ne donnent à leurs nids qu'une petite ouverture, qui est tournée à l'Est, afin d'éviter la pluie : par ce moyen les Kurbatos sont en sureté dans leurs nids, contre les surprises des singes, leurs ennemis, qui n'osent se risquer sur des branches aussi foibles & aussi mobiles : d'ailleurs les feuilles de ces arbres sont épineuses, & rendent l'accès de ces nids encore plus difficile. On a cependant des exemples, que des singes veillent souvent à l'autre bout des branches, & lorsque la nichée com-

mence à croître, ils ont la malice de secouer la branche, de maniere qu'elle fait balancer les nids, & y donne un contrecoup qui les détache & les jette sur la terre. On a encore remarqué que quand ces nids n'étoient pas suspendus à d'assez longs fils ou liens, les serpens qui montent aussi à ces arbres, gagnent le bout de la branche, s'y suspendent perpendiculairement par leur queue, & entrent dans le nid pour y butiner.

KYANG-CHU, est le Marsouin de la Riviere de Yang-Tsé-Yang : on l'y trouve quelquefois à plus de soixante lieues de la mer. Ces Marsouins sont plus petits que ceux de l'Océan ; mais ils nagent en troupes au long des rivieres avec les mêmes évolutions : on en mange beaucoup.

KYNORHODON. *Voyez* ROSIER.

KYN-YU, est le poisson d'or de la Chine, qui est une espece de *Dorade*. Voyez *ce mot*.



LABDANUM ou LADANUM, eſt la ſubſtance aromatique réſineuſe, que l'on retire dans le Levant, d'une eſpece de *Ciſte.* Voyez *au mot* CISTE.

LABBERDAN, eſt le nom que les Flibuſtiers Hollandois donnent au *Cabeliau*, eſpece de morue qu'ils préparent ſur leurs vaiſſeaux : ils ne font autre choſe que lui couper la tête, & après l'avoir vuidée du côté du ventre, ils la rangent dans des tonneaux avec des couches de gros ſel. Les Ecoſſois & les Irlandois nomment ce Cabéliau, ainſi préparé, *Aberdaine.* Ils en pêchent tous les ans en quantité ſur les Côtes du Nord-Oueſt & de l'Eſt de leur Iſle, dont ils font ce Labberdan, qui ſert de nourriture aux Matelots. *Voyez à l'article* MORUE.

LABYRINTHE, *Labyrinthus*, eſt une eſpece de Limaçon de marais, ou de riviere ou de foſſés : il a la coquille d'un gris obſcur, platte, en forme de nombril à la partie ſupérieure, & à quatre échancrures rondes. Les ſtries longitudinales & tranſverſales ſont menues & élevées. *Voyez l'article* LIMAÇON.

LAC, *Lacus.* On donne ce nom à une étendue conſidérable d'eau, environnée de terre, qui ne ſe deſſeche jamais, & qui n'a communication avec la mer que par quelques rivieres, ou par des conduits ſouterrains. Cette eau eſt quelquefois coulante, quelquefois ſtagnante. L'eau de Lac approche beaucoup de l'eau de riviere pour les propriétés générales ; même goût, même dépôt, mêmes uſages : elle paroît également pure & ſans couleur ; excepté dans l'été, où elle a pour l'ordinaire un œil verdâtre, qui peut-être n'eſt dû qu'aux feuilles des plantes aquatiques, qui végetent ſouvent dans le fond des Lacs.

Il y a des Lacs ſi vaſtes, qu'ils paroiſſent comme une petite mer : tel eſt celui d'Haarlem en Hollande, ſur lequel d'aſſez gros vaiſſeaux font voile. La plupart des Lacs reçoivent des eaux qui s'en écoulent enſuite & toujours avec une ſorte de proportion ; tel eſt celui de

Géneve. On en voit qui depensent plus d'eau qu'ils n'en reçoivent, & d'autres qui en reçoivent plus qu'ils n'en dépensent. Ceux de là premiere classe, qui ont un écoulement considérable, & qui forment une riviere ou un courant, sans qu'on puisse appercevoir de diminution sensible, reçoivent des eaux souterraines qui les entretiennent. Ceux de la seconde classe, qui reçoivent quantité d'eau par des rivieres, ruisseaux & courans, qu'on ne voit point augmenter, & à qui l'on ne reconnoît extérieurement aucun écoulement ou déperdition que par l'évaporation, ont des dégorgemens ou conduits souterrains, au travers du sol de leur lit, qui est poreux & sableux. Le Lac appellé *Mer morte*, dans lequel le Jourdain se jette, en est un exemple.

On trouve des Lacs qui présentent des phénomenes singuliers dans le changement des saisons. On a remarqué que les eaux du Lac de Domletscherthal en Suisse, & plusieurs autres, mugissent comme une mer agitée, sans que le tems paroisse orageux.

On a aussi observé que si ce phénomene arrive à l'approche de la pluie, les eaux perdent leur limpidité & paroissent sous des aspects extraordinaires : des personnes au dessus des préjugés, croient y appercevoir des phantômes, lesquels, en s'évanouissant insensiblement, font voir qu'ils n'étoient formés que par des vapeurs & des exhalaisons condensées. Les Hydrologistes font encore mention d'un autre phénomene, que donnerent, en 1603, les eaux du Lac de Zurich, & en 1703 celles de Délitz : elles devinrent tout-à-coup rougeâtres comme du sang. L'examen fit reconnoître que ce fut des courans d'eaux bitumineuses, chargées d'ochre rouge de fer, qui vinrent alors se mêler aux eaux de ces Lacs. Peut-être y eut-il une irruption souterraine, comme il en arriva dans quantité de rivieres, lors de la derniere catastrophe arrivée à Lisbonne : peut-être ces matieres colorantes étoient-elles interposées entre deux couches au fond des Lacs. Il y a de ces Lacs à double fond en Suéde, dans le Jemteland; leur fond supérieur s'éleve en certains tems, couvre tout le Lac, comme un assemblage de planches flottantes, & s'affaisse en un autre tems. On a beaucoup

d'autres exemples d'eaux qui sont devenues colorées en très peu de tems.

LACERON. *Voyez* LAITERON.

LACERT. En Languedoc on donne ce nom à un poisson de mer, qui a beaucoup de ressemblance avec un Lézard. *Voyez* LEZARD DE MER.

LACQUE, *Lacca*, est une résine dont nous avons parlé à l'article d'une des especes de *Fourmi*. Voyez *ce mot*.

La Lacque de Venise est une pâte seche & rouge, bien différente de celle que les Indiens font avec la Résine-Lacque, pour former des bracelets appellés *manilles*. La Lacque de Venise, ou Lacque carminée, qu'on prépare également bien à Paris, est une pâte qu'on fait avec la Cochenille, après qu'on en a tiré le premier & même le second carmin; elle sert aux Peintres pour peindre en migniature & en huile. Ce que l'on appelle *Lacque colombine* ou *Lacque platte*, est fait avec les tontures de l'écarlate, bouillies dans une lessive avec de la craie & de l'alun, on en forme des tablettes qu'on fait secher. Elle sert aux Tabletiers & aux Apotiquaires. On donne aussi le nom de *Lacque liquide* à une forte teinture tirée du bois de Bresil. Beaucoup de plantes donnent des Lacques.

Le Vernis de la Chine porte aussi quelquefois le nom de *Lacque*.

LACQUE EN HERBE. *Voyez* MORELLE EN GRAPPES.

LAGA, est le nom que l'on donne à certaines féves rouges, bigarrées de noir, lesquelles croissent aux Indes Orientales, & servent, dans quelques-uns de ces pays, pour péser l'or & l'argent. Elles se nomment *Conduri* au Malabar.

LAGETTO ou LAGETTE, est un arbre très curieux, de médiocre grandeur, lequel se trouve dans les montagnes Méditerranées de la Jamaïque: ses feuilles ressemblent à celles du laurier: l'écorce extérieure est dure & brune, à peu-près comme celle des autres arbres. Mais ce qui est surprénant, c'est que l'écorce intérieure, qui paroît d'abord blanche & assez solide, est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être sépa-

rées assez facilement en autant de pieces, qui sont comme une espece d'étoffe ou de toile. La premiere de ces couches, qui vient après la grosse écorce, forme un drap assez épais pour faire des habits : les couches intérieures ressemblent à du linge & sont propres a faire des chemises : toutes les couches de l'écorce intérieure, dans les petites branches, paroissent comme autant de toiles de gaze ou de dentelle très fine, qui s'étend ou se resserre comme un rezeau de soie. On fit autrefois présent d'une cravate de dentelle de Lagette à Charles II, Roi d'Angleterre. Ces toiles sont assez fortes pour être lavées & blanchies comme les toiles ordinaires.

LAGOPODE. *Voyez* PERDRIX BLANCHE.

LAICHE ou ACHÉE. *Voyez* VERS DE TERRE.

LAIE ou LAYE, est le nom que l'on donne à la femelle du Porc sauvage ou *Sanglier*. Voyez *ce mot.*

LAINE, *Lana*, espece de poil qui nait abondamment sur le mouton. Parmi les floccons de la Laine abattue, on sépare ce qui est au cœur, c'est le plus fin, & on lui donne le nom de *prime*; ce qui en approche le plus se nomme *seconde*; on appelle *tierce* ce qui vient en suite : tout ce qui est jaune, déchiré & alteré est mis au rebut, & s'employe dans les étoffes grossieres. On tire de la Laine grasse, dite en latin *Lana succida*, une matiere graisseuse en consistance d'onguent, grisâtre ou brunâtre, d'une odeur fade & désagréable, sujette à s'empuantir & à se durcir comme du savon : c'est ce qu'on appelle *Oësipe suint*, *Œsipus*. On en trouve beaucoup à la gorge & entre les cuisses des moutons : on le retire de la laine par l'ébullition. Les Droguistes en tiroient autrefois de la Normandie, de la Beauce & du Berry : on s'en sert pour amollir les tumeurs & appaisser les douleurs. Son usage est à présent presque aboli. *Voyez ce que nous avons dit de la* Laine *au mot* BELIER.

LAINE DE MOSCOVIE, nom que les Ouvriers en chapeaux donnent au poil ou espece de duvet très fin & très serré qui se trouve sous le ventre du Castor. *Voyez ce mot.*

LAINE DE SALAMANDRE, est un nom qu'on donne quelquefois à l'Amiante.

LAIT, *Lac*. C'est une liqueur blanche & opaque,

nourrissante, d'une saveur douce, que l'on tire des mamelles des femelles d'animaux vivipares. Le lait, suivant les analyses des Chymistes, est composé d'une liqueur aqueuse, d'un sel sucré & acidule, & d'une substance grasse, huileuse.

La crême de lait est la partie la plus huileuse & la plus grasse du lait; comme cette substance n'est pas intimement dissoute dans le lait, elle s'en sépare par le repos; & étant spécifiquement plus légere, elle vient se rassembler à sa surface, d'où on l'enleve pour achever de la débarasser des parties caséuses & séreuses qui lui sont encore mêlées, & pour la transformer en beurre.

La crême récente est très agréable, c'est elle qui rend le lait si doux, si savoureux & si nourrissant. C'est elle qui interposée dans toute la substance du lait, lui donne ce blanc mat qu'il a: il résulte aussi de là que le beurre n'est que de la crême, dont les parties huileuses ont été rapprochées, & séparées d'avec les parties hétérogenes, par une percussion réitérée. En vieillissant, le beurre acquiert de la rancidité, la crême devient nauséabonde, & le lait se tourne. Ce phénomene est dû à l'acide, qui par la fermentation des parties, se développe de plus en plus Le beurre, ainsi que la graisse des animaux, ne fournit point dans sa décomposition d'alkali volatil. Le beurre frais, la crême & le lait récent, sont des alimens très sains: on se sert en Médecine du petit lait pour rafraichir, de la crême pour appliquer sur les dartres & les érésipeles, du beurre pour murir les plaies, &c. mais quelle différence de goût, d'odeur & de couleur ne remarque-t-on pas dans les différens laits tirés des animaux; il nous suffira de citer en exemple le *lait de femme*, celui de la *cavale*, celui de l'*ânesse*, celui de la *chevre*, celui de la *brebis*, celui de la femelle du renne, &c. Les Russes qui confinent à la Laponie, ont l'art de tirer une sorte d'eau-de-vie du lait fermenté, dont ils font un grand usage.

Voici les principales opérations de la laitiere: pour faire le beurre, on écrême le lait reposé, on verse cette crême dans la barate, & on la bat jusqu'à ce qu'elle soit convertie en une masse jaunâtre qui est le beurre. Pour faire le fromage, on se sert de présure, espece de

levain, dont la principale matiere est le lait caillé qu'on trouve dans l'amulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait pour le faire prendre, ensuite on met ce lait caillé dans différentes formes, & on en laisse parfaitement égouter le petit lait; du moins c'est ainsi que se fait le fromage commun. Mais le bon fromage se fait de la crême & du lait caillés ensemble. Plusieurs pays ont des cantons renommés par l'excellence de leur fromage. Le Hainaut vante ceux de *Marolles*; la Normandie, ceux de *Livarot*; le Dauphiné, celui de *Sassenage*; la Suisse, celui de *Gruyeres*, qui se fait avec une propreté & des attentions infinies: celui de *Lavôge* en Franche-Comté porte aussi le nom de *Gruyeres*, mais il n'en est qu'une imitation; peut-être celui de *Brie* les surpasse-t-il tous. Enfin le Milanès envoye par-tout le fromage de *Lodi*, que nous nommons *Parmésan*, parcequ'une Princesse de Parme l'a, dit-on, fait connoître en France, où il soutient toujours sa réputation. Tous ces fromages, ainsi que ceux de Hollande, sont uniquement de lait de vache, sans aucun mêlange de lait de chevre, & la crême y entre avec le lait; ceux où l'on a mêlé différens laits, ont un goût plus rance ou plus insipide. Le fromage de Rocfort en Languedoc, passe pour être de lait de brebis.

On peut encore faire cailler le lait des animaux, par le suc du figuier, ou par le moyen de la plante appellée *caille-lait*.

Il y a des végétaux qui procurent une abondance de lait aux femelles des animaux: tels sont le *cerfeuil*, l'*aneth*; le *fenouil*, le *sureau*, le *polygala*, &c. d'autres qui en diminuent la quantité: tels sont la *ciguë*, le *persil*, les *bouraches*, &c.

LAIT DE LUNE FOSSILE ou PIERRE DE LAIT, *Lac lunæ*. C'est une terre farineuse & calcaire, qui se trouve dans certaines sources, & dans les fentes ou creux des montagnes: elle est d'un tissu feuilleté, un peu semblable à de la raclure d'ivoire; ses particules sont fines, légeres, douces au toucher, blanchâtres & sans liaison. Scheuchzer pense que le lait de lune tire son origine d'une stalactique calcaire décomposée ou réduite en poussiere par le laps du tems. Il n'est pas pos-

ſible de faire avec cette terre aucuns vaſes, dont la forme ſe ſoutienne, tant elle eſt aride. Des auteurs ont encore parlé de cette terre ſous le nom de *Morochtus* : c'eſt à proprement parler une eſpece de *Ghur* de craie ou d'agaric minéral : quelquefois elle eſt colorée.

LAITRON ou LACERON, *Sonchus.* Nous ne décrirons que trois eſpeces de cette plante, qui ſont les ſeules d'uſage en Médecine.

Le *Laitron doux* ou *Palais de lievre*, *Sonchus lævis* : eſt une plante qui croît par-tout, dans les jardins, dans les bleds, dans les vignobles, ſur les levées & le long des chemins, principalement dans les champs dont le terrein eſt un peu gras. Sa racine eſt petite, fibrée & blanche ; elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, creuſe en dedans, tendre, cannelée, un peu purpurine ; ſes feuilles ſont aſſez longues, liſſes, plus larges & plus tendres que celles du piſſenlit, découpées en leurs bords, remplies d'un ſuc laiteux, rangées alternativement, les unes attachées à de longues queues, les autres ſans queue, embraſſant la tige par leur baſe, qui eſt plus large que le reſte de la feuille. Ses fleurs naiſſent en Mai & Juin, aux ſommités de la tige & des branches, par bouquets à demi-fleurons jaunes, quelquefois blancs, ſemblables à celles du piſſenlit. Il ſuccede à ces fleurs des fruits de figure conique, qui contiennent de petites ſemences oblongues, brunes, rougeâtres, garnies chacune d'une aigrette. Toutes les parties de cette plante ſont laiteuſes ; elle eſt bonne à manger en ſalade, avant qu'elle ait pouſſé ſa tige.

Le *Laitron épineux*, *Sonchus aſper* : reſſemble aſſez à la précédente eſpece ; ſes feuilles ſont un peu laciniées, garnies d'épines longues & dures : elle rend un ſuc laiteux & amer : elle croît aux mêmes lieux que la précédente.

Le *Petit Laitron*, dit *Terre-crêpe*, *Terra crepola* : a une racine grêle, longue & fibreuſe ; ſes tiges ſont rameuſes, ſes feuilles ſont moins découpées que celles de l'endive ; ſes fleurs ſont jaunes, ſes ſemences ſont aigrettées : elle croît naturellement ſur les collines pierreuſes, ſur les levées, dans les décombres des édifices :

elle fleurit tout l'été ; il y a des endroits où on la cultive dans les jardins potagers, pour la manger en salade.

L'usage de ces trois especes de laitron, est à peu près le même ; ces plantes ont un goût herbeux, salé, & rougissent le papier bleu : elles sont rafraîchissantes, adoucissantes. Bien des pauvres gens en mangent pendant l'hiver les racines fraîches assaisonnées comme les autres légumes. La décoction des feuilles est bonne pour augmenter le lait au nourrices ; les vaches, les lapins, les lievres, & les autres animaux domestiques s'en nourrissent avec plaisir.

LAITUE, *Lactuca.* Cette plante connue de tout le monde, est ainsi nommée, du suc laiteux qu'elle répand quand on la rompt. On la distingue en deux especes principales ; savoir, en *laitue cultivée* & en *sauvage.*

La laitue cultivée ou domestique, comprend plusieurs especes en sous ordre, eu égard à la grosseur, à la figure & à la couleur ; il y en a de blanche, de noire, de rouge, de pommée, de crêpue, de lisse ou de découpée. De toutes ces especes de laitue cultivée, il y en a trois principales, d'un usage fréquent, soit dans les alimens, soit dans les remedes : savoir, la *laitue non pommée*, la *laitue pommée*, & la *laitue romaine*, nommée aussi *chicon.* Parmi les laitues sauvages, celle à *côte épineuse*, est la plus en usage parmi nous.

La *Laitue non pommée*, *Lactuca sativa non capitata* : est une plante potagere, qui étant blessée en quelqu'une de ses parties, donne un suc laiteux ; sa racine est longue, épaisse & fibrée : ses feuilles sont larges, lissées, d'un verd pâle, succulentes & agréables étant jeunes, mais elles deviennent ameres quand la tige paroît : cette tige est ferme, cylindrique, feuillée, haute de deux pieds, branchue, portant en ses sommités de petites fleurs jaunes, qui sont des bouquets à demi fleurons, auxquels succedent de petites semences garnies d'aigrettes pointues, applaties & cendrées : c'est une des quatre petites semences froides.

La *Laitue pommée*, *Lactuca sativa capitata* : a les feuilles plus courtes, plus larges, plus arrondies à l'extrémité que la précédente, plattes & lissées, mais for-

mant bientôt une tête arrondie de la même maniere que le chou : la graine en est noire.

Depuis quelques années, on sert en salade dans les grandes tables deux autres especes de laitue pommée, bien plus belles & panachées de blanc, de pourpre & de jaune : on les appelle *laitue panachée de Silésie*, & *laitue de Batavia*.

Les Jardiniers qui ont l'art de rendre crêpues, tendres & pommées plusieurs especes de laitues, savent aussi les faire blanchir en liant les feuilles par touffes avec de la paille, pendant qu'elles sont encore jeunes & tendres. On seme la laitue pommée pendant toute l'année dans les potagers ; on l'arrache quand elle est encore tendre, & on la transplante dans des terres bien fumées ; par ce moyen ses feuilles deviennent plus nombreuses & mieux pommées.

Les laitues pommées étant séchées & brûlées à feu ouvert, fusent de la même maniere que le nitre jetté sur les charbons ardens.

L'on donne le nom de *laitue crêpée* à celle dont les feuilles sont découpées, pliées & repliées comme un crêpe, & de couleur obscure.

La *Laitue romaine*, appellée *chicon*, *Lactuca romana*, a des feuilles plus étroites & plus longues que les précédentes ; elle n'est point ridée, ni bosselée, mais garnie en dessous le long de sa côte de petites pointes ; sa fleur & sa tige sont semblables à celles de la laitue ordinaire : ses graines sont noires. Cette laitue est une des plus exquises en potage ou en salade, sur-tout lorsque ses feuilles sont d'un jaune blanchâtre.

De tout tems les laitues ont tenu le premier rang parmi les autres plantes potageres : elles sont excellentes crues & cuites, & rendent le chile bien conditionné. Elles sont rafraichissantes, humectantes, laxatives, & conviennent aux jeunes gens ; elles augmentent le lait aux nourrices, & procurent un sommeil salutaire. Les Anciens ne mangeoient de la laitue qu'à la fin du repas, le soir, pour se procurer du sommeil ; mais dans le tems de Domitien, on changea cet ordre, & elles servoient d'entrée de table aux Romains.

Quelques-uns ont dit que l'usage des laitues rend les hommes impuissans & les femmes stériles ; il est bien vrai, disent les auteurs de la Matiere Médicale, que cette sorte de plante n'excite pas les feux de l'amour, qu'elle les tempere, mais sans les détruire entierement : ainsi, ajoutent-ils, quoiqu'on les conseille beaucoup pour réprimer le désir de la concupiscence à ceux qui vivent dans le célibat, néanmoins les gens mariés qui désirent d'avoir des enfans n'en doivent pas craindre l'effet.

La *Laitue sauvage*, *Lactuca sylvestris costâ spinosâ* : se trouve dans les haies, aux bords des chemins, dans les champs & vers les prés, même dans les vignes & les potagers ; elle a une racine courte, des feuilles étroites, sinuées, très découpées, armées d'épines un peu rudes le long de la côte qui est en dessous, & très remplies de suc laiteux ; d'ailleurs, elle est semblable aux autres laitues : mais elle est plus amere, plus apéritive, & plus narcotique.

Toutes les especes de laitues ne se multiplient que de graine. Les Jardiniers nomment celle à coquille ou à feuille ronde, *laitue d'hiver*. Pour les faire lever promptement, on fait tremper la graine pendant vingt-quatre heures, & on la laisse sécher ensuite dans un lieu chaud ; puis en Février & Mars, on la seme fort dru sur une couche & dans des rayons qu'on a faits avec un bâton : on la couvre légérement de terreau, & on y met aussitôt des cloches. Au bout de dix à douze jours, ces laitues peuvent être mangées en salades. Si on en avoit un besoin plus pressant, on les pourroit faire croître de même en deux fois vingt-quatre heures. Il faudroit pour cela faire tremper la graine dans de l'eau-de-vie, & mêler dans le terreau un peu de fumier de pigeon avec un peu de poudre de chaux bien éteinte ; mais ces sortes de laitue ne durent que huit jours sur couche. Les *Crêpes blondes*, sont des laitues de primeur ; elles se sement à la fin de Janvier : les autres especes se sement sur couche, ainsi que les précédentes, jusqu'en Avril, & on les replante sur terre, quand elles sont assez fortes pour les faire pommer, dans des trous faits avec le plantoir & à un pied l'un de l'autre.

LAMANDA ou ROI DES SERPENS. On donne ce nom à un magnifique serpent de Java, qui est long de sept à huit pieds, & d'une grosseur médiocre. Cet animal a des écailles cutanées, relevées d'une madrure si éclatante, & distribuée avec tant d'art, que la peinture n'a jamais pu en rendre toutes les beautés d'après l'original. La tête du Lamanda est d'une longueur bien proportionnée; son front est cendré, revêtu d'écailles rhomboïdales, marquées d'une croix ponceau. Depuis les yeux, qui sont vifs & brillans, jusqu'au chignon du cou, on voit serpenter le long de chaque côté de la machoire supérieure & inférieure, une bande marbrée de bai brun: le derriere de la tête est fort joliment tacheté: la gueule est toute garnie de dents aiguës & crochues: le dessus du corps est superbe: on y admire des especes d'armoiries & de couronnes différemment figurées & entrelacées ensemble. Ses écailles qui forment des losanges, sont tiquetées de différentes couleurs; sa queue a une belle tache aurore: vers le trou de l'anus, on apperçoit au dedans une grosseur qui ressemble à un testicule. Les écailles transversales sont isabelles, ornées çà & là d'admirables mouchetures: on prétend que ce serpent ne vit gueres que d'oiseaux.

LAMBDA. *Voyez* GAMMA DORÉ.

LAMBIN. Quadrupede de l'Amérique, ainsi nommé, à cause de la lenteur de sa marche. *Voyez* PARESSEUX.

LAMBIS: est, selon Labat, une espece de gros limaçon des mers de l'Amérique, dont tout le corps semble n'être qu'un boudin terminé en pointe & ouvert à l'autre bout par une bouche ronde & large, dont il sort une membrane épaisse, qui sert à l'animal pour prendre sa nourriture, & pour se trainer, tant au fond de la mer, que sur les hauts fonds où on le trouve ordinairement. La chair de cet animal est blanche & ferme; plus l'animal est gros, plus elle est dure à cuire & de difficile digestion: elle ne laisse pas d'être grasse & d'avoir de la saveur.

La coquille de cet animal, qui a la forme de l'animal lui-même, & qui est parsemée d'un à deux rangs de pointes émoussées, se vend très bien dans le pays; elle sert de cors de chasse à plusieurs Nations sauvages: on en

fait

fait une chaux excellente, qui prend à la longue, étant mêlée avec du sable de riviere, la dureté du marbre. Le défaut de cette coquille est d'être beaucoup plus dure à calciner, que la plupart des autres coquilles, dont on se sert aux Isles pour la même opération.

On trouve des Lambis d'une grosseur énorme, il y en a qui pesent plus de douze livres. Non-seulement les couleurs extérieures de cette coquille sont agréables, mais on ne trouve encore rien de plus beau, de plus poli, de plus lustré, que son émail intérieur.

Le Lambis de plusieurs Conchyliologistes, est un *rocher* ou *murex*. *Voyez ce mot.*

LAMBOURDE : à Paris, les Tailleurs de pierre donnent ce nom à une pierre calcaire fort tendre, qui se trouve dans les environs de cette Capitale.

LAMBRUS. *Voyez* VIGNE SAUVAGE.

LAMENTIN. Les Voyageurs sont peu d'accord sur la description de cet animal. Presque tous ont confondu l'Hyppopotame, le Phocas ou Veau de mer, ainsi que la Vache marine ou Bête à la grande dent, avec le Lamentin. Cet animal est le même que le *Manati* ; ce sont les Espagnols qui lui ont donné ce dernier nom. Les *Académiciens de Paris*, T. *III*, *part.* 1, *p.* 191, ont encore donné le nom de *Bœuf marin* au *Lamentin* dont il est question.

Le *Lamentin* ou *Manati* est un gros poisson, long de seize pieds & même plus, large de trois pieds & demi ; sa tête est hideuse, il a de petits trous au lieu d'oreilles, mais il n'en a pas l'ouïe moins fine. Sa tête est couverte d'une peau dure & épaisse, garnie de poils courts, clairs, d'un cendré brun : ses yeux sont très petits, à proportion de la grandeur de l'animal. Il a deux mamelles placées à la poitrine, & deux pieds proche des épaules qui ont la figure de vraies nâgeoires. Ray dit que si Diogene avoit connu le Lamentin, il n'auroit pas eu besoin de plumer un coq pour avoir un bipede sans plumes, puisque le Manati est un Bipede sans plumes.

Quoique tous les auteurs n'accordent que deux pieds au Lamentin, M. Brisson dit que cet animal a trop d'analogie avec les quadrupedes, pour n'en être pas un, & que si l'on en faisoit la dissection, on trouveroit peut-

être que ses pieds de derriere, sont confondus dans la queue qui est informe & large.

Cet animal est vivipare & s'accouple à la maniere de l'homme; il a le membre génital fait comme celui du cheval, & les entrailles comme le taureau. Le Lamentin n'est point dangereux, il vient se nourrir d'herbes qu'il trouve sur le rivage, & entre autres des feuilles des paletuviers.

M. de la Condamine, dans sa relation de la riviere des Amazones, dit avoir dessiné d'après nature à S. Paul d'Omaguas le plus grand des poissons d'eau douce qui soit connu; que les Espagnols & les Portugais ont donné à ce poisson le nom de *Vache marine*, ou de *Poisson-Bœuf*, & qu'il ne faut pas le confondre avec le Phocas ou Veau marin. Il ajoute, que sa chair & sa graisse ont assez de rapport avec celles d'un veau, qu'il n'a point de cornes, qu'il ne sort jamais entiérement de l'eau, & que même il n'en peut sortir, parcequ'il n'a que deux nâgeoires assez près de la tête. Ces nâgeoires sont en forme d'ailerons, elles ont seize pouces de long, & lui tiennent lieu de bras & de pieds; il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe sur le rivage: ainsi il paroît que le Lamentin n'est point un animal amphibie, ni un quadrupede. Le sentiment du P. Labat se trouve appuyé ici de celui de M. de la Condamine. Cet Académicien dit que l'herbe dont ce poisson se nourrit, est longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre, d'un assez beau verd, & qu'il est aisé de voir quand ces animaux sont en pâture, parceque l'herbe qui leur échappe en marchant, ou en la coupant, vient au dessus de l'eau. Les yeux du Lamentin sont ronds & très petits, l'ouverture des oreilles si peu apparente, qu'elle ne paroît pas plus qu'un trou d'épingle.

M. de la Condamine a encore trouvé ce poisson dans l'Orinoque, dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres rivieres des environs de Cayenne, & de la côte de la Guyane; on le trouve toujours éloigné de la mer: on le rencontre fréquemment dans les grandes rivieres qui descendent dans celle des Amazones, comme dans le Guallaga, le Pastaca, &c. Il n'est arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo de Borsa: il ne boit que de l'eau douce.

Il y a des Lamentins qui pesent mille à douze cens livres. Ces animaux sont très timides, ils s'enfuient promptement dans l'eau dès qu'ils entendent le moindre bruit; ce caractère est commun à tous les poissons qui sont sans défense. On les tue avec le javelot & autres instrumens semblables; mais l'on n'en mange, que lorsqu'on est pressé par la faim. Cependant les Flibustiers & la plupart des Indiens de l'Isthme de Darien, n'ont souvent d'autre ressource pour vivre, que la pêche du Lamentin; ils disent que la chair, prise depuis la moitié des côtes, jusques sous le ventre, ainsi que les mamelles, sont d'une grande délicatesse. Il arrive souvent à ce poisson de s'endormir ayant le muffle hors de l'eau; c'en est assez pour le faire découvrir par les Pêcheurs qui le harponnent, & qui le tirent à terre, quand il a perdu la vie avec son sang. Les Negres sont fort adroits à cet exercice; dès qu'ils ont apperçu un Lamentin, & qu'ils sont à portée de le pouvoir harponner, celui qui est sur l'avant du canot lui jette son harpon de toute sa force, & laisse filer la corde qui y est attachée: le poisson blessé s'enfuit; les Negres guidés par le bois flottant qui est au bout de la corde, le suivent, & s'il vient à portée, ils le dardent une seconde fois, afin d'accélérer la perte de son sang; souvent une heure suffit pour cela, ou deux tout au plus. Lorsque le poisson est mort, il vient sur l'eau: les Negres le mettent dans leur canot avec une adresse singuliere; ou si l'animal est trop gros pour la capacité de leur canot, ils lui passent une corde au dessus de la queue & l'amarrent à l'arriere du canot.

Comme on voit souvent le Lamentin suivi de deux petits, il y a lieu de croire que sa portée est de deux par an. Il est rare qu'on manque de prendre les petits, lorsqu'on a pris la mere, à moins qu'ils ne soient déja assez grands pour n'être plus allaités & pour s'enfuir. Il est certain que cet animal multiplieroit beaucoup plus qu'il ne le fait, s'il étoit plus en repos; mais il y a une quantité d'ichthyophages, qui lui font une guerre continuelle, d'autant plus impunément, qu'il est peu armé.

On trouve le long de ce poisson une couche de lard de quatre ou cinq pouces d'épaisseur, ferme, & d'un

aussi grand usage que celui du cochon : ce lard & la panne qui est dans le corps, étant fondus, font un très bon beurre qui ne roussit pas aisément.

La chair de cet animal est un aliment assez communément employé par une partie des habitans de la Guadeloupe, de S. Christophe, de la Martinique, & des autres Isles voisines, où l'on en apporte tous les ans de Terre ferme plusieurs navires chargés.

Il y a aussi des Lamentins dans le Nil, & à la Chine. La peau de cet animal est assez épaisse pour être tannée, & lorsquelle est bien préparée, elle donne un cuir très fort. Quand on ne veut pas se donner cette peine, on en fait des courroies, & mêmes des semelles de soulier très durables.

On trouve dans la tête du Lamentin quatre pierres blanches, auxquelles le peuple de la Chine ou de l'Amérique attribue de grandes vertus.

LAMIE est la plus grande espece de *Chien de mer* ou de *Requin*. *Voyez* REQUIN.

LAMINCOUARD, arbre de la Guyane; il est de moyenne grandeur; son bois est quelquefois percé à jour. Il est très bon pour faire des fourches ou poteaux à enfoncer dans la terre: il sert à cet usage à Cayenne faute d'autre.

LAMMER-GEYER. *Voyez* AIGLE.

LAMPROIE, *Lampetra.* Poisson de mer & de riviere mis au rang des poissons cartilagineux, qui nage ordinairement en grande eau, qui léche & suce les pierres, les rochers & la surface intérieure des vases dans lesquels on l'enferme. La Lamproie est très connue dans les poissonneries.

Ce poisson, long, gluant & cartilagineux, ressemble à l'Anguille, excepté par la tête, qui est de figure ovale. Sa bouche n'est ni fendue, ni longue, ni très large; mais cavée comme celle des sangs-sues: elle est garnie de dents jaunes, très aiguës & menues, comme triangulaires & rangées sans ordre dans toute sa capacité. Son corps est rond, sa queue est menue & un peu large; la couleur du corps est d'un jaune tirant sur le verd, marqueté çà & là de taches & de points noirs. Son ventre est blanc; le dos est semé de taches bleues & blan-

ches ; la peau est lisse, ferme & dure. Cette surface du corps est visqueuse, c'est-à-dire, couverte, au lieu d'écailles, d'une bave très gluante : on voit souvent, au travers de la peau, les vaisseaux d'où sort l'humeur qui sert à lubrifier tout le corps. De chaque côté du corps, la Lamproie a sept trous ronds, qui lui servent d'ouies. Entre les yeux, au plus haut, & au milieu de la tête ; elle a un conduit jusqu'au palais, par lequel elle tire l'air & rejette l'eau, comme les poissons qui ont des poumons : elle nâge au-dessus de l'eau ; & on l'étoufferoit aisément, si on la tenoit par force sous l'eau. Ses yeux sont ronds & profonds : elle n'a ni langue ni nâgeoires ; les replis de son corps lui servent à nâger ; & deux especes de petites aîles, l'une placée sur le bout de sa queue, l'autre un peu plus haut, lui servent à fendre l'eau. Son cœur est enveloppé dans un cartilage, auquel le foie est attaché : ce foie est bleu, peu tacheté & sans fiel. Depuis la bouche jusqu'à l'anus, ce poisson n'a qu'un conduit, long, étroit par les deux bouts, & large au milieu. Au lieu d'arrêtes, la Lamproie a sur l'épine du dos un cartilage en forme de corde, dans lequel il y a de la moëlle.

La Lamproie entre au printems dans les rivieres pour y déposer ses œufs, & s'en retourne ensuite dans la mer ; c'est le tems qu'on en pêche beaucoup, car dans la mer on en prend peu. Ce poisson vit d'eau & de bourbe. Quand il a jetté ses œufs, il devient sec & dur : il ne vit ordinairement que deux ans : sa chair est assez molle, un peu gluante & excrémenteuse. La Lamproie mâle est préférée à la femelle dans les alimens : on doit les prendre dans des eaux vives.

Les Ichthyologistes ont fait mention d'autres especes de Lamproie, savoir, 1°. la *petite Lamproie d'eau douce*, qui a, outre les grandes dents ordinaires, une autre petite rangée en haut, & située dans le fond de la bouche. Cette Lamproie est longue & étroite ; le dos est brun & rouge ; le ventre blanc : on la pêche dans l'Elbe vers le Carême. Soit frais, soit fumé, c'est un bon manger : dans un autre tems, la chair en est plus séche. 2°. Une très *petite Lamproie d'eau douce*, qui est commune en Suede, & qui est à peine de la grosseur d'un ver : sa

longueur est d'un pied & demi. 3°. La *grande Lamproie*, ou la *Lamproie de mer*. Celle ci change de nom, suivant son âge & sa grandeur : son foie est verd. On en trouve dans l'Elbe qui pesent trois livres : elles rentrent dans la mer avec les saumons. On doute que le formidable ver du Gange, qui est si long, & de couleur bleue, soit une espece de *Lamproie*.

M. de la Condamine dit qu'il y a dans la riviere des Amazônes, des Lamproies qui ont la même propriété que la Torpille : celui qui touche une de ces Lamproies avec la main ou avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux dans le bras, & quelquefois, dit on, il en est renversé. M. de Réaumur a dévéloppé le ressort caché, qui produit cet effet surprenant dans la *Torpille*. Voyez *ce mot*.

La Lamproie n'est point *vivipare*, comme quelques-uns l'ont cru : elle est *ovipare*. Ce poisson s'attache si fortement aux rochers & aux navires, qu'il n'est pas possible de l'en arracher ; c'est pourquoi quelques-uns l'ont nommé *Sangsue de mer* ou *faux remora*.

On donne aux petites Lamproies, qu'on pêche, *le* nom de *Lamprillons* ou de *Lamproyons* : elles ne sont pas plus grosses qu'un ver de terre ; on en vend beaucoup à Toulouse sous le nom de *Chatillons*.

La Lamproie est meilleure à manger dans le printems que dans aucun autre tems : sa chair nourrit beaucoup & augmente l'humeur séminale ; mais elle est pesante & pernicieuse à ceux qui ont le genre nerveux foible : les vieillards doivent en user bien sobrement. La graisse de la Lamproie est émolliente & adoucissante : on en frotte le visage & les mains de ceux qui ont la petite vérole, pour empêcher qu'il n'y reste des marques.

On a aussi appellé la Lamproie, *Murêne de riviere*. *Voyez* MURÊNE.

La Lamproie est sujette à une maladie singuliere : ce sont des insectes qui s'attachent à ses yeux. Muralto dit que ces insectes ont deux pieds, longs & ronds, avec des nœuds, & des pointes blanches & luisantes : leur ventre est épais, ponctué & rond, mais plat comme celui des punaises. Des deux côtés de la tête sortent deux especes de bras, qui soutiennent un œil fort trans-

parent & convexe. Outre cet œil, Muralto a observé à la tête de ces insectes deux autres yeux noirs, une petite barbe & une gueule fort large. L'œil que les bras soutiennent (& qui n'est peut-être qu'un suçoir) est fortement attaché à l'œil de la Lamproie; en sorte que ces insectes semblent sucer l'humeur des yeux des Lamproies, & les aveuglent.

LAMPSANE ou HERBE AUX MAMELLES, *Lampsana*, est une plante qui ressemble un peu au Laitron, & qui croît communément dans les jardins & les vergers, le long des champs & sur le bord des chemins: sa racine est simple, blanche & fibrée: sa tige est haute d'environ trois pieds, ronde, cannelée, rougeâtre, un peu velue & creuse: ses feuilles ressemblent assez à celles du Laitron des murailles: ses fleurs naissent aux sommets des branches, formées en bouquets ronds, à demis fleurons jaunes: il leur succede des capsules cannelées, remplies de menues graines, noirâtres, un peu courbes & sans aigrettes.

Cette plante est toute d'usage: elle est rafraîchissante, laxative & émolliente: son suc guérit la galle, & particuliérement le bout du sein quand il est fendu ou écorché; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux mamelles.

LAMPYRIS. Ray donne ce nom à un insecte sans ailes, & qui est la femelle d'une espece de mouche cantharide. Il est composé d'onze anneaux; sa tête est petite. Tant que cet animal vit, les trois derniers de ses anneaux jettent la nuit des rayons de lumiere, qui facilitent à son mâle les moyens de la venir trouver. C'est une espece de Ver luisant: on le trouve sur terre l'été dans les genevriers. *Voyez* VER LUISANT.

LANCEOLE ou LANCELÉE. *Voyez à l'article* PLANTAIN.

LANCERON, nom qu'on donne au Brocheton. *Voyez* BROCHET.

LANDE. *Voyez* GENEST ÉPINEUX, *& la remarque sur les* JONCS.

LANDES. On appelle ainsi des solitudes hérissées, c'est-à-dire, des terres qui ne produisent que du genêt, du jonc marin, de la fougere, du houx, de la bruyere,

ses ronces & quelques genievres. En Provence les Landes sont couvertes de peu de plantes épineuses ; elles sont toujours ornées de marjolaine, de mélisse, de lavande, de véronique, de betoine, de sauge, de thym, même de jasmin, &c. Ces Landes, toutes sauvages, toutes brutes qu'elles sont, ont encore leurs usages. On brûle ces plantes vers la fin de l'été, ou dès qu'elles sont desséchées : leur cendre bonifie la terre, & le feu empêche le rejet des racines : mais on doit veiller à empêcher la communication du feu, en netoyant les chaumes & toute l'herbe du côté de l'endroit où l'on craint que le feu ne communique, en choisissant un tems calme, & en faisant quelques tranchées. Ces plantes étant brûlées, on arrache à la pioche les racines des arbustes ; & après les pluies d'automne on laboure ce terrein avec une charrue à versoir & à gros sillons : on donne un second labour au printems, & on peut alors y semer de l'avoine : la seconde année on doit lui donner trois bons labours, si on veut y semer du bled, & la troisieme elle produira une bonne récolte.

Combien de terreins en friche dans la Bretagne, dans la Guyenne, la Provence, dans le Dauphiné, &c. pourroient être défrichés, écobués & rendus fertiles par une semblable opération ! J'avoue que les Landes qui sont sablonneuses, caillouteuses & pleines de tourbieres, &c. ne sont pas propres à être défrichées pour les semailles : mais n'y a-t-il pas d'autres productions qu'on en pourroit tirer, & que faute de connoissances directes ou locales, on se trouve dans la nécessité d'acheter de l'Etranger?

Lorsque nous avons parcouru les terreins de chaque Province de ce Royaume, nous les avons examinés avec toute l'attention convenable, même par la voie de l'analyse. De retour à Paris, nous avons rendu compte verbalement aux Ministres du précis de nos observations ; nous attendons maintenant des ordres qui nous mettent en état d'exposer plus au long ces détails importans, ainsi que ceux qui ont quelque rapport aux Arts & aux Métiers ; ou à la construction & entretien des grands chemins, &c.

LANERET, est le mâle du Lanier. *Voyez ce mot.*

L'un & l'autre sont des oiseaux de proie, qui tiennent constamment la perche. Le Laneret vole pour la corneille, pour le courlis, &c.

LANGOUSTE, *Locusta marina*. Des Auteurs ont donné ce nom à la *Sauterelle*, à l'*Hippocampe* ou *petit Cheval marin*, & à une espece d'*Ecrevisse* ou *Cancre*. Voyez *ces mots*.

La Langouste, proprement dite, ou Sauterelle de mer, est un crustacée qui n'a point de sang : elle est couverte d'une croute assez molle, avec deux longues cornes, qui sont garnies d'aiguillons, devant les yeux ; & deux autres cornes au dessus, plus déliées & plus courbes : son dos est rude & plein de crêtes : c'est un cancre ou écrevisse de mer, qui n'a point de pinces comme les autres crustacées. *Voyez les mots* CANCRE, CRABE, ÉCREVISSE, HOMMAR, &c.

Les Langoustes vivent dans les lieux pierreux ; elles sont communes dans la Méditerranée. Pendant l'hiver elles cherchent l'embouchure des rivieres, & dans l'été elles se retirent ailleurs. Pline dit qu'elles se battent entre elles avec leurs cornes.

LANGUE. Nous n'entendons point faire ici mention de cet organe, qui chez tous les animaux est le siége du goût; mais de plusieurs plantes, dans lesquelles les Anciens ont cru trouver quelque ressemblance avec la Langue des animaux, dont elles portent le nom François ou Grec. C'est ainsi que l'on donne à la Buglose, le nom de *Langue de Bœuf ;* à l'Hippoglose, celui de *Langue de Cheval ;* à la Cynoglose, celui de *Langue de Chien ;* à l'Ophioglose, celui de *Langue de Serpent ;* à la Scolopendre, celui de *Langue de Cerf*. Voyez *chacun de ces mots*.

LANGUE DE CERF, ou SCOLOPENDRE VULGAIRE, *Lingua Cervina*, plante qui naît dans les puits & les fontaines, dans les fentes des pierres, sur les rochers humides & autres lieux ombrageux : ses racines sont capillaires, noirâtres, nombreuses, entrelassées avec les queues des vieilles feuilles : elles poussent huit à dix feuilles, longues de dix pouces ou environ, oreillées à leur naissance, pointues à leur extrémité, d'un verd gai, lisses & portées sur une queue très longue

terminée par une côte qui regne dans le milieu de la feuille. Il semble que cette plante n'ait point de fleurs, mais elle porte plusieurs capsules dans des sillons feuillés & roussâtres, qui se trouvent sur le dos des feuilles. Quoique ces capsules soient très petites, cependant on les découvre facilement par le moyen du microscope: elles sont munies chacune d'un anneau élastique, lequel en se contractant ou en se séchant, ouvre la capsule, de laquelle il sort beaucoup de semences menues comme de la poussiere.

Cette plante est d'un goût acerbe, & repand une odeur herbeuse: elle est un peu astringente, & convient pour le gonflement de la rate, le cours de ventre, le crachement de sang: on a coutume de la joindre aux autres plantes capillaires dans les bouillons béchiques & vulnéraires. Les Anglois en mêlent dans leur *Posset*, pour arrêter les mouvemens convulsifs.

Le Posset des Anglois est fait ainsi: on verse douze onces de vin blanc dans deux livres de lait bouillant, édulcoré avec une demi-once de sucre en poudre.

LANGUE DE CHIEN. *Voyez* CYNOGLOSE.

LANGUE DE SERPENT, ou LAMIODONTES. *Voyez* GLOSSOPÊTRES.

LANGUETTE, *Lingula*, est un poisson des Indes, qui a le corps & la tête jaunes: il est armé de six ou sept aiguillons sur le dos, à la suite desquels est une forte nageoire qui se replie vers la queue, & au dessous du ventre; il y a un aiguillon entre ses nageoires, dont les premieres sont contre ses ouies. Les Chinois mettent ce poisson au nombre des mets délicieux.

LANIER. *Voyez à l'article* FAUCON.

LANSON, petit poisson de mer, dont les morues sont friandes, & qui sert d'appas pour les pêcher.

LAPEREAU, est un petit Lapin de l'année. *Voyez plus bas au mot* LAPIN.

LAPIN, *Cuniculus*, animal quadrupede, connu & commun dans toute l'Europe. On nomme sa femelle *Lapine* ou *Hase*, & ses petits, *Lapereaux*. Ces animaux habitent ordinairement sur les montagnes, où ils se creusent des terriers. Ils s'apprivoisent aisément; on en nourrit de domestiques, que l'on nomme vulgai-

rement *Lapins de clapiers*. Ces derniers varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir & le gris sont cependant les seules qui entrent ici dans le jeu de la Nature. Les Lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs; ceux ci ont les yeux rouges : on en voit beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Enfin, il y en a dont le poil est d'un petit gris fort joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *Riches*, & dont les peaux sont fort recherchées pour les fourrures. Les Lapins d'Angora ne different des autres Lapins domestiques, que par la qualité de leur poil, qui est beaucoup plus long, comme le poil des chevres d'Angora est beaucoup plus long que celui des chevres communes. Ce poil des Lapins d'Angora est ondoyant, & même frisé comme de la laine; il a quelquefois deux ou trois pouces de longueur : dans le tems de la mue il se pelotonne & rend l'animal difforme. La couleur de ces Lapins varie comme celle des autres lapins domestiques.

Le Lievre & le Lapin, dit M. de Buffon, quoique fort semblables, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux especes distinctes & séparées. M. de Buffon a fait élever des Lapins avec des Hases, & des Lievres avec des Lapines; mais ces essais n'ont rien produit, & lui ont seulement appris que ces animaux, dont la forme est si semblable, sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des especes de mulets : ces animaux, mêlés ensemble, deviennent ennemis, & il regne entre eux une guerre continuelle. On a cependant eu des preuves, que, malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait; mais il n'en a rien résulté.

La fécondité du Lapin est encore plus grande que celle du Lievre. On voit les Lapines domestiques donner des petits tous les mois, & des portées de neuf, dix, onze, qu'elles allaitent pendant vingt & un jours, sans cesser d'être pleines. Elles ont une double matrice, comme la femelle du Lievre, & peuvent par conséquent mettre bas en deux tems. Les Lapins multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance; ils détruisent les her-

bes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres; & si l'on n'avoit pas contre eux le secours des furets & des chiens, ils feroient déserter les habitans de ces campagnes. Il y a des gens, qui, pour écarter les Lapins de leurs vignes, lorsqu'elles sont en bourgeon, & de leurs bleds pendant qu'ils sont en herbe, fichent en terre, le long des bords de la piéce, à six pieds l'un de l'autre, de petits bâtons soufrés, auxquels ils mettent le feu; les Lapins qui haïssent l'odeur du soufre, n'approchent point de la piece ensoufrée. Comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y a qu'à recommencer jusqu'à ce que le bourgeon de la vigne & le bled soient hors de danger.

Non-seulement le Lapin s'accouple plus souvent, & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le Lievre; mais il a aussi plus de ressource pour échapper à ses ennemis. Les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour, & où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiseau de proie; il y habite avec sa famille en pleine sécurité; il y éleve & nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois; & il ne les fait sortir de leur retraite, pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés: il leur évite par-là tous les inconveniens du bas âge, pendant lequel, au contraire, les Lievres périssent en plus grand nombre, & souffrent plus que dans tout le reste de leur vie.

Cela seul suffit aussi, dit M. de Buffon, pour prouver que le Lapin est supérieur au Lievre par la sagacité. Tous deux sont conformés de même, & pourroient également se creuser des retraites: tous deux sont également timides à l'excès; mais l'un, plus imbécille, se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé; tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asyle: & il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le Lapin domestique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids; & cela, parcequ'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels

sont exposés les Lapins & les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué, que quand on a voulu peupler une garenne avec des Lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoient, comme les Lievres, à la surface de la terre; & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sureté. Dans le dernier débordement de la Loire, qui a noyé une quantité de gibier étonnante, on a observé que plusieurs Lapins, prêts à être submergés, avoient eu l'instinct de grimper sur les arbres, de l'écorce desquels ils ont vécu uniquement, jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Au reste, cette observation n'est pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans d'autres inondations.

Les femelles, quelques jours avant que de mettre bas, se creusent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel elles pratiquent une excavation; après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espece de lit, pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture; dans ce tems elles mangent beaucoup & fort vite: elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point; la mere a eu soin de lui en dérober la connoissance, parcequ'il les tue, soit par jalousie, soit pour jouir de la mere. Il n'entre point dans ce terrier séparé qu'elle a pratiqué; souvent même quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine: mais lorsqu'ils commencent à être plus forts, & à manger l'herbe que la mere leur apporte, le pere semble les reconnoître, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur léche les yeux; & tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins: dans ce même-tems la mere lui fait beaucoup de caresses, & souvent devient pleine peu de jours après.

Ces animaux vivent huit ou neuf ans: ils courent très vite, ont l'ouie très fine, & on prétend qu'ils ont la

propriété de ruminer. Comme les Lapins passent la plus grande partie de leur vie dans les terriers, où ils sont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les Lievres. On les engraisse encore beaucoup en les châtrant, opération très facile, & qui réussit à merveille. Leur chair est blanche, au lieu que celle du Lievre est noire, & elle en differe beaucoup par le goût. La chair des jeunes Lapereaux est très délicate; mais celle des vieux Lapins est toujours séche & dure: on préfere le Lapin sauvage au domestique, il a une saveur plus rélévée & plus agréable. On chasse le Lapin à l'affut, au chien & au fusil.

M. Brisson dit que le Lapin d'Europe & celui d'Angora sont du genre du Lievre; mais que le Lapin de Java, l'Agouty, le Lapin d'Amérique, le Pak, le Lapin de Norwege, le Lapin d'Allemagne, ceux des Indes & du Bresil sont un genre particulier: il dit que le caractere de ce genre est d'avoir deux dents incisives à chaque machoire, & point de dents canines; d'avoir les doigts onguiculés & la queue très courte, ainsi que les oreilles.

Les peaux des Lapins d'Amérique & de Tabago ont une odeur agréablement musquée, ce qui les fait beaucoup rechercher pour les fourures. Pour ce qui regarde le Lapin de Norwege: *voyez* LEMMER.

LAPIS LAZULI est une pierre bleue, que quelques Lithologistes ont décrite sous les noms de *Jaspe bleuâtre*, de *Pierre d'azur*, d'*Azul* ou d'*Azur oriental*. C'est une espece de pierre de roche, composée de quartz, quelquefois d'une espece de spath fusible, mêlé de paillettes ou de mica jaune ou d'or, ou de grains pyriteux, & d'une partie métallique bleuâtre, que les expériences de M. Margraff démontrent être dûes au fer. *Voyez* la *Nouvelle Minéralogie*, *premiere Partie*, *pag.* 208.

Le Lapis Lazuli est très dur, presque réfractaire au feu, pesant, opaque, d'un bleu vif, plus ou moins foncé, susceptible d'un beau poli, se cassant en morceaux irréguliers, vitreux dans les fractures, & faisant souvent feu avec le briquet.

Cette pierre nous vient de l'Asie en morceaux de diverses grosseurs & informes: on la trouve en Perse & à Golconde; c'est une matiere chere dans le commerce.

On choisit celle qui est la plus pesante, la moins chargée de raies blanches, d'un bleu formé, étendu & vif, afin que les bijoux, que l'on en fait, présentent une surface totalement bleue : on en rencontre aussi en Suede, en Prusse, en Bohême & en Espagne ; mais qui est si tendre, qu'à peine peut-on le polir.

Comme la couleur bleue de cette pierre est de la plus grande beauté, & qu'elle ne s'altere que peu ou point du tout, ni à l'air ni au feu, des ouvriers intelligens ont trouvé le moyen d'en extraire cette partie colorante pour l'usage de la peinture. Cette poudre précieuse est connue sous le nom d'*Outre-mer*. Le procédé en est décrit dans presque toutes les minéralogies.

LARD est une espece de graisse. *Voyez l'article du* SANGLIER, *& le mot* GRAISSE.

LARE, nom donné aux *Mouettes*. Voyez *ce mot*.

LARIX. *Voyez* MELESE.

LARME DE JOB, *Lachryma-Job*, est une plante arondinacée, que l'on cultive dans les jardins, particulierement en Candie, en Syrie, & dans les autres pays Orientaux : souvent elle y vient d'elle-même, ce qu'elle ne peut faire dans les climats froids. Ses racines sont fibreuses, noueuses & longues : ses feuilles sont semblables à celles du bled de Turquie, longues d'un pied & demi : il sort des aisselles de ses feuilles de petits pédicules, qui soutiennent chacun un nœud, qui contient l'embryon du fruit : il part de ces nœuds des épis de fleurs à étamines, renfermés dans un calice à deux balles sans barbe. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons naissent dans les nœuds, & deviennent chacun une graine unie, luisante, jaunâtre avant la maturité, rougeâtre quand elle est mûre, très dure, & de la grosseur d'un pois chiche. Cette graine est composée d'une coque dure, ligneuse, & d'une amande farineuse, enveloppée d'une membrane fine : on mange cette graine à la Chine.

LARME DE VIGNE, nom qu'on donne à la liqueur qui distille naturellement goutte-à-goutte dans le printems des sommités ou sarmens de la vigne en seve, après qu'elle a été taillée : on prétend que cette eau est bonne pour les maux des yeux & des reins ; & qu'un verre de ces larmes rappelle les sens d'un homme ivre.

Le nom de *Larmes* se donne aussi aux sucs gommeux ou résineux qui se coagulent en distillant des arbres qui les produisent. On dit Larmes de sapin, Larmes de mastich, Larmes de lierre, &c. *Voyez l'article* GOMME *& celui de* RÉSINE.

LASER, *Laserpitium*, est une espece de plante férulacée, qui croît en Provence aux environs de Marseille : elle est hystérique, vulnéraire, carminative, & propre à résister au venin.

LATANIER est un arbre des Isles Antilles, qui s'éleve fort haut, quoiqu'il ait peu de grosseur. Son bois a la dureté du fer; mais il n'a pas plus d'un doigt d'épaisseur, & tout l'intérieur n'est qu'une sorte de filasse. Ses feuilles pendent en petits faisceaux au sommet des rameaux : les habitans s'en servent pour couvrir leurs cabanes, & à divers ouvrages : ils font des lances de son bois, & en arment la pointe de leurs flèches. On prétend qu'on feroit d'excellens aqueducs du tronc des Lataniers.

LAVAGNE, nom donné à une pierre fissile, qui se tire d'un lieu nommé *Lavagne* sur la côte de Gênes, & qui s'emploie pour couvrir les maisons & pour faire du pavé. La grandeur, l'épaisseur & la qualité de certains morceaux, la rendent propre à recevoir la peinture : on y peint de grands tableaux.

LAVANDE, *Lavandula*. Les parties de la fructification des *Stæchas* sont tout à-fait semblables à celles des Lavandes. Ces plantes ont les mêmes propriétés; & la seule différence ne consistant qu'en ce que les fleurs des Lavandes viennent par épis, & celles des *Stæchas* en forme de tête, ces plantes ont été mises, par M. Linnæus, sous le même genre; cependant nous ne parlerons du *Stæchas* qu'à son article.

La Lavande est une sorte d'arbuste, qui pousse des tiges dures, ligneuses, quarrées, à la hauteur de deux ou trois pieds. Ses tiges sont chargées dans toute leur longueur de feuilles longues & étroites, blanchâtres, & terminées par des épis de fleurs labiées. Toutes les parties de la plante ont une odeur aromatique & agréable. La Lavande porte des fleurs labiées; aux fleurs succedent quatre semences, qui n'ont pour enveloppe que le calice, au fond duquel elles se trouvent. On distingue plusieurs

plusieurs especes de Lavande, dont les unes, comme la *Lavande d'Espagne*, ont les feuilles blanches ; d'autres, comme la *Lavande femelle*, ont les feuilles étroites ; d'autres les feuilles larges, telle que celle que l'on nomme la *Lavande mâle*, le *Spic*, l'*Aspic* ou *Nard commun* ; enfin les Lavandes que l'on nomme *Stœchas*, dont les fleurs sont ramassées en tête *Voyez* STOECHAS.

La Lavande est une plante fort belle dans le mois de Juin, quand elle est chargée de ses épis de fleurs bleues ou blanches, qui répandent une odeur très agréable. Cette plante n'est point délicate ; elle vient par-tout, & elle se multiplie par drageons enracinés. Elle vient d'elle-même dans le Languedoc ; dans ce pays-ci, on n'en cultive que dans les jardins. Il est bon de transplanter les gros pieds tous les trois ou quatre ans.

Toute cette plante passe pour résolutive, céphalique, anti-hystérique. Les fleurs & les feuilles excitent puissamment la salivation, quand on les tient dans la bouche, & qu'on les mâche ; c'est pourquoi on les emploie utilement dans les maladies soporeuses, dans les catarrhes, &c. Ces fleurs rendent beaucoup d'huile essentielle, d'une bonne odeur. Pour avoir de l'esprit de Lavande très agréable, il faut mêler de l'huile essentielle de cette plante, très rectifiée & nouvellement distillée avec de bon esprit de vin, & y ajouter une petite quantité de stirax ou de benjoin. On ne doit faire usage de l'esprit de Lavande, ainsi que de tous les remedes aromatiques, que d'une maniere très modérée ; car leur usage allume le sang, & fait que les parties solides, étant trop irritées, s'échauffent & s'enflamment.

On retire de l'espece de Lavande que l'on nomme *Aspic*, une huile essentielle, fort inflammable, & d'une odeur pénétrante, que l'on nomme *Huile d'Aspic* : on la recommande comme vermifuge ; les Peintres en émail en font aussi usage. Les mittes, les poux, & d'autres insectes ont en aversion l'odeur de cette huile ; c'est pourquoi elle est très bonne pour les chasser & pour les faire mourir. On nous apporte l'huile distillée d'aspic & de Lavande de la Provence & du Languedoc ; mais elle est souvent falsifiée & mêlée avec de l'esprit de vin ou de l'huile de térébenthine ou de ben : on

découvre aisément ces falsifications ; car si on jette dans de l'eau commune celle qui est mêlée avec de l'esprit de vin, ce dernier se mêle parfaitement avec l'eau, & l'huile surnage. Pour connoître celle qui est mêlée avec l'huile de térébenthine, ou quelqu'autre huile, il faut en brûler un peu dans une cuiller de métal. Si elle est pure, elle donne une flamme subtile, une fumée d'une odeur qui n'est pas désagréable, & en petite quantité ; au lieu que c'est tout le contraire lorsqu'elle est falsifiée.

LAVANDIERE ou HOCHE QUEUE : *voyez* BERGERONNETTE.

LAVARET, *Lavaretus*, poisson de riviere, à nâgeoires molles, & qui tient un peu du saumon & de l'alose : il est long d'environ un pied, gros comme le poing, & couvert d'écailles blanches, argentines, tendres, sans taches, mais toujours très propres. Sa tête est oblongue : il est camus, & sans dents : il a deux nâgeoires près des ouies. Sa queue est fourchue & noire au bout : il fraie en automne. Sa chair est molle, blanche, un peu glutineuse, très agréable au goût. Ce poisson est assez connu dans les poissonneries de Lyon : on en sert sur les tables, comme un mets délicieux & de bon suc. On en pêche beaucoup dans le Lac du Bourget & d'Aigue Belette en Savoye.

LAVERT est un insecte très incommode à la Louisiane dans les bâtimens faits de bois. Ce petit animal, dont les chats sont extrêmement friands, est large d'environ neuf lignes, long d'un pouce, & d'une ligne d'épaisseur : il passe par la plus petite fente, & se jette sur les plats, quoique couverts, sur-tout la nuit, dans les gardes mangers. Quand le terrein où l'on s'établit est un peu défriché, on n'en voit plus du tout.

LAVES, nom que l'on donne à des matieres de volcans, telles que les différentes especes de *Ponce*, la *Pierre du Vésuve* ou *de Naples*, la *Pozzolane*, la *Pierre Obsidienne* ou de *Gallinace*, les *Scories de volcans*, &c. Toutes ces matieres ont été, les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, & d'autres totalement vitrifiées ; ce qui fait qu'il y en a de compactes & d'un tissu continu ; d'autres qui sont poreuses, tendres, légeres,

ou qui sont dures & susceptibles du poli : celles qui sont poreuses & légeres nâgent sur l'eau ; celles qui sont pesantes & non poreuses vont au fond de l'eau.

La plupart des Laves ont probablement été dans un certain état de fluidité pour pouvoir couler, & prendre les différentes formes tortueuses qu'on leur reconnoît. On trouve des Laves courbées, & composées de plusieurs couches, plus ou moins grandes & plus ou moins pesantes ; de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre, tachetées de parties vitreuses : il y en a même qui tombent en efflorescence, & donnent une saveur de sel alkali. Pour l'intelligence de ce qui précede, il faut lire chacun des mots que nous avons cités ; puis les articles *Volcan*, *Tremblement de terre* & *Pyrite* ; même les mots *Montagne* & *Terre*.

LAVEZZE ou LAVEGE est une espece de pierre ollaire, qui ne se tire que de trois carrieres connues, l'une dans le Comté de Chiavennes, une autre dans la Valteline, & la troisieme du côté de Pleurs, dans le pays des Grisons. Cette pierre sert à faire des marmites, & d'autres vaisseaux de cuisine qui résistent au feu : *voyez* PIERRE OLLAIRE.

LAVIGNON, en latin *Hiatula*. C'est le nom que l'on donne sur les côtes du Poitou & d'Aunis, à un coquillage de mer, qui est une espece de Came, mais dont les deux pieces ne sont jamais exactement fermées, ce qui lui a fait donner par M. de Réaumur le nom de *Coquille béante*, qui est conforme au mot latin *hiatula*. Cette espece de coquillage vit enfoncé dans la boue, jusqu'à cinq à six pouces de profondeur : à l'aide des tuyaux qu'il peut allonger & racourcir, il tire sa nourriture de l'eau. Le lieu où ce coquillage est enfoncé se reconnoît par de petits trous ronds d'une ligne de diametre, qui restent au dessus de l'endroit où est le Lavignon. Sa coquille est polie, blanche, sur-tout intérieurement, & très fragile. Le goût des Lavignons est très insipide, en quoi ils different d'une autre espece de Came nommée *Flammette*, & *Poivrée* en italien, parcequ'ils font sur la langue l'impression du poivre. Les habitans des environs de la mer mangent le Lavignon, après l'avoir tiré du sable par le moyen d'un instrument long & pointu. *Voyez* CAME.

P ij

LAURÉOLE ou GAROUTTE, *Laureola*. Espece de thymelée qui naît à l'ombre dans les forêts, & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Sa racine est pliante ligneuse & fibreuse : ses tiges sont nombreuses, ligneuses, couvertes d'une écorce cendrée & hautes de deux coudées. Ses feuilles tiennent de celles du laurier & du grand myrthe ; elles sont toujours vertes, noirâtres, épaisses, luisantes & pointues. Les fleurs sont jaunâtres & naissent de l'aisselle des feuilles : il leur succede de petites baies de la figure d'une olive, noires, & qui renferment chacune un noyau dur, un peu plus long qu'un grain de chanvre, & dont l'amande est blanche.

Les feuilles, les fruits & l'écorce, tant de la racine, que des branches de cette plante, produisent une forte érosion sur la langue & dans le gozier, quand on en mange ; cette impression y dure même long-tems. Cette plante prise intérieurement, bouleverse l'estomac, excite le vomissement, enflamme les parties intérieures ; & corrode les visceres.

L'on croit que les graines de la Lauréole sont les grains de Cnide, dont les anciens Grecs ont fait mention : on distingue aussi une autre espece de Lauréole, dont le fruit est rouge, & qui se nomme autrement *Chamæ Daphné* : celle-ci passe pour le mâle, & l'autre pour la femelle.

LAURIER, *Laurus*. Il y a plusieurs especes de laurier, qui different, soit par la forme de leurs feuilles, soit par leur odeur. On fait principalement usage du laurier franc dans la cuisine ; il y a d'autres especes de lauriers ordinaires à feuilles larges, à fleurs doubles, à feuilles ondées, à feuilles étroites. Tous ces lauriers ordinaires se nomment aussi *lauriers-jambons*, & leurs feuilles entrent comme assaisonnement dans plusieurs mets. Il y en a une espece, dont les feuilles ont l'odeur de Benjoin, mais ce n'est point cet arbre qui donne le benjoin, il est parlé de celui ci au mot BENJOIN.

L'espece nommée *laurier iroquois*, mérite d'être connue à cause de l'odeur agréable de son bois & de son usage. *Voyez* SASSAFRAS.

Le *Laurier franc*, *Laurus vulgaris*, pousse ainsi que le *Laurier Royal* un grand nombre de tiges à la hauteur

d'un arbre moyen ; leur tronc est sans nœuds, garni de branches couvertes d'une écorce mince : le bois en est peu serré, facile à rompre : les racines sont épaisses, inégales, obliques.

La fleur n'a point de calice, elle n'est proprement qu'un pétale divisé jusqu'à la base en quatre ou cinq parties. Aux fleurs succedent des baies ovales terminées en pointe, & qui contiennent dans leur intérieur un noyau. Dans les lauriers ordinaires, il y a des individus mâles, & des individus femelles. Les feuilles de laurier sont entieres, simples, fermes & posées alternativement sur les branches. Toutes ces especes de lauriers craignent les grands hivers ; mais exposés au midi le long d'un mur, ils montent quelquefois jusqu'à vingt pieds de hauteur. Ces arbres peuvent se multiplier par les semences & par les marcotes, & l'on peut les greffer les uns sur les autres ; ils réussissent mieux dans les terreins secs, que dans les terreins humides. Le laurier vient de lui-même dans les forêts des pays chauds, tels que l'Espagne & l'Italie. Comme ces especes de laurier conservent leurs feuilles pendant l'hiver, on peut les mettre dans les bosquets de cette saison, sur-tout dans les pays maritimes.

Le laurier étoit très célebre chez les Anciens : ceux qui étoient victorieux, étoient couronnés de lauriers dans leur triomphe, ou ils en tenoient une branche à la main, comme signe de la victoire ; les tentes, les vaisseaux, les lances des soldats vainqueurs, les faisceaux, les javelots en étoient ornés de même ; & aujourd'hui encore en quelques endroits, on couronne de laurier chargé de ses baies, les nouveaux Docteurs en Médecine : il semble même que leur nom de *Bacheliers*, *Baccalaurei*, tire son origine de *Baccæ lauri*. Cet arbre étoit d'un grand usage pour la Médecine chez les Anciens, & on le regardoit comme une panacée universelle : on employoit souvent les feuilles, les baies & l'écorce des racines. Aujourd'hui on ne fait usage que des baies & des feuilles.

Les feuilles de laurier sont odorantes, elles ont une saveur âcre, aromatique, un peu astringente, jointe à un peu d'amertume. On en peut retirer une huile essentielle très odorante, en les faisant macérer pendant quel-

que tems dans de l'eau, à laquelle on fait subir ensuite la distillation. Les baies de laurier ont encore plus d'odeur & de saveur que les feuilles. On en retire une huile qui est très résolutive, propre à appaiser les douleurs, résoudre les tumeurs, & fortifier les parties qui ont perdu leur ton. On obtient cette huile aromatique en pilant les baies, les faisant bouillir dans de l'eau, & les exprimant à travers un linge; il surnage à la surface de l'eau une huile verte, odorante, & qui est d'une consistance de beurre. On nous envoie cette huile toute préparée de Languedoc, d'Italie, & des autres pays chauds, où il croît beaucoup de lauriers.

On faisoit autrefois usage de baies de laurier dans la teinture; mais on les a supprimées, ainsi que l'on fera vraisemblablement par la suite à l'égard de plusieurs choses, dont on ne voit pas trop la nécessité.

LAURIER ALEXANDRIN : est une espece de *Rusc*. Voyez à l'article HOUX-FRÉLON.

LAURIER AROMATIQUE : *voyez* au mot BOIS DE CAMPÊCHE.

LAURIER CERISE, *Lauro-cerasus*. Petit arbre fort agréable à la vue, ainsi nommé parcequ'il porte des fleurs semblables à celles du laurier, & des fruits qui ressemblent un peu à ceux du cerisier. On en distingue plusieurs especes : savoir, le *laurier cerise ordinaire*, les *lauriers cerises à feuilles panachées de blanc ou de jaune*, & le *laurier cerise de la Louisiane*, dit *laurier amandé*.

La fleur des lauriers cerises est formée d'un calice qui est d'une seule piece, figurée en cloche ouverte, dont les bords sont divisés en cinq. Ce calice porte cinq pétales arrondis & disposés en rose; aux fleurs succedent des baies presque rondes, rouges, qui contiennent un noyau. Les feuilles des lauriers cerises sont simples, entieres, oblongues, plus épaisses & plus luisantes que celles de l'oranger, & posées alternativement sur les branches; elles ont à leur bord de petites dentelures qui sont éloignées les unes des autres.

Ces diverses especes de lauriers cerises gardent toujours leurs feuilles, & supportent assez bien le froid de nos hivers: on peut en garnir des terrasses. Dans le mois de Mai, ces arbres se couvrent de belles fleurs en pira-

mide, qui, quoiqu'elles ne soient pas d'un beau blanc, peuvent servir à décorer les bosquets du printems. Dans les pays maritimes où les lauriers cerises ne gelent jamais, on peut en faire des taillis qui fourniront d'excellens cerceaux pour les barils. On peut multiplier les lauriers cerises par les semences, les marcottes, & on peut greffer ces especes panachées sur le laurier cerise commun. On a greffé avec succès le laurier cerise sur le cerisier, mais ces arbres ne durent pas : on a essayé aussi, mais sans succès, de greffer les cerisiers sur les lauriers cerises : on se proposoit d'avoir par ce moyen des cerisiers nains.

Les fleurs & les feuilles du laurier cerise ont une odeur d'amande amere, qui est assez agréable : on s'en sert dans les cuisines pour donner le goût d'amande aux soupes au lait & aux crêmes. On en retire par la distillation avec l'eau-de-vie, une liqueur qui est assez gracieuse, & que l'on prétend être bonne pour l'estomac; mais il est dangereux de charger trop l'eau-de-vie de cet aromate ; car en distillant plusieurs fois de l'eau sur les feuilles de laurier cerise, on en retire une liqueur qui est un violent poison pour les hommes & pour les animaux.

J'ai fait sur ce poison, dit M. Duhamel, plusieurs expériences. Une cuillerée suffit pour tuer un gros chien : la dissection anatomique ne nous fit appercevoir aucune inflammation ; mais lorsque nous ouvrîmes l'estomac, il en sortit une odeur d'amande amere très exaltée, qui pensa nous suffoquer ; ainsi il y a lieu de croire que cette vapeur agit sur les nerfs. Malgré les fâcheux effets que produit cette eau que l'on a distillée sur les feuilles de laurier cerise, elle peut être un bon stomachique, étant prise à petite dose ; car si l'on en fait avaler tous les jours deux ou trois gouttes à un chien, son appétit augmente, & il engraisse.

LAURIER DES IROQUOIS. *Voyez* SASSAFRAS.

LAURIER-ROSE, *Nerion*. Cet arbrisseau pousse de longues baguettes qui se divisent en plusieurs branches, lesquelles sont garnies en toute leur longueur de feuilles opposées deux à deux, longues, étroites, terminées en pointe, unies & sans dentelure, relevées en dessous

d'une ſeule nervure ; le verd de ſes feuilles eſt terne & foncé. Les fleurs qui ſont en tuyau évaſé par le haut en maniere de ſoucoupe, diviſée en cinq parties, viennent à l'extrémité des branches, & elles y ſont ramaſſées par bouquets. Quand les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des ſiliques preſque cylindriques, longues comme le doigt, & qui renferment pluſieurs ſemences garnies d'aigrettes. Il y a des lauriers-roſes, à fleurs d'un beau rouge, & d'autres à fleurs blanches ; le *Nérion* des Indes à feuilles étroites a les fleurs d'un rouge pâle, & odorantes.

Comme les lauriers-roſes craignent le froid de nos climats, on eſt obligé de les mettre en caiſſe pour les conſerver l'hiver, & dans la belle ſaiſon ils font l'ornement des jardins. On peut cependant les élever aiſément en pleine terre dans quelques Provinces méridionales du Royaume ; quant aux lauriers-roſes à fleurs doubles, ils ſont ſi délicats, qu'il faut les conſerver dans les ſerres chaudes.

On dit que la décoction des feuilles de laurier-roſe, eſt un poiſon pour les animaux & pour les hommes. Les animaux qui en mangent, ſont attaqués d'angoiſſes inſupportables, leur ventre ſe gonfle, & il ſurvient une inflammation univerſelle dans les viſceres ; les remedes contre ce poiſon, ſont l'huile d'olive & tous les adouciſſans. Les feuilles de laurier-roſe écraſées & appliquées extérieurement, ſont digeſtives, réſolutives, & bonnes contre la morſure des bêtes venimeuſes ; deſſechées & pilées, elles ſont un excellent ſternutatoire.

LAURIER-TIN, *Tinus*. Les diverſes eſpeces de laurier-tin varient un peu par la forme de leurs feuilles, & par leur couleur ; les unes ſont panachées en blanc, les autres en jaune. Les lauriers-tins ſont de très jolis arbriſſeaux, ils ſont ornés de fleurs diſpoſées en ombelles, compoſées d'un ſeul pétale en forme de cloche, & diviſé en cinq parties. Ces fleurs ſubſiſtent preſque pendant toute l'année : on doit par cette raiſon mettre cet arbriſſeau dans les boſquets d'hiver, où il eſt d'autant plus agréable, qu'il eſt encore couvert de fleurs, quand tous les autres arbres & arbuſtes en ſont dépouillés. Ses feuilles, qui ſont d'un verd foncé & oppoſées ſur les branches,

ne tombent point pendant l'hiver. Si des gélées trop fortes font périr les branches de ces arbrisseaux, la souche repoussera bientôt de nouveaux jets. Les baies de laurier-tin sont très purgatives, mais on n'en fait aucun usage.

LAURIER SAUVAGE D'ACADIE est le nom que les habitans des frontieres du Canada donnent à l'*arbre de Cire nain* de la Caroline. *Voyez* ARBRE DE CIRE.

LÉCHE, *Cyperoïdes latifolium spicâ rufâ*, *&c.* Cette plante qui croît aux lieux aquatiques, a été placée entre les especes de gramen par les anciens Botanistes; mais M. de Tournefort en a fait un genre séparé. Ses racines sont assez grosses, noueuses, fibreuses, & semblables à celles du cyperus long: ses feuilles sont longues d'un pied & demi, assez larges, triangulaires. Sa tige est haute de deux à trois pieds, sans nœuds, portant à sa racine des épis à écailles, entre lesquels sont attachées des fleurs à étamines rousses; ces fleurs ne laissent rien après elles, mais les épis qui sont au dessous portent des graines & ne fleurissent point: ces graines naissent sous les écailles qui composent les épis; elles sont triangulaires & renfermées chacune dans une capsule membraneuse. La racine de cette plante curieuse, a presque les mêmes vertus, que celle du souchet long: ses fleurs sont détersives & apéritives.

LÉDON ou LEDUM: espece de Ciste, d'où découle le *Labdanum*. Voyez *ces mots*.

LEGUANA ou IGUANA, animal amphibie, ou espece de lézard qui se trouve en plusieurs endroits de l'Amérique & aux Indes Orientales: on mange sa chair & ses œufs. Ce lézard ne siffle point & ne fait aucun mal, ses petits nagent assez bien, mais dès qu'ils sont grands, ils ne le peuvent plus. Les Méxiquains nomment cet animal *Aquaquetz Pallin*, les Haïtains l'appellent *Ignona* & *Inana*, les Indiens le nomment *Soaager*, les François, *Coq de joûte*.

L'iguana a environ cinq pieds de long & quinze pouces de circonférence; sa peau est grise, brune, & chargée d'écailles rudes, tuilées: depuis la tête jusqu'à la queue, il a sur le dos une rangée de pointes comme un peigne: ses yeux sont longs, ses dents sont petites & en faucille

Le mâle a une peau qui lui pend depuis la gorge jusqu'à la poitrine : c'est une espece de goître en partie denté & en partie édenté : il la roidit & l'étend à volonté : le sommet de la tête est livide : les pattes de devant sont plus menues que celles de derriere : elles ont toutes cinq griffes, munies d'ongles fort pointus & crochus.

Cet animal est assez maigre de corps, mais ses pattes de derriere & sa queue sont fort charnues.

La capacité du ventre de l'Iguana est grande, & toute la partie intérieure est tapissée de deux pannes de graisse jaunâtre, qui est estimée nervale : les mâles ont une posture hardie, un regard affreux & épouvantable ; ils sont d'un tiers plus gros que les femelles, qui sont toutes vertes, & ont un regard plus doux. Ils s'accouplent au mois de Mars ; alors il est dangereux d'en approcher. Le mâle pour défendre sa femelle, s'élance sur les personnes qui s'en approchent : comme il n'a point de venin, sa morsure ne met dans aucun péril, mais il ne quitte point ce qu'il a mordu, à moins qu'on ne l'égorge, ou qu'on ne le frappe rudement sur le nez.

Les habitans du Bresil leur font la chasse au printems, après qu'ils ont mangé beaucoup de fleurs de mahot & de feuilles de mapou qui croissent le long des rivieres : ils vont se reposer sur des branches d'arbres qui avancent sur l'eau, & leur stupidité est telle que, quoiqu'ils soient très subtils & vites à la course, ils voient approcher le danger sans le fuir. Ces animaux sont difficiles à tuer au coup de fusil, l'on en a vu en recevoir trois coups sans s'abattre ; mais on peut les faire mourir promptement, en fourant un petit bâton ou un poinçon dans leurs naseaux : on les peut garder vivants pendant trois semaines, sans leur donner à manger, ni à boire.

C'est vers le mois de Mai que les femelles descendent des montagnes & viennent pondre leurs œufs au bord de la mer, à la maniere des tortues ; ces œufs sont toujours en nombre impair, depuis treize jusqu'à vingt-cinq : elles les pondent tout à la fois : ils ne sont pas plus gros que ceux de pigeon, mais un peu plus longs ; l'écaille en est blanche & souple comme du parchemin mouillé : le dedans des œufs est blanchâtre & sans glaire,

ni blanc, ils ne durcissent point, quoiqu'on les fasse bouillir : ils donnent un très bon goût à toutes sortes de sausses, & valent mieux, dit-on, que ceux de poules.

Un de ces lézards suffit pour rassasier quatre hommes : les femelles sont toujours plus tendres, plus grasses, & de meilleur goût que les mâles ; mais la chair de ces animaux nuit singuliérement aux vérolés, elle réveille même cette maladie quand elle a été long-tems assoupie.

Seba donne la description de sept especes d'Iguana, qui varient par la couleur : savoir, la premiere d'Amérique, la deuxieme de Surinam, la troisieme du Ceylan ; la quatrieme est la femelle du précédent ; la cinquieme se trouve dans l'Isle de Formose aux Indes Orientales ; la sixieme est la petite espece du précédent ; la septieme est de la Nouvelle Espagne, où on l'appelle *Tamacolin*. On ne peut trop admirer la beauté singuliere de ces lézards, la forme de leur goître, la marbrure de leurs diverses écailles, &c.

LÉGUMES. On donne ce nom aux graines qui se trouvent renfermées dans une cosse ou toute autre espece d'étui ; & à beaucoup d'autres sortes de plantes que l'on cultive dans le potager, telles que les asperges & les melons. Les vrais légumes sont les petits pois, les feves, lentilles, haricots, Lupins. Le nom de Légumes s'étend aussi aux racines potageres. La culture des Légumes exige beaucoup de détails. Nous parlons de cet art qui fait la gloire du Jardinier, aux mots, *Fleurs*, *Plantes potageres*, *Fruits*, *Racines*, & particulierement dans les articles où nous donnons l'histoire des plantes qui sont d'usage pour la cuisine, telles que la *Laitue*, les *Concombres*, le *Céleri*, la *Chicorée*, les *Cardons*, les *Champignons*, &c.

LEMING ou LEMMAR, espece de petit quadrupéde qu'on trouve par troupes dans la Laponie, où on l'appelle *Souris de montagne* ou *Lamblar* : il est assez semblable à une souris ; mais il en differe par la couleur, étant roux & marqueté de noir ; sa queue est courte & couverte de poils serrés. Il a une barbe comme les autres rats, & cinq doigts à chaque pied ; ses oreilles sont fort courtes ; il a quatre dents devant, deux en

haut & deux en bas, & à chaque côté des machoires trois dents molaires. M. Linnæus, qui, ainsi que M. Brisson, met ce petit annimal dans le genre des Loirs, sous le nom de *Mus montanus*, dit qu'il s'en trouve toute l'année dans la Laponie, & que dans certaines saisons ces souris de montagnes descendent dans les Provinces voisines: M. Brisson a nommé cet animal *Lapin de Norwege.*

L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit que les Lémings multiplient beaucoup : ils ne paroissent pas régulierement tous les ans en Lapponie, mais tout d'un coup, dans certains temps, & en telle quantité que se répandant par-tout ils couvrent toute la terre. On a observé que cela arrive quand il fait des orages & qu'il pleut abondamment; c'est le moment où ces animaux grossissent beaucoup. Ces petites bêtes sont hardies & courageuses, & loin de fuir à l'approche des passans, elles vont au devant de ceux qui les viennent attaquer, crient & jappent comme de petites chiennes, &, sans craindre les bâtons ni les hallebardes qu'elles mordillent ou tiraillent : elles sautent & s'élancent sur leurs ennemis en les mordant de colere : elles se tiennent toujours le long des coteaux & des broussailles, dans les trous des montagnes, mais sans entrer jamais dans les maisons ni les cabanes.

Les Habitans de Norwege sont persuadés que ces animaux tombent des nues : souvent ils s'en effraient, & font des prieres publiques pour les écarter. On auroit peine à croire que pour expliquer cette prétendue origine de ces animaux Wormius ait composé exprès un volume *in* 4°. imprimé en 1653. On trouve dans cet ouvrage la formule des prieres & des conjurations des Catholiques du pays.

Les Lémings se font quelquefois la guerre entre eux, & se partagent en deux armées rangées en bataille, le long des lacs & des prés : ce que les Lapons prennent pour des présages de guerre qui doivent arriver en Suéde. S'ils les voient venir du côté de l'orient, ils concluent qu'ils auront la guerre avec les Russiens, & s'ils remarquent qu'ils soient venus du côté de l'occident, ils tiennent pour infaillible qu'ils seront attaqués par

les Danois. Ces petites bêtes ont pour ennemis les hermines qui s'en engraissent, les renards qui les attaquent & les amassent dans leurs tanieres, où quelquefois il en gardent des milliers dont ils se nourrissent Les chiens du pays, qui sont en grand nombre, (chaque Lapon ayant le sien,) en font aussi leur principale nourriture; cependant ils n'en mangent guéres que la tête; enfin on dit que les rhennes mangent aussi de cette espece de fouris de montagnes, & particulierement en été: malgré ce grand nombre de différens ennemis qui en détruisent beaucoup, elles se font aussi mourir elles mêmes, en se jettant dans l'eau, après s'être assemblées par troupes à la maniere des hirondelles quand elles veulent partir; ce qui fait qu'on les trouve quelquefois mortes par milliers dans un même endroit, & entassées les unes sur les autres, &c.

Il y a des Naturalistes qui regardent les Lemings comme une sorte singuliere de rat de Norwege; mais M. de Buffon prétend que c'est une espece d'animal différente de celle de nos rats domestiques. M. Linnæus dit que les rats de Norwege font ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus; aussi leurs femelles n'ont-elles que six tettes: ce même Auteur dit que ces animaux se nourrissent d'herbe ou mousse à rhennes.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce sont leurs émigrations; car en certains tems, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses, & marchant par bandes de plusieurs milliers, ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts, sur un demi quart ou un quart d'aune de largeur. On voit plusieurs de ces sentiers à la fois, paralleles les uns aux autres & divisés en droites lignes, mais toujours distantes de plusieurs aunes. Chemin faisant ils mangent les herbes & les racines qui sortent de terre, & font des petits en route; ils en portent un dans leur gueule, un autre sur leur dos, & abandonnent le surplus s'il y en a. En descendant les montagnes, ils prennent le chemin du golphe de Bothnie; mais ordinairement ils sont dispersés & périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la

une espece de scarabée, appellé *Capricorne*. Voyez ce *mot*.

LENDE ou LENTE, *Lens*, est une vermine blanche très menue, qui ressemble assez à un ciron, & qui naît sur les cheveux ou poils des hommes & des bêtes : ce n'est autre chose que les œufs des poux qui éclosent dans leur tems, & qui deviennent de véritables poux. Ces Lendes tiennent si fort aux cheveux, qu'il n'est pas aisé de les en détacher, il est plus aisé de les faire mourir par la force de quelque médicament mercuriel, ou par le moyen de la poudre de *Staphisaigre* ou de la *poudre de Capucin* qui est la *Cévadille*. Voyez *ces mots*. L'usage d'un peigne, dont les dents sont fort serrées, les fait aussi périr : il n'y a gueres que les enfans & les gens mal-propres qui soient sujets à avoir des Lendes : *voyez l'article* POUX.

LENTILLAC, nom que les Languedociens donnent à la troisieme espece de *Chien de mer*. Voyez *ce mot*.

LENTILLADE. En Languedoc, on donne ce nom à la Raie au long bec : *voyez au mot* RAYE.

LENTILLE, *Lens*, est une plante, dont il y a deux especes ; la *petite Lentille*, & la *grande*.

La PETITE LENTILLE, *Lens minor*, a la racine menue & fibrée ; sa tige est assez grosse, & haute de neuf pouces, velue, anguleuse, couchée sur terre, ou rampante par occasion, branchue dès la racine. Ses feuilles sont oblongues, ressemblantes à celles de la vesce, mais plus petites & velues : il sort des aisselles de ces feuilles des pédicules grêles, qui soutiennent chacun deux ou trois petites fleurs légumineuses, de couleur blanchâtre. A ces fleurs succédent de petites gousses courtes, larges, remplies de deux ou trois graines applaties, orbiculaires, dont la couleur est jaunâtre, & dans quelques especes rougeâtre ou noirâtre : cette plante est la Lentille vulgaire.

La GRANDE LENTILLE, *Lens major*, est plus belle en toute maniere, & plus grande que la Lentille commune : ses fleurs sont plus blanches.

On seme beaucoup de l'une & de l'autre espece de Lentilles dans les champs en terre maigre & seche ; cette sorte de plante est vivace.

Leurs

Leurs graines sont d'un grand usage pour la cuisine. Par les monumens des Anciens, il paroît que les Philosophes se faisoient autrefois un grand régal des Lentilles; car Athenée dit, *L. IV*, *Chap. 18*, que c'étoit une maxime des Stoïciens, que le *Sage faisoit tout bien*, & *qu'il assaisonnoit parfaitement des Lentilles.* Par quel contraste les plus habiles Médecins de nos jours jugent-ils autrement des Lentilles ? Auroient-elles dégénéré, ainsi que nos estomacs ? Quoi qu'il en soit, toute l'école de Médecine prononce que les Lentilles ne conviennent ni comme aliment, ni comme remede : elle enseigne que la fréquence d'une telle nourriture, trouble la tête, dérange les esprits, amortit la vûe, occasionne des terreurs nocturnes, engendre la mélancolie, obstrue les visceres, &c.

On distingue dans les Lentilles deux substances; l'une *membraneuse*, qui est la peau; & l'autre *médullaire*, qui est la pulpe. La peau est astringente, & nourrit peu & mal; la pulpe est infiniment meilleure. Tout le monde sait que la *purée de Lentilles* est assez nourrissante; Les paysans s'accommodent de cette nourriture; mais il y a des Provinces où les paysans mêmes n'en font point usage: ils les donnent aux chevaux.

LENTILLE D'EAU ou DE MARAIS, *Lenticula palustris.* C'est une plante que l'on trouve dans les lacs, dans les fossés des villes, & dans les eaux dormantes : elle surnage comme une espece de mousse verte : elle en couvre toute la superficie d'une multitude infinie de feuilles très petites, noirâtres en-dessous, vertes en-dessus, luisantes, orbiculaires, & de la forme des Lentilles. Ces feuilles sont unies étroitement entr'elles par des filamens très menus & blancs; & de chaque feuille part un filet ou racine, par le moyen de laquelle la plante se nourrit.

L'usage de cette plante est extérieur : elle résout, rafraîchit & calme les douleurs des érésipelles, des hémorrhoïdes, & des hernies des intestins. Les canards mangent avec beaucoup d'avidité la Lentille d'eau.

LENTILLE DE PIERRE ou LENTICULAIRE. *Voy.* PIERRE LENTICULAIRE.

LENTISQUE, *Lentiscus.* Le Lentisque est un arbre

maniere dont ils font ce voyage. Rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tâchent de lui passer entre les jambes plutôt que de se déranger de leur chemin, ou ils se mettent sur les pieds de derriere & mordent la canne quand on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se font un chemin au travers à force de manger & de creuser, plutôt que d'en faire le tour. S'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur rencontre, ils font le demi cercle, mais si exactement, qu'ils renfilent aussitôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque grand qu'il puisse être, ils font leur possible pour le traverser dans la même direction, quand ce seroit par son plus grand diametrre. Si par hazard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment, au lieu de l'éviter; ils tâchent d'y monter, & se rejettent ensuite dans le lac, précisément du côté opposé: le courant de l'eau le plus rapide ne les effraie pas; ils poursuivent toujours leur route, dussent-ils perir infailliblement.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & dans les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitans, car quand ils commencent à défiler dans les provinces septentrionales de la Suéde, les habitans font une ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus & d'hermines, parceque tous ces animaux, qui suivent les rats, pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir celle des hommes. On feroit de la peau de ces rats des fourrures fort belles & fort douces, si ce n'est qu'elles est trop tendre & se déchire aisément. Il n'est point vrai que ces animaux aient, comme on le dit, rien de vénimeux, car je connois, dit M. Linnæus, plusieurs pauvres Lappons, habitans des forêts, qui sont obligés, par nécessité, à manger de ces sortes de rats, & qui n'en sont nullement incommodés.

LEMMA, est une plante aquatique, dont les anciens avoient parlé, mais qui n'a été bien connue que depuis 1740, tems auquel M. Bernard de Jussieu en fit une description très circonstanciée, & que l'on trouve imprimée parmi les Mémoires de l'Académie des Scien-

tes de la même année. Ce célébre Botaniste, en nous donnant premierement la connoissance des fleurs du Lemma, qui avoient été jusqu'alors inconnues, & qui sont cependant son caractere, a détrompé en même-tems de l'idée qu'on avoit eue de faire deux plantes particulieres d'une seule. On observe cette plante dans les lieux marécageux, dans les étangs d'eau douce, & quelquefois hors de l'eau, mais elle est alors amaigrie & comme méconnoissable. M. de Jussieu l'a décrite, étant à demi baignée, parceque c'est en cet état qu'elle produit ordinairement ses fleurs & ses fruits.

Le Lemma est une plante traçante : ses rameaux rampent à droite & à gauche, & sont chargés de feuilles, qui suivant que ces rameaux se trouvent plus ou moins approchés ou écartés, forment des touffes plus ou moins serrées. Les racines naissent du côté inférieur de la branche; elles ressemblent à des filets garnis de fibrilles, & sont brunâtres & pliantes : la branche qui donne naissance aux rameaux est cilindrique & partagée, d'espace en espace, en espéce de nœuds ; chaque rameau est terminé, comme la branche, par un bouton de quatre feuilles, qui, venant à se déployer, représente une croix de Malthe : cette plante porte des coques d'une substance de cuir, elles naissent de la queue des feuilles, & contiennent les fleurs & les fruits. C'est dans le Mémoire même de ce Savant Académicien qu'il faut s'instruire de toutes les autres particularités du Lemma : on y verra que cette plante differe des autres plantes aquatiques, en ce que leurs feuilles sont plus découpées, lorsqu'elles restent plongées dans les eaux & paroissent plus entieres dès qu'on les en retire ; & que celles du Lemma, au contraire, sont plus entieres dans l'eau, & deviennent crénelées dès qu'elles en sortent. On ne sauroit croire en combien de lieux, & sous combien de climats différens, elle vient avec le même succès. Quant aux propriétés médicinales du Lemma, M. de Jussieu soupçonne que cette plante convient pour atténuer & diviser les fluides, & pour lever les obstructions des visceres. La saveur de cette plante est mucilagineuse comme celle des fougeres.

LEMOULEMON. Nom qu'on donne à Cayenne à

On trouve aussi quelques Lepas fluviatiles, & beaucoup de Fossiles.

LERÉ, espece de Chauve-Souris du Bresil, & qui est la même que celle de Cayenne. *Voyez* CHAUVE-SOURIS.

LERNE, *Lernea*, espece de zoophyte, qui se trouve sur une sorte de Brême, & qui se nourrit de son sang. *Voyez* ZOOPHYTE.

LÉROT. *Voyez à la suite du mot* LOIR.

LETCHI ou LI-CHI, est un des plus beaux & des plus délicieux fruits qui croissent à la Chine, & particulierement dans la Province de Canton; il égale le volume d'une grosse noix: son écorce est chagrinée, mince, d'abord verdâtre, ensuite de couleur de ponceau éclatante. Quand le fruit est mur & recemment cueilli, cette écorce se termine en pointe: elle enveloppe une espece de pulpe molette, & un petit noyau très dur, de la figure d'un Girofle, & de la couleur du Jais: il n'y a que l'A-te, ou le Ya-ta qui surpasse ce fruit en bonté: il est d'une nature si chaude, que, si l'on n'en use point avec modération, il fait naître des pustules par tout le corps. Les Chinois le font sécher & en mangent toute l'année; ils s'en servent particulierement dans le thé, auquel il donne un petit goût rude ou aigrelet, qui leur paroît plus agréable que celui du sucre. *Voyez* ATA.

LÊTRE, est le Bois de fer. *Voyez ce mot.*

LEVESCHE. *Voyez* LIVÈCHE.

LÉVIATHAN, animal dont il est parlé dans le *Livre de* JOB, *c.* 40 *&* 41. Le docte Bochard, qui a lu tout ce que l'Ecriture-Sainte dit à ce sujet, prétend que le Léviathan est le Crocodile, cet animal, si difficile à prendre, si indomptable, si farouche, & dont la peau est si dure. Pour le prouver, il tire ses raisons d'un endroit du *Talmud*, *au Traité du Sabath*, où il est dit que le Cabith ou Chien-marin, est la terreur du Léviathan: il soutient que ce Cabith est l'Ichneumon, & que l'animal, dont il est la terreur, est le Crocodile; parce qu'en effet l'Ichneumon se jette dans la gueule du Crocodile, s'insinue dans son corps, lui ronge les entrailles, & lui perce le ventre: d'où il s'ensuit que le Crocodile

est le Léviathan des Hebreux. *Voyez* CROCODILE.

Mais M. Jault, Professeur en Syriaque, prétend que le Léviathan est le Dragon marin; & il s'appuie sur un passage d'ISAIE *c.* 27, où il est dit : *Le Seigneur visitera, avec son épée dure, grande & forte, le* Léviathan, *ce serpent prodigieux, ce serpent tortueux, & il tuera le dragon qui est dans la mer.*

Les nouveaux Hébreux donnent encore le nom de *Léviathan* à la Baleine.

LEVRAUT, est le jeune Lievre; sa chair est fort saine. On donne le nom de *Levreteaux* aux petits Levrauts qui sont encore nourris par le pere & la mere. *Voyez* LIEVRE.

LEVRETTE est la femelle du Lévrier; les petits s'appellent *Levrons.*

LÉVRIER, c'est une des especes de chien. Le Lévrier est haut monté sur ses jambes, il a la tête longue & menue, le corps fort délié; on s'en sert pour courir le Liévre. On distingue quatre sortes de Lévriers : 1°. celui dont les Ecossois, les Irlandois, les Scythes, les Tartares & autres Peuples du Nord sont fort curieux, s'emploie à courir le loup, le sanglier, & autres grandes bêtes, comme le taureau sauvage & le buffle : on l'appelle *Lévrier d'attache.* Dans la Scythie il y en a d'assez forts pour attraper les tigres & les lions; les gens du pays s'en servent pour garder le bétail, qui n'est jamais enfermé.

2°. Le *Lévrier de plaine* : c'est le plus agile de tous les animaux; les meilleurs sont en Champagne, en Picardie & en Thrace, à cause des grandes plaines de ces trois Provinces, ce qui oblige à les choisir de grande race, de grande haleine, & d'une extrême vitesse. Les Portugais choisissent, parmi ceux-ci, les mieux rablés, gigotés & courts, pour bien courir le Liévre sur les coteaux & les montagnes.

3°. Le *Lévrier franc* & le *Lévrier mêtis* : ils se trouvent en Espagne & en Portugal : on les croit mêlés de quelque race de chiens coureurs, ou de ceux qui rident naturellement. Ces sortes de chiens, qui ne deviennent jamais gras ni gros, conviennent en ce pays là, qui est inculte & rempli de broussailles; ce qui fait qu'ils ne

vont qu'en bondissant après le gibier, qui y est fort commun : ils ont l'art de l'investir, de maniere qu'ils ne manquent pas de le prendre & de le rapporter : on les appelle ordinairement *Charnaigres*. Les Métis de cette race ont la queue velue & les oreilles pendantes.

4°. Le petit *Lévrier d'Angleterre* : on choisit les plus hauts pour courir le Lapin dans une garenne ou dans quelque lieu clos ; on les y tient en lesse proche des épinieres faites exprès, & qui sont éloignées des trous où les Lapins se retirent, étant hors de terre. Si on veut faire courir le petit Lévrier, on bat les épinieres, d'où il sort un Lapin, qui, voulant regagner son trou, se trouve barré & souvent pris par le Lévrier.

Les Lévriers qui ont le palais imprimé de grandes ondes noires, sont les plus vigoureux ; on choisit ceux qui sont tisonnés, à gueule noire, & qui ont le corps marqueté de très grandes taches, le pied sec, une encolure longue, la tête petite & longue, le poil longuet, & plus de chair à la partie postérieure qu'à l'antérieure.

LÉZARD, *Lacertus*. Sous ce nom générique, on comprend toutes les especes d'animaux amphibies, qui ont une ressemblance commune avec le Crocodile, tels que l'Alligator, le Cordyle, le Caméleon, la Salamandre, le Lézard ou Dragon volant, le Seps, le Scinc, &c. On distingue les Lézards selon la figure de leur tête & de leur queue, ainsi qu'on le peut voir dans la comparaison des Lézards vulgaires avec les Salamandres. Les uns ont le dos uni, d'autres l'ont dentelé comme un peigne. Il y en a de terrestres, & d'autres qui sont aquatiques ; c'est-à-dire, qui ne vivent pas indifféremment sur la terre ou dans l'eau. Tous ont les pieds digités, & leurs femelles conservent dans leur ventre les œufs qu'elles ont conçus. Nous ne ferons que donner ici la liste des Lézards les plus connus, nous étant réservé d'en parler à l'article particulier de chacun d'eux.

Le très grand Lézard d'Amérique, nommé des Latins *Caudiverbera*, parcequ'il remue continuellement la queue, est couvert d'écailles minces : c'est une espece de Lézard fouetteur. Il y a un autre grand Lézard d'Amérique que les François appellent *Sauvegarde*. Voyez ce mot.

Dans cette même division de Lézards à écailles minces, des Auteurs placent le Tilcuetz-pallin de la nouvelle Espagne, le Tecuixim, le Lézard argus, le Lézard tigré d'Amérique, & celui de Ceylan, dont la queue est fourchue, *voyez* ASCALABOS; le Lézard étoilé de la Mauritanie, le Lézard verd & bleu de l'Isle de St Eustache, l'Ameira de Surinam, le Tamapara des Amazones, le Lézard roux de Rio de Janeïro, le Taraguira & le Tecunhana de Bayak au Bresil; le Lézard bleu de Guinée, le Lézard noirâtre d'Amboine, le Tamacolin de la Nouvelle Espagne. Les autres Lézards les plus connus, sont le Quelzpales du Bresil, dont la queue est par anneaux & épineuse; le Cutezpallin du Mexique; le Taraguico-Aicuraba du Bresil, dont la queue est couverte de fines écailles quarrées; le Talatec de Virginie; le Tupinambis d'Amérique, *voyez* SAUVEGARDE & TEJUGUACU; le Leguana d'Amérique; le Sola-Ager de Ceylan; le Galeotes d'Arabie; le Dragon Ophiomachus du Bresil, qui a une hupe crêtée; le Tecoixin du Mexique; le Senembi des Indes; l'Heliaca ou Soleil d'Amérique, &c.

Les Lézards qui ressemblent aux Salamandres par la figure de leur tête, & par leur langue épaisse & charnue, ont le tronc du corps, ainsi que la queue & les pieds comme les Lézards vulgaires : ils sont ovipares, c'est-à-dire, qu'ils déposent de vrais œufs; tels sont : l'Ameira de la Nouvelle Espagne, la Salamandre Caméléon d'Amboine, le Tapayakin du Cap de Bonne-Espérance.

Description des Lézards vulgaires.

Le LÉZARD GRIS, ORDINAIRE OU COMMUN, *Lacertus terrestris*, a ordinairement cinq à six pouces de long, & un demi pouce de large; sa tête est triangulaire, applatie, couverte d'amples écailles : il a le museau mousse & ovale; les yeux vifs, recouverts de leurs paupieres : les oreilles situées au derriere de la tête, rondes & bien ouvertes; la gueule grande, formée de deux machoires armées de dents fines, un peu arquées : quatre pattes qui représentent des mains à

cinq doigts, munis de petits ongles crochus : tout le dessus du corps est d'un gris cendré, agréablement varié sur les côtés, revêtu d'une peau ornée de belles écailles : le dessous de la gorge est fait en maniere de coqueluchon, d'une couleur dorée, luisante ; le ventre est d'un verd bleuâtre & garni d'écailles quarrées, plus grandes que celles qui couvrent le dessus du corps : l'anus est assez grand, & situé un peu au dessous des pieds de derriere ; la queue est ronde, de la longueur du corps, & se termine en pointe : la langue est rougeâtre, assez longue & platte, fendue en deux par le bout.

Redi dit que tout lézard mâle a le membre génital double comme les serpens, quelquefois même fourchu. Il y en a qui ont double & triple queue ; quelques Indiens regardent la rencontre de tels lézards, comme un signe certain d'une fortune prochaine.

On a éprouvé que cet animal ne mange que peu ou point durant l'hiver, & qu'il peut vivre huit mois sans prendre de nourriture, ce qui lui est commun avec la vipere, qui vit ainsi jusqu'à dix mois, & avec la tortue qui vit jusqu'à dix-huit mois. Le caméléon & le limaçon vivent aussi très long-tems, sans prendre de nourriture.

Le Lézard est un animal commun & utile dans les pays chauds, où il détruit un très grand nombre de mouches, & d'autres insectes incommodes qui se multiplieroient excessivement. Cet animal dépose ses œufs dans les vieilles mazures, où il se retire lui-même pendant l'hiver, & la chaleur de l'air suffit seule pour les faire éclore. La cause de la bifurcation de la queue du lézard, paroît avoir une sorte d'analogie avec la vertu réproductrice du Polype ; cependant cette bifurcation peut être due à des pierres, qui en tombant sur la queue de ces animaux, la coupent en deux ou en trois : la queue vertebrée, est la véritable & ancienne queue, celle qui n'a point de vertebres osseuses ni cartilagineuses, mais une espece de tendon, est la nouvelle queue, qui est beaucoup plus molasse & moins fragile.

M. Needham, dans ses *nouvelles observations microscopiques*, a fait un chapitre exprès sur la langue du lézard, dont nous croyons utile de rapporter l'extrait. La

langue de cet animal eſt fourchue, il la lance avec viteſſe : vue au microſcope, elle paroît dentelée comme une ſcie : cela lui ſert pour mieux retenir ſa proie, qui étant aîlée lui échapperoit facilement. On en a donné une figure qui a été tirée d'après une langue qu'on avoit preſſée & ſechée entre deux glaces, pour la rendre plus tranſparente, & pour obliger les dents à ſe montrer : car on ne les voit point quand l'animal eſt mort, elles reſtent appliquées contre les bords de ſa langue, & il y a apparence qu'il peut les faire ſortir & rentrer à volonté.

Les lézards gris changent de peau deux fois l'année, ſavoir au printems & en automne, à la maniere des ſerpens : ils aiment beaucoup à ſe chauffer aux rayons du ſoleil, c'eſt peut-être la raiſon pourquoi ils ſont plus communs dans les pays chauds, que dans les pays froids. L'hiver ils ſont comme engourdis : au commencement du printems ils ſe réveillent, & s'accouplent au commencement d'Avril ; dans l'accouplement ils s'entortillent l'un à l'autre de maniere à ne repréſenter qu'un ſeul corps à deux têtes, comme font en pareille occaſion les ſerpens ; enſuite ils vont pondre leurs œufs dans la terre au pied des murs expoſés au midi, & où la chaleur ſuffit, comme nous l'avons déja dit, pour les faire éclore au bout d'un certain tems. Ils ſe nourriſſent de mouches, de fourmis, de grillons, de ſauterelles, & ſur-tout de vers de terre. Plus il fait chaud, plus ils ſont alertes ; ils courent très rapidement, & ſemblent aimer la préſence de l'homme : de là vient que les Anciens avoient nommé les lézards l'*ami de l'homme* & l'*ennemi du ſerpent*. Les lézards ſucent avidemment la ſalive des enfans, & deviennent quelquefois familiers : on peut les manier impunément & ſans aucun riſque.

Le *Lézard verd*, *Lacertus viridis* : eſt ſemblable au *Lézard gris*, mais deux ou trois fois plus grand ; tout le deſſus de ſon corps eſt d'un vert luiſant, agréable à la vue : il habite ordinairement dans les broſſailles, les buiſſons, & les bruyeres, ſouvent il fait peur aux paſſans par le bruit qu'il excite en courant rapidement à travers les feuilles ſeches, puis il s'arrête tout-à coup, & paroît regarder l'homme avec complaiſance : les plus

gros se trouvent dans les pays chauds. Le lézard verd est extrêmement colere, & quand il peut saisir un chien par le nez, il se laisse entraîner jusqu'à ce que le chien l'ait tué; mais on n'a pas de preuve certaine que sa morsure ait jamais causé d'accident fâcheux. Les chasseurs disent que dans la saison des nids des oiseaux, il gobe leurs œufs aussi fréquemment pour le moins que le coucou, & c'est pour cette raison principalement qu'il grimpe aux arbres. Si on lui coupe la queue, elle lui repousse. M. Perrault ayant arraché à un petit crocodile des dents qui branloient, a trouvé dans les alvéoles d'autres dents très petites, mais très bien formées, qui devoient succeder & croître à la place des premieres : c'est ce qui a fait croire à cet Observateur, qu'il en est de même de la queue du lézard, & que la nature lui en a donné en réserve des germes qui se développent, lorsque la premiere queue lui a été enlevée.

Le celebre M. Duverney a fait voir que la peau qui couvre la partie interne de la cuisse du lezard verd, est percée de dix à douze trous qui répondent à autant de glandes.

Le lézard se bat quelquefois contre les serpens, dont il devient communément la proie. Les Africains mangent volontiers ces lézards verts.

En Médecine, on regarde les lézards comme fortifians & résolutifs : on en prépare une huile par infusion ou par coction, qui est bonne pour les taches de la peau, & pour faire croître les cheveux.

LÉZARD D'EAU. C'est le nom que l'on donne à un poisson que l'on trouve dans les mers des Indes, & qui est assez semblable aux poissons allongés, tels que les merlans & les harengs. Sa tête ressemble à celle d'une sauterelle; les yeux sont placés au dessus, ce qui lui donne un extrême facilité d'appercevoir ce qu'il veut prendre ou éviter. Il a précisément au dessous des ouies, une partie charnue qu'il pose sur le sable, & sur laquelle il se balance & se tourne comme sur un pivot, prenant toute l'attitude d'un lézard qui guette sa proie, ce qui lui a fait donner le nom de *lézard d'eau*. Dès qu'il apperçoit ce qu'il guette ou qu'on s'approche de lui, il s'élance & saute à plusieurs reprises avec une très grande

vivacité. Il a sur le dos une espece de nageoire garnie d'épines, qu'il plie ou redresse à volonté, comme la perche, & qui lui sert de défense.

L'aliment le plus ordinaire du lézard d'eau, est une espece de crabe. Celui-ci est armé d'un seul côté d'une pince, presqu'aussi grosse que son corps : dès qu'il voit son ennemi, il lui présente cette pince, dont la vue seule apparemment le tient en respect ; car le crabe continue de manger, comme s'il n'avoit rien à craindre : mais comme il faut pour entrer dans son trou, qu'il replie cette pince le long de son corps : c'est ce moment que le poisson saisit pour l'enlever. *Voyez Hist. de l'Académie, année 1751.*

LÉZARD ECAILLEUX ou MANIS, est un animal dont les quatre pieds sont digités, il n'a point de dents canines, ni incisives ; mais son corps est tout couvert d'écailles. Il y en a deux especes : l'une est appellée le *Diable de Java* ou Pholidote, & l'autre est le *Diable de Tajoan*, ou le *Pholidote à longue queue* : les Hollandois nomment ce dernier *Diable de Tavoyen.*

Le *Diable de Java*, ainsi nommé par les habitans de l'Isle de Java, nous paroît être une espece d'*Armadille* ; nous n'y remarquons de différence, que dans le volume, la grandeur, la longueur de la queue, la couleur des ongles, dans la proportion & dans la figure des écailles. *Voyez* ARMADILLE.

Le *Diable de Tajoan*, ainsi nommé par les habitans de l'Isle de Formose, n'a que quatre doigts onglés, au lieu que le précédent en a cinq. Le dessous du ventre, ainsi que les pattes, sont également sans cuirasse, mais le bout des écailles qui sont striées, est terminé en pointe, au lieu que celles du Diable de Java sont arrondies. Tous les deux ont environ trois ou quatre pieds de long ; leurs écailles deviennent rousses à mesure que l'animal vieillit. Le Diable de Tajoan a la queue plus longue que celui de Java. Ces animaux ont la faculté de mettre leur corps en boule, & de retirer si bien leur tête & leur queue vers le ventre, lorsqu'ils ont peur, qu'on ne sauroit rien appercevoir de leur figure.

Le lézard écailleux se retire en terre, il évite singu-

il faut obſerver après l'avoir coupée par le bas, d'en couper promptement la longueur de trois à quatre pieds dans le haut pour obliger l'eau à deſcendre, ſans quoi l'eau, au-lieu de s'écouler, remonte dans l'inſtant vers le haut de la tige. La liane ſéguine eſt très bonne en ptiſane, elle a d'ailleurs les mêmes uſages que la liane crape. Enfin la liane tocoyenne ſert à faire des paniers propres au ménage; ſon écorce qui eſt double, la rend plus difficile à gratter & à préparer : elle naît abondamment dans le pays habité par la Nation appellée *Tocoyenne*.

LICHEN. *Voyez* MOUSSE & les articles PULMONAIRE DE CHÊNE & HÉPATIQUE.

LICORNE DE MER, eſt une eſpece de Baleine du Groënland, dont nous avons parlé ſous le nom de *Narwhal*, à l'article de la BALEINE. On appelle du nom ſeul de *Licorne* l'eſpece de dent ou défenſe de ce poiſſon cétacée : on la voit auſſi communément dans les Cabinets des Naturaliſtes, qu'on la fait paſſer pour rare & précieuſe dans le Tréſor de S. Denis en France. Le Vulgaire l'appelle *corne* ou *dent marine*, en latin *ceratodon* : c'eſt une défenſe qui n'eſt pas ſituée obliquement, ni perpendiculairement, mais ſur le même plan du corps de l'animal; ainſi que le dit M. Briſſon dans *ſon Regne animal, p. 367*. Cet Auteur qui appelle auſſi cette partie de la Licorne *dent*, dit que le Narwal a à la mâchoire ſupérieure deux dents (il faut cependant obſerver qu'il n'en a communément qu'une), longues de ſix à ſept pieds, droites, tortillées en ſpirale, qui percent la levre ſupérieure & avancent en avant.

Des Lithologiſtes appellent *Licorne foſſile*, *monoceros*, des portions oſſeuſes foſſiles de grands animaux, & qu'on trouve, ou endurcies ou altérées, à différentes profondeurs de la terre. Les Allemands en emploient beaucoup en Médecine, ſous le nom d'*unicorne foſſile* ou d'*ivoire foſſile*, *unicornu foſſile*.

LIÉGE, *Suber*, eſt un arbre de moyenne hauteur, qui croît en Italie, en Provence, en Gaſcogne, vers les Pyrennées, en Rouſſillon, en Eſpagne & dans les autres lieux méridionaux. Cet arbre, qui reſſemble beaucoup au chêne verd a une racine groſſe, longue & dure : elle

elle pousse un tronc qui jette beaucoup de rameaux, & son écorce est épaisse, fort legere, très spongieuse, de couleur grisâtre, tirant sur le jaune : elle se fend d'elle-même & se separe de l'arbre, si l'on a pas soin de l'en détacher, parcequ'elle est poussée par une autre écorce qui se forme dessous, & qui est si rouge qu'on la voit de fort loin. Ses feuilles ressemblent aussi à celles du chêne verd, mais elles sont plus grandes, plus molles, & plus vertes en dessus ; ses chatons & ses glands sont pareillement semblables à ceux du chêne-verd, mais son gland est plus long, plus obtus & d'un gout plus désagréable que celui de l'yeuse.

Quand les habitans des lieux où croît le Liege, veulent faire la récolte de son écorce, ils attendent pour cela un tems chaud & serein ; car s'il arrivoit une pluie immédiatement après la récolte, c'est-à-dire, quand il n'y a plus que la jeune écorce, elle se gâteroit bientôt, & l'arbre seroit en danger de périr. Le tems étant favorable ; ils fendent le tronc de l'arbre tout de son long pour tirer l'écorce plus commodément ; ils la trempent aussitôt dans l'eau pour l'amollir, & la mettent ensuite sur des charbons embrasés, puis ils la chargent de pierres afin de la redresser & de la rendre plate, après cela ils la nettoient & la transportent. Tel est le Liege qu'on transporte en balots dans tout le monde, dont on se sert pour faire des bouchons, & qui s'emploie pour la pêche & dans la marine à différens usages : on en couvre les maisons en certains cantons d'Espagne ; on choisit pour cela le Liege en belles tables, uni, peu noueux, n'étant point crevassé, d'une épaisseur moyenne, leger, mais le moins poreux, & qui se coupe net facilement.

L'écorce de Liege est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, soit qu'on la prenne à la dose d'un demi gros en substance, ou d'un gros reduit en poudre, soit qu'on la prenne en décoction depuis une demi-once jusqu'à une once dans une pinte d'eau. Le Liege brulé & reduit en cendre impalpable, puis incorporé dans de l'huile d'œufs, est un bon remede pour adoucir & réduire les hémorrhoïdes.

Ce que les ouvriers appellent *Noir d'Espagne*, n'est que l'écorce du Liege, que les Espagnols calcinent dans

des pots couverts, pour la réduire en une cendre noire, extrêmement légere. Les Cordonniers mettent du Liege sous les souliers pour les rendre plus secs, & pour relever la taille de ceux qui les portent.

LIEGE FOSSILE ou LIEGE DE MONTAGNE, *Suber montanum*, est une espece d'Amianthe en tables plus ou moins épaisses & extérieurement semblables à du Liege, qu'on trouve dans les Pyrénées, du côté de Campan, & en Languedoc vers le pays d'Alais. Le Liege fossile est très leger; il est composé de fibres assez flexibles, d'un tissu lâche & qui se croisent irrégulierement. Les morceaux de cette espece d'Amianthe sont poreux, comme fongueux, jaunes, brunâtres en dehors, blanchâtres en dedans, & contiennent des matieres hétérogenes qui les font entrer en une sorte de vitrification. *V.* AMIANTHE.

LIERRE, *Hedera*. On donne le nom de *Lierre* à deux plantes différentes, qui sont le *Lierre en arbre* & le *Lierre terrestre*.

Le LIERRE TERRESTRE, TERRETE, HERBE DE S. JEAN, RONDETTE, *Hedera terrestris*, croît dans les lieux humides; il pousse des tiges quadrangulaires, rampantes, sur lesquelles naissent des feuilles opposées deux à deux, arrondies & crenelées. Ses fleurs sont disposées par anneaux à chaque aisselle des feuilles; elles sont bleues & d'une seule piece en gueule; aux fleurs succédent quatre graines, oblongues, arrondies & lisses, contenues dans un calice. Toute la plante a l'odeur forte & la saveur amere. Elle est toute d'usage; cette plante est un des meilleurs vulneraires. Sa décoction, mêlée avec des yeux d'écrevisse, est très propre pour les chûtes, sur-tout pour resoudre le sang grumelé, & guérir la difficulté de respirer qui en est la suite. Cette décoction prise en lavement est très propre pour appaiser les douleurs de la colique & pour guérir la dyssenterie. On prétend que le suc de cette plante tiré par les narines, non seulement adoucit, mais guérit même entierement, le mal de tête le plus violent.

Le LIERRE EN ARBRE, *Hedera arborea*, plante si célébrée par les Poëtes, prend différentes formes, selon le lieu où elle croît, & selon son âge; c'est ce qui fait que les Auteurs anciens parlent de tant de diverses sor-

tes de Lierre. Nous voyons ici très souvent cette plante rampante le long des arbres ou des murailles, mais en Italie, en Provence, en Languedoc, elle devient un arbre. Il y a des Lierres à feuilles panachées.

Les fleurs du Lierre en arbre naissent, en maniere de parasol, en grand nombre à l'extrêmité des sarmens; elles sont en rose, composées chacune de six pétales, de couleur herbacée. Aux fleurs succedent des baies presque rondes, égales à celles du geniévre, qui contiennent les graines. Les feuilles de Lierre qui sont à l'extrêmité des branches sont à peu-près ovales; les autres sont presque triangulaires, & en général la forme des feuilles varie beaucoup; mais elles sont toujours fermes, luisantes, posées alternativement sur les branches. Ce qui prouve que le Lierre ne tire pas sa nourriture des griffes par lesquelles il adhere à l'arbre, c'est que la plante périt lorsqu'on coupe la tige par le pied. Les Lierres se greffent naturellement, par approche, les uns sur les autres, & forment une espece de réseau qui enveloppe le tronc des arbres auxquels ils sont attachés.

Les Lierres peuvent être mis dans les bosquets d'hiver; car on peut les tondre en buisson comme les chevrefeuilles, ils sont très propres à couvrir les murs auxquels ils s'attachent d'eux mêmes, & on en peut faire des portiques qui font un bel effet, sur-tout l'hiver, ainsi qu'on le peut voir à Paris dans le cloître des Peres Capucins du marais. Quoique les anciens n'employassent gueres qu'à l'extérieur le Lierre en arbre, Palmarius & Boile rapportent que ses baies mûres & pulvérisées en petite dose, ont été employées avec succès dans une peste qui régnoit à Londres: on les pulvérisoit dans du vinaigre, ou on les prenoit dans du vin blanc pour exciter la sueur. Ses feuilles passent pour être vulnéraires & détersives; on emploie leur décoction contre la teigne & contre la galle, & l'on prétend qu'elle noircit les cheveux. Dans les pays chauds, tels que la Perse & autres pays orientaux, on retire par incision du tronc des plus gros Lierres une résine en larmes, nommée improprement *Gomme de Lierre*. Cette résine doit être d'un jaune rougeâtre, transparente, d'un goût âcre & aromatique: elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on

l'approche de la flamme, car alors elle répand une odeur agréable, qui ressemble assez à celle de l'encens oliban. Elle entre dans quelques onguents, comme résolutive. On a prétendu mal à-propos qu'elle étoit un bon dépilatoire. Les Persans en font entrer dans la composition de quelques vernis.

LIEVRE, *Lepus*, animal quadrupede granivore. On donne assez communément à sa femelle le nom de *Hase*, & on nomme ses petits *Levrauts*. Ces animaux sont trop connus de tout le monde, pour avoir besoin d'autre description que celle que nous en donnerons, en parlant de leurs mœurs & de leur maniere de vivre.

Les especes d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles, dit M. de Buffon, rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, & de tant d'autres insectes dont il semble que la nature permette, & souffre plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuse multiplication: mais l'espece du Lievre & celle du Lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité. Les Liévres sont universellement & très abondamment répandus dans tous les climats de la terre; si on en excepte les pays du nord. Les Lapins se multiplient par-tout d'une maniere prodigieuse. *Voyez* Lapin.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse, on tue quelquefois quatre ou cinq cens Liévres dans une seule battue. Ces animaux sont en état d'engendrer en tout tems & dès la premiere année de leur vie: les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produisent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas elles reçoivent le mâle, elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines. Ces femelles ont deux sortes de matrices distinctes & séparées, & qui peuvent agir indépendament l'une de l'autre, ce qui fait qu'elles peuvent concevoir & accoucher en différens tems par chacune de ces matrices, & c'est aussi ce qui est cause que les superfétations, dans ces animaux, sont aussi fréquentes qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Il est quelquefois assez difficile de distinguer le Liévre d'avec sa femelle, sur-tout dans leur jeunesse, par-

ce qu'alors les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules, & que les femelles ont le gland du glitoris proéminent, presqu'aussi gros que le gland de la verge; & que la vulve n'est presque pas apparente; de plus les femelles sont plus ardentes que les mâles, & les couvrent avant d'en être couvertes, c'est ce qui a fait dire que dans les Liévres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites.

Jacques Dufouilloux, dans son *Traité de la Vénerie*, dit qu'on peut distinguer le mâle en le voyant partir du gîte, parcequ'il a le derriere blanchâtre, comme s'il avoit été épilé, ou bien par les épaules, qui sont communément rouges & parsemées de quelques poils longs: de plus le mâle a la tête plus courte, plus ronde; le poil des barbes long; les oreilles courtes, larges & & blanchâtres: au contraire la femelle a la tête longue & étroite; les oreilles grandes, & le poil de dessus l'échine d'un gris tirant sur le noir. Les crottes du mâle sont plus petites & plus séches que celles de la femelle. Ces observations sont utiles aux Chasseurs qui ne veulent point tirer une hase afin de ne point dépeupler le canton.

Les Levrauts ont les yeux ouverts en naissant; la mere les allaite pendant vingt jours; après quoi ils s'en séparent d'eux-mêmes, & vont chercher leur nourriture. Ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés; cependant ils vivent solitairement & se forment chacun un gîte à une petite distance, comme de soixante ou quatre-vingts pas; ainsi lorsqu'on trouve un levraut dans un endroit on est sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. C'est pendant la nuit que les Lievres mangent, s'accouplent, se promenent; on les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter, courir les uns après les autres; mais le le moindre mouvement, le bruit d'une feuille suffit pour les troubler; ils fuient chacun d'un côté différent. Il n'y a point lieu de penser que le Lievre rumine, comme quelques Auteurs l'ont avancé; car il n'a qu'un estomac, & de plus son intestin *cæcum* est très grand; ainsi que dans le cheval & l'âne, qui ne vivent que d'herbe, & ne peuvent ruminer n'ayant qu'un estomac.

Pendant le jour les Lievres restent à leur gîte, qui est un sillon ou quelque endroit un peu creux, ils dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts, parceque leurs paupieres sont trop courtes pour pouvoir couvrir commodément leurs yeux. Ils voient mieux de côté que devant eux; ils paroissent avoir les yeux mauvais, mais ils ont, comme par dédommagement, l'ouie très fine, & l'oreille d'une grandeur deméſurée relativement à celle de leur corps; ils remuent ces longues oreilles avec la plus grande facilité; ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derriere, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant, aussi quand ils sont poursuivis, commencent-ils toujours à gagner les hauteurs: ils marchent sans faire aucun bruit, parcequ'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-dessous; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les Lievres prennent presque tout leur accroissement en un an, & vivent environ sept ans. Ils passent leur vie dans la solitude & dans le silence, & l'on n'entend leur voix que quand on les saisit avec force, qu'on les tourmente ou qu'on les blesse. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs mœurs & leurs habitudes paroissent l'indiquer, on les apprivoise aisément, ils deviennent même caressans, mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques; ils tâchent de se mettre en liberté, & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'asseyent volontiers sur leurs pattes de derriere, & qu'ils se servent de celles de devant comme de bras; on en a vu qu'on avoit dressé à battre du tambour, à gesticuler en cadence, &c.

Paullini nous apprend qu'un Chirurgien, en Prusse, avoit un Lievre qui s'accoupla avec une chatte; & que ce Chirurgien, voyant que la chatte ne pouvoit accoucher, lui fit l'opération Césarienne; moyennant quoi, il lui tira du ventre deux petits chats & un levraut. Mais on est très porté à douter d'un pareil fait, lorsqu'on fait que

la femelle du Lievre ne peut même rien produire avec le lapin ; animal qui paroît avoir tant de ressemblance avec le Lievre.

Le Lievre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis : il se forme un gîte ; il choisit en hiver les lieux exposés au Midi ; & en été, il se loge au Nord : il se cache, pour n'être pas vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. On en a vu qui avoient recours à différentes ruses ; l'un partoit du gîte dès qu'il entendoit le cor-de-chasse, alloit se jetter dans un étang, & se cachoit au milieu des joncs ; un autre, après avoir été couru des chiens, faisoit un saut, & alloit se cacher dans le tronc d'un arbre. Ce sont là sans doute les plus grands efforts de leur instinct. Pour l'ordinaire, lorsqu'ils sont lancés & poursuivis, ils se contentent de courir rapidement, & ensuite de tourner & retourner sur leurs pas : ils ne dirigent pas leur course contre le vent, mais du côté opposé. Les Chasseurs prétendent que le Lievre a l'odorat très bon ; aussi, lorsqu'on fait une battue, est-il nécessaire de prendre le bon vent.

En général presque tous les animaux paroissent être d'habitude : tous les Lievres, qui sont nés dans un même lieu où on les chasse, ne s'en écartent gueres ; ils reviennent au gîte : si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un Lievre, relancé par les Lévriers, va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé ; c'est une preuve qu'il est étranger, & qu'il n'étoit dans ce lieu qu'en passant. Il arrive en effet, surtout dans le tems le plus marqué du rut, qui est aux mois de Janvier, de Février & de Mars, que des Lievres mâles, manquant de femelles en leurs pays, font plusieurs lieues pour en trouver, & s'arrêtent auprès d'elles ; mais ils regagnent leur canton pour ne plus revenir lorsqu'ils sont lancés par les chiens. Les femelles qui n'ont pas autant de force & d'agilité que les mâles, ont plus de ruses & de détours : elles craignent l'eau & la rosée ; au lieu que parmi les mâles, il s'en trouve plusieurs que l'on nomme *Lievres ladres*, qui cherchent les eaux, & se font chasser dans les étangs, les marais & les autres

lieux fangeux. Ces Lievres ladres ont la chair de fort mauvais goût ; & en général tous les Lievres qui habitent les plaines basses ou les vallées, ont la chair insipide & blanchâtre. Au lieu que dans les pays de montagnes, où il y a du serpolet & des herbes odoriférantes, ils sont bien meilleurs. Les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles. Suivant certains Chasseurs, il y a une sorte de Lievres qui sentent si fort le musc, qu'ils font entrer en fureur les Chiens qui les suivent à la piste.

La nature du terroir influe sur les Lievres, comme sur tous les autres animaux. Les Lievres de montagnes sont plus grands & plus gros que les Lievres de plaine, & ils varient aussi un peu pour la couleur. Dans les hautes montagnes & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent pendant l'été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. En Laponie, les Lievres deviennent blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Cette blancheur est occasionnée par le froid ; mais on observe que la partie inférieure des poils la moins exposée à l'air ne devient point blanche ; cette blancheur procure à ces animaux une sorte de sureté contre les oiseaux de proie, qui ne les voient pas facilement passer sur la neige. Quoique ces Lievres soient beaucoup plus communs dans les pays froids, que dans nos climats tempérés, on en trouve pourtant quelquefois de semblables en France ; par exemple, dans la Province de Sologne, & notamment sur la Paroisse de Vienne, à cinq lieues d'Orléans.

Il paroît que tous les climats sont égaux au Lievre ; cependant on en trouve moins en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique Méridionale. Les Lievres de l'Amérique Septentrionale sont peut-être d'une espece différente de celle des nôtres ; car les Voyageurs disent que non seulement ils sont plus gros, mais que leur chair est blanche, & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos Lievres ; qu'ils sont tous noirs ; que

leur poil ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, sous la Zône torride, en Afrique & en Amérique, on trouve aussi des animaux que les Voyageurs ont pris pour des Lievres, mais qui sont plutôt des especes de Lapins; car le lapin est originaire des pays chauds, & ne se trouve pas dans les climats Septentrionaux; au lieu que le Lievre est d'autant plus fort, qu'il habite un climat plus froid.

Plusieurs Auteurs célebres rapportent qu'on a vu des Lievres cornus, dont les crânes étoient conservés dans les Cabinets des Curieux. Le Docteur Salomon Réiselius fait mention d'un Lievre monstrueux, qui avoit deux corps, huit pattes & quatre oreilles: on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet animal à double face, comme un *Janus*, étant fatigué d'une part, se retournoit de l'autre, & couroit toujours d'une force nouvelle. On lit dans les *Mémoires de l'Académie, année 1700*, que M. Lemeri apporta à l'Assemblée un petit Lievre monstrueux, ou plutôt deux Lievres joints ensemble, depuis la tête jusqu'à la poitrine: ils n'avoient qu'une tête & qu'une face, quoiqu'ils eussent quatre oreilles. Ils n'avoient, à la place de la gueule, qu'une petite cavité pour recevoir les alimens; cependant ils vécurent quelque tems, & furent pris à la main par un Chasseur. L'animal double marchoit dans un bois; mais l'un tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient gueres. On a dit à M. Lemeri, qu'en les ouvrant, on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un estomac, le tout bien sain. On voit, *dans le Cabinet du Roi*, un de ces Levrauts monstrueux, à deux corps On a vu aussi plus d'une fois des Lievres à deux têtes, à plusieurs pattes, &c.

La chasse du Lievre se fait pendant le jour: lorsqu'il fait bien chaud, le Lievre ne part pas si-tôt, & se laisse plus approcher: on le rencontre souvent au gîte, c'est-à dire couché par terre sur le ventre. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un soleil brillant, & que le Lievre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée, que les Chasseurs apperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exer-

cés à cette observation. J'en ai vu, dit M. de Buffon, qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lievre au gîte : il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. Lorsque les bleds sont grands, il y établit son gîte; & du lieu où il s'est fixé, il pratique à l'entour plusieurs petites avenues, par lesquelles il peut fuir librement, parcequ'il en coupe & en abbat les épis. Il craint les chiens plus que les hommes; & lorsqu'il sent, ou qu'il entend un chien, il part de plus loin. On va à la chasse du Lievre avec des chiens d'arrêts, ou on le force à la course avec des lévriers & des chiens courans. On peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie. Les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre. Il a tant d'ennemis, qu'il ne leur échappe que par hazard; & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

Le Lievre, si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux; il est vrai que la Loi de Mahomet, & plus anciennement la Loi des Juifs, a interdit l'usage de la chair du lievre, comme celle du cochon. Sa chair est excellente; son sang même est très bon à manger, & est le plus doux de tous les sangs : il dissipe les taches de rousseur & les boutons du visage. La graisse n'a aucune part à la délicatesse de sa chair; car le Lievre ne devient jamais gras, tant qu'il est à la campagne en liberté; mais il meurt souvent de trop de graisse, lorsqu'on le nourrit à la maison. Les cendres du Lievre, brûlé en entier, ou celles de la peau, sont recommandées dans la pierre, dans l'alopécie, & dans les engelures : on prétend que si l'on frotte les gencives des enfans avec la cervelle du Lievre, elle facilitera la dentition; on ordonne aussi la fiente de Lievre pour la dyssenterie; enfin ses poils arrêtent les hémorrhagies.

LIEVRE MARIN, nom que quelques Naturalistes donnent à deux poissons de mer, mols.

Le LIEVRE MARIN VULGAIRE, appellé en Languedoc *Lebre de mar*, est un poisson de rivage, dont la peau est

liſſe : il a le muſeau fait comme le Lievre de terre, avec deux petites oreilles. Rondelet dit qu'il a la tête ſemblable à celle du Scorpeno, & deux naiſſances au-deſſus des yeux. Ses dents ſe ſerrent les unes contre les autres : elles ſont menues & épaiſſes ; à la machoire de deſſus, il en a deux qui ſortent du rang des autres. La nâgeoire du dos eſt grande, & marquée de taches noires : il habite communément dans la bourbe.

L'autre LIEVRE MARIN eſt une eſpece de poiſſon rond, très commun dans l'Océan Britannique, & dans la mer de Boſnie : il eſt épais & d'une figure informe. Sa peau eſt rude, & couverte de tubercules pointus & noirs : il a à chaque côté trois rangs de nâgeoires recourbées, & autant ſur le dos. Celles du ventre ſe tiennent par les extrémités, & forment comme une ſeule nâgeoire circulaire, dont ce poiſſon ſe ſert pour s'attacher au fond de la mer & contre les rochers, & pour réſiſter à la violence des flots : on en voit beaucoup au marché à Londres, & en pluſieurs endroits d'Angleterre ; c'eſt un aſſez bon manger.

On donne encore le nom de *Lievre marin* à un inſecte qu'on trouve dans la mer & dans les étangs fangeux. Nous en parlerons ſous le nom de *Limace de mer*. Voyez *ce mot*.

LIGANS eſt une eſpece de Crocodile de l'Afrique. Sa longueur eſt ordinairement de quatre pieds : il a le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond, & la peau aſſez tendre : il ne fait la guerre qu'aux poules. Les Negres d'Afrique eſtiment ſa chair plus que celle de la meilleure volaille.

LILAS, *Lilac*, plante originaire des Indes Orientales, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces qui different par la couleur de leurs fleurs, & qui s'élevent aſſez haut ; d'autres ne ſont que des arbuſtes beaucoup plus petits, tels que les Lilas de Perſe. Leur écorce eſt griſe, verdâtre ; leur tronc eſt rempli d'une moëlle blanche & fongueuſe ; les feuilles ſont oppoſées, liſſes, vertes & luiſantes. Les Lilas ſe chargent, dans le mois de Mai, de grappes de fleurs, qui font un effet admirable dans les boſquets, tant par leur beauté que par leur odeur ; tels ſont les Lilas à fleurs bleues, à fleurs blanches, à

fleurs pourpres, dont quelques-uns ont les feuilles panachées. Ces espéces de Lilas conservent leur verdure jusqu'aux gélées; mais leurs feuilles sont sujettes à être mangées par les Cantharides.

Les petits Lilas de Perse à feuilles de troêne & à fleurs blanches, & les autres à feuilles découpées & à fleurs bleues, font un effet charmant dans les plates-bandes, & ont encore une odeur plus suave que les premiers dont nous avons parlé. A ces fleurs succedent de petits fruits applatis, & semblables à un fer de pique.

Les Lilas se multiplient aisément par des drageons enracinés, que l'on arrache des gros pieds. On peut aussi coucher les branches, pour leur faire prendre racine. Ces arbrisseaux viennent assez bien dans les terreins les plus arides; mais les Lilas de Perse demandent une terre plus substantielle.

La poudre & la décoction des semences du Lilas sont astringentes.

LILAS DES INDES: *voyez* AZÉDARACH.

LILIUM LAPIDEUM: c'est le *Pentacrinus* ou l'*Encrinite* des Litographes, dont nous parlerons au mot *Palmier marin*.

Le Lilium Lapideum est une pétrification communément spatheuse & très rare; on diroit des branches de trochites, qui partent d'une tige ou racine commune, assez semblable à la base d'un artichaut, & qui imitent un lys dont les feuilles ne sont point encore épanouies. L'on prétend que c'est une espece de tête de Méduse, devenue fossile à l'instant où ses membres étoient en contraction: *voyez ces différens mots*.

LIMACE ou LIMAS, *Limas nudus*, est un reptile terrestre, qui vit sans coquille, tout nud, & qui ne differe des limaçons que parcequ'il est plus allongé, & qu'il n'a point de robbe.

Les Naturalistes comptent plusieurs especes de Limaces; les unes noires, les autres grises, tachetées ou non tachetées; d'autres jaunes, semées de taches blanches; d'autres brunes ou toutes rouges: cette derniere espece est la plus commune.

La LIMACE ROUGE, *Limax ruber*, est de la grosseur & longueur de l'index, pesant une once & demie, ou

environ : sa peau est double, l'extérieur est sillonné & d'une substance de cuir ; l'intérieur est fibreux, & criblé d'une infinité de traces : son manteau ou coqueluchon lui tient lieu de coquille. C'est dans cette partie que l'animal cache sa tête, son col & son ventre, toutes parties qui n'ont point de forme fixe. Cet insecte a quatre cornes, qui lui servent à se conduire à tâtons, sans yeux, mais qui sont terminées par un petit globule noir. On remarque de plus, que l'animal fait sortir & rentrer ses cornes de la même maniere que les doigts d'un gand : il a encore à la tête une dent faite en croissant, armée de quinze pointes, située à la machoire d'en haut : deux petites pierres sableuses & perlées se tirent aussi de la Limace ; l'une de sa tête & l'autre de son dos. Ces osselets portent le nom de *Pierres de Limace* : ils sont fort vantés des Charlatans, sans avoir d'autres vertus que la pierre à chaux. La tête de cet insecte est distinguée de la poitrine par une raie noire, comme la poitrine l'est du ventre. Cet animal vit encore long-tems étant coupé par morceaux ; c'est peut-être la raison pour laquelle M. Linnæus met la Limace dans la classe des vers, & du genre ou de l'ordre des zoophytes.

Les Limaces sont hermaphrodites comme les Escargots, en sorte que chacune d'elles donne la fécondité à une autre, de qui elle la reçoit en même-temps. Dans l'accouplement, la partie masculine ; qui est d'un bleu pâle, se gonfle considérablement, & sort par une large ouverture, située au côté droit du cou, près des cornes : cet organe, qui est de même forme & de même grandeur dans les deux sexes, est une espece de cordon ; que les deux individus, quand ils veulent s'accoupler, poussent au dehors par un méchanisme semblable à celui qui fait sortir leurs cornes. On trouve quelquefois les Limaces, en cet état, dans une attitude singuliere ; c'est-à-dire, suspendues en l'air, la tête en bas, & accrochées à un tronc, ou à une branche d'arbre, queue-à-queue, par une assez grosse corde, filée de leur propre bave. Redi dit en avoir vu passer trois heures en cet état, & pendant tout ce tems, que les cordons, qui sortent hors du corps, s'entrelacent, s'agitent, se con-

tractent, & se couvrent enfin d'une écume savoneuse, blanchâtre, qui est leur liqueur spermatique.

Leurs œufs sont sphériques, blanchâtres, à peu-près comme des grains de poivre blanc; mais quand ils sont prêts à éclore, ils jaunissent un peu.

Les Limas ou Limaces, autrement dites Licoches, se nourrissent, ainsi que les Limaçons, d'herbes, de champignons, de papier mouillé; ils se plaisent dans les bas prés, dans les lieux souterrains & limoneux, où le soleil ne donne que peu ou point; quelquefois sur des montagnes, dans des forêts ombrageuses, en un mot dans des endroits frais, couverts & humides, même dans des jardins, parmi les plantes potageres : la trace de leur marche est marquée, par une couche de glu luisante, sur la terre, sur les murs & sur les arbres, par où ils ont passé; cette marche est fort lente.

Si l'on saupoudre bien une Limace avec du sel commun, du nître ou du sucre, elle jette aussitôt au dehors une grande quantité de matiere visqueuse, fort tenace, & pour l'ordinaire de deux couleurs, c'est-à-dire jaune & blanche. Cette matiere devient épaisse comme de la colle, & en moins de quatre minuttes, la Limace enfle, se roidit & meurt : si l'on considere alors la peau de cet animal, séparée des parties internes, au lieu de la trouver épaisse & dure comme elle est ordinairement, on la trouve fléxible, très mince & seche, parcequ'elle a perdu toute son humeur visqueuse.

Les Limaces sont rafraichissantes, humectantes & pectorales; on s'en sert interieurement contre la toux & le crachement de sang : nous nous étendrons plus au long sur les vertus de cet animal, en parlant de celles des Limaçons en général. On nomme quelquefois la Limace *Limaçon rouge*.

LIMACE DE MER. Elle a une grande ressemblance extérieure avec la Limace terrestre, ou à un Limaçon hors de sa coquille; elle a le ventre plus gros & moins visqueux; & au lieu du capuce que porte la Limace de terre, elle a deux expansions membraneuses, qui lui servent de nageoires. On en trouve dans la mer des Indes, qui sont plus grandes que les nôtres : elles sont de couleur rousse, noirâtres sur le dos.

Redi, qui a donné la Déscription Anatomique des Limaces terrestres & de mer, dit qu'il ne sait pas pourquoi l'on a donné, à ces dernieres, le nom de *Lievres marins*; à moins que ce ne soit, dit-il, parceque, quand elles étendent leurs cornes postérieures, & retirent les cornes antérieures, elles paroissent, au premier coup-d'œil, avoir quelque ressemblance imparfaite avec le Lievre, dont les longues oreilles peuvent être représentées par ces cornes antérieures retirées. On regarde cette Limace comme venimeuse au toucher, elle cause un vomissement & un devoiement d'estomac même, l'alopécie, ou la chûte des poils : broyée avec de l'huile, c'est un excellent dépilatoire.

LIMAÇON, *Cochlea*, est un coquillage univalve, ou un ver testacée, & qu'on sait être androgine ou hermaphrodite comme le précédent; & conséquemment il a, par rapport à la génération, un plus grand appareil d'organes que la plupart des autres animaux. Chaque individu réunit en lui les deux sexes, il peut en faire usage en même-tems; mais il ne peut se passer d'un autre individu, pour opérer la fécondation. Les organes de la génération sont difficiles à trouver dans cet insecte; M. Adanson dit qu'il faut les chercher entre les deux cornes qui sont sur la tête de l'animal. Nous ne rapporterons point ici tout ce que Lister, Rondelet, Aldrovande & plusieurs autres ont écrit sur les Limaçons, nous nous bornerons à en faire connoître les observations les plus curieuses, & nous y ajouterons la division de deux Conchyliologues modernes. Nous parlerons d'abord du Limaçon des jardins, ou Escargot commun; puis des Limaçons de mer.

Le LIMAÇON DE TERRE, *Cochlea terrestris*, qui est le Colimaçon des jardins, ou l'Escargot commun, ou Limas à coquille, est un insecte oblong, sans pieds ni os, composé d'une tête, d'un col, d'un dos, d'un ventre, & d'une sorte de queue, enfermé dans une coquille d'une seule piece, qui est plus ou moins grande, d'où il sort en grande partie, & où il rentre à son gré. Sa peau est un tissu tendineux, plus lisse & plus luisante sous le ventre; plus terne, sillonnée & grainée sur le dos; capable d'une grande extension & contraction;

plissée & fraisée sur les bords, formant de chaque côté comme des ailes, par le moyen desquelles il rampe sur la terre d'un mouvement vermiculaire ou d'ondulation, qui lui tient lieu de pieds. Toute sa tête sort de sa coquille, comme une bourse qu'on retourneroit : on y remarque quatre cornes, deux grandes & deux petites; les premieres sont les supérieures, elles sont de figure conique, un peu transparentes, longues de huit lignes, & garnies à leur extrémité d'une liqueur jaunâtre, qui contient un petit point noirâtre. On est encore fort indécis sur l'usage de ces cornes; les grandes font-elles la fonction d'yeux ou de lunettes d'approche, & les deux petites lui tiennent-elles lieu d'antennes ou de bâtons pour tâter le terrein qui l'environne, afin de diriger sa route ? Ces cornes sont d'un sentiment exquis, le moindre obstacle les lui fait retirer avec une extrême promptitude. Sa bouche est assez grande, béante, forte, armée de dents rouges, & formée de deux machoires.

Le Docteur Muralto a donné l'anatomie de cet animal, mais les détails en sont trop longs pour le suivre ici; nous dirons seulement qu'il a vu le cœur de cet animal palpiter, & faire son mouvement naturel de dilatation & de contraction : on trouve dans le bas-ventre une substance grasse, visqueuse, gluante, qui s'attache fortement aux doigts; elle est jaunâtre & collée aux intestins; on en fait la pommade de Limaçon, qui est bonne pour les boutons du visage : c'est cette même mucosité, qui, venant à se secher dans les lieux par où le Limaçon a rampé, luit comme des feuilles d'argent. Le Limaçon rend, de tous les endroits de son corps, & particuliérement de ses parties inférieures, une si grande quantité d'humeur, qu'il semble plutôt nager que ramper. La tenacité de cette humeur visqueuse & grasse l'empêche de tomber & d'être pénétré, soit par l'air, soit par l'eau. Pour ménager une liqueur si précieuse, il a grand soin d'éviter les ardeurs du soleil qui la dessécheroient; il habite communément les lieux frais. Quand le Limaçon veut se mettre en quête, il étend ses deux appendices musculeuses ou ailes rampantes, qui en resserrant leurs plis de devant, se font suivre de ceux de derriere & de tout le bâtiment qui pese

dessus

dessus. Ce bâtiment est sa coquille, il la porte par-tout avec lui. Cette coquille est formée par juxtaposition, comme toutes les autres demeures de testacées : *voyez* ce que nous en avons dit *au mot* COQUILLE.

Le Limaçon terrestre réunit dans sa coquille deux avantages aussi singuliers que difficiles à concilier, la légéreté & la solidité. On voit sur quelques coquilles terrestres, deux ou trois raies ou bandes, tracées de largeur inégale & de couleurs différentes, coupées par un grand nombre de lignes transversales ou en zigzag, telles sont les coquilles des Limaçons de jardin : il y en a d'une seule couleur, jaune ou rose, avec un liséré noir.

Aux approches de l'hiver, le Limaçon s'enfonce dans la terre, ou se retire dans quelque trou, quelquefois seul, mais ordinairement en compagnie. Il forme alors avec sa bave, à l'ouverture de sa coquille, un petit couvercle blanchâtre, & il se renferme entiérement : *voyez le mot* OPERCULE.

Ce couvercle met l'animal à l'abri des injures de l'air & de la rigueur du froid : il demeure ainsi six à sept mois sans mouvement & sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que le printems ramene les beaux jours. Avec l'appétit, tous ses besoins renaissent : il ouvre sa porte, & va chercher de quoi réparer des forces un peu épuisées par le jeûne de l'hiver. Sa nourriture consiste en feuilles de plantes, &c. Les Jardiniers savent mieux que personne, que ces animaux font un grand dégât dans les jardins potagers & fruitiers, sur-tout pendant la nuit & dans les tems pluvieux : ils attaquent aussi la vigne, les pois, les fêves, les vesces & les lentilles. Une Tortue, dans un jardin, est le meilleur destructeur de Limaçons qu'on ait pu trouver jusques ici.

M. de Réaumur a donné l'histoire d'un insecte, qu'il appelle *Insecte des Limaçons*, parcequ'il habite tantot la surface extérieure d'une des parties du corps du Limaçon, & tantot va se cacher dans les intestins de cet animal. Le poux dont il est question, est facile à observer, lorsque le Limaçon est entierement renfermé dans sa coquille : on peut aussi le remarquer dans diverses autres circonstances. Cet insecte marche presque continuel-

lement avec une vitesse extrême. Si la coquille est fermée, il attend pour voyager que le Limaçon ouvre son anus, lequel est placé dans l'épaisseur du collier. L'insecte saisit ce moment favorable, qui lui donne une vaste entrée dans les intestins du Limaçon. Il paroît que les intestins du Limaçon sont le séjour que ces sortes de poux aiment le mieux, & que le Limaçon les pousse sur son collier toutes les fois qu'il fait sortir ses excrémens. La sécheresse contribue fort à leur formation; c'est aussi le tems de chercher à les voir. M. de Réaumur dit en avoir alors compté plus de vingt sur le même Limaçon, dont le corps seul est un terrein convenable à ces insectes; car on ne les voit gueres sur la coquille, à moins qu'on ne les force d'y aller: leur couleur est blanchâtre, mêlée d'une nuance rose.

Nous avons omis de dire que le Limaçon a au côté droit du col un trou assez grand, qui est en même tems le conduit de la respiration, la vulve & l'anus; c'est par-là que sortent au besoin les parties masculine & féminine, toutes prêtes à faire leurs fonctions. Cela n'arrive pleinement qu'après qu'un Limaçon en a rencontré un autre; & que par plusieurs mouvemens préliminaires plus vifs, &, pour ainsi dire, plus passionnés qu'on ne l'imagineroit d'une espece aussi froide, ils se sont mis l'un & l'autre dans une même disposition, ou se sont assurés d'une parfaite intelligence. Ils ont une autre agacerie fort singuliere. Outre les parties mâle & femelle, il leur sort, par la même ouverture du col, un aiguillon fait en fer de lance à quatre aîles, qui se termine en une pointe très aiguë & assez dure, quoique friable; comme les deux Limaçons tournent l'un vers l'autre la fente de leur cou, il arrive que quand ils se touchent par cet endroit, l'aiguillon de l'un pique l'autre; & la méchanique qui fait agir cette sorte de flêche ou de petit dard, est telle qu'il abandonne en même tems la partie à laquelle il étoit attaché, de maniere qu'il tombe par terre, ou que le limaçon piqué l'emporte. Ce Limaçon se retire aussi-tôt; mais peu de tems après, il rejoint l'autre, & le pique à son tour. Après quoi, l'accouplement ne manque jamais de s'accomplir.

Les Limaçons ont coutume de s'accoupler jusqu'à trois

fois de quinze en quinze jours : à chaque accouplement, on voit un nouvel aiguillon ; ensuite ils se joignent, & leur accouplement dure dix à douze heures ; ils paroissent alors comme engourdis : leur matiere séminale est d'une consistance de cire. Lemeri dit qu'on peut voir facilement la méchanique de cet accouplement, en faisant mourir dans le vinaigre ces animaux accouplés.

Environ dix-huit jours après l'accouplement, les Limaçons pondent par l'ouverture de leur col une grande quantité d'œufs, qu'ils cachent en terre avec beaucoup de soin & d'industrie. Ces œufs sont blancs, revêtus d'une coque molle & membraneuse, collés ensemble par une glu imperceptible, en maniere de grappe, & gros comme des grains de vesce.

On distingue, aux environs de Paris, plusieurs sortes de Limaçons terrestres à coquilles ; savoir, le *Limaçon des vignes*, celui *des jardins* ; ceux qui sont appellés la *Luisante*, la *Livrée*, la *Striée*, la *Lampe antique*, le *Cornet de S. Hubert*, le *Grain d'orge*, le *Grain d'avoine*, la *Nompareille*, le *Barillet*, &c. Le pays d'Aunis, l'Angleterre, l'Italie, la Chine & l'Amérique en fournissent dont les couleurs sont admirables. M. Linnæus en cite douze especes qui se trouvent en Suede. Les Transactions philosophiques font aussi mention de deux especes de Limaçons, de la grosseur d'un gros grain d'avoine, dont les volutes sont contournées de droite à gauche : ce qui fait appeller ces sortes de coquilles *Uniques*.

LE LIMAÇON DE MARAIS OU D'EAU DOUCE, *Cochlea fluviatilis*, se trouve dans les fleuves, les lacs, les grands marais, les fossés & les étangs. Le même Naturaliste Suédois en cite seize especes, parmi lesquelles il y a des *Buccins*. Voyez *ce mot*.

LE LIMAÇON DE MER OU NOMBRIL OU OMBILIC MARIN OU FÊVE DE MER, *Cochlea marina umbilicata*, se trouve assez communément dans la Méditerrannée. Les Espagnols appellent ce coquillage univalve, *caragolo* & *scanagolo*. La coquille est striée & gravée en dehors, lisse & polie en dedans ; elle n'a jamais moins de deux spirales ou contours, & jamais plus de dix. Sa bouche dans la mer est garnie d'un operçule calcaire, qui a la

figure d'un nombril, rougeâtre en dessus, & blanchâtre en dessous : ce qui fait appeller ce coquillage *Limaçon ombiliqué.* Quand l'insecte veut prendre de la nourriture, il pousse & ouvre ce couvercle ; & lorsqu'il en a pris suffisamment, il le retire à lui, & referme si exactement sa coquille, que l'eau de la mer n'y peut pénétrer. Cet opercule étoit autrefois d'un grand usage en Médecine.

Division des Limaçons de Mer.

M. d'Argenville en fait trois genres qui naissent de la différence de leur bouche.

1°. Les *Limaçons à bouche ronde*, tels que le *Burgau*, dont les ouvriers tirent une belle nacre, le *Dauphin*, l'*Œil de Bouc*, la *Bouche d'or*, la *Bouche d'argent*, le *Ruban*, le *Maron roti*, l'*Emeraude*, & plusieurs autres, dont les uns sont, ou unis, ou rayés, ou raboteux.

2°. Les *Limaçons à bouche demi-ronde* : ces coquilles ont peu de contour, & l'extrémité de la volute est très peu saillante. Cette famille renferme plusieurs caracteres spécifiques qui forment des especes assez considérables, dit M. d'Argenville, comme les *Nérites*, qui dans leur bouche demi ronde ont des gencives, d'autres sont ombiliquées, &c.

3°. Les *Limaçons à bouche applattie* : ils different des autres par leur bouche applatie en ovale, & par leur figure conique. Cette famille renferme encore des especes aussi singulieres que les précédentes : il y en a dont la tête s'élevant en pyramide, forme plusieurs spirales, & ce sont là les vrais *sabots :* d'autres s'élevent la moitié moins, & conservent mieux la forme de vrais limaçons : d'autres enfin sont entiérement applaties, tels que la *lampe antique* & *l'escalier.* Ces remarques, dit notre auteur, font connoître que l'élévation de la figure ne détermine pas le vrai caractere d'un coquillage. De ce dernier genre de sabots sont les coquilles appellées le *toit Chinois* ou la *pagode* & le *cul de lampe*, le *bouton de la Chine*, le *cornet de S. Hubert*, *l'éperon*, le *cadran*, la *sorciere.*

Telle est la distribution des limaçons de mer par M. d'Argenville, qui dit, par expérience, que l'avantage

que le limaçon à bouche platte a sur les deux autres, c'est de n'être point sujet par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rampe, à se renverser en passant dans les endroits escarpés : au lieu que les autres allant par les mêmes endroits, sont entrainés par le poids de leur coquille, peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, & sont renversés, froissés & blessés, avant qu'ils aient pû s'en garantir, en retirant leurs cornes & rentrant promptement dans leur coquille.

Cette même division des limaçons de mer convient aux limaçons terrestres & fluviatiles. Les coquilles de ces derniers sont très fragiles : on les appelle *limaçons de marais*.

M. Adanson, dont nous avons aussi exposé la méthode pour la division des coquilles à l'article COQUILLES, dit que les coquillages dont la coquille consiste dans une seule piece, de quelque figure qu'elle soit, ou en deux pieces, dont l'une est tournée en spirale, s'appellent du nom commun & général de *limaçons*. Il divise les limaçons en univalves & en operculés. Sa méthode exige qu'on fasse attention dans la coquille des limaçons à six parties principales, qui sont les *spires*, le *sommet*, l'*ouverture*, l'*opercule*, la *nacre*, & le *périoste*. Il considere aussi cinq parties essentielles dans les animaux ; savoir, les *cornes*, les *yeux*, la *bouche*, la *trachée*, & le *pied*. On trouvera la signification & le détail de ces termes au mot COQUILLE. A l'égard des limaçons de mer operculés, M. Adanson dit que cet opercule differe de celui des limaçons univalves & terrestres, en ce que l'animal le prend dès sa naissance : au lieu que celui des limaçons terrestres, se forme tous les ans, une ou plusieurs fois, & cela dans les tems où ces animaux veulent se mettre à l'abri de la sécheresse, occasionnée par les chaleurs ou par les froids excessifs : il consiste, comme nous l'avons dit, en une bave visqueuse sortie du corps de l'animal, & durcie en une croute blanche, assez épaisse, mais peu solide, plutôt coriace que cartilagineuse. Ceux de ces animaux qui sont dépourvus de mâchoires, ont à leur place une espece de trompe qui leur sert de tarriere pour percer les coquilles des autres coquillages, dont ils su-

tre la dyssentérie, la dose en est de 36 à 48 grains dans un verre de vin, ou de prisane ou de bouillon ; ce remede calme les épreintes & les déjections sanglantes. On se sert aussi des limaçons écrasés pour guérir les dartres ; ou bien on se contente de faire ramper & de laisser baver le limaçon sur la dartre. Les limaçons entrent dans l'eau pectorale de la Pharmacopée de Paris, & dans quelques collyres. *Voyez le Dictionnaire de Médecine.*

LIMAÇONNE. Nom que Goëdard donne à une chenille fort belle : elle a sur la tête comme cinq paquets de poils ; au devant de la tête deux cornes comme les limaçons, & une queue à l'extrémité du corps. Cette chenille est encore ornée de poils sur le dos : c'est avec son poil & sa salive qu'elle fait sa coque, pour se métamorphoser en chrysalide.

LIMAÇON ROUGE. *Voyez* LIMACE.

LIMANDE : est un poisson de mer plat, peu large, & dont les nâgeoires sont molles : il est du même genre que la sole, le carrelet & la plie. *Voyez* ces mots. Ce genre de poisson nage à plat sur un côté. Rondelet dit que la limande ne differe du carrelet, que par l'âpreté de ses écailles, qui sont fortement attachées à sa peau ; elle a des taches jaunes aux nâgeoires qui environnent le corps, & une ligne tortue au milieu du corps ; sa chair est blanche, molle & humide, & un peu gluante : ce poisson est très connu dans les poissonneries, il est meilleur que le Flez & le Fletelet, qui sont aussi des especes de limandes.

LIMON, *Lutum aut Limus*, est une terre noirâtre ou brunâtre, détrempée, divisée & déposée çà & là par l'eau, chariée dans les marais : elle paroît principalement produite par un mêlange de terre & de végétaux pourris ou détruits. Si l'on y appercevoit encore des filamens de plante, ce limon prendroit le nom de *tourbe limoneuse* ou de *tourbe*. Voyez *ce mot*. Quoique le limon ne donne pas toujours l'apparence de plantes, il ne laisse pas d'être quelquefois inflammable : il s'en trouve de tel en Brabant & dans le pays de Nantes en Bretagne. Le limon de la mer, quoique vaseux, ainsi que celui des fleuves, étant plutôt formé de la destruction des animaux, que des plantes, pétille dans le feu, &

y exhale une odeur très fétide. Ces deux phénomenes sont dus, l'un aux parties de sel marin, & l'autre aux parties d'animaux, non totalement détruits. *Voyez* ADAMIQUE.

La couleur noirâtre du limon végétal, nous paroît due au fer. Toutes les especes de limon sont bonnes pour engraisser les terreins.

LIMONIER, *Limon vulgaris.* Le limonier approche beaucoup du citronier: même hauteur, même feuillage; mais il est un peu plus court & moins branchu, & souvent garni de plusieurs épines; ses fleurs ont une odeur plus foible: ses fruits sont moins longs & plus petits que les citrons; leur substance est également vésiculeuse ou divisée en cellules, mais ils sont d'une couleur & d'une odeur moins fortes, ils viennent plusieurs ensemble: leur écorce est aussi plus mince que celle des citrons, mais ils sont plus remplis de pulpe & d'un suc trop acide, pour pouvoir les manger: on les appelle *limons aigres*, il y en a aussi de doux.

On fait usage des limons comme des citrons: ils sont plus rafraîchissants, moins utiles contre les poisons, mais plus efficaces pour tempérer l'ardeur de la fievre dans les maladies aiguës: on fait un syrop avec leur suc. Les lettres que l'on écrit avec ce suc sur du papier, paroissent lorsqu'on les approche du feu. Les semences du limon sont un peu ameres, & propres pour les vers.

LIN, *Linum.* Plante très utile, dont on distingue deux sortes principales, & qui sont d'usage en Médecine & dans les Arts.

Le LIN ORDINAIRE, *Linum sativum vulgare*, est une plante qui vient à l'aide de la culture dans les champs & les jardins. Sa racine est assez menue, peu fibreuse. Sa tige est ordinairement simple, haute d'environ deux pieds & demi; creuse, grêle, branchue vers le sommet, laquelle étant rouie, battue, & préparée, donne beaucoup de fils. Ses feuilles sont pointues, étroites, placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naissent en ses sommités: elles sont d'un beau bleu, composées chacune de cinq feuilles, disposées en œillet. A cette fleur succede un fruit presque sphérique, de la

groſſeur d'un pois-chiche, renfermant, en dix capſules membraneuſes, dix ſemences oblongues ou preſque ovales, applaties, pointues d'un côté, obtuſes de l'autre, luiſantes, d'une couleur fauve purpurine.

Le Lin eſt au nombre de ces plantes, qui, ſur pied, ne paroiſſent avoir aucun rapport, aucune reſſemblance avec les choſes qu'on en fabrique. Combien de tems l'homme a-t-il foulé au pied ce végétal précieux, ſans en connoître l'utilité ? Que la découverte en ſoit due au hazard, ou à la ſagacité de ces Obſervateurs qui épient pas à pas les productions de la Nature, toujours eſt-il conſtant que le Lin a deux objets d'utilité ; la graine dont on retire de l'huile, & la tige dont on prépare le fil. En un mot, cette plante préparée ſert à une infinité d'uſages méchaniques, & particulierement pour la fabrication de la toile, dont l'uſage eſt très ſalutaire au corps, & fait un objet de commerce conſidérable.

Culture du Lin.

La culture du Lin eſt la plus intéreſſante après celle des grains. On en ſeme la graine par un beau tems ſec & doux, & dès le mois de Mars, en terre graſſe, & qui ne ſoit point trop humide. La plante fleurit en Juin. Le Lin épuiſe beaucoup les terres ; auſſi n'en doit-on reſſemer dans la même, qu'après deux ans de repos. On doit le ſemer plus clair que le chanvre, après avoir bien nétoyé la terre de toutes racines & herbes : enſuite herſer la terre, & y paſſer le rouleau pour l'affaiſſer ; la ſarcler au commencement de Mai, & arracher, s'il ſe peut, la mauvaiſe herbe (*la goute de Lin*) qui s'entortille autour de ſa tige. Au reſte, on ſarcle le Lin quand il a deux pouces de hauteur, & on continue juſqu'à ce qu'il en ait cinq. Le Lin a beſoin de petites pluies chaudes : il y a des pays où l'on rame le Lin. On l'arrache quand il eſt près de ſa maturité.

Les Hollandois, qui ont un terrein gras & un peu humide & compact, ſur-tout en Zélande, s'adonnent beaucoup à la culture du Lin : ils préparent la terre avant d'enſemencer, 1°. par des engrais, tels que du fumier très pourri, la marne, la chaux, les curures de mares,

les rognures de cornes, le goëmon, & un peu de sable marin; 2°. par trois ou quatre labours, après lesquels ils laissent la terre en jachere pendant tout l'été : on fait de même en Flandres. En Zélande, où la Garence fait une branche de commerce, dès que l'on a défriché & labouré la terre, on y seme du bled; l'année suivante, on y plante de la garence, qui y reste deux ans : tout cela emmeublit la terre; on la laisse reposer, & on y seme du lin. Dans notre pays, on y seme du trèfle qui fait beaucoup de bien à la terre, en la garantissant de l'ardeur du soleil, & en lui conservant la rosée & la pluie. 3°. Par la division de leur terrein, qu'ils font en planches, de cinquante à soixante pieds de large, & séparées par de petits fossés de deux ou trois pieds de profondeur, sur un pied & demi de largeur. Le sol étant ainsi préparé, on fait choix de la graine qu'on veut semer. La meilleure est courte, rondelette, ferme, huileuse, pesante, d'un brun clair; mise dans un verre d'eau, elle va au fonds en peu de tems; jettée dans le feu, elle doit s'enflammer & pétiller sur les charbons : telle est la graine de Lin de Dantzic ou de Riga. Pour avoir toujours de bonne graine, il faut semer dans une terre forte, de la graine recueillie dans une terre plus forte, & en jetter dans le champ une quantité moindre que celle qu'il est en état de bien nourrir; par ce moyen toutes les graines profitent, & l'on a de belles tiges.

Suivant un Mémoire de la Société de Dublin, les terres les meilleures pour la culture du Lin, sont les terres glaises, profondes, fermes, un peu humides, labourées comme il convient : les terres graveleuses ou légeres donnent, à la vérité, du Lin plus fin, mais en plus petite quantité, moins grand, & la graine dégénere dès la deuxieme année. Les Hollandois, dont le commerce de toile florissant prouve leurs connoissances supérieures dans cette partie, ne sement presque point de Lin dans la Province de Hollande, à cause que le territoire en est léger & sabloneux; mais ils recueillent d'aussi beau Lin & d'aussi bonne graine, qu'il y en ait en Europe, dans les terres glaises, lourdes, fermes &

humides, de la Province de Zélande. Ces terres sont propres pour le Lin, à raison de la glaise qui entre dans leur composition.

Le Lin semé comme ci-dessus, est ordinairement mûr à la fin de Juin ; & après la récolte on peut semer des turneps ou de gros navets de Bétail dans le même terrein, où ils viendront fort bien.

Il y a des Laboureurs qui distinguent deux sortes de Lin cultivé, 1°. le *Têtard*, qui est bas & a beaucoup de têtes : on le seme à la fin de Mars, on le cueille dès le mois de Juin. 2°. Le *grand Lin*, qui est plus haut, & a moins de branches : on cueille celui-ci quand il jaunit.

Le Semeur de Lin doit suivre le sillon en ligne directe, & jetter la graine avec la main droite, & semer de la main gauche, lorsqu'il revient sur ses pas, afin que le grain soit répandu également : on recouvre, peu de tems après, la semence avec la herse. Dans quelques pays, on y passe alors le cylindre ; dans d'autres, on y jette par-dessus de la fiente de pigeon & du fumier nouveau.

Le Lin étant mûr, on l'arrache par un tems sec, & on le couche à terre sur le champ par grosses poignées, l'une à côté de l'autre, afin qu'il séche. Lorsque la saison est favorable, il est suffisamment sec en douze ou quatorze jours ; autrement, on l'y laisse par petits tas pendant vingt jours, ou en gros tas pendant un mois, plus ou moins, suivant la saison & le pays. C'est une mauvaise méthode que d'arracher le Lin trop verd ; car, outre que le fil est plus gros, la filasse tombe presque toute en étoupe. Les Manufacturiers expérimentés ont grand soin de laisser plus long-tems sur pied le Lin qu'ils destinent aux ouvrages les plus fins ; ils risquent même de perdre la graine, pour avoir la tige aussi mûre qu'il est possible, lorsqu'ils doivent l'employer à la meilleure espece de baptiste & à leurs dentelles, &c.

En Hollande, on égraine le Lin aussi-tôt qu'il revient du champ, & on livre la plante à l'ouvrier dès qu'on a cueilli la graine. Pour séparer la graine d'avec la tige, on se sert d'un peigne de fer, appellé *Drege :* on peut aussi retirer la graine de la coque du Lin, en la frappant

avec un petit battoir. Il est avantageux de ne point différer le roui du lin, afin que la filasse se détache plus facilement de la chenevote. Il en est de la maniere de rouir & préparer le Lin, comme de celle du *Chanvre*. Voyez *ce mot*.

On vend le Lin tout roui & façonné à la botte. Lorsqu'il a reçu tous ses apprêts, on le met en cordons, s'il est fin & destiné pour le filage & pour le Tisserand. Le meilleur Lin est luisant, doux, liant & fort: le Lin court est celui qui fait le plus beau fil.

Le Lin fournit à une consommation intérieure, qui seroit immense même en la réduisant à la fabrication du linge: il procure une infinité de choses de nécessité ou de commodité, outre qu'il entre dans quantité de petites étoffes. Après que le linge est usé, les chiffons servent encore à faire le papier; matiere dont l'usage n'est ignoré de personne, & que l'on ne sauroit assez admirer.

La graine du Lin fournit, par expression, beaucoup d'huile, qui sert à brûler & à la peinture: on en prend aussi intérieurement pour procurer l'expectoration, & pour appaiser le crachement de sang. La pâte de cette graine exprimée sert pour engraisser des bestiaux.

La semence de Lin, macérée dans l'eau, donne une grande quantité de suc mucilagineux, d'où dépend sa vertu adoucissante & émolliente: sa farine est résolutive.

Les Paysans d'Asie se sont nourris souvent de graine de Lin: ils la piloient, la mêloient avec du miel, & la faisoient frire; cependant, disent les Auteurs de la Matiere Médicale, de quelque maniere qu'on la prépare, ce ne sera jamais un mets bien agréable & salutaire; car elle est contraire à l'estomac, flatueuse, difficile à digérer, & produit un mauvais suc; c'est ce que l'on a pu remarquer, dit Fragus, il y a quelques années à Middelbourg, Capitale de la Zélande, lorsque la plupart des habitans, à cause de la disette du bled & des provisions, mangerent du pain & d'autres nourritures faites avec de la graine de Lin: ils devinrent enflés, bouffis, & il y en eût beaucoup qui moururent.

L'usage interne de la graine de Lin convient dans les

ardeurs d'urine : en lavement, elle adoucit les tranchées, la dyssenterie, & l'inflammation des visceres.

Le LIN SAUVAGE PURGATIF, *Linum catharticum*, est une plante qui vient d'elle-même dans les champs, parmi les avoines & dans les près. Sa racine est grêle & blanche. Ses tiges rougeâtres & branchues sont d'abord petites & couchées sur terre ; mais elles s'élevent bientôt à la hauteur de deux pieds & plus. Ses fleurs sont portées sur de longs pédicules ; elles sont blanches & à œillets : il leur succede des capsules séminales, cannelées ; leur graine est semblable à celle du Lin, mais la tige est plus menue & moins filandreuse.

Toute cette plante a une saveur amere, & qui cause des nausées. Les Anglois font un plus grand usage de cette plante que nous. J. Ray dit que l'infusion d'une poignée de Lin sauvage avec les tiges & les sommets, faite dans du vin blanc pendant la nuit sur des cendres chaudes, purge assez fortement les humeurs séreuses, & excite quelquefois le vomissement.

L'on trouve aussi, dans les forêts, un grand nombre d'especes sauvages de Lin.

LINAIRE ou LIN SAUVAGE, *Linaria*, est une plante qui croît également sur le bord des champs & dans les pâturages stériles. Ses racines sont blanches, ligneuses, rampantes & fort traçantes. Une seule racine pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, rondes, verdâtres, branchues, garnies de feuilles placées sans ordre, mais fort semblables à celles de l'ésule, excepté qu'elles ne donnent point de lait ; ce qui a donné lieu au proverbe latin : *Esula lactescit, sine lacte linaria crescit.*

Les fleurs de la Linaire sont jaunes : elles naissent aux sommités des tiges & des rameaux, rangées en épi ; il leur succede un fruit arrondi, divisé en deux capsules par une cloison mitoyenne, & percé de deux trous à son extrémité quand il est mûr : il est rempli de graines plates, rondes, noires, & comme bordées d'un feuillet.

La saveur de cette plante est un peu amere & un peu âcre : en la froissant entre les doigts, elle a l'odeur de sureau ; le suc de ses feuilles n'altere point la couleur

du papier bleu, mais celui des fleurs le change en rouge. La Linaire est résolutive, & adoucit singulierement les douleurs des hémorrhoïdes. Quelques Botanistes lui ont donné le nom d'*Urinalis*, parcequ'elle est fort diurétique : il y a des personnes qui mettent cette plante dans les souliers, sous la plante des pieds, pour chasser la fievre quarte.

LIN FOSSILE ou INCOMBUSTIBLE. *Voy.* AMIANTHE.

LIN ORIENTAL. Les Siamois donnent ce nom à un animal que les Portugais nomment *Bicho vergonhoso*, c'est-à-dire *Insecte honteux*, parceque quand il a peur, il se resserre en lui-même, & dresse ses écailles comme nos hérissons.

Le Lin oriental a les écailles de la queue si dures, qu'on ne peut les couper : il vit dans les bois, où il se retire dans des trous. Il monte quelquefois sur les arbres : il ne vit que de graines fort dures : il a la gueule fort petite, la langue longue & étroite : il la lance à peu près comme font les serpens.

LINGOADA, nom que les Portugais donnent à un poisson de mer du Bresil, nommé *Aramaca* par Marcgrave, & *Cabriconcha* aux Indes. Ce poisson a deux yeux d'un même côté, & n'en a point de l'autre : il a la figure d'une sole ; ses dents sont fort aiguës.

LINOT ou LINOTE, *Linaria avis*, petit oiseau mis, par M. Linnæus, dans le rang des *Moineaux* : on en distingue plusieurs especes.

La LINOTE VULGAIRE, *Linaria vulgaris*, est un petit oiseau gros comme un moineau, dont la tête est couverte d'un plumage cendré noir, le dos mêlé de noir & de roux, la poitrine blanche ; le bas ventre proche du croupion, tire sur le blanc jaunâtre ; le haut de la gorge est d'un beau rouge, & le bord des aîles roux ; les grandes plumes des aîles sont noirâtres & blanchâtres par les côtés & à leurs extrémités, ainsi que la queue ; la couleur de ses pieds est d'un brun obscur. Sa nourriture est de la graine de lin, d'où lui est venu le nom de *Linote* : on la nourrit en cage avec du pain, du millet, de la navette, de la graine de lin & du chenevi : son chant est

fort agréable, & elle apprend volontiers les airs qu'on lui joue sur un flageolet.

La GRANDE LINOTE DE VIGNE, *Linaria rubra major*, est un peu moins grande que la précédente. Le plumage de la poitrine & du dessus de la tête, est rougeâtre; c'est pourquoi on l'appelle aussi *Linote rouge.*

Il y a aussi une *petite Linote de vigne*, qui a le bec moins gros & plus aigu; la femelle, ainsi que le mâle, est rouge au-dessus de la tête; ses pieds sont plus noirs. Cette derniere espece de Linote vole en troupe, ce que ne font pas les autres. Albin dit que la région de leur crâne & la base du gozier, font d'un rouge charmant: il y en a dont les bords des plumes sont jaunâtres.

La *Linote de montagne* est plus grande du double que la précédente: son croupion est rouge, & sa queue est longue.

Ce genre d'oiseaux a le bec court, fait en cône: les bords en sont coupans, & le bout est très pointu. Leurs pieds sont très courts; la queue est un peu fourchue. Ces oiseaux font leur nid dans les montagnes, & choisissent les lieux bas & frais, dans des buissons d'épine noire & d'aubepine, ou dans ceux du genêt. Il font d'ordinaire quatre ou cinq petits par nichée, & deux nichées par an. Si on détruit leur nid, ils le rétablissent jusqu'à trois fois.

Les Linotes muent sur la fin du printems. On prétend que ces oiseaux sont sujets à une sorte de maladie qui leur roidit les plumes, & pendant laquelle ils demeurent tristes & sans siffler. Cette maladie s'appelle *Subtile:* souvent leur ventre devient dur alors; leurs veines sont grosses & rouges; leur poitrine est tuméfiée, leurs pieds sont enflés, calleux, & ne peuvent qu'à peine les supporter. Quoique ces oiseaux soient communs dans plusieurs Provinces de ce Royaume & d'Angleterre, on ignore encore quel est leur pays natal.

Les Linotes passent pour être bonnes contre l'épilepsie étant prises en bouillon ou mangées.

LION, *Leo*. Le Lion, dit M. de Buffon, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fiere, la voix terrible: sa taille est bien prise, & si bien proportionnée, que

que son corps paroît être le modele de la force, jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & tout muscle. Cette grande force musculaire se marque au-dehors par les sauts & les bonds prodigieux qu'il fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & sur-tout celle de son front, qui est traversée de rides profondes, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; & enfin par la faculté qu'il a de remuer sa criniere, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut & s'agite en tous sens, lorsqu'il est en colere. Le front de cet animal est quarré ; le nez est grand, large, évasé ; sa gueule est fort grande & fendue ; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, & garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont incisives, quatre canines & six molaires. Sa langue est grande, rude, très âpre, & parsemée de quantité de petites pointes aussi dures que de la corne, longues d'environ un quart de pouce, & recourbées vers le gosier : c'est cette disposition des parties de la langue qui rend le léchement du Lion extrêmement dangereux ; car il a bientôt endormi la chair & excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les léchemens de cet animal, même le plus apprivoisé ; car dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite & l'excite à mordre & à faire de cruels ravages, comme nous le dirons ci-après.

Les Lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds ; ces grands Lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les Lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur, sur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds ; elle est terminée par une espece de houppe.

La Lionne, est dans toutes les dimensions, d'environ un quart plus petite que le Lion. Presque tous les Voyageurs

paroissent s'accorder à dire que la couleur du Lion est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtés & sous le ventre.

Le Lion porte une criniere ou plutôt un long poil, qui couvre toutes les parties antérieures de son corps, & qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La Lionne n'a jamais ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit. L'animal d'Amérique, que les Européens ont appellé *Lion*, & que les Naturels du Pérou appellent *Puma*, n'a point de criniere : il est aussi beaucoup plus petit, plus foible, & plus poltron que le vrai Lion. Il ne seroit pas impossible, dit M. de Buffon, que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale, eût assez influé sur la nature du Lion, pour le dépouiller de sa criniere, lui ôter son courage, & réduire sa taille. Mais ce qui paroît impossible, c'est que cet animal, qui n'habite que les climats situés entre les Tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du Nord, puisqu'il est si sensible au froid, ait passé, des parties Méridionales de l'Asie ou de l'Afrique, en Amérique : ces Continens étant séparés vers le Midi par des mers immenses. C'est ce qui nous porte à croire, continue M. de Buffon, que le *Puma* n'est point un Lion, tirant son origine des Lions de l'ancien Continent, & qui auroit ensuite dégénéré dans le climat du nouveau Monde ; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau Continent : ce sentiment paroît confirmé par plusieurs relations. Frésier dit que le *Puma* ou *Lion du Pérou* differe beaucoup de celui d'Afrique ; que sa tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre. Ces prétendus Lions n'ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur de ceux d'Afrique : ils sont gris, n'ont point de crinieres, ont l'habitude de monter sur les arbres. Enfin ces animaux different du Lion par les habitudes naturelles. Toutes ces considérations paroissent suffisantes pour faire cesser l'équivoque du nom, & pour empêcher que l'on ne confonde le *Puma* d'Amérique avec le vrai Lion d'Afrique ou d'Asie.

Lorsque les Européens firent la découverte du nouveau Monde, ils trouverent en effet que tout y étoit nouveau ; les animaux quadrupedes, les oiseaux, les poissons, les insectes & les plantes, tout parut inconnu, tout se trouva différent de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature : un petit rapport dans la forme extérieure, une légere ressemblance de taille & de figure, suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues ; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confusion, qui s'est encore augmentée, parcequ'en même tems qu'on donnoit aux productions du nouveau Monde les dénominations de celles de l'ancien Continent, on y transportoit continuellement & dans le même tems, les especes d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvés. C'est dans les Ouvrages de l'illustre M. de Buffon, qu'il faut voir les discours, dans lesquels il a démontré, avec son génie & sa sagacité ordinaires, quels sont les animaux propres à l'ancien Continent & au nouveau Monde, & ceux qui sont communs aux deux Continens.

Les Lions n'habitent que les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique ; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont moins forts, & d'un naturel moins féroce, que ceux qui demeurent dans les sables brulans du Biledulgerid ou du Zaara. De l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de Lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains tiroient de la Lybie, pour l'usage de leurs spectacles, cinquante fois plus de Lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les Lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement ; & comme ce puissant & courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, & n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution du nombre dans son espece, qu'à l'augmentation du nombre dans

celle de l'homme ; car il faut avouer que la force de ce Roi des animaux, ne tient pas contre l'adreſſe d'un Hottentot ou d'un Negre, qui ſouvent oſent l'attaquer tête à tête avec des armes aſſez légeres.

Cette ſupériorité de nombre & d'induſtrie dans l'eſpece humaine, qui briſe la force du Lion, en énerve auſſi le courage. Cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou ſe tempere dans l'animal, ſuivant l'uſage heureux ou malheureux qu'il a fait de ſa force. Dans les vaſtes déſerts du Zaara, & en général dans toutes les parties Méridionales de l'Afrique & de l'Aſie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les Lions ſont encore en aſſez grand nombre, & tels que la Nature les produit. Accoutumés à meſurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles ; ne connoiſſant pas la puiſſance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte ; n'ayant pas éprouvé la force de ſes armes, ils ſemblent les braver ; les bleſſures les irritent même ſans les effrayer : un ſeul de ces Lions du déſert attaque ſouvent une caravanne entiere ; & lorſqu'après un combat opiniâtre & violent, il ſe ſent affoibli, au lieu de fuir, il continue de ſe battre en retraite, ſans jamais tourner le dos. Au contraire, les Lions qui habitent aux environs des Villes & des Bourgades de l'Inde & de la Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ſes armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à ſa voix menaçante, de n'oſer l'attaquer, de ne ſe jetter que ſur le menu bétail ; & enfin de s'enfuire, en ſe laiſſant pourſuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter priſe & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adouciſſement dans le naturel du Lion, prouve qu'il eſt ſuſceptible d'être apprivoiſé juſqu'à un certain point ; auſſi l'Hiſtoire nous parle-t-elle de Lions attellés à des Chars de Triomphe, de Lions conduits à la guerre, ou menés à la chaſſe ; & qui, fideles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ſes ennemis. Ce qu'il y a de très ſûr, c'eſt que le Lion, pris jeune & élevé parmi les animaux domeſtiques, s'accoutume aiſément à vivre & à jouer in-

nocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres, & même caressant, sur tout dans le premier âge ; & que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très impétueux, & ses appétits très véhémens, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer ; aussi y auroit-il du danger à lui laisser trop long-tems souffrir la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos ; non-seulement il s'irrite contre les mauvais traitemens, mais il en garde le souvenir, & paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire & la reconnoissance des bienfaits. On peut conclure de différens faits, que sa colere est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent pardonner à de petits ennemis des libertés offensantes, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort, en les lui jettant pour proie ; & comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entiere, & souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le Lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité ; qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme ; & que dès qu'il est repu, il est en pleine paix ; tandis que le Tigre, le Loup, & tant d'autres animaux d'espece inférieure, tels que le *Renard*, la *Fouine*, le *Putois*, le *Furet*, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner ; & que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

Quoique le Lion ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-tems dans les pays tempérés ; peut être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier : on en a vu naître dans la Ménagerie de Florence & à Naples, mais ces faits sont très rares. Les Anciens & les Modernes conviennent que les Lions nouveaux nés sont fort petits, de la grandeur à-peu-près d'une belette, c'est-à-dire, de six ou sept pouces de longueur ; ils disent aussi que les

Lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entiere confiance au rapport de ces faits, dit M. de Buffon, on peut présumer, avec assez de vraisemblance, que le Lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans, c'est-à-dire, à-peu près vingt-cinq ans. On en a gardé quelques uns au Combat du Taureau pendant seize ou dix-sept ans.

L'inspection des parties du Lion mâle & leur direction prouve qu'il s'accouple, comme les autres quadrupedes, & non pas à reculons, comme l'avoient répété plusieurs Naturalistes d'après Aristote. C'est aussi mal-à-propos que ce Philosophe a prétendu que le col de cet animal ne contient qu'un seul os inflexible, & sans division de vertebres; ce fait a été démenti par l'expérience, qui même nous a donné sur cela, dit M. de Buffon, un fait très général, c'est que dans tous les quadrupedes, sans en excepter aucun, & même dans l'homme, le col est composé de sept vertebres ni plus ni moins; & ces mêmes sept vertebres se trouvent dans le col du Lion, comme dans celui de tous les autres quadrupedes. Un autre fait général, c'est que les animaux carnassiers ont le col beaucoup plus court que les animaux frugivores, & sur-tout que les animaux ruminans. Mais cette différence de longueur dans le col des quadrupedes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertebre, & non pas de leur nombre qui est toujours le même. A l'égard de la solidité des os du Lion, qu'Aristote dit être sans moëlle & sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement, c'est une erreur.

Les Lions sont très ardens en amour: lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles, qui ne cessent de rugir autour d'elle, & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur, & s'éloigne avec elle. La Lionne met bas au printems, & ne produit qu'une fois tous les ans; & quoiqu'elle n'ait que deux mamelles, elle ne laisse pas d'avoir quelquefois quatre petits & même six.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus

douces, sont excessives, & l'amour maternel est extrême La Lionne, naturellement moins forte, moins courageuse, & plus tranquille que le Lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle ne connoît point le danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux qu'elle rencontre ; elle les met à mort ; elle se charge ensuite de sa proie, la porte & la partage à ses Lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très écartés & de difficile accès ; & lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces, en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue ; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits ; & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, & les défend jusqu'à la derniere extrémité.

On croit que le Lion n'a pas l'odorat aussi parfait, ni les yeux aussi bons que la plupart des animaux de proie. On a remarqué que la grande lumiere du soleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux il n'en approche guere, &c. On a observé qu'il n'évente pas de loin les autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue & non pas en les suivant à la piste, comme font les chiens & les loups dont l'odorat est plus fin.

Comme tous les animaux fuient à la présence du Lion, il est souvent obligé de se cacher & de les attendre au passage ; il se tapit, sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les deserts & les forêts, sa nourriture la plus ordinaire sont les gazelles & les singes, quoiqu'il ne prenne ceux ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe pas sur les arbres. Il mange beaucoup à la fois & se remplit pour deux ou trois jours ; il a les dents disposées comme celles du chien, mais elles sont si fortes qu'il brise aisément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte long tems la faim. Comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, & boit toutes les

ſois qu'il peut trouver de l'eau ; il prend l'eau en lappant comme un chien, mais au lieu que la langue du chien ſe courbe en deſſus pour lapper, celle du Lion ſe courbe en deſſous. Il lui faut environ quinze livres de chair crue par jour. Quoique cet animal ne ſe nourriſſe que de chair fraîche ; car il ne retourne guere chercher les reſte de ſa premiere proie, ſon haleine eſt très forte & ſon urine inſupportable.

Le rugiſſement du Lion eſt ſi fort, que quand il ſe fait entendre, par échos, la nuit dans les deſerts, il reſſemble au bruit du tonnerre ; ce rugiſſement eſt ſa voix ordinaire, car quand il eſt en colere il a un autre cri, qui eſt court & réitéré ſubitement ; au lieu que le rugiſſement eſt un cri prolongé, une eſpece de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémiſſement plus aigu ; il rugit cinq ou ſix fois par jour, & plus ſouvent lorſqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorſqu'il eſt en colere, eſt encore plus terrible que le rugiſſement ; alors il ſe bat les flancs de ſa queue, il en bat la terre, il agite ſa criniere, fait mouvoir la peau de ſa face, montre des dents menaçantes, & tire ſa langue, qui, comme nous l'avons dit, eſt armée de pointes très dures. Il eſt beaucoup plus fort par la tête, les machoires & les jambes de devant, que par les parties poſtérieures du corps : il voit la nuit comme les chats : il ne dort pas long-tems & s'éveille aiſément ; mais c'eſt mal à propos qu'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche du Lion eſt fiere, grave, lente, quoique toujours oblique ; ſa courſe ne ſe fait pas par des mouvemens égaux, mais par ſauts & par bonds, & ſes mouvemens ſont ſi bruſques qu'il ne peut s'arrêter à l'inſtant, & qu'il paſſe preſque toujours ſon but. Lorſqu'il ſaute ſur ſa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe deſſus, la ſaiſit avec ſes pattes de devant qui ſont larges, grandes, diviſées en cinq doigts, & garnies de fortes griffes aiguës & tranchantes : les pieds de derriere n'ont que quatre doigts : il déchire ſa proie avec les ongles de devant, & enſuite il la dévore avec les dents. On prétend que ſa ſalive, introduite dans la chair par ſa morſure, produit preſque les mê-

mes symptômes que la morsure du chien enragé : elle cause des convulsions, & le plus souvent fait mourir. Tant qu'il est jeune, & qu'il a de la légereté, il vit du produit de sa chasse & quitte rarement les déserts & les forêts ; mais lorsqu'il devient vieux & pesant, il s'approche des lieux fréquentés & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domestiques ; seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes & des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette & jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent, car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser, & il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfere la chair du chameau à celle de tous les autres animaux, il aime aussi celle des jeunes éléphans ; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, & il en vient aisément à bout, à moins que la mere n'arrive à leurs secours. L'éléphant, le Rhinoceros, le tigre & l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au Lion. On s'est faussement imaginé, sur tout en France, que le chant du coq épouvante le Lion : l'on a plus d'une expérience que cet animal a ravagé des poulaillers sans que le chant des coqs ni les cris des poules aient fait la moindre impression sur lui. Il n'en fait pas de même à l'égard des serpens ; l'on est convaincu par des experiences réitérées qu'il les craint extremement, & c'est pour cela que quand les Maures rencontrent quelque Lion, & qu'ils sont hors d'état de se sauver de ses griffes, ils défont promptement la bande de toile qui compose leur turban, & l'agitent devant eux de maniere qu'elle imite les mouvemens d'un serpent : le Lion ne l'a pas plutôt apperçue, que sans examiner la vérité ou la fausseté de cette représentation, il quitte la partie, se retire, & les laisse aller en paix.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de taille & bien appuyés par des hommes à cheval ; on le déloge ; on le fait retirer : mais il faut que les chiens & même que les chevaux soient aguerris auparavant, car presque tous les animaux frémissent & s'enfuient à la seule odeur du Lion. On ne le tue presque jamais d'un

ſeul coup. On le prend ſouvent par adreſſe dans une foſſe, comme les loups ; le Lion devient doux dès qu'il eſt pris, & ſi l'on profite des premiers momens de ſa ſurpriſe ou de ſa honte, on peut l'attacher, le muſeler & le conduire où l'on veut.

La chair du Lion eſt d'un gout déſagréable & fort ; cependant les Negres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaiſe.

On dit que le cœur du Lion, mis en poudre, eſt propre pour guérir l'épilepſie ; ſon ſang eſt ſudorifique & alexitere, ſa graiſſe émolliente & nervale & propre contre la goutte.

La peau du Lion, qui faiſoit autrefois la tunique des héros, ſert maintenant aux Maures de lit & de manteau : nous l'employons auſſi à faire des houſſes pour les chevaux de caroſſes & de main.

LION MARIN, *Leo marinus*, eſt un animal amphibie & vivipare, ou une eſpece de grand poiſſon de mer aſſez rare, qui ſe trouve quelquefois vers le Cap de Bonne-Eſperance, dans l'iſle de Juan Fernandez, & dans le Détroit de Magellan : cet animal reſſemble un peu au veau marin, mais il en differe eſſentiellement. Quand il a pris tout ſon accroiſſement, il peut avoir depuis quinze juſqu'à vingt-pieds de long, & depuis dix juſqu'à quinze de circonférence. Sa peau n'eſt point écailleuſe, elle eſt couverte d'un poil court de couleur tannée claire ou jaune : mais la queue & les quatre nageoires, qui lui ſervent de pieds quand il eſt à terre, ſont noirâtres ; les extrêmités des nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts palmés juſqu'à la moitié, & ſont garnis d'ongles : ſa tête a une reſſemblance groſſiere avec celle du Lion terreſtre : ſes yeux ſont gros & affreux ; ſes oreilles courtes ; ſa barbe fort épaiſſe, hériſſée ; les dents canines ſortent d'un demi-pied hors de la gueule : la langue, qui ne paroît être qu'une eſpece de maſſe de graiſſe, peſe juſqu'à cinquante livres. On prétend que les mâles ont une eſpece de groſſe trompe longue d'un demi-pied qui leur pend du bout de la machoire ſuperieure ; ce dernier caractere ſuffit ſeul pour diſtinguer le Lion marin mâle d'avec ſa femelle, qui eſt d'ailleurs beaucoup plus petite.

Le Lion marin est si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant que de parvenir à la chair ou aux os, & l'on a fait plus d'une fois l'expérience que la graisse des plus gros Lions marins fournissoit jusqu'à cinq cens pintes d'huile, mesure de Paris. Cet animal est très sanguin; si on lui fait de profondes blessures, dans plusieurs endroits, on voit jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang, qui peuvent aisément emplir plusieurs barriques. Le Lion marin passe tout l'été dans la mer, & tout l'hiver sur la terre.

Anson (*Voy. Tom. II. page* 3.) rapporte que ses Matelots virent un Lion Marin à qui ils donnerent le nom de *Bacha*, parcequ'il étoit toujours accompagné d'un nombreux serrail, dont il savoit singulierement écarter les mâles. C'est dans l'hyver que ces animaux travaillent à la génération, & que les femelles mettent bas : leur portée est de deux petits à la fois; ces animaux tettent, & sont dès leur naissance de la grandeur d'un veau marin, qui auroit toute sa taille. Pendant tout le tems que ces Lions marins restent sur terre, ils se nourrissent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes : dans l'intervalle de leur repas, ils dorment dans la fange, & sont assez difficiles à réveiller : il y a toujours dans le nombre quelque mâle qui fait sentinelle, & qui par un cri fort dissonant & bruyant reveille ses camarades, & même effraie ceux qui s'en approchent. Tantôt ces animaux grognent comme des pourceaux, tantôt ils hennissent comme des chevaux. On voit souvent les mâles se battre ensemble & se disputer les femelles : ils se mettent tout en sang à coups de dents : le Bacha Lion marin, n'acquiert son serrail nombreux que par sa supériorité sur les autres mâles, & que par des victoires multipliées, dont on voit la preuve sur son dos rempli de cicatrices.

Il est très facile de tuer les Lions marins, car ils sont presque également incapables de se défendre & de s'enfuir : il n'y a rien de plus lourd que ces animaux. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse molasse flotter sous leur peau : cependant il faut se don-

ner de garde de leurs dents, qui ſont très redoutables. Anſon dit que ſes Matelots en tuerent beaucoup pour en manger la chair & particulierement le cœur & la langue, qu'ils trouvoient préférables aux mêmes parties tirées du bœuf : on dit cependant que dans le détroit de Magellan la chair du Lion marin eſt venimeuſe pour les hommes ; que ceux qui en mangent ſont attaqués de facheux ſymptômes, & qu'ils perdent toute leur peau après de cruelles douleurs : un an après la guériſon on reſſent de nouvelles douleurs ; & ce ſymptôme periodique reparoît pluſieurs années de ſuite.

LION, *Leo cancer*. On donne ce nom à un Poiſſon ou inſecte cruſtacée, jaunâtre, velu, ayant le dos fort épineux & ondé, reſſemblant d'ailleurs aux Langouſtes : ſa chair eſt bonne à manger, très reſtaurante & très propre à purifier la maſſe du ſang.

LION DES PUCERONS. *Voyez ſon article au mot* DEMOISELLE.

LIOU-LIOU, eſt la cigale à tête verte de l'iſle de Cayenne.

LIPARIS, ou HARENG DE LIPARE. Les Anciens faiſoient beaucoup de cas de ce poiſſon, qui ſe pêche dans un lac en Macedoine. Le Liparis, dit Rondelet, a la tête faite comme le Coucou ; la bouche petite & ſans dents, les machoires âpres, les écailles petites, une large ligne depuis la tête juſqu'à la queue, deux nageoires près des ouies, deux au deſſous, une autre au dos qui ne finit que près de la queue, & qui eſt ſans aiguillons : ſa queue eſt fourchue : ce poiſſon reſſemble un peu au Muge, & il a la même façon de vivre.

On trouve auſſi dans le même lac une eſpece de Sardine à qui l'on donne le même nom de *Liparis*.

Ces poiſſons ſont très gras, ſur-tout dans le printems que l'on en fait la pêche ; ſi on les approche du feu, ils ſe fondent auſſitôt en huile : on en mange beaucoup dans le pays.

LIQUIDAMBAR ou COPALME, *Liquidambari arbor*, eſt un arbre de la Louiſiane, fort ample, grand, branchu, touffu & très beau. On croit que c'eſt le platane de la Virginie : les Indiens l'appellent *Ococol* ou *Ocoſolt*, & les Européens *Sterax* ou *Styrax d'Améri-*

que. Ses racines sont fort rampantes ; son tronc est droit ; son écorce est en partie roussâtre, en partie verte & odorante ; ses feuilles sont partagées en trois pointes & davantage, comme celles de l'érable ; les fleurs mâles & les fleurs femelles sont rassemblées sur le même pied : les fleurs femelles forment des boules à la base des épis mâles : les fruits sont sphériques, épineux comme ceux du plâne, composés de plusieurs capsules jaunâtres, saillantes, & terminées en pointe, dans lesquelles sont renfermées des graines ovales.

Il découle, avec ou sans incision, de l'écorce de cet arbre un baume odorant & très pénétrant, qui s'appellent aussi LIQUIDAMBAR, *Liquidambarum*. Ce suc résineux est d'une consistance de vernis gras, d'un jaune rougeâtre, clair, d'un goût âcre aromatique, d'une odeur qui approche du styrax ou de l'ambre gris. Autant on apportoit autrefois de ce baume de la nouvelle Espagne, de la Virginie & d'autres provinces méridionales de l'Amérique, dont on se servoit pour donner une bonne odeur aux peaux & aux gants, autant le liquidambar est rare aujourd'hui ; soit parceque ces sortes d'aromates portoient trop à la tête ; soit qu'on ait substitué les parfums des fleurs de notre pays aux parfums étrangers ; de sorte qu'on ne trouve plus le baume dont il est question, que chez les curieux.

Il surnage quelquefois sur le Liquidambar une matiere balsamique, roussâtre, très limpide & fort fluide, c'est ce qu'on nomme *Huile de Liquidambar*.

On dit que les habitans de la Virginie, après avoir coupé par petits morceaux les rameaux & l'écorce de cet arbre, les font bouillir dans de l'eau, sur laquelle on voit surnager une liqueur huileuse, qu'ils vendent pour le vrai Liquidambar. On mêle aussi l'écorce de cet arbre, coupée par petits morceaux, avec le vrai liquidambar pour lui conserver son odeur douce. Les Missionnaires mettent du bois de cet arbre dans leurs encensoirs en place d'encens : son odeur modérée est très gracieuse. Le Liquidambar est émollient, maturatif, & détersif.

LIRON. C'est une espece de Loir qui dort, dit-on, tout l'hiver dans le creux des Alpes où il fait sa demeure : son museau est aigu, son ventre gros, & sa

queue grande ; quelques Naturalistes pensent que cet animal est le même que la *Marmotte.* Voyez *ce mot & celui de* LOIR.

LISERON, *Convolvulus.* Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom : nous en allons décrire trois especes.

Le LISERON RUDE, OU LISET ÉPINEUX, *Smilax aspera*, est une plante qui croît aux lieux rudes, incultes, proche des haies, aux bords des chemins, sur les montagnes & dans les vallées des pays chauds. Sa racine est longue, serpentante, grosse comme le petit doigt, articulée, blanchâtre, dure & vivace ; elle pousse plusieurs tiges longues, cannelées, sarmenteuses, rameuses, fléxibles, épineuses, & garnies de vrilles, par le moyen desquelles elle s'entortille autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles naissent seules par intervalles : elles sont grandes, larges comme celles du lierre, dures, nerveuses, épineuses & tachetées de blanc. Ses fleurs, qui naissent au printems par grappes aux sommités des rameaux, sont petites, blanchâtres, odorantes, composées chacune de six feuilles disposées en étoile. A ces fleurs succedent au mois d'Août des fruits ronds qui deviennent mollets & rouges, lorsqu'ils sont murs & qui renferment deux ou trois semences sphériques, brunes en dehors, blanches en dedans, d'un goût fade & désagréable.

Toutes les parties de cette plante sont d'usage en Médecine ; sa racine est dessicative & sudorifique : elle convient dans toutes les maladies de la peau : on peut même la substituer dans les maladies vénériennes à la *Salsepareille*, qui est une espece de *Smilax.* Voyez SALSEPAREILLE.

Le *Liseron épineux* convient en topique pour la goutte & les dartres.

Le GRAND LISERON OU LISET, *Convolvulus major*, croît presque par-tout dans les haies & parmi les broussailles aux lieux un peu humides & cultivés. Cette plante rend du lait quand on la coupe. Sa racine est longue, menue, vivace & fibreuse : elle pousse, comme la précédente, des tiges sarmenteuses. Ses feuilles sont en cœur. Ses fleurs ont la figure d'une cloche, & sont très blanches : elles paroissent en été ; il leur succede des fruits

gros comme des cerises, arrondis, membraneux, & qui contiennent chacun deux semences anguleuses, de couleur tannée : elles sont mûres en automne.

Les pourceaux aiment assez la racine du grand Liseron ; toute cette plante est vulnéraire & purgative.

Le PETIT LISERON OU LISET, *Convolvulus minor*, qu'on nomme aussi *Campanette* ou *Clochette*, ou *Vrillée commune*, differe peu du grand Liseron, excepté par ses fleurs qui sont de couleur de rose, ou panachées. Il croît abondamment par tout dans les terres cultivées & dans les jardins, où il étouffe & abbat les autres plantes qu'il peut saisir : on le trouve aussi dans les bleds, & même aux lieux incultes, principalement dans les années pluvieuses. Il fleurit en été, comme le précédent.

M. de Tournefort regarde cette plante comme un des meilleurs vulnéraires que nous ayons. Les gens de la campagne s'en servent communément pour guérir leurs blessures, en appliquant, dessus, la plante pilée entre deux cailloux.

Dans l'Amérique Méridionale il croît une espece de gros & grand Liseron, dont la racine porte le nom de *Mechoachan*. Voyez *ce mot*.

LISETTE. *Voyez* FIATOLE. On donne aussi le nom de *Lisette* ou *Coupe-Bourgeon* à un petit insecte grisâtre, fort nuisible aux jets des arbres fruitiers dans les mois de Mai & de Juin : il broute les boutons de la vigne, & fait périr les greffes des pêchers & des abricotiers. Quelques Jardiniers, pour garantir de ces insectes les jeunes greffes ou les jets, les enveloppent dans de petits sacs de papier, liés avec un fil ; mais souvent la précaution est inutile.

LITHARGE FOSSILE, *Lithargyrium fossile*. Plusieurs Etrangers voyageurs & instruits ont exposé, dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle, &c., des morceaux de Litharge rougeâtre, qu'ils nous ont assurés avoir ramassés dans des fentes poreuses de mines de plomb.

De l'examen que nous avons fait de cette sorte de Litharge, & de nos questions sur les environs & la nature du sol où elle avoit été ramassée, il résulte que cette Litharge fossile a pu être produite par cette espece de feu

souterrain, qui sort quelquefois en maniere de *mouffette enflammée* par l'orifice des filons, & va se perdre dans l'air ambiant, en léchant une superficie des parrois du puits de la mine de plomb. Cette Litharge fossile avoit été ramassée dans les montagnes de Goslar. Nous en conservons un échantillon dans notre Cabinet.

Toute la Litharge du commerce est une chaux de plomb comme à demi-vitrifiée. *Voyez l'article* PLOMB *dans cet Ouvrage*, & particulierement ce même mot dans la *Nouvelle Minéralogie*, & dans le *Dictionnaire de Chymie.*

LITHOGLYPHITES, nom que l'on donne aux substances fossiles, organisées ou non, & qui représentent en massif des matériaux moulés ou travaillés par un Sculpteur.

LITHOPHAGE ou MANGEUR DE PIERRE : on donne ce nom à un petit ver noirâtre, qui se trouve dans l'ardoise. Cet insecte curieux est couvert d'une petite coquille, percée par les deux bouts, fort tendre & fragile, & dont la couleur est cendrée & verdâtre : le ver rend ses excrémens par un de ces trous, & il passe ses pieds & sa tête par l'autre : cet insecte a le corps composé d'anneaux avec six pieds.

On apperçoit dans les couches de l'ardoise, les traces de ce ver : ces traces sont les chemins qu'il se creuse, lorsque la pierre est encore molle : c'est avec sa tête qu'il marche, car la trainant & la faisant sortir par le petit trou qui est au devant de sa coquille, c'est un point fixe qui lui sert pour avancer, tandis que le reste de son corps s'appuie sur ses pieds. Il a quatre machoires qui lui servent de dents. L'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, dit que cet animal fait sortir de sa bouche un petit filet, dont il bâtit sa coquille : il a dix petits yeux noirâtres, cinq de chaque côté, rangés les uns à côté des autres en forme de croissant. On ne sait pas, dit le même Auteur, quelle nouvelle forme cet insecte prend dans la suite ; mais il est constant qu'il se métamorpose, & que c'est dans la coquille que se fait ce changement. Un Observateur ayant rencontré la nymphe de ce petit ver, en vit sortir plus de quarante vers tous vivans : ils avoient la tête noire, leurs pieds étoient

fort visibles, leur corps étoit jaune & mêlé de rouge.

LITOPHYTE : ce mot, qui, comme son anagrame *Phytolite*, ne devroit exprimer que des pétrifications tant végétales qu'animales, n'est employé que pour désigner certaines productions à polypier, plus ou moins fléxibles, en forme d'arbres & de la nature d'une corne ramollie : *voyez cet article à la suite du mot* CORALLINE.

On nomme *Kératophytes-fossiles*, les Litophytes qui ressemblent à des buissons, & qui se trouvent en différens états enfouis dans la terre : on en parle aussi dans l'article *Coralline*.

LITORNE ou OISEAU DE NERTE, ou CHACHA, est la Grive de génévrier : *voyez au mot* GRIVE.

La Litorne se prend, ainsi que les grives & le merle, avec la rejettoire ou avec le trébuchet.

LITS ou LIBAGES, *Telluris Strata*, nom qu'on donne aux différentes couches du globe de la terre : nous en parlerons au mot *Terre*.

LITUITES. Les Lithologistes donnent ce nom à des especes de tuyaux de mer pétrifiés, dont nous parlerons sous le nom d'*Orthoceratites*. Voyez *ce mot*.

LIVÊCHE ou LEVESCHE, ou ACHE DE MONTAGNE, ou SESELI DE MONTAGNE, ou SERMONTAINE, *Levisticum*. Plante qui croît aux lieux ombrageux, & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine est épaisse, charnue, noirâtre en dehors, blanche en dedans & odorante : elle pousse des tiges hautes de cinq à six pieds, grosses, cannelées, nouées & rameuses ; ses feuilles sont faites comme celles de l'Ache des marais, mais plus amples, vertes, brunâtres & d'une odeur forte. Les sommités des tiges sont chargées de grandes ombelles ou parasols, garnis de fleurs jaunes, auxquelles succedent des semences assez grandes, oblongues, aromatiques, âcres & de couleur obscure.

Toute cette plante repand une odeur forte, aromatique, & particuliérement la graine, qui a, ainsi que la racine, une saveur âcre, qui n'est pas désagréable. Cette plante est diurétique, & noircit un peu les urines : elle dissipe les vents & est un bon vulnéraire. On fait confire la racine dans le vinaigre ; & dans cet état on la

mâche pour se préserver de la contagion de l'air : l'usage des feuilles de Livêche est très spécifique pour procurer les régles supprimées par une peur.

On donne aussi le nom de Livêche au *Seseli commun.* Voyez *ce mot.*

LIVRÉE, nom que l'on donne à une espece de Limaçon, dont la coquille ou robe est entourée de cercles & de bandelettes de diverses couleurs brunâtres, sur un fond jaune.

On donne encore le nom de *Livrée* à une espece de Chenille, d'où sort une phalêne (papillon nocturne) qui entoure de ses œufs un jet de poirier ou de pommier, ou de prunier. *Voyez l'article* CHENILLE.

LOCHE, petit poisson, dont on distingue plusieurs especes : savoir, la *Loche d'étang*, la *Loche de riviere*, & la *Loche de mer* ; nous avons parlé de celle-ci à l'article *Aphis.*

LA LOCHE D'ÉTANG, *Aphia cobitis*, a la figure & la couleur du goujon, mais elle est plus petite ; elle differe de la Loche de riviere en ce qu'elle est plus courte & plus grosse.

LA LOCHE DE RIVIERE, *Cobitis fluviatilis*, varie beaucoup ; celle qu'on appelle la *Loche franche* a la peau lisse, sans aiguillons ; & sa chair, quoique gluante, est plus tendre & plus saine que celle des autres : sa couleur est jaunâtre, tiquetée de noir ; on en trouve en grande quantité dans la riviere de Mare en Languedoc, & dans toutes les rivieres à eaux vives, qui fournissent des truites. Une autre sorte de Loche a, proche des ouies, un aiguillon de chaque côté ; sa chair est pleine d'arrêtes. Il y a encore une autre espece de Loche, qui a des barbillons qui lui pendent du bout des machoires : on mange beaucoup de ce poisson dans les pays étrangers.

LODDER, est le nom que les Norwégiens donnent à une petite espece de Hareng, qui ressemble beaucoup à nos Eperlans, & dont les Groënlandois prennent tous les ans des quantités prodigieuses ; ils les font sécher sur les rochers pour l'hiver : cette pêche se fait en Mai & en Juin.

LOIR, *Glis*, est un petit animal quadrupede, dont

le caractere, dit M. Brisson, est d'avoir deux dents incisives à chaque machoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, point de piquans sur le corps, la queue longue, & couverte de poils rangés de maniere qu'elle paroît ronde. Nous connoissons, dit M. de Buffon, trois especes de Loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : savoir, le *Loir*, le *Lerot* & le *Muscardin*. Nous allons réunir, sous ce même article, la description & l'histoire de ces animaux, afin qu'on puisse mieux juger de leurs rapports & de leurs différences, en les voyant les uns à côté des autres.

Le Loir est le plus gros des trois, le Muscardin est le plus petit, & ces trois especes sont très distinctes. Le Loir est à peu-près de la grandeur de l'écureuil; il a comme lui la queue couverte de longs poils : le Lerot n'est pas si gros que le rat; il a la queue couverte de poils très courts, avec un bouquet de poils à l'extrémité : le Muscardin n'est pas plus gros que la souris; il a la queue couverte de poils plus longs que le Lerot, mais plus courts que le Loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le Lerot differe des deux autres, par les marques noires qu'il a près des yeux; & le Muscardin, par la couleur blonde de son poil sur le dos. Tous trois sont blancs ou blanchâtres sous la gorge & le ventre; mais le Lerot est d'un assez beau blanc : le Loir n'est que blanchâtre, & le Muscardin est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

Voici une observation des plus curieuses & des plus piquantes, faite par M. de Buffon, sur les animaux dont on vient de parler. C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver : leur état n'est point celui d'un sommeil naturel, c'est une torpeur, un engourdissement des membres & des sens, & cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur, qu'elle n'excede gueres celle de la température de l'air. Nous avons plongé, dit M. de Buffon, la boule d'un petit thermomêtre dans le corps de plusieurs Lerots vivans; si la chaleur de l'air étoit de dix dégrés au thermometre, celle de ces animaux étoit la même : quelquefois même le thermometre plongé & appliqué sur le cœur, a baissé d'un demi dégré ou

d'un dégré, la températurę de l'air étant à onze. Or l'on sait que la chaleur de l'homme, & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du sang, excéde en tout tems trente dégrés : il n'est donc pas étonnant que ces animaux, qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement, dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorsque le thermometre n'est plus qu'à dix ou onze dégrés au dessus de la congelation. C'est là, continue M. de Buffon, la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux, cause que l'on ignoroit & qui s'étend sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver. M. de Buffon l'a reconnu dans les Loirs, dans les Hérissons, dans les Chauve-Souris; & quoiqu'il n'ait pas eu occasion de l'éprouver sur la Marmotte, il a lieu de penser qu'elle a le sang froid comme les autres, puisqu'elle est, comme eux, sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, & il cesse avec le froid : quelques dégrés de chaleur au dessus de dix ou onze, suffisent pour ranimer ces animaux ; & même si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent pas du tout ; ils vont & viennent, ils mangent & ne dorment que de tems-en-tems, comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent & se mettent en double, pour offrir moins de surface à l'air, & se conserver un peu de chaleur : c'est ainsi qu'on les trouve pendant l'hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs, exposés au midi, sans aucun mouvement, sur de la mousse & des feuilles. On les prend, on les tient, on les roule, sans qu'ils remuent, sans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire sortir de leur engourdissement, qu'une chaleur douce & graduée ; ils meurent lorsqu'on les met tout-à-coup près du feu : il faut pour les dégourdir, les en approcher par dégrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés, & qu'ils paroissent privés de tout usage des sens, ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très vive ; une blessure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction, & un petit cri sourd qu'ils répétent mê-

me plusieurs fois. La sensibilité intérieure subsiste donc ainsi, aussi bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas, dans cet état de torpeur, avec la même force, & n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire. La circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux; la respiration est foible & lente, les sécrétions sont très peu abondantes, les déjections nulles, & il n'y a presque point de transpiration. En automne ils sont excessivement gras, & ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printems; cette abondance de graisse est une nourriture intérieure, qui suffit pour les entretenir & pour suppléer au peu qu'ils perdent par la transpiration. C'est peut-être moins la durée du froid que sa rigueur, qui les fait périr.

Comme ce froid est la seule cause de leur engourdissement, & qu'ils ne tombent dans cet état que lorsque la température de l'air est au dessous de dix ou onze dégrés, il arrive souvent qu'ils se raniment, même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, & même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermometre se soutient à douze, treize ou quatorze dégrés; & pendant ce tems doux, les Loirs sortent de leurs trous, pour chercher à vivre, ou plutôt, ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées.

Les Loirs sont gras en tout tems, & plus gras en automne qu'en été: leur chair est assez semblable à celle du Cochon d'Inde; & n'est gueres meilleure que celle du Rat d'eau. Ces animaux faisoient partie de la bonne chere chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la maniere de faire des garennes de Loirs. Ce goût n'a pas été suivi, au rapport de Pline; les Censeurs défendirent à Rome qu'on en servît sur les tables, parceque leur chair est de trop difficile digestion. Au reste, il n'y a que le Loir qui soit mangeable; le Lerot a la chair mauvaise & d'une odeur désagréable.

Le Loir ressemble assez à l'Ecureuil, par les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche: la faîne,

les noisettes, la chataigne & les autres fruits sauvages sont sa nourriture ordinaire; il mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids : il fait son lit, de mousse, dans le tronc d'un arbre creux; il craint l'humidité, boit peu & descend rarement à terre. Il differe encore de l'Ecureuil, en ce que celui-ci s'apprivoise, & que l'autre demeure toujours sauvage.

Les Loirs s'accouplent sur la fin du printems; ils font leurs petits en été, les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq, & l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. Quelques Auteurs disent que les jeunes Loirs nourissent leur pere & mere, lorsqu'étant vieux ils ne peuvent plus sortir de leur trou.

En Italie, où l'on est encore dans l'usage de manger des Loirs, on fait dans les bois des fosses que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine. On choisit pour cela un lieu sec, à l'abri d'un rocher, & exposé au Midi. Les Loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne; c'est le tems où ils sont les meilleurs à manger. Ces petits animaux sont courageux, & défendent leur vie jusqu'à la derniere extrémité : ils ont les dents de devant, très longues & très fortes; aussi mordent ils très violemment : ils ne craignent ni la belette, ni les petits oiseaux de proie : ils échappent au renard, qui ne peut les suivre à la sommité des arbres; leurs grands ennemis sont les *Chats sauvages* & les *Martes*. Voyez *ces mots*.

L'espece des Loirs n'est pas extrêmement répandue : elle ne se trouve guere que dans les climats tempérés, & dans les pays couverts de bois. Le Loir du Nord, dont parlent les Naturalistes, est le *Muscardin*, qui, comme nous l'avons dit, est la plus petite espece des trois. Le Loir volant de l'Isle de Ternate pourroit bien n'être que la *Chauve-Souris de Ternate*. Voyez *ce mot*.

A l'égard du Loir sauvage de l'Amérique, c'est le *Rat de bois* de Mademoiselle Merian, ou le *Philandre* des Indes. Voyez *au mot* DIDELPHE.

Le Lérot est plus petit que le Loir, & de forme différente; mais la marque distinctive de ces deux animaux est dans la forme de la queue. Celle du Loir est revêtue de longs poils d'un bout à l'autre; au contraire, la

queue du Lérot n'a que des poils très courts sur la plus grande partie de sa longueur : elle est seulement terminée à son extrémité par un bouquet de poils longs. Le Lérot a le corps & la tête plus courts ; les oreilles plus longues, & le museau un peu plus pointu que le Loir. Comme le Lérot est plus commun que le Loir, & que le nom de *Loir* est aussi plus connu que celui de *Lérot*, on donne souvent celui de *Loir* au Lérot ; nous en avons vu les différences extérieures, nous allons connoître la diversité de leurs mœurs.

Le Loir, dit M. de Buffon, demeure dans les forêts, & semble fuir nos habitations ; le Lerot, au contraire, habite nos jardins, & se trouve quelquefois dans nos maisons. L'espece en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles : ils courent sur les arbres en espaliers, grimpent sur les arbres des vergers, choisissent les meilleurs fruits, & les entament tous dans le tems qu'ils commencent à mûrir. Si l'on veut conserver des fruits, on doit s'attacher à les détruire. Lorsque les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix, & même des graines légumineuses : ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites, qu'ils pratiquent en terre ou dans des arbres creux, où ils se font un lit d'herbe & de mousse. Le froid les engourdit & la chaleur les ranime : on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix & de noisettes.

Le printems est la saison où ils s'accouplent : ils produisent en été, & font cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante : ils ont la mauvaise odeur du rat domestique ; au lieu que le Loir ne sent rien. On trouve les Lérots dans tous les climats tempérés, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans les pays Septentrionaux.

Le *Muscardin*, dit M. de Buffon, est le moins laid de tous les rats : il a les yeux brillans, la queue touffue, le poil d'une couleur distinguée : il est plus blond

que roux ; il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, & se trouve, comme le Loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espece n'en est pas, à beaucoup près, aussi nombreuse que celle du Lérot. On trouve le Muscardin presque toujours seul dans son trou. Ce petit animal est assez commun en Italie, où l'on dit qu'il y en a deux especes ; l'une rare, qui a l'odeur de musc ; & l'autre qui est celle dont nous parlons, & qui n'a point d'odeur. On trouve ce petit animal en Suede.

Le Muscardin s'engourdit par le froid, & se met en boule comme le Loir & le Lérot : il se ranime comme eux dans les tems doux, & fait aussi provision de noisettes & d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres comme l'Écureuil ; mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noisetier ou dans un buisson. Son nid est fait d'herbes entrelacées : il a environ six pouces de diametre, & n'est ouvert que par le haut ; il est entouré de feuilles & de mousse : on y trouve trois ou quatre petits. Dès qu'ils sont grands, ils quittent le nid, & se gîtent dans les creux des vieux arbres ; & c'est là qu'ils reposent, qu'ils font leur provision, & qu'ils s'engourdissent.

LOMBO. *Voyez* Titri.

LOMBRICS. *Voyez* Vers de terre.

LONKITE, *Lonchitis*, est une plante qui ne differe de la fougere mâle, qu'en ce que ses feuilles ont une oreillette à la base de leur découpure. *Voyez* l'article Fougere.

LORIOT, *Galgulus aut Lurida*, est un oiseau de passage que l'on ne voit guere que l'été en France, à moins qu'il ne soit gardé & nourri en cage. Le nom de *Loriot* lui a été donné, parcequ'il semble prononcer ce mot ou celui de *Colios* ; sa voix est haute : il est grand comme un Merle, mais beaucoup plus long ; ses pieds sont forts & garnis de bons ongles : ses jambes sont de couleur plombée : son bec est long & rond, légerement courbé, très fendu & de couleur de rose. Cet oiseau est d'un verdâtre pâle tirant sur le jaune sous le ventre, toute la partie supérieure est jaune : ses aîles sont noires sur les deux côtés, & un peu tachetées de jaune : sa

queue est plus longue que les aîles ; le mâle est beaucoup plus jaune que la femelle : cet oiseau convient pour la grandeur & pour la maniere de vivre avec la Grive.

Le Loriot aime les fruits rouges, il se nourrit aussi de la vermine qu'il trouve dans les bois, le long des eaux & des fleuves ; son nid est attaché à une branche : il fait depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'il n'abandonne que quand ils sont assez forts pour se passer des soins de pere & de mere.

Le Loriot d'Inde, est aussi d'un beau jaune, il a une couronne sur la tête ; sur les aîles & sur la queue quelques taches bleues : le bas & les pieds sont d'un rouge éclatant.

L'oiseau qu'Albin nomme *Loriot Verdore*, fait son nid par terre contre les haies, & est une espece de *Verdier*. Voyez *ce mot*.

LOTE ou EELPOUT, *Lota*. Poisson à nâgeoires molles & épineuses, qui se trouve dans les lacs & les rivieres, particuliérement dans l'Isere & dans la Saone. Ce poisson a le corps long de neuf pouces, rond, épais, & glissant comme la lamproie ; il est couvert de petites écailles de différentes couleurs, tirant sur le roux & sur le brun ; les côtés sont demi cerclés ; sa queue est faite en forme d'épée : sa langue est rude par le bout : il a les boyaux entortillés, le foie grand pour la petitesse de son corps ; ses œufs sont mauvais, & purgent violemment, comme ceux du barbeau : il a onze dents petites & menues, droites & inégales en grandeur, & on ne les apperçoit que quand le poisson est cuit. Ses mâchoires sont d'égale grandeur, couvertes de grandes levres enflées : ses yeux sont ronds, l'iris en est argentin & la paupiere bleue : il a quatre ouies de chaque côté, dont le haut & le bas sont assez ouverts : on y remarque sur la membrane six osselets ou arrêtes assez distinctes. L'anus est plus proche de la tête que de la queue, la nâgeoire de l'anus & celle du dos n'en font qu'une, & elle est presque continue jusqu'à la tête : celles de la poitrine sont flexibles & d'un rouge jaune, celles du ventre sont blanches. On remarque au milieu du corps une ligne qui va depuis la tête jusqu'à la queue.

La chair de la Lote est bonne & délicate, mais on ne

mange point les œufs de ce poisson, non plus que ceux du brochet & du barbot, parcequ'ils purgent avec violence.

L'Eelpout vit de squilles : on en trouve quelquefois des parties dans son ventricule.

LOTIER ODORANT, ou TREFLE MUSQUÉ, ou FAUX BAUME DU PÉROU, *Lotus hortensis odora.* Est une plante annuelle qui croît dans les prés, sur les collines, & que l'on cultive dans les jardins; sa racine est menue, simple, blanchâtre, ligneuse & un peu fibrée : elle pousse plusieurs tiges, longues de deux pieds, grêles, cannelées, un peu anguleuses, creuses, branchues dès le bas & inclinées. Ses feuilles naissent alternativement, portées trois ensemble sur une longue queue : elles sont verdâtres, lisses & dentelées. Des aisselles des feuilles supérieures, il sort des pédicules longs qui portent des bouquets de petites fleurs légumineuses, d'un bleu clair, quelquefois jaunâtre, & d'une odeur aromatique qui se conserve long-tems, même après que la fleur est séchée; à ces fleurs succedent des gousses qui renferment chacune deux ou trois graines jaunes, odorantes & arrondies.

Les feuilles & les fleurs du Lotier sont d'usage en Médecine ; elles sont déterfives & consolidantes, vulnéraires & sudorifiques ; étant prises dans du vin, on prétend qu'elles empêchent le poison d'agir : on en fait des cataplasmes qui sont propres à réunir les plaies, à les amollir & à dissiper l'inflammation des tumeurs. Bien des personnes mettent cette plante desséchée dans leurs habits pour les garantir de l'attaque des vers : mais ce moyen n'est pas toujours sûr. Les Egyptiens ont en grande vénération la plante du Lotus, ils en font une sorte de pain & de galette.

LOUP, *Lupus.* C'est un animal des bois, farouche & carnassier, mis par les Naturalistes dans le genre du chien, dont il differe cependant beaucoup; il a à-peu-près deux pieds de longueur, à prendre depuis la tête, jusqu'à la naissance de la queue, & autant de hauteur. Son museau est allongé & obtus; ses oreilles sont courtes & droites; sa queue est grosse & couverte de longs poils grisâtres, tirant sur le jaune & un peu noirâtres;

ses yeux sons bleus & étincelans : ses dents sont rondes, inégales, aiguës & serrées ; l'ouverture de sa gueule est grande ; il a le col si court, qu'il ne peut le remuer, ce qui l'oblige à tourner tout son corps quand il veut regarder de côté ; il a l'odorat fin : c'est le plus goulu & le plus carnassier de tous les animaux. Le loup tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme. Mais si la forme est semblable, le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, & ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule qui, quoique nouvelle & inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces, s'indigne, l'attaque avec courage, & tâche de le mettre en fuite : jamais ils ne se rencontrent sans se fuir, ou sans se combattre à toute outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie ; le chien au contrraire, plus généreux, se contente de la victoire.

Le chien & la louve ne peuvent, ni s'accoupler, ni produire ensemble ; il n'y a point de races intermédiaires entre eux : ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament absolument différent. Le loup vit plus long-tems que le chien, les louves ne portent qu'une fois par an : les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées, démontrent que ces animaux sont d'especes assez éloignées. D'ailleurs, en regardant de près, on reconnoit que même à l'extérieur, le loup differe du chien, par des caracteres essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent, le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit : il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée : le corps beaucoup plus fort, mais bien moins souple : les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré. Sa couleur ordinaire dans ces pays-ci, est d'un fauve grisonnant, mêlé de brun dans certains en-

droits : le proverbe dit, *jeune loup gris*, & *vieux loup blanc*.

Le loup, dit M. de Buffon, est l'un de ces animaux, dont l'appétit pour la chair est le plus véhément : & quoiqu'avec ce goût, il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie ; cependant il meurt souvent de faim, parceque l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir & à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, & qu'il ne peut surprendre, que par hasard ou par patience, en les attendant long-tems & souvent en vain dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin, & hardi par nécessité : pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, chevreaux ; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recele pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt toutes les campagnes, rode au tour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin losque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes & les enfans, se jette même sur les hommes, devient furieux par ces excès qui finissent ordinairement par la rage & la mort. Il ne faut qu'un loup enragé pour causer des désordres affreux dans tout un pays, tant parmi les bestiaux, que parmi les hommes ; les blessures que fait cet animal,

sont presque toujours mortelles, ou suivies de la rage. Le loup, craint, dit-on le feu, & tous les sons aigus, que l'on prétend faire sur lui une impression qu'il ne peut supporter, & qui le contraint de fuir. Il est difficile de croire, comme on le dit, qu'un homme poursuivi de nuit par un loup affamé, le fasse fuir, soit en tirant du feu d'un caillou, soit en sonnant du cor, soit en agitant un trousseau de clefs.

Il n'est pas vrai, comme le disent plusieurs chasseurs, que le loup pressé de la faim mange de la terre; cette idée paroît être provenue de ce qu'on a vu quelquefois des loups déterrer la proie qu'ils avoient enfouie & mise en réserve après s'être saoulés, pour s'en servir dans le cas de besoin, précaution que prennent aussi les chiens & plusieurs autres animaux.

Le loup est ennemi de toute société : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix; c'est un attroupement de guerre qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, un renne, ou de se défaire de quelque mâtin redoutable Nous venons de dire que le tems de leur chasse est le soir, c'est sur-tout dans le tems des brouillards; & s'ils ont quelque riviere à passer, ils la traversent à la file, se prenant par la queue avec les dents, de peur que la force du courant ne les entraîne : s'ils ont reçu quelque blessure qui les fasse saigner, ils se vautrent dans la boue, jusqu'à ce que le sang soit arrêté; le plus fort d'entr'eux frappe à la potte des paysans, pour faire sortir les chiens, & prend la fuite aussitôt, pendant que le loup lévrier est au guet pour les attrapper dans le tems qu'ils sortent. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent & retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle, ils ne se cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de tems ensemble. C'est en hiver que les louves viennent en chaleur; plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier : car ils se la disputent cruellement; ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, & il arrive sou-

vent qu'ils mettent en piece celui d'entre eux qu'elle a préferé. Ordinairement elle fuit long-tems, lasse tous ses aspirans, & se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le plus aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours; les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout tems, ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux, la verge osseuse & environné d'un bourlet, qui se gonfle & les empêche de se séparer. Le tems de la gestation est d'environ trois mois & demi, & l'on trouve des louvetaux nouveaux nés, depuis la fin d'Avril, jusqu'au mois de Juillet. C'est toujours au fond d'un bois, dans un endroit bien fourré que la louve met bas ses petits, qui sont ordinairement au nombre de six, sept, huit, & même neuf, & jamais moins de trois. La mere les allaite pendant quelques semaines; quelque tems après elle leur apporte des mulots, des levrauts, des perdrix, des volailles vivantes. Les louvetaux commencent à jouer avec elles, & finissent par les étrangler; la louve ensuite les déchire & en donne un morceau à chacun; ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance, qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent leur mere qui les mene boire quelque part: elle les ramene au gîte, ou les oblige de se receler ailleurs, lorsqu'elle craint quelque danger: ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces & avec fureur, quoique dans un autre tems, elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle. Ce n'est ordinairement qu'à dix mois ou un an que les petits la quittent, lorsqu'ils se sentent assez forts pour n'avoir plus de besoin de secours. Dans ce tems ils ont refait leurs premieres dents, qui tombent à six mois, & ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Les Chasseurs assurent que dans toutes les portées, il y a plus de mâles que de femelles: cela confirme cette observation, qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les especes, à

commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles, que de femelles; ces animaux sont deux ou trois ans à croître, & vivent quinze ou vingt ans. Les loups blanchissent dans la vieillesse; ils ont alors toutes les dents usées; on en voit cependant en Laponie qui sont blancs, sans être absolument vieux: ce phénomene leur est commun avec toutes les especes d'animaux à poil qui habitent ces climats glacés. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger; ils boivent fréquemment, comme tous les animaux carnassiers; quoique très voraces, ils peuvent passer trois ou quatre jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force dans les muscles du col & de la mâchoire; il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, & court en même tems plus vîte que les Bergers; en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher prise. Il marche, court, rode des jours entiers & des nuits; il est infatigable, & c'est peut-être, de tous les animaux, le plus difficile à forcer à la course. Lorsqu'il tombe dans un piége, il est tellement & si long-tems épouvanté, qu'on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite par-tout où l'on veut, sans qu'il ose donner le moindre signe de colere ou de mécontentement. Gesner raconte qu'une femme, un renard, & un loup, étant tombés de nuit dans la même fosse, ils resterent chacun dans leur place, sans oser se remuer jusqu'au lendemain matin, que ces trois prisonniers furent trouvés ensemble: on commença par tuer le loup & le renard, puis on retira de la fosse la femme, qui étoit plus morte que vive, quoiqu'elle n'eut éprouvé d'autre mal que la frayeur.

Le loup a les sens très bons, l'œil, l'oreille, & sur tout l'odorat: l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue. Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête sur la lisiere, évente de tous côtés, & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte. Il préfere la chair vivante à la chair morte, & cependant il dévore les voi-

ries les plus infectes : il aime la chair humaine, & peut-être s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille, où l'on avoit enterré négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, & ces mêmes loups accoutumés ainsi à la chair humaine, attaquer le Berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans. Les loups nous viennent de fort loin, comme des Ardennes, de la Forêt noire, & d'autres vastes forêts : on tient même presque pour certain, & c'est l'opinion de nos plus habiles Chasseurs, qu'il en sort une année des cerfs, une année des sangliers, & une autre des loups. L'on a appellé les loups les plus voraces, *loups garoux*, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer. Aussi les Lapons, instruits par l'expérience, que les loups de leur pays recherchent les femmes prêtes d'accoucher qu'ils reconnoissent à l'odeur, font toujours escorter leurs femmes enceintes par des hommes armées. On nomme *loup mâtin*, celui qui ne vit que de charogne, & l'on appelle *loup lévrier*, celui qui est le plus dispos à la course.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est pas désagréable, qui est utile & même nécessaire. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup ; il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie, car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup Quand le loup est ramené, on amene les lévriers que l'on divise en deux ou trois laisses, & que l'on distribue dans les endroits où doit passer le loup, afin que ces chiens puissent le joindre. On peut aussi le chasser avec des chiens courans : mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par les lévriers, qui le saisissent, le harcelent & leur donnent le tems de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins ; on tend des piéges, on présente des appas, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées ; tout cela n'empêche pas qu'on n'y trouve toujours

toujours quelques-uns de ces animaux. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur Isle ; cependant, dit M. de Buffon, on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur du poil de ces animaux varie dans les différens climats, & même quelquefois dans le même pays. Dans les pays du Nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs ; ces différences ne sont que des variétés très peu considérables. La différence la plus sensible, est celle de la grandeur ; mais on a observé en général, que des animaux communs aux deux Continens, ceux de l'Amérique sont plus petits que ceux d'Europe. Nos loups ordinaires sont aussi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en estiment fort la peau. L'espece commune est très généralement répandue : on l'a trouvée en Asie, en Afrique & en Amérique, comme en Europe. En Orient, & sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple : on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espece de lutte contre un grand nombre d'hommes : on achette jusqu'à cinq cens écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de tems & de contrainte, ces animaux sont susceptibles de quelque espece d'éducation. M. de Buffon en a fait élever & nourrir quelques-uns chez lui. Tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans la premiere & seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans ; & s'ils sont bien nourris, il ne se jettent, ni sur la volaille, ni sur les autres animaux ; mais à dix huit mois ou deux ans, il reviennent à leur naturel : on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. Voici un fait qui peut en quelque sorte servir de preuve à ce que dit M. de Buffon. Il y a deux ans que dans le bois de Monthoron près de Poiters, je trouvai six petits loups qui étoient au gîte ; ils n'avoient pas plus de huit jours, j'en pris un & le mis dans un petit lit convenable, que je lui fis faire dans ma chaise ; je le nourris d'abord de lait, ensuite de pain & de lait, puis de soupe.

Il prenoit des forces comme s'il eut été nourri par sa mere ; ni la fatigue du voyage, ni le changement de nourriture ne l'altererent pas sensiblement : je le caressois beaucoup & le mettois coucher avec moi ; il me léchoit, venoit quand je l'appellois, & commençoit déja à rapporter ce que je jettois à une certaine distance. J'essayai de lui faire manger les entrailles d'un poulet qu'on venoit de vuider ; jamais il n'eut si bon appétit, ses caresses redoublerent, mais je manquai d'être la victime de ma tentative, qui probablement lui inspira le goût naturel de son espece, qui est carnivore, & même antropophage dans certains cas; car la nuit suivante rêvant que j'étois en proie à des loups, je me réveillai par l'effet de la peur ou de la douleur : mon louvetau étoit parvenu à me mordre les jambes, & suçoit le sang qui en sortoit. Je ne tardai pas à m'en défaire, & j'ai appris depuis qu'on avoit été obligé de le tuer, tant il étoit disposé à mordre les enfans dans la maison où je l'avois laissé.

On fait avec la peau du loup des fourrures grossieres qui sont chaudes & durables, même des manchons : on en double la chaussure des goutteux, & de ceux qui craignent le froid des extrémités : on assure même que les puces craignent l'odeur de cette peau, & qu'elles s'en éloignent. Nous avons mis dans notre cabinet un loup empaillé parmi plusieurs autres quadrupedes, & depuis sept ans qu'il y est, les scarabées disséqueurs qui ont mangé entiérement la peau des autres, n'ont nullement touché à celle du loup. Les dents de loup servent à faire des hochets d'enfans, & à polir les ouvrages des Relieurs & Doreurs.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes de loups, que ceux dont nous avons parlé : tels que le *Loup doré*, le *Loup tigre*, le *Loup cervier*, &c. Nous donnerons l'histoire abrégée de ce dernier au mot Lynx.

LOUP. M. Cestoni donne ce nom à une sorte de chenille, qui est l'ennemie des petites brebis : cet insecte se métamorphose en moucheron.

Les paysans appellent aussi du nom de *Loup* d'autres

petites especes de chenilles qui rongent les boutons d'arbres ; particuliérement des poiriers, cerisiers & pommiers. Ces mêmes chenilles causent de très grands dommages aux rejettons : elles n'en peuvent être chassées que par une longue pluie, car elles endurent sans peine le froid & le chaud. Pour conserver la bonté du suc aux boutons qu'elles rongent, elles les enveloppent d'une matiere soyeuse, & les renforcent de feuilles : c'est le soir & le matin qu'elles prennent leur nourriture. Elles doivent leur origine à des papillons gris qui vont déposer leurs œufs sur les feuilles des arbres fruitiers. Le matin ils en sucent l'humidité & la rosée ; dans l'hiver ils se tiennent dans les étables & dans les granges.

LOUP DES EAUX. On donne ce nom au *Brochet*, parcequ'il détruit beaucoup de poisson. *Voyez* BROCHET.

LOUP MARIN. Tous les Voyageurs disent que c'est un animal amphibie, qui ne se nourrit, pour ainsi dire, que de poisson. Les uns leur donnent quatre pattes onglées : les autres deux, avec deux mains palmées placées proche la queue. On reconnoît dans leurs descriptions des caracteres qui conviennent fort au Phocas ou Veau marin : ils sont également couverts d'un poil fort ras & touffu ; même maniere de marcher, de ronfler & de gronder ; ils sont également susceptibles de mourir avec une effusion de sang, dès qu'on les touche sur le nez : leur chair est de même d'un mauvais goût, & se fond presque toute en huile.

Quoique plusieurs Naturalistes modernes tendent à croire que le loup marin est différent du Phocas, nous croyons cependant que l'un & l'autre sont de la même espece ; mais que selon leur âge, leur sexe, ou la mer qu'ils habitent, ils sont sujets à varier. Telles sont les réflexions qui nous sont venues d'après la comparaison, faite de quantité de ces animaux empaillés, & qui avoient été pris les uns dans la mer du Sud, les autres dans la mer du Nord.

Les Indiens de Chiloë en font sécher la chair pour se nourrir ; les vaisseaux François en tirent de l'huile pour leurs besoins. La pêche en est assez facile. Ceux du Nord sont grands comme de bons mâtins ; ceux du Pérou ont

à-peu-près deux pieds de long : leur peau sert à faire des ballons pleins d'air, dont les Américains se servent au lieu de bateaux.

Les Groënlandois donnoient autrefois le nom de *Loup marin* ou de *Hayfisch* au *Tiburon* : les Hollandois appellent *Lion marin* l'animal que nous & les Espagnols appellons *Loup marin* : d'autres l'ont appellé *Chien marin*, à cause de la figure de sa tête. *Voyez* chacun de ces mots.

Outre ces loups marins amphibies, les Voyageurs & les Naturalistes font mention de deux especes différentes de poissons, connues aussi sous le nom de *Loup de mer* : le premier s'appelle simplement *Loup marin*, & l'autre *Loup de mer vulgaire : voyez* leur description ci-après.

LOUP MARIN, *Lupus marinus piscis*. Poisson à nageoires molles, sans écailles, qui est très vorace. Sa peau est unie & presque semblable à celles des anguilles : elle est bleuâtre & ombrée de noir : sa tête est grande, serrée comme en forme de poignard, ses joues sont enflées : ses dents sont redoutables, elles sont grandes & fortes, comme celles d'un chat de six mois. Il a une nageoire garnie d'aiguillons mols, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue. Il a, proche des ouies, deux grandes nageoires rondes. On pêche de ces poissons en Angleterre dans le Duché d'Yorck, & dans le Northumberland.

LOUP DE MER VULGAIRE ou LUBIN, *Labrax*, est un excellent poisson de nos mers, à nageoires épineuses, qui a toujours la gueule ouverte & qui dévore très promptement sa proie, ce qui est cause qu'on le prend facilement. On distingue deux especes de Lubin; l'un a le dos entre blanc & bleu; l'autre est sans taches. On trouve le premier dans la mer & dans les étangs salés, & l'autre aux embouchures des rivieres; celui ci a des petits deux fois l'an.

Le *Loup de mer vulgaire* est un poisson grand, épais & couvert d'écailles moyennes : il a la tête grande : ainsi que l'ouverture de la bouche : il a de très petites dents aux mâchoires, ce qui fait qu'il ne peut dévorer beaucoup de petits poissons; mais il a dans le palais des os

rudes & âpres. Ses yeux sont grands : cet animal ressemble assez par le corps au saumon. Il a sous l'épine du dos un lieu vuide plein d'air : il a quatre ouies de chaque côté. Près des ouies, & au-dessous sont quatre nâgeoires ; au dos sont des aiguillons pointus & inégaux, qui tiennent à une peau mince. La nâgeoire qui est proche la queue, n'a qu'un aiguillon ; celle de l'anus en a trois : il a huit nâgeoires en tout. La nourriture de ce poisson consiste en poissons & petits crustacées : il mange même de l'algue. Quoique goulu, il a grand soin de ne point prendre la chevrette qui porte une petite corne sur la tête, parcequ'elle lui piqueroit le palais.

On trouve deux pierres dans la tête de ce poisson. Les Pêcheurs ont remarqué que les Lubins vieux nâgeant au-dessus de l'eau, y périssent souvent de froid ; aussi les jeunes n'habitent ils que le fond des eaux. Ce poisson se prend facilement à l'hameçon, à cause de sa voracité ; mais aussi a t-il la ruse d'enfoncer sa queue dans le gravier, pour que les rets des Pêcheurs coulent par-dessus son corps.

La chair de ce poisson nourrit peu, & ne vaut rien dans le tems du frai. Le meilleur Loup, est celui qui vit en haute mer : on en sale, & on seche les œufs comme ceux des Muges.

M. Barrere dit qu'il se trouve aussi deux sortes de Lubin ou Lubine dans l'Isle de Cayenne ; l'un de riviere, qui est excellent ; & l'autre de mer & à écailles, qui est encore plus délicat.

LOUTRE, *Lutra*. La Loutre est à-peu-près de la grosseur du blaireau, mais ses jambes sont plus courtes. Cet animal a la tête plate, le museau fort large ; & de chaque côté il y a des moustaches composées de gros crins blancs & bruns. Son col est court, & si gros, qu'il semble faire partie du corps : sa queue est grosse à l'origine, & pointue à l'extrémité, couverte de poils. Son corps est recouvert de deux sortes de poils ; les uns plus longs & plus fermes, les autres plus fins, qui sont une sorte de duvet soyeux, de couleur grise blanchâtre. Les poils les plus longs, font paroître en général l'animal de couleur brune.

La Loutre, dit M. de Buffon, est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guere le bord des rivieres ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nâger, plus même que le castor, qui n'a des membranes qu'aux pieds de derriere, & dont les doigts sont parés dans les pieds de devant; tandis que la Loutre a des membranes à tous les pieds, qui sont composés de cinq doigts onguiculés. Elle nâge presqu'aussi vîte qu'elle marche; elle ne va point à la mer comme le castor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou descend les rivieres à des distances considérables. Souvent elle nâge entre deux eaux, & y demeure assez long-tems: elle vient ensuite à la surface de l'eau, afin de respirer.

A parler exactement, elle n'est point animal amphibie, c'est-à-dire, animal qui peut vivre également dans l'air & dans l'eau: elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément; & elle a besoin de respirer, à-peu-près comme tous les animaux terrestres. Si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le tems d'en couper tous les osiers pour en sortir. Après l'examen anatomique, que MM. de l'Académie ont fait d'une Loutre, ils n'ont pu découvrir aucune apparence qu'il y eut jamais eu un trou qui put donner passage au sang pour aller d'un ventricule à l'autre sans passer par les poumons; au lieu qu'il paroît que cette ouverture subsiste dans le castor, ce qui le rend vraiement amphibie, & lui donne une bien plus grande facilité de se passer long-tems de respiration. La Loutre a des poumons spacieux; par une grande inspiration, elle absorbe une grande quantité d'air, qui lui donne seulement la facilité de rester long-tems sous l'eau. La femelle de la Loutre a la matrice faite de même que celle des femmes, & a des nymphes & un clitoris comme elles: elle a dix petits reins, séparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leurs veines & leur artere émulgente à part.

La Loutre a six dents incisives à chaque machoire; les dents sont comme celles de la fouine, mais plus grosses & plus fortes relativement à son volume. Faute

de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printems. Elle ne craint pas plus le froid que l'humidité : elle devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de Mars; les portées sont de trois ou quatre. Une tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elle répete à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide : cependant la Loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec avantage aux poissons, qui, pour l'instinct & le sentiment, sont très inférieurs aux autres animaux : on dit que la Loutre, lorsqu'elle veut prendre du poisson, commence à agiter les eaux pour faire fuir le poisson sur les côtés entre les pierres & les cailloux, où elle les prend aisément ensuite.

Il seroit sans doute très avantageux, s'il étoit possible, de tirer parti de ces animaux voraces, & qui sont de si excellens Pêcheurs; c'est ce qui est indiqué dans le Journal Etranger du mois de Juin 1755, où l'on trouve un *Mémoire sur la maniere de prendre les Loutres en vie, & de les dresser pour apporter du poisson; par M. Jean Lots, de l'Université de Lund en Scanie, & Membre de l'Académie de Stockolm.*

Chaque animal a des habitudes qui lui sont particulieres, & dont tout bon Chasseur peut tirer avantage. Par exemple, on prétend avoir observé qu'une Loutre ne passe pas une seule grande pierre qui se rencontre sur le bord des rivages qu'elle habite, sans y monter & sans y déposer quelque fiente, que l'on reconnoît aisément être celle de cet animal, parcequ'elle est entre-mêlée d'arrêtes. Cette marque, qu'on rencontre sur les pierres, fait aisément connoître la demeure de ces animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dresser des embuches pour les prendre. Lorsqu'on veut en avoir une vivante, on dresse sur ces pierres des tenailles, construites de maniere que la Loutre se prend sans se blesser,

lorsqu'elle và pour saisir le poisson qu'on lui a mis pour appas.

Lorsqu'on a une jeune Loutre vivante, car les jeunes se dressent mieux que les vieilles, on l'attache d'abord avec soin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du poisson & de l'eau; ensuite on mêle de plus en plus dans cette eau, du lait, de la soupe, des choux & des herbes; & dès qu'on s'apperçoit que cet animal s'habitue à cette espece d'aliment, on lui retranche presqu'entierement les poissons; & en leur place, on substitue du pain, dont il se nourrit très bien. Enfin il ne faut plus lui donner ni poissons entiers, ni intestins, mais seulement des têtes; on dresse ensuite l'animal à rapporter, comme l'on dresse un chien. Lorsqu'il rapporte tout ce qu'on veut, on le mene sur le bord d'un ruisseau clair: on lui jette du poisson qu'il a bientôt joint, & qu'on lui fait rapporter, & on lui donne la tête pour récompense. Un homme de la Scanie, par le secours d'une Loutre, ainsi dressée, prenoit journellement autant de poisson qu'il lui en falloit pour nourrir toute sa famille. Au reste, cette maniere de chasser n'est pas nouvelle en Suede, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui; puisque Jonston, dans son *Histoire des Animaux*, rapporte que les Cuisiniers en Suede avoient l'usage d'envoyer des Loutres dans les viviers, pour leur apporter du poisson.

Quoi qu'il en soit, il paroît que ce n'est pas une loi commune; que toutes les Loutres soient ainsi susceptibles d'éducation; sans cela, on en verroit certainement davantage, & elles nous serviroient pour la pêche, comme nos chiens nous servent pour la chasse. Toutes les jeunes Loutres, que M. de Buffon a voulu priver, cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être assez fortes pour mâcher du poisson: au bout de quelques jours, elles devenoient plus douces, mais ce n'étoit peut-être que parcequ'elles étoient malades & foibles: loin de s'accoutumer à la vie domestique, toutes celles qu'il a voulu faire élever sont mortes dans le premier âge. La Loutre en général est, de son naturel, sauvage & cruelle: quand elle peut entrer dans une riviere, elle y fait ce que le Putois fait dans un poulailler;

elle tue beaucoup plus de poiſſon qu'elle ne peut en manger, & enſuite elle en emporte un dans ſa gueule.

Les Loutres ſe gîtent dans les premiers trous qui ſe préſentent, ſous les racines des peupliers, des ſaules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter : elles y font auſſi leurs petits ſur un lit de buchettes & d'herbes. Leur retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur du débris des poiſſons qu'elles y laiſſent pourrir.

La Loutre ne mue guere; ſa peau d'hiver eſt cependant plus brune, & ſe vend plus cher que celle d'été : elle fait une bonne fourrure; on en fait, pour l'hiver, des manteaux que l'eau ne peut traverſer. Les Sauvages du Canada ſe ſervent de peaux de Loutre d'une grandeur extraordinaire pour en faire des robes, leſquelles étant portées & engraiſſées de leur ſueur, & des graiſſes qu'ils manient, ſont propres à faire de meilleurs chapeaux que ceux que l'on fait du ſeul poil de caſtor trop ſec & fort difficile à mettre en œuvre ſans aucun mélange.

La chair de la Loutre ſe mange en maigre, & a, en effet, un mauvais goût de poiſſon, ou plutôt de marais. Les chiens chaſſent la Loutre volontiers & l'atteignent aiſément, lorſqu'elle eſt éloignée de ſon gîte & de l'eau; mais quand ils la ſaiſiſſent, elle ſe défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur briſe les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour lui faire lâcher priſe.

La Loutre eſt une eſpece d'animal, qui, ſans être en très grand nombre, eſt généralement répandu en Europe, depuis la Suede juſqu'à Naples; elle ſe trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, où elle reſſemble tout-à-fait à celle d'Europe, ſi ce n'eſt que ſa fourrure eſt encore plus noire & plus belle que celle de la Loutre de Suede ou de Moſcovie. Elle ſe rencontre vraiſemblablement dans tous les climats tempérés, ſur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car elle ne peut habiter ni les ſables brûlans, ni les déſerts arides : elle fuit également les rivieres ſtériles & les fleuves trop fréquentés.

La graiſſe de la Loutre, de même que celle des poiſſons, ne ſe coagule point par le froid, & reſte toujours

fluide : elle est résolutive, digestive ; on l'emploie pour la douleur des jointures, & pour fortifier les nerfs.

LOUVE, femelle du Loup : elle porte deux mois, & fait cinq, six & même jusqu'à sept Louveteaux à la fois. *Voyez* LOUP.

LOWA ou OISEAU PÊCHEUR, est une espece de Cormoran, que les Chinois accoutument à la chasse ou pêche du poisson. Ces oiseaux partent au signal donné par un coup de rame sur l'eau, ils plongent & saisissent le poisson par le milieu du corps, puis retournent à la barque avec leur proie. On leur met un anneau au bas du col, qui les empêche d'avaler leur prise : on dit que si le poisson est trop gros, plusieurs se joignent ensemble & s'aident mutuellement, l'un s'attache à la queue, l'autre à la tête, & ils l'apportent aussi légerement que fidélement au bateau du Pêcheur.

LOXIA, est l'oiseau *Crucifera* ou le *Bec à ciseaux* des Modernes. *Voyez* BEC CROISÉ.

LUAMBONGOS. Les Négres de Congo donnent ce nom aux loups de leur pays. *Voyez* LOUP.

LUBIN. *Voyez* LOUP DE MER VULGAIRE.

LUCET. *Voyez* MYRTILLE.

LUCHARAN, est le nom qu'Albin a donné à la *Chouette blanche*. Voyez CHOUETTE.

LUCHZ, est le *Brochet* des Bordelois. *Voyez* BROCHET.

LUMIERE. Comme le soleil est la source de cette matiere précieuse, *voyez le mot* PLANETTE, où l'on a, présenté d'après M. de Maupertuis, le beau spectacle du systême planetaire.

LUMIERE SEPTENTRIONALE. C'est un phénomene naturel que l'on ne doit pas confondre avec la *Lumiere zodiacale*, ou l'*Aurore boréale* : ce dernier ne paroît que de tems en tems. *V.* AURORE BORÉALE. La Lumiere septentrionale au contraire est un phénomene journalier. On lit en effet dans une relation du Groënland, que dans ces contrées il se léve pendant tout l'hiver une Lumiere avec la nuit, qui éclaire tout le pays, comme si la Lune étoit dans son plein. Plus la nuit est obscure, plus cette Lumiere luit ; elle fait son cours du côté du Nord. Elle ressemble à un feu volant, & elle

s'étend en l'air comme une haute & longue palissade; elle passe d'un lieu à un autre avec une promptitude inconcevable. Elle dure toute la nuit, & elle s'évanouit avec le soleil levant. M. de Mairan prétend que l'air grossier que l'on respire dans les pays situés près du pôle arctique, & les glaces qui se trouvent dans ces contrées, sont très propres à réfléchir les rayons de Lumiere & à causer cette clarté que les habitans du pays nomment *Lumiere septentrionale*.

LUMIERE ZODIACALE ou AURORE BORÉALE. *Voyez* AURORE BORÉALE.

LUMME, *Colymbi species*. M. Anderson, (*Hist. Nat. d'Islande*, *p.* 93,) dit que c'est un très bel oiseau aquatique d'Islande & du Groënland : il est de la grosseur d'une oie : il ressemble en cela & par son chant à l'Imbrim des Isles de Feroe : il a le bec étroit & noir : ses aîles sont petites, & dès qu'il augmente en graisse & en pesanteur il vole difficilement ; ses pattes sont très reculées, & ne lui permettent pas de marcher ni vite ni longtems : aussi dès qu'il apperçoit quelqu'un, sa seule ressource est de se coucher à terre & de se tapir ; à moins que le vent ne souffle beaucoup ; alors il s'aide un peu de ses aîles pour mieux courir. Cet oiseau, pour couver ses deux œufs en sûreté, choisit des endroits écartés & déserts, où il bâtit son nid sur l'eau douce, ou sur de petites éminences qui se trouvent tout proche du rivage, afin de pouvoir boire étant assis sur ses œufs, de ne sortir que pour ses besoins, & de rentrer sans beaucoup se fatiguer.

M. Anderson dit que quand les petits sont en état de voler, les vieux les conduisent à l'eau & leur apprennent à trouver leur sureté & leur nourriture en plongeant à propos : mais leur façon de les y conduire est tout-à-fait singuliere : l'un des vieux Lummes vole toujours au-dessous du petit, afin que si celui-ci venoit à manquer dans son vol, il tombât sur son dos au lieu de s'écraser en tombant à terre, ou de devenir la proie des renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions ; un autre vieux se tient toujours au dessus du petit pendant la route, pour faire face en cas de besoin aux oiseaux de proie. Si malheureusement un petit

tombe à terre, soit du nid, ou en voyageant, les vieux s'y précipitent aussitôt, & le défendent si vigoureusement qu'ils se laissent manger eux-mêmes par les renards ou prendre par les hommes plutôt que de l'abandonner. Une fois arrivés à la mer, chaque vieux Lumme se charge d'un jeune, l'instruit comme nous l'avons dit, & lui fait quitter bientôt après la côte, pour le faire hiverner vers l'Amérique, d'où ils reviennent tous ensemble en Groënland à l'approche de l'été. Les vieux Lummes, qui par hasard ont perdu leurs petits, ou qui ne sont plus en état de couver, ne viennent jamais à terre; ils nagent toujours par troupe de soixante ou de cent, mais ils s'en vont avec les autres en Août. Dès qu'on jette un petit Lumme dans la mer, ils viennent sur-le-champ l'entourer, & chacun s'empresse de l'accompagner, au point de se battre autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmene; mais si par hasard la mer survient, toute la querelle cesse aussitôt, & on lui cede son enfant.

LUNAIRE. *Voyez* BULBONACH.

LUNE *Voyez à l'article* PLANETTE.

LUNE de MER ou ROND DE MER, *Orbis marinus*, est un poisson plat d'Afrique, qu'on appelle ainsi à la côte d'Or, à cause de sa ressemblance avec un poisson qui se nomme de même en Amérique, & dont la forme est presque orbiculaire. Le poisson Lune a dix-huit ou vingt pouces depuis la tête jusqu'à la queue, douze pouces de large & deux ou trois d'épaisseur: ce poisson seroit presque ovale sans sa queue. Sa peau est blanche, argentée & reluit la nuit; sa gueule est petite & armée de deux rangées de dents; il a le front large & ridé, les yeux ronds, grands & fort rouges; il a deux grandes nageoires qui commencent à côté des ouies: sa chair est blanche, ferme, grasse, nourrissante & de bon goût.

Ce poisson ne mord point à l'hameçon dans les mers de l'Amérique, & au contraire il ne se prend qu'à l'hameçon sur la côte d'Or en Afrique.

Le poisson Lune d'Amérique a également la peau blanchâtre & un petit moignon de queue: il a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre, & un pouce ou environ d'épaisseur.

De quelque maniere qu'on accommode ces poissons,

ou bouillis ou frits ou rotis, ils sont toujours, dit Labat, très bons & très faciles à digérer.

Les Poissons Lunes different des *poissons Assiettes* en ce qu'ils ont dessus le dos & sous le ventre deux grandes moustaches, qui semblent représenter une Lune en croissant

Redi fait aussi mention d'une autre espece de poisson de mer appellé également *Lune*, & dont Jonston, Aldrovande, Rondelet & Silvien ont parlé. La Lune dont Redi a donné la description pesoit cent livres; elle lui avoit été donnée en 1674, par le Grand-Duc Come III. Ce poisson étoit tout couvert d'une peau inégale & rude comme celle des poissons cartilagineux : il n'avoit que quatre nageoires, mais revêtues de cette même peau rude : la bouche étoit d'une petitesse extrême à proportion de la grandeur énorme du corps : les trous des ouies étoient au nombre de deux : au fond de chacun de ces trous étoient quatre grandes ouies & une plus petite : on remarquoit sur le devant de la machoire superieure, un os tranchant fait en demi cercle, auquel répondoit un os semblable dans la machoire inférieure : ces deux os lui tenoient lieu de dents : l'entrée de la gorge étoit tapissée d'un grand nombre de piquans longs, aigus, recourbés & très durs. Redi ajoute qu'il trouva tout l'estomac & les intestins remplis d'une espece de bouillie blanche, qui contenoit des vers brunâtres & à-queue fourchue. *Voyez Collect. Acad Tom. IV, part. Etrang p. 527.*

On appelle ce poisson *Mole* : on dit qu'il gronde comme un cochon quand on le prend. Sa chair est blanche, nerveuse & grasse.

LUPIN, *Lupinus*, est une plante que l'on cultive dans les pays méridionaux de la France : sa racine est ordinairement unique, ligneuse & fibrée : elle pousse une tige haute de deux pieds, ronde, droite, velue, rameuse, de couleur verte, jaunâtre & moëlleuse : après que les fleurs placées au sommet de cette tige sont séchées, il s'éleve trois rameaux au dessous : ses feuilles sont en éventail, ou en main ouverte, verdâtres & velues en dessous : les segmens de la feuille s'approchent & se resserrent au coucher du soleil, & de plus ils s'in-

clinent vers la queue & se réflechissent vers la terre : les fleurs sont légumineuses & rangées en épi au sommet des tiges ; il leur succéde des gousses épaisses, larges, applaties, longues de trois pouces environ, jointes plusieurs ensemble, renfermant cinq ou six graines assez grandes, orbiculaires, un peu anguleuses & applaties, lesquelles renferment une plantule fort apparente, & sont un peu creusées en nombril du côté qu'elles tiennent à la gousse, blanchâtres en dehors, jaunâtres en dedans & fort ameres.

Du tems de Galien, la graine de Lupins étoit une nourriture quotidienne sur les tables ; on leur faisoit perdre leur saveur amere dans de l'eau bouillante, on les mangeoit au sel & au vinaigre : mais les Médecins modernes depuis Hoffman, regardent l'usage interne des Lupins comme dangereux, parcequ'ils sont une nourriture d'un suc grossier, très difficile à digérer, &c. cependant s'il y a tant de danger à user des Lupins, comment se peut-il faire que les Grecs en mangeassent si souvent ? Protogêne, qui, dans son tems fut un peintre très habile, ne mangeoit que des Lupins, lorsqu'il vouloit être maître de son imagination, & donner de la vivacité à ses ouvrages : ainsi les Lupins sont, au jugement de la Médecine actuelle, dans le même cas que les *Lentilles*. Voyez *cet article*.

Quoi qu'il en soit, les Lupins sont du nombre des excellens remédes emplastiques : leur décoction convient pour fomenter la peau lorsqu'elle est attaquée de dartres, teigne, galle, gratelle, &c. elle est une des quatre farines résolutives, qui sont celles d'*Orge*, de *Féves*, d'*Orobe* & de *Lupins*, auxquelles cependant on substitue, selon la volonté, celles de *Froment*, de *Seigle*, de *Fenugrec* & de *Lin*. Voyez *ces mots*.

Les Lupins servent aussi pour la nourriture des bestiaux ; mais auparavant, on les fait tremper dans de l'eau pour leur ôter leur amertume.

LURUS, est un magnifique serpent de l'Amérique, que les Insulaires ont nommé ainsi parcequ'il est tout couvert de bandelettes de diverses couleurs artistement tissues : sa tête est joliment peinte & entourée d'un collier rouge : les bandes les plus belles sont d'un rouge

corallin, tiqueté de nœuds couleur de ponceau : il y a des écailles paillées en forme de réseau, tiquetées d'un bleu mourant : le ventre est marqueté de points rouges. *Voyez Seba, Thes. II. Tab. 54, n. 2.*

LYCIUM INDIEN. *Voyez* CATÉ INDIEN.

LUZERNE, *Medica.* Il y a plusieurs especes de Luzerne, mais nous allons parler préférablement de celle que l'on cultive pour le bétail, & que l'on appelle quelquefois *Tréfle ou Foin de Bourgogne.* Cette espece produit de grosses & vigoureuses racines qui pivotent profondement en terre, & qui sont très vivaces. Ces racines donnent naissance à une tête, d'où partent plusieurs tiges hautes de deux pieds & demi ou trois pieds, & qui deviennent plus ou moins grosses & nombreuses suivant la nature du terrein. Les rameaux soutiennent plusieurs feuilles composées de trois folioles disposées en trefle. Vers le sommet des épis paroissent des fleurs légumineuses violettes ou purpurines, auxquelles succédent des siliques qui contiennent des semences qui ont la figure d'un rein ; toute la plante a un leger goût de Cresson.

La Luzerne est une de ces plantes avec lesquelles on peut former des prairies artificielles, d'une grande utilité par l'abondance de la nourriture qu'elles fournissent aux bestiaux.

On doit la semer dans une terre bien préparée par les labours, & bien hersée pour la débarrasser de toutes les herbes étrangeres qui pourroient lui nuire. Les lieux dans lesquelles elle se plaît davantage, sont les terreins gras, legers, & qui ont beaucoup de fonds ; elle ne réussit pas dans les terres séches & arides. Dans les Provinces méridionales du Royaume, on peut sémer la Luzerne en automne, parceque, comme on n'y a point à craindre de grandes gelées d'hiver, cette plante profite de l'humidité de cette saison pour étendre ses racines ; mais dans nos Provinces il vaut mieux ne la semer que dans le mois de Mars. On repand une livre de graine de Luzerne par perche quarrée, la perche étant de vingt-deux pieds de longueur. On mêle la semence de Luzerne avec moitié de semence d'avoine. Lorsque l'avoine qu'on a semée avec la Luzerne est parvenue à maturité, on la fauche

tout près de terre : les pieds de Luzerne que l'on coupe en même-tems ne manquent pas de repousser. Si néanmoins la saison avoit été assez favorable pour que l'avoine eût prodigieusement tallé, comme elle pourroit étouffer la Luzerne, il faudroit la faire couper encore verte, & la faire consommer tout de suite par le bétail ; car il est plus à propos de sacrifier la récolte de ce grain, que de risquer de perde la Luzerne nouvellement semée. Ce n'est qu'à la seconde & même à la troisieme année, qu'on peut avoir une ample moisson de Luzerne ; c'est alors qu'elle a toute sa hauteur : on peut la faucher dans nos Provinces trois ou quatre fois l'année, & dans les Provinces méridionales, jusqu'à six fois La premiere année, on ne doit la faucher qu'une fois, & deux fois dans la seconde.

Comme le suc de cette herbe est visqueux, elle se desséche difficilement. Lorsqu'il fait très chaud, il ne faut pas attendre que l'herbe soit tout-à fait séche pour l'enlever, parceque la plus grande partie des feuilles se détacheroit & resteroit sur le champ. Une excellente méthode, est de mettre la Luzerne, avant qu'elle soit entiérement séche, dans le grenier, par couches alternatives avec la paille ; celle-ci empêche la Luzerne de s'échauffer, & contracte un parfum si suave, que les chevaux sont fort friands de ce mélange de paille & de Luzerne. Lorsqu'on veut recueillir la graine, on coupe légérement, avec des faucilles, les sommets des tiges, lorsqu'ils sont mûrs & chargés de graines ; on les étend sur un drap pour sécher, & on fauche ensuite l'herbe dont on a coupé les tiges. Un champ de Luzerne dure jusqu'à huit à neuf ans.

La Luzerne engraisse en fort peu de tems les bestiaux ; mais on doit y mêler moitié de paille. Ce fourage, encore verd, & coupé avant la fleur, a rétabli de jeunes chevaux qui maigrissoient, sans qu'on en sût la cause ; les vaches qui en sont nourries, donnent quantité d excellent lait. Quelques personnes sont parvenues à supprimer l'avoine à leurs chevaux, en leur donnant de la Luzerne hachée en place de la ration d'avoine.

Dans certaines années, on voit se multiplier dans les Luzernes des chenilles noires, qui en font périr l'herbe ;

aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut couper les Luzernes : par ce moyen, on fait périr les chenilles, & l'herbe qui repousse ensuite ne se trouve pas endommagée.

LYNX ou LOUP-CERVIER, *Lupus cervarius*. Le Lynx, dit M. de Buffon, dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, & dont l'urine, suivant leur opinion, avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appellée *Lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce Lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai Lynx que celui du nom ; il ne faut donc pas, comme l'ont fait plusieurs Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire.

Notre Lynx, continue M. de Buffon, ne voit pas à travers les murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable & gai : son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espece de hurlement, qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les Chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *Loup*, auquel, pour le distinguer du vrai Loup, les Chasseurs auront ajouté l'épithete de *Cervier*, parcequ'il attaque les cerfs, ou plutôt parceque sa peau est variée de taches, à-peu-près comme celle des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée.

Le Lynx est communément de la grandeur d'un renard. Il differe de la Panthere & de l'Once par les caracteres suivans : il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées ; les oreilles bien plus grandes & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs ; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité ; le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il a les pieds divisés comme les lions, & la langue couverte de pointes. Il ne court pas de suite, comme le loup : il marche & saute comme le chat : il vit de chasse, & poursuit son gibier jusque sur

la cime des arbres. Les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper : il saisit les oiseaux ; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au passage, & s'élance dessus ; il les prend à la gorge ; & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang, & lui ouvre la tête pour manger la cervelle ; après quoi, souvent il l'abandonne pour en chercher une autre.

Les Lynx ou Loup-Cerviers à peau tachée, se trouvent dans le Nord de l'Allemagne, en Moscovie, en Sibérie, au Canada, & dans les autres parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent. On fait avec les peaux de Loups-Cerviers de très belles fourrures, qui sont beaucoup d'usage dans le commerce. Les plus belles peaux de Lynx viennent de Sibérie, sous le nom de *Loup-Cervier* ; & de Canada, sous celui de *Chat-Cervier*, parceque ces animaux étant, comme les autres, plus petits dans le nouveau que dans l'ancien Continent, on les a comparés au Loup, pour la grandeur, en Europe, & au Chat sauvage en Amérique. Cet animal, qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un Continent à l'autre par les terres du Nord ; aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale : c'est la même figure, le même naturel, il ne differe que pour la grandeur & la couleur. Le poil des Loups Cerviers change de couleur, suivant les climats & la saison ; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & mieux fournies que celles de l'été ; leur chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Par cette description du Loup-Cervier, autrement Lynx, on voit que cet animal n'est point le Chaos ni le Thos dont les Anciens ont parlé, & qui sont des animaux foibles, timides & de la classe des petites bêtes.

M. Perrault a donné la description anatomique du Loup-Cervier. *Voyez le Tom. III des Mém. de l'Académie des Sciences, Part. I.*

LYRE DE DAVID, *Lyra Davidis*, est un coquillage univalve de la famille des *Tonnes* : c'est une espece de *Harpe*. Voyez *ces mots*.

LYS, *Lilium*. Le Lys blanc est une de ces plantes que l'on cultive dans nos jardins, & qui en font, dans le mois de Juin, un des plus beaux ornemens par leur beauté & par leur odeur exquise. On dit que cette fleur est originaire de Syrie. Il s'éleve de sa racine, qui est bulbeuse, une tige cylindrique, qui croît assez haut, & qui soutient plusieurs fleurs d'une blancheur admirable, odorantes, composées de six pétales. Aux fleurs succedent des fruits oblongs, à trois angles, remplis de semence : on emploie ses fleurs & ses oignons pour l'usage de la Médecine.

Il y a encore plusieurs autres especes de Lys; savoir, les *Lys blancs à fleurs doubles*, qui sont, en quelque sorte, inférieurs aux Lys simples, dont la fleur est toujours parfaite; au lieu que celles des Lys à fleurs doubles ne sont qu'à demi-formées. Le *Lys blanc panaché* est des plus beaux par ses feuilles joliment bordées de cramoisi : il fleurit en hiver, & il n'y a guere de fleurs qui le surpassent pour la beauté. Les *Lys orangers*, mêlés avec les blancs, font un bel effet dans les jardins. Le *Lys rouge*, surnommé de *S. Jean*, est admirable par sa belle couleur de feu.

Les fleurs des Lys ont une vertu anodine : on ne les emploie qu'à l'extérieur, & très rarement à l'intérieur : on s'en sert dans les décoctions émollientes. On prépare une huile de Lys, en faisant infuser des fleurs de Lys, que l'on n'y laisse que deux ou trois jours; & ensuite on en substitue d'autres, parcequ'elles se pourriroient, si on les y laissoit plus long-tems. Cette huile, ainsi préparée au soleil, a une odeur très agréable, & est d'usage dans les douleurs & les tumeurs : elle est bonne dans les cas où il faut faire digérer ou mûrir, & peut être ajoutée aux cataplasmes émolliens & maturatifs.

L'eau odorante que l'on retire des fleurs de Lys à la chaleur du bain-marie, est d'usage pour relever le teint des jeunes filles, & leur enlever les taches du visage, sur-tout si on y mêle un peu de sel de tartre.

L'oignon de Lys, appliqué à l'extérieur, est un des principaux remedes pour amollir, conduire à maturité, & faire suppurer.

LYS ASPHODELE, *Liliasphodelus*, plante dont

les fleurs sont jaunes ; mais semblables pour la figure & l'odeur à celles du Lys. Ses racines sont glanduleuses, ou en petits navets, comme celles de l'*Asphodele*. Voy. *ce mot*. Ce Lys est émollient.

LYS D'ÉTANG. *Voyez* NÉNUPHAR.

LYS DES VALLÉES. *Voyez* MUGUET.

LYS SAINT-BRUNO, *Liliastrum alpinum*. Ses feuilles sont longues, étroites & creuses. Ses fleurs sont assez blanches & odorantes, semblables à celles du Lys ordinaire. Ses racines sont glanduleuses & fibreuses. Cette plante croît sur les Alpes & à la grande Chartreuse, près la Chapelle de S. Bruno. Ce Lys est carminatif & diurétique.

LYS JACINTE, *Lilio-hyacinthus vulgaris*. Sa fleur est bleue ou violette, & approche de celle de la jacinthe : on cultive cette plante dans les jardins.

LYS NARCISSE, ou COLCHIQUE JAUNE, ou NARCYSSE D'AUTOMNE, *Colchicum luteum majus*. Ses feuilles sont répandues à terre, vertes & lisses. Ses fleurs sont jaunes : sa racine est bulbeuse & noirâtre. Cette plante, qui tient du Lys & du Narcisse, croît aux pays chauds, sur les montagnes & dans les prés.



M A B

MABOUJA ou MABOUYA est une espece de Salamandre de l'Amérique : on lui donne aussi les noms de *Brochet de terre*, de *Cuciz du Pérou*, & de *Scineque brun* de la Jamaïque : ce sont les Sauvages qui l'ont appellée *Mabouya*, nom qu'ils donnent aux animaux les plus laids, les plus hideux, & à tout ce qui leur fait horreur. Le Lézard dont il est question, a un pied de long, & un pouce de grosseur : si on lui retranche la queue, il ressemble à un crapaud ; il a les doigts des pattes plats, larges & arrondis par les bouts ; leurs griffes sont semblables à l'aiguillon d'une guêpe : leur peau, de différentes couleurs, semble enduite d'huile. Cet animal se plaît, ou sur les branches d'arbres, ou sur les chevrons des cases : ceux qui habitent dans des troncs d'arbres pourris, ou dans les lieux marécageux où le soleil ne donne pas, sont noirs & affreux ; pendant la nuit ils jettent un cri effroyable, qui présage infailliblement le changement de tems. Ils se jettent hardiment sur ceux qui les agacent, & quoiqu'ils s'y attachent de maniere qu'il est difficile de les retirer, on a pourtant remarqué qu'ils n'ont jamais mordu, ou du moins que la blessure qu'ils peuvent faire, n'est pas dangereuse. Les Sauvages vouent leurs ennemis aux griffes de cet animal.

MABOUJA. On donne aussi ce nom à une racine de l'Amérique dont les Sauvages font des massues qui leur servent d'armes. Cette racine est noire, longue, grosse, compacte, noueuse, plus dure & plus pesante que le bois de fer. L'arbre d'où l'on tire cette racine n'est pas commun : on en trouve sur le haut de la montagne de la Soufriere à la Guadeloupe. Cette racine est fort estimée quand elle a une figure de massue, qu'elle a au moins trois pieds de long, & la grosseur du poignet d'un homme. *Mabouja* signifie chez ces peuples le *Diable* : ils ont donné ce nom à cette racine, parceque quand ils en sont armés, ils croient avoir une force plus redoutable que celle du Diable même.

MACAHALEF. *Voyez* CALAF.

MACAO ou MACAOW, nom que les Voyageurs ont donné à un grand Perroquet du Bresil, dont le plumage est un mêlange de bleu, de rouge & de verd ; il est quatre fois plus gros que les Perroquets ordinaires. La couleur de la femelle est bleue & jaune : on en apporte aussi de la Jamaïque ; nous nous étendrons plus sur cet animal au mot PERROQUET.

MACER ou MACIR ou MACRE, est une écorce très rare, dont les anciens ont parlé ; elle est jaunâtre, à peu près semblable à celle du Simarouba : on l'apporte du fond de l'Orient ou de Barbarie. On ne peut guere douter qu'une écorce, dont quelques relations des Indes Orientales font mention, en lui attribuant la forme, la couleur & les vertus du Simarouba, ne soit cette même écorce ; d'autant plus qu'en quelques lieux des Indes, l'écorce de Simarouba a le nom de *Macre* : il ne faut donc pas confondre le Macer avec le Macis, comme quelques-uns l'ont fait. *Voyez* l'article MUSCADE. Si l'écore du Macer est un peu plus épaisse, plus aromatique que celle du Simarouba, peut-être que cette différence n'est due qu'à la culture ou au climat. *Voyez* SIMAROUBA.

MACERON ou GROS PERSIL DE MACÉDOINE, *Smirnium*, est une plante bis-annuelle, qui croît aux lieux marécageux ; nous l'avons trouvée sur les rochers proche de la mer entre Cujes & Cassis en Provence. Sa racine est moyennement longue, grosse, blanche, empreinte d'un suc âcre & amer, qui a l'odeur & le goût de la myrrhe. Elle pousse des tiges hautes de trois pieds, rameuses, cannelées, un peu rougeâtres ; ses feuilles sont semblables à celles de l'ache, mais plus grandes, un peu découpées, d'une odeur aromatique, & d'un goût approchant de celui du persil ; toutes ses branches sont terminées par des ombelles ou parasols qui soutiennent de petites fleurs blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose : à ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, grosses, arrondies, ou taillées en croissant, cannelées sur le dos, noires & d'une saveur amere.

On cultive aussi cette plante dans les jardins : elle se

multiplie aisément de graine : elle fleurit au commencement du printems, & sa semence est mûre en Juillet. Elle est bis-annuelle, & reste verte tout l'hiver. La premiere année elle ne produit point de tige, & elle périt la seconde année, après avoir poussé sa tige, & amené sa graine à maturité. Quelques personnes retirent de terre sa racine en automne & la conservent dans le sable pendant l'hiver, afin de l'attendrir & de la rendre plus propre à entrer dans les salades : c'étoit autrefois une légume d'un grand usage en plusieurs lieux : on mangeoit ses jeunes pousses comme le celeri ; mais ce dernier a pris le dessus & l'a chassé de nos jardins.

On se sert en Médecine principalement de la racine & de la graine de cette plante : la premiere, qui peut être substituée à la racine d'ache, convient dans les apozemes & bouillons propres à purifier le sang ; mais sa semence est plus en usage : elle est propre pour la colique venteuse, pour l'asthme : elle entre dans plusieurs compositions cordiales & carminatives, à la place de la graine du persil de Macédoine. La graine du Maceron abonde en huile essentielle.

MACHE, *Valerianella*. Cette plante, qu'on appelle aussi *Boursette* & *Doucette*, *Accroupie*, *Salade de Chanoine*, *Clairette*, *Blanchette*, & *Poule grasse*, croît par-tout dans les bleds & dans les vignes. Sa racine est menue, fibreuse, blanche, annuelle, d'une saveur presque insipide ; elle pousse une tige haute d'environ un demi pied, foible, ronde, se courbant souvent vers la terre, cannelée, creuse, nouée & rameuse : ses feuilles sont oblongues, assez épaisses, molles, tendres, délicates, conjuguées, de couleur herbeuse, les unes crénelées, & les autres entieres, mais sans queue & d'une saveur douceâtre : ses fleurs, qui naissent aux sommets des branches, sont petites, ramassées en bouquets, d'une couleur blanchâtre-purpurine & sans odeur : il leur succede des fruits arrondis, ridés, blanchâtres, lesquels tombent après leur parfaite maturité.

On cultive aussi la mâche dans les jardins : on la seme en terre grasse au mois de Septembre, pour en avoir durant l'hiver & pendant le Carême : on en mange les jeunes feuilles en salade, seules ou mêlées avec les rai-

ponces & le pissenlit : ce qui dure jusqu'au mois d'Avril, tems où elle pousse ses tiges & ses fleurs.

La mâche est rafraichissante & déterſive ; ses qualités approchent de celles de la laitue ; elle est propre à corriger l'âcreté des humeurs & la trop grande salure du sang. Les Agneaux l'aiment beaucoup.

MACHLIS, est un quadrupede fort commun dans la Scandinavie, & un peu semblable à l'Alcé ; il a les jambes sans jointures : pour se reposer il s'appuie contre un arbre, parceque quand il est à terre, il ne peut se relever. Pour le prendre, on fait une entaillade aux arbres pour le faire tomber quand il s'appuie : il va d'une si grande vîtesse, qu'on ne le peut prendre autrement : sa levre droite est fort grande, de sorte que pour paître il est obligé d'aller à reculons. GESNER *de quadrup.*

MACHORAN : est le nom d'un poisson singulier que l'on pêche sur la côte du Pérou près d'Areca : il n'a point d'écailles, sa peau est fine & sa chair est blanche. Il a deux nageoires, dont l'une regne le long du dos & l'autre sous le ventre : elles sont armées d'une corne dure & pointue, dont la piquûre fait enfler les parties blessées, avec une très violente douleur. Il a sur les deux côtés de la tête des especes de filandres ou barbes assez semblables à celles du chat. Peut-être est ce pour cela que quelques-uns l'appellent *Chat marin* ou *Chat de mer*, *poisson cornu* & *petit homme barbu.*

Ce poisson est encore fort commun à l'Isle S. Vincent du Cap verd & à la Côte d'or. La blessure mortelle que font ses piquans le fait proscrire du nombre des alimens aux Isles sous le Vent, où il se trouve en abondance. Les habitans croient que cet animal se nourrissant de manzanilles ou pommes de Mancelinier, ce fruit lui communique ses funestes qualités. *Voyez* MANCELINIER. Mais sur les Côtes d'Afrique, on trouve sa chair d'un bon goût & fort saine : ce poisson semble gémir & soupirer lorsqu'il est pris. *Hist. Gen. des Voy.*

MACIR ou MACRE. *Voyez* MACER.

MACIS. *Voyez* au mot MUSCADE.

MACLE. On donne ce nom à une Pierre figurée en croix, que l'on trouve en Bretagne. Elle ressemble parfaitement aux armes de Rohan, qui sont aussi des mâ-

clés : on soupçonne que les pierres de mâcle sont des pyrites spatheuses d'étain. Elles ressemblent encore à ces pierres en croix que les Pelerins nous rapportent de S. Jaques de Compostelle en Espagne : *voyez* le Mémoire sur les *Mâcles*, par M. le Président de Robien.

MACOCQWER, *Pepo Virginianus*. On donne ce nom à un fruit de Virginie qui est fort en réputation chez les Indiens : ce fruit ressemble assez à une courge ou à un melon ; son écorce est dure, polie, d'un brun plus ou moins foncé en dehors, noirâtre en dedans & d'un goût astringent : elle contient une pulpe noire, acide & salée, dans laquelle sont enveloppées des semences rougeâtres, remplies d'une moëlle blanche, & ayant la figure d'un cœur. Les Indiens vuident adroitement toute la substance de ce fruit par un petit trou qu'ils font à l'écorce, puis l'ayant rempli à demi de petits cailloux, ils le bouchent & s'en servent comme d'un instrument de musique dans les tems de réjouissance.

MACRE ou SALIGOT. *Voyez* l'article TRIBULE.

MACREUSE : Oiseau aquatique ou espece de Canard de mer, noir & de la petite espece : il tient de la nature du poisson ; sa chair est estimée maigre, & l'on permet d'en manger en Carême ; son bec est plat & large, ses pieds sont noirs, ainsi que le plumage du mâle ; la femelle est grise : on l'appelle *Bisette*.

La Macreuse demeure presque toujours sur la mer, où elle se plonge jusqu'au fond pour prendre dans le sable de petits coquillages dont elle se nourrit ; elle vit aussi d'insectes, de plantes marines & de poissons : cet oiseau vole difficilement, & ne s'éleve gueres que de deux pieds au dessus de l'eau, ses aîles étant trop petites à proportion de la pesanteur de son corps ; ses pieds qui sont fort foibles lui servent plutôt à nager qu'à marcher, ses aîles en font autant en léchant la surface de l'eau, de sorte qu'on diroit qu'il marche sur l'eau d'une vîtesse extrême.

On voit une si grande quantité de macreuses sur terre en Ecosse, qu'elles obscurcissent le soleil en volant, & elles y apportent tant de branches, que les habitans en font une assez bonne provision de bois pour l'hiver. On a ignoré long-tems l'origine des macreuses ; les Anciens

croyoient qu'elles naissoient de pourriture. M. Graindorge, Médecin de Caen a fait voir que cette espece de Canard est produit par des œufs couvés comme les autres oiseaux.

La Macreuse n'est peut-être qu'une variété, ou au plus une espece de la Foulque ou Poule d'eau, à qui l'on donne quelquefois les noms de *Diable de mer* & de *Puffin*. *Voyez ces mots.*

La chair de la macreuse passe pour être dure, coriace, d'un suc grossier & d'un goût sauvage : mais d'habiles Cuisiniers ont trouvé l'art de corriger par le moyen de l'assaisonnement une bonne partie de ces défauts.

MADREPORE : est le nom qu'on donne à des productions calcaires à Polypier. *Voyez* POLYPES. La Pierre des Madrepores est en forme d'arbre ou d'arbrisseau, elle est composée de cavités séparées par des cloisons qui forment communément des étoiles : elle n'a été formée que pour servir d'habitation à l'animal qui est une espece de Méduse. On trouve des Madrépores dans l'Océan Oriental & Occidental, dans la Méditerranée & dans la mer Baltique. On compte parmi les Madrépores l'*Alcyonium* mol & rameux ; c'est une espece de Zoophyte en forme de main ou de doigts parsemés de petits trous : on l'appelle *Main de mer*. Nous avons donné aux mots CORAIL & CORALLINE des détails curieux sur la formation & la nature de toutes ces diverses productions que l'on admire dans les Cabinets des Naturalistes. Les *Madréporites* ne sont que les fossiles de ces mêmes corps.

MAGALAISE ou MANGANÈSE, espece de mine de Fer. *Voyez à l'article* FER.

MAGALEP ou MAHALEP, nom que l'on donne à l'amande du fruit d'une espece de Cerisier, appellé *Mahalep*. Voyez *ce mot à l'article* CERISIER.

MAGJON. *Voyez* VESCE SAUVAGE.

MAGNE ou MAGNESE, ou MAGNESTRE. *Voyez* MANGANAISE *à l'article* FER.

MAGNOC. *Voyez* MANIHOT.

MAGOT ou TARTARIN, espece de Singe, du nombre de ceux qui ont la queue longue & le museau fort allongé ; il est de la grandeur d'un dogue : tous ses poils

ſont gris blanchâtres : ſon nez eſt fort gros, glabre, ridé, & de couleur violette. On le trouve en Aſie & en Afrique.

MAHALEP. *Voyez* MAGALEP.

MAHOT : c'eſt un arbre qui croît aux Iſles Antilles, dans les lieux marecageux. M. de Préfontaine dit que cet arbre eſt commun en Guyane ; ſon bois, quoique mol, eſt un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement. Ses feuilles ſont rondes, larges comme le cul d'une aſſiette, douces au toucher : ſes fleurs ſont ſemblables à celles des mauves muſquées. Ses feuilles & ſes fleurs ſervent de nourriture ordinaire aux grands Lézards. Son écorce eſt fibreuſe; étant coupée en éguillettes elle eſt propre à faire d'excellentes cordes, meilleures que celles d'écorce de bouleau. On s'en ſert pour lier le tabac, & pour attacher les roſeaux ſur les toits des cabannes : les femmes Caraïbes levent ces aiguillettes larges & longues, qu'elles poſent ſur leur front, & elles les entortillent des deux côtés de leurs *caio'i* ou hottes, pour les porter ; les hommes s'en ſervent au lieu d'étoupes, pour calfater leurs pirogues. Le fruit de cet arbriſſeau eſt une gouſſe, longue d'un pied, de quinze lignes de diametre, cannelée, un peu veloutée, & qui laiſſe échapper, en s'ouvrant, un coton très fin, de couleur tannée, très doux au toucher, mais auſſi court que celui du fromager ; il eſt impoſſible de le filer. Ce coton pourroit être tranſporté dans les climats froids, pour en ouater les vêtemens. *Voyez*, pour les diverſes productions de ce genre, *le mot* COTONNIER.

Il y a une eſpece de Mahot ſauvage, appellé *Matereb*é, dont on en leve la peau ; on en tire le jus, qu'on boit pour arrêter le flux de ventre : cet arbre eſt toujours chargé de fruits, qui s'attachent aux cheveux & aux habits. Le *Choucourou* eſt encore une eſpece de Mahot ſauvage, dont on preſſe les feuilles pour en tirer le jus, qu'on diſtille dans la bouche des enfans pour les guérir des tranchées.

MAIN DÉCOUPÉE. *Voyez* PLATANE.

MAIN DE MER ou DE LARRON, *Manus marina*, eſpece de zoophyte mol & rameux, que l'on met au nombre des eſpeces de *Madrepores* ; voyez *ce mot*.

MAIRE SIOUVO, nom que l'on donne en Provence au *Chevre-feuille* : voyez *ce mot.*

MAK, eſt le nom que l'on donne à Cayenne au *Couſin* : voyez *ce mot.*

MAKAKOATH, on SERPENT CERF, nom donné à un ſerpent du Mexique, qui a vingt pieds de long, & qui eſt de la groſſeur d'un homme : il lui pouſſe des eſpeces de cornes quand il commence à vieillir. *Hiſt. Gen. des Voyages, Tom. XVIII, pag. 153, Edit. in-12.*

MAKAQUE, *Makkakos*, eſpece de Singe, du nombre de ceux qui ont la queue longue & le muſeau allongé : il a les feſſes ſans poil, les narines fendues en deux & élevées, la queue courbée en arc, la couleur des poils de tout ſon corps eſt la même que celle d'un loup : on le trouve à Angola & dans la Guyane.

MAKI, *Proſimia*, eſpece de Singe, d'une grande beauté, lequel ne ſe trouve gueres qu'à Madagaſcar. M. Briſſon p. 219, en fait un genre, dont il établit quatre eſpeces. Leur caractere diſtinctif eſt d'avoir à la machoire ſupérieure, quatre dents inciſives, qui ſont ſéparées par paires & convergentes; & ſix à l'inférieure très étroites, toutes contiguës, couchées obliquement & avançant en dehors; plus, douze dents canines, trois de chaque côté à chaque machoire, leſquelles ſont larges, plattes & pointues; quatre dents molaires de chaque côté à la machoire ſupérieure, & trois à l'inférieure : en tout, trente-ſix dents. Les doigts ſont armés d'ongles, plats, terminés par une pointe obtuſe; les pieds de devant font l'office des mains : la queue de ce genre d'animaux eſt fort longue; & la groſſeur de leur corps, qui eſt effilé, eſt la même que celle des Singes ordinaires.

La *premiere eſpece* a les oreilles courtes & preſque cachées dans ſes poils : tout ſon corps eſt couvert de poils doux & laineux, bruns par-tout le corps, excepté le nez, la gorge & le ventre qui ſont d'un blanc ſale.

La *ſeconde eſpece* ne differe de la précédente, que par les pieds qui ſont blancs.

La *troiſieme eſpece* a les yeux d'un jaune roux, les oreilles longues d'un pouce & plus larges d'un tiers, le bout des pattes brun, le deſſous du corps d'un blanc

jaunâtre, & le dessus fauve; la face & le museau sont noirs.

La *quatrieme espece* a le museau blanchâtre & pointu comme les précédentes : son poil est long & gris, sa queue est annelée alternativement de noir & de blanc : on voit aujourd'hui cet animal dans les maisons des Grands; il est d'un caractere plus doux que le Singe, & d'une figure plus agréable. *Voyez* SINGE.

MALABATHRUM. *Voyez* FEUILLE INDIENNE.

MALACHITE, *Malachites.* Les Naturalistes & les Jouailliers donnent ce nom à une stalagmite de cuivre précipité, plus verte que bleuâtre, & suceptible du poli : on la trouve dans les cavités des filons de cuivre, en morceaux protuberancés, plus ou moins compactes, & particuliérement dans les mines de cuivre de la Suede & de la Chine : c'est une espece de verd de montagne solide, ou une sorte de chrysocolle verte, dont plusieurs Auteurs ont fait mention. *Voyez l'article* VERD DE MONTAGNE, *& celui de* CUIVRE.

Quelques Litographes ont rangé la Malachite, mal-à-propos, dans les Jaspes.

On en distingue de plusieurs sortes, par rapport aux couleurs : la premiere & la plus rare est d'un beau verd de mauve ou de prairie; la seconde a un fond verd, entremêlé de quelques veines blanches, de spath ou de quartz, ou de parties terreuses noirâtres; elle ressemble un peu à la pierre Arménienne : la troisieme tire sur la couleur du Lapis lazuli, ce n'est souvent qu'une espece de bleu de montagne : la quatrieme enfin est d'un verd uniforme, approchant de celui de la Turquoise, & d'une dureté moyenne.

Les anciens étoient dans l'usage de tailler les morceaux de Malachite qui étoient d'un certain volume, & d'en faire des manches de couteaux, même des bijoux, & des vases à boire : & comme de tout tems les Empyriques ont cru que ce qui étoit propre à la parure, convenoit également au corps humain, ils n'ont pas manqué d'employer cette substance comme un remede propre à fortifier le cœur; mais c'est un verd de gris naturel, qui par conséquent est plus que suspect pour l'usage intérieur.

MALAGUETTE ou MANIGUETTE. *Voyez* CARDAMOME.

MALARMAT, poiſſon de mer, aſſez connu ſur les bords Européens de la Méditerranée : on le nomme à Rome, *Peſce capone* : il eſt du genre des poiſſons à nageoires épineuſes. Ce poiſſon a huit angles, il eſt long d'un pied, & a un pouce & demi d'épaiſſeur près des ouies : le reſte de ſon corps ſe termine en pointe comme la fleche d'un clocher : il eſt tout couvert d'écailles comme oſſeuſes, crêtées ou garnies d'épines courbées : ſa tête eſt dure, caſquée, remplie d'os, & terminée par deux cornes aſſez larges, longues d'un demi pied ; ſa bouche, qui n'eſt point garnie de dents, eſt au deſſous : au bas de la machoire inférieure, il a deux barbillons mols & charnus, deux aiguillons & une nageoire de chaque côté : ſon corps eſt rouge quand il eſt vivant, mais cette couleur diſparoît quand il eſt mort : il a deux ouies de chaque côté de la tête.

MALESTROM : *voyez à la fin du mot* MER.

MALHERBE, eſpece de Thymelée, qui croît en Provence, & qui ſert en teinture : *voyez* THYMELÉE.

MALICORIUM : *voyez* GRENADIER.

MALLEAMOTHE, eſt un arbriſſeau très utile dans le Malabar ; ſes racines ſervent à faire des manches de couteau, & ſes feuilles à fumer la terre : frites dans de l'huile de palmier, elles font un bon liniment pour les puſtules de la petite vérole.

MALPOLON, eſt un Serpent de l'eſpece de l'*Ibiboboca* : voyez *ce mot*.

MALTHA : *voyez* POIX MINERALE.

On donne auſſi le nom de *Maltha* au Sorat, qui eſt une eſpece de Requin, dont les dents ſont fort ſemblables à celles de la Lamie : *voyez* REQUIN.

MALVOISIE, nom qu'on donne proprement au vin de l'Iſle de Candie : *voyez l'article* VIN *au mot* VIGNE.

MAMANT : *voyez* YVOIRE FOSSILE.

MAMMON, eſt le nom du plus beau chat des Indes Orientales : *voyez* CHAT.

MAMONET, eſpece de Singe à tête de cochon & ſans queue, de couleur rougeâtre ; il eſt fort gros &

d'une figure très hideuse. *Collect. Acad. Tom. IV.*

MAMMELONS D'OURSINS, *Echinorum Acetabula* : on donne ce nom aux parties pentagones ou héxagones qui se détachent d'une espece d'Oursin à mammelons, & sur chacune desquelles il se trouve une espece d'excroissance appellée *Mammelon*, qui servoit, pendant la vie de l'animal, à emboiter la pointe sur laquelle il s'appuie pour marcher : *voyez* OURSIN.

MANAGURREL, espece de Porc-épic de la Nouvelle Espagne : sa chair est exquise. *Voyez au mot* PORC-ÉPIC.

MANATI. *Voyez* LAMENTIN.

MANBALA, est un des plus beaux Serpens qu'il y ait au Ceylan : sa robe est de couleur châtain, & ornée d'un assemblage de chainons ovalaires & marbrés; il a la tête d'un chien; les écailles du front & des machoires sont peintes d'un rouge foncé; il a la gueule armée de longues dents, les yeux grands, pétillans; la peau du ventre est jaunâtre & enrichie d'une très belle marbrure : ce Serpent détruit beaucoup d'oiseaux; aussi les Habitans ménacent-ils du Manbala tous les volatiles qui font du dégat dans leurs jardins ou dans leurs campagnes.

MANCANDRITES, nom donné à l'une des especes de Champignons de mer, ou Fongites. *Voyez ces mots.*

MANCELINIER ou MANCHENILIER, *Mancanilla.* Le P. Plumier dit qu'en Amérique l'on donne ce nom à un arbre qui est fort beau, mais bien dangereux : il est de la hauteur de nos noyers, & son tronc a jusqu'à deux pieds de diamétre : son écorce est assez unie & grisâtre : pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort aussi-tôt une substance laiteuse, qui est un poison âcre, brûlant & mortel : les Indiens trempent dedans les bouts de leurs fleches qu'ils veulent empoisonner, pour s'en servir dans les combats.

Le bois de cet arbre est très beau, dur, compact comme celui du noyer; marbré en quelques endroits de veines grisâtres & noirâtres : on en fait des meubles : ses feuilles ressemblent à celles du poirier, elles sont laiteuses en dedans, & par conséquent capables d'empoisonner : ses fleurs sont des chatons, qui ont la forme d'un

épic long d'environ demi pied, couverts de plusieurs petits sommets charnus, & d'un fort beau rouge : ses fruits naissent à des endroits séparés de ces chatons ; ce sont des especes de pommes, qui ressemblent beaucoup extérieurement, en grosseur, en figure & en couleur, à nos pommes d'api, & qui ont une fort bonne odeur : leur chair est empreinte d'un suc très blanc, semblable à celui de l'écorce & des feuilles ; c'est aussi un grand poison : au milieu de cette chair, on trouve un noyau gros comme une chataigne, dur & ligneux. On nomme ces fruits *Mancenilles* ou *Manzanilles*.

Le *Mancelinier* croît dans la plûpart des Isles Antilles, aux bords de la mer : si l'on est assez hardi pour se reposer à son ombre, l'on s'en repent bientôt, car les yeux ne tardent pas à s'enflammer, & l'on devient enflé : la rosée & la pluie qui tombent de dessus ses feuilles, font naître des vessies sur la peau comme les vessicatoires. La feuille fait un ulcere à la peau à l'endroit où elle la touche. Les Caraïbes qui vont à cet arbre pour y empoisonner leurs fleches, détournent la tête en coupant l'écorce, de peur qu'il ne leur réjaillisse du suc dans les yeux. Il tombe quelquefois des pommes de Manchenilier dans les eaux ; les poissons & les insectes testacées & crustacées qui en mangent, empoisonnent leur chair : enfin cet arbre contient, en toutes ses parties, un poison corrosif & redoutable aux Américains. On prétend que quand l'on en a mangé inopinément & en petite quantité, on peut se guérir en buvant, à longs traits, un grand gobelet d'eau de la mer ; comme cet arbre ne croît que sur les bords de cet élement, on trouve aussi-tôt le remede contre son poison.

Les armes & les fleches que l'on a trempées dans le suc du Manchenilier, en conservent très long tems la qualité venimeuse. Nous en avons vu l'effet à l'arsenal de Bruxelles, où l'on lança, en présence d'un de nos Généraux, une de ces fleches dans les fesses d'un chien. Quoique la fleche eût été empoisonnée plus de cent quarante ans avant l'expérience, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompte mort, que le poison n'étoit pas encore éteint. On voit de ces sortes d'armes des Sauvages dans tous les cabinets des Curieux, &

l'on ne peut trop blâmer l'imprudence qu'ont certaines personnes d'en sucer la pointe, dans l'idée qu'elles sont trop anciennes pour pouvoir nuire. Il y a, dans un des Cabinets du Stathouder, une armoire remplie de divers instrumens, empoisonnés sans doute de ce même suc. On y voit aussi des pointes de petites fleches, faites d'un bois de palmier, que les Indiens Ticounas lancent avec le souffle, par le moyen d'une sarbacane, mais dont le poison n'agit qu'étant mêlé immédiatement avec le sang.

MANCHE DE COUTEAU : *voyez* COUTELIER.

MANCHE DE VELOURS, oiseau qui se trouve en Angola : il est de la grosseur d'une oie ; son bec est long, & son plumage est extrêmement blanc. Les Portugais le nomment *Mangas de Velludo*, parcequ'il a les ailes toutes picotées de noir, & qu'il les remue incessamment comme les pigeons. Cet oiseau est une espece de messager, qui informe les vaisseaux de l'approche de la terre ; aussi les Matelots aiment-ils à le voir. Il voltige sur les flots pendant tout le jour, & retourne la nuit au rivage.

MANCHETTE DE NEPTUNE, nom donné à une espece de madrepore escarre, fort fragile, & aussi délicatement travaillée que de la dentelle : on diroit d'un point d'Angleterre. *Voyez à l'article* CORALLINE.

MANDIBULE, nom donné aux machoires des poissons fossiles ou pétrifiés.

MANDOUSTE, est une espece de couleuvre de Madagascar, de la grosseur de la cuisse d'un homme : elle est assez semblable à celles de France : elle mange les petits oiseaux dans les nids, tue tous les rats qu'elle rencontre, & en fait sa proie.

MANDRAGORE, *Mandragora*, plante sans tiges, & dont on distingue deux especes ; savoir, la blanche ou mâle, & la noire ou femelle.

La MANDRAGORE MALE, *Mandragora mas*, a une racine longue, grosse, quelquefois simple & unique, souvent partagée en deux, entourée de filamens courts & menus comme des poils, représentant en quelque sorte, quand elle est entiere, les parties inférieures d'un homme. Quelquefois cette racine est partagée en trois ou quatre branches ; elle est blanchâtre en dehors, ou

cendrée, & grisâtre intérieurement : ses feuilles sortent immédiatement du sommet de la racine ; elles sont longues de plus d'un pied, plus larges que la main en leur milieu, pointues des deux côtés, de couleur verte brune, & d'une odeur désagréable : il sort d'entre ces feuilles, beaucoup de pédicules, longs d'un pouce & demi ou environ, soutenant chacun une fleur en cloche, fendue ordinairement en cinq parties, un peu velue, blanchâtre, tirant sur le purpurin : son calice est formé en entonnoir, feuillu, découpé, velu ; il lui succede une petite pomme ronde, grosse comme une nefffe, cornue, charnue, verte d'abord, ensuite jaunâtre, d'une odeur forte & puante, & dont la pulpe contient quelques semences blanches, qui ont souvent la figure d'un petit rein.

La MANDRAGORE FEMELLE, *Mandragora fæmina*, a une racine longue d'un pied, souvent divisée en deux branches, brune en dehors, blanche en dedans, & garnie de quelques fibres : ses feuilles sont semblables à celles de la *Mandragore mâle*, mais plus étroites & plus noires : ses fleurs sont de couleur purpurine, tirant sur le bleu : ses fruits sont plus pâles, plus petits, & en forme de poire, de la figure de ceux du sorbier ou du poirier, mais d'une odeur aussi forte que celles de la *Mandragore mâle* ; ses graines sont plus petites & plus noires.

L'une & l'autre Mandragore viennent naturellement dans les pays chauds, dans l'Italie, l'Espagne, dans les forêts à l'ombre, & sur le bord des fleuves : on ne les trouve chez nous que dans les jardins où on les cultive.

Leurs feuilles & l'écorce des racines sont d'usage ; elles repandent cependant une odeur puante : l'écorce de la racine desséchée, a une saveur âcre, un peu gluante, amere, qui cause des nausées : on nous l'apporte communément de l'Italie. On a coutume de placer la Mandragore parmi les remedes stupéfians, ou narcotiques & assoupissans ; & on conclud qu'elle a cette vertu par son odeur désagréable & puante, qui porte à la tête. On a des preuves qu'elle purge par haut & par bas, en donnant des convulsions ; cependant on la recommande pour les mouvemens convulsifs. Il faut esperer que ce

remede redoutable ou incertain jusqu'à présent, sera quelque jour mieux examiné par l'illustre M. Storck; & que ce savant Médecin, reconnoissant dans cette plante tant de propriétés analogues à celles du Napel, de la Pomme épineuse, de la Ciguë & de la Jusquiame, dont il a essayé l'usage interne, fera les mêmes expériences sur la Mandragore.

J. Terentius, & Linceus Professeur de Botanique à Rome, ont déjà commencé ces expériences; ils ont avalé à jeun & en public le fruit de la Mandragore avec les graines, sans éprouver le moindre symptome d'assoupissement, ou de quelque autre mal.

En attendant la décision de M. Storck, nous conseillons aux femmes enceintes de ne point se servir de cette plante comme d'un spécifique pour la matrice: elle y produit souvent des symptomes spasmodiques, & souvent l'avortement. Les anciens Médecins donnoient du vin, dans lequel on avoit fait infuser de la racine de Mandragore, pour procurer l'engourdissement, quand il falloit couper quelque membre au malade: on dit que cette plante, appliquée en cataplasme, amollit & résout les tumeurs dures, squirrheuses & écrouelleuses.

Les Anciens & quelques Modernes ont dit bien des choses singulieres de la Mandragore; mais ce sont des fables ridicules, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la racine de Mandragore représente souvent d'une maniere grossiere par ses deux branches qui se plongent dans la terre, les cuisses d'un hommes: elle ne lui ressemble point du tout par sa partie supérieure. On vient aisément à bout par artifice de rendre les racines non-seulement de cette plante, mais encore de beaucoup d'autres, fort semblables au corps humain. Les Imposteurs, qui persuadent facilement au vulgaire crédule que les Mandragores ne se trouvent que dans un petit canton inaccessible de la Chine, impriment, sur les racines des roseaux, de la bryone, & de beaucoup d'autres plantes encore vertes, des figures d'homme ou de femme. Pour représenter les poils, ils implantent dans les endroits convenables, des grains d'orge, d'avoine ou de millet, ensuite ils remettent ces racines dans des fosses qu'ils rem-

plissent de sable fin, & les y laissent jusqu'à ce que ces graines aient poussé des racines, qu'ils divisent ensuite en filamens très menus, & les ajustent de sorte qu'ils représentent les cheveux, la barbe, & les autres poils du corps. En cet état, ils les vendent comme vraies racines de Mandragore.

MANEQUE. *Voyez* MUSCADE MALE *au mot* MUSCADE.

MANGAIBA est un bel arbre du Bresil, de la grandeur d'un de nos pruniers. Ses feuilles sont petites, & opposées, verdâtres & sinuées. Ses fleurs sont petites, blanches, disposées en étoiles, comme celles du jasmin, fort odorantes. Son fruit ressemble à un abricot, pour la figure, la couleur & le goût : il contient une pulpe moëlleuse, succulente, laiteuse & d'un goût exquis, & renfermant six petits noyaux. Ce fruit qui naît en abondance, ne mûrit que quand il est tombé de l'arbre ; il humecte & rafraîchit les entrailles ; il lâche le ventre. L'arbre du Mangaiba multiplie tellement, qu'il remplit des forêts du pays.

MANGANAISE ou MAGNESIE DES VERRIERS. *Voyez* le mot MANGANAISE, à l'article FER.

MANGE-BOUILLON ou les SOUFRETEUSES. Goëdard dit que la plante appellée le *Bouillon blanc* nourrit de petits vers, de petites araignées, & un autre petit animal, qui a des pincettes au front, qu'il ouvre & referme quand il veut. Ces animaux qui naissent sur la feuille du bouillon blanc se détruisent singuliérement. Le ver devient la proie de l'araignée, & l'insecte à pincettes qui se nourrit de l'un & de l'autre, attend volontiers que l'araignée soit remplie de vers, puis il la coupe par le milieu du corps & l'avale aussitôt.

MANGE-FROMENT, est la chenille si pernicieuse aux bleds quand ils sont sur pied : elle en mange la substance, & en ronge les épis : elle se sauve en terre quand elle sent qu'on touche à l'épi : cette chenille se transforme en mouche.

MANGE-ŒUFS DE GRILLONS. *Voyez* DESTRUCTEUR DE CHENILLES.

MANGE-SERPENT : nom que les Egyptiens donnent à l'Ibis.

MANGEUR DE CHENILLES : est le Serpent de Surinam, dont le dos est cendré gris, tiqueté de roux : les chenilles rases lui servent de pâture : le Serpent d'Afrique ne mange que les chenilles velues

MANGEUR DE FOURMIS ou MYRMECOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MANGEUR D'HOMMES. *Voyez* AROMPO.

MANGEUR DE LOIRS. *Voyez* AMMODITE.

MANGEUR DE MILLET : dans l'Isle de Cayenne on donne ce nom à une espece d'Ortolan qui détruit les plantations de mil.

MANGEUR DE PIERRE. *Voyez* LITOPHAGE.

MANGEUR DE POIRES : on donne ce nom au ver qui mange l'espéce de poire nommée la *Sucrée* : il se métamorphose en une sorte de teigne.

MANGEUR DE POULES : espéce de Faucon nommé *Pagani*, dans l'Isle de Cayenne.

MANGLE ou MANGLIER, *Mangue*, est un arbre des plus communs qui croissent aux lieux maritimes dans les Indes Occidentales. Lemeri dit qu'il y en a trois especes.

La premiere est appellée *Cereiba*. C'est le *Mangle blanc* : il ressemble à un petit saule. Ses feuilles, qui sont opposées, reluisent au soleil, parcequ'elles sont poudrées à leur superficie d'un sel fort blanc, qui vient des vapeurs de la mer, desséchées par la chaleur du soleil ; mais quand le tems est humide, ce sel se fond. (Ce phénomene mérite quelqu'attention de la part des Chymistes, en ce qu'il prouve que le sel marin monte avec son eau dans l'athmosphere jusqu'à une certaine hauteur). Toutes les plantes d'un autre genre, qui sont aussi voisines de la mer, en sont presque toujours également couvertes. Ses fleurs sont jaunâtres, & d'une odeur de miel.

La seconde espece de *Mangle*, se nomme *Cereibuna*. C'est un petit arbrisseau, dont la feuille est ronde & épaisse, d'un beau verd. Sa fleur est blanche ; son fruit est gros comme une aveline, & fort amer.

La troisieme est appellée par les Indiens, *Guaparaiba* ; & par les Portugais, *Mangue verdadeiro*, Mangle verd. Cet arbre est beaucoup plus élevé & plus am-

ple que les précédens. Sa maniere de croître est singuliere & admirable ; car ses rameaux, après s'être élevés & étendus, se courbent jusqu'à terre, où ils prennent racine & croissent de nouveau en arbres, aussi gros qu'est celui d'où ils sortent. Son bois est solide, pesant ; les Charpentiers s'en servent pour les bâtimens. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier : ses fleurs sont petites ; elles sont suivies par des gousses semblables extérieurement à des bâtons de casse, remplies d'une pulpe semblable à la moëlle des os, d'un goût amer. Quelques Indiens en mangent faute d'autre nourriture. Sa racine est fort tendre : les Pêcheurs s'en servent pour guérir les piquûres des bêtes vénimeuses & des poissons.

M. Froger, dans la Relation de ses Voyages, dit que dans l'Isle de Cayenne les marais sont couverts de Mangles, & que les huîtres s'attachent à leurs pieds. Ces arbres sont si épais, & leurs racines sortant la plupart de terre, remontent, dit-il, & s'entrelassent si bien, qu'on peut, en certains endroits, marcher dessus pendant vingt lieues, sans mettre pied à terre.

L'on voit dans les Cabinets, des parties de branches ou de racines de Mangliers toutes couvertes d'huîtres.

MANGOUSTAN : arbre pomifere des Isles Moluques, mais qu'on a transporté dans l'Isle de Java, & dont on cultive aussi quelques pieds à Malaca, à Siam & aux Manilles. Il a la touffe si belle, si réguliere, si égale, qu'on le regarde aujourd'hui à Batavia comme infiniment plus propre à orner un jardin, que le maronnier d'Inde même. Son fruit est excellent, rafraichissant & très-sain ; son écorce a les mêmes vertus que celle de la grenade : c'est un remede pour les dyssenteries, que l'on débite à Batavia, en cachant ce que c'est : pour le bois il n'est bon qu'à brûler. *Hist. de l'Acad. de Paris, ann.* 1730. *p.* 66.

MANGOUSTAN ou MANGOSTANS, est un arbre qui croît à Siam, & qui donne un fruit de la grosseur d'une petite orange, dont le goût est des plus exquis. Ce fruit est renfermé dans une maniere de boîte grise par dehors & rouge en dedans, épaisse d'un demi-doigt, un peu semblable à celle de la grenade, & assez amere : il porte en haut une espece de couronne à plusieurs

pointes mousses, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très blanche, qui a le goût agréable & rafraîchissant de la cerise & de l'orange. La tisanne faite de son écorce, est bonne pour la dyssenterie.

L'*Arbre Mangoustan* ressemble beaucoup au Citronnier. Ses feuilles sont beaucoup plus longues & opposées ; ses fleurs sont jaunes & en rose. *Hist. de l'Académie*, *& Hist. Natur de Siam.*

MANGOUSTE ou MANGOUSE, ou RAT D'ÉGYPTE. *Voyez* ICHNEUMON.

MANGUE, *Mangas*, est un arbre grand & rameux, qui croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pegu & de Malaca : il y en a de deux especes ; l'un est *domestique* & *cultivé* ; l'autre est *sauvage*.

Le *Mangue domestique* a de grandes feuilles. Son fruit pese quelquefois plus de deux livres : on en trouve de diverses couleurs sur un même arbre, verdâtres, rouges, jaunes ; tous sont d'un très bon goût, savoureux, & d'une odeur agréable. Les Indiens en mangent de cruds & de confits : ces fruits contienneut un noyau qui a la figure d'un gland, amer, couvert d'une pelure blanche, & d'une coque fort dure, remplie de bourre ou de fibres entrelacées : il se trouve aussi de ces fruits qui n'ont point de noyau, & qui sont d'un très bon goût : on appelle le fruit du Mangue, en Perse, *Ambo ;* & en Turquie, *Amba*. Son noyau étant rôti, est employé intérieurement pour arrêter le cours de ventre, & pour tuer les vers.

Le *Mangue Sauvage* est plus petit que le cultivé : il croît abondamment dans tout le Malabar. Ses feuilles sont plus courtes ; sont fruit est gros comme celui du coignassier, de couleur verte, resplendissante, peu charnu, empreint d'un suc laiteux ; son noyau est fort gros & dur : on appelle ce fruit *Mangas bravas*. Il passe pour être fort vénimeux ; & l'on dit que tous ceux qui en mangent meurent sur-le champ.

MANGROVE. Les Anglois donnent ce nom au Pareturier des Africains. *Voyez* PARETURIER.

MANICOU, animal très joli ; qui se trouve dans

l'Isle de la Grenade : on le nomme *Opassum* dans la Virginie ; c'est le *Philandre* des Naturalistes, ou le *Didelphe*, ou le *Loir sauvage* de l'Amérique. *Voyez* DIDELPHE.

MANIGUETTE ou GRAINE DE PARADIS. *Voyez* CARDAMOME.

MANIHOT ou MAGNOC ou MANIOQUE, *Yuca foliis cannabinis* : est un arbrisseau qui croît en Amérique, & des racines duquel on retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appellé *Cassave*. Les peuples de l'Amérique, depuis la Floride jusqu'au Magellan, le cultivent avec soin & usent de la cassave, par préférence au maïs qu'ils ont en abondance. Cet arbrisseau s'eleve depuis trois pieds jusqu'à huit à neuf pieds de hauteur ; sa tige est rouge, ligneuse, tortueuse, cassante, semblable à celle du sureau. Ses feuilles sont digitées comme celles du chanvre ; ses fleurs sont à cinq pétales d'un jaune pâle, la graine ressemble à celle du ricin, & n'est bonne qu'à semer. Cet arbrisseau, ainsi que tous ceux à moëlle, prend très facilement de bouture.

On connoît trois sortes des Magnocs à Cayenne : savoir, 1°. le maillé qui vient de chez les Indiens appellés *Maillés* ; sa racine est bonne à arracher au bout de huit ou neuf mois ; elle a la figure d'une betterave, & elle en a aussi la couleur quand on lui a enlevé la premiere peau. 2°. Le Magnoc rouge qui a plus de goût que le précédent ; il doit rester en terre un an. 3°. Le Magnoc Baccacoya ; il est en usage chez les seuls Indiens. Dans la Guyane, on plante le Magnoc quand il commence à pleuvoir de tems en tems : ce plant se multiplie de branches coupées de sept ou huit pouces de longueur.

La racine de cet arbrisseau mangée crue, seroit un poison mortel, mais lorsqu'elle est préparée on en peut faire du pain, si bon, que l'on dit que les Européens mêmes le préferent par goût au pain de froment. De quelque maniere qu'on s'y prenne, l'essentiel est d'enlever à cette racine un lait âcre & corrosif, qui est un véritable poison ; voici la méthode simple des Sauvages. Après avoir arraché les racines de Manihot qui ressemblent assez à des navets, ils les lavent & en en-

levent la peau : ils rapent & écrasent cette racine, & la mettent dans un sac de jonc d'un tissu très lâche; ils disposent sous ce sac un vase très pesant, qui faisant l'office de poids, exprime le suc du Manihot, & le reçoit en même tems. On rejette ce suc qui est mortel pour les hommes & même pour les animaux, quoiqu'ils en soient fort friands. On fait sécher sur des plaques à l'aide du feu la substance farineuse qui reste, & on acheve par là de dissiper toutes les parties volatiles. Les grumeaux de manihot desséchés & divisés, sont la farine de manihot: on en fait du *couac* ou de la cassave.

Les Indiens de la Côte de Cayenne préferent le couac à la cassave; il est connu à la Martinique sous le nom de farine de magnoc, on en fait au moins autant d'usage que de la cassave. Pour faire le couac, on jette dans une poelle large & peu profonde de la farine de magnoc, on remue sur un feu lent & modéré cette farine durant huit heures de suite, prenant garde qu'elle ne se pelotte en masse, & que l'humidité de la farine s'évapore doucement: l'opération est finie quand la fumée diminue, & que le couac en rougissant se réunit en petits grains.

La cassave se fait en desséchant la farine de magnoc, jusqu'à ce qu'elle soit compacte: on la casse pour la passer dans une espece de tamis appellé *Manaret*: pendant cette opération, on fait chauffer une platine qui est ou de terre cuite ou de fer: on y étend la farine jusqu'au bord de tous les côtés; lorsqu'elle se couvre de petites élévations, c'est une marque que la cassave est cuite du côté où elle touche la platine; on la retourne pour la cuire également de l'autre côté: on l'expose ensuite au soleil, afin qu'elle se conserve long-tems: on la garde dans un lieu chaud au défaut d'étuve. Ces especes de galettes, larges & minces à peu près comme du croquet s'appellent *pain de cassave* ou *pain de Madagascar*: les Sauvages les font plus épaisses. Pour faire usage du couac ou de la cassave, il ne s'agit que de les humecter avec un peu d'eau pure ou de bouillon.

Le lait exprimé de la racine du manihot, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. Quoique ce soit un poison, en le laissant déposer on obtient une substance

blanche & nourriſſante que l'on trouve dans le fond du vaſe, & qu'on lave bien avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon. On l'appelle *mouſſache*, on l'emploie au même uſage que notre amidon : mais cette poudre brûle les cheveux à la longue : on en fait auſſi des eſpeces d'échaudés & des maſſepains &c. en y mêlant du ſucre. Cette troiſieme préparation de la farine de Magnoc, porte le nom de *Cipipa*. On donne le nom de *Capiou* à la préparation ſuivante : on prend l'eau de magnoc toute ſimple & celle qui ſurnage le cipipa : on les fait réduire à moitié ſur le feu en les écumant à meſure : on y ajoute alors une cuillerée de cipipa, & on fait rebouillir le tout juſqu'à ce qu'il ait acquis une certaine conſiſtance, on y met du ſel & du piment : voilà le *cabiou*. On fait auſſi du *langou* avec de la caſſave qu'on trempe un peu dans de l'eau froide, & on la jette enſuite dans de l'eau bouillante : on remue le tout, & il en réſulte une ſorte de pâte ou bouillie qui eſt la nourriture la plus ordinaire des Negres : elle eſt ſaine & légere. Le *Maţeté* eſt du langou dans lequel l'on mêle du ſucre ou du ſyrop : les Negres s'en nourriſſent quand ils ſont malades.

On prétend que le ſuc du Roucou eſt un contre poiſon pour ceux qui auroient avalé du manihot non préparé, pourvu qu'on l'avale ſur-le-champ, car ce remede n'auroit aucun effet, ſi on laiſſoit paſſer plus d'une demie heure.

MANIKIN, eſpece de grand ſinge, qui ſe trouve à la Côte d'Or. Son poil eſt noir & de la longueur du doigt : il a la barbe blanche, & ſi longue, qu'on lui a donné le nom de *Monkeys*, qui ſignifie *Petit Moine*. Les Negres emploient ſa peau à faire des *Fetis*, eſpeces de bonnets dont ils ſe couvrent la tête.

MANIL, arbre aſſez commun en Guyane : il porte ordinairement ſur ſes vieilles branches une réſine qui ſert de bray aux habitans. Elle conſerve aſſez bien le bois qu'on en frotte. Pour l'avoir, il faut quelquefois abattre l'arbre qui heureuſement ſert à d'autres uſages. On le coupe de longueur, on le refend pour en faire des douves de bariques : le bardeau qu'on en fait dure dix ans. *Maiſ. Ruſt. de Cayen.*

MANIMA, ſerpent aquatique du Breſil : il ne ſort que peu ou point de l'eau : il s'en trouve qui ont trente pieds de longueur : il eſt tiqueté de différentes couleurs fort oppoſées entr'elles Les Sauvages diſent que c'eſt delà qu'ils ont pris la coutume de ſe peindre le corps : ils ont une ſi grande vénération pour cet animal, que celui, à qui le Manima s'eſt fait voir, demeure perſuadé qu'il vivra très long tems

MANIPOURIS ou TAPIRETTE, *Tapirus*, eſpece de quadrupede, qui ſe trouve communément dans la Guyane, au Breſil & dans l'Iſle de Maragnan. M. Briſſon en fait un genre qui ne contient qu'une eſpece. Il eſt de la grandeur d'un veau de ſix mois. La figure de ſon corps approche de celle d'un cochon : la partie ſupérieure de ſa tête ſe termine en pointe. La levre ſupérieure, qu'il peut étendre & contracter à volonté, eſt infiniment plus longue que l'inférieure : elle eſt très élevée & ſillonnée dans ſa longueur. Sa gueule eſt garnie de quarante dents; ſavoir, dix *dents inciſives* à chaque mâchoire, & autant de *mollaires*. Ses yeux ſont petits; les oreilles arrondies & pendantes; la queue courte, pyramidale & ſans poils; les jambes à-peu-près comme celles du ſanglier; les pieds de devant garnis chacun de quatre ongles noirâtres; & ceux de derriere de trois ſeulement. Le poil du corps eſt court; dans les jeunes, il eſt de couleur d'ombre brillante, variée de taches blanches; & dans les adultes, il eſt brun ou noirâtre, ſans taches. Cet animal nâge & plonge fort bien, gagne le fond; & quand il a nâgé fort loin ſous l'eau, il en retire ſa tête. Ray (*Quad.* pag. 126) dit qu'il dort tout le jour dans des forêts épaiſſes, & que la nuit il va butiner.

Les Portugais nomment *Anta* cet animal. Sa chair eſt, au goût des Sauvages, ſemblable à celle du bœuf : ils couvrent leurs boucliers de guerre de la peau de ces animaux : ils la préparent en l'étendant en long & en la faiſant ſécher au ſoleil.

Il y a beaucoup d'apparence que le Manipouris eſt le même animal que le Tapihire de Thevet. Ces animaux ne ſont point dangereux : quand on les chaſſe, ils fuient & cherchent à ſe cacher, ils courent encore plus légerement qu'un cerf.

MANIS. *Voyez* LÉZARD ÉCAILLEUX.

MANITOU est le *Didelphe*. Voyez *ce mot*.

MANNE SOLUTIVE, *Manna*. C'est un suc mielleux concret, qui tient beaucoup de la nature du sucre ou du miel, qui se fond & se dissout facilement dans l'eau, d'un goût doux, mielleux, d'une odeur foible & fade. On en distingue de plusieurs sortes, il y en a de couleur blanche ou jaunâtre, il y en a de grasse ou solide, en larmes ou en grains, ou en marrons, enfin selon la forme, le lieu où on la récolte, & les arbres d'où elle sort.

La MANNE DE CALABRE, *Manna Calabra*, est communément en larmes grassettes, d'un blanc blond, d'une odeur de drogue, jaunissant par la suite, & devenant plus glutineuse & un peu âcre. On choisit celle qui est legere, pure, d'un jaune clair & agréable au goût : elle purge mieux que celle qui est très pure & en larmes.

Dans la Calabre & la Sicile; la manne découle d'elle-même ou par incision, de deux sortes de frêne : c'est pendant les chaleurs de l'été que cet écoulement se fait, (à moins qu'il ne tombe de la pluie); la manne sort des branches & des feuilles de cet arbre, & elle se durcit par la chaleur du soleil en grains ou en grumeaux. Les habitans de la Calabre appellent la manne qui coule d'elle-même *Manna dispontana*, & celle qui sort par une incision faite à l'écorce de l'arbre, *Manna forzatella* : on appelle *Manna di fronde*, celle que l'on recueille sur les feuilles, & *Manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

M. Geoffroi, *Mat. Médic.* dit que dans la Calabre, la manne coule d'elle-même par un tems serein, depuis le vingt de Juin, jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des arbres : elle commence à couler vers le midi, & elle continue jusqu'au soir, sous la forme d'une liqueur très claire : elle s'épaissit ensuite peu à peu, & se forme en grumeaux qui durcissent & deviennent blancs : on ne les ramasse que le lendemain au matin, en les détachant avec des couteaux de bois, pourvu que le tems ait été serein pendant la nuit : car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la manne se fond & se perd entiérement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernis-

fés; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains : c'est-là ce que l'on appelle la *manne choisie* du tronc de l'arbre, ou la *manne en sorte des boutiques*.

Sur la fin de Juillet, lorsque cette liqueur cesse de couler, les paysans font des incisions dans l'écorce des deux sortes de frêne; alors il découle encore une semblable liqueur depuis le midi jusqu'au soir, qui se coagule en grumeaux plus gros. Quelquefois ce suc est si abondant qu'il coule jusqu'au pied de l'arbre, & y forme de grandes masses qui ressemblent à de la cire ou à de la résine. On les y laisse pendant un ou deux jours, afin qu'elles se durcissent; ensuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait sécher au soleil : c'est là ce qu'on appelle la manne par incision, *Manna forzatella :* sa couleur n'est pas si blanche, elle devient bientôt jaunâtre, puis brunâtre : elle est toujours remplie d'impuretés.

La troisieme espece de manne, est celle que l'on recueille sur les feuilles du frêne, *Manna di fronde*. Aux mois de Juillet & d'Août vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites goutes d'une liqueur très claire, sur les fibres nerveuses des grandes feuilles, & sur les veines des petites; par la chaleur ces goutes se coagulent bientôt en petits grains blancs de la grosseur du froment. Cette manne est difficile à ramasser, aussi la trouve-t-on rarement dans les boutiques, même en Italie : on l'appelle *manne mastichine* ou *en grains*.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la manne tirée par incision des arbres qui en ont déja donné d'eux mêmes, & celle qui est tirée des frênes sauvages, qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes : on prétend que cette derniere est meilleure que la premiere, de même que la manne qui coule d'elle-même du tronc, est préférable à toute autre. Quelquefois après que l'on a fait l'incision dans l'écorce des frênes, on y insere des pailles, ou de petites branches, & par ce moyen le suc qui coule le long de ces corps, prend en s'épaississant la forme des stalactites pendantes, que l'on

enleve quand elles sont assez grandes. Telle est la manne en larmes de nos boutiques, qui est légere, blanchâtre, pure, d'un assez bon goût, mais qui purge moins que les autres : on la tient bien enfermée dans des boîtes : car le contact de l'air la ramollit ou la fait jaunir facilement.

Après la manne en larmes, on fait plus de cas dans nos boutiques de la manne seche, & en sorte, connue sous le nom de *manne de marême.* On place après celle-là la *manne de Cinesy*, qui est blanche, seche & en petites larmes. Vient ensuite la *manne Romagne* qui est en larmes assez grosses mêlées de marons ou grumeaux & de couleur jaunâtre. Puis la manne de Calabre & celle que l'on récolte dans la Pouille vers Galliopoli près du mont Garganus, appellé aujourd'hui le *Mont S. Ange.* Quoiqu'elle ne soit pas fort seche, & que sa couleur soit un peu jaune, elle n'est pas moins estimée. Enfin la moins recherchée est celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée la *Tolfa* près de Civita vecchia. Cette Manne, quoique séche, est opaque & pesante.

Outre ces sortes de Mannes de l'Italie, nous avons encore celle de France, nommée *Manne de Briançon* ou *du Meleze*, parcequ'elle découle près de Briançon en Dauphiné, de l'arbre qui porte le nom de *Meleze.*

Cette Manne est blanche, en petits grains allongés & de la grosseur du poivre : elle est douce & agréable ; d'un goût de sucre & un peu résineux : on en fait rarement usage à Paris, car elle purge beaucoup moins que celle d'Italie. La Manne de Briançon paroît sur les feuilles du Méleze en différens tems, depuis le 20 de Juin jusqu'à la fin d'Août. On n'en peut faire la récolte que dans des années chaudes & séches ; car il ne paroît point de Manne quand la saison est pluvieuse : on a de la peine à la séparer de la feuille du Meleze, où elle est attachée fortement.

Les paysans vont le matin abattre à coups de hâches les branches de cet arbre ; & les ayant mises par monceaux, il les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc, qui est encore alors trop mou, s'épaissit & se durcit dans l'intervalle de vingt-quatre heures : alors on le ramasse, & on l'expose au soleil pour le sécher entierement.

On fait uſage, en Orient, d'une autre eſpece de Manne, qui vient d'un petit arbriſſeau épineux, nommé *Alhagi* ou *Agul*, & qui croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, autour du Mont Ararat & d'Ecbatanes, & dans quelques Iſles de l'Archipel, même en Perſe, où les Peuples appellent cette Manne *Trunſchibin*, de même que les Arabes la nomment *Thereniabin* & *Trungibin*. Voyez *au mot* AGUL.

On trouve encore de la Manne ſur le pin, le ſapin, le chêne, le genévrier, l'érable, l'olivier, le cedre, le figuier, & ſur pluſieurs autres arbres.

Les diverſes eſpeces de Manne ſont déſignées dans les Auteurs, ſous quantité de noms aſſez différens. On a appellé la Manne, dans les premiers tems, *Miel de l'air* ou *Roſée céleſte*, parcequ'on croyoit qu'elle tomboit la nuit ſur les feuilles de frêne, de la même maniere que Dieu fit autrefois pleuvoir, dans le Déſert, la Manne des Iſraëlites : on a encore appellé la Manne *Huile mielleuſe* ou *Eleomeli*, ou *Sacchar-Alhuzar*, ou *Alaſſer*, ou *Siracon*, *Miel cédrin*, ou du *Mont-Liban*, &c.

Toutes les eſpeces de Mannes purgatives, proviennent de l'extravaſion du ſuc nourricier des arbres, où on les trouve. Il y a des frênes qui en donnent, ſans diſcontinuer, pendant trente ou quarante ans.

La Manne eſt un purgatif très bon & très doux, propre à chaſſer les matieres viſqueuſes des premieres voies : elle convient aux enfans, à tous les malades, aux femmes enceintes & aux vieillards : elle eſt très utile dans les maladies de la poitrine, bilieuſes, inflammatoires ; diſſipe la tenſion du bas ventre, & évacue, par les ſelles, toutes les humeurs groſſieres. Les Médecins praticiens ſavent les cas où il faut joindre à la Manne le tamarin, le ſenné, quelque ſel, &c. Mais dans tous les cas, il faut toujours faire bouillir un peu la Manne, & avoir ſoin, quand on en achete, de ſentir ſi elle n'a pas une odeur aigre ou de levain, ce qui annonce une vieille Manne, & qui eſt d'une qualité bien inférieure, pour ne pas dire défectueuſe.

MANNE D'ALAGIE ou D'ALHAGI. *Voyez* AGUL.

MANNE DE BRIANÇON. *Voyez* MÉLEZE *& l'article* MANNE.

MANNE D'ENCENS. *Voyez au mot* OLIBAN.

MANNE LIQUIDE, est la Manne *Thereniabin*, qui est tombée en une sorte de *deliquium*. Voyez *le mot* AGUL, *& l'article* MANNE.

MANNE MASTICHINE. *Voyez au mot* CÉDRIA.

MANOBI. *Voyez* PISTACHE DE TERRE.

MANOUSE est une sorte de lin qui nous vient du Levant à Marseille. *Voyez* LIN.

MANSARD, nom qu'on donne au Pigeon ramier. *Voyez à l'article* PIGEON.

MANTE ou L'ITALIENNE; *Italica*, *Mantis dicta*, est un insecte qui approche beaucoup du genre des sauterelles; mais dont le corps est infiniment plus effilé. La Mante a des jambes fort longues; elle plie & pose quelquefois les deux premieres l'une contre l'autre, se tenant presque droite: cette attitude qui imite alors celle où nous joignons les mains, a suffi pour en faire un insecte devot, dit M. de Reaumur, *Mém.* 1. *T I. pag.* 19. On lui a fait prier Dieu; le peuple de Provence l'appelle même *Pregue-Dieu*.

On voit diverses sortes de Mante au Cabinet du jardin du Roi.

MANTEAU DUCAL, espece de coquillage bivalve du genre des Peignes: ses deux valves sont également belles, elles sont rouges, bariolées de blanc & de jaune: le travail en est grainé, strié, les bords des oreilles sont orangés & ses contours sont chantournés: cette coquille est fort recherchée dans les Cabinets de Curiosités.

MANUCODIATA: nom que les Indiens ont donné à un genre d'oiseau que nous nommons *Oiseau de Paradis*. Voyez *ce mot*.

MAPAS, arbre laiteux de la Guyane, qui vient très haut & très gros sans être branchu: son écorce est lisse. Le suc de cet arbre mêlé avec une égale quantité de suc de figuier sauvage produit une substance impénétrable à l'eau, une espece de cuir non élastique, qui s'amollit pourtant au feu ou exposé à la grande ardeur du soleil: les Negres emploient le lait qu'ils en tirent pour faire mourir les pians des enfans qui ont souvent bien de la peine à guérir de cette maladie; mais comme le dit très bien M. de Pré-

fontaine;

fontaine, il ne faut s'en servir qu'après que la mere des Pians a disparu : on lave alors les enfans avec la feuille & la racine de Mapas bouilli. Cette attention épargne aux enfans les suites funestes des pians.

Cet arbre au défaut d'autres peut servir à faire des planches propres à couvrir les vases ou les canots qui servent au roucou ou aux différentes boissons. C'est l'Amapa du Perou. *Mais. rust. de Cay.*

MAQUEREAU, *Scomber*, est un poisson de Mer fort connu dans les poissonneries : il est long d'environ un pied, son corps est rond, charnu, épais & sans écailles ; gros comme le poignet : il a le museau pointu, la queue l'est encore davantage & finit par deux ailerons ou nageoires éloignées l'une de l'autre : l'ouverture de sa bouche est assez grande ; les bords du bec sont menus & aigus ; la machoire de dessous entre dans celle de dessus & se ferme comme une boîte : l'une & l'autre sont garnies de petites dents : ses yeux sont grands & dorés, la peau de son dos dans l'eau est d'une couleur jaune de soufre : hors de l'eau quand il est mort, elle est de couleur verte, bleuâtre & argentine au ventre & sur les côtés : son dos est marqué de plusieurs traits noirs en travers ; proche de l'anus, il a une petite nageoire ; sur le dos une pareille, & plusieurs autres plus petites encore, d'espace en espace : il a une autre nageoire au commencement du dos, deux autres aux ouies, & deux au dessous. Aristote dit que les Maquereaux, ainsi que le Thon, frayent au mois de Février : ils font leurs œufs au commencement de Juin : ces œufs éclosent enfermés dans une petite membrane.

Les Maquereaux de l'Océan sont plus grands que ceux de la Méditerranée : la chair de ce poisson est grasse, cependant compacte, sans arrêtes, de bon suc & nourrissante. Les Islandois méprisent ce poisson au point de ne pas vouloir le pêcher : les anciens faisoient, de la liqueur des Maquereaux salés leur *Garum*, saumure fort estimée, & d'un grand prix.

Lemery dit que l'on a donné le nom de Maquereau à ce poisson, parceque dès l'arrivée du printems il suit les petites aloses, qui sont appellées *Pucelles* ou *Vierges*, & les conduit à leurs mâles. Quoi qu'il en soit, le

Maquereau est de l'espece des poissons qui font annuellement la grande route, & semblent, ainsi que les Harengs, s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. M. Anderson. *Hist. Nat. de l'Islande, pag. 197*, dit qu'on lui a assuré que ce poisson passe l'hiver dans le Nord. Vers le printems il cotoie l'Islande, le Hittland, l'Ecosse & l'Irlande, en se jettant de là dans l'Océan Atlantique, où une colonne, en passant devant le Portugal & l'Espagne, va se rendre dans la Méditerranée, pendant que l'autre rentre dans la Manche, où elle paroît en Mai sur les côtes de France & d'Angleterre, & passe de là en Juin devant les côtes de Hollande & de Frise. Cette colonne étant arrivée en Juillet sur la côte de Juthland, détache une division, qui faisant le tour de la pointe, se jette dans la mer Baltique, pendant que le reste, en passant devant la Norwege s'en retourne au Nord. Comme ce Poisson n'est pas propre pour le commerce, & que généralement on n'y fait pas d'attention, l'Auteur dit qu'il lui a été impossible de parvenir à une certitude positive à son égard, & il a été obligé de se contenter du témoignage de deux pêcheurs expérimentés de Hilgeland. On commence cependant à saler ce poisson comme le hareng: nous en avons mangé en differens endroits de l'Ecosse, qui étoit très bon: on choisit le plus gros pour cette opération.

Le Maquereau des Indes a des couleurs vives, une ligne autour du ventre, & une autre qui lui pend depuis la tête jusqu'aux yeux.

Le Maquereau de Surinam est selon Ray le Trachurus du Bresil, auquel les habitans du pays donnent le nom de *Guara-Tereba*: la largeur de sa tête & de son corps est plus perpendiculaire que transversale: son corps est serré, excepté près de l'anus où il est très large: il est quarré vers la queue: les yeux sont petits, l'iris pourpre: il a huit nageoires garnies d'arrêtes, sans compter sa queue, & dix petites nageoires sans arrêtes: on le pêche à Surinam.

On donne le nom de *Maquereau batard* à un poisson nommé, par Rondelet, *Gascanet* & *Chicarou*.

MARACANNA, oiseau du Bresil plus grand que les Perroquets: la couleur de son plumage est d'un gris

tirant sur le bleu : son cri est semblable à celui des Perroquets. Il se nourrit de fruits.

MARACOANI : petit cancre quarré & velu du Bresil : il se promene dans les endroits qui se trouvent à sec après le reflux de la mer : dans tout autre tems il ne sort pas de son trou : sa couleur est rousse. Les habitans du pays en mangent la chair.

MARACOC ou MURUCUJA. *Voyez l'article* GRENADILLE.

MARAIL DES AMAZONES. Nom qu'on donne dans l'isle de Cayenne à deux especes de Faisans cendrés & noirâtres. *Voyez* FAISAN.

MARAIS, *Palus* : nom donné à une certaine étendue de terre noirâtre, poreuse, molle & comme détrempée par de l'eau dormante, qui se corrompt, & putrifie en même tems la plupart des roseaux & autres plantes qui y végetent. Les marais & les étangs different des Lacs, en ce qu'ils peuvent être desséchés.

Les Marais sont souvent en pure perte entre les mains des particuliers, (sinon dans les endroits voisins de la mer, où l'on construit des Marais salans. *Voyez au mot* SEL MARIN.) On pourroit cependant en tirer bon parti, soit en les desséchant par des fossés capables de recevoir l'eau, ou par des canaux, qui la fassent écouler s'il y a de la pente. Ces opérations si naturelles, si faciles, mais si négligées, seroient une source de richesses pour un grand nombre de pays, où l'on a besoin de pâturages ou de tourbieres, &c. Les Provinces-Unies des pays bas peuvent bien servir de modéle à cet égard. *Voyez les mots* TERRE & TOURBE, &c.

La *Mare* est une très grande citerne, souvent aussi profonde que large, que l'on pratique dans une cour ou dans les champs, pour l'usage des bestiaux : son eau est toujours trouble, & d'un goût terreux ou bourbeux : ainsi que toutes les eaux stagnantes : le sol en est argilleux. Les Mares des Marais recouvrent communément des buissons & des mousses, & servent de retraite à une infinité d'insectes, &c.

MARANGOUIN *Voyez* MARINGOUIN *& le mot* COUSIN.

MARBRE, *Marmor*, est une pierre dure, compacte,

susceptible du poli ; blanche ou de différentes couleurs, d'un grain plus ou moins fin, communément demi-transparente, se divisant en morceaux irréguliers. Il y en a de differentes duretés, mais toutes les especes produisent au feu, à l'air & dans les acides, les mêmes effets que la pierre à chaux. La propriété qu'ont quelques-uns d'entrer en fusion au feu ordinaire, ne dépend que des mêlanges de matieres hétérogenes qui s'y trouvent interposées.

Le Marbre, quel qu'il soit, est formé pour la plus grande partie de coquilles marines, de madrepores, & d'autres semblables productions à polypier, également calcaires. Dans les Marbres grossiers on reconnoît toujours ces corps organisés; dans ceux qui sont plus fins on ne les rencontre pas toujours, parcequ'ils sont composés de parties plus atténuées. L'espece de transparence de plusieurs sortes de Marbre appuie cette conjecture, ainsi que celle des Albâtres qui ne sont que des Marbres parasites. Plus les marbres sont fins, plus ils sont susceptibles d'être bien travaillés, sculptés, tournés & polis, ce qui rend en même tems leurs couleurs plus belles & plus brillantes.

La partie liante des grains du Marbre est la même que le gluten de la marne. Les pierres de ce genre, quoique dures dans leurs carrieres, acquierent encore plus de cette propriété, étant sorties sur champ; mais par leur nature, qui donne prise aux impressions de l'air, les Marbres exposés dans les lieux publics, jaunissent, se dépolissent, se crevassent & se détruisent plus ou moins promptement, selon le plus ou moins de parties glutineuses, qui masquent & cémentent les molécules calcaires qui constituent cette pierre.

Les masses de Marbre observent dans leur carriere la même position des lits ou bancs, que les autres pierres calcaires. Lorsqu'on est sûr du dégré de perfection de cette pierre, on suit le filon de la carriere, & à l'aide de la poudre & du levier, on en divise les masses; ensuite on les scie, on les taille avec l'acier, & on les polit avec le sable, la ponce, &c.

Les Lithologistes ont décrit une infinité de diverses especes de Marbre, qui ne varient entr'elles que par

la dureté, l'éclat, la couleur & la grandeur des bigarrures.

Nous ne distinguerons que trois especes générales de marbre; sçavoir,

1°. Le Marbre proprement dit, ou d'une seule couleur, *Marmor unicolor.* Il y en a de blanc; tels sont ceux de Saligno, de Carare, de Padoue, de Gênes, & de Bayonne, celui du Mont Caputo près de Palerme & que l'on appelle *il Marmo corallino blanchio*, l'*Imboscate* du Mont Sinaï, ceux de Paros & d'Antiparos ou de Grece, qui sont aussi fins que certaines especes d'Albâtres, mais trop tendres pour prendre un beau poli. Ces sortes de Marbres blancs sont après le noir les plus legers de tous: d'ailleurs ils sont très propres à la sculpture: les plus belles statues de l'antiquité ont été faites de ce Marbre. On compte encore parmi les Marbres d'une seule couleur, le Marbre gris de Lesbos, le Marbre bleu Turquin de Siri, le Marbre jaune de Numidie, le Marbre rouge du Mont Gedrim, celui qui est appellé le *Verdello* d'Italie, le *Noir* ou *Tufébe* d'Assouad. Les Marbres noirs de Dinant, de Namur, de Barbançon, de Laval, de Pons, sont encore très renommés, ainsi que ceux que l'on appelle la *Brèche de Sauveterre* & le *Porte-or*.

2°. Le Marbre panaché ou mêlangé, *Marmor variegatum.* On y distingue toutes les couleurs précédentes, mais distribuées de maniere à en former des variétés très agréables; telle est la différence qu'on remarque dans les Marbres appellés le *Jaune*, le *Rouge* & le *Verd antique*, la *Brocatelle d'Espagne*, le *Cerf-Fontaine*, le *Seracolin*, &c.

3°. Le Marbre figuré, *Marmor opacum figuratum.* Tels sont les Marbres de Hesse & de Florence, sur lesquels on remarque des apparences d'arbrisseaux, esquisses de villes, de châteaux, de Montagnes, de lointains, &c. On place parmi cette espece de Marbre figuré, ceux dans lesquels on reconnoît encore des Coralloïdes & des coquilles; les Italiens nomment *Lumachella* cette derniere sorte de Marbre.

Lorsqu'on travaille le Marbre noir, il en exhale une odeur de bitume assez désagréable. Cette couleur noire

ne tient pas au feu, elle se dégage & laisse la pierre blanchâtre : les Marbres rouges, colorés par les Métaux, y acquiérent au contraire de l'intensité.

L'on colore aussi des Marbres par l'art, soit à froid, soit à chaud : on en trouve le procédé dans tous les Livres de physique ; ainsi que la maniere de faire le stuc, ce faux Marbre dont on fait aujourd'hui tant d'usage dans la nouvelle Architecture : on en fait aussi des tables, des consoles, des chambranles de cheminées, &c.

MARCASSIN. *Voyez* SANGLIER.

MARCASSITE, *Marchassita.* Ce mot est une expression vague, & non déterminée, dans tous les Auteurs. Selon quelques Minéralogiste, la Marcassite est un corps minéral cristallisé à facettes & sous différentes formes régulieres, d'une couleur pâle, blanchâtre intérieurement, qui tient autant aux pyrites qu'aux métaux & qui differe essentiellement des pirytes en ce qu'il n'est pas susceptible de tomber en efflorescence à l'air, ni de se réduire facilement au feu : ce n'est qu'à force de combustions qu'on parvient à réduire son minéralisateur qui a la propriété de rendre réfractaire la plupart des substances métalliques auxquelles il se trouve souvent uni. En se détruisant dans le feu la Marcassite exhale une fumée d'une odeur d'ail ; sa couleur ordinaire tire sur celle du laiton. *Voyez au mot* PYRITE.

MARECA, est un Canard sauvage du Bresil dont on distingue deux especes : les extrémités des grandes plumes sont blanches dans l'une, & rousses chez l'autre. Leur chair étant rôtie ou grillée teint les mains ou le linge d'une couleur de vermillon sanguin. *Voyez l'article* CANARD.

MARÉCAGE, est un lieu plat & humide, où l'on trouve beaucoup d'*Humus* formée par la destruction des végétaux & des insectes.

MARÉCHAL ou RESSORT, genre de Scarabée dont il y a plusieurs especes : *voyez* RESSORT *& le mot* ESCARBOT.

MARGUERITE, *Bellis.* Plante dont on distingue deux especes, savoir la *Grande* & la *Petite.*

La MARGUERITE GRANDE, *Leucanthemum vulgare*, que l'on nomme aussi *Grande Paquerette* ou *Œil de*

Bouc, a une racine fibreuse & rampante ; elle pousse des tiges hautes d'un pied, droites, anguleuses, velues : ses feuilles sont crenelées & naissent alternativement sur les tiges : ses fleurs sont sans odeur, belles, radiées ; leur disque est composé de plusieurs fleurons de couleur d'or, & la couronne de demi fleurons blancs ; ces fleurons sont soutenus par des calices, qui sont des especes de calotes écailleuses & noirâtres ; leur forme leur a fait donner le nom d'*Œil de Bœuf*. A ces fleurs succedent des semences oblongues, cannelées & sans aigrette. On plante cette Marguerite pour l'ornement des parterres pendant l'automne, & elle tient son rang parmi les fleurs de la grande espece : cette plante vivace se multiplie de semences & de racines éclatées : elle croît aussi sans culture le long des chemins & dans les prés : les feuilles ont une odeur d'herbes, & rougissent légerement le papier bleu.

La Marguerite petite ou Paquerette, *Bellis minor*, croît également partout dans les prés : ses racines sont fibrées ; ses feuilles sont en grand nombre, couchées sur terre, un peu épaisses, velues, arrondies & légerement dentelées. Elle n'a point de tiges, mais elle a beaucoup de pedicules longs, qui sortent d'entre les feuilles & soutiennent de petites fleurs semblables aux précédentes.

Les feuilles, les fleurs & les racines de cette plante sont d'usage : elles sont vulnéraires, déterfives, & diurétiques, très recommandables en boisson dans le crachement purulent & pour resoudre le sang coagulé : les Allemans se servent de la petite Marguerite pour lâcher le ventre des enfans. Cette belle plante fleurit au printems, vers Pâques.

MARIBONSES. Nom que les habitans de Surinam donnent à des guêpes brunâtres, & fort incommodes : elles attaquent & piquent toutes les especes d'animaux qui les troublent dans leur travail. Mademoiselle Mérian dit que ces guêpes feroces sont la peste du pays : elles font de petits nids, dont la construction est admirable, soit pour loger leurs petits, soit pour se mettre à l'abri de la pluie & du vent.

MARICOUPY. Cette plante, qui croît à la Guyane,

n'a point de tiges ; c'est la meilleure de toutes pour couvrir les cases, quand on n'a point d'*Occaye* ni de *Toulouri.* Voyez *ces mots.*

MARIGNONS : *voyez* MARINGOUINS.

MARINGOUINS, sorte de moucherons fort incommodes, qui se trouvent dans les isles de l'Amerique : c'est un insecte fort approchant de celui qu'on nomme *Cousin* en France : il pique fort cruellement après le soleil couché, & avant le soleil levant. Dès qu'il trouve quelque partie du corps découverte, il ajuste son petit bec sur un des pores de la peau & aussitôt qu'il a rencontré la veine, il serre ses aîles, roidit ses jarets, suce le sang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler ensuite que difficilement. Les Maringoins s'annoncent par un bourdonnement.

MARJOLAINE, *Majorana*, plante ligneuse, dont on distingue deux especes principales ; la *vulgaire*, & celle à *petites feuilles.*

La MARJOLAINE VULGAIRE, *Majorana major*, a des racines menues & fibrées. Ses tiges ou rejettons sont hauts de près d'un pied, ligneux, rameux, menus, un peu velus & rougeâtres, autour desquels naissent des feuilles opposées, petites, lanugineuses, d'une saveur & d'une odeur pénétrantes, mais agréables. Ses fleurs naissent en ses sommités, en épis composés de quatre rangs de feuilles velues : à ces fleurs succedent des semences menues, arrondies, roussâtres, & fort aromatiques. Cette plante vient dans les pays chauds de la France : on la cultive dans nos jardins.

La MARJOLAINE A PETITES FEUILLES, *Majorana minor aut nobilis*, ne differe de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus petites & plus odorantes ; c'est l'espece de Marjolaine, que l'on cultive par préférence dans les jardins.

On fait usage des sommités fleuries de ces plantes huileuses & aromatiques : on en mêle dans les alimens, non-seulement pour les rendre plus agréables, mais encore pour corriger ce qu'ils ont de flatueux, ou pour en faciliter la digestion. Cette sorte de plante est excellente pour les maladies des nerfs, pour l'estomac & pour

chasser les vents. Hartman assure que la Marjolaine rétablit l'odorat quand on l'a perdu ; on la prend en sternutatoire.

Cette plante n'est point sujette à se pourrir, ni même à se faner, étant naturellement séche.

MARIPA, espece de chou palmiste, qui croît en Guyane. Son port est admirable par la façon dont il soutient ses feuilles. Une avenue de ce palmiste feroit un très bel effet, dit M. de Préfontaine. Ses feuilles s'emploient pour la couverture des cases ; mais posées en travers, à cause de la fumée : elles se renouvellent d'une année à l'autre ; il n'y a aucun risque aux habitans d'avoir provision de ces feuilles, pourvu qu'on les fende & qu'on les mette à couvert : elles en sont même meilleures à être employées & durent plus long tems. Les graines de cette plante sont couvertes d'une pellicule fort agréable : on en mange beaucoup dans la saison qui les produit. Les Agoutys en sont fort friands. *Mais. rust. de Cayenne.*

MARITAMBOUR. Liane du pays de Cayenne. Son fruit est jaune, & gros comme un abricot. Sa feuille est large & forte : sa tige, fine & déliée comme une ficelle, a de petites vrilles qui retiennent fortement toutes ses parties, & forment un couvert très épais. Sa fleur enchante par sa figure, par son odeur, & par la variété de ses couleurs : c'est la Granadille. *Maison Rust. de Cayenne.*

MARITATACA, animal du Bresil, de la grandeur d'un chat, & assez semblable au furet : il a sur le dos deux lignes qui se croisent, l'une blanche & l'autre brune. Il se nourrit d'oiseaux & de leurs œufs ; mais il est sur-tout friand d'ambre gris, qu'il cherche la nuit le long du rivage de la mer. Il jette une puanteur si vénimeuse, qu'elle est mortelle pour les bêtes, & même pour les hommes, dans les lieux où l'on habite en commun.

MARMOTTE, *Mus Alpinus*, est un petit animal quadrupede, moins grand qu'un lievre, mais bien plus trapu, & qui joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. La Marmotte, dit M. de Buffon, a le nez, les lévres & la forme de la tête comme le lievre, le

poil & les ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat ; les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte, & les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos, est d'un roux brun, plus ou moins foncé ; ce poil est assez rude, mais celui du ventre est roussâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien, lorsqu'elle joue ou quand on la caresse ; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant & si aigu, qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté ; elle a comme le rat, sur tout en été, une odeur forte, qui la rend désagréable. Elle est très grasse en automne, & seroit très bonne à manger, si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très forts.

La Marmotte prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, & presqu'autant que nos animaux domestiques ; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître : elle est, comme le chat, antipathique avec le chien ; lorsqu'elle commence à être familiere dans la maison, & qu'elle se croît appuyée par son maître, elle attaque & mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Cet animal se plaît à ronger tout ce qu'il trouve, meubles, étoffes, il perce même le bois lorsqu'il est renfermé.

Comme la marmotte a les cuisses très courtes, & les doigts des pieds faits à peu-près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, & se tient comme lui aisément sur les pieds de derriere, & elle s'en sert pour porter à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant. Elle mange debout comme l'écureuil ; elle court assez vîte en montant, mais assez lentement en plaine ; elle grimpe sur les arbres, elle monte même entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines : on prétend même que c'est des Marmottes, que le menu Peuple de Savoye a appris à grimper pour rammoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, viande, pain, fruit, légumes, insectes ; mais elles sont plus avides de lait & de beurre, que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober ; continue M. de

Buffon, elles cherchent à entrer dans les endroits où on enferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire, en faisant, comme le chat, un murmure de contentement. Au reste, le lait est la seule liqueur qui leur plaît; elles ne boivent que très rarement de l'eau & refusent le vin.

La Marmotte, qui se plaît dans la région de la neige & des glaces, & qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujette, plus que tout autre animal, à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre, qu'elle se recele dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au mois d'Avril. Cette retraite est faite avec précaution, & meublée avec art : elle est d'une grande capacité, moins large que longue, & très profonde; au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs Marmottes, sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds & leurs ongles paroissent faits pour fouiller la terre, & elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité.

Leur habitation est une espece de galerie, en forme d'Y grec, qu'elles se creusent sur le penchant d'une montagne. Les deux branches ont une ouverture & aboutissent toutes deux à un cul de sac, qui est le lieu de séjour. De ces deux branches l'une est inclinée, & c'est dans cette partie, la plus basse de leur domicile, qu'elles font leurs excremens, dont l'humidité s'écoule aisément au dehors; l'autre branche, qui est la plus élevée, leur sert d'entrée. Il suit de cette construction, que leur domicile est toujours propre & sec : de plus, elles le tapissent de mousse & de foin, dont elles font ample provision pendant l'été. On assure même que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour-à-tour elles servent de voitures pour les transporter : l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue & prennent garde en même tems, que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner

une autre raiſon, dit M. de Buffon; c'eſt qu'habitant ſous la terre, & s'occupant ſans ceſſe à la creuſer, cela ſeul ſuffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en ſoit, il eſt sûr qu'elles demeurent enſemble, & qu'elles travaillent en commun à leur habitation. Elles y paſſent les trois quarts de leur vie, elles n'en ſortent que dans les plus beaux jours, & ne s'en éloignent gueres; l'une fait le guet, aſſiſe ſur un rocher élevé, tandis que les autres s'amuſent à jouer ſur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; & lorſque celle qui fait la ſentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit les autres par un coup de ſifflet, & ne rentre elle-même que la derniere.

Les Marmottes, dit M. de Buffon, ne font point de proviſions pour l'hiver, il ſemble qu'elles devinent qu'elles ſeroient inutiles: mais lorſqu'elles ſentent les premieres approches de la ſaiſon qui les doit engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile; & elles le font avec tant de ſoin & de ſolidité, qu'il eſt plus aiſé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs, que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles ſont graſſes alors; il y en a qui peſent juſqu'à vingt livres; mais ſur la fin de l'hiver elles ſont maigres. Lorſqu'on découvre leurs retraites, on les trouve reſſerrées en boule, engourdies comme les Loirs. *Voyez au mot* Loir, ce que nous avons dit au ſujet de l'engourdiſſement commun à quelques eſpeces d'animaux.

On choiſit les Marmottes graſſes, que l'on trouve ainſi engourdies, pour les manger; on apprivoiſe les plus jeunes. Celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans les lieux chauds, ne s'engourdiſſent dans aucun tems. Les Chaſſeurs ont grand ſoin de ne pas creuſer les retraites des Marmottes dans un tems doux, parce-qu'alors elles ſe reveillent & creuſent plus avant; mais dans les grands froids, on eſt sûr de les ſaiſir engourdies.

Ces animaux ne produiſent qu'une fois l'an. Les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits. Leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans. Les Marmottes ſont des animaux qui paroiſſent particuliérement attachés à la chaîne

des Alpes, où ils semblent choisir l'exposition du midi & du Levant, de préférence à celle du Nord ou du Couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrenées, & dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne. Le caractere de la Marmotte (animal que M. Brisson met dans le genre du Loir, & M. Linnæus dans celui du Rat), est d'avoir deux dents incisives à chaque machoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue longue & couverte de poils, rangés de façon qu'elle paroît ronde. M. Brisson rapporte à ce caractere générique & spécifique, la Marmotte de Bahama; celle du Maryland, Province Séptentrionale de l'Amérique; celle de Pologne, dont nous avons parlé au mot *Bodaque;* celle de Strasbourg, qui est l'Arctomys de la Palestine; le Chomir des Polonois, & le Hamster des Allemands; enfin la Marmotte ordinaire des Alpes, dont nous avons parlé ci-dessus.

MARNE, *Marga*, est une terre communément blanchâtre, composée de craie, de glaise, & d'un peu de sable fin. Selon qu'il entre plus ou moins d'une de ces terres, dans une quantité donnée de Marne, alors elle est ou plus légere, ou moins absorbante, ou plus vitrifiable, ou moins dissoluble aux acides, ou plus ou moins colorée & friable; mais elle est toujours plus solide que la craie. En général une bonne Marne, fait effervescence dans les acides, ce qui décele une partie crétacée: mais lorsqu'elle en est dépouillée, elle paroît tenace, s'endurcit au feu; & étant détrempée avec de l'eau, on en peut faire des vases sur le tour; ceci décele aussi sa partie argilleuse: enfin, on peut séparer la partie sableuse par le lavage; mais si on laisse là glaise, & qu'on la pousse au feu, on en obtiendra une sorte de verre laiteux, ou une porcelaine. C'est dans les Ouvrages de Minéralogie, de Lithogéognosie, & dans le Dictionaire de Chymie, qu'on trouvera ces sortes de détails.

Quant aux différentes couleurs des Marnes, elles ne sont dues qu'aux parties métalliques ou végétales qui y ont été déposées dans l'état de Guhr, avec les autres parties constituantes de cette sorte de terre.

On appelle *Marne pure*, celle qui ne contient que

de la craie & de la glaise très fines, à doses à-peu-près égales; quand la craie y domine, on l'appelle *Marne crétacée*; lorsque l'argille s'y trouve en plus grande quantité, on l'appelle *Marne à Foulons*.

La Marne qui se décompose dans l'eau & à l'air, & qui se fend en lames, est une sorte de *Marne pure*; elle est excellente pour fertiliser les terreins sableux ou arides; si elle contient trop peu d'argille, elle tombe en poussiere. Plus la Marne est argilleuse, mieux elle convient sur les terres épuisées par les ensemencemens; plus la Marne est calcaire & sableuse, meilleure elle est pour les terreins humides & tenaces, ou pour les landes écobuées des bas fonds; car dans les Landes de haut terrein, la Marne argilleuse est préférable. *Voyez le mot* TERRE, *& l'article* FALUNIERES.

La Marne pétrifiable est dans le même cas que l'argille pétrifiable : un sable très attenué domine dans sa composition, & acquiert par la suite du tems, avec le gluten argilleux, une extrême dureté, à la maniere de la plûpart des pierres. *Voyez* CAILLOU.

Enfin la Marne à foulons est celle qui est surchargée de terre bolaire & savoneuse; elle s'étend dans l'eau au point d'y éprouver une sorte de dissolution : elle est feuilletée & se durcit peu à peu au feu; on s'en sert pour fouler les draps.

On donne encore le nom de *Marne* à plusieurs autres sortes de terres, dont on fait usage dans les Arts; mais ce sont pour la plûpart des especes d'argilles blanches: on les emploie pour faire des creusets, des moules, &c. *Voyez* ARGILLES.

A l'égard de la Marne fétide, on doit la regarder comme une espece de pierre puante calcaire, qui se trouve dans les environs des charbonnieres. *Voyez* PIERRE PUANTE.

La Marne se trouve communément en Normandie, en Champagne, à la profondeur de trente, quarante, & jusqu'à cent pieds, quelquefois en pleine campagne; d'autrefois au pié des collines, d'où communément il découle un petit filet d'eau. Elle forme des lits assez horisontaux; on y trouve souvent des cailloux, mais peu de coquilles, sinon en Suisse, en Bourgogne, & en

quelques autres Pays. Les premiers & derniers bancs de Marne, sont les plus graveleux; il semble que cette terre ne soit qu'un dépôt vaseux de la mer, lequel est, dans certains endroits, composé du tritus de coquilles, & d'un limon provenant de la destruction & du récrement des animaux de la mer.

Observations sur la Marne.

L'invention de marner les terres pour les amender, est très ancienne; mais la nature de la Marne, l'espece de terrein, sa situation & ce qu'il doit produire, sont quatre choses qui doivent faire varier dans la maniere d'employer la Marne. Il ne suffit pas d'examiner cette terre en Naturaliste & en Physicien, il importe bien plus de l'envisager en Econome. Adolphe Kulbel, qui a écrit sur les *Causes de la fertilité des Terres*, prétend que l'Alcali, mêlé dans une juste proportion avec la terre, est la vraie cause de sa fertilité; & que la Marne est, sans contredit, de toutes les terres, celle qui contient le plus & qui retient le mieux les alcalis; & c'est à cette propriété qu'il faut, suivant son opinion, attribuer les grands effets de cette terre.

Bernard Palissy, dit qu'on trouve la bonne Marne au dessous de la premiere terre, ou de quelques couches mêlées; & qu'on la distingue par sa couleur jaunâtre ou bleuâtre, par sa solidité, par sa qualité grasse, & par son poids.

Quantité de Laboureurs se persuadent trop aisément qu'il n'y a point de Marne dans leur canton, fondés sur ce que l'on ne découvre pas cette terre à la superficie du sol. Mais dans tout pays où il y a de la craie & de la pierre à chaux, il doit s'y rencontrer de la Marne: pour la trouver, il ne s'agit que de fouiller à une certaine profondeur.

Nous avons eu l'honneur de représenter au Gouvernement, combien il seroit utile d'avoir dans chaque District de ce Royaume, une grande tarriere bannale pour sonder la terre. En perçant le terrein par le moyen de cet instrument, on ameneroit à la superficie du sol, des échantillons des différentes couches de terre, & l'on seroit en

état de faire, à coup sûr, des fouilles & des puits pour en retirer ou de la Marne, ou du sable, ou de la pierre à chaux, ou de la mine, ou du charbon de terre, &c. Par là on connoîtroit à-peu-près les productions souterraines de la France. La dépense d'une telle sonde est peu considérable, & l'utilité en seroit très grande.

Au reste, il n'est pas suffisant de fouiller ainsi la terre: si l'on n'est pas assez instruit pour en distinguer les différentes especes, on les confondra facilement, & l'on prendra du Quartz blanc pour une Marne blanche, dure; ainsi qu'il est arrivé, il y a quelques années, dans une Contrée de ce Royaume, où l'on crut devoir récompenser la sagacité & la découverte du Citoyen qui faisoit un si beau présent à sa Province. Il faut espérer que dans ce renouvellement de paix, le Ministere qui a ci-devant fait de grands frais pour mesurer toute la France, va s'occuper sérieusement d'un point aussi important que celui de l'Agriculture, & faire voyager dans les Provinces des gens éclairés, & dont les talens en ce genre, se seront déjà fait connoître. Ils apprendront aux Laboureurs, qu'au défaut d'une Marne naturelle l'on en peut faire une artificielle avec de la craie & un peu d'argille sableuse; ils leur montreront à en diminuer ou augmenter les proportions pour former le mélange qu'il convient de porter sur une terre, dont la nature est actuellement opposée à celle de l'engrais; ils leur feront voir que l'argille ne convient point à une terre tenace, que la craie n'amende pas non plus une terre calcaire, que la Marne convient toujours dans un terroin pierreux, leger, sablonneux ou graveleux, ainsi que dans un terroir trop meuble, &c.

Quand on veut engraisser un terrein par la Marne, il faut exposer cette terre à l'air par monceaux avant l'hiver; le soleil, la neige, les pluies, les gelées l'attendrissent: au printems il faut écraser au maillet cette Marne, puis la distribuer également & en petite quantité sur le terrein. Il faut encore laisser ces surfaces, ainsi multipliées, quelque tems exposées à l'air, ensuite labourer plusieurs fois à quinze jours d'intervalle, sur-tout quand il a plû. Un tel engrais peut servir pour vingt, & même pour trente ans. La terre produit peu la premiere année,

année ; elle rapporte davantage la seconde ; la récolte est déjà bonne à la troisieme année, & ainsi de suite. Il ne faut donc pas se rebuter d'abord, ni s'exempter pour cela de porter toutes les huit à dix années de bon fumier sur son terrein. *Voyez* pour la maniere de *marner les terres*, ce qui est dit dans le *Corps complet d'Agriculture d'Angleterre* & dans celui de France ; le *Dictionaire des Engrais*, inséré dans le *Journal économique* de Leipsick, *Tom. I & III.* On trouve aussi dans le *Journal Economique* de Saxe, la police du Roi de Prusse pour la maniere de marner les terres.

MAROLY, oiseau passager assez extraordinaire, & qu'on croit être originaire d'Afrique. Il est de la grandeur d'un aigle, & a la forme d'un oiseau de proie ; il a deux especes d'oreilles d'une énorme grandeur, qui lui tombent sur la gorge ; le sommet de sa tête est élevé en pointe de diamant, & enrichi de plumes de différentes couleurs ; celles de sa tête & de ses oreilles sont d'une couleur tirant sur le noir : il se nourrit du poisson qu'il trouve mort sur le rivage de la mer, & bien souvent de serpens & de viperes. On pourroit lui donner le nom d'*Aigle de mer.* Cet oiseau fait son passage aux mois de Septembre & d'Octobre, plutôt que dans un autre tems. Les Persans l'appellent *Pac.*

MARONNIER, espece de Chataigner cultivé. *Voyez à l'article* CHATAIGNIER.

MAROQUIN, nom qu'on donne à la peau de Bouc & de Chevre préparée d'une maniere particuliere. *Voyez à la fin du mot* BOUC.

MAROUTE : *voyez* CAMOMILLE.

MARQUIS D'ANCRE : nom que quelques modernes ont donné à un Scarabée noir, qu'on trouve sur les fleurs : ses fourreaux sont marqués de deux bandes jaunes qui se réunissent.

MARRUBE, *Marrubium*, plante qui a une odeur forte, & dont on distingue deux especes principales ; savoir, le Marrube blanc & le Marrube noir.

Le MARRUBE BLANC, *Prassium album*, a la racine fibreuse ; ses tiges sont nombreuses, hautes d'un pied, quarrées, velues & branchues ; garnies de feuilles opposées deux à deux à chaque nœud, ridées, arrondies,

blanchâtres & crenelées. Ses fleurs, qui naissent en grand nombre autour de chaque nœud, sont petites, blanches & verticillées. Il leur succede quatre semences oblongues.

Cette plante, qui est toute d'usage, vient abondamment sur le bord des grands chemins & des champs, dans des terres incultes & dans des décombres. Ses feuilles sont ameres, astringentes, & ont une odeur fort pénétrante; c'est un des principaux remedes dans l'asthme humoral, dans les maladies chroniques, & pour la suppression des régles & des lochies.

Le Marrube noir ou Balote, ou Marrube puant, *Prassium nigrum*, a la racine vivace, ligneuse & fibrée: il en sort plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, fermes, quarrées, velues, branchues, rougeâtres, garnies de feuilles opposées, semblables à celles de l'ortie rouge, de couleur verte brunâtre, de différentes grandeurs, & d'une odeur très désagréable: ses fleurs sont également verticillées, de couleur rouge; il leur succede à chacune quatre semences oblongues, noirâtres, & contenues dans une maniere de cornet qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a l'odeur de l'ortie puante, elle naît sur les décombres & le long des haies. On ne se sert gueres de cette plante qu'extérieurement, à cause de son odeur fétide, & de sa saveur désagréable. On l'emploie pour déterger & résoudre les tumeurs, pour guérir toutes les galles d'une mauvaise qualité, les dartres & les boutons. Il y a aussi deux especes de Marrube aquatique.

MARS. *Voyez* au mot Planette.

MARSEAU. *Voyez* Saule.

MARSOUIN: *voyez* son article au mot Baleine. Les Chinois donnent le nom de *Chiang-chu* ou de *Porc de riviere* à une espece de poisson qui ressemble assez au *Marsouin*.

MARTAGON: espece de lys à petites fleurs qui vient d'un oignon jaune: il y a cependant des martagons de différentes couleurs, blancs, orangés, pourprés, &c. Le martagon de montagne est à fleurs doubles, pointillées & à trois rangs: *voyez* Lys.

MARTE, *Martes*. Cet animal ressemble beaucoup à

la Fouine ; cependant il a la tête plus grosse & plus courte, les jambes plus longues, & par conséquent il court plus aisément qu'elle. Une marque distinctive des plus sensibles, c'est que la gorge de la Marte est jaune, au lieu que celle de la Fouine est blanche ; le poil de la Marte est aussi plus fin, plus fourni, & moins sujet à tomber que celui de la Fouine. Quelques personnes ont avancé que ces deux animaux étoient de la même espece, & qu'ils se mêloient dans l'accouplement : mais ce fait ne paroît pas prouvé ; car on ne trouve point de métis qui vienne de leur accouplement.

La Marte, originaire du Nord, est naturelle à ce climat, & s'y trouve en si grand nombre, que l'on est étonné de la quantité de fourures de cette espece qu'on y consomme & qu'on en tire. Elle est au contraire en très petit nombre dans les pays tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds ; elle est aussi rare en France, que la Fouine y est commune. La Marte parcourt les bois & grimpe au dessus des arbres : elle vit de chasse & détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs ; elle prend les écureuils & les mulots ; elle mange aussi du miel comme la Fouine & le Putois. Elle differe beaucoup de la Fouine par la maniere dont elle se fait chasser : dès que celle-ci se sent poursuivie par un chien, elle s'enfuit promptement dans son grenier ou dans son trou. La Marte au contraire se fait suivre long-tems par les chiens, avant de grimper sur un arbre ; elle ne se donne pas la peine de monter sur les branches ; elle se tient sur la tige, & de-là les regarde passer. La trace qu'elle laisse sur la neige, paroît être celle d'une grande bête, parcequ'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois.

La Marte s'empare, pour mettre bas ses petits, de ces nids que les écureuils font pour eux avec tant d'art, & elle se contente d'en élargir l'ouverture. Elle met bas au printems ; sa portée n'est que de deux ou trois petits, qu'elle nourrit d'œufs d'oiseaux, & elle les mene ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la Marte comme pour le Renard, le même petit cri d'avertissement. Une preuve

que c'est là haine qui les anime plutôt que la crainte, dit M. de Buffon, c'est qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnaciers : tels que le loup, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil & le lievre.

Les Martes sont aussi communes dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de l'Europe & de l'Asie : on en apporte beaucoup du Canada.

Il ne faut pas confondre la Marte dont nous parlons, avec la Marte Zibeline, qui est un autre animal, dont la fourure est bien plus précieuse. La Zibeline est noire, la Marte n'est que brune & jaune. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la Marte, est celle qui est la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos, jusqu'au bout de la queue.

MARTE DOMESTIQUE : est le nom que l'on donne souvent à la *Fouine*. Voyez *ce mot*.

MARTE-ZIBELINE. *Voyez* Zibeline.

MARTEAU : nom donné à une espece d'*huitre*, dont les replis, la longue queue, & les deux parties d'en haut, ont la figure d'un vrai marteau ou d'une petite enclume : l'extension de ses bras l'a fait appeller *Crucifix* chez les Hollandois : sa couleur brune qui tire sur le violet est assez distinguée. Malgré la bisarrerie des contours de ses écailles, on est étonné de la justesse avec laquelle elles se joignent ; mais elle a cela de commun avec toutes les huitres.

MARTEAU : poisson d'un aspect horrible, fort redoutable aux Mariniers, & qu'on voit communément en Afrique ; il porte en Amérique le nom de *Pantouflier* : on l'appelle aussi *Zygêne*.

Cet animal vorace est une espece de chien de mer, dont la tête plate s'étend des deux côtés, comme celle d'un marteau ; ses yeux qui se trouvent placés aux deux extrémités, sont ronds, grands, rouges, étincelans : en un mot leur mouvement a quelque chose d'effrayant. Sa large gueule est armée de plusieurs rangées de dents fort tranchantes : cette gueule est disposée de maniere qu'elle n'est point embarassée par la longueur de son museau, comme l'est celle du requin : le corps est rond & se termine par une grosse & forte queue. Il n'a point

d'écailles, mais sa peau est très épaisse, marquée de taches: ses nâgeoires sont grandes, fortes, & cartilagineuses. Il s'élance sur sa proie avec une avidité extrême; tout convient à sa voracité sur tout la chair humaine. Malgré sa vitesse, sa force & la crainte du danger, les Negres l'attaquent volontiers & le tuent fort adroitement, & avec d'autant plus de facilité qu'il est plus grand, parcequ'il se remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées: il n'est pas rare d'en prendre dans la Méditerranée: on l'appelle à Marseille *Pesce Jouzio*, *Poisson Juif*, à cause de sa ressemblance avec l'ornement de tête que les Juifs de Provence portoient anciennement. La chair du Marteau est dure, & d'un goût désagréable.

MARTEAU ou NIVEAU D'EAU DOUCE, *Libella fluviatilis*. On donne ce nom à une sorte d'insecte qui a quelque ressemblance avec le poisson de mer, dont il est mention ci-dessus. Ce petit insecte est de la forme d'un T ou d'un niveau; il a trois pieds de chaque côté, sa queue finit en trois pointes vertes: cette queue, ainsi que ses pieds, lui servent à nager.

MARTIN PÊCHEUR ou MARTINET PÊCHEUR, ou ALCYON DES MODERNES, *Alcedo*. Nom donné à un oiseau dont on distingue plusieurs especes.

Le *Martin pêcheur*, dont nous parlons ici, se nomme en latin *Ipsida*. C'est un oiseau qui pese environ dix gros: il a à-peu-près un demi-pied de longueur, à prendre depuis le bout du bec, jusqu'au bout de sa queue, & une envergeure de dix à onze pouces; le bec gros, fort droit, pointu, noirâtre & long de deux pouces, la bouche safranée en dedans; le menton & le milieu du ventre blancs avec quelque mêlange de roux, le bas du ventre & le dessous des aîles roussâtres; la poitrine rousse avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre sale. Il est orné d'une très belle couleur d'un bleu clair argenté & éblouissant sur tout le dos: on y remarque cependant des lignes de noir nuancé. Le sommet de la tête est d'un noir verdâtre avec des taches bleues en travers. Le grand pennage est aussi d'une couleur bleue verdâtre; la queue est courte & d'un bleu obscur; les jambes sont petites, noirâtres par devant & rougeâtres par derriere. Belon dit qu'on lui donne le sur-

nom de *pêcheur*, pour ne pas le confondre avec une espece d'hirondelle nommée aussi *Martinet*, & qui fait son nid au bord de l'eau, comme le Martinet pêcheur.

Lorsque cet oiseau trouve un lieu commode sur le bord de quelque riviere, où il y a un trou creusé de plus de deux pieds de profondeur, soit par des rats d'eau, ou par des racines d'aune, ou par l'eau même, il s'y établit & y couve; il ne quitte pas même ce lieu quand on lui déniche ses petits: il donne à son nid une figure ronde, & il en place l'entrée sur un petit angle éminent. Sa ponte est de six œufs, & souvent il la renouvelle trois fois par an. Comme il nourrit ses petits de poissons, la Nature lui a donné un avantage: quand ils en ont digéré la chair, les arrêtes demeurent entieres & en pelote dans leur estomac, & ils les revomissent en une petite masse ronde, comme un oiseau de proie rend la curée des os & des plumes de l'oiseau qu'il a mangé.

Quoique cet Alcyon se nourrisse de bon poisson, cependant on ne mange point sa chair: lorsque les paysans le dénichent, ils le font sécher, moins à cause de la beauté ravissante de son plumage, que parcequ'ils prétendent que cet oiseau conservé dans un garde-meuble, en éloigne les teignes & toutes sortes d'insectes nuisibles. Sa chair, disent-ils, est incorruptible: mais j'ai malheureusement des preuves du contraire; car tous ceux que j'avois fait préparer, & que j'avois distribués dans ma collection d'oiseaux, ont été attaqués par les teignes. Toutes les autres propriétés qu'on assigne à cet oiseau, ne sont pas moins fabuleuses.

Le *Martin pêcheur* ne pose presque point à terre, non plus que le Piverd, parceque ses jambes sont trop courtes. La femelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle: tous les deux s'aiment tendrement, & sont très fideles l'un à l'autre; pendant la couvaison, le mâle ne cesse d'aller à la picorée & de l'apporter à sa femelle.

Il y a peu d'oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui ci: on l'a nommé *Alcyon*, *Oiseau de glace*, *Oiseau de S Martin*, *Pêcheur du Roi*, *Drapier* ou *Artre*, *Mounier*, *Piverd d'eau*, *Pêche-Véron*, *Merle bleu* ou *Merlot-Pêcheret*, *Virevent* ou *le Puant des Ma-*

telots. Des personnes font sécher le cœur de cet oiseau, l'enferment dans un sachet, & le pendent au col des enfans, dans l'espérance de les préserver de l'épilepsie : la graisse du Martinet est rousse.

L'on voit dans les Cabinets des Ornithologistes d'autres especes de Martin-Pêcheur qui se trouvent à Smyrne, à la Caroline, & à Bengale.

MARTINET : espece d'hirondelle qui a la gorge & le ventre blancs & le dos noirâtre : *voyez* l'article HIRONDELLE.

MARUM, *Marum*, est le nom que l'on donne à deux genres de plantes, dont l'une est le vrai Marum ou Marum de Cortusus, & l'autre est le Marum-Mastich.

Le *vrai Marum*, *Marum Cortusi*, est une plante aromatique de la famille des Chamædris. Nous l'avons rencontrée en abondance dans la Provence, notamment aux Isles d'Hyeres, dans celle qui est appellée Porte-Croz, autour de Toulon, & dans les environs de Grasse. Elle est de la hauteur d'un pied, sa racine est fibreuse; ses tiges sont ligneuses, blanches & velues, comme celles du thym. Ses feuilles sont semblables à un fer de lance, approchantes de celles du serpolet, un peu cotonneuses, d'une saveur fort âcre, & d'une odeur fort aromatique; étant froissées, elles font souvent éternuer. Ses fleurs qui sont entiérement semblables à celles de la germandrée, naissent des aisselles des feuilles : elles sont purpurines : il leur succede à chacune quatre semences arrondies, renfermées dans une capsule qui servoit de calice à la fleur.

On cultive aussi cette plante dans nos jardins; mais on est obligé de l'environner d'une cage de fer, à cause de son odeur qui attire les chats de tous côtés. Elle les rend comme insensés & brulés du feu de la lubricité, de sorte qu'ils mordent le marum, se roulent dessus, l'humectent de beaucoup de salive, & même de leur semence.

Le Marum qui croît dans les pays méridionaux, ne nous parvient qu'entiérement desseché. Cette plante étant distillée avec de l'eau, comme les autres plantes aromatiques, fournit beaucoup d'huile essentielle qui

tient en Hollande un des premiers rangs parmi les céphaliques, les carminatifs, les antiscorbutiques, les antiparalytiques, & les remedes utérins. La poudre ou l'infusion du Marum, produisent quoique plus lentement ces mêmes effets; elle excite prodigieusement à l'amour & convient singuliérement dans la maladie des nerfs : nous en avons l'expérience sur nous-mêmes.

La poudre de Marum mêlée & prise par le nèz avec le tabac, fortifie & purge le cerveau, & rétablit l'odorat.

Le *Marum Mastich*, *Marum Mastich*, est doué d'une odeur assez désagréable; il vient de lui même dans les pays chauds : nous l'avons rencontré dans une terre seche & pierreuse à l'adossement Sud-du-Canigou. Plusieurs particuliers en Espagne le cultivent volontiers dans leurs jardins Cette espece de marum, est une petite plante ligneuse comme la marjolaine, très ramifiée & haute de deux pieds : ses racines sont ligneuses & fibrées : ses feuilles sont assez semblables à celles du serpolet, d'une saveur âcre, & d'une odeur de mastic; près du sommet des rameaux sont de petites têtes cotoneuses, qui les embrassent en maniere d'anneaux : il en sort de petites fleurs blanchâtres, semblables, ainsi que les graines, à celles du thym.

On attribue à cette sorte de *Marum* les mêmes vertus qu'au précédent, mais on en fait plus rarement usage : on préfere même la premiere espece dans la dispensation des trochisques d'Hédicroi, qui entrent dans la grande thériaque.

MASLAC. *Voyez* BANGNE.

MASQUAPENNE est une racine de la Virginie, qui est rouge comme du sang, & qui sert aux Habitans pour peindre leurs armes & leurs ustensiles. Nous ne savons à quelle sorte d'arbre cette racine appartient.

MASSE D'EAU. *Voyez* ROSEAU.

MASSUE DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE; *voyez* MABOUJA.

MASTIC : *voyez au mot* LENTISQUE.

MATE : *voyez* THÉ DU PARAGUAI.

MATRICAIRE ou ESPARGOUTE, *Matricaria*, est une plante qui croît en terre grasse dans les jardins &

dans les terres fortes des champs. Sa racine est blanche & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grosses, roides, cannelées, remplies d'une moëlle fongueuse. Ses feuilles sont nombreuses, d'un verd gai, d'une odeur forte, placées sans ordre, & très découpées. Ses fleurs naissent par bouquets aux sommités des branches, & sont radiées comme celles de la camomille : il succede à ces fleurs des semences oblongues, cannelées & sans aigrettes.

Toute cette plante a une odeur forte, désagréable, & tient un rang distingué parmi les hystériques : elle est sur-tout recommandée pour les lochies retardées, & les regles douloureuses : elle produit utilement tout ce que les amers & les carminatifs peuvent procurer. Son suc exprimé chasse les vers. La Matricaire, ainsi que la Maroute, est un bon préservatif contre l'approche des abeilles & des cousins, car ces insectes n'en peuvent supporter l'odeur : ainsi les personnes pléthoriques, qui sont sujettes à la visite de ces importuns, feront très bien de se munir d'un bouquet de cette plante, lorsqu'elles se promeneront dans les jardins. La Matricaire est une des quatre fleurs carminatives.

MATRICE, *Matrices.* On donne ce nom aux enveloppes des crystaux & d'autres pierres, & à celles des minéraux & des métaux : on le donne aussi à cette partie charnue des femelles des animaux, laquelle est destinée par la Nature, à recevoir, à élaborer, à perfectionner, ou tout au moins à retenir & à loger la matiere séminale.

Les matrices métalliques ou minieres des métaux, sont ordinairement des corps pierreux ou solides, & qui paroissent être le laboratoire souterrain où se combinent les métaux, tant purs que minéralisés. Hoffman prétend que ces matrices existoient avant la formation des métaux qui s'y sont préparés & logés. Stalh doute de cette préexistence, parceque ces matrices, selon lui, sont trop compactes pour pouvoir être pénétrées par les exhalaisons ou vapeurs minérales, qui doivent les féconder en les pénétrant. Peut être étoient-elles plus poreuses & moins dures, avant que d'avoir été pénétrées par les vapeurs, & remplies des filtrations minérales. M.

Bertrand dit que les matrices les plus ordinaires des métaux, sont des fossiles & des minéraux qui ont déja des parties élémentaires des métaux : il y a, dit-il, des matrices générales, comme il y en a de particulieres.

Les générales sont les fentes & les filons qui croisent les couches de roche des montagnes : *voyez les mots* FENTES & FILONS.

Les salbandes ou lisieres, qui soutiennent les filons, doivent encore être envisagées comme autant de matrices. Là se déposent peu-à peu les mollécules métalliques qui circulent avec les vapeurs humides, ou qui s'élevent par les exhalaisons souterraines. Les lisieres les plus molles, comme le spath, dit toujours M Bertrand, étant les plus pénétrables, deviennent aussi ordinairement les plus riches en métaux. Si les lisieres sont dures comme le quartz, la pierre de corne, les crystaux de montagne, alors les particules métalliques sont entraînées ailleurs, ou bien elles s'attachent à la surface des corps moins pénétrables. Peut-être y a t il de certaines terres ou pierres qui sont plus disposées à recevoir telle ou telle espece de métal ; ce qui produiroit alors des matrices particulieres. Ces matrices sont souvent molles & peu compactes avant de recevoir les exhalaisons : elles se durcissent concurremment avec les particules métalliques. Ces matrices paroissent, aux Minéralogistes, très utiles pour la formation & conservation des métaux, parcequ'elles les retiennent dans leur sein, & les préservent de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur ; moyens suffisans pour décomposer, altérer & enlever la mine : enfin ces matrices servent souvent d'intermede, pour la fonte & purification des métaux mêmes. Sur la formation des mines ou métaux, on peut consulter Stalh, dans son *Specimen Becheriarum* ; Neumann, dans sa *Chymie pharmaceutique* ; Henckel, dans plusieurs Ecrits ; Hoffmann, dans sa *Dissertation sur les matrices des métaux* ; Lehmann, dans ses *Traités de Physique*, d'*Histoire Naturelle*, &c. Agricola & Kœnig ont encore dit quelque chose de satisfaisant sur cette matiere.

MAURET ou MYRTILLE : *voyez* AIRELLE.

MAUVE, *Malva*, plante dont on distingue cinq especes, savoir, la *mauve*, la *petite mauve*, la *mauve*

de jardin ou la *rose d'outre-mer*, la *mauve de mer* ou *en arbre*, & la *mauve sauvage*.

La MAUVE, *Malva vulgaris flore majore*, est une plante qui vient d'elle-même le long des haies & des chemins, dans les lieux incultes & sur les décombres. Sa racine est simple, blanche, peu fibreuse; plongée si profondément dans la terre, qu'on a peine à l'en arracher; d'une saveur douce & visqueuse. Elle pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi ou environ, rondes, velues, remplies de moëlle, branchues, & de la grosseur du petit doigt. La plupart sont couchées à terre. Ses feuilles sont presque rondes, un peu découpées, couvertes d'un petit duvet, crenelées à leur bord, & verdâtres. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, formées en cloche, d'une couleur blanchâtre, mêlée de purpurin. A cette fleur succede un fruit applati, orbiculaire, d'un goût fade & visqueux: il renferme des semences menues, qui ont la figure d'un petit rein.

La PETITE MAUVE, *Malva vulgaris, flore minore*. Toutes les parties de cette plante sont plus petites que celles de la précédente: elle rampe davantage à terre; ses feuilles sont moins découpées & plus rondes: elle croît communément en terre grasse, dans les mêmes endroits que l'autre Mauve. Toutes les deux sont d'usage en Médecine: elles contiennent un suc mucilagineux, d'où dépend leur principale vertu adoucissante.

La Mauve étoit autrefois d'un grand usage parmi les alimens: elle tenoit presque le premier rang dans les tables; mais aujourd'hui elle est bannie des cuisines, & reléguée dans les boutiques des Apothicaires. Il y a cependant encore quelques personnes, qui, au printems, mangent, au commencement de leur repas, les têtes & les jeunes pousses de la Mauve avec de l'huile & du vinaigre, comme les asperges, afin d'avoir le ventre libre. L'une & l'autre Mauve humectent, calment, lâchent les urines. La Mauve est la premiere des *quatre plantes émollientes*, qui sont la *mauve*, la *guimauve*, la *violette noire* & l'*acanthe*. Toutes sont également utiles en cataplasme & en lavement. La décoction des feuilles de Mauve calme les inflammations des reins, de la vessie, de la matrice, & des conduits urinaires.

La MAUVE DE JARDIN, ou ROSE D'OUTRE MER, ou ROSE TREMIERE, *Malva rosea*. On la cultive dans les jardins, à cause de la beauté de sa fleur. Sa racine est longue, blanche & mucilagineuse. Sa tige s'éleve à la hauteur d'un arbrisseau : elle est grosse, droite, ferme & velue, un peu branchue. Ses feuilles sont larges, arrondies, velues, dentelées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont belles, amples, faites comme celles de la Mauve commune, mais grandes comme des roses, tantot simples, tantot doubles, communément d'un rouge incarnat, mêlé de blanc : elles laissent après elles un fruit applati, comme une pastille.

Les fleurs de cette plante, bouillies dans le lait, sont un excellent gargarisme anodin, pour les maladies des amygdales & de la gorge : le reste de la plante est vulnéraire & astringent.

La MAUVE EN ARBRE OU MAUVE DE MER, *Malva arborea*, est une espece d'arbrisseau, qu'on cultive aussi dans les jardins. Sa tige est grosse, forte, affermie dans la terre par plusieurs grosses fibres. Ses feuilles sont grandes, arrondies, semblables à celles de la Mauve commune, molles au toucher, comme celles de la guimauve. Ses fleurs sont d'une belle couleur rouge, pareilles à celles des Mauves ordinaires. Il leur succede de grands fruits applatis, comme dans les autres especes de Mauves. Ses feuilles & ses fleurs sont adoucissantes & émollientes.

La MAUVE SAUVAGE OU ALCÉE, *Alcea vulgaris*. Cette plante, qui croît communément dans les champs, differe de la Guimauve & de la Mauve par la découpure de ses feuilles. Sa racine est blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses, hautes de deux pieds & demi : ses feuilles sont découpées profondément, de couleur verte-brune, & velues sur le revers. Les fleurs naissent solitaires, semblables à celles de la Mauve, de couleur de chair : il leur succede des graines noires & velues.

On n'emploie les feuilles & la racine de cette plante qu'au défaut de la Mauve. Les vertus sont à-peu-près les mêmes. La Mauve sauvage convient cependant mieux dans les dyssenteries épidémiques.

MAUVE : *voyez* MOUETTE.

MAUVIETTE ou MAUVIS, espece de petite Grive, que tout le monde connoît, à cause du goût délicieux de sa chair, de son gazouillement, &c : *voyez au mot* GRIVE.

MAYENNE : *voyez* MÉLONGENE.

MAYS : *voyez* BLED DE TURQUIE.

MEANDRITE, *Corallites undulatus*, est une sorte de coralloïde fossile, ordinairement orbiculaire, & qui est marquée par des tortuosités & concavités irrégulieres. Il y en a qui ressemblent à des amas de vermisseaux ; d'autres à des éponges, & d'autres à un cerveau humain. Le Meandrite se distingue facilement de toute autre coralloïde, soit par sa forme singuliere, soit parcequ'il n'est ni lisse, ni étoilé, ni poreux, ni composé de tubulaires. Ses tortuosités vermiculaires, & qui imitent les vagues de la mer, lui sont propres, c'est-à-dire, qu'elles font continuité de charpente. On donne particulierement le nom de *Meandrite* à celui qui est formé de tortuosités, en forme de vermisseaux, ou d'ondes, ou de vagues : on appelle *Mancardrite*, celui dont les tortuosités sont pointues, dont les côtés & les interstices sont profondément rayés & sillonés. Celui qui est avec des tortuosités & des sinuosités plus petites, mais en forme de feuilles de jonc, s'appelle *Jonc coralloïde ;* celui à qui les tortuosités tuberculeuses donnent la figure d'un cerveau, s'appelle *Cérébrite*.

MEAR. Les Negres du Cap Verd en Afrique, donnent ce nom à un poisson de la grandeur & à-peu-près de la figure de la morue. Il est un peu plus épais, mais il prend le sel de même : on en mange beaucoup dans le pays.

MECHOACHAN, *Mechoacanna.* On donne ce nom & ceux de *Rhubarbe blanche* ou de *Scammonée d'Amérique*, à une racine blanchâtre qui se carie facilement, & qui a de la peine à conserver sa vertu pendant trois ans. Dans le commerce, cette racine est en morceaux ou tranches séches, blanchâtres, d'une substance un peu molasse, un peu fibrée, d'un goût douceâtre, avec une certaine âcreté, qui ne se fait pas sentir d'abord ; mais qui excite quelquefois le vomissement. Elle est differente de la racine de Brionne avec laquelle on l'a quelquefois

confondue, en ce qu'elle est compacte & qu'elle n'est pas fongueuse, ni amere ni puante. On l'appelle *Mechoachan*, du nom d'une province de l'Amérique Méridionale, où les Espagnols l'ont d'abord trouvée : on en apporte aussi de plusieurs autres pays circonvoisins, comme de Nicaragua, de Quito & du Bresil où elle naît.

M. Geofroy, (*Mat. Med.*) dit que cette racine n'est connue que depuis l'année 1524, où Nicolas Monard la mit en usage. Marcgrave a été le premier qui a reconnu que la plante du *Mechoachan* est un *Lizeron d'Amérique*, appellé en latin, *Convolvulus Américanus, Mechoanna dictus*, & chez les Bresilois, *Jetucu*. Cette racine est souvent branchue: étant verte, elle est fort grosse & a un pied de longueur : elle est brune en dehors, blanche en dedans, laiteuse & résineuse. Elle pousse des tiges sarmenteuses & rampantes, anguleuses, laiteuses & garnies de feuilles alternes, vertes, & de la figure d'un cœur : les fleurs sont d'une seule piéce en forme de cloches, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement. Les fruits sont noirâtres, triangulaires & de la grosseur d'un pois.

Les Habitans du Bresil ramassent ces racines au Printems, les coupent en tranches ou circulaires ou oblongues, puis les enfilent pour les faire secher. Ayant ôté l'écorce de cette racine, ils l'expriment dans une étoffe, & ils font sécher ce qui se précipite au fond de la liqueur après quelques heures : c'est ce qu'on appelle *lait* ou *Fécule de Mechoachan*.

Avant que l'on sût que la vertu purgative de cette racine se perd par l'ébullition, on l'estimoit fort ; mais on lui a substitué le *Jalap*, qui est aussi une espece de *Lizeron d'Amérique*, qui agît moins lentement & à plus petite dose. *Voyez* JALAP.

Ainsi la réputation du Mechoachan a beaucoup diminué. Au reste il n'est point désagréable ; il purge doucement & sans danger les humeurs épaisses, visqueuses & sereuses de la tête, de la poitrine & des articulations, il convient en substance, dans la goutte, les écrouelles, les maladies vénériennes & dans l'hydropisie : on le prend dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur conve-

nable. Le Mechoachan, qu'on récolte quelquefois en Provence, a beaucoup moins de vertu que celui d'Amérique.

Il paroît que le Mechuacanica, dont Hernandez a parlé, sous le nom de *Tacuache*, est différent de notre Mechoachan ordinaire, en ce que cette racine brule la gorge, & que le Mechoachan est presque insipide.

MECHOACHAN DU CANADA : *voyez* MORELLE A GRAPPES.

MÉCONIUM ou MŒCONIUM. On donne ce nom à deux sustances differentes ; l'une est l'*Opium d'Angleterre* que l'on fait dans ce pays, en faisant bouillir les têtes de pavot. L'autre est une substance excrémenteuse, sans mauvaise odeur, que rend l'enfant immédiatement après sa naissance.

MÉCONITES. On donne ce nom à une pierre calcaire ordinairement grisâtre ou blanchâtre, qui semble formée de l'assemblage de petites pierres arrondies, grosses comme des œufs de poisson ou des graines de pavot : on la nomme quelquefois *Pierre ovaire*.

MÉDAILLE : *voyez* BULBONACH.

MEDICINIER D'ESPAGNE : *voyez au mot* RICIN.

MÉDUSE : *voyez au mot* PALMIER MARIN.

MÉEAREL, est le nom que Nieuhoff donne au poisson *Ubirre* de Laët : son corps est brun, marqué de taches faites en forme de losanges : il mue comme le serpent : la partie antérieure du corps est mince, celle de derriere est du double plus épaisse : son museau est long & presque toujours entr'ouvert ; ses dents sont très pointues. Cette espece de poisson se retire entre les rochers où il s'engraisse ; il est très bon à manger : ceux qui le tuent sont saisis de frayeur, & s'assoupissent quelquefois ; mais ce sommeil se dissipe peu de temps après. Ce phénomene, s'il est vrai, paroît encore plus singulier que l'engourdissement que cause la Torpille.

MÉLANDRE ou MELANDRIN, poisson qui se trouve dans nos mers, & se vend sous le nom de *Sargo* à cause de sa ressemblance avec ce dernier poisson : *voyez* SARGO.

Le Melandre est noir par-tout le corps, & de couleur violette autour de la tête, ses dents sont petites,

aiguës & courbées vers les côtés : du bas des yeux sort une taie faite comme la paupiere des oiseaux, qui lui couvre les yeux & lui nuit fort quand il se bat avec d'autres poissons : mais il n'en veut ordinairement qu'aux pêcheurs ; quand il en voit quelqu'un sur le bord du rivage, il va aussi-tôt l'attaquer & lui mordre s'il le peut les jambes ou les cuisses : ce poisson est assez méchant pour se faire craindre. Sa queue differe de celle du *Sargo*, en ce qu'elle n'a qu'une nageoire : sa chair est molle & d'un assez bon goût. En Languedoc, l'on appelle ce poisson *Cagnot*, & *Pal* à Marseille : c'est une espece de *Chien de mer*.

MÉLANTERIA, nom donné à une terre noire vitriolique, tendre, qui se dissout dans l'eau, la colore, & lui donne une saveur stiptique : c'est une espece de pierre atramentaire, qui se trouve en Egypte & dans l'Asie Mineure : *voyez la Nouv. Mineral. T. II, pag. 314, & suiv.*

MELASSE : *voyez l'article* SUCRE *au mot* CANNE A SUCRE.

MELET ou SANCLÉS, poisson de rivage ou d'étang de mer, fort connu en Languedoc : c'est une espece de *Sardine*. Voy *ce mot.*

MELETTE, Poisson de la côte d'or en Afrique, dont on distingue deux especes, l'une grande & l'autre petite. La chair de la petite espece est très grasse & agréable, soit marinée comme le Thon, soit desséchée comme les Harengs rouges. Les Hollandois en font d'assez bonnes provisions.

MÉLEZE, *Larix.* Les Mélezes ne different point des Sapins : on pourroit même confondre ces deux genres d'arbres ; mais si on veut les distinguer, il faut avoir recours aux feuilles, qui, dans les Mélezes, sortent en grand nombre & par houppes d'une espece de tubercule. Ces arbres portent des fleurs mâles & des fleurs femelles ; mais placées dans des endroits différens du même arbre. Les fleurs mâles sont de petits chatons écailleux ; les fleurs femelles paroissent sous la forme d'une petite pomme de pin ovale, longuette & écailleuse, d'une belle couleur pourpre violette, laquelle contient les semences sous ses écailles.

On

On distingue deux principales especes de Méleze ; savoir, le *Méleze* qui quitte ses feuilles l'hiver, qu'on nomme aussi *Epinette rouge du Canada* ; & le Méleze du Levant, à gros fruit rond & obtus, ou *Cedre du Liban*, dont nous avons parlé au mot *Cedre* ou *Pin du Liban*. Voyez *ce mot*.

Le Méleze qui quitte ses feuilles l'hiver, est un arbre qui devient très grand & très beau, lorsqu'au printems il s'orne de la plus belle verdure. Ses feuilles sont molles & non piquantes. Dans le Dauphiné, & en général dans les Alpes de France, de Savoie & des Grisons, même sur le Mont Apennin, il y a de grandes forêts de Mélezes. C'est sur-tout dans les pays froids, sur le revers des montagnes du côté du Nord, que se plaisent les Mélezes. Ces arbres y ont jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Pour élever ces arbres de graines, il faut avoir soin de les préserver de la grande ardeur du soleil.

Le bois de Meleze est très bon. Le cœur de ce bois est quelquefois rougeâtre, ce qui dépend de l'âge de l'arbre. Les Menuisiers préferent ce bois au pin & au sapin : on en fait de bonne charpente dans la construction des bâtimens de mer.

Dans le Briançonnois & dans le Valais, quand les Mélezes sont dans la vigueur de leur âge, on en tire une résine que l'on fait couler par de petites gouttieres de bois, ajustées à des trous de tarriere que l'on fait aux troncs de ces arbres, environs à deux pieds au-dessus de la terre. Cette térébenthine de Méleze ne découle pas seulement de l'écorce, mais elle est répandue dans le corps ligneux de l'arbre, dans des especes de réservoirs, qui ont quelquefois jusqu'à un pouce d'épaisseur dans les vieux Mélezes : dans les jeunes, c'est tout le bois qui est gras & résineux. C'est depuis la fin de Juin, jusqu'au commencement de Septembre, que l'on va ramasser la térébenthine qui se trouve dans les baquets, le soir & le matin. Un Méleze bien vigoureux, peut fournir, tous les ans, sept à huit livres de térébenthine, pendant quarante ou cinquante ans. Cette térébenthine reste toujours coulante & de la consistance d'un sirop bien cuit. On retire, par la distillation de la

Térébenthine du Méleze, une huile essentielle employée au même usage que celle que l'on retire de la térébenthine du sapin, mais qui n'est cependant pas si estimée. Il reste au fond de la cucurbite une résine épaisse, dont on peut faire du brai gras.

M. Duhamel pense qu'on pourroit tirer des Mélezes du goudron fort gras, en suivant les procédés que nous décrivons *au mot* PIN.

Dans le Briançonnois, où l'on bâtit avec ce bois, les maisons nouvellement bâties sont blanches; mais au bout de deux ou trois ans, elles deviennent noires comme du charbon, & toutes les jointures sont fermées par la résine que la chaleur du soleil a attirée hors des pores du bois. Cette résine, qui se durcit à l'air, forme un vernis luisant & poli, qui est fort propre. Ce vernis rend ces maisons impénétrables à l'eau & au vent, mais aussi très combustibles; c'est ce qui a obligé les Magistrats d'ordonner, par un Réglement de Police, qu'elles seroient bâties à une certaine distance les unes des autres. On n'emploie, pour construire les maisons, que les arbres dont on a retiré la résine.

La térébenthine du Méleze, qui est, je crois, dit M. Duhamel, celle qu'on appelle, à Paris, la *Térébenthine de Venise*, pour être bonne, doit être transparente, de consistance de sirop épais, d'un goût amer, & d'une odeur forte, assez désagréable. On l'emploie, comme celle du sapin, qu'on nomme *Térébenthine claire*, pour les maladies des reins & de la vessie, & pour déterger les ulceres intérieurs; mais elle est plus âcre, & elle est irritante: elle entre dans la composition de beaucoup d'emplâtres, & dans celle de plusieurs vernis.

De toutes les térébenthines que nous ne tirons point de l'Etranger, la plus douce est celle qu'on nous apporte de l'Amérique septentrionale, & qu'on nomme le *Baume blanc de Canada*. Voyez *ce mot*.

Après elle est la térébenthine claire du sapin, puis celle du Méleze; & la plus âcre, est celle que l'on retire des pins. L'écorce des jeunes Mélezes sert, ainsi que celle du chêne, à tanner les cuirs. Les fruits & les feuilles du Méleze sont astringents.

Les Mélezes des Alpes portent, vers la fin de Mai,

lorsque les arbres sont dans le fort de leur seve, de petits grains blancs, de la grosseur des semences de coriandre ; c'est ce qu'on appelle la *Manne de Briançon.* Si on ne la ramasse avant le soleil levant, il dissipe bientôt tous ces grains. *Voyez* MANNE DE BRIANÇON *à l'article* MANNE.

C'est encore sur le Méleze que se trouve le meilleur agaric : on réduit aussi cet arbre résineux en charbon, dont on se sert autour de Bresce & de Trente, pour la réduction des mines de fer.

MÉLIANTE ou FLEUR MIELLÉE, *Melianthus africanus*, est une plante qui croît aux lieux humides & montagneux : elle est rare en Europe ; elle tire son origine d'Afrique : on la cultive dans quelques jardins. M. Hermans, ci-devant Professeur à Leyde, a été le premier qui en a fait mention. Le Méliante croît à la hauteur de six pieds : sa racine est longue, grosse, ligneuse, branchue & très rampante. Sa tige, qui est toujours verte, est de la grosseur du pouce, cannelée, nouée, ligneuse en sa base, solide & rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles de la pimprenelle, mais cinq ou six fois aussi grandes, rudes au toucher, d'une odeur narcotique très forte, d'un goût herbeux, & assez vertes. Ses fleurs naissent en ses sommités, disposées en épi, purpurines, & à quatre feuilles, soutenues par un calice rempli d'une liqueur mielleuse, rouge, d'un goût vineux & fort agréable. A cette fleur succede un fruit en vessie, comme celui de la *Nielle*, membraneux, anguleux, & renfermant, dans quatre loges, des semences oblongues, noires, luisantes comme celles de la Pivoine.

La liqueur mielleuse est cordiale, stomacale & nourrissante.

MÉLICA, nom d'une espece de froment, dont la plante ressemble à celle du roseau ; son tuyau contient beaucoup de moëlle blanche, & il porte en son sommet son fruit, lequel est une espece de grain assez commun en Italie, où les Paysans le font moudre, & en font un pain âpre & grossier : il sert aussi à nourrir les pigeons, & rend leur chair d'un goût exquis.

MÉLILOT ou MIRLIROT, *Melilotus*, est une

plante qui vient en abondance dans les prés, dans les haies, les buissons, parmi les bleds, aux bords des rivieres, même aux lieux rudes & pierreux. Sa racine est blanche, pliante & fibrée, plongée profondément dans la terre : elle pousse une ou plusieurs tiges, à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, cannelées, creuses, foibles & rameuses. Ses feuilles naissent par intervalles, portées au nombre de trois sur une même queue, oblongues, peu dentelées, lisses & d'un verd foncé. Ses fleurs sont petites, légumineuses, disposées en épis longs, jaunâtres, & d'une odeur assez agréable : il leur succede des capsules noirâtres, qui renferment chacune une ou deux semences menues, arrondies & pâles.

Cette plante verte n'a presque point d'odeur ; mais quand elle est séche, elle en a une très pénétrante. Elle est légerement résolutive & carminative : on l'emploie rarement à l'intérieur, mais fréquemment à l'extérieur, à cause de sa vertu anodine & émolliente. On fait, avec ses sommités fleuries, des fomentations utiles pour les douleurs de la matrice, qui viennent après l'accouchement.

On prépare, dans les boutiques, une emplâtre de Mélilot, & une eau odorante de fleurs de Mélilot : elle est assez bonne pour développer & exalter, par ses parties subtiles, les odeurs des autres parfums. Les fleurs de Mélilot sont une des quatre fleurs carminatives. Le meilleur est celui du Royaume de Naples.

MÉLINET, *Cerinthe*, est une espece de grande cynoglose de montagne. Sa racine est blanche : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, succulentes, garnies d'un grand nombre de feuilles oblongues, un peu velues, vertes, bleuâtres, tiquetées de blanc : il s'éleve d'entre les aisselles plusieurs petits rameaux, contournés comme ceux du grand Héliotrope, garnis tout du long de fleurs longuettes & creuses, de couleur diversifiée de jaune, de rouge & de pourpre. A cette fleur succedent deux coques divisées en deux loges, qui renferment chacune une semence grosse, comme celle de l'Ers.

Les abeilles recherchent la fleur de cette plante, parcequ'elles y trouvent beaucoup de cire.

MÉLISSE, *Melissa*. Les Botanistes distinguent plusieurs especes de Mélisse ; mais nous n'en citerons dans cet article, que trois especes d'usage en Médecine ; savoir, la *Mélisse cultivée* ; la *Mélisse sauvage*, & la *Mélisse de Moldavie*.

La MÉLISSE CULTIVÉE OU DES JARDINS, OU HERBE DE CITRON, OU CITRONELLE, OU PONCIRADE, OU PIMENT DES MOUCHES A MIEL, *Melissa hortensis*, est une plante que l'on trouve quelquefois dans les haies aux environs de Paris, mais que l'on cultive volontiers dans les jardins. Sa racine est ligneuse, longue, ronde & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur de deux pieds, quarrées, presque lisses, rameuses, dures & fragiles : ses feuilles sont oblongues, d'un verd brun, assez semblables à celles du baume des jardins, luisantes, velues, dentelées en leurs bords, d'une odeur de citron fort agréable, mais d'un goût âcre. Ses fleurs naissent en Juin, Juillet & Août, dans les aisselles des feuilles ; elles sont petites, comme verticillées, blanches, ou d'un rouge pâle ; elles sont du goût des abeilles. Il succede à cette fleur quatre semences arrondies, jointes ensemble, & enfermées dans le calice de la fleur.

Cette plante se seche pendant l'hiver, mais sa racine ne périt point. Il faut avoir soin de ramasser la Mélisse, pour les boutiques, dans le printems, avant la fleur ; car dès qu'elle vient à fleurir, elle sent la punaise. Elle est cordiale, stomachique, & tellement propre à exciter les régles, que du tems de S. Paulli, les femmes du Nord en faisoient continuellement usage en infusion théiforme, pour se procurer leurs menstrues ; il prétend même qu'il leur suffisoit souvent d'en mettre dans leur chaussure. On s'en sert dans l'apoplexie, & avec succès dans la mélancolie, & les fievres malignes. On tire de cette plante desséchée, une huile essentielle, très utile dans la peste. Les Apoticaires sont dans l'usage de conserver de l'eau distillée de Mélisse pour les potions cordiales & hysteriques. Il ne faut pas confondre cette eau de Mélisse simple avec l'eau de Mélisse composée, nommée aussi *Eau des Carmes* ;

cette derniere est spiritueuse & composée de plusieurs aromates.

On fait avec les jeunes pousses de la Mélisse, pilées & incorporées dans des œufs & du sucre, des especes de gâteaux que l'on fait manger aux femmes, dont les lochies ne coulent pas suffisamment; & l'on fait prendre sa décoction, mêlée avec du nitre, pour remédier aux indigestions ou suffocations qui arrivent pour avoir mangé trop de champignons.

La Mélisse sauvage ou batarde, ou Mélisse de montagne ou des bois, nommée aussi Mélisse puante ou de punaise, *Melissa sylvestris*, croît partout aux environs de Paris & dans les bois : elle differe de la précédente non-seulement par ses tiges, qui sont beaucoup plus basses, moins rameuses; par ses feuilles plus velues, plus longues; par ses fleurs plus grandes, & par son odeur qui n'est point agréable; mais encore par ses racines, qui sont très semblables à celles de l'Aristoloche menue. Cette plante est vulnéraire, & selon M. Tournefort, un très bon remede contre la suppression d'urine.

La Mélisse de Moldavie, *Melissa Moldavica*, est une plante qui croît naturellement en Moldavie, mais que l'on cultive chez nous dans les jardins. Ses propriétés sont, ainsi que sa saveur & son odeur, à-peu-près les mêmes que celles de la Mélisse ordinaire : ses feuilles ressemblent un peu à celles de la Bétoine; ses fleurs sont verticillées, de couleur bleue mêlée de blanc.

MELOCHIA, espece de Betterave d'Egypte, qui est un aliment commun du pays; ses fleurs sont jaunes. Cette plante est connue en France sous le nom de *Jambon*, & se mange préparée comme les Betteraves.

MELOCHITE; *voyez* Pierre Arménienne.

MELOCOROOPALI, est un fruit de la Province Corcopal aux Indes; il est gros comme une poire de coing, & a la figure d'un melon. L'arbre sur lequel il croît, ressemble beaucoup au cognassier. Ce fruit a un goût de cerise fort agréable; il est un peu laxatif pour les étrangers, mais les naturels du pays le trouvent très nourrissant.

MELON, *Melo*. On en distingue de plusieurs sortes. Le Melon le plus ordinaire est une plante cultivée, qui pousse sur terre des tiges longues, sarmenteuses, rudes au toucher ainsi que ses feuilles, qui sont plus petites & moins anguleuses que celles du concombre. Des aisselles des feuilles, naissent des fleurs jaunes, semblables à celles du concombre, un peu plus grandes que celles de la pomme d'amour, nombreuses, dont les unes sont steriles & les autres fertiles. A ces dernieres succedent des fruits d'abord un peu velus, mais qui cessent de l'être en grandissant : leur figure & leur grosseur sont différentes, car les uns sont gros comme la tête, d'autres petits ; les uns sont ovales & lisses, les autres presque ronds, cordelés, ou brodés & cannelés. Les uns & les autres sont couverts d'une écorce assez dure & épaisse, de couleur verte & cendrée ; elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuse, coulante quand le fruit est trop mur, d'une saveur agréable, douce comme du sucre, & qui sent quelquefois le musc. Ce fruit est divisé en plusieurs loges, remplies d'un grand nombre de semences presque ovales & applaties, médiocres, blanches, revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, & contenant une amande douce, huileuse & savoureuse. Les loges qui entourent les semences, & qui font le cœur du Melon, sont composées d'une moëlle liquide, rougeâtre & de bon goût.

La chair du Melon, qui est un fruit d'été, & l'une des productions du potager les plus délicieuses, est humectante, réjouit le cœur & tempere les ardeurs du sang, en un mot, elle fournit un aliment agréable & aisé à digérer, sur-tout quand on le mange avec un peu de poivre & de sel, ou du sucre, & qu'on boit un peu de bon vin par dessus : mais l'excès est dangéreux, il produit des fievres, des vents & des coliques fâcheuses, suivies quelquefois de dyssenteries difficiles à guérir. Les vieillards, & ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, doivent s'en abstenir. La semence du Melon est une des quatre grandes semences froides majeures, & sert également à faire des émulsions rafraichissantes, utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans les difficul-

tés d'urine. On tire de son amande une huile par expression fort anodine, propre pour les âcretés de la poitrine, & pour effacer les taches de la peau.

Nous avons dit qu'il y a des Melons de plusieurs sortes. La premiere est d'une forme ronde, un peu allongée; il est bien cordelé : sa chair est fondante, relevée & délicate; c'est une espece de Melon sucrin. Le second est de la même forme, mais il a les côtes marquées par des enfoncemens : sa chair est plus ferme & n'est pas si délicate. Le troisieme est l'espece la plus grosse & la plus allongée, les côtes en sont plus relevées, l'écorce plus épaisse, la chair ferme & moins exquise que celle des précédens. En général les meilleurs Melons sont ceux dont on tire la graine des pays chauds. Ceux qui réussissent le mieux dans les climats tempérés, sont le Melon François, le Maraiger, le Melon des Carmes, le Langeais, & le Sucrin de Tours.

Culture du Melon.

Le Melon se cultive sur couche dans ce pays-ci. Vers la fin de Janvier on seme la graine de Melon sur une couche un peu chaude, & dans une méloniere très exposée au midi; car il faut nécessairement qu'elle soit à l'abri des vents froids, soit par des murs hauts, soit par des brise-vents faits de paille avec des perches. On doit faire tremper la graine quelques heures avant de la semer, & n'en mettre que trois sous chaque cloche. La plante étant devenue un peu forte, on la transplante sur une autre couche, on l'arrose de tems-en-tems, sur-tout dans les chaleurs, & on lui découvre un peu la cloche dans les beaux jours pour lui renouveller l'air. Dès qu'on n'a plus rien à craindre du froid, on ôte la cloche; on arrose legérement la plante jusqu'à ce qu'elle soit en fleur, puis on coupe les branches à un nœud au dessus de la fleur. Quand le Melon est gros comme le poing, on réduit les arrosemens à un seul en trois jours; & lorsqu'il est parvenu à sa grosseur, on ne l'arrose plus. On connoît que le Melon est mûr, quand la queue veut se détacher du fruit, qu'il commence à jaunir du côté de la queue, & qu'il a une pesanteur considérable. On

en donne aussi d'autres marques à-peu-près semblables, qu'on désigne par ces trois mots latins, *pondus*, *odor*, *scabies*; (le poids, l'odeur & les côtes raboteuses.) Etant cueilli on doit le mettre sur de la paille fraîche dans un lieu sec, & l'y laisser jusqu'à parfaite maturité. Le tems de le manger est lorsque son eau ne coule pas trop abondamment en le coupant, que sa chair est moyennement ferme, demi transparente, son écorce verte en dedans, sa queue amere au goût : s'il est trop odoriférant, c'est une marque qu'il est passé ; s'il rend un son creux, ou qu'il soit léger, c'est une marque qu'il n'est pas mûr, ou qu'il n'a pas d'eau. Il y a des Jardiniers qui prétendent que la graine la plus vieille est la meilleure, & qu'il la faut mettre tremper dix à douze heures dans du fort vinaigre, où l'on a délayé un peu de suie de cheminée, afin que les souris ou les mulots ne l'aillent point manger ; ils ajoûtent qu'il faut mettre ces graines dans le fumier, dont on aura garni chaque trou, deux par deux, à trois pouces de profondeur, & à six de distance les uns des autres ; puis recouvrir la graine avec le fumier, & le fumier avec du terreau sableux, observant de ne pas mêler ensemble les différentes couches. A l'égard des liqueurs préparées, que certains Jardiniers vendent pour macerer & arroser la graine de Melon, afin de la rendre sucrée, &c. il faut un peu s'en méfier.

La culture du Melon exige encore, qu'on remue la terre, qui est entre les trous, tous les quinze jours : il faut aussi avoir soin de supprimer les petites tiges, & de tailler les autres avant la fleur ; arroser souvent le jeune plant, avec une eau qui ne soit pas croupie. La plante étant fleurie, il ne faut retrancher d'autres feuilles, que celles qui commencent à jaunir, ou celles qui tiennent aux branches supprimées par la taille, & non celles qui semblent presque couvrir le Melon. Il faut aussi disposer la taille des tiges, de maniere qu'il ne reste à la plante, que le moyen de donner quatre fruits : c'est là le moment de la seconde taille. La troisieme se fait sur toutes les fleurs, lorsque le fruit est aux trois quarts formé. On conserve au plus deux ou trois des fleurs à fruit, qui

ont la plus belle apparence. Dans toutes les tailles on doit farcler & remuer la terre.

Les couches des melonnieres, doivent avoir les deux bouts exposés, l'un au Midi, & l'autre au Nord ; on les fait au cordeau ; on leur donne un pied & demi de haut, sur trois pieds de large par le bas, & deux pieds & demi par le haut : il faut couvrir le fumier de terreau, & distribuer les cloches en quinconce, sur trois rangs en lignes égales.

Il y a des Jardiniers qui sement maintenant les Melons en pepiniere : pour cela il suffit d'avoir beaucoup de petites corbeilles d'osier fin, ou de jonc à claire voie, en forme d'un grand gobelet de trois pouces de diametre ; remplir ces corbeilles de terreau bien comprimé, & mettre dans chacune deux ou trois graines de Melons ; ensuite en ranger une douzaine sous chaque cloche, remplir les intervalles de terreau, & garantir ces cloches des gelées, avec de grands paillassons, placés en pente du côté du Nord. De cette maniere, sur une couche de six pieds de long, & de deux pieds de large, il peut tenir quinze cloches de quatorze pouces de diametre ; ce qui donnera une quantité de cent quatre-vingts corbeilles, qui seront en état de fournir à un pareil nombre de cloches sur les secondes couches. On a l'art de réchauffer les couches, où le plant semble languir & se dessécher, en y mettant de nouveau fumier de cheval le plus chaud qu'on peut trouver, & le recouvrant de l'ancien fumier sec, afin d'en conserver la chaleur.

Nous avons dit que les fleurs du Melon étoient, ainsi que celles du Concombre, en partie stériles, & en partie fertiles. Les Jardiniers appellent *véritables fleurs*, celles qui contiennent le fruit ; & ils donnent le nom de *fausses fleurs*, à celles qui contiennent les poussieres dans les sommets de plusieurs étamines, adossées & élevées au milieu de la fleur. Les Jardiniers arrachent très-communément ces prétendues fausses fleurs, ce qui, peut-être, est à propos, quand les Melons sont tout formés ; mais ils se trompent beaucoup, quand ils font d'abord main basse sur les fausses fleurs : car ce sont elles qui fécondent les fleurs à fruit. On a des exemples

que des Jardiniers, à force de retrancher d'abord avec soin toutes les fausses fleurs, étoient enfin parvenus à n'avoir aucun Melon.

MELON D'EAU, *Anguria*, *Citrullus dicta*, espece de Citrouille, dont on distingue plusieurs sortes, & dont la graine est tantôt verte, tantôt noire, & tantôt rouge. Les Provençaux nomment celle-ci *Pasteque* : voyez *au mot* CITROUILLE.

MELON PÉTRIFIÉ, ou MELON DU MONT-CARMEL, *Melo Montis Carmel* : nom donné, par plusieurs Naturalistes, à des cailloux caverneux, chambrés, & dont les cavités sont remplies ou tapissées de crystallisations. Ces cailloux, qu'on trouve particuliérement au Mont-Carmel, dans la Palestine, quelquefois en Egypte & en Allemagne, sont une sorte d'Agate en masses arrondies, oblongues, & grosses comme un Melon : on en trouve aussi une espece semblable en France, dans le Dauphiné près de Rémusat, dans un torrent qu'on nomme l'*Aigue* ; mais la base en est argilleuse.

MELONGENE ou MAYENNE, ou MERANGENE, ou AUBERGINE, *Melongena* ; plante dont il y a plusieurs especes. Nous ne décrirons que les especes les plus usitées, soit en cuisine, soit en Médecine ; les autres n'étant que de pure curiosité.

La MELONGENE VULGAIRE, *Melongena fructu oblongo*, a la racine fibreuse, & pousse communément une tige simple, & d'environ un pied de haut, grosse comme le doigt, ronde, rougeâtre, rameuse, couverte d'un duvet peu adhérant. Ses feuilles sont fort amples, assez semblables à celles du chêne, vertes, plissées sur leurs bords, & couvertes d'une poudre farineuse. Ses fleurs sont des rosettes à cinq pointes, blanches ou purpurines, soutenues par des calices hérissés de petites épines rougeâtres, & divisés en cinq segmens pointus : à ces fleurs succedent des fruits oblongs, plus gros que des œufs, solides, lisses, de couleur purpurine verdâtre, doux au toucher, & remplis d'une chair blanche, empreinte de suc, & qui contient des semences blanchâtres, applaties, qui ont le plus souvent la figure d'un petit rein.

Il y a une autre espece de Melongene, dont le fruit

naît bossu, courbé, & ayant à-peu-près la figure d'un Concombre, de couleur jaune ou cendrée, ou purpurine.

M. Tournefort distingue ce genre de plante de la Morelle, par son fruit, qui est solide, charnu & sans cavité; au lieu que celui de la Morelle est mou & plein de suc.

Dans les pays chauds, & particuliérement dans nos Provinces Méridionales de France, on mange ces fruits en salade, ou cuits comme des concombres. Les Habitans des Antilles font aussi bouillir ce fruit, après l'avoir pelé; ensuite ils le coupent par quartiers, & le mangent avec de l'huile & du poivre. Ailleurs on le confit au vinaigre, pour le manger en salade, de même que nos cornichons. En Egypte, dit Belon, on le fait cuire sous la cendre ou dans l'eau, & on le sert journellement sur les tables.

Quoique l'usage de la Melongene ne paroisse pas pernicieux, cependant on ne se sert gueres de sa plante en Médecine qu'extérieurement, dans les cataplasmes anodins & résolutifs, dans les hemorrhoïdes, les cancers, les brûlures & les inflammations: & plusieurs Médecins conseillent, à quiconque aime sa santé, d'en faire peu d'usage; disant que c'est un aliment non-seulement froid & insipide, mais aussi mauvais que les champignons: il excite des vents, des indigestions, & des fievres. C'est peut-être ce qui a porté Ray & Marg-grave à soutenir, contre Jean de Laët, que notre Melongene est la même que le Belingela des Portugais, le Tongu des Habitans d'Angola, & le Macumba de ceux de Congo: & ils ajoutent, que, comme ces fruits approchent des Mandragores, quelques Modernes ont soupçonné que c'étoit une Mandragore mâle; & que s'imaginant qu'ils étoient mortels, ils les ont appellés *Mala insana*.

MEMBRE MARIN ou VIT DE MER, ou VERGE MARINE; en latin, *Mentula marina*, ou *Genitale*: espece de zoophyte, que les Naturalistes ont nommé ainsi à cause de sa ressemblance avec le membre viril. Gesner, Aldrovande, &c. en distinguent deux especes. On prétend que ces zoophytes ne deviennent la nourriture d'aucun poisson; & selon Belon & Ronde-

fer ; on n'en trouve fur le bord des rivages, que dans les lieux où il y a des Patelles & des Ricins. Ils font d'une couleur rouffe, ronds, & quelquefois longs d'un pied ; leur groffeur eft alors celle d'un bras médiocre ; leur corps eft fans os. Ils s'allongent, s'enflent ou fe racourciffent comme les fangfues. Leurs mouvemens font lents ; & dans leur marche ferpentante, ils paroiffent remplis de nœuds. J'en ai trouvé d'attachés à des pierres, fous le grand Baftion de Breft ; ils étoient tellement ramaffés ou racourcis, qu'ils n'étoient pas plus gros qu'un œuf de poule : leur peau étoit dure comme de la corne, ou du cuir ; elle me parut femblable à une coquille cartilagineufe, tranfparente & ridée : la pointe de mon couteau gliffoit deffus, plutôt que de la percer ; mais avec de la patience, je vins à bout de la pénétrer, mais fans pouvoir faire étendre l'animal.

Lorfque ce zoophyte fe remue de fon plein gré, fa peau fe ramollit, ainfi que quand il eft mort. Il a deux efpeces de trompes, d'un pied de longueur ; mais qui ont à peine fix doigts, quand il les retire : c'eft par les cavités ou trous, qui font à ces efpeces de trompes ou cornes, qu'il s'attache fi fortement aux pierres. A la partie antérieure de fa tête, il fait fortir un nombre de fuçoirs capillaires, dont il fe fert pour approcher de fa bouche tout ce qu'il touche. Sa bouche paroît garnie de petits offelets, qui font autant de dents : elle eft affez ample pour y faire entrer d'affez gros coquillages entiers. Ses excremens font mucilagineux, blancs, & deviennent auffi durs que des cordes à boyau. Des Auteurs difent que ce zoophyte a deux trous, un à chaque bout, par lefquels il tire l'eau, & la fait jaillir très haut quand on le touche.

Il y a de ces fortes de zoophytes, qui ont la figure d'une maffe informe, inégale, tubéreufe, percée de plufieurs trous ; d'autres qui font ramaffées, & ont la figure d'un gland

MEMPHITE ou CAMÉE. *Voyez* ONIX.

MENDOLE, *Mœna*, efpece de petit poiffon, marqué à chaque côté d'une tache ronde, noire ou azurée, ou jaune : il eft blanc en hiver & dans le printems ; mais dans l'été, il eft quelquefois varié, par-tout le corps,

de beaucoup de couleurs différentes : il y en a de petits ou gros comme le doigt, & d'autres comme de petits harengs. Ce poisson a le museau pointu, la tête plate, les dents menues, & deux pierres dans la tête. On prétend que quand la femelle commence à s'emplir d'œufs, le mâle change de couleur ; il devient noir, & sa chair est mauvaise & puante : la femelle, au contraire, est meilleure quand elle est pleine. Elle fraie en hiver.

La chair du Mendole est fort agréable & de bon suc; elle est meilleure frite que bouillie : on la conserve souvent dans de la saumure. Ce poisson se nomme à Rome *Menola*, à Marseille *Cagarel*, en Languedoc *Justle*, & sur les côtes de la mer Adriatique *Sclave*.

MÉNIANTHE ou TREFLE DE MARAIS, ou TREFLE AQUATIQUE, ou TREFLE DE CASTOR, *Menianthes palustre*, est une plante qui croît dans les marais & autres lieux aquatiques, en terre maigre. Sa racine est genouillée, longue, blanche & fibrée : ses feuilles sont attachées, au nombre de trois, sur de larges & longues queues, un peu semblables à celle des feves, pour la figure & la grandeur ; quelquefois arrondies, d'autrefois pointues. Il s'éleve d'entre elles une tige, à la hauteur d'un pied & demi, lisse, menue, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine. A ces fleurs succedent des fruits ordinairement oblongs, qui renferment des semences ovales, rousses ou jaunâtres, & d'un goût amer. Cette plante, hors de l'eau, ne dure pas long-tems : elle fleurit en Mai & Juin ; elle varie pour la grandeur, suivant les lieux. La décoction de cette plante est désagréable, mais très propre contre le scorbut, la goutte & l'hydropisie. Le Ménianthe est en très grande réputation en Allemagne, même pour la néphrétique & le crachement de sang.

MENTHE, *Mentha*. Les Botanistes rangent sous ce nom beaucoup de plantes : savoir, 1°. la Menthe commune ou domestique ou herbe du cœur, dont nous avons parlé sous le nom de *Baume des jardins*. Voyez *ce mot*. 2°. La Menthe frisée ou crêpue. 3°. La Menthe à épi & à feuille étroite. 4°, La Menthe aquatique ou le Baume d'eau à feuille ronde. 5°. La Menthe sauvage ou

le Menthastrum. 6º. Les especes de Pouliot, l'Herbe du Coq, &c.

Toutes les especes de Menthe sont carminatives, hystériques, & arrêtent cependant les fleurs blanches, & le cours des regles immodérées ; elles facilitent la digestion, arrêtent le vomissement & corrigent les vices de l'estomac : on préfere la menthe des jardins. Leur odeur tient du baume & du citron : elles out une ressemblance générale.

La *Menthe frisée*, porte aussi le nom de *baume frisé* ; ses feuilles sont plus grandes que celles du baume des jardins, d'un verd noirâtre, plus gaudronnées & comme crêpues.

Cette plante a particuliérement la vertu de résoudre le lait coagulé, & de faire passer le lait aux femmes, si on l'applique en cataplasme sur les mamelles. En Afrique, on en tire par distillation une huile limpide, peu colorée, qui, prise à la dose de huit goutes dans de l'eau, excite singuliérement l'appétit vénérien : quand on porte une goutte de cette huile essentielle sur la langue, il semble qu'on a d'abord la bouche enflammée, mais bientôt après l'on ressent une fraicheur singuliere, qui se distribue par tout le corps, & qui produit à peu-près l'effet que l'on ressent quand l'on avale un morceau de suc imbibé d'æther acéteux : autant cette essence excite à l'amour, autant elle empêche la fécondité. L'huile essentielle de la menthe frisée de notre pays, ne paroît pas produire le même effet que celle de Guinée.

La *Menthe à épi* & à *feuille étroite*, s'appelle aussi la *Menthe Romaine* ou de *Notre Dame*. La position de ses rameaux inférieurs, & celle des feuilles, est en forme de croix, par rapport aux supérieures. Le suc de cette plante bu dans du vinaigre, arrête le hoquet ; ses feuilles trempées dant le lait, l'empêchent de se cailler dans l'estomac.

La *Menthe aquatique* ou *Baume d'eau* à feuilles rondes & rouges, porte des feuilles qui ressemblent assez à celles de la menthe crêpue. On les applique sur le front dans la douleur de tête, & on s'en sert contre les piqures des guêpes & des mouches à miel.

La *Menthe sauvage* ou le *Menthastre* ou le *Baume d'eau à feuille ridée*, a des fleurs semblables à celles du Baume des jardins. M. de Tournefort assure que la prisanne de cette menthe est bonne pour les vapeurs : elle est encore excellente pour les vers.

On cultive dans la plupart des jardins ces différentes sortes de menthe qui croissent naturellement dans les environs de Paris.

MENUISIERES : nom que les paysans donnent aux *Abeilles perce-bois*. *Voyez* au mot ABEILLES.

MER, *Mare*, est cet assemblage immense d'eaux salées qui environnent de tous côtés les Continens, & qui pénetrent en plusieurs endroits dans l'intérieur des terres, tantôt par des ouvertures assez larges, tantôt par des détroits, ce qui forme de petites mers méditerranées, dont les unes participent immédiatement aux mouvemens de flux & reflux, & dont les autres semblent n'avoir rien de commun avec la grande mer, que la continuité du fluide. L'eau de la mer est la plus abondamment répandue dans le monde : elle est ordinairement peu limpide ; étant vue en masse elle paroît d'un bleu verdâtre fort léger ; elle est d'une saveur âcre, amere, salée, d'une odeur marécageuse & comme bitumineuse, qui provoque quelquefois des nausées.

L'eau marine est très pesante ; sa pesanteur spécifique est à l'égard des eaux simples, ce qu'est 73 à 70, c'est-à-dire, qu'un pied cube d'eau de la mer pese 73 liv. tandis qu'un pareil volume d'eau de riviere ne pese que 70 livres ; c'est à cause de cet excès de pesanteur due aux parties de sel marin, dont elle est chargée, qu'elle gêle difficilement, & qu'elle s'évapore à l'air moins promptement que les eaux douces ; c'est encore par la même raison qu'un vaisseau prend une hauteur d'eau moins considérable dans la mer, que dans un fleuve.

Au reste, l'eau des différentes mers, est plus ou moins chargée de sel ; les Navigateurs attestent, que dans la mer du Sud, sous l'équateur, & dans les pays méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, & que l'eau y est plus froide que vers les pays du Nord, & vers les pôles de la terre. La mer des côtes de Hollande contient un neuvieme de sel ; celles des côtes d'Espagne & de la Méditerranée,

Méditerranée, en portent bien davantage. En Suede près de Carlscroon, l'eau de la mer ne contient qu'un trentieme de sel; plus loin, elle est si peu chargée de sel, qu'elle géle en grandes masses. Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland ou du Spitzberg est presque toute couverte de glace. Quant à la salure de la mer, elle est due à des bancs inépuisables de sel qui se trouvent, selon quelques-uns, dans le fond de cet élément, ou à des montagnes immenses de sel qui sont répandues sur la terre, & que les pluies qui se rendent à la mer, dissolvent continuellement.

La couleur foncée qu'ont les eaux de la mer en certains endroits, n'est qu'une suite de la profondeur de cette masse d'eau qui absorbe les rayons de la lumiere. L'eau de la mer rouge roule sur un sable rougeâtre; la mer verte des côtes d'Afrique, abonde en fucus & autres plantes marines verdâtres qui réfléchissent cette couleur: lorsque le soleil se couche, la mer paroît souvent tout en feu en sa superficie, parceque la lumiere de cet astre est portée horisontalement sur tous les flots, qui la renvoient & la réfléchissent en cent façons, ce qui produit le plus bel éclat & les plus riches couleurs. Si la mer est agitée, on voit alors succeder le blanc à la couleur cendrée, le pourpre au blanc, puis le verd faire place au plus bel azur.

On appelle la grande mer *Océan*, & on le distingue par rapport aux quatre points du monde en *Océan Septentrional* ou *Glacial*, *Océan Occidental* ou *Atlantique*, *Océan Méridional* ou *Ethiopien*, *Océan Oriental* ou *Indien*.

On subdivise encore l'Océan en plusieurs mers, qui portent les noms des pays dont elles baignent les côtes; c'est ainsi que l'Océan Septentrional comprend la mer d'Allemagne ou du Nord, une partie de la mer d'Angleterre; celle d'Ecosse, la mer de Dannemark, la mer Baltique, celle de Norwege & la mer de Moscovie. L'Océan Oriental comprend les mers de la Chine, des Indes, de l'Arabie & de l'Archipel. L'Océan Méridional comprend les mers de Zanguebar, des Caffres & de Congo; & l'Océan Occidental contient les mers de Guinée, du Cap verd, des Canaries, la mer Méditer-

ranée, les mers d'Espagne, de France, & des Isles Britanniques. La mer du nouveau Continent se divise en mer du Sud ou Pacifique & en mer du Nord. Celle-ci comprend les mers du Canada, du Mexique, du Bresil, de Rio de la Plata & de la Magellanique; celle du Sud contient la mer du nouveau Mexique ou de Californie, celle du Pérou & du Chili. On donne le nom de *Golfe* aux bras de mer qui s'avancent dans la terre, comme le Golfe de Venise, qu'on nomme mer Adriatique, le Golfe de Lépante de la Morée, le Golfe d'Engia, & le Golfe Arabique. Enfin on donne le nom de *Détroit* ou *Pas* à un canal entre deux terres par où deux mers se communiquent, comme le Détroit de Gibraltar & le Pas de Calais. Ce qu'on appelle *Baie de mer*, est un lieu le long de la Côte, où il y a assez de fond pour s'y retirer, & se mettre à couvert de la tempête.

Nous avons dit que l'eau de la mer est la moins évaporable à l'air de toutes les eaux; cependant c'est de la vaste étendue de l'Océan que s'élevent dans l'athmosphere, ces vapeurs qui, étant condensées, forment les nuages destinés à porter le rafraichissement & la fertilité dans les pays les plus éloignés.

Les petits poissons ne viennent sur les bords de la mer, que dans un tems calme; les gros poissons qui présentent une plus grande masse à l'effort des eaux agitées, sont souvent jettés involontairement sur ses parages. On croiroit à voir la mer agitée & toute écumante, qu'elle va ensevelir les vaisseaux dans ses vagues profondément entr'ouvertes, ou qu'elle va quitter son lit & inonder les terres; mais elle est sujette à des loix qui, en la resserant vers son milieu, la réprimant aussi du côté de la terre.

La mer présente un autre phénomene bien digne d'admiration & de l'étude des Philosophes; elle descend tous les jours de plusieurs brasses, & se retire à plus d'une demie lieue de certaines côtes. Presque tous les jours l'eau de l'Océan est entrainée pendant six heures de suite du midi au septentrion, & s'éleve tantôt plus, tantôt moins sur les côtes: c'est ce qu'on appelle le *flux de la mer*: elle est environ quinze minutes dans la même hauteur: après quoi elle se retire, & continue sa

heures durant à s'abaisser ; ce retour des eaux du Nord au Midi, & de nos côtes vers la haute mer, est ce qu'on appelle le *reflux*. L'eau demeure aussi environ quinze minutes dans son plus grand abaissement, après quoi le flux recommence vers les terres. Cette inaction de deux fois quinze minutes par vingt-quatre heures, fait que le flux de la mer suit le cours de la lune. On prétend que c'est la gravitation de cet astre qui opere ce phénomene sur la mer : aussi est il vrai que l'on a pleine lune & grande marée le même jour. L'illustre Newton attribue cet effet à l'attraction que le soleil & la lune exercent sur les eaux de l'Océan ; c'est dans l'ouvrage de ce grand homme qu'il faut voir la démonstration & l'explication des phénomenes innombrables que présente ce point de physique. C'est aussi dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon (dans le volume de la Théorie de la terre) qu'il faut voir expliqué avec énergie le même phénomene du flux & reflux de la mer. C'est à regret que nous ne pouvons suivre ici ces auteurs : nous nous contenterons de dire que Newton a calculé que la force attractive du soleil, pouvoit élever les eaux de la mer de deux pieds : que l'action de la lune pouvoit être évaluée à dix, & qu'ainsi les forces combinées de ces deux astres, avoient assez d'activité pour les faire monter au moins de douze. La plus grande hauteur des marées, n'est que deux ou trois heures après que la lune a passé au méridien. Les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure, c'est-à dire, de la même quantité dont la lune, par son mouvement propre d'Occident en Orient, arrive chaque jour plus tard au méridien ; elles sont aussi plus fortes ou plus foibles, selon que ce Satellite est plus loin ou plus près de la terre. Elles augmentent à proportion que les cubes des distances diminuent ; & si la lune se trouvoit à une distance de moitié moindre, le flux qu'elle occasionneroit, seroit huit fois plus grand. Les marées sont plus grandes dans le même mois aux environs de la nouvelle & de la pleine lune, que dans les quadratures. Elles sont en général plus grandes en hiver qu'en été, aux tems des équinoxes, qu'aux tems des solstices : ces fortes marées précédent l'équinoxe du printems, & succedent à celui de

l'automne. Les bancs de sable, les détroits, les golphes, la profondeur & la largeur des mers, les vents, &c. peuvent occasionner dans les marées des variations, qui ne sont soumises, ni à l'action du soleil, ni à celle de la lune. Les lieux situés au méridien n'éprouvent point le flux qui dépend du passage de la lune au méridien, mais celui qui est occasionné par la révolution périodique de cette planette.

Les Marins & les habitans des côtes maritimes donnent le nom de *marées* à ces mouvemens de *flux* & *reflux* : ils nomment *morte-eau* le tems où la marée monte le moins & s'abaisse le moins. Peu de personnes sont encore d'accord sur le méchanisme qui opere si constamment ces alternatives régulieres du flux & reflux. On ne connoît gueres mieux ce que l'on appelle les *courants* de la mer ; ces torrens secrets qui entrainent trop fréquemment les vaisseaux, & dont les effets sont souvent funestes. M. Mead, Anglois, vient de publier que la cause de ce phénomene dépend d'un mouvement de la mer, tendant de l'Equateur aux pôles, ou au moins le long des côtes. Son systême est fondé sur l'opinion où il est, que le Malestron & autres goufres de l'Océan septentrional, sont des embouchures de canaux intérieurs qui communiquent à des endroits placés sous l'Equateur: cependant par la relation que l'Evêque Pontoppidan donne du Malestron, il y a lieu de croire que ce gouffre n'est pas un passage souterrain.

Quoi qu'il en soit, les grandes marées nous procurent des avantages très certains ; elles repoussent l'eau des fleuves, la font remonter bien avant dans les terres ; & en rendent le lit assez profond, pour qu'un vaisseau puisse arriver aux portes des grandes villes. Les navires attendent ces crues d'eau si commodes, ils en profitent pour arriver ou pour sortir de la rade, sans toucher le fond, & sans courir le risque de s'ensabler. Nous donnerons au mot SEL MARIN, l'art de retirer le sel de la mer ou des fontaines salées ou marais salans. Il seroit à désirer qu'on eût aussi l'art de dessaler par des voies commodes & non dispendieuses l'eau de la mer, au point de la rendre potable. Quelle ressource ne seroit-ce pas pour les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages!

Le célebre Halles a beaucoup travaillé ſur cette matiere : on voit ſes recherches dans un de ſes ouvrages. De tous les moyens, le ſeul par lequel on puiſſe parvenir à la deſſaler : c'eſt la voie de la diſtillation. Un célebre Médecin de la Faculté de Paris eſt actuellement occupé à travailler ſur cet objet, par ordre du Gouvernement.

MER LUMINEUSE : c'eſt un phénomene des plus riches, & commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue ſur les eaux, les fait bouillonner, & ſemble pendant la nuit les mettre en feu, le vaiſſeau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe dans le ſillage un long trait de lumiere. La mer eſt beaucoup plus lumineuſe aux environs des Iſles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan : auſſi M. Godeheu ſe trouvant ſur ces mers, en profita-t-il pour obſerver la véritable cauſe de cet éclat lumineux, ainſi qu'il l'a détaillé dans un mémoire imprimé dans le troiſieme tome de ceux qui ont été préſentés à l'Académie. La mer, dont la ſurface étoit foiblement agitée, lui parut couverte de petites étoiles ; chaque lame qui ſe briſoit répandoit une lumiere très vive, & ſemblable pour la couleur à celle d'une étoffe d'argent électriſée dans l'obſcurité ; le ſillage du vaiſſeau étoit d'un blanc vif & lumineux parſemé de points brillants & azurés.

Il a appris, par des obſervations réitérées, que la mer dans les endroits où elle étoit la plus lumineuſe, étoit parſemée de petits animaux vivants, non ſeulement lumineux, mais qui laiſſoient échapper de leur corps une liqueur huileuſe qui ſurnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumiere vive & azurée. Ces animaux ne ſont viſibles, qu'à l'aide d'une forte loupe, & la liqueur qu'ils répandent, reſte ſur le filtre par lequel on paſſe l'eau de la mer, qui demeure par là privée de toute lumiere. Cette obſervation rentre dans le ſentiment de MM. Viannelli & Nollet, qui attribuoient cette lumiere à des inſectes lumineux : elle n'eſt point contraire non plus à celui de M. le Roi imprimé dans le même volume, qui attribuoit cette lumiere à une matiere phoſphorique, que l'air, ou même d'autres li-

queurs, peuvent mettre en jeu. Les huiles de plusieurs poissons, telles que de la *Bonite*, par exemple, paroissent avoir la propriété d'être lumineuses, sur-tout lorsqu'on les agite. *Voyez* VER LUISANT & SCOLOPENDRE MARINE.

J'ajouterai à ces exemples & citations, le phénomene que j'observai le 19 Juillet 1762, étant au Port de Cettes en Languedoc. Il fit ce jour là une chaleur excessive. J'avois, depuis long-tems, formé le projet de faire quelques observations sur la plus ou moins grande facilité de nâger dans la mer ou dans l'eau douce, & de découvrir si l'eau, qui touche au sol de la mer, est plus fraîche que la superficie de cet élément. J'engageai M. Ortez, alors mon Compagnon de voyage, à faire ces observations en commun. Nous fûmes au rivage sur les dix heures du soir; puis étant déshabillés, on se mit à l'eau jusqu'au col: on essaya de plonger entierement; ensuite on sonda, avec la jambe & les bras, laquelle des deux surfaces étoit plus tempérée, & l'on reconnut sensiblement qu'autant la superficie de la mer étoit froide, autant le fond en étoit chaud. Notre principale observation se porta aussi-tôt sur un autre phénomene, que voici: toutes les lames d'eau nous sembloient étinceler à mesure que nous les brisions en nâgeant. Je frottai mes mains & mes cuisses hors de l'eau, & j'en tirai aussi des especes d'étincelles: j'agitai fortement les cheveux de M. Ortez, qui parurent aussi-tôt comme autant de vergettes lumineuses; je fis déshabiller mon domestique, & lui dis de se frotter aussi, avant de se baigner dans la mer; mais il ne put produire sur lui le même effet qu'il remarquoit sur moi. Je m'avisai de le tirer par le bras: quelle fut notre surprise, lorsque je vis l'image de ma main entiérement tracée sur ce bras, comme si c'eût été un crayon phosphorique qui l'eût imprimée; enfin il se mit à l'eau, & je le fis nâger pour l'examiner à mon aise; l'on auroit dit d'un homme de feu qui se débattoit dans l'eau; nous primes du sable & des fucus dans le fond de la mer, & en frottant ces corps, ils parurent également phosphoriques. Je plongeai un mouchoir blanc dans l'eau, & le retirai tout couvert, comme de petites étoiles, ou de points brillans & azurés,

qui sembloient s'écraser, s'étendre par le frottement, & former des plaques lumineuses. De retour au logis, je me fis apporter une bougie allumée, mais je ne pus rien distinguer sur ce mouchoir. Le lendemain, de grand matin, je fus tremper dans la mer un second mouchoir, que je repliai bien soigneusement ; & quand le jour fut favorable, je pris ma loupe, & je crus reconnoître, sur la toile du mouchoir, des atômes informes, immobiles & bleuâtres : je descendis dans la cave pour éprouver s'ils ne reluiroient pas mieux qu'au jour ; mais tout le beau phénomene étoit détruit.

MER MORTE : *voyez* ASPHALTIDE.

MERCURE : *voyez au mot* PLANETTE.

MERCURE ou VIF ARGENT, *Mercurius aut Hydrargyrus*, est une substance métallique, particuliere, sans ténacité ni consistance, froide au toucher ; mais ordinairement fluide & coulante comme du plomb tenu en fusion. Le Vif-argent se divise au moindre effort en un grand nombre de particules sphériques. Lorsqu'il est pur, il coule sans faire de traînée sur le papier. Sa couleur est blanche, brillante, argentine ; il est entiérement opaque & réfléchit les objets comme une glace. Le Mercure purifié est, après l'or & la platine, le plus pesant des métaux & des demi-métaux ; il pese quatorze fois plus que l'eau, & huit cens quarante fois plus que l'air. Un volume d'argent vif, mis dans un vase, peut supporter un volume de fer plus considérable d'un tiers, sans qu'il s'y précipite. Un pied cube de Mercure pese neuf cens quarante-sept livres : *voyez la pesanteur spécifique des Métaux, au mot* MÉTAUX.

Le Vif-argent est une substance métallique particuliere : ce n'est point un métal, puisqu'il est volatil, qu'il se dissipe dans le feu, même au degré de l'eau bouillante, & qu'il manque de fixité & de ductilité. MM. Grischow & Braun Académiciens de St Pétersbourg, ne sont parvenus en 1760, à fixer le Mercure au point de le rendre malleable & de la consistance du plomb, qu'en employant un froid artificiel de 186 degrés & deux tiers (selon la division de Reaumur). Le Mercure n'est point un demi-métal en ce qu'il n'est point combustible. Doit-il être regardé comme une substance métallique seule

de son espece ? Ou seroit-il un monstre dans l'ordre des demi-métaux, comme l'est la platine dans l'ordre des métaux ?

Le Mercure s'amalgame avec presque tous les métaux & demi-métaux qu'il ronge : l'or & l'argent sont les substances sur lesquelles il produit ce phénomene par excellence, &c.

Le Vif-argent se trouve dans ses mines propres & particulieres, en Italie, en Hongrie, dans le Frioul, à Hydria en Esclavonie, à Almandens en Espagne, en Chine & à Chalatiri dans le Potose, &c. S'il est fluide, on le rencontre dans des drusen : s'il est intercepté dans de la pierre, il forme des filons inclinés, & plonge très profondément en terre ; on en a tiré à plus de neuf cens pieds de profondeur.

On donne le nom de *Mercure Vierge* au Vif-argent fluide, coulant, sans mêlange, que l'on trouve dans des matrices terreuses ou pierreuses, mais dont on peut le séparer par le moyen d'un ruisseau d'eau courante ou par des cribles, ou des égoutoirs faits exprès, ou par le feu. Il est souvent difficile de le retirer tout fluide des entrailles de la terre, car il s'infiltre facilement & en peu de tems dans des fentes terreuses ou pierreuses, ensorte qu'on le perd souvent de vue, quand on croit être en état de l'obtenir entierement. Pomet & Lemery disent que ceux qui travaillent à retirer ce minéral fluide de ses mines, ne vivent pas long-tems, & qu'ils sont bientôt paralytiques & meurent tous hectiques. On en attribue la cause aux vapeurs mercurielles qui affectent le genre nerveux : heureusement que l'on ne condamne aujourd'hui aux travaux de ces sortes de mines, que des criminels.

L'on appelle *Mercure minéralisé* celui qui est tellement attenué, divisé & dispersé, soit dans le quartz, soit dans le schiste, &c. qu'on a de la peine à l'y reconnoître, sans le secours de la loupe, & sur-tout celui qui s'est combiné avec le soufre, avec lequel il forme une masse rouge, nommée *Cinabre*, Voyez *ce mot*. On donne à cette sorte de vif-argent le nom de *Mine de mercure rouge*.

Le Naturaliste qui voyage, & qui aura de forts soupçons qu'il doit exister dans tel ou tel lieu une mine de

Mercure, a une expérience facile pour s'en assurer; il suffira de faire rougir une brique qu'on couvrira d'une demi-ligne d'épaisseur de limaille d'acier ou de pierre de chaux calcinée, on posera la prétendue mine de Mercure sur cette limaille & on couvrira le tout d'un verre à boire renversé. Dès que la mine aura reçu une chaleur suffisante; le Mercure, s'il y en a, s'élevera & s'attachera au verre en vapeurs blanchâtres qui se condenseront bientôt en gouttelettes.

C'est par le moyen du Mercure que l'on met les glaces au tain, qu'on applique l'or sur le cuivre, & que l'on traite certaines mines d'or & d'argent. Le vif-argent sert encore à faire des thermometres, & le cinabre factice ou le vermillon si utile en peinture. On l'emploie en Medecine pour purifier la masse du sang & pour guérir les personnes attaquées du mal vénérien. Quelques personnes font passer le Mercure à travers d'une peau de chamois pour reconnoître s'il n'est pas altéré: quoiqu'allié au plomb ou au bismuth ou à l'étain, il y passe également; mais il fait alors une trainée quand on en verse sur un plan incliné.

On nous envoie le Mercure par la voie de Hollande & de Marseille dans des sacs nommés *Bouillons*, du poids de cent soixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ces bouillons sont faits de cuirs doubles de mouton, liés & enfermés dans des barils de bois, dont les interstices sont remplis de son & de sciures de bois ou de paille hachée menu : *voyez la Nouvelle minéralogie pour la maniere d'exploiter & de purifier le Mercure, t. II, p. 80 : ainsi que pour la réduction du Cinabre.*

MERCURIALE, *Mercurialis*, plante dont on distingue plusieurs especes: nous décrirons ici les plus communes, & en même tems les plus usitées.

La Mercuriale male, ou Foirole, ou Vignoble ou Vignette; *Mercurialis mas*, est une plante qui croît par-tout le long des haies, des chemins, dans les cimetieres, dans les jardins potagers, les vignobles & autres lieux humides & ombrageux. Sa racine est tendre, fibreuse & annuelle: elle pousse des tiges hautes d'un pied, anguleuses, genouillées, lisses & rameuses: ses feuilles ressemblent assez à celles de la pariétaire,

elles sont oblongues, pointues, verdâtres, dentelées en leurs bords, d'une saveur nitreuse ammoniacale nauséabonde. Il sort de leurs aisselles des pédicules courts & menus, auxquels sont attachés des fruits à deux capsules, en forme de testicules, rudes & velues & contenant chacune une semence arrondie.

La MERCURIALE FEMELLE OU A ÉPI, *Mercurialis fœmina*, ne differe de la précédente, que par ses fleurs qui sont ramassées en épi, & qui ne sont suivies d'aucun fruit ni semence. Ainsi on devroit changer les noms de ces deux especes de Mercuriale; car celle en épi, qui porte des fleurs à plusieurs étamines, soutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, est précisément la fécondante, c'est-à-dire, la *Mercuriale mâle*, & celle qui porte la graine est la *Mercuriale femelle*: on voit par-là combien étoit fausse l'idée de quelques anciens qui croyoient que la Mercuriale, qu'ils appelloient *mâle*, étoit propre à faire engendrer des garçons, & que celle qu'ils appelloient *femelle* étoit propre à faire engendrer des filles.

Les fleurs de la Mercuriale paroissent au printems, & la plante périt ordinairement pendant l'hiver. La Mercuriale est une des cinq plantes émollientes: elle convient dans l'hydropisie, les pâles couleurs, les rétentions d'urine, & pour pousser les vuidanges.

MERCURIALE SAUVAGE ou CHOU DE CHIEN, *Cynocrambe vulgaris*, est une autre espece de Mercuriale, qu'on distingue encore en mâle & femelle.

La MERCURIALE MALE SAUVAGE, *Mercurialis canina mas*, a des tiges longues d'un pied, creuses, rampantes, nouées, sans rameaux, purpurines du côté de la terre. Ses feuilles sont lanugineuses & semblables à celles de la Mercuriale précédente. Il sort des aisselles des feuilles, des pedicules, qui portent de petites fleurs à plusieurs étamines, soutenues par un calice à trois feuilles de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent rien après elles. Lemeri dit que les fruits naissent sur des pieds qui ne fleurissent pas; ils sont assez semblables à ceux de la précédente espece.

La MERCURIALE FEMELLE SAUVAGE, *Mercurialis canina fœmina*, differe de celle qu'on appelle mâle, par

les mêmes propriétés que nous avons exposées en parlant de la Mercuriale ordinaire.

La Mercuriale sauvage produit des effets aussi dangereux que ceux du *Ricin palma Christi*. Voyez *ce mot*.

MERDE. *Voyez* EXCREMENT.

MERDE DE CORMARIN ou ÉCUME DE MER. Des Auteurs ont donné ces noms à une substance poreuse, & dure, qui se trouve sur les rivages de certaines mers. Dioscoride en a décrit cinq especes, dont Lémery fait mention au mot *Alcionium* : mais c'est un corps produit par le travail de certains insectes ou *Polypes de mer*. Voyez *ce mot & celui d'*ALCYONIUM.

MERE ou MATRICE D'EMERAUDE. *Voy.* PRASE *& le mot* EMERAUDE.

MERE DE GIROFLES, *Antophylli*. Voyez *au mot* GIROFLES.

MERE DE PERLES. *Voyez au mot* NACRE DE PERLES.

MERE DE TURQUOISE. *Voyez au mot* TURQUOISE.

MÉRIS ou MAITRE. *Voyez* ÉVERTZEN.

MÉRISIER. *Voyez à l'article* CERISIER.

MERLAN, *Merlangius*, C'est un poisson de la mer Oceane, long d'un pied, quelquefois davantage, & qui eu égard à sa grandeur, est menu, sur-tout vers la queue, car il est plus gros vers la tête. Cet animal si connu dans nos poissonneries, a la tête & le corps applatis sur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en dessus quand la bouche est fermée, le dos convexe, l'anus fort voisin de la tête : tout le corps est d'une couleur blanche argentée, mais le dos est plus foncé ou grisâtre ; les écailles sont petites, arrondies & blanches ; la machoire superieure avance au delà de l'inférieure, de sorte que quand la bouche est fermée, les dents supérieures outre-passent la machoire inférieure. Il y a encore d'autres rangs de dents inégales, placées intérieurement à la machoire supérieure : le palais est tapissé de quelques osselets, les uns ronds, les autres dentelés. On trouve dans l'endroit le plus ample & le plus épais de sa tête, proche de la cervelle, deux petits os, allongés, blancs, assez minces : les yeux

font grands, situées aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & transparente, dont l'iris est de couleur argentée, & la prunelle grande, bleuâtre. La membrane des ouies est composée de chaque côté de sept arrêtes : la machoire inférieure n'a point de barbillons, mais elle est tiquetée de neuf points au moins de chaque côté. La ligne laterale de ce poisson est noirâtre & approche beaucoup plus du dos que du ventre : on remarque aussi une tache noirâtre à la naissance des nageoires pectorales qui sont grises : les nageoires du ventre sont blanches & situées plus en devant que celles de la poitrine. Il y a trois nageoires sur le dos, deux près de l'anus : la queue est égale & noirâtre à son extrémité : le Merlan a cinquante quatre vertébres.

Ce poisson se prend fréquemment dans la Manche & dans toute la mer Baltique : chassé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables, qui cherchent à le dévorer, il approche souvent en foule des côtes, où il tombe dans les filets des Pêcheurs : en lui ouvrant l'estomac on reconnoît qu'il se nourrit d'anchois, de chevrettes, de goujons de mer & d'autres petits poissons qu'il avale tout entiers, car ses dents ne lui servent point à hacher sa proie par morceaux, mais à la retenir.

Les Auteurs de la *Suite de la matiere Médic.* disent qu'il y a des Merlans qui sont de véritables hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les carpes & les brochets : car l'on voit distinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Willughby dit qu'en quelques lieux d'Angleterre on fait sécher ce poisson après l'avoir vuidé, & on le sale: étant ainsi préparé, il fournit une nourriture très agréable & propre pour les personnes délicates. Le même Auteur dit encore que les Allemans, les Polonois, & les Flamans se servent de la racine de *Curcuma* ou *Terra merita*, pour assaisonner ce poisson & lui donner de la saveur & une couleur jaune.

La chair du Merlan est friable, molle, tendre, legere, & meilleure rotie que bouillie : il y a peu de poissons aussi sains que celui-ci : sa chair ne contient presque point de sucs visqueux, elle ne charge point l'estomac, elle

nourrit, & eſt de bon ſuc: on en peut permettre l'uſage à toutes ſortes d'âges & de temperamens, même aux malades & aux convaleſcens.

MERLE, *Merula*, eſt un oiſeau très commun & du même genre que les Etourneaux & les Grives : on en diſtingue pluſieurs ſortes.

Le MERLE ORDINAIRE OU COMMUN, ou MERLE NOIR, *Merula nigra*, peſe environ quatre onces : ſa longueur depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds, eſt de neuf à dix pouces, & juſqu'au bout de la queue, de dix à onze pouces ; le bec eſt long d'un pouce, jaune, ſaffrané, ainſi que le dedans de la bouche : la queue eſt longue de quatre pouces & demi, les pieds ſont noirs.

Cet oiſeau ſe nourrit indiſtinctement de baies & d'inſectes : il ne devient d'un beau noir par tout le corps, & ſon bec n'eſt d'un beau jaune que quand il eſt avancé en âge ; dans ſa jeuneſſe il eſt brun, il a la poitrine rouſſâtre & le ventre un peu griſâtre : la femelle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuatres parſemés de tâches brunes.

Les Merles conſtruiſent leur nid avec beaucoup d'art ; il eſt compoſé extérieurement de mouſſe, de rameaux déliés, & de menues racines liées enſemble, avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans eſt auſſi lutté, & couvert de paille fine, de poils, de crins, de joncs & d'autresmatieres molettes propres à recevoir les œufs : c'eſt dans l'épine blanche & à hauteur d'homme, qu'ils bâtiſſent leur *nid*, dont la forme reſſemble aſſez à une écuelle.

Le Merle aime à ſe baigner & à s'éplucher : il ſe plaît auſſi à voler ſeul ou à la ſuite de ſa femelle ; & c'eſt de ſon amour pour la ſolitude que *Varron* & *Feſtus* ont tiré l'étymologie de ſon nom latin. Cet oiſeau ne fait que gazouiller ou bégayer pendant l'hyver, mais il chante beaucoup pendant l'été : ſon ramage eſt agréable, ſur-tout quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho : ce qu'il a une fois appris il le retient toute ſa vie : il eſt docile, & on peut l'inſtruire à parler ; mais il n'y a que le mâle qui ſiffle ainſi à gorge déployée ; il eſt plus noir l'été que l'hyver : le

printems est la saison de ses amours : il mange toutes sortes d'alimens, vers, sémences & fruits.

Il y a une si grande difference entre le mâle & la femelle, qu'on prendroit volontiers la Merlesse pour un oiseau d'une autre espece. Ils ont un soin extrême de leurs petits : le mâle couve de tems en tems à la place de la femelle pendant le jour : le reste du tems il s'occupe à lui aller chercher à manger, & veille autour d'elle pour l'avertir de l'approche des oiseaux de proie. Quelques-uns prétendent que ces oiseaux font quatre couvées par an, & qu'ils mangent les deux dernieres : cela paroît peu vraisemblable.

Le Merle reste pendant l'hiver comme la plupart des Grives. Cet oiseau est d'usage en aliment : sa chair est de bon suc, sur-tout pendant les vendanges, parcequ'ils mangent alors du raisin ; mais elle devient amere, lorsqu'ils sont reduits à se nourrir de baies de Geniévre, de grains de lierre, &c. Les vieux sont de plus difficile digestion que les jeunes : on en fait des bouillons utiles dans le cours de ventre & la dyssenterie. Ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, ou qui portent quelque ulcere, doivent s'abstenir d'en manger.

Le Merle a collier, *Merula torquata*, est très commun en Savoye, ainsi que dans le territoire de Saint-Jean de Maurienne & d'Embrun : il a un collier gris comme la perdrix franche & la canne-petiere mâle. Son plumage est fauve ou couleur de suie : il n'habite que les montagnes ; c'est un des bons gibiers du pays.

Le Merle blanc, *Merula alba*, n'est point un oiseau imaginaire, comme le croit le vulgaire : il est rare à la vérité, mais on en trouve en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam. On en voit aussi en Arcadie dans la Contrée de Syllêne, même en Savoie & en Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le Merle blanc & les autres especes de Merles, & sur-tout le noir : la grandeur, la corpulence, le bec, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de faire le nid, d'élever les petits, le goût de la chair, tout est égal entre ces oiseaux.

Dans les Alpes & l'Apennin, on voit des Merles bigarrés ou marquetés de blanc & de noir. Quelques

autres montagnes, plus ou moins élevées, sont aussi remplies de Merles très variés. L'Auteur du Dictionnaire des animaux dit que le Merle blanc n'habite que les montagnes, & le Merle noir les plaines, les bois, &c.

Le MERLE DE ROCHER, *Merula saxatilis*, est cendré. Sa queue est jaune, avec une bande noire dans le milieu. Son menton est blanc; son ventre rougeâtre, & son bec noir. Cette sorte de Merle se nourrit de noix: il habite les bois de la Laponie; & il est si hardi, qu'il ne craint point, quand on mange, de venir enlever quelque chose sur les tables.

Le MERLE DORÉ, *Merula aurea*, a le tronc du corps de couleur d'or, les ailes d'un bleu brunâtre, les pieds bleus, les ongles rougeâtres: son chant est aussi mélodieux que le son de la flute; il aime beaucoup les cerises; il suspend son nid aux arbres.

Le MERLE BLEU, *Merula cærulea*, a le gosier, le col & la tête d'un bleu d'azur; le dessus de la tête noir; les ailes sont brunes par-dessus; le dedans des ailes, le ventre & la queue sont de couleur dorée: on le trouve dans les Isles de l'Archipel. Sa voix est agréable: il vole assez bien; sa chair est très bonne. L'Isle de Hay-Nan, à la Chine, fournit aussi une espece de Merle bleu foncé avec des oreilles jaunes: il chante & parle en perfection.

Le MERLE PIC a la tête & le dessus du col blanc, tiqueté de noir; les ailes, le ventre, les cuisses, & la queue sont noirs; les pieds bruns.

Le MERLE DU BRESIL OU MERLE ROUGE, *Merula rubra*, est du rouge le plus beau & le plus éclatant qu'on puisse imaginer, excepté sa queue & ses ailes qui sont noirs. En Italie, dans certaines campagnes, on trouve aussi, dit Aldrovande, un Merle de couleur de rose, qui se plaît sur le fumier. Le Merle des Indes n'a que la poitrine de rouge.

On trouve, à la Louisiane & au Cap de Bonne Espérance, des Merles plus gros que les nôtres.

MERLE AQUATIQUE, *Merula aquatica*. Par la description que nous en donnent Albin & M. Linnæus, il paroît que c'est une espece de *Bergeronette*. Voyez *ce mot*.

Cet oiseau fréquente les rivieres pierreuses : on en trouve en Angleterre & en Suede, autour des chûtes d'eau. Ils se nourrissent de poissons & d'insectes : ils se plongent quelquefois sous l'eau : dans tout autre tems que celui de l'accouplement, ils fuient leurs femelles. Leur plumage est épais & noirâtre, excepté à la poitrine qui est blanche.

MERLE. On donne aussi ce nom à un poisson saxatile ou de mer, qu'Artedi met dans le rang des poissons à nâgeoires épineuses : il est semblable à la perche de riviere pour la figure du corps ; la couleur du mâle est violette, & celle de la femelle est noirâtre. Ce poisson, qui se nourrit de mousse, d'oursins & de petits poissons, a toutes les autres parties du corps semblables à celles des saxatiles. Sa chair est tendre, molle, nourrit peu ; mais elle est d'un bon suc, & facile à digérer.

MERLU ou MERLUCHE, espece de Morrue qui vit dans la haute mer. *Voyez à l'article* MORRUE.

MERVEILLE DU PÉROU. *Voyez* BELLE DE NUIT.

MÉSANGE, *Parus*, genre de petits oiseaux très jolis, dont il y a beaucoup d'especes. Elles ont toutes les plumes si avant sur le bec & si longues, qu'elles en paroissent huppées.

La GRANDE OU GROSSE MÉSANGE, *Parus major*, est un oiseau presque égal au Pinçon ; il pese à peine une once ; il est long d'un demi pied, sur neuf pouces d'envergeure ; il a le bec court, noir & bien tranchant ; les pieds courts & bleuâtres, la tête & le menton coeffés de noir : au dessous des yeux de chaque côté sur les tempes, est une raie large & blanche ; derriere la tête est quelquefois une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête ; & de l'autre, par le jaune du col. Communément le col est cendré ; les épaules & le milieu du dos sont d'un verd jaunâtre, comme chez le Verdier ; le croupion est bleuâtre ; la poitrine, le ventre & les cuisses jaunes comme celles de la Bergeronette, mais le bas-ventre est blanchâtre. Le milieu de la poitrine & du ventre est divisé par une ligne large & noire, qui se continue depuis la gorge jusqu'à l'anus ; les grandes plumes des ailes sont brunes, & ont les bords en partie blanchâtres & en partie bleus, comme celles

d'une Lavendiere, & souvent mêlés d'un peu de verd : la queue est longue d'environ deux pouces & demi, de couleur cendrée, bleuâtre à l'extérieur, noirâtre intérieurement, & blanche aux bords. Belon nomme cette grande Mésange *Nonnette*, Catesby l'appelle *Mésange-Pinçon*, les François la nomment *Mésange-Charbonniere* ou *Brûlée* ; on l'appelle encore *Marenge*, *Mesengle*, *Larderelle*, *Pinçonniere*, *Cendrille*, *Croque-Abeille*, *Mésange à miroir*, à cause de ses taches ; en Berry & en Sologne, on lui donne le nom de *Patron des Maréchaux*, parceque son chant répéte *ti-ti ti* ; en Provence on l'appelle *Serrurier*, &c. Derhan dit que le mâle est plus grand, & que ses taches sont plus luisantes que celles de la femelle.

Cet oiseau se tient dans les bois ; il monte & descend, dit Belon, à la maniere du pic verd, se tenant au tronc des arbres. Il ne se voit pas si communément en été qu'en automne : il paroît quand la Bergeronette s'en va, & alors on en trouve en grande abondance. On prend cet oiseau aux collets, en lui donnant pour appas ou du suif, ou des noix entamées, dont il est fort friand. Sa femelle pond ordinairement, par nichée, douze œufs, d'un gris cendré, tiquetés de rouge : elle fait son nid, ainsi que toutes les especes de Mésanges, avec de la bourre, dans les trous des arbres. Son chant est fort doux, mais il ennuie par sa monotonie : elle vit cinq ans, vole par troupes, & est très courageuse. Les Mésanges voltigent & grimpent toujours autour des arbres, comme font les Pics, & s'y nourrissent principalement d'insectes tant volans que rampans ; elles vivent aussi de graines de chanvre & de noyaux de fruits, qu'elles ouvrent avec leur bec.

La grande espece de Mésange est véritablement un oiseau de proie, par rapport aux Mésanges de la petite espece : lorsqu'elle voit même des oiseaux de son espece qui sont malades & foibles, elle les poursuit & leur tire la cervelle à coups de bec.

M. Frisch, dit que quand les Mésanges n'ont que du chennevi dans leur cage, elles deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter ; ainsi il faut le leur broyer. Aldrovande prétend que pour les faire chanter plus

Moine sort de son capuchon ; la *Mésange de Lithuanie*, dont le bec est conique & bleu ; elle est cendrée brunâtre ; elle suspend son nid, qui est composé du coton produit par les fleurs du chardon : on la trouve aussi à Sandomir. La *Mésange barbue de Juthland*, qui habite les marais salans ; le mâle a une touffe de plumes noires qui pend par en bas, & qui, par son arrangement, ressemble à une barbe épluchée. Ce volatil est fort remarquable par le soin & par la tendresse qu'il a pour sa femelle ; car lorsqu'elle se juche, il la couvre toute la nuit de son aile. Mais les Mésanges les plus jolies, & qui chantent le mieux, sont celles de *Bahama*, & particuliérement du Cap de Bonne-Espérance. Quand les Serins de Canarie se mettent à chanter avec celles-ci, ils forment ensemble de petits concerts très mélodieux & très agréables.

MESORO, nom que les Italiens ont donné à un petit poisson de mer à nâgeoires épineuses, qui surpasse rarement la grandeur du Goujon : *voyez ce mot*. Le Mésoro varie en couleur ; il y a des lieux où il est rouge, d'autres où il est fauve : ses écailles sont petites, minces & en petit nombre : sa peau est si gluante qu'on a de la peine à le tenir dans les mains. Il a la tête grosse, les yeux élevés, des dents presqu'imperceptibles. Ce poisson aime les rivages où il y a beaucoup d'algue : il se nourrit aussi de très petits poissons, & même d'anchois. Sa chair est une fort bonne nourriture, on en mange beaucoup à Venise.

MESQUITE, est un fort bel arbre de l'Amérique, grand & gros comme un chêne, dont la feuille est verdâtre. Ses fruits sont en gousses, semblables à celles de nos haricots ; on les appelle *Huit-Zaft*. On fait sécher ce fruit, & l'on s'en sert pour la composition de l'encre, comme nous nous servons de la noix de galle : on l'emploie aussi pour engraisser les bestiaux, & particuliérement les chèvres ; lorsqu'elles sont ainsi nourries, elles sont très estimées, aussi sont elles d'un grand prix dans les lieux où il y a abondance de ces arbres. Dans les tems où les Indiens manquent de bled, ils font du pain avec cette graine : *voyez le Journal de Trévoux, Novembre 1704, pag. 1976.*

MESSE : *voyez* MUNGO.

MESTECH ou MESTEQUE, espece de Cochenille : *voyez ce mot*.

MÉTAUX, *Metalla*. Ce sont de tous les corps fossiles, les plus pesans : ils sont ductiles, malléables en tous sens, amalgamables, brillants, opaques, solides, durs & fixes au feu, c'est-à-dire, qu'ils ne s'y volatilisent point, comme les demi-métaux.

Ces substances different beaucoup entre elles par leur difficulté de se fondre au feu, leur pesanteur spécifique, leur couleur, leur son, leur abondance, leur utilité & leur valeur.

On compte vulgairement six métaux, 1°. le *Plomb*; 2°. l'*Etain*; 3°. le *Fer*; 4°. le *Cuivre*; 5°. l'*Argent*; 6°. l'*Or*. Voyez *chacun de ces mots*.

On appelle les quatre premiers *Ignobles*, à cause de leur vil prix; ou *Imparfaits*, parcequ'on peut leur enlever leur phlogistique par la calcination au feu ou dans les acides. On distingue les Métaux en trois ordres différens; savoir,

1°. Les *Métaux mols & faciles à fondre*; tels sont le *Plomb* & l'*Etain*, qui sont effectivement si mols, qu'on peut aisément les plier & les couper avec le couteau : ils se fondent dans le feu avant que d'y rougir, ensuite y fument; puis en perdant leur phlogistique, se calcinent, & finissent par se changer en verre; mais il est toujours facile de les ressusciter sous leur premiere forme.

2°. Les *Métaux durs & difficiles à fondre*; tels sont le *Fer* & le *Cuivre* : ils sont très solides & sonores; on les travaille difficilement, même avec le marteau : ils n'entrent en fusion que long-tems après avoir été exposés à l'action d'un feu violent; & long-tems après qu'ils ont paru rouges; ensuite ils s'y détruisent assez promptement en étincellant : on peut également les révivifier.

3°. Les *Métaux nobles & fixes dans le feu*; tels sont l'*Or* & l'*Argent* : ils entrent en fusion au feu, en même tems qu'ils y rougissent. Ce sont de tous les métaux les plus ductiles, & ceux qui résistent le plus aux impressions de l'air, de l'eau & du feu, en un mot qui paroissent indestructibles & inaltérables.

Tous les Métaux, excepté ceux que les Naturalistes appellent *Natifs*, ont besoin d'être purifiés par le feu : ils y deviennent fluides ; mais cette cause cessant, ils reprennent leur solidité, en formant une surface convexe ; peut-être augmentent-ils tous de volume dès qu'ils cessent d'être tenus en fusion, au moins le fer en est un exemple. *Voyez au mot* Fer.

La dureté des métaux est assez différente ; en voici l'ordre ; 1°. le *Fer* ; 2°. le *Cuivre* ; 3°. l'*Argent* ; 4°. l'*Or* ; 5°. l'*Etain* ; 6°. le *Plomb*.

La pesanteur spécifique des métaux n'est pas plus constante que leur dureté : par exemple, un pied cubique d'Etain pese 532 livres ; celui de Fer 576 livres ; celui de Cuivre 648 livres ; celui d'Argent 744 livres ; celui de Plomb 828 livres ; & enfin celui d'Or 1368 livres.

On peut aussi considérer les métaux, selon leurs dégrés de fixité dans le feu, qui sont dans l'ordre suivant ; 1°. l'*Or* ; 2°. l'*Argent* ; 3°. le *Fer* ; 4°. le *Cuivre* ; 5°. l'*Etain* ; 6°. le *Plomb*.

Il y a des Auteurs qui comptent huit métaux : ils ajoutent aux six précédens le *mercure* & la *platine* ; il n'est pas de notre ressort d'en apprécier toutes les raisons.

Toutes les especes de Métaux, ainsi que les demi-métaux, se rencontrent ou en fragmens, plus ou moins considérables, ou en veines suivies. *Voyez à l'article* Mines & *à l'artile* Minéraux.

Quant à la maniere de les réduire, c'est une connoissance de métallurgie, qu'on doit puiser dans les ouvrages des Chymistes. *Voyez le Dictionnaire de Chymie.*

MÉTÉORES, *Meteora*. On donne ce nom à certaines especes de phénomenes qui naissent & paroissent dans le corps de l'athmosphere, c'est-à-dire, dans la masse d'air qui nous environne immédiatement, & où nous respirions : tels sont les *nuages*, le *tonnerre*, la *pluie*, la *grêle*, la *neige*, les *brouillards*, le *serein*, la *rosée*, les *feux follets*, l'*éclair*, les *vents*, les *tourbillons*, les *orages*, &c. Voyez *chacun de ces mots.*

Les Physiciens font trois divisions des Météores, en *Ignés*, en *Aëriens* & en *Aqueux*. Les premiers sont le *tonnerre*, le *feu Saint-Elme*, & autres phénomenes qui

tiennent à l'électricité. Les Météores *aériens* sont les *vents*; les Météores *aqueux* sont ceux qui nous présentent l'*eau* dans ses divers états, tels que les *nuages*, la *grêle*, la *rosée*, la *neige*, la *pluie*, les *vapeurs* ou les *brouillards*, &c. Nous parlons de chacun de ces phénomenes sous leur nom particulier.

MÉTEIL, nom donné à du grain mêlé de froment & de seigle. *Voyez au mot* BLED.

MÉTIS & MULATRES. Les Métis sont une espece d'hommes nés d'un Blanc & d'une femme Indienne: ils sont désignés, dans toute l'Amérique Espagnole, sous le nom de *Mestizos*, c'est-à-dire *Métis*; & ceux qui naissent d'un Blanc & d'une Négresse se nomment *Mulatos* & *Mulâtres* dans nos Colonies: on appelle au Bresil du nom de *Mamelus*, les fils d'Européens & d'Indiennes, les mêmes qu'on nomme *métis* au Pérou: *voyez au mot* HOMME.

MÉTELLES. On donne ce nom au fruit de la Pomme épineuse dite *Stramonium*.

METLE est un arbre du Mexique, dont le tronc rend, par incision, une liqueur fort claire & très-agréable à boire: elle s'épaissit sur le feu en une espece de miel, dont les Sauvages font leurs délices. Les feuilles de cet arbre sont d'une grandeur extraordinaire, & munies de fortes épines, qui servent dans le pays de poinçons & d'aiguilles.

MEULE: *voyez* LUNE & MOLE.

MEULIERE: *voyez* PIERRE MEULIERE.

MEUM D'ATHAMANTE, *Meum seu Meu Athamanticum*, plante fort aromatique, ou espece de Fenouil, qui vient de lui-même & en abondance en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne & en Angleterre. Ses racines sont longues de neuf pouces, branchues, plongées dans la terre obliquement & profondément: elles subsistent pendant l'hiver. Ses feuilles sont semblables à celles du Fenouil, mais plus petites, plus nombreuses & plus découpées. Du milieu de ses feuilles s'élevent des tiges également semblables à celles du Fenouil; mais moins grandes, cannelées, creuses & branchues, terminées par des bouquets de fleurs disposées en ombelles, auxquelles succedent des fruits à

deux graines, oblongues, cannelées, odorantes, ameres & un peu âcres. Pendant l'hiver les racines restent garnies de fibres chevelues vers l'origine des tiges : ces fibres ne sont que les queues des feuilles desséchées.

On trouve chez les Droguistes, la racine séche de *Meum*. Elle est de la grosseur du petit doigt, grisâtre en dehors, pâle en dedans, contenant une moëlle blanchâtre, mucilagineuse, d'une odeur de panais, mais plus aromatique, d'un goût un peu désagréable : on nous l'envoyoit autrefois d'une montagne de Grece ou de Thessalie, appellée *Athamante ;* mais on nous l'apporte aujourd'hui des montagnes d'Auvergne, des Alpes & des Pyrenées, même du Dauphiné & de la Bourgogne.

En Médecine, on recommande cette racine dans l'asthme humoral, & pour guérir le gonflement venteux de l'estomac, les coliques des intestins, la suppression des regles & des urines. Appliquée sur l'os pubis des enfans : elle arrête aussi l'écoulement de l'urine : elle entre dans plusieurs compositions célebres de Pharmacie, sur-tout dans le mithridate & la thériaque.

On trouve, sur les Alpes & les Pyrenées, une autre espece de *Meum*, dont les fleurs sont purpurines : c'est une sorte de *Phellandryum*.

MEUNIER, *Cyprinus oblongus*, est un poisson de riviere à nageoires molles & de la famille des *Muges*. Voyez *ce mot*. Ce poisson nommé *Meunier*, parcequ'on le trouve au tour des moulins, est connu aussi sous le nom de *Vilain*, parcequ'il vit dans l'ordure : il y en a qui l'appellent *Têtard* à cause de sa grosse tête. Il est semblable au Mulet de mer nommé *Cabot* dans le Languedoc. Il a une nageoire au dos, deux au bas des ouies, deux au bas du ventre, & une autre près de l'anus. Sa tête est grosse & grande ; sa bouche n'a point de dents, mais son palais qui est charnu, est garni d'os : il a quatre ouies de chaque côté : sa vessie est double & pleine de vent ; la toile du ventre est noire : sa chair est blanche, d'un goût fade, pleine d'arrêtes, & un peu meilleure salée que fraiche : on trouve des Meuniers qui pesent 40, 50, & même 60 livres. *Voyez* Redi & Rondelet.

MEUNIER, *Scarabeolus Pistinarius*. On donne ce

nom à un petit scarabée qui naît dans la farine humide vers la meule des moulins ; il est long, armé de petites cornes très fines, & monté sur six pieds : il est noir par tout, excepté sous le ventre, où il est d'un rouge obscur.

MEZEREON : *voyez* Bois genti.

MICA : nom donné à une espece de pierre brillante, feuilletée ou écailleuse, communément transparente, douce au toucher, réfractaire au feu & aux acides, se divisant à l'aide d'un couteau en feuillets très minces, flexibles, luisans, mais de figure indéterminée : on en distingue de plusieurs sortes, savoir :

1°. Le Verre de Moscovie, *Glacies Mariæ.* Ses particules sont blanches, argentines, ou d'un jaune clair : on le trouve en grands morceaux aux environs d'Archangel. C'est le plus flexible, le plus divisible, & le plus transparent de toutes les especes de Mica ; les Russes s'en servoient autrefois en place de verre, & lorsqu'il étoit sale, ils le dégraissoient dans une lessive de potasse, ou bien ils l'enduisoient de cendres chaudes : car si on l'eût jetté dans un feu violent, comme l'ont prétendu quelques uns, il se seroit divisé ou gercé, de maniere que les rayons de la lumiere n'y auroient pû passer directement. Les Religieuses appellent les petits morceaux de ce beau Mica, *Pierre à Jesus* : elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images : c'est de là qu'est venu le nom de *Glacies Mariæ.* Il ne faut pas confondre cette pierre avec le Miroir d'Ane, qui est un Gypse transparent. *Voyez* Gypse.

2°. Le Mica brillant : les feuillets en sont communément petits, peu ou point transparens, sans flexibilité, & de différentes couleurs : on nomme celui qui est blanc, *Argent de chat*, & celui qui est jaune, *Or de chat* ; l'un & l'autre servent à mettre sur l'écriture. On les trouve ou enclavés dans les pierres de roche, ou détachés & roulant avec le sable de certaines rivieres, telles que la Loire, le Rhin, &c. Quelquefois cette sorte de Mica est écailleux, ou strié, ou en morceaux demi-sphériques : exposé au feu, il se pelotonne ; s'il est coloré, il y devient blanc, mais il y perd sa pellucidité.

Le crayon des Peintres, ou Molybdæne, contient beaucoup de matiere micacée ou talqueuse. Il y a quantité de pierres qui ne contiennent autre chose que du Mica, & que des personnes, peu accoutumées à juger de la nature des pierres par la vue, prennent pour de la *Blende*. Voyez *ce mot*.

MICACOULIER ou MICOCOULIER, *Lotus arbor aut celtis*. Arbre grand, gros & rameux, qui croît principalement aux pays chauds; son écorce est unie & blanchâtre; ses feuilles sont assez semblables à celles de l'Orme, vertes dessus, blanchâtres en dessous; ses fleurs sont en rose; il y en a de mâles & d'autres hermaphrodites; ces dernieres ont des étamines & des pistiles auxquels succedent des baies sphériques semblables aux merises, mais dont la chair est blanche: le noyau est gros à proportion du fruit, les oiseaux sont friands de ce fruit.

Toutes les parties de cet arbre sont astringentes. Le Micacoulier supporte assez bien l'hiver dans nos terreins gras & humides, il devient aussi grand qu'un orme, & on peut en faire des avenues: il se multiplie aisément de semences, & comme il pousse beaucoup de branches, on en peut faire des palissades: son bois est liant & plie sans se rompre, ce qui le rend propre pour des brancards de chaise: on en fait aussi d'excellens cerceaux de cuve.

MICHEN PULVER. Les Mineurs Allemands expriment vulgairement par ces deux mots *l'arsenic testacé*, ou le *cobalt arsénical écailleux*, mis en poudre, & qu'on mêle avec de l'eau pour faire mourir les insectes, qui en sont fort avides: on en fait usage dans les cabinets d'étude, afin d'être délivré de la persécution des mouches.

MICROSCOME, animal de mer des plus singuliers, & qui a été décrit par Rédi. Cet animal ne paroît à la vue & au toucher, qu'un morceau de rocher très dur, composé de détriments de pierres, de corail, & d'autres concrétions marines. Sur cette surface qui recouvre l'animal, croissent de petites plantes marines, parmi lesquelles se trouvent aussi de petits coquillages & d'autres petits animaux, tels que des scolopendres, &c.

La figure du logement qui contient l'animal est longue, & se divise en deux branches, qui ont toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane qui est cachée sous l'écorce pierreuse. L'animal ouvre & ferme ces trous à son gré ; c'est par là qu'il prend l'eau, & qu'il la rejette ; lorsqu'on le manie, il la lance fort loin, de la même maniere que les *carnumi* ou *œufs de mer*, qui sont des especes de glands de mer, qui n'ont point de coquilles, mais simplement une peau calleuse. Ces especes de glands ont deux trous comme les priapes de mer, & lancent une eau fort âcre ; leur chair est rouge à l'intérieur & d'un goût excellent.

Toute la cavité intérieure de l'enveloppe pierreuse qui contient le Microscome, est tapissée par des expansions membraneuses & molles, qui servent de peau à l'animal ; & qui enveloppent le canal des alimens, les vaisseaux des fluides, le foie & le cœur. Cet animal singulier differe des œufs de mer, & des priapes de mer, non-seulement par ces parties, mais encore par sa conformation, tant intérieure qu'extérieure, & par la substance de sa chair, qui est fort tendre & d'un goût semblable à celui des huîtres & des pelourdes.

MIEL, *Mel.* Voyez *au mot* ABEILLE ce que nous en avons dit. Pline a parlé d'un miel amer, dont les Naturalistes modernes ont nié l'existence. Mais en faisant attention que le miel a une saveur relative à l'espece de plante sur laquelle l'abeille le récolte, le paradoxe sera détruit, & l'on reconnoîtra avec Tournefort la bonne foi du Prince des Naturalistes latins, injustement suspectée dans ce point.

MIÉLAT : on donne ce nom à une matiere fluide qu'on trouve ordinairement le soir & le matin en été, sous la forme de gouttes, attachée aux feuilles des plantes & sur les herbes, laquelle suinte des plantes mêmes. Il ne faut pas confondre le miélat avec la rosée. Le miélat est ainsi nommé de sa saveur sucrée & un peu mucilagineuse : il y en a qui paroît tenir de la nature d'une gomme dissoute, & un autre qui semble participer un peu de la résine.

MIGNARDISE. *Voyez* Œillet frangé.

MIGUEL DE TUCAMAN : Serpent du Paraguai de l'espece de ceux que l'on nomme *Double marcheur.* Voyez *ce mot.*

MIL. *Voyez* Millet.

MILAN, *Milvus :* nom que l'on donne à plusieurs oiseaux de proie : on distingue entr'autres le *Milan Royal* & le *Milan noir.*

Le Milan Royal est un fort oiseau, long de deux pieds, avec une envergeure de cinq : son bec a environ deux pouces de long, la partie supérieure qui est la plus longue, est courbée comme dans les oiseaux de proie; ses yeux sont larges, l'iris en est d'un beau jaune pâle; ses jambes & ses pattes sont jaunes, la serre du milieu a un taillant aigu en dedans : il a la tête, le col, le menton de couleur de frêne, bigarrées de lignes noires, la poitrine, le ventre, & les cuisses d'un brun rougeâtre, tachetées de noir; le dos est d'un brun foncé, ainsi que les plumes qui sont près de la queue. Il se cache l'hiver; il est sujet à la goute. Le Sacre & le Duc lui font cruellement la guerre; il n'y a guere que le Sacre qui se puisse élever aussi haut que lui & le ramener à terre à force de coups de griffes ou de bec. Le Milan Royal lorsqu'il vole, étend ses aîles & se balance en l'air, où il demeure long tems, pour ainsi dire immobile, sans que ses aîles fassent le moindre mouvement, & il fend l'air d'un endroit à l'autre sans se remuer beaucoup. On le distingue des autres oiseaux de proie par sa queue fourchue; on dit qu'il change de pays dans toutes les saisons de l'année : c'est un terrible destructeur de poulets, de jeunes canards & d'oisons; à la ville comme à la campagne, il entre hardiment dans les cours.

Le Milan noir, au défaut de viande, se nourrit de fruits. Belon marque en avoir vu en hiver manger des dattes sur les palmiers. Au Caire, il est assez hardi pour aller sur les fenêtres des maisons. Son vol est très agile, & quoique plus petit que le précédent, il fatigue encore davantage le Sacre dans les combats qu'ils ont ensemble. Le Milan est regardé comme l'oiseau de proie de la troisieme espece. Sur la Côte d'Or en Afrique, sa har-

dieſſe eſt ſi étrange, qu'il arrache en plein jour au milieu des marchés les poiſſons & autres alimens de la main des Negres, ſur-tout de celle des femmes.

On donne auſſi le nom de Milan au *Fau-Perdrieu*. Voyez *ce mot*.

MILAN MARIN, *Milvago*, eſt un poiſſon de mer volant, à nageoires épineuſes. Les Provençaux l'appellent *Belugo*, parcequ'il luit la nuit comme des étincelles de feu. Il a la tête large, quarrée, oſſeuſe, ſerrée entre les deux yeux; le corps rond & long d'un pied & demi; il eſt couvert d'écailles fort dures, âpres & diſpoſées depuis la tête juſqu'à la queue en lignes paralleles: le dos eſt de couleur noirâtre; ſes aîles ne ſont autre choſe que des nageoires qu'il approche des ouies, & qui s'étendent juſqu'à ſa queue: il en a deux de chaque côté. La couleur en eſt olivâtre, mais les bords ſont ornés de taches rondes bleuâtres, tirant ſur le blanc. Par le moyen de ces aîles à rayons, ce poiſſon s'éleve au deſſus de l'eau, d'un jet de pierre, & il peut voler ainſi tant que ſes aîles ſont humides; par là il évite ſouvent de devenir la proie des Dorades qui ſont ſes ennemies.

Il y en a une autre eſpece qui eſt garnie au derriere de deux grandes & fortes épines qui lui ſervent de défenſe. Le palais de ce poiſſon eſt rouge comme du charbon enflammé. Des Ichthyologiſtes regardent le Milan marin, comme une eſpece d'hirondelle de mer.

MILANDRE. *Voyez* MELANDRE.

MILLE CANTONS: nom que l'on donne à de très petites Perches qui ſe prennent au mois de Juillet dans le lac de Geneve; dans ce tems elles ne ſont pas plus groſſes que les plus petits fers de lacets: c'eſt un mêts fort délicat: c'eſt ce qu'on nomme de la *Monté* à Caen, & de la *Sotteville* à Rouen: on publie quelquefois des défenſes de pêcher le Mille-canton, pour empêcher que les rivieres ne ſe dépeuplent.

MILLE-FEUILLE ou HERBE A LA COUPURE ou AUX VOITURIERS, *Mille-folium vulgare album*, eſt une plante qui croît preſque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, ſecs, dans les Cimetieres, dans les pâturages, &c. Sa racine eſt li-

gneuse, fibreuse, noirâtre ; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, cannelées, velues, rougeâtres, moëlleuses & rameuses vers leurs sommités : ses feuilles ressemblent assez à celles de la Camomille. Elles sont rangées le long d'une côte & représentent une plume d'oiseau ; elles ont une odeur assez agréable & un goût un peu âcre : ses fleurs naissent en été aux sommet des branches, en petites ombelles : chaque fleur est petite, radiée, blanche, ou un peu purpurine, odorante, soutenue par un calice cylindrique & écailleux : elles sont suivies par des semences menues.

Cette plante est vulnéraire, résolutive & astringente : on l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies ; elle est encore très utile contre les hémorrhoïdes & les fleurs blanches trop abondantes ; cependant les femmes & les filles sujettes au flux hémorrhoïdal, ne doivent pas trop en continuer l'usage, qui leur causeroit une suppression de regles plus facheuse que les hémorrhoïdes. Son suc déterge d'une maniere surprenante les ulceres vomiques du poumon.

MILLEPEDE ou ARAIGNÉE DE MER. *Millepeda* : nom que les Conchyliologues donnent à une espece de coquillage univalve du genre des Murex. Il est ainsi nommé du nombre des pieds qu'on voit au pourtour de son aîle qui est fort étendue : le corps est tout rempli de bosses & de tubercules ; la queue est allongée & recourbée.

MILLEPERTUIS, *Hypericum*, plante qui croît abondamment dans les champs, dans les bois & aux lieux incultes. Sa racine est dure, jaunâtre & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, ligneuses, rondes, rougeâtres & rameuses. Ses feuilles naissent deux-à-deux, opposées, sans queue, lisses, veinées, & paroissant perforées en nombre d'endroits, lorsqu'on les expose au soleil, & qu'on regarde à travers. Mais ces points transparens ne sont autre chose que des vésicules, remplies d'un suc huileux, d'une saveur astringente & un peu amere, & qui laisse de la sécheresse sur la langue. Ses fleurs naissent en grand

nombre aux sommités des branches : elles sont jaunes, & disposées en rose. Il leur succede pour fruits de petites capsules à trois coins, empreintes d'un suc rouge, divisées en trois loges, remplies de semences, très petites, luisantes, d'un brun noirâtre, d'une saveur amere, résineuse, & d'une odeur de poix.

Les fleurs & les sommets, remplis de graines, étant pilés, répandent un suc rouge comme du sang, d'une odeur assez agréable. Cette plante contient beaucoup d'huile essentielle, semblable à l'huile de térébenthine.

Le Millepertuis ordinaire est d'un grand usage, & sert beaucoup dans plusieurs maladies ; il tient le premier rang parmi les plantes vulnéraires ; on s'en sert pour mondifier & consolider les plaies & ulceres, tant internes qu'externes, & notamment pour les contusions. Il guérit le crachement & le pissement de sang ; résout le sang grumelé, & excite les regles. On le recommande beaucoup pour détruire les vers, pour la passion hystérique & l'aliénation de l'esprit : aussi l'appelle-t-on *Fuga dæmonum*. Cette plante est la base de la plupart des baumes par infusion & par distillation. Dans les boutiques, on tient une huile de Millepertuis faite par infusion : elle est rougeâtre. A Montpellier, on macere les fleurs de cette plante dans une liqueur résineuse, tirée des vésicules d'orme.

MILLEPIEDS ou CENTIPEDES, *Millepedes*, sont des insectes ovipares, fournis d'une très grande quantité de pieds : il y a des personnes qui les confondent mal-à-propos avec les Cloportes. Les Millepieds sont de différentes couleurs & grandeurs : il y en a qui ont cinquante deux articulations mobiles, jointes ensemble en façon d'anneaux, & armées chacune de deux pieds ; ce qui compose le nombre de cent quatre pieds. Près de la bouche sortent deux pinces garnies d'ongles noirs, pointus & crochus, lesquelles servent à l'animal pour se saisir des autres sortes d'insectes, dont il se nourrit. Seba a vû un Millepieds qui avoit deux pieds fort longs, qui sortoient de la partie postérieure de son corps ; chacun de ces pieds, qui étoit formé de quatre articulations, étoit aussi muni d'un croc pointu. La tête, qui semble n'être qu'une longue articulation, porte deux longues

cornes, pointues & articulées. Cet insecte se loge assez communement dans le bois des vaisseaux. Ces animaux se mettent en rond pour se reposer. La forme de leur corps est arrondie : en considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Les Millepieds d'Amboine & de la mer de Hollande, dont parle Seba, sont une espece particuliere de ces grands vers de mer, qui se fourrent dans les vieux pilotis enfoncés dans la mer : *voyez* VER DE MER.

Les Millepieds d'Amérique se trouvent dans les bois & lieux incultes, & nuisent beaucoup aux Negres ; car leur piquûre & leur morsure sont aussi dangereuses que celles du scorpion ; mais par bonheur, les serpens aveugles en diminuent le nombre. Le Millepied d'Amérique marche avec une aisance & une agilité étonnante ; mais si par accident il perd une de ses pattes, sa course devient plus lente, & sa marche plus génée. Cet animal peut se tourner de toutes parts. La femelle n'a point de cornes : elle porte ses œufs, comme la salicoque, sous le ventre ; dès que les petits Millepieds en sont sortis, ils quittent aussi tôt la mere, commencent à ramper, & se répandent par-tout à la ronde.

Ces animaux se trouvent aussi abondamment aux Indes Orientales qu'en Occident, & singulierement au Cap de Bonne Espérance, où ils ont jusqu'à six pouces & plus de longueur ; leur couleur est fauve

MILLEPIEDS A-DARD. M. de Réaumur a donné ce nom à des insectes aquatiques qui n'ont que sept à huit lignes de longueur. Ils sont remarquables par une trompe ou dard charnu, qu'ils portent en devant de leur tête, & qu'on ne trouve pas aux Millepieds des autres especes : ils se soutiennent dans l'eau & y nagent au moyen des inflexions qu'ils font faire à leur corps avec vitesse ; ils se reposent & ils rampent sur tous les corps qu'ils rencontrent. M. Trembley dit qu'on en trouve beaucoup sur les plantes aquatiques, & qu'ils deviennent la nourriture des Polypes d'eau douce.

MILLEPORE ou MILLEPORITE, *Saxum abrotanoïdes*, est une espece de Madrepore ou de Coralloïde, communément de figure d'arbre ou de buisson, dont la superficie

superficie où les extrêmités sont marquées de petits pores simples qui vont jusqu'au centre de la tige, en traversant tout le corps pierreux.

Les Millepores different peu des Madrepores; ceux-ci sont toujours étoilés & comprennent dans leur classe tous les Astroïtes rameux ou branchus; les étoiles s'y présentent d'une maniere très distincte, au lieu que les Millepores n'ont que des trous simples non étoilés; du moins ils ne le paroissent pas à l'œil.

Parmi les Millepores branchus, sortant de la mer, ou fossiles, il y en a dont la superficie est couverte de petites cavités peu profondes en apparence; d'autres sont couverts de pointes épineuses & poreuses; d'autres ont les branches comprimées en forme de cornes de daim, poreuses ou comme piquées de trous d'épingle; c'est une sorte de frondipore: d'autres ont les branches composées d'écailles ou de petits tubercules, ou de vesicules poreuses. Les Millepores à forme de buisson sont également solides, & à pores simples. *Voyez l'article* ESCARE *au mot* CORALLINE.

MILLET ou MIL, *Milium.* Il y a quantité d'especes de Millet, mais nous ne parlerons ici que de celles qu'on cultive; savoir le *Grand Millet*, nommé aussi *Sorgo* sur la côte de Guinée, & dont les grains sont ou blancs, ou jaunes, ou rouges, ou noirs; & le *Petit Millet*, ou *Mil commun*, à fruit blanc, jaune ou noir.

Le *Grand Millet* pousse plusieurs tuyaux semblables à ceux des Roseaux, à la hauteur de huit ou dix pieds, noueux, remplis d'une moëlle blanche & douceâtre, que Mathiole vante comme un remede contre les écrouelles. Des nœuds des tuyaux sortent des feuilles assez semblables à celles du roseau, garnies de petites dents pointues, qui coupent les doigts, quand on les manie en faisant descendre la main le long de la feuille. Ses fleurs naissent au sommet des tiges, en maniere de bouquets; elles sont petites, jaunes, composées de plusieurs étamines qui sortent du milieu d'un calice à deux feuilles. Aux fleurs succedent des semences plus grosses que celles du Millet ordinaire. Lorsque les semences ont été secouées, il reste des pédicules en forme de gros filamens, dont on se sert pour faire des brosses.

Le *Grand Millet* ou *Sorgo* aime une terre grasse & humide. Il a été apporté des Indes en Espagne, & de-là dans les autres pays chauds où on le cultive principalement. Le plus grand usage que l'on fasse de ce grain dans ces pays, est pour engraisser les poules & les pigeons ; cependant en Italie les gens de campagne en font du pain, mais qui est noir, de difficile digestion, & qui fournit peu de nourriture.

Le *Petit Millet* differe de l'autre par la petitesse de la plante & des grains ; il se plaît particulierement dans une terre douce & legere ; on doit le semer fort clair & le recouvrir de terre. Le jeune Millet craint beaucoup les gelées, c'est pourquoi on ne doit le semer qu'en Mai ; on peut même en semer encore vers la fin de Juin. Un mois après que le Millet est levé, on éclaircit les pieds, & il faut laisser sept à huit pouces de distance entre chaque pied, sans quoi il ne produiroit presque rien. Le Millet semé en Mai se récolte ordinairement en Septembre, & celui qui a été semé en Juin se recueille vers la fin d'Octobre. On a observé que les Millets tardifs grainent moins que ceux qui sont hâtifs. Ces sortes de plantes épuisent beaucoup les terres, ainsi que le bled de Turquie. Lorsque les pannicules sont en grains, on doit garnir le champ de quelque épouventail, autrement les oiseaux en auroient bientôt fait la récolte.

Les femmes font la récolte du Millet en coupant les pannicules ou épis près du dernier nœud. On bat ces pannicules au fleau ; & lorsque ce grain a été serré bien sec, il se conserve très bien, quoiqu'on ne le remue que rarement ; & le charançon ne l'attaque pas. On prépare avec le Millet mondé des mets qui ressemblent assez au ris.

Dans la Guyane, le Mil se récolte deux mois après qu'il a été semé : les Sauvages le rôtissent sur les charbons & le mangent : les Galibis en font du Palinot, (espece de Bierre). On est obligé dans ce pays de faire garder les pieces de Mil par de vieux Negres, car les singes en sont fort friands & s'assemblent par troupes pour l'arracher. On fait avec la farine du Mil du mateté & des especes de langou, qui valent bien les especes de cassaves faites avec la farine de *Manihot*. (*Voyez ce mot*,

pour ce qui concerne la préparation de ces subſtances.) On met dans les langous faits de farine de Mil, de l'huile de Palmier d'Aouara ; les Negres s'en nourriſſent auſſi.

MINEL DU CANADA. *Voyez* CERISIER.

MINERAUX ou MINERAIS, *Mineralia.* Ce mot exprime & comprend ordinairement tout ce qui ſe tire de la terre, c'eſt-à-dire, tout ce qui appartient au regne minéral : cependant pour lui donner plus de préciſion, ou un ſens plus particulier, on ne comprend ſous ce nom que les corps qui renferment ou des pyrites, ou des ſels, ou des bitumes & ſouffres, ou des parties métalliques, ſoit de demi-métaux, ſoit de *Métaux.* (Voyez *ce mot & le ſuivant*). En ſorte que par *Minéral*, on déſigne une Mine dans ſa matrice terreuſe ou pierreuſe

On appelle *Subſtances minéraliſées* celles dont les interſtices, ou pores ont été remplies par des infiltrations ou vapeurs minérales ou métalliques : ce ſont des opérations lentes & ſucceſſives. Il y a des Minéraliſateurs, tels que les pyrites ſulfureuſes qui ſe trouvent dans le bois & le brulent ſouvent en ſe décompoſant. Les métaux minéraliſés par le ſoufre & l'arſenic ſont plus difficiles à ſe reduire que s'ils en étoient privés : les os minéraliſés par une diſſolution de cuivre, forment les turquoiſes. Les ſpaths qui ſont colorés, ſont preſque toujours minéraliſés par le fer ou par le cuivre ; les quartz le ſont plus rarement, mais ils ſont ſouvent recouverts de cryſtaux pyriteux, qui, dans leur état de fluidité, n'ont pu s'y infiltrer, & ſe ſont attachés à la ſuperficie extérieure.

MINES, *Mineræ.* Ce nom ſe donne tantôt au lieu ſouterrain d'où on tire le minéral, & qui eſt proprement la *Miniere* ; & tantôt aux glébes de minérai ou de minéral d'où on tire le métal : on le donne auſſi, quoiqu'improprement, aux endroits d'où l'on tire du diamant ou du criſtal ; on dit *Mine de diamant*, *Mine de criſtal.* Pour avoir une idée générale du mot de Mine, *voyez les articles* FENTES, FILONS, MATRICES, MÉTAUX, DEMI-MÉTAUX, MINÉRAUX, &c. où l'on verra que les Mines ſont quelquefois égarées, & que les Minerais ſont d'autrefois ſéparés çà & là dans les fiſſures des rochers. Les *Mines fixes* ſont les meilleures, ſur-tout

quand elles sont étendues en longueur & en profondeur en façon de rameaux, en filons, en veines, qui se suivent; & pour l'ordinaire elles sont enfermées ou soutenues par un double têt de pierres.

La présence d'une Mine est ordinairement annoncée par plusieurs indices extérieurs; par exemple, par les sables des rivieres voisines où l'on trouve des paillettes minérales; par le Guhr qu'on rencontre dans les fentes des collines rapides; par la situation du terrein qui est montueux & aride. Le bas des montagnes qui contiennent des Mines, est pour l'ordinaire coloré, terminé en pente douce, & ombragé par des arbres touffus, toujours verds, tortueux, noueux, séchés par la cime. Quelquefois le le sommet de ces montagnes est couvert de plantes vivaces, dont les feuilles sont noirâtres. Quand des feux folets, des météores ignés, des vapeurs subtiles & sulphureuses, qui en exhalent, fondent très vîte la neige qui y tombe en hiver, ou qu'on apperçoit, dès la crête de la montagne, des indices de filons métalliques, qui se décelent par des veines de quartz ou de spath, alors on doit trouver la Miniere dans le milieu de la colline. L'expérience nous apprend encore que dans les endroits où des filons courent sous terre ou à peu de profondeur, les tiges des grains qu'on a semés à la surface, jaunissent & se flétrissent dès qu'elles sortent de terre. Si les eaux qui descendent des montagnes sont thermales, c'est une marque qu'en retrogradant leur cours on y trouvera des pyrites, &c. Tous ces indices, pris séparément, sont équivoques; mais plusieurs réunis forment une plus grande probabilité.

Lorsque l'on est certain de l'existence d'une mine dans un endroit, il faut avant que d'en impétrer la concession, considérer s'il y a un fort ruisseau & des bois voisins de ce lieu; ensuite faire l'essai de la mine, mais sur-tout il faut se garantir de l'erreur dans les opérations & le calcul; autrement on se ruineroit bientôt, ainsi que tous les intéressés: ensuite on fait un puits ou bure, pour aller chercher la matiere minérale, &c. Voyez *la Nouvelle Minéral.* & *l'Art des Mines, trad. par M. Hellot*, &c. pour les autres formalités dans l'exploitation d'une mine.

On ne peut trop encourager à l'étude des minéraux, & à trouver des moyens d'économie dans l'exploitation générale de ces substances si utiles à la société civile.

Jusqu'ici les Minéralogistes ont considéré les Mines sous trois états différens, 1°. ou comme *fusibles* par elles-mêmes ; 2°. ou qui se fondent facilement à l'aide d'un intermede ; 3°. ou qui entrent en fusion difficilement, même avec des fondans. M. Gellert les distingue en *Mines séparables* dans le lavoir, en *Mines inséparables*, mais fusibles ; & en *Mines rapaces* ou presque *intraitables*.

Rarement on trouve purs les minéraux : ils sont plus communément minéralisés : l'or, quoique le seul des métaux qui fasse exception à cette regle, est souvent allié. Il y a des métaux qui sont plus communs en quelques climats que dans d'autres ; l'or & l'argent se trouvent plus abondamment près les Tropiques, & les autres métaux, vers le Septentrion ; le fer est rare dans les climats chauds. La plupart de nos mines sont communément plus riches à l'horison du bas de la montagne : celles des Provinces septentrionales de l'Asie, telles qu'en Sibérie, se trouvent à la surface de la terre ; tandis que celles du Nord de l'Europe, notamment les Mines de cuivre de Suede, peuvent être fouillées jusqu'à plus de quatre cens toises de profondeur. Les Mines d'argent de Sainte-Marie, la Mine de sel de Pologne, la Mine de charbon d'Ingrande en Bretagne, la Mine de plomb de Poulavoine, la Mine de mercure de Carinthie, celle de cinabre d'Almaden, la Mine d'étain de Cornouailles, la Mine d'orpiment de Turquie, la Mine de Cobalt en Saxe, & quantité d'autres especes, se fouillent aussi à des profondeurs considérables. Il n'y a point de mines qui n'ait des particularités & des détails qui méritent l'attention du Physicien, du Chymiste & du Naturaliste. Chaque mine a sa forme ou son apparence extérieure : c'est l'usage qui apprend à les distinguer & à les reconnoître. C'est en visitant les cabinets des Naturalistes ou les atteliers des Mineurs de chaque espece de mines, qu'on peut s'en instruire : *voyez* aussi les caracteres que nous avons assignés aux différentes especes de chaque genre de mines, à leurs mots généraux.

Quant à la maniere de réduire les minerais minéralisés ou alliés, nous renvoyons aux *Livres de Métallurgies*. Voyez aussi le *Dictionnaire de Chymie*.

MINE DE GÉNÉVRIER. Les Ouvriers de la mine de Salberg en Suede, donnent ce nom à une espece d'Asbeste en bouquets. M. Wallerius dit qu'elle contient un peu de plomb & d'argent.

Ce que les Ouvriers nomment *Mine d'atlas* ou *satinée* est une mine de cuivre verdâtre; la *Mine de pois* ou *de féves* est communément une Mine de fer globuleuse; la *Mine de paysan* est la Mine d'argent vierge en masse.

MINEURS. *Voyez* VERS MINEURS DE FEUILLES, & *l'article* CHENILLE MINEUSE.

MINIA, sorte de serpent venimeux, qui se trouve dans le pays des Negres: il est si grand & si gros, qu'il avale, dit-on, des moutons, des pourceaux, & même des cerfs entiers: il se tient à l'affut dans des brouissailles; & quand il découvre quelque proie, il s'élance dessus; & s'entortillant autour de son corps, il l'étouffe en la pressant. On rapporte une chose particuliere de ce Serpent, c'est qu'avant que d'engloutir ce qu'il a pris, il regarde tout autour s'il n'y a point quelque fourmi qui se pourroit glisser dans son corps avec sa proie pour lui ronger les entrailles; la peur qu'il en a, vient de ce qu'après avoir avalé un animal de cette grosseur, il lui est impossible de se remuer, jusqu'à ce qu'il l'ait digéré.

MINIERE est le lieu où l'on fouille le minerai: *voy. au mot* MINES.

MIRAILLET: *voyez* RAIE LISSE *à l'article* RAIE.

MIRLIROT: *voyez* MELILOT.

MIROIR D'ANE ou PIERRE SPÉCULAIRE: *voyez son article au mot* GYPSE.

MIRTHE ou MURTE, *Mirthus*. C'est un arbrisseau dont on distingue plusieurs especes, entre autres les Mirthes à grandes feuilles; tels que le *Mirthe Romain* & celui d'Espagne, le *Mirthe à feuilles panachées*, le *Mirthe à petites feuilles*, & le *grand Mirthe à fleurs doubles*; celui-ci est très agréable par le nombre de ses fleurs, qui durent très long-tems.

Les Mirthes ont toujours les feuilles posées alternativement; leur odeur est agréable: elles ne tombent point

du tout pendant l'hiver. Ses feuilles sont quelquefois petites & ovales ; quelquefois plus allongées ; d'autres fois plus arrondies & pointues, suivant les especes : elles sont unies & luisantes, comme celles du buis. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles : elles sont en rose, blanches & odorantes ; aux fleurs succedent des baies ovales, qui contiennent plusieurs semences de la figure d'un rein.

Ces arbrisseaux font un joli effet dans les bosquets d'hiver & d'été, dans nos Provinces méridionales, telles que le Languedoc, la Provence, &c., où on peut les élever en pleine terre. Ici nous ne pouvons les conserver que dans nos orangeries, ayant l'attention de les tenir à portée des portes & des fenêtres, afin qu'ils jouissent de l'air dans les tems doux & humides ; sans quoi ils se dépouillent de leurs feuilles. Ces arbustes sont souples, obéissans, & sont propres à prendre toutes les figures qu'on veut leur donner.

Les feuilles & les baies de mirthe, qu'on nomme *Mirthilles*, sont astringentes, & recommandées pour affermir les dents qui ont été ébranlées par le scorbut. Les baies de mirthe tenoient lieu de poivre aux Anciens, avant que cet aromate de l'Inde eût été découvert. On les emploie en Allemagne pour faire une teinture ardoisée, qui a cependant peu d'éclat.

On retire des fleurs du mirthe, en les distillant dans l'eau, une eau astringente, que l'on nomme *Eau d'ange* : elle est fort recherchée pour sa bonne odeur. Les Dames s'en servent pour se laver ; car l'expérience a appris qu'elle est souveraine pour nétoyer la peau, affermir les chairs, parfumer & resserrer. Les habitans d'Illirie, ceux de Naples & de la Calabre, préparent & perfectionnent leurs cuirs avec les feuilles du mirthe, comme font les Macédoniens avec celle du sumach, les Egyptiens avec les siliques d'acacia, les Peuples de l'Asie Mineure, avec les calices des glands de chêne, les François, avec l'écorce moyenne de cet arbre, les Phrygiens, avec l'écorce du pin sauvage. Belon a observé qu'on trouve sur le Mirthe une graine d'écarlate, semblable au kermès, qui renferme un petit animal vivant dans sa coque.

MIRTHE BATARD DES PAYS FROIDS, MIRTHE DU BRABANT, PIMENT ROYAL ou GALÉ. C'est un petit arbrisseau que les Allemands appellent *Gagel*: il ressemble à un petit saule. Ses tiges sont menues & branchues, hautes de deux pieds & demi, garnies de feuilles alternes, assez semblables à celles du Mirthe, mais, en quelque sorte, blanchâtres, d'une odeur de drogue ou de baume. Ses fleurs mâles sont à chatons comme celles du bouleau; les fleurs femelles croissent sur des individus différens, & sont disposées en grappes, auxquelles succedent des semences menues, d'une odeur assez forte, couvertes de petites écailles, appliquées sur leur surface.

Cet arbrisseau aime les lieux incultes, pleins de bruyeres, aquatiques & marécageux: il fleurit en Mai; il croît particulierement dans les prairies humides de S. Léger, au delà de Versailles. Il étoit plus connu autrefois: on apportoit ses branches par charretées à Paris, & les femmes les mettoient dans leurs armoires, parmi le linge & les hardes, pour en chasser les teignes; mais les essais qu'a fait M. de Réaumur, ont démontré que toutes ces plantes n'étoient d'aucun effet, & qu'il falloit avoir recours à l'huile essentielle de térébenthine: *voyez* TEIGNE.

Quelques personnes font bouillir les fleurs de ce mirthe bâtard dans la bierre, au lieu de houblon; mais elles la rendent très enivrante. On prétend que ses feuilles, prises en infusion théiforme, sont une boisson propre à fortifier l'estomac. Quelques Auteurs ont avancé, mais à tort, que les feuilles du Galé sont les mêmes que celles du Thé préparé en Chine.

MISPIKKEL, espece de Pyrite arsenicale: *voyez* PYRITE.

MISY est une pierre vitriolique jaunâtre, brillante, d'un goût très styptique ou atramentaire: elle est fort semblable à l'enveloppe effleurie de ces morceaux de pierres appellées *Calchitis*. Voyez *ce mot*.

Le Misy nous paroît produit par la décomposition d'une pyrite ferrugineuse. Nous en avons rencontré dans les charbonnieres de Liege, & dans les environs de Namur.

Voy. la Note qui est dans la *Nouv. Minér. T. II, p.* 312.

MITTES, *Blattæ*. Ce sont des insectes volans, du genre des scarabées. Les jeûnes sont blancs, & deviennent noirs en vieillissant : ils se dépouillent de leur peau ; il n'y a que les mâles qui ont des ailes. Le froid les fait périr.

On distingue plusieurs especes de Mittes ; savoir, celle qui vit de chair (c'est une *Blatte carnivore*), celle qui se trouve dans le pain & la farine, celle qui ronge les livres, celle qui glousse comme les poules, celle qui fait du ravage dans les jardins, & qui s'attache singulierement aux porreaux, celle qui fuit la lumiere, celle qu'on trouve dans les moulins & aux environs des fours, celle qui se trouve à l'entrée des latrines & des bains, celle qui répand une mauvaise odeur par-tout où elle passe. Cette derniere est nommée *Mitte puante* : elle se retire dans les caves & dans les lieux frais ; on ne la voit ordinairement que la nuit, & elle marche très lentement. Il y a encore une espece de Mitte, qui se met entre les écailles des poissons que les Lapons font dessécher : *voy.* les *Actes d'Upsal*.

Mademoiselle Merian dit aussi qu'il y a de belles Mittes blanches à Surinam, qui se métamorphosent en de belles mouches vertes.

On voit beaucoup de Mittes en Russie qui se cachent de jour dans les fentes du bois, & qui sortent la nuit. En général ces sortes d'insectes ressemblent assez aux grillons des champs. On dit que les Mittes sortent de leurs œufs toutes parfaites, & qu'elles croissent peu-à-peu. Elles ont huit grands pieds, pareils à ceux des faucheurs, ainsi qu'on le peut observer en mettant une de ces petites bêtes dans un microscope. Pour la Mitte qui imite le cri de la poule, qui ronge les livres, & qui se nourrit de la colle dont on les enduit en les reliant, elle n'est pas plus grosse qu'une puce : elle a sur le dos une crête oblongue, de couleur grise ; elle porte la tête basse & approchée de la poitrine : c'est en frappant des ailes l'une contre l'autre, qu'elle excite un bruit qui imite le gloussement d'une poule.

MITU ou MUTU, espece de poule, ou plutôt de

coq du Bresil, qui a une crête tachetée de petits points noirs & blancs, & qu'il éleve & dresse en forme de huppe quand il lui plaît. Cet oiseau est plus grand qu'un coq d'Europe : les plumes de son corps sont noires, excepté au ventre & au croupion, où elles sont brunes : il a le doigt courbé, long de quinze lignes & rougeâtre. Ses œufs sont gros, blancs, & si durs, que si on les choque l'un contre l'autre, ils résonnent comme du fer. On dit que, quoique les os de cet animal soient mortels aux chiens, ils ne nuisent point aux hommes. Le Mitu se perche fort haut, & vole sur les arbres comme les paons : il dresse sa queue comme le coq d'Inde : c'est un oiseau qui se familiarise aisément.

MOCAYA ou MONCAYA, espece de chou palmiste, dont l'amande fournit une huile qui fait en peinture le même effet que l'huile de noix : on s'en sert aussi quelquefois en Guyane pour l'assaisonnement des mets. Cette huile se tire comme celle de la noix du *Palmier Aouara* : voyez *ce mot*.

MODIOLUS. Les Naturalistes ont donné ce nom à différens fossiles, tels que les *Caryophylloïdes*, les *Troques*, &c. Voyez *ces mots*.

MOELLE, *Medulla*, nom que l'on donne à différentes substances qui appartiennent aux trois regnes de la Nature. 1°. Le regne animal fournit la Moëlle de *Bouc*, de *Bœuf*, de *Cerf*, de *Veau* & autres animaux : *voyez chacun de ces mots*. 2°. Le regne végétal produit ce que l'on appelle *Moëlle* ou *Pulpe de Casse*, la *Moëlle* ou *Crême de Coco*, &c. 3°. Le regne minéral donne la Moëlle des rochers, qui est l'*Agaric minéral* : *voyez ces mots*.

MOILON, est communément une pierre blanchâtre calcaire, un peu tendre, qui se tire des carrieres en petits blocs ; le meilleur est celui qui est le plus dur & de bonne assiette : il faut l'équarrir & le faire passer au moins un hiver en tas, avant de l'employer. Le Moilon est un des matériaux où l'ouvrage de maçonnerie va le plus vîte : il sert sur-tout à garnir le dedans des gros murs.

MOINE, *Monialis*, nom donné à quelques poissons dont on fait beaucoup d'usage dans les Indes, & qu'on

prend proche Hilas. Le premier est d'un bleu clair sur le dos ; il a une ligne large, qui est de couleur rouge ; son ventre est marqué de différentes couleurs ; les nâgeoires qu'il a des deux côtés du corps ne sont pas pointues. Sa chair est bonne à manger, mais il faut auparavant l'ouvrir & le faire sécher au soleil, ou le saler. Le second, quoique semblable au précédent, est très remarquable en ce qu'il a six aiguillons sur le dos & deux au bas du ventre ; trois taches blanches & des nâgeoires sur les ouies : sa couleur est jaune. Le troisieme ne differe du précédent que par sa couleur jaune, noirâtre & bleue : sa tête est rouge.

On donne encore le nom de *Moine* au *Marsouin*. Les Portugais appellent aussi *Moine des Indes* le *Rhinoceros*. Voyez *ces mots*.

MOINEAU, *Passer*, petit oiseau fort joli, connu de tout le monde, dont on distingue plusieurs especes, & dont le caractere est d'avoir le bec en forme d'un cône renversé, les bords très coupans, & finissant en pointe ; le sommet de la tête plus élevé que celui des autres petits oiseaux de ce genre. On a,

1°. Le MOINEAU VULGAIRE, DOMESTIQUE OU DE MAISON, autrement dit le FRANC-MOINEAU, *Passer vulgaris*. Cet oiseau pese un peu plus d'une once. Sa longueur, depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue, est de six pouces & demi ; son bec est un peu gros, noirâtre dans le mâle, brun dans la femelle, long à peine d'un demi pouce : il a l'iris couleur de noisette, l'entre-deux des yeux jaunâtre, les pieds presque bruns, les ongles noirs, la tête un peu cendrée ou d'un bleu sombre, le menton noir, les machoires tachetées de blanc, la gorge d'un blanc cendré, le ventre & la poitrine blanchâtres, les plumes qui séparent le col & le dos sont rousses ; le dos & le croupion sont de la même couleur que les Grives, & mêlés en quelque sorte de verd, de brun & de cendré ; le pennage des ailes est à bords roussâtres, traversées d'une ligne blanche ; toutes les plumes de la queue sont d'un brun noirâtre & à bords roussâtres. Au reste, le plumage du Moineau varie selon le climat & la saison. La femelle n'a point la barbe

noire, ni de taches blanches sur le col : les couleurs de son plumage sont en général moins vives que celles du mâle.

Le Moineau est un oiseau fort lascif, & dont les testicules sont grands. Aldrovande dit en avoir vû un, qui, en moins d'une heure, cocha sa femelle vingt fois, étant prêt à continuer plusieurs autres fois, si elle n'eût pas changé de place. Frisch dit que cet oiseau fait des petits trois fois l'année quand il est jeune ; il s'apprivoise fort aisément, & est fort amusant ; il peut apprendre le chant des autres oiseaux qui sont auprès de lui.

Cet oiseau est fort incommode, parcequ'il fait tort aux grains, aussi-bien à la. campagne que dans les greniers & les granges. Il se multiplie beaucoup, & n'épargne pas les jardins : il fait aussi un grand carnage de mouches à miel, sur-tout lorsqu'il a des petits : il fait aussi beaucoup de dégât dans les colombiers, parcequ'il tue les pigeonneaux en leur crévant le jabot avec son bec, pour manger le grain qui est dedans. Il mange de tout ; mouches, papillons, guêpes, abeilles, frêlons, bourdons, fourmis, grillons, scarabées, vers, grains, fruits & légumes. Aussi, pour éloigner ces oiseaux & leur faire peur, les gens de la campagne ont-ils coutume de planter debout des hommes de paille, habillés de haillons, ou d'autres épouventails.

Le Moineau fait entendre son cri tout le long de l'année. Quand deux mâles poursuivent une seule femelle, elle se défend alors à grands coups de bec, ensorte qu'ils tombent souvent par terre tout étourdis. On peut distinguer leurs cris quand ils s'accouplent ; quand ils avertissent leurs petits de ne pas se faire entendre, de peur de se découvrir ; quand ils voient près d'eux quelque ennemi, comme un chat, un oiseau de proie, un hibou ; quand ils volent par troupes à la campagne ; quand ils se disputent mutuellement, ou qu'ils sentent de la douleur. Il y a des pays où les Seigneurs obligent leurs Vassaux à en livrer un certain nombre de têtes, afin qu'ils ne se multiplient pas trop : mais ces oiseaux sont rusés, & s'apperçoivent bientôt de tous les piéges qu'on leur tend ; ainsi l'on a bien de la peine à les sur-

prendre, même au trébuchet. Ils volent ordinairement assez bas, de maniere que le Chasseur les tue difficilement à coups de fusil.

Quelques personnes ne veulent point manger des Moineaux, parcequ'elles s'imaginent que ces oiseaux tombent de mal caduc : d'autres en mangent après leur avoir ôté la tête. Si cette maladie des Moineaux a lieu, elle peut venir de leur excès de lubricité. On trouve cependant dans les Éphémérides d'Allemagne deux exemples, que le Moineau, par lui même, dispose à l'épilepsie. Le Moineau est gras quand il est jeune, & quand il ne cherche pas encore à s'accoupler ; car alors sa cupidité lascive ne le laisse pas croître. Il marche en sautillant ; il multiplie beaucoup, fait son nid tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt sous un toit ou dans un trou de muraille, tantôt dans un vieux nid de pie, tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier, quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur ; il s'empare aussi quelquefois des nids d'hirondelles à cul-blanc, qu'on appelle *petits Martinets*, alors il se livre de rudes combats entre eux. On attache souvent contre les maisons des pots de terre faits exprès, qu'on appelle pour cette raison des *Pots à Passe* ou à *Moineau*, afin que ces oiseaux y fassent leur nid. Zinnani dit que dans un nid fait d'herbes seches & de plumes, il pond, pour chaque couvée, quatre ou cinq œufs à coque très mince, qui sont cendrés, marquetés çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque. On a prétendu, il y a long tems, que les mâles ne vivoient que deux ans ; mais on a vû des Moineaux, tant mâles que femelles, vivre en cage pendant huit ans. Les Moineaux Francs paroissent aimer passionnément ceux de leur espece ; car non-seulement ils élevent leurs petits avec beaucoup de soin, mais aussi quand ils viennent à découvrir quelque amas de graines, ils invitent généreusement & à grands cris leurs compagnons à en manger avec eux.

Cet oiseau n'est gueres d'usage en aliment que parmi le petit peuple : sa chair est maigre, seche, peu ragoutante & dure. Les Auteurs de la *suite de la matiere médicale*, disent que s'il est arrivé quelquefois de gagner le mal caduc en mangeant de ces petits oiseaux, c'est

parcequ'un tel aliment étant recommandé par quelques Médecins, comme très propre à exciter à l'amour, & comme un reméde aphrodisiaque, il peut être arrivé que des personnes, après en avoir mangé dans cette vue, & abusant ensuite de leur tempérament par un usage immodéré des femmes, soient tombées dans cette terrible maladie, qui est quelquefois la suite d'un penchant à l'acte de Venus, auquel on s'est livré sans ménagement. La fiente du Moineau, donnée à la dose de deux ou trois grains dans la bouillie, lâche le ventre comme fait celle de la souris : ce même excrement, mêlé avec du saindoux, & employé en liniment sur la tête, empêche la chûte des cheveux & les rend plus nombreux : si l'on en dissout dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit & adoucit la peau.

Le Moineau a plusieurs noms ; chez le vulgaire on l'appelle, *Passe*, *Moucet* ou *Moinet*, *Moisson*, *Pierrot*, *Guillery*; en Provence & en Languedoc on appelle le mal caduc, *lou mau de las Passeras*, le *mal des Passereaux* ou *Moineaux*.

2°. Le MOINEAU D'ARBRE, *Passer arboreus*, que les Parisiens nomment *Friquet*, ou *Moineau de noyer*, est le plus petit de tous les Moineaux : il a le bec court, noir & un peu gros ; les pieds, les jambes, les ailes & la tête comme le Moineau franc. Il habite dans les buissons & les arbres ; il fait son nid dans les arbres creux des jardins & des bois ; il ne s'y multiplie pas beaucoup, à cause du nombre d'ennemis qu'il y rencontre, & souvent dans l'hiver on le trouve mort dans le trou des arbres : son cri est différent de celui du Moineau franc. Ceux qui essaient de faire des batards en fait d'oiseaux, assurent qu'il s'apparie aussi avec la serine des Canaries.

3°. Le MOINEAU DES BOIS, *Passer sylvestris*. Il est de la grosseur des Moineaux ordinaires ; le sommet de sa tête est jaune rougeâtre.

4°. On voit chez les Oiseleurs des Moineaux tout jaunes ou tout blancs, ou de trois couleurs ; savoir, blanc, noir & jaune. On y voit aussi le Moineau d'Italie ou de Boulogne, qui est jaune & blanc, & se perche dans les cerisiers : le Moineau d'Illirie, qui est blanc en

devant & rouge sur le dos : le Moineau à collier jaune ou à la soucie, qui est fort rare ; il est plus gros & plus tendre que le Moineau domestique ; son cri est haut & éclatant : le Moineau à la tête rouge, & celui de Montagne, qui est fort commun dans certains pays ; son corps est fort allongé ; il se plaît dans des endroits montagneux, déserts & remplis de bois ; il sert autant aux Oiseleurs que le Moineau commun pour prendre les autres : le Moineau de jonc, ou la Cannevarola, qui a la tête noire, le col cerclé de blanc, le plumage bigarré de noir & d'une espece de rouge ; il chante bien & fréquente les roseaux ; il s'éleve en l'air en voltigeant, & retombe soudain sur les roseaux : dans la belle saison il cherche les lieux où il y a de la fraîcheur & du vent ; dans l'hiver il aime les abris & les endroits où le Soleil paroît.

5°. Les Ornitologistes font mention de plusieurs Moineaux des Indes, marquetés de toutes les plus belles couleurs. Les Indiens font, avec les plumes de ces magnifiques oiseaux, leurs ouvrages de plumasserie ; on y voit éclater le verd de prairie, le violet purpurin de l'améthyste, le bleu céleste ou d'azur, & le noir lustré. Les uns sont crêtés, d'autres sans queue apparente : la voix de ces oiseaux imite le sifflement des vents. On distingue entre autres le Moineau de Bengale ; celui de la Chine, dont le plumage est semblable à celui de la Linotte, & le Moineau du Cap de Bonne-Espérance.

Mérolla, après avoir observé la variété surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singuliere sur les Moineaux étrangers. Ils sont, dit-il, de la même forme que ceux d'Europe ; mais dans la saison des pluies, leur plumage devient rouge & reprend ensuite sa premiere couleur. Le même Auteur parle, avec admiration, d'une espece de petit Moineau, décrit par Cavazzi, & qui se trouve aux Royaumes de Congo & d'Angola : sa couleur est d'un beau bleu foncé ; son ramage commence à la pointe du jour, & fait, dit-on, entendre assez distinctement le nom de Jesus-Christ.

A l'égard du Moineau blanc, les bords inférieurs de ses ailes sont noirs : il est plus blanc en hiver que dans le tems de la canicule, encore le plumage n'est-il blanc

que par l'extrémité. M. Linnæus croit que c'est une espece d'Alouette. En été il habite les montagnes neigeuses de la Laponie : on a de la peine à l'y distinguer, ainsi que la perdrix blanche, leur plumage étant alors de la même couleur que celle de la substance qui couvre le sol où ils habitent. Le Moineau blanc, autrement dit Moineau de neige, n'aime point à se percher ; il dort peu, il ne fait que sautiller sur le terrein raboteux : il court précisément comme les Alouettes en hiver. Dans les montagnes il se nourrit avec la semence de la scherra. Cet oiseau est de passage ; sa chair est d'un assez bon goût.

MOIRE, nom que l'on donne à une espece de coquillage univalve, du genre des *Volutes*. *Voyez ce mot.*

MOLDAVIE : *voyez* MÉLISSE DE MOLDAVIE.

MOITON ou MOUTON, est un oiseau du Bresil, dont on distingue plusieurs especes. Il est un peu plus grand que le Paon. Il est remarquable par une belle huppe qu'il a sur la tête, & par les belles plumes blanches & noires dont il est couvert. On mange sa chair, qui est excellente.

MOLE, *Phuca*, poisson de mer saxatile, d'une couleur rougeâtre, ressemblant à une tanche d'eau douce pardevant, & à une sole parderriere, parceque cette partie est mince, plate & environnée d'aiguillons. Au printems il est de différentes couleurs, dans un autre tems il est blanc. Le bout de sa tête est noir & rougeâtre, le derriere du corps est noir, & le reste est de la couleur de la tanche. Les deux nâgeoires qui sont aux ouies sont rouges, & plus grandes que les autres ; il n'a point de levres, ses dents sont petites, ses yeux grands & dorés. Au bout de la machoire inférieure & vers le ventre, il a quatre barbillons qui lui servent de nâgeoires : il a les ouies grandes & des pierres dans la tête ; il dépose ses œufs dans l'algue ; il se nourrit nonseulement d'herbes & de mousses, mais aussi d'autres petits poissons. Sa chair est aussi bonne que celle des autres poissons saxatiles.

MOLE ou MEULE ; *voyez* LUNE DE MER.

MOLÉCULES ORGANIQUES. Indépendamment des animaux sensibles à la vue, des Naturalistes font une

une classe à part d'une autre espece très petite, sinon d'animaux proprement dits, au moins de corps mouvans, qui se trouvent sur la peau des animaux, dans les liqueurs, dans tous les fluides, &c. & qu'on ne peut voir que par le moyen du microscope ou de la loupe. Ces animaux, infiniment petits, sont également, dit M. de Malézieu; ou ovipares ou vivipares. Leur existence dans les liqueurs fermentescibles, dans le levain, dans les sucs des animaux, n'est point une chimere, une hypothese curieuse, dans laquelle se joue l'esprit de l'homme, sous une fausse apparence de vérité. *Voyez ce que nous avons dit au mot* ANIMALCULE, *& la définition du mot* ANIMAL.

MOLÉNE : *voyez* BOUILLON BLANC.

MOLIERE. Dans la plupart des pays, on donne ce nom à des terres grasses ou marécageuses, tellement molles que les chevaux & les voitures y enfoncent.

MOLLE ou POIVRIER DU PÉROU, *Mollis arbor*, est un grand arbre fort étendu, qui croît abondamment dans le Pérou : ses feuilles ressemblent à celles du Lentisque, elles sont dentelées, & rendent un suc laiteux & gluant, qui a l'odeur & le goût du Fenouil. Ses fleurs sont nombreuses, attachées à des rameaux particuliers, de couleur jaune blanchâtre : il leur succede en Juillet des baies semblables au fruit de l'Asperge, disposées en grappes comme le raisin, couvertes d'une pellicule rougeâtre, très grasse, contenant chacune un petit noyau osseux. Ces fruits ont l'odeur & le goût des baies de géniévre; on les fait bouillir dans de l'eau, pour en préparer une boisson vineuse, très bonne, mais qui se convertit aussitôt en vinaigre. On fait des incisions à l'écorce de cet arbre, par où il découle une résine odorante & blanche. On dit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle que l'on appelle *Elemi*.

L'écorce & les feuilles du Molle sont employées dans le pays, pour les humeurs froides, les enflures des jambes & des cuisses. Ses petits rameaux servent à faire des curredents : on fait bouillir sa résine dans du lait, pour emporter les taches & les cataractes des yeux : la poudre de son écorce sert à mondifier les ulceres : la li-

queue vineuse du fruit est utile dans les maladies des reins. Les Péruviens respectent beaucoup cet arbre.

MOLLUSQUE : *voyez au mot* Mous.

MOLUQUE, *Molucca*, plante étrangere, qui tient de la Mélisse, & dont on distingue deux especes.

1°. La MOLUQUE ODORANTE, *Molucca lævis*. Sa racine est ligneuse & fibrée : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, fortes, quarrées, rougeâtres, remplies de moëlle ; les feuilles ressemblent à celles de la Mélisse pour la figure & l'odeur : ses fleurs sont verticillées & de couleur blanche ; il succede à cette fleur quatre semences triangulaires, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

2°. La MOLUQUE ÉPINEUSE, *Molucca spinosa*. Ses feuilles sont plus verdâtres ; ses fleurs sont soutenues par des calices plus longs, moins larges, & garnis de forts piquans : elle a une odeur désagréable.

On cultive l'une & l'autre Moluque dans les jardins ; elle naît naturellement aux Isles Moluques. On ne se sert que de la premiere espece ; elle est alexipharmaque, propre à fortifier le cerveau & le cœur : elle aromatise les liqueurs d'une maniere agréable.

MOLY : nom que les Anciens ont donné à plusieurs especes d'ail, qu'ils distinguent de l'ail ordinaire par son peu d'odeur. Homere a célébré cette plante comme propre à détruire les venins & les enchantemens. *Voyez* AIL.

MOLYBDENE ou MICA DES PEINTRES, ou CRAYON DE PLOMB, &c. *Molybdæna nigrica fabrilis*, est une substance noirâtre, brillante, friable, micacée, douce au toucher, & comme savonneuse : on l'appelle aussi *Crayon d'Angleterre*. Quelques-uns la regardent comme une espece de *Blende*. Voyez ce mot. Nous croyons, avec assez de fondement, qu'elle n'est qu'une espece de stéatite tendre & talqueuse, semblable au talc coloré appellé improprement la *craie noire de Briançon*. Cette stéatite paroît être colorée par le zinc, substance demi métallique, qui ne contribue pas peu à lui donner beaucoup de pesanteur. Nous en tirons la preuve de ce que, si on lui fait subir un feu violent,

il en exhale des fleurs inflammables, d'un bleu foncé, comme il arrive avec les mines de zinc. M. Pott a prouvé que le crayon dont il est question, contient presque toujours du fer, parceque, si on le mêle, dit-il, avec du sel ammoniac, il donne des fleurs martiales, & que, quand le feu l'a dégagé des parties grasses qui l'environnent, il est attiré par l'aimant, &c.

La Molybdene donne aux mains, au papier & au linge, une couleur grisâtre perlée ou talqueuse : elle se détruit difficilement dans le feu ; son usage est purement méchanique, on s'en sert pour lustrer de vieux ustensiles de fer, on en fait aussi des crayons. Pour cela, il faut d'abord la réduire en poudre, puis en faire une pâte avec de la colle légere de poisson : on en emplit des bâtons évuidés en rond ou en quarré, avec une rainure qu'on bouche ensuite par une petite tringle qui s'enchasse exactement : on l'assujettit avec des ficelles, & lorsque le tout est sec : on taille le bout en pointe pour écrire ou dessiner. Les ouvriers donnent à la Molybdene les noms de *Potelot* ; *Mine de plomb noire ou savonneuse* ; *Plomb de mer* ; *Plombagine*, *Plomb de mine* ; *Céruse noire* ; *Talc-blende* ; *Fausse galène* ; *Mica des Peintres*, ou *crayon de plomb*. La Molybdene se trouve en Angleterre, en Hesse, & dans la Finlande. Les mines d'étain en contiennent quelquefois, ainsi que celles de plomb ; mais c'est un redoutable minéralisateur, en ce qu'il rend très difficile la réduction de ces minerais.

MOMIE ou MUMIE, *Mumia*, est un mot arabe qui désigne un cadavre embaumé & desséché. Les premieres Momies humaines ont été tirées des sépulcres des anciens Egyptiens, sous les pyramides dont on voit encore de beaux restes à quelques lieues du grand Caire. On trouve quelquefois sur les côtes de la Lybie des cadavres humains, qui y ayant été jettés par les vagues de la mer, ont été pénétrés de sable & desséchés par l'extrême chaleur qui regne en ce pays-là. On en rencontre aussi dans les déserts de Zara ; où le sable est si subtil, qu'il pénetre tout, & où l'on ne trouve point d'eau pour se désaltérer. Les voyageurs qui ne suivent point les caravanes, s'y égarent facilement & y périssent quelquefois par la faim & par la soif : leurs corps s'y desse-

chent tellement, qu'ils ne pesent pas le quart de ce qu'ils devroient peser : on appelle ces cadavres desséchés *Momies blanches*.

Il y a en plusieurs pays chauds, comme à Toulouse, certaines caves dans lesquelles, comme le rapporte Lemery, les corps morts se dessechent & se conservent avec leur poil sans aucun embaumement, jusqu'à deux cens ans. J'ai examiné sur le lieu même ces mânes respectables; mais il ne m'a pas été possible de m'éclaircir au juste, pourquoi, quand & comment on les avoit conservés ainsi.

Il n'en est pas de même des Momies embaumées; M. Rouelle, de l'Académie des Sciences, dit que l'extrême vénération des anciens Egyptiens pour les corps morts de leurs parens, leur avoit fait chercher divers moyens de préserver leurs cadavres de la corruption : nous admirons encore aujourd'hui des Momies Egyptiennes conservées depuis plus de deux mille ans, par la maniere dont les corps avoient été embaumés. Ces Momies ont été pendant long-tems l'objet des recherches des Antiquaires & d'un petit nombre de Physiciens, qui ont taché de deviner le secret des Egyptiens, & de transporter cet art parmi nous. Elles n'ont été bien examinées de nos jours, que par M. Rouelle, qui a communiqué à l'Académie plusieurs idées que la lecture d'Hérodote lui avoit autrefois fait naître. Cet Académicien a donné un Mémoire très intéressant, dans lequel il examine les principes sur lesquels est fondé l'art des Egyptiens.

Il paroît, dit-il, tant par les écrits de Clauderus, que par ce qu'on peut deviner du procédé secret de Debils, que ces deux hommes employoient principalement la dessication opérée par les sels alcalis, pour préparer leurs cadavres. Hérodote qui nous a transmis une courte description de l'art des Embaumeurs, dit qu'il y avoit trois différentes manieres d'embaumer usitées parmi les Egyptiens, & qu'on se servoit des unes ou des autres, suivant la dépense qu'on vouloit faire. Suivant la premiere, qui étoit aussi la plus chere, on ouvroit par les narines avec un fer la base du crane, & on tiroit la cervelle par cette ouverture, partie avec le fer même,

& partie par le moyen des injections : on tiroit les entrailles par une incision faite au côté : on les nettoyoit : on les passoit au vin de palmier & dans des aromates broyés : on remplissoit le ventre de myrrhe en poudre, & de toutes sortes d'autres parfums, excepté l'encens : on fermoit l'ouverture & on couvroit le corps de natrum pendant soixante-dix jours ; car les loix ou les statuts de l'art, ne permettoient pas de l'y laisser plus long-tems. Ensuite on lavoit le corps, & après l'avoir tout enveloppé de bandes de toile de lin enduites de gommes, ils le rendoient aux parens.

Lorsqu'on ne vouloit pas faire une si grande dépense, on ne faisoit aucune incision au cadavre : on se contentoit d'injecter par le fondement une quantité suffisante d'une liqueur onctueuse qui se tire du cedre ; ensuite ayant bouché l'ouverture pour retenir l'injection, on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours ; au dernier on tiroit du ventre la liqueur, qui entrainoit avec elle les entrailles consumées ou dissoutes : cela fait, on rendoit le corps aux parens.

La troisieme maniere étoit la plus simple & la moins dispendieuse. Après les injections par le fondement, on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours, & on le rendoit sans y faire autre chose.

M. Rouelle pense que cette description de l'art des Embaumeurs est fautive ; il prétend que l'objet principal d'un tel travail, se réduisoit à deux parties essentielles ; la premiere étoit d'enlever du corps les liqueurs & les graisses qu'il contenoit, & qui en auroient occasionné la destruction ; la seconde étoit de défendre les corps de l'humidité extérieure & du contact de l'air. Les Embaumeurs saloient le corps avec l'alkali fixe, & opéroient par ce moyen, sur les cadavres, ce que les Tanneurs operent sur les cuirs, par le moyen de la chaux. Le corps ayant été ainsi macéré pendant les soixante-dix jours : on appliquoit dessus des matieres résineuses & balsamiques, qu'on y retenoit par des bandes de linge dont on les enveloppoit. M. Rouelle croit qu'on ne mettoit des parties balsamiques dans le corps, qu'après l'avoir fait macerer dans le natrum.

M. Maillet, Consul au Caire, rapporte dans ses let-

tres, qu'il a trouvé un grand nombre de corps couchés sur des lits de charbons, emmaillotés de quelques linges, & couverts d'une natte sur laquelle il y avoit du sable à l'épaisseur de sept ou huit pieds; c'étoit apparamment la maniere dont les plus pauvres conservoient les cadavres de leurs parens, car la conservation des corps faisoient chez les Egyptiens un point de Religion pour les pauvres, comme pour les riches. M. Rouelle prétend encore que les toiles ou bandelettes n'étoient pas de lin, mais de cotton, qu'elles étoient empreintes de matieres résineuses & balsamiques & non de gommes: on en trouve qui ne sont enduites que de matieres bitumineuses; & suivant les observations de M. Maillet, il se trouve des Momies qui n'ont rien de tout cela, mais elles sont chargées en dessus de figures hiérogliphiques & en dessus d'une écriture très fine, qui semble être des vers rimés. Tous les corps étoient enveloppés de deux rangs de bandelettes, & souvent entre chaque rang, on y trouve encore des amulettes, auxquelles les Egyptiens attribuoient de grandes vertus. On voit bien que ces bandes, les vers, les peintures dont on les ornoit & les boîtes ou de porphyre, ou de bois précieux, & d'une seule piece dans lesquelles on enfermoit les Momies, & qui étoient encore plus ou moins chargées d'ornemens, devoient introduire une infinité de différences dans la somptuosité des embaumemens. C'est dans le *Mémoire* de M. Rouelle, qu'il faut s'instruire de toutes les autres particularités de l'art des Embaumeurs.

Il ne faut pas croire que les Momies du commerce, soient véritablement tirées des tombeaux des anciens Egyptiens; celles-là sont trop rares, on ne les garde gueres que par curiosité. Celles que les Droguistes tirent du Levant, viennent des cadavres de diverses personnes que les Juifs ou les Chrétiens embaument, après les avoir vuidés, avec des aromates résineux & le bitume de Judée; ils mettent sécher au four ces corps ainsi embaumés, jusqu'à ce qu'ils soient privés de toute humidité. On employoit autrefois ces Momies, qui ne sont point d'une odeur désagréable, pour déterger, résoudre, résister à la gangrene; mais on ne s'en sert aujourd'hui que comme d'appas pour prendre du poisson.

On voit aussi, dans quelques cabinets, des Momies d'animaux brutes : nous avons dit au mots *Chat & Chien*, que les Egyptiens ont une grande affection pour ces sortes de bêtes : ils étoient autrefois dans l'usage de les embaumer. En Egypte, à deux lieues de Hermopolis près d'un vieux Château, nommé Tamaimacq, & qui n'est plus qu'un tas de décombres, on voit encore une douzaine de cavernes où l'on mettoit les Chiens & les Chats qu'on embaumoit.

Ceux qui voudront voir des Momies humaines, peuvent se transporter au Cabinet du Roi, où il y en a une qui a été trouvée depuis quelques années en Auvergne. On en voit aussi au Cabinet de Messieurs de Sainte Genevieve, & chez les Célestins : celles-ci sont Egyptiennes.

MOMOTOVAKOST. *Voyez* au mot TURQUOISE.

MONBAIN, est un grand Prunier des Isles Antilles : cet arbre vient de bouture, & sert en Guyane à soutenir les barrieres au long desquelles on les plante. Son fruit est jaune, longuet, peu charnu, mais il a un goût assez agréable : il agace un peu les dents, mais l'odeur en est flatteuse. On en fait une marmelade qui ressemble beaucoup à celle de l'abricot par la couleur, & qui passe pour exquise dans le pays. On la mêle avec de l'eau-de-vie, & cette liqueur est délicieuse. Les Sauvages qui se sentent attaqués de goutte, font un trou en terre où ils jettent de la braise bien ardente, sur laquelle ils mettent des noyaux de ces fruits (qu'on appelle *Prunes de Monbain*), puis ils présentent au dessus la partie malade & endurent la fumée le plus long-tems qu'ils peuvent. Ce remede les soulage beaucoup. Il découle de cet arbre une gomme jaunâtre, claire & odorante.

Il y a aussi dans les Isles Antilles une espece de Monbain sauvage, qui a les mêmes propriétés que le précédent.

MONDIQUE. *Voyez* MUNDICK.

MONKIE : petit Singe à tête de mort. *Voyez* [illegible].

MONOCLE. *Voyez* BINOCLE & le mot PERROQUET D'EAU.

MONNOIE DE BRATTENBOURG. *Voyez* ECU DE BRATTENBOURG.

MONNOIE DE PIERRE. *Voyez* Numismales.

MONOCEROS, nom qu'on a donné à l'animal *Licorne* & au *Rhinoceros*. Voyez *ces mots*. Dans le pays de Bambuch & de Galam : on donne aussi ce nom à une très grande espece d'oiseau de Paradis.

MONODONE, est le poisson Narhwal : *voyez ce mot* à la suite de l'article Baleine.

MONOPHTALME, *Monophtalmus*, poisson des Indes Orientales, ainsi nommé, parcequ'il n'a qu'un œil au milieu de la tête ; sa tête est extraordinaire, & ressemble à la tête de quelques insectes : il a le corps mince, sa couleur est bleue : sur le haut du dos, il porte de longues nageoires recourbées vers la tête : indépendamment de celles-là, il en a d'autres, tant sur le dos que sur le ventre : ce qu'il a encore de singulier, ce sont des nageoires sous les ouies, qui se replient vers la partie antérieure.

MONSTRE, *Monstrum*. Ce mot exprime communément un animal né avec une conformation contraire à l'ordre ordinaire de la nature, avec une structure de parties très différente de celle qui caractérise l'espece des animaux dont il sort ; car si l'objet ne frappoit pas avec étonnement, s'il n'y avoit qu'une différence légere & superficielle, on ne donneroit pas le nom de monstre à l'animal où ces différences de conformation se trouvent. Suivant la remarque de Lemery, il y a bien des sortes de monstres, par rapport à la structure ; les uns, ou ont trop, ou n'ont pas assez de certaines parties : tels sont les monstres à deux têtes, ceux qui sont sans bras ou sans pieds ; d'autres pechent par la conformation extraordinaire & bisarre, par la grandeur disproportionnée, par le dérangement considérable d'une ou de plusieurs de leurs parties, & par la place singuliere que ce dérangement leur fait souvent occuper ; d'autres enfin, ou par l'union de quelques parties, qui, suivant l'ordre de la nature, & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être séparées, ou par la désunion de quelques autres parties, qui, suivant le même ordre, & pour les mêmes raisons, ne doivent jamais cesser d'être unies. C'est dans les quatre Mémoires de M. Lemery insérés dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences*. 1738 & 1739,

qu'il faut voir les différentes manieres dont les monstres sont formés. M. du Verney a donné aussi un Mémoire sur la même matiere.

Les Naturalistes donnent aussi & indifféremment le nom de *Monstre*, ou à des animaux énormes pour leur grandeur, tels que sont parmi les quadrupedes terrestres, les *Eléphans*, & parmi les animaux marins, les *Requins*, les *Baleines*; ou à d'autres animaux farouches & cruels, tels que les *Lions*, les *Tigres*, & les *Pantheres*; ou enfin à des animaux singuliers par leur espece qui viennent de l'accouplement de bêtes qui ne sont pas du même genre. Les Voyageurs disent que l'Afrique est féconde en ces sortes de monstres; les relations des Indes Orientales sont remplies de descriptions de monstres marins que la mer est cependant avare de nous faire voir : tels que les *Hommes marins*, les *Femmes marines*, les *Syrenes*, &c.

Il y a aussi des monstres dans le regne végétal : les monstres sont même plus ordinaires & plus bisares dans les plantes, que dans les animaux, parceque les différens sucs s'y dérangent & s'y confondent plus aisément. Dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences ann.* 1707. *p.* 448 : il est parlé d'une rose monstrueuse; du centre des feuilles de cette rose s'élevoit une branche de rosier, longue de deux à trois pouces, garnie de feuilles. *Voyez* les mêmes *Mém.* 1749, *p.* 44. & 1724, *p.* 20.

MONTAGNE, *Mons*, est une élévation de terre fort considérable, au dessus de tout ce qui lui est contigu, & qui commande les lieux qui l'environnent; elle est ordinairement remplie d'inégalités, de cavités, de bassins exposés à l'air, & de terreins entr'ouverts.

On donne aussi ce nom à une chaine de montagnes, comme quand on dit le *Mont Atlas* en Afrique, & le *Mont Apennin* qui traverse toute l'Italie. On distingue plusieurs sortes de montagnes.

1°. Les montagnes qui sont en chaine peuvent être regardées comme anciennes ou anti diluviennes : on prétend que l'on n'y trouve pas de coquilles, ni d'autres corps marins organisés : mais des roches suivies, des mines en filons, &c.

2°. Les montagnes qui sont isolées ou garnies de quelques grouppes de monticules, dont la terre est tumul-

tuairement & confusément arrangée, qui d'ailleurs sont comme arides ou pelées à leur extérieur, tronquées ou évasées en entonnoir vers le sommet, remplies de corps calcinés, à demi vitrifiés, &c. Ces montagnes, dis-je, paroissent avoir été formées par des terres lancées dans les airs par l'éruption de quelque feu souterrain; les Isles de Santorin & plusieurs autres, ont été formées ainsi. Si de telles montagnes très-élevées, sont couvertes de coquilles marines, l'on peut les regarder comme ayant fait partie du sol de la mer. Quantité de montagnes semblables ont été formées de mémoire d'homme. Si une pareille montagne touche à la terre & avance beaucoup dans la mer; alors on l'appellera *Cap*, *Tête* ou *Promontoire*, tel est le Cap de Bonne-Espérance en Afrique.

3°. Les montagnes plus ou moins élevées, grouppées ou non, dont la terre ou pierre est par couches irrégulieres, d'une ou de plusieurs couleurs & matieres, doivent être regardées comme produites par des dépôts successifs, lors des alluvions considérables: on voit tous les jours des monticules semblables qui se forment ainsi: on appelle les petites montagnes ou monticules, *Collines*.

Les montagnes ont des utilités remarquables; les unes en vomissant du feu, annoncent qu'elles servent en quelque sorte de creuset à la nature, comme pour purger tout l'intérieur de la terre, & l'empêcher de nous engloutir dans certains tems; telles sont l'*Hécla* en Islande, l'*Ethna* ou *Gibel* en Sicile, le *Mont-Vésuve* dans le Royaume de Naples, le *Pitchinxa* & le *Cotopaxi* en Amérique, &c.

D'autres, dont le sommet paroît s'ouvrir un passage dans les nues, attirent & absorbent toutes les vapeurs de la mer qui flottent dans l'air. Les espaces qui séparent leurs pointes, sont autant de bassins destinés à recevoir les brouillards épaissis, & les nuées précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes paroissent être autant de châteaux d'eaux, ou de réservoirs communs: il y a des ouvertures latérales, ménagées par la Nature, de maniere à procurer aux eaux un écoulement utile à toutes les especes d'animaux, & propre à fertiliser les terres. A l'égard de l'artifice merveilleux, par lequel elles nous

procurent tant d'avantages, *voyez les mots* TERRE, FONTAINES, &c.

Il y a des Montagnes extraordinairement hautes, comme le Sinaï au Japon, les Cordillieres au Pérou, le Pic du Midi & le Canigou aux Pyrenées, le Pic dans l'Isle de Ténériffe, & beaucoup d'autres, sur lesquelles on éprouve, dans le cœur de l'été, un froid plus piquant que celui de nos climats dans nos plus rudes gelées. Il ne doit pas paroître étonnant, après cela, que les vapeurs, qui sont portées vers ces hauteurs, s'y glacent, & que leur sommet soit couvert de neige; tandis que les habitans, qui sont au pied, jouissent d'un air tempéré, ou éprouvent des chaleurs extrêmes. Sur le pic de la montagne de Ténériffe, qui a 2500 pieds de hauteur perpendiculaire, l'on éprouve, dit-on, que l'eau-de-vie n'a plus de force, & que les sels n'ont plus de saveur sur la langue. Mais on prétend que les vins de Canarie y font toujours sentir leur saveur: ces faits mériteroient d'être constatés par de nouvelles expériences. Au pied de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neige, on trouve des fontaines qui commencent à couler en Mai, & qui tarissent en Septembre. Quand le soleil est assez voisin du Tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent se fondent, s'infiltrent dans leur hauteur, & sourcillent en leur base.

Les Montagnes sont la retraite ordinaire d'une multitude d'animaux, dont nous faisons usage: on y trouve des Ours, des Loups-Cerviers, des Hermines, des Martres, des Renards, & tant d'autres animaux, dont la peau nous sert de fourrures. Les montagnes nourrissent aussi des Rennes, des Buffles & des Chamois: elles produisent des plantes qui ne croissent que peu ou point ailleurs, &c.

M. Buache, de l'Académie des Sciences, vient d'établir un système de la Géographie physique sur la structure ou charpente du Globe terraquée, considéré par les grandes chaînes de montagnes qui traversent les continents & les mers d'un Pôle à l'autre, & d'Occident en Orient. Il y a sur la terre une suite, non interrompue, de hautes montagnes & de terreins élevés qui la parta-

gent en quatre pentes, d'où s'écoulent les fleuves : ces chaînes de montagnes se rendent d'un continent à l'autre par-dessous les mers ; & les Isles que l'on y voit, sont comme les sommets des montagnes. L'Ouvrage de M. Buache est connu sous le nom de *Tables & Cartes de la Géographie physique.* Voyez aussi l'*Essai sur l'utilité des montagnes, par M. Bertrand.*

MONTAIN, c'est le Pinçon d'Ardennes, ou le Pinçon de montagnes : *voyez à l'article* PINÇON.

MONTANELLA, nom que les Grisons donnent à la *Marmotte.* Voyez *ce mot.*

MONTOUCHY est le Liege de la Guyane, par rapport à l'usage qu'on en tire : on prend le cœur du bois, qu'on amollit à coups de marteau, & dont on fait des bouchons. *Mais. Rust. de Cayenne.*

MOOS. *Voyez* MOSE.

MORDICANTES, *Mordellæ.* On donne ce nom aux mouches à deux ailes dentelées ; leur bouche est large : elles aiment à piquer la peau tendre des petits enfans, & elles y font des ampoulles.

MORELLE, *Solanum, seu Dulcamara.* Les Morelles sont des plantes grimpantes, dont les unes ont des fleurs bleues, d'autres des fleurs blanches, d'autres des feuilles panachées, d'autres des fleurs doubles. Il y en a une espece qui est nommée *Vigne de Judée* par les Jardiniers, & qui est très commune, on la voit grimper le long des arbres ou arbrisseaux.

Les Morelles ont des fleurs d'une seule piéce, découpées en cinq parties pointues, & qui subsistent jusqu'à la maturité du fruit. Aux fleurs succedent des baies succulentes, lisses, arrondies, grosses comme des grains de geniévre & terminées par un petit bouton. Il y en a de rouges, de jaunes & de noires. Les feuilles, qui sont très variées, suivant les especes, sont posées alternativement sur les branches. Ces plantes sont propres à garnir des terrasses basses, & on peut en mettre dans des remises.

La Morelle, dont on fait usage en Médecine, est la plus commune, elle est à fruit noir, & sa racine est annuelle. Ses fruits pris intérieurement sont dangereux ; quelques personnes ont été attaquées de convulsions mor-

telles pour en avoir mangé. Mais l'usage extérieur de toute la plante, qui a une odeur assoupissante, est très favorable pour modérer l'inflammation, ramollir & relâcher les fibres; elle est très utile dans les hémorrhoïdes; son suc, mêlé avec de l'esprit de vin, est très bon pour l'éréſipelle, les dartres, les boutons, & toutes les démangeaisons de la peau. On fait infuser cette plante dans les huiles que l'on emploie comme cataplasmes anodins. On tient dans les boutiques une eau distillée de Morelle, qui a les mêmes usages que le suc.

MORELLE A GRAPPES, ou GRANDE MORELLE DES INDES, ou VERMILLON PLANTE, ou HERBE DE LA LACQUE, ou MECHOACAN DU CANADA, *Solanum racemosum, aut Phytolacca.* Cette plante, qui est nouvelle pour l'Europe, nous a été apportée de la Virginie : on la cultive, à cause de sa grande beauté, dans quelques jardins en France, où elle vient très bien : mais sa racine, qui est vivace, grosse & longue comme la cuisse d'un homme, quoique vigoureuse, ne résiste pas toujours à la rigueur du froid de notre climat : cette racine ressemble à celle du Mechoachan; elle pousse une tige à la hauteur de cinq à six pieds, grosse, ronde, ferme, rougeâtre & rameuse : ses feuilles sont amples, veineuses, lisses, verdâtres, quelquefois rougeâtres & semblables en figure à celles de la Morelle ordinaire : ses fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grappes rougeâtres & en rose. Il leur succéde des baies sphériques, molles, succulentes, rougeâtres & renfermant des semences noirâtres, disposées en rond.

Lémery dit que cette plante a été regardée par la plupart des Botanistes, comme une espece de *Solanum*, mais qu'elle ne tient gueres des qualités de ce genre de plante, en ce qu'elle n'est que peu ou point narcotique. Cependant on l'emploie comme très anodine dans une composition célébre, appellée *Baume tranquille.* On tire des Baies de la Morelle à Grappes un suc purpurin ou violet, tirant sur le carmin; on s'en sert pour purger & en teinture. Quelques Médecins ont proposé de substituer ces baies aux coques du Kermès dans la confection d'Alkermès.

MORGELINE ou MOURON, *Alsine*. Plante qui croît par-tout dans les lieux marécageux, le long des haies, des chemins, dans les vignes & les jardins, & parmi les légumes : ses racines sont chevelues & fibrées : elles jettent plusieurs petites tiges couchées par terre & rampantes, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & rameuses : ses feuilles sont petites, oblongues, opposées deux à deux le long des tiges, & d'un gout herbeux : ses fleurs naissent à l'extrêmité des branches ; elles sont en roses, blanches, rayées. A cette fleur succéde un petit fruit membraneux, conique, qui s'ouvre par la pointe, & renferme des graines menues, roussâtres.

Cette plante sert à nourrir les oiseaux, & sur-tout les serins : en Médecine elle a la vertu de résoudre & de rafraichir, comme le pourpier. Beaucoup de personnes assurent qu'elle nourrit & retablit ceux qu'une longue maladie a épuisés & qui sont menacés du marasme : elle arrête aussi le flux des hémorrhoïdes.

MORGOULES, especes d'insectes qui nagent sur la mer & qu'on prendroit alors pour des moitiés d'oranges moisies, d'où pendent comme des floccons de coton d'un violet clair : on en rencontre quelquefois des quantités prodigieuses entre l'Europe & l'Amérique. Lorsqu'on les tire de l'eau, ce n'est qu'une substance glaireuse qui fait la même impression sur la peau que les orties.

MORILLE. *Voyez à l'article* CHAMPIGNON.

MORILLON, *Glaucus* ; oiseau de riviere, ou plutôt de rivage de mer, semblable à la Canne pour la figure & la grosseur : son bec est comme une scie par les bords ; ses jambes & ses pieds sont rougeâtres en dedans & noirs en dehors ; il a la tête de couleur tannée jusqu'au milieu du col, où commence son collier blanchâtre : sa poitrine est cendrée, le dessous du ventre est blanc, & le dessus du dos noir : les ailes sont bigarrées comme celles de la pie ; le reste du corps & la queue sont noirs : il cherche sa nourriture dans l'eau, où il vit de petits poissons, d'insectes aquatiques, de jeunes écrevisses & de limaces (Belon.) La plupart des Auteurs, qui ont parlé du Morillon, ont jetté dans leurs descriptions une grande confusion ; c'est ainsi que le Morillon d'Al-

bin est la Tardonne de Belon, &c. Le Canard crêté est aussi une véritable espece de Morillon.

Le nom de Morillon se donne aussi à une espece de raisin noir, qui est la meilleure pour faire du vin, & à une espece d'émeraudes brutes, qui se vendent au marc.

MORINE, *Morina*, Plante, que M. de Tournefort a apportée du Levant; il lui a donné le nom de son ami M. Morin de l'Académie des Sciences: cette plante, qui ne croît naturellement que dans les pays chauds, est cultivée au jardin du Roi: elle est haute de deux pieds ou environ; d'un bel aspect: sa racine est charnue & grosse comme celle de la Mandragore: ses feuilles, qui s'élevent de la racine, sont longues comme la main, larges de deux doigts, vertes, luisantes, lianres & épineuses: ses fleurs sont verticillées, blanches en naissant, mais rougissant par la maturité & d'une odeur agréable, vineuse. Cette fleur a deux calices, dont l'un soutient la fleur & l'autre renferme un jeune fruit: ce dernier calice est comme emboité dans le premier: l'embryon, en grossissant devient une semence arrondie. L'infusion de cette plante est cordiale, céphalique, résiste au venin & chasse par transpiration les mauvaises humeurs.

MORINGA, est un grand arbre qui croît en abondance le long de la riviere de Mangate en Malabar. Il ressemble au Lentisque; il est peu branchu, mais fort noueux; son bois est facile à rompre, ses feuilles ont le goût de celles du navet: son fruit est long d'un pied, gros comme une rave, orné de huit angles, d'un verd grisâtre, moëlleux, blanc en dedans, contenant dans plusieurs cellules des semences semblables à celles de l'Ers, vertes & fort tendres. On mange ce fruit étant cuit: on se sert de la racine contre la ladrerie, les poisons & toutes sortes de maladies contagieuses.

MOROCHITE, *Morochtus*. Nom donné à une terre très subtile, douce au toucher, & un peu savonneuse: elle sert aux Foulons & aux Tisserands pour nettoyer les étoffes & le linge. *Voyez* PIERRE DE LAIT.

MORPION, *Pediculus inguinalis*, est une espece de pou, que quelques Latins ont désigné sous le nom de *Pediculus ferus* ou de *Pediculus Scorpio*: cette vermine, qui naît dans la peau, a beaucoup de pieds &c-

multiplie prodigieusement : elle s'attache particulierement aux parties naturelles de l'homme & de la femme, aux aines, aux aisselles & aux sourcils ; elle y suce le sang pour sa nourriture. Ces poux sont ordinairement si petits dans les commencemens, qu'on a de la peine à les appercevoir ; ils causent des demangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuissons, & s'attachent si fortement à la peau, qu'il est difficile de les en détacher ; quelquefois même ils s'insinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très vives : mais par le secours de l'onguent de mercure, on parvient dans un moment à les détruire totalement : *voyez* POU, pour les autres especes de ce genre d'insecte.

MORRUDE : *voyez* ROUGET.

MORS DU DIABLE : *voyez* SUCCISE.

MORT AU CHIEN : *voyez* COLCHIQUE.

MORUE ou MORRHUE ou MOLUE, *Morrhua*, genre de poisson de mer à nageoires molles, & qui est très connu. Ray distingue les Morues en deux especes, savoir celles qui ont trois nageoires sur le dos, & celles qui n'en ont que deux. Celles de la premiere espece sont le *Cabéliau*, la *Morue verte* dite *Witling*, la *Morue noire* dite *Charbonnier*, la *Morue jaune*, *l'Aiglefin* dite *Schelsfich*, &c. Celles de la seconde espece, sont le *Merlu* ou *Merluche* & la *Grande Morue* proprement dite. Toutes ces Morues different par la grandeur, la couleur, & par quelques taches : nous ne citons ici que celles qui méritent le plus d'être connues, soit par leurs différences, soit par l'utilité dont elles nous sont dans les alimens : nous parlerons de leur pêche & de leur préparation après avoir donné la description de la Morue vulgaire.

Cette Morue, disent les Auteurs de la suite de la Matiere Médicale, a trois ou quatre pieds de long, & neuf ou dix pouces de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, sale ou brune, variés de taches jaunâtres ; le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté ; de petites écailles tres adherentes à la peau ; de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris est blanc. Quoique ce poisson ait les yeux grands, il n'en voit pas plus clair, d'où vient le proverbe François

çois, *yeux de Morue*, qui se dit de ceux qui ne voient pas bien clair, comme il arrive souvent aux personnes qui ont de grands yeux sortant de la tête & la prunelle large. Cette Morue a un seul barbillon, à peine long du doigt, qui lui pend au coin de la machoire inférieure; la langue large, ronde, molle; plusieurs rangées de dents aux machoires, dont une est composée de dents beaucoup plus longues que les autres. Entre les dents fixes, il s'en trouve plusieurs de mobiles, comme dans le brochet. Au haut du palais & au bas, près de l'orifice de l'estomac, ainsi qu'entre les dernieres ouies, on observe de petites dents pressées; trois nageoires au dos, dont l'antérieure est formée de quatorze rayons, & les deux autres de dix-neuf: les nageoires des ouies en ont dix-huit, celles de la poitrine en ont chacune six; deux nageoires après l'anus, dont l'anterieure a vingt rayons, & la postérieure seize; la queue presque platte & nullement fourchue; l'estomac grand & ordinairement rempli de harengs; la peau molle & épaisse.

La *Grande Morue* n'a que deux nageoires sur le dos, c'est une espece de Cabéliau, elle est plus mince & plus longue que l'espece ordinaire. Ce poisson a la peau extrêmement grasse & de bon goût: son foie passe pour un manger excellent. C'est le Ling des Anglois.

M. Frésier cite une espece de Morue que l'on pêche au Chili, depuis Octobre jusqu'à la fin de Décembre. On en voit aussi à la Chine une espece, qui ressemble à la Morue de Terre-Neuve; elle a plus de trois pieds de long, & est de differentes couleurs, mais ordinairement jaunâtre, tiquetée de bleu. On en fait dans le pays une consommation incroyable, dans la saison qui lui est propre, & il s'en vend une quantité prodigieuse de salée dans le lieu même de la pêche.

La *Morue noire* ou *Charbonnier* ou *Kool-fisch* des Anglois & même des Hollandois, est noirâtre; c'est une espece de petit Cabéliau: elle est si maigre & a si peu de goût que les Islandois, auxquels les meilleures ne manquent pas, n'en veulent point manger. La Morue dite *Ægrefin*, ou *Œglefin* ou *Hadoc* est aussi une

eſpece de Cabéliau à écailles fines, qui n'eſt ni d'auſſi bon goût ni auſſi grande que l'eſpece de Morue ordinaire ; on lui a donné le nom de *Schels-fisch* qui ſignifie poiſſon à écailles.

La *Morue jaune* reſſemble beaucoup à la *Morue verte*, appellée *Witling* des Anglois, excepté qu'elle eſt plus petite.

Le *Merlu* ou *Merluche* a environ deux pieds de longueur : il eſt d'une couleur griſâtre cendrée ; il a le dos blanc, la queue quarrée, la tête avancée & platte ; la machoire de deſſous plus grande que celle de deſſus. Ce poiſſon eſt très goulu : il fait ſa nourriture des petits poiſſons qu'il rencontre, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de BROCHET DE MER, *Merlucius* ; il nage en grande eau, il n'a point de barbillons : ſon corps eſt tout couvert de gravier. On donne le nom de *Muchebout* au *Merlu moucheté*.

La *Morue molle*, qui eſt le *Pouting-pont* des Anglois eſt très large : les extrémités de ſa queue & de ſes nageoires, ſont molles : elle a auſſi des taches noires près des ouies : ſes écailles ſont petites & argentées : elle n'a pas plus d'un pied de longueur. Le *Capelas* eſt la plus petite Morue.

Pêche de la Morue, & nourriture de ce poiſſon.

Les Anglois & les Hollandois prennent tous les jours, dans la mer Baltique, une infinité de Morues, qu'ils ſalent au ſoleil, & qu'ils débitent à leur profit dans toute l'Europe. La pêche de la Morue, dit Schonneveld, eſt, ſans contredit, un des plus grands objets du commerce, ainſi qu'une des preuves les plus éclatantes de la Providence, qui fait abonder ce poiſſon dans les pays ſeptentrionaux, en Dannemarck, en Norvege, en Suede, en Iſlande, dans les Iſles Orcades, dans pluſieurs endroits de Moſcovie, & dans d'autres Contrées qui ne produiſent point de froment, à cauſe du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Pour peu que la pêche en ſoit favorable, non-ſeulement tous les habitans ſe nourriſſent de ces poiſſons, tant frais que ſechés, au lieu

de pain, mais ils en vendent encore une très grande quantité à des Marchands étrangers, qui les transportent dans l'intérieur de l'Europe.

Les Morues sont peu fréquentes dans nos mers; leur rendez-vous général est au grand Banc devant Terre-neuve, vers le Canada. Cet endroit a plus de cent lieues de long: on l'appelle aujourd'hui le *Grand Banc de Morues*. La quantité en est telle dans ce lieu, que les Pêcheurs, qui s'y rassemblent de toutes les Nations, ne sont occupés, du matin jusqu'au soir, qu'à jetter la ligne, à retirer, à éventrer la Morue prise, & à en mettre les entrailles à leur hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois & quatre cens en un jour. Quand la nourriture, qui les attire en cet endroit, est épuisée, elles se dispersent, & vont faire la guerre aux merlans, dont elles sont fort avides: mais étant moins légeres à la nâge que les merlans, elles en détruisent infiniment moins qu'il n'en reste pour notre service. Quelque grand que soit le nombre des Morues qui sont consommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres poissons, ce qui en reste est toujours plus que suffisant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. Leewenhoeck a trouvé que la somme totale des œufs que porte une Morue ordinaire, se monte à neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs.

M. Anderson dit que la Morue vulgaire ou le Cabéliau, ce poisson si connu, est le principal & presque le seul poisson dont se nourrissent les habitans de l'Islande. Sa chair est d'un goût si exquis, qu'il passe généralement par tout pour un manger délicieux: il se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs & de gros & petits crabes de mer, comme on le voit tous les jours dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland, à l'embouchure de l'Elbe.

Les Pêcheurs de l'Isle de Hilgeland, pour prendre du schelfisch (espece de petite Morue écailleuse, appellée *Hadoche*, ou *Aigrefin*, ou *Capelan*) mettent leurs hameçons en mer pour six heures, en se réglant sur la marée. S'il arrive que peu de tems après que l'hameçon

a été jetté, un cabéliau avale un schelfisch, qui s'y étoit pris auparavant, on trouve, en retirant la ligne au changement de la marée, que le schelfisch est déja digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris, tient au cabéliau, & il sert à le tirer de l'eau : si au contraire il n'a avalé cette proie que depuis peu de tems, il s'efforce à la conserver avec tant d'acharnement, qu'il se laisse enlever en l'air avec elle ; mais il l'abandonne aussi tôt & se replonge au fond de la mer. On apperçoit encore plus facilement cette faculté digestive dans des cabéliaux qui ont avalé de gros crâbes ; leur estomac n'emploie guere plus de tems pour cette digestion que pour digérer un schelfisch. M. Anderson a appris des Pêcheurs les plus expérimentés, que l'écaille est d'abord la premiere attaquée dans l'estomac de ces poissons : elle devient bientôt aussi rouge qu'une écrevisse qu'on fait bouillir dans l'eau : elle se dissout ensuite en maniere de bouillie épaisse ; & à la fin elle se digere tout à-fait. Le P. Feuillée (dans le *Journal de ses Observations physiques*, *pag.* 305) dit que les tortues de mer sont aussi digérées très promptement dans l'estomac du crocodile.

Je ne saurois, dit M. Anderson, m'empêcher de remarquer ici en passant, que ce poisson insatiable a reçu de la Nature un avantage singulier, que beaucoup de nos gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui : c'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche ; & après l'avoir vuidé & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place & se remet sur-le-champ à manger : ce fait est avéré, entre autres, par Denis, (*Descrip. de l'Amer Sept.*)

Les Islandois, continue toujours M. Anderson, pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant, pour amorce, un morceau de moule, ou de la machoire fraîche & rouge d'un cabéliau, récemment pris ; mais il mord bien mieux sur un morceau de viande crue & toute chaude, ou sur le cœur d'un oiseau qu'on vient de tuer. Il est certain que de cette derniere maniere un Pêcheur prend plus de vingt poissons, pendant qu'un autre, qui sera à côté, n'en prendra qu'un avec l'amorce ordinaire :

c'est aussi pour cette raison que ces artifices, trop avantageux pour un seul particulier, sont défendus par un Edit du Roi de Dannemarck, dans le tems ordinaire de la pêche. En effet, un peu avant ce tems-là, la quantité de ces poissons est si prodigieuse dans ces endroits, que les nageoires de leur dos sortent de l'eau, & qu'on les voit souvent mordre à un simple hameçon de fer sans amorce.

Le véritable tems de la pêche de ce poisson commence le premier de Février, & dure ordinairement jusqu'au premier de Mai; la saison devenant alors plus chaude, on ne peut plus préparer le poisson pour le garder. On remarque généralement que les différentes especes de Morue montent toujours contre le courant de l'eau. La pêche s'en fait, pendant le jour, sur la haute mer, ainsi que dans les golfes profonds; & pendant la nuit, dans les endroits qui n'ont pas plus de six brasses d'eau, ou dans d'autres où les flots, violemment brisés contre les bancs de sable & les rochers, l'empêchent de se sauver. Le meilleur & le plus délicat est pris dans la haute mer, à quarante ou cinquante brasses de profondeur, où il trouve sa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche sur la côte ou dans les golfes peu profonds, n'est pas, à beaucoup près, ni si bon, ni si tendre.

La Morue noire, dit le Charbonnier, se trouve en grande quantité du côté du Cap du Nord; & on remarque qu'il dirige sa course du côté de la Norwege, où il est connu sous les noms de *Scy*, *Graasey*, *Stifisch* ou *Ofs*. Il s'en prend sur-tout des quantités prodigieuses dans le tems qu'ils sont poursuivis par les baleines, qui les serrent souvent de si près, que ne sachant pas où se sauver, ils viennent se jetter sur le rivage. Ce poisson sert de nourriture aux plus pauvres gens, qui gardent son foie avec soin pour en faire de l'huile: il y a même une Ordonnance, dit M. Anderson, qui défend aux Négocians des villes Anséatiques, de nourrir leurs domestiques avec ce poisson, pour ne pas le renchérir aux dépens des pauvres; à peine même les Pêcheurs de Hilgeland en trouvent-ils le plus petit débit à Hambourg.

Les Anglois pêchent un très grand nombre de merlus qu'ils portent tout salés & desséchés par toute l'Europe. Les

Hollandois en font peu de cas ; mais les Habitans de Westphalie le recherchent beaucoup. Les Indiens font sécher leur merlu au soleil ; ils l'appellent *Kair*.

Préparation des diverses especes de Morues.

Les Islandois savent préparer avec le cabéliau deux sortes de *Stocfisch*, qui est dans ce pays aussi tendre & aussi délicieux que dans aucun autre. (*Stocfisch* signifie *Poisson à bâton* ou *Poisson desséché* & *roulé* : le premier *Stocfisch* est sorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. *Voyez la Topographie de Norwege, pag.* 113 *& suiv. sur la maniere de pêcher, de préparer & de sécher ce poisson.*) La premiere sorte, qu'on appelle *Flacfisch*, du mot *Flacken*, qui signifie *fendre*, est la meilleure, la plus délicate & la plus chere : on la prépare de la façon suivante. Les Pêcheurs étant arrivés à terre avec leur poisson, le jettent sur le rivage, ou les femmes (*Décoleuses*) qui les y attendent, pour cet effet, lui coupent sur-le-champ la tête ; & après l'avoir vuidé, les Habilleurs le fendent du côté du ventre du haut en bas. Les Décoleuses lui ôtent ensuite l'arrête du dos, depuis la tête jusqu'à la troisieme vertebre au-dessous du nombril, parceque c'est sous cette arrête principalement que le poisson commence à se gâter. Cet Ouvrage étant fait, les femmes emportent sur leur dos les têtes coupées, dont elles font leur repas. Elles brûlent les arrêtes en guise de bois, & les foies leur servent à faire de l'huile. Les hommes mettent ensuite ces poissons fendus par petits tas ; les uns au-dessus & à côté des autres, sans y mettre de sel, & les laissent en cet état pendant environ un mois, selon que le vent est plus ou moins sec, pénétrant & constant. Ils construisent, après cela, des bancs quarrés de cailloux de rivage, sur lesquels ils rangent le poisson pour le sécher ; ensorte que la queue de l'un soit à côté du ventre de l'autre, & que la peau de tous soit tournée en haut, pour empêcher que la pluie ne le pénetre, ce qui tacheroit le poisson. Lorsque le tems est au beau, & que le vent souffle beaucoup du Nord, il ne faut qu'environ trois jours pour sécher le poisson à son point. Quand il

est bien sec, on en fait des tas de la hauteur d'une maison, & on les laisse exposés aux injures du tems, jusqu'à ce qu'on les débite aux Négocians Danois, qui, en recevant cette marchandise, l'entassent de même, & la laissent en cet état jusqu'à la S. Jean. Alors ils la mettent dans des tonneaux énormes, qu'ils chargent sur des vaisseaux, & que les gens du pays amenent à Drontheim & à Bergen, qui sont les deux entrepôts de cette marchandise, d'où on la transporte dans toute l'Europe.

La deuxieme sorte de Stocfisch, que les Islandois préparent avec le Cabéliau, porte le nom de *Heng-Fisch*, du mot *Hengen*, qui signifie *suspendre*. On commence d'abord à la préparer de la même maniere que le Flac-fisch, sinon qu'au lieu d'ouvrir le ventre du Cabéliau on le fend du côté du dos; & après en avoir ôté l'arrête, on fait une fente d'environ sept ou huit pouces de long au haut de l'estomac, pour pouvoir le suspendre: on le couche ensuite par terre; & pendant qu'il y macere, on éleve quatre parois de petits morceaux de rocs, entassés legérement les uns sur les autres, & sans aucune liaison, afin que le vent puisse y passer facilement de tous côtés: on couvre le tout avec des planches & des gasons. Lorsque le poisson est suffisamment macéré, on l'ôte de la terre & on l'enfile par la fente dans des perches de bois, qu'on suspend les unes à côté des autres, dans des cabanes construites de rocailles: le poisson s'étant à la fin bien séché à l'air, on l'ôte des perches & on l'arrange de la même maniere que le Flacfisch.

Il y a, dit M. Anderson, une différence considérable entre le poisson séché sur un rivage abondant en cailloux, & un poisson séché simplement sur le sable; le premier devient beaucoup plus ferme, plus blanc & plus durable, au lieu que celui, qu'au défaut de pierre, on étend sur l'arrête que l'on a ôtée du dos, devient jaune & ne se conserve pas si long-tems que l'autre. Si un poisson si gros & si gras, préparé si négligemment sans sel, & entassé en plein air, se conserve sans pourriture, de façon qu'envoyé dans d'autres climats il se garde pendant plusieurs années, c'est au froid pénétrant qui regne dans ce pays, principalement dans le tems où l'on pré-

pare ce poisson, ainsi qu'à la pureté de l'air & à la sécheresse étonnante des vents du Nord, qu'il faut en attribuer la cause. D'ailleurs dans la saison où l'on prépare ce poisson dans cette Isle, il n'y a point de grosses mouches, & sa seule odeur fait fuir tous les moucherons.

Dans les Isles de Westmanoë, on prépare le Cabéliau à la façon de Norwege, pour en faire une espece de Stocfisch, qu'on appelle *Rotschaer*. On fend le poisson du côté du dos aussi bien que du côté du ventre, ensorte que les deux moitiés ne tiennent ensemble que par l'extrêmité de la queue; ensuite on le couche par terre, puis on le fait dessécher comme nous avons dit, à l'exception que les cabanes ne sont pas couvertes. Cette espece de Stocfisch est consommée dans le pays même; on conserve cependant pour le commerce, le Rotschaer le plus tendre, qui est fait avec la Morue appellée *Dorsch*. On nomme ce Rotscher *Zart-fisch*, qui signifie *Poisson tendre*; on le fait passer dans les Pays Catholiques Romains, où il est très recherché pendant le Carême.

Les Flibustiers Hollandois ont une autre maniere de préparer le Cabéliau sur les vaisseaux; ils ne font autre chose que de lui couper la tête, & après l'avoir vuidé du côté du ventre, ils le rangent dans des tonneaux avec des couches de gros sel: ils lui donnent alors le nom de *Labberdam*. Les Ecossois & les Irlandois l'appellent *Aberdaine*, du nom du lieu où ils en ont préparé les premiers. Le Labberdam sert de nourriture ordinaire aux Matelots.

Les Hitlandois préparent aussi avec le Cabéliau ou Grande Morue, le *Klipp-fisch* ou Poisson de rocher, ainsi nommé des cailloux ou rochers sur lesquels on l'expose pour le faire sécher. Pour cette préparation ils pratiquent, sur le bord de la mer, de grands coffres quarrés de bois, qui contiennent cinq cens poissons. Ils coupent d'abord la tête aux Cabéliaux, & après les avoir vuidés & leur avoir ôté la grande arrête, ils les rangent par couches & les laissent macérer ainsi pendant sept ou huit jours. Ils les mettent ensuite dans des presses de bois, qu'ils chargent avec quantité de pierres, pour les bien applatir. Après les y avoir laissés pen-

dant dix jours, ils les étendent un à un au bord de la mer, sur de petits lits de cailloux bien polis & arrondis par les flots, & assez éloignés de l'eau, où ils les laissent sécher au vent, au froid, & au soleil; dès qu'ils sont secs ils les rangent par tas dans des magasins, ayant soin de les bien couvrir, pour empêcher l'air & le vent humide d'y pénétrer & de les amollir. Ils prennent cette même précaution, lorsqu'ils embarquent leur poisson dans les vaisseaux; car plus il est couvert & à l'ombre, & mieux il se conserve, ayant été une fois bien séché à son point. C'est dans le mois d'Août que se pêche la Grande Morue, propre à faire du Klipp-fisch.

Ce qu'on appelle *Morue verte* ou *blanche*, & *Morue séche* ou *Merluche*, se fait avec le même poisson; la différence de la dénomination vient de la façon différente de le préparer. La Morue verte, qu'on embarque aussitôt que le poisson est coupé, & que sans l'entonner on range par couches avec du sel dans le vaisseau, n'est autre chose que le Cabéliau salé, connu sous le nom de *Labberdam.* La Morue séche ressemble beaucoup au Klipp-fisch, qui, après avoir été préparé comme nous l'avons dit, est entassé sur des fagots, dans le vaisseau où on le transporte.

Par tout ce qui précéde, on voit que la Morue verte, connue à Paris sous le nom de *Morue blanche*, ne se pêche, par les François, que sur le Banc de Terre-Neuve. A l'égard de la Morue séche, appellée *Merluche* ou *Stocfisch*, ce sont les François des Côtes de Normandie qui la pêchent dans les Parages voisins de la terre de Labrador; & après qu'elle a passé par une vingtaine de mains, ils la rembarquent & viennent la vendre aux Côtes de France, de Portugal & d'Espagne, où on la rembarque de nouveau, pour servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes Orientales & d'Amérique.

On donne le nom de *Rund-fisch* au Cabéliau rond, préparé dans le printems, qui n'est point fendu, mais à qui l'on a seulement ouvert le ventre pour le vuider, & que l'on a ensuite suspendu par la queue avec une ficelle. Les meilleurs poissons de cette espece vont en

Hollande & les autres à Brême. Ainsi les Islandois ont leur Flac-fisch & leur Heng-fisch, les Norwégiens leur Rund-fisch, les Hittlandois leur Klipp-fisch, les Anglois leur Kool-fisch, &c.

M. Anderson nous apprend encore qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent poisson. Lorsque les Norwégiens vuident leur Cabéliau pour en faire du Stocfisch, ils ont grand soin de garder les intestins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandises à Dronthein & à Bergen. Les Marchands Forains, & sur-tout les Commis des Comptoirs des Villes Anséatiques, en achetent une grande quantité; & après les avoir bien arrangés dans des tonneaux, ils les envoient à Nantes, soit directement, soit par la voie de Hambourg. Les Nantois s'en servent avec avantage dans leur pêche des Sardines. Ils épluchent ces intestins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets; cet appas attire les Sardines de tous côtés, & en rend la pêche abondante & facile.

La Morue fraîche ou nouvelle, de Terre-Neuve, est un excellent manger: les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. On choisit ce poisson, blanc, tendre, nouveau & de bon goût. Quant à la Morue séche, dite *Merluche*, c'est un aliment qui ne convient pas à toutes sortes d'estomacs, parcequ'elle a contracté une dureté offeuse, & qu'elle ne se cuit qu'après avoir été battue & macérée long-tems dans l'eau; ensorte qu'elle est toujours un peu coriace & difficile à digérer.

MOSCATELLINE, ou HERBE MUSQUÉE, *Moschatellina*, petite plante baccifere qui croît dans les prés, aux bords des ruisseaux, dans les haies ombrageuses, parmi les broussailles & sous les arbres, dans un terrein léger & sablonneux: elle est seule de son genre. Sa racine est longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuses en dedans, succulentes, sans odeur, mais d'un goût douceâtre; jettant, en sa partie supérieure, beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par lesquelles elle tire sa nourriture. Elle pousse de sa racine deux ou trois longues queues, qui soutiennent des feuilles verdâtres, découpées comme celles

de la Fumeterre bulbeuse. Il sort d'entre elles un pédicule, qui porte à sa cime cinq petites fleurs herbeuses, qui, toutes ramassées, représentent un cube. Ces fleurs & les feuilles ont, dans les tems humides, une odeur de musc. A la fleur succede une baie molle, pleine de suc, où l'on trouve ordinairement quatre semences, assez ressemblantes à celles du Lin. Ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraise dans sa maturité.

Cette plante, qui fleurit en Avril, passe très promptement. On attribue à sa racine une vertu déterfive, vulnéraire & résolutive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE : *voyez à l'article* CANNE A SUCRE.

MOSE ou MOOS, est un quadrupede qui se trouve fréquemment dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres parties Septentrionales de l'Amérique : il est de la grandeur d'un taureau; il a la tête d'un daim, avec des cornes larges & très grandes, qui muent tous les ans. Son col, qui ressemble à celui du cerf, est garni de crin fort court, qui descend un peu le long du dos. Cet animal a les jambes longues, de grands pieds faits comme ceux des vaches, & la queue un peu plus longue que celle des daims.

La chair du Mose est d'un assez bon goût, les Sauvages font sécher sa peau à l'air. Elle est aussi épaisse que celle du bœuf, & n'est pas moins utile à bien des choses.

Les Moses se trouvent en quantité dans une Isle près de la Terre-Ferme. Pour les prendre, les Sauvages allument plusieurs feux, après quoi ils environnent les bois & les chassent vers la mer; dès que ces animaux s'y sont jettés, ils les poursuivent avec leurs canots & les tuent. Leur course est moins vîte que celle du cerf : on croit que le Mose est du genre de l'Alcé; il met bas trois petits à la fois.

MOSQUILLES ou MOSQUITES, nom qu'on donne à une espece de Cousins, qui sont un fléau à la Côte d'Or, sur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Leur piquure cause dans la chair une enflure fort douloureuse. Les Negres de la Côte des Es-

claves en Afrique, & ceux de Sierra-Léone, sont aussi très incommodés de ces Mosquites. Le remede contre cette piquure, est de frotter l'endroit blessé avec du jus de limon ou du vinaigre ; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'appaise presque aussi tôt. Ceux qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant la nuit, n'ont pas d'autre ressource que de faire veiller un Negre avec un grand éventail de peau, qui sert en même-tems, à rafraîchir l'air.

MOUCHE, *Musca*. Ce nom se donne à une classe d'insectes des plus communs & des plus connus ; mais cette classe contient une très grande diversité d'especes. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choses communes aux diverses especes de Mouches, telles que leur structure ou leur organisation, leurs transformations, leur maniere de multiplier & de se reproduire, les lieux où elles habitent, les divisions qu'on en peut faire pour les distinguer dans ce cahos immense de différentes especes. Nous nous attacherons ensuite particulierement à parler de celles qui peuvent flatter notre curiosité, par l'industrie qu'elles nous font voir.

Le caractere général & le plus frappant, qui fait aisément distinguer les Mouches d'avec quantité d'autres insectes ailés, c'est d'avoir des ailes transparentes, qui semblent être de gaze, & sur lesquelles il n'y a point de ces poussieres que les ailes des papillons laissent sur les doigts qui les ont touchés, & qui sont vraiment des especes d'écailles. Les ailes des mouches ne sont cachées sous aucune enveloppe ; c'est ce qui les caractérise encore, & les distingue des scarabées : ces ailes sont, à proprement parler, névropteres.

Structure ou organisation des Mouches.

Les Mouches ont une tête, un corselet & un corps ; c'est au corselet que les ailes sont attachées. Le corps est la partie où sont contenus les intestins, l'estomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des Mouches tient ordinairement au corselet par un col assez court, & sur lequel la tête peut

tourner comme ſur un pivot. Il y a des Mouches qui ont comme deux corſelets ſéparés l'un de l'autre. Parmi ces inſectes, les uns ont ſimplement une trompe; les autres, ont une trompe & des dents, ou des ſerres. Les yeux des Mouches ſont à réſeau, leur ſtructure eſt des plus admirable, & chaque mouche eſt pourvue d'une multitude d'yeux : *voyez le développement de cette organiſation au mot* YEUX A RÉSEAUX, *inſeré dans l'article* INSECTES.

D'après les obſervations qu'on y verra, il eſt certain qu'on ne peut point admettre le ſentiment d'un Profeſſeur de Mathématique, inſeré dans les Ephémérides des Savans de Rome, qui penſe que ce qu'on nomme yeux à rézeaux, ne ſont que l'organe de l'ouie; parceque ces parties ſont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur : il fonde ſon ſentiment ſur ce qu'on découvre, ſur la tête des Mouches d'autres yeux, dont il eſt auſſi parlé *à l'article* YEUX A RÉSEAUX.

Le long du corps de l'inſecte ſont des ouvertures, que l'on nomme *ſtigmates*, & qui ſont autant de trachées; à l'aide deſquelles ſe fait la reſpiration de l'inſecte: *voyez auſſi au mot* INSECTE, *l'article* STIGMATES.

Dans la Mouche, dans le Moucheron, dans l'Inſecte le plus imperceptible, ſe retrouve l'organiſation animale, d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuſe, que l'inſecte eſt plus petit. On reconnoît dans la Mouche le cœur qui eſt pâle, de figure conique & couché ſous le diaphragme de l'abdomen : il n'a qu'un ſeul ventricule, & eſt environné d'un péricarde. L'eſtomac eſt grand & membraneux, & ſouvent il ſe rompt avec bruit comme une veſſie, lorſqu'on preſſe le ventre avec les doigts. On obſerve, dans la Mouche commune, la trompe qui eſt muſculeuſe & aſſez ſemblable à celle de l'Elephant; elle eſt velue à l'extrêmité & fendue comme la bouche : du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cilindriques & velus La trompe ſert aux Mouches pour ſucer les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les Mouches mâles ont une verge oblongue & noueuſe.

Maniere dont les Mouches se multiplient & se transforment.

Dans ce genre d'insectes, l'accouplement se fait d'une maniere singuliere ; la partie du mâle est ouverte, & c'est elle qui reçoit celle de la femelle, qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre des Mouches sont ovipares, mais cependant il y en a aussi quelques-unes qui sont vivipares ; ce sont des especes de Mouches assez grandes, qu'on trouve ordinairement sur le lierre. Lorsque les Mouches ovipares s'accouplent, leur corps est déjà rempli d'œufs, dont la plupart ont toute leur grosseur ; leur ventre est très gros ; mais lorsque les Mouches vivipares s'accouplent, les embrions ne sont encore aucunement sensibles dans leurs corps.

Les Mouches vont déposer leurs œufs dans les lieux, où les vers qui en sortiront peuvent trouver leur nourriture. La demeure de ces vers varie suivant les différentes especes de Mouches auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent sur les arbres & sur les plantes, & se nourrissent des pucerons qu'on y rencontre souvent par bandes très nombreuses. Certaines Mouches déposent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts, ou dans d'autres matieres pourries ; d'autres vont les déposer dans la fiente & dans les excrémens des hommes & des animaux. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien singuliers, sont ceux de la Mouche Merdivore, dont le ver vit dans la fiente ; les œufs qui sont blancs & oblongs, ont, à un de leurs bouts, deux especes d'ailerons, qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit nécessaire, à cause de l'endroit où cet insecte dépose ses œufs. Il les place & les pique dans les excrémens des cochons, des vaches & autres semblables : ces ailerons empêchent que l'œuf ainsi piqué, ne puisse enfoncer trop avant ; une partie de l'œuf, depuis l'origine des cornes reste dehors, & le petit naissant ne risque pas de périr enseveli sous la matiere qui doit faire son ali-

ment. Tous les œufs des Mouches ne ſont pas auſſi ſinguliers ; néanmoins en les regardant à la loupe, on en voit beaucoup qui ſont diverſement cannelés & travaillés, tandis que d'autres ſont liſſes, ſimples & unis.

Il y a des Mouches qui vont dépoſer leurs œufs dans les eaux bourbeuſes & puantes, dans les cloaques & les latrines : quelque dégoutans que paroiſſent ces vers, ils méritent l'examen & l'attention d'un Naturaliſte. Ces vers ont au deſſous du corps ſept paires de mamellons courts & membraneux, qui reſſemblent à des jambes, & qui en font réellement l'office. Ce que ces vers préſentent ſur-tout de plus ſingulier, c'eſt qu'au lieu de ſtigmates, ils ont à l'extrêmité du corps une longue queue, qui s'éleve à la ſurface de l'eau pour pomper l'air : cette queue a fait nommer ces inſectes, par M. de Réaumur, *Vers à queue de Rat.* Le tuyau qui compoſe cette queue, n'eſt pas ſimple ; il eſt compoſé de deux foureaux, dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approches ; tous deux ſont capables d'allongement, & le dernier ſe termine au bout par un mamelon, qui donne entrée à l'air : c'eſt par là que cet inſecte reſpire, & c'eſt par cette raiſon qu'il étend ſa queue juſqu'à la ſurface de l'eau, pour recevoir l'air par ce ſtigmate allongé ; auſſi ces vers ne vivent-ils point dans les eaux profondes, où leur queue ne pourroit parvenir à la ſurface du liquide.

Tous ces vers qui écloſent des œufs des mouches, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de mouche, ſubiſſent une transformation ; ils paſſent par l'état de nymphe, & cette nymphe eſt renfermée par la peau même de l'inſecte : *voyez* au mot INSECTE, à l'article NYMPHE, ce qui arrive dans ces curieuſes transformations.

Les Mouches vivipares ne font pas autant de petits que les Mouches ovipares font d'œufs ; les œufs tiennent peu de place : au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guere être plus de deux enſemble dans le ventre d'une mouche : auſſi ces mouches ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Divisions des Mouches.

L'Auteur qui vient de donner tout nouvellement l'*Histoire abregé des insectes des environs de Paris*, ouvrage auquel nous renvoyons pour être instruit plus au long des détails qui concernent les différentes especes de mouches, ainsi que les divers autres insectes, dont il a parlé; cet Auteur, dis-je, distribue les mouches en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les mouches dont les aîles ont des couleurs différentes, qui les panachent & les bigarent.

La seconde renferme des mouches qui ont un caractere singulier. Toutes ont sur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant sur le blanc ou sur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'insecte une espece de masque; ce qui a fait donner à ces mouches le nom de *Mouches masquées.* Ces insectes ont le corselet allongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres especes, & quelquefois les aîles arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aisé à reconnoître; les vers qui donnent naissance à ces mouches masquées, viennent dans l'eau & y font leurs métamorphoses.

La troisieme famille contient les mouches, dont le corps lui-même est panaché de plusieurs couleurs. Parmi ces especes, il y en a de très jolies. C'est à cette famille que se réunissent les mouches dont les vers se nourrissent de pucerons.

La quatrieme nous présente la plus brillante espece de mouches, qui sont les *Mouches dorées.* Ces especes ne sont pas si nombreuses, mais plus éclatantes par la couleur, soit dorée, soit cuivreuse qui brille tantôt sur leur ventre, tantôt sur leur corselet, & souvent sur tous les deux.

Enfin, la derniere famille comprend les mouches ordinaires, celles qui sont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

L'illustre Réaumur divise les mouches en deux classes générales: l'une composée de mouches à deux

aîles,

aîles, & l'autre de mouches à quatre aîles. Ces deux classes générales en comprennent quatre autres, qui leur sont subordonnées. La premiere de ces quatre classes subordonnées comprend les mouches qui ont une trompe & qui n'ont point de dents ou de serres. La seconde est composée de mouches qui ont une bouche sans dents sensibles. La troisieme renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents, & la quatrieme classe comprend les mouches qui ont une trompe & des dents.

La seule partie postérieure aide encore à distinguer bien des genres de mouches les unes des autres. Les mouches qui sont armées de ces aiguillons, dont on redoute les piquures, n'ont que trop de quoi se faire connoître ; d'autres portent au derriere des especes de tarrieres logées dans un étui ; ce sont les femelles qui portent cette longue queue, comme plusieurs femelles *Ichneumons* : voyez le mot ICHNEUMONS (MOUCHES.) Ainsi il y a des mouches à aiguillon & des mouches à tarriere. Il y a beaucoup d'especes de mouches à scie, qui méritent ce nom, à cause d'un instrument singulier dont elles sont pourvues, & qu'elles ne montrent guere que quand on les y force en leur pressant le corps. D'autres mouches portent au derriere de longs filets, qui par leur forme & par leur structure, ont quelque ressemblance avec les antennes. Parmi les mouches à quatre ailes, les *Ephemeres* ont de ces filets. *Voyez* le mot EPHEMERE ; parmi les mouches à deux aîles, les mâles des Gallinsectes ont pareillement de ces filets. *Voyez* GALLINSECTES.

C'est par ces deux classes générales de mouches que M. de Réaumur a établies ; par les classes du second ordre ; par les variétés dans le port des aîles, dans le tissu de ces mêmes aîles ; par les variétés des antennes & de la trompe ; par les manieres différentes de les porter ; par la variété de leurs têtes, de leurs corps, de leur corselet, de leurs jambes, de leurs parties postérieures : c'est enfin par les différences de grandeur & de couleur, ainsi que par l'aiguillon & par leur industrie, que cet habile Observateur a tiré du cahos & de la confusion tout ce qui concerne les mouches. On peut, par la lecture de son *Mémoire III*, *Tome IV*, connoître sur-le champ à quelle classe appartiennent les mouches

qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractere leur genre est distingué des autres genres de la même classe. Dans l'été, la mouche incommode les hommes & les animaux; c'est un petit animal lascif, très nuisible, qui se nourrit assez volontiers de toutes sortes de choses. Les mouches communes vivent fort peu, les grandes un peu plus long-tems; elles mordent plus vivement quand on est menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre tems. Ces insectes se plaisent dans les lieux humides & chauds: on en voit en quantité dans la Pouille: en Egypte le nombre en est si grand, que l'air retentit quelquefois du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Espagne en étoit si remplie, qu'il y avoit des hommes préposés pour leur faire la chasse. Elles fuient les mines à cause des exhalaisons qui en sortent. Pour garantir les fruits de l'attaque des mouches, on peut suspendre aux arbres des bouteilles remplies d'eau miellée: cette liqueur les attire, & elles se noient dans les bouteilles.

Mouches les plus remarquables.

Les *Mouches Abeilli-formes* ou en *forme d'Abeilles*, sont des mouches à deux aîles, qui ont avec les abeilles une si grande ressemblance apparente par les couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conséquence on n'ose les prendre à la main, croyant avoir à redouter un aiguillon: ces mouches n'en sont cependant point pourvues. Lorsqu'on les voit sur les fleurs, dont elles sont fort avides, elles s'y comportent à peu près comme les abeilles; elles ne songent point vraisemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles savent en tirer le miel.

Il y a plusieurs especes de ces mouches qui different entre elles pour la grandeur, & par différentes nuances de couleur brune. Ces mouches proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parcequ'on les trouve dans la matiere dont ces animaux se ragoutent.

Il y a d'autres especes de mouches qui ont la forme de guêpes; mais ce ne sont aussi que des mouches à deux

aîles, elles n'ont point d'aiguillon, elles viennent de l'espece de ver nommé *ver à queue de rat*.

On connoît encore d'autres mouches à deux aîles, qui ont tout-à-fait la forme des frelons ; elles sont de la même grosseur, & ont le même bourdonnement d'aîles, mais elles en different, parcequ'elles n'ont point d'aiguillon, & par plusieurs autres caracteres.

La *Mouche araignée* a été nommée ainsi par M. de Réaumur, parceque lorsqu'elle a les aîles arrachées, son corps applati, sa longueur, le port de ses jambes lui donnent une sorte de ressemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élevent peu sur leurs jambes. Ces mouches sont à deux aîles ; elles sont plus petites que celles qu'on appelle *Taon*. Dans l'été & l'automne, ces mouches s'attrouppent & forment de grandes plaques sur le col, les épaules, & sur d'autres endroits du cheval où la peau est la plus fine ; elles passent même quelquefois sous la queue du cheval, & c'est alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on se contente de les chasser, après un vol très court elles reviennent sur le cheval qu'elles suivent obstinément ; elles s'attachent de même sur les bêtes à cornes & sur les chiens, ce qui les a fait nommer aussi *mouches de chien*. Dans le tems où ces mouches ne volent pas, elles portent leurs aîles croisées sur le corps. Ordinairement le ventre de ces mouches est peu rempli de matieres succulentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent sur les chevaux ont de la peine à les écraser.

M. de Réaumur n'a point observé sur la tête de ces mouches de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réseau. Leur tête est armée d'une trompe aussi fine qu'un cheveu, capable de s'allonger & de se raccourcir, & assez forte, malgré sa finesse, pour piquer la peau des chevaux : cette trompe est renfermée dans un étui.

Les femelles de ces mouches pondent un œuf de la grosseur d'un pois ordinaire ; il est blanc & seulement un peu noir à son bout : il ne sort point de cet œuf un ver & ensuite une nymphe ; cette mouche sort de son œuf toute formée, comme le poulet sort du sien, avec cette différence que le poulet est bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les mouches araignées naissent ab-

solument aussi grandes que les mouches qui leur ont donné le jour. En quelque tems que M. de Réaumur ait ouvert des œufs de mouches araignées, il a trouvé ces mouches sous la forme de nymphe & jamais sous celle de ver.

Les *Mouches araignées des nids d'hirondelles* naissent de la même maniere que les mouches araignées des chevaux; mais on trouve leurs œufs, qui sont d'un noir luisant comme le jais, dans les nids d'hirondelles. Ces mouches des nids d'hirondelles ne different des précédentes, que parcequ'elles ont des aîles plus étroites.

On donne le nom de *Mouches asyles* ou *parasites* aux mouches qui se logent sous le poil ou la laine des troupeaux, ou sur différentes plantes.

On lit dans la *Collection Académique*, que l'on vit en l'année 1689 au mois d'Août aux environs de Leipsik, certaines mouches en forme de cousins. Ces mouches étoient presque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils; elles étoient toutes blanches, ainsi que leurs aîles. Ces mouches, dont la multitude étoit incroyable, se répandirent dans tous les pays d'alentour jusqu'à l'Elbe. L'Observateur dit que ces mouches présagent la peste; lorsqu'il fait chaud & que les vents du midi soufflent, elles sortent des eaux, & bientôt l'air en est rempli. Elles voltigent avec une agilité surprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces mouches viennent d'œufs déposés dans l'eau, d'où sortent des vers qui se changent ensuite en mouches. Il y a lieu de penser que les especes de mouches dont il est parlé dans cette observation, sont des éphémeres. *Voyez* le mot EPHEMERE.

La *Mouche dévorante*, a reçu ce nom parcequ'elle prend plaisir à dévorer les araignées, tandis que les autres mouches en deviennent la proie: cette mouche hardie provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui se nourrit de feuilles d'orme. Lorsqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'est: elle reste l'automne & le printems en chrysalide; dès qu'elle est parvenue à l'état de mouche, elle commence à butiner: quand elle s'élance sur une araignée, elle lui donne un

coup dont elle est étourdie ; l'araignée qui se sent frappée tombe à terre, la mouche ne la quitte point, elle la traine, lui rompt les pieds, court ensuite autour d'elle, l'enleve, & en fait sa pâture.

La *Mouche d'Espagne* n'est autre chose que la mouche cantharide, à laquelle on a donné ce nom, parcequ'on a cru que les plus grosses mouches cantharides se trouvoient en Espagne. Pour ce qui concerne la mouche à feu, *voyez* MOUCHE LUISANTE, & *l'art.* MOUCHES ÉTRANGERES. Pour la Mouche du Fourmi-lion, *voyez* DEMOISELLE, & pour les Mouches Gallinsectes & Pro-Gallinsectes, *voyez au mot* GALLINSECTES.

Le Cerf n'est pas seulement tourmenté par les vers des tumeurs, dont on verra l'histoire plus bas à l'article *Mouche des tumeurs des bêtes à cornes* ; il l'est encore par des vers d'une autre espece qui naissent dans son gosier, & qui sont faussement accusés d'occasionner la chute des bois du Cerf.

La Mouche, qui donne naissance à ces vers, & qu'on nomme *Mouche de la gorge du Cerf*, sait qu'auprès de la racine de la langue des cerfs, il y a deux bourses qui lui sont affectées pour le dépôt de ses œufs ; elle connoît aussi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit son chemin par le nez du cerf, au haut duquel elle trouve deux voies, dont l'une conduit au sinus frontal, & l'autre aux bourses dont nous venons de parler. Elle ne se méprend point, c'est par celle-ci qu'elle descend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourses qui en sont voisines. Elle y dépose des centaines d'œufs, qui deviennent des vers, & qui croissent & vivent de la mucosité que les chairs de ces bourses fournissent continuellement. Lorsqu'ils sont arrivés à leur grosseur, ils sortent du nez du Cerf, & tombent à terre, s'y cachent, & y subissent leur métamorphose, qui les conduit à l'état de *Mouche*. A l'égard des Mouches Ichneumons, *voyez* ICHNEUMONS (*Mouches*).

Les chevaux sont sujets à être tourmentés par deux sortes de vers, dont les uns sont longs & menus, les autres courts & gros. Les longs leur viennent probablement par la voie des alimens, les courts doivent leur origine à une Mouche qui porte le nom de *Mouche des*

inteſtins du cheval. Elle reſſemble aſſez au bourdon, mais ce n'en eſt pas un ; elle n'a que deux aîles & point de trompe. Cette Mouche eſt habitante des forêts, mais l'inteſtin des chevaux eſt le lieu que la nature lui a deſtiné pour élever ſes petits. Elle tache de parvenir à l'anus de quelque cheval : ſes mouvemens cauſent à l'animal une ſorte de démangeaiſon qui l'excite à faire ſortir le bord de ſon inteſtin, & la Mouche profite auſſitôt de cet inſtant pour s'y introduire ; le cheval alors devient furieux, ſe met à faire des ſauts, des gambades, ſe jette par terre, & quelque tems après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penſer que cette Mouche eſt vivipare & que l'inſtant où le vers ſe cramponne ſur les membranes de l'inteſtin, occaſionne aux chevaux, les douleurs qui les rendent furieux. Les crochets & les épines dont ces vers ſont armés les mettent en état de n'être point entraînés par la ſortie des excrémens ; ils leur ſervent pour s'avancer dans les inteſtins du cheval, & pour pénétrer jusque dans l'eſtomac, comme cela leur arrive aſſez ſouvent ; enfin ils leur ſervent pour tenir ferme contre le mouvement périſtaltique de ces parties. Cette Mouche dépoſe pluſieurs vers dans les inteſtins des chevaux, puiſque Valiſnieri a compté juſqu'à ſept cens œufs dans le ventre d'une de ces Mouches.

Lorſque ces vers ont acquis tout leur accroiſſement, ils ſe laiſſent entraîner naturellement avec les autres matieres que le cheval rejette ; ils tombent à terre, & vont ſur le champ chercher une retraite où ils puiſſent être en ſureté pendant qu'ils ſubiront les métamorphoſes qui les amenent à l'état de Mouches. On ne voit pas que les chevaux ſoient notablement incommodés de ces vers, à moins que la quantité n'en ſoit exceſſive, comme il arriva en l'année 1713, dans le Véronois & le Mantouan, où ils cauſerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il eſt bon de ſavoir que quoique l'huile faſſe périr ordinairement les vers, en bouchant leurs ſtigmates, & empêchant leur reſpiration, ceux-ci ne ſont pas dans ce cas là ; c'eſt en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers. On trouvera ce qui concerne la *Mouche du Kermès*, au mot KERMÈS, & ce qui con-

cerne la *Mouche du Lion des pucerons*, à l'article DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS, *pag.* 102, *vol. II.*

La *Mouche luisante* est nommée *Mouche* improprement ; c'est un insecte très commun en Italie, où il est nommé *Lucciola*; c'est véritablement un scarabée oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les foureaux des aîles presque noirs, & le ventre d'un gris cendré : c'est cette derniere partie, qui est lumineuse, & elle l'est assez pour que trois de ces insectes, enfermés dans un tuyau de verre blanc, fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont dans une chambre ; un seul éclaire suffisamment pour discerner l'heure que marque une montre. Cet insecte a de singulier que la lumiere qu'il donne n'est pas uniforme, & qu'il est lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il se donne, paroissent contribuer à l'éclat de sa lumiere, aussi est-elle plus sensible, lorsqu'on le touche ou qu'il se dispose à s'envoler. M. l'Abbé Nollet a éprouvé que la lumiere de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'écrasoit ; d'où l'on peut penser que cette lumiere tient de la nature du phosphore. *Voyez l'Hist. de l'Acad. année* 1750.

A la Louisiane, & dans toutes les parties de l'Amérique, il y a une espece de Mouche luisante qui y est très commune, & que l'on nomme aussi *Mouche à feu*. Ces Mouches sont un peu plus grosses que nos Mouches ordinaires, auxquelles elles ressemblent assez ; mais la partie posterieure de leur corps est d'un verd transparent, & conserve pendant la nuit la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces Mouches voltigeant dans les airs, dans les buissons, dans les lieux sombres, sont semblables à des étoiles scintillantes, ainsi que les scarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le Pere Labat dit qu'à la Guadeloupe, il y a de ces Mouches à feu de la grosseur d'un hanneton, & qui repandent, tant par les yeux que par le corps, une lumiere vive & d'un beau verd. Cette lumiere, qui est suffisante pour éclairer à lire des caracteres très menus, s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après, ces Mouches ne sont plus phosphoriques : au reste ces Mouches ne sont pas les seuls insectes doués de cette propriétés ; l'*Acudia* ou *Cucuju* ; espece de Scarabée, le *Porte lanterne d'Améri-*

que, espece de *Procigale*, la *Herecherche de Madagascar*, & les *Vers luisants*, possedent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. *Voyez ces différens mots & l'observation qui est à la fin du mot* MER LUMINEUSE.

Les *Mouches de S. Marc* sont de plusieurs especes, dont on voit la description, sous le nom de *Bibion*, dans l'Histoire abregée des insectes des environs de Paris. M. de Reaumur a conservé à ces Mouches le nom de *Mouches de S. Marc* qu'elles portent en quelques provinces du Royaume, comme en Poitou & en Touraine, apparemment parcequ'elles paroissent des premieres au printems & vers la fête de S. Marc. Ces Mouches sont de grandeur médiocre; & il y en a deux especes principales : les unes sont d'un très beau noir, les autres ont le corps & le corselet rougeâtres. Il y en a d'autres aussi petites que les petites especes de Tipules & que les Cousins, & on ne les distingue des unes & des autres, que quand on examine à la loupe & au microscope la forme de leur corps.

Ces Mouches viennent, comme les Tipules, de vers qui se tiennent sous terre, & qui s'y nourrissent d'une espece de terreau. Les Mouches qui sortent de ces vers, sont à deux aîles; elles portent ordinairement leurs aîles de maniere qu'une des deux couvre l'autre presqu'en entier; leurs antennes sont longues. On voit souvent ces Mouches sur les fleurs & sur les bourgeons des arbres : on les accuse de faire tort aux boutons, & de faire périr les fleurs. Elles ont une bouche sans dents, mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le suc des bourgeons, ainsi que celui des fleurs qui ne sont pas épanouies, & peut-être y occasionner un desséchement qui les fait périr. Nous avons traité des Mouches à miel : *au mot* ABEILLES.

La *Mouche du vers du nez des Moutons* n'a point de ressemblance avec les Bourdons, comme celles des tumeurs des bêtes à cornes; mais elle ressemble à ces dernieres, en ce qu'elle n'a que deux aîles, point de trompe mais une bouche. Elle a un air paresseux; elle cherche rarement à faire usage de ses aîles & de ses jambes; elle n'est vive que lorsqu'il est question de faire sa ponte. C'est dans les cavités ou sinus qui sont au haut du nez des Moutons, que ces Mouches savent qu'elles

doivent déposer leurs œufs pour les faire éclore ; elles s'y introduisent en entrant par le nez, & déposent leurs œufs dans ces sinus, qui sont toujours abreuvés d'une matiere mucilagineuse, dont se nourrissent les vers jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir : lorsque ces vers, qui sont très vifs, s'avisent de se tourner & de se remuer dans les sinus frontaux, ils piquent vivement, avec leurs crochets, les membranes sensibles dont ces parties sont tapissées, & dans ce moment ils font sentir aux Moutons des douleurs bien aiguës, qui sont la cause de ces especes d'accès de vertige ou de frénésie, auxquels sont sujets ces animaux, d'ailleurs si pacifiques & si doux. C'est alors qu'on les voit bondir & heurter leurs têtes, à diverses reprises, contre des arbres, des pierres, &c. Lorsque le tems de la métamorphose est arrivé, ce ver sort de la tête du Mouton à la faveur de la mucosité que l'animal jette en abondance, il se glisse dans la terre, & subit les métamorphoses qui le conduisent à l'état de Mouche.

On voit voler sur la fin de l'été beaucoup de *Mouches de riviere.* Ces Mouches ont les yeux grands, le dos rond & marqué de lignes vertes & noires ; le ventre plat, & six jambes, dont celles de devant sont plus grandes. Ces Mouches étendent leurs aîles pour nager ; ainsi elles s'en servent également pour nager sur l'eau & pour voler en l'air.

Les *Mouches à scie* nous font voir des faits très curieux ; elles proviennent de fausses Chenilles, qui ont beaucoup de ressemblance avec les véritables Chenilles. Celles-ci se changent en papillons, au lieu que les fausses Chenilles donnent naissance à des Mouches.

Les *fausses Chenilles*, comme presque tous les autres insectes, passent par trois états très différens. Au sortir de l'œuf elles sont dans leur état de fausses Chenilles ; après un certain tems elles font leurs coques chacune à leur maniere, dans lesquelles elles se changent en nymphes ; & enfin de chacune de ces nymphes sort une Mouche. On ne distingue ces fausses Chenilles qui ont tant de ressemblance avec les véritables Chenilles par la variété des couleurs, par la nourri-

ture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux ; on ne les distingue, dis-je, que par le nombre des pattes membraneuses. Parmi les especes des vraies Chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que dix ; les fausses Chenilles au contraire, celles même d'entre elles qui en ont le moins, en ont douze, souvent quatorze, seize, jusqu'à dix-huit & même davantage. De plus, la tête des fausses Chenilles a constamment une forme orbiculaire ; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil assez gros pour être distingué à la vue simple : les véritables en ont cinq ou six de chaque côté, qu'on ne peut guére voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître plusieurs fausses Chenilles par leur attitude singuliere. Il y en a qui après leur repas se tiennent roulées comme des Serpens, ce que ne font point les véritables Chenilles ; d'autres tiennent la tête & leurs premieres jambes appliquées sur la tranche des feuilles, & élevant le reste du corps en l'air, elles le contournent en cent façons différentes, comme si elles vouloient nous montrer des tours de force : c'est sur-tout sur l'Osier, le Saule & le Rosier que l'on trouve cette espéce. Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les Groseillers ; elles ne touchent point au fruit, mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il est une autre espece de fausse Chenille que tout Amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier, car elle s'attache sur les feuilles de diverses sortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme, & n'en laisse que le squelette. Cette Chenille est fort petite, elle a l'air sale, la peau gluante, la marche lente ; lorsqu'elle s'allonge pour marcher, elle ressemble à une petite Limace. Ces fausses Chenilles sont quelquefois en grand nombre, & se changent toutes en de très petites Mouches à scie.

Plusieurs especes de fausses Chenilles entrent en terre pour se métamorphoser, d'autres font des coques pendantes aux arbres. Il y en a une espéce qui en fabrique une avec un art digne d'être admiré. Cette coque est composée de deux tissus très différens ; le premier est un rezeau très fort, quoiqu'à mailles très larges ; le tissu intérieur est très serré, & offre à la nymphe une

étoffe douce, polie & convenable à la délicatesse de son corps. Il y a bien d'autres espéces differentes de fausses Chenilles qu'il seroit trop long de décrire.

Les *Mouches à scie* sont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, se laissant approcher, & même prendre facilement; elles portent leurs aîles croisées sur le corps. Au reste ces Mouches différent les unes des autres par la couleur; les unes ayant le corps jaune, d'autres verdâtre, d'autres noir; quelques unes sont de la couleur des Abeilles. La partie postérieure de ces espéces de Mouches est armée d'une scie, qui est redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printems tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cause à des vents froids, mais qui très souvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des Pêchers, Poiriers, Pommiers, &c. sont-elles dévelopées, qu'on voit ces petites Mouches aller se reposer dessus: on s'imagine qu'elles n'en veulent qu'au miel des fleurs & à la rosée, mais elles ne sont là que pour percer avec leur petite scie le tendre bouton, & glisser un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur scie fait dans les fibres & dans les vaisseaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de seve qui y arrive ne sert qu'à la nourriture de la fausse Chenille. Lorsque le tems de sa métamorphrose approche, c'est aussi celui où la queue du fruit, dont la substance intérieure a été rongée, se desséche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine est-il tombé, que la fausse Chenille en sort & entre en terre; où elle se fait une coque, de laquelle s'échappe une Mouche à scie. C'est ainsi que plusieurs Mouches à scie sont cause que tant de nos fruits tombent après qu'ils ont été noués.

Ce ne sont pas seulement les fruits qui sont exposés à servir de retraite aux œufs & aux embrions des Mouches à scie; le bois de presque tous les arbustes leur sert au même usage. Parmi ceux-ci, le Rosier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choisirons la Mouche à scie du Rosier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'instrument donné

aux femelles de ces Mouches, pour cacher leurs œufs dans le bois des arbustes vivans.

La structure de la scie dont ces Mouches sont armées est des plus curieuses. Chacune de ces scies est composée comme celle de la Cigale, de deux scies ou lames dentelées, mais elles en different par beaucoup d'autres circonstances. Ces scies sont placées à l'extrémité postérieure de la Mouche, & logées dans une coulisse formée par deux piéces écailleuses; & elles sont armées de dents, qui sont elles-mêmes dentelées. De plus, les surfaces de ces lames dentelées sont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet instrument en réunit trois des nôtres; il est scie par son tranchant, rape ou lime par sa surface, & poinçoin par sa pointe. Cette double scie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la Cigale; les deux scies agissent de concert, mais séparement: lorsque la Mouche en pousse une en avant, elle retire l'autre en arriere; ainsi il n'y a point de tems perdu. Le tems & la multiplicité des instrumens sont épargnés dans les Ouvrages de la Nature; c'est une leçon dont nos Artistes pourroient profiter.

Les *Mouches à scie* se servent de cet instrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites sures & éloignées de tout danger pour le dépot de leurs œufs. Il n'y a presque point de de petites branches de Rosier qui ne servent chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de déposés sont aisés à reconnoître. Ce sont des places longues, noirâtres & desséchées d'un côté seulement, que l'on apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printems & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aisément observer ces Mouches travaillant à faire des entailles dans les branches du Rosier; elles en font cinq, six, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil simple la Mouche percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaisir de voir le jeu alternatif des scies. L'ouverture de

chaque entaille nouvellement faite, est semblable à celle d'une saignée ; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convéxité, ensorte qu'à la fin la file des entailles représente une file de grains de Chapelet. Cette élévation des plaies n'est point occasionnée par le suc extravasé, mais par l'accroissement de l'œuf. Cet accroissement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en est pas moins vrai ; c'est un fait dont on peut s'assurer par l'expérience. Pour cet effet il faut prendre une feuille d'un Rosier, d'un Saule ou d'un Osier, sur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été déposés ; car il y a des especes de Mouches à scie qui, quoique pourvues d'une scie, ne font que déposer ainsi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclorre ; au contraire si on laisse une feuille semblable sur une table, sans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs se dessécheront de compagnie. Ainsi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la transpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénétre & sert de nourriture à l'embrion.

D'autres espéces de Mouches à scie emploient plus de force & d'industrie dans la fabrique de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbrisseau, que les lévres en sont fort écartées, & les œufs restent tout à découvert & rangés par paires, comme les grains dans la gousse de plusieurs plantes. D'autres les placent sur les nervures des feuilles. Quelques-unes déposent leurs œufs dans un bouton de rose ; lorsque l'œuf est éclos, la fausse Chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénetre le long de la moelle en descendant. On reconnoît qu'une de ces fausses Chenilles s'est établie dans un bouton de rose, lorsqu'on y voit une ouverture où sont restés plusieurs petits grains noirs qui sont ses excrémens.

La *Mouche-Scorpion* est un insecte curieux par sa forme & par sa queue menaçante. On voit cette espece de Mouche voltiger dans les prairies. Elle est longue de 7 à 8 lignes ; son corps est d'un brun noirâtre, jaune sur les côtés ; sa tête est noire, ornée d'antennes à filets menus, de la longueur de son corps, composées de

petits anneaux. Elle eſt fournie d'une longue trompe, dure, cylindrique, qui ſert à l'inſecte pour prendre ſa nourriture. Ses aîles ſont longues, diaphanes. La queue des mâles eſt d'une ſtructure ſinguliere ; elle eſt terminée par deux crochets qui la font reſſembler à la queue d'un Scorpion, ce qui a fait nommer cet inſecte *Mouche-Scorpion*. Ces crochets ſervent peut-être au mâle pour retenir ſa femelle. Comme cette Mouche ſe trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux.

Pour ce qui concerne les *Mouches de Teignes aquatiques* : *Voyez* TEIGNES AQUATIQUES.

La *Mouche des Truffes* eſt une Mouche à deux aîles qui eſt munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépoſe ſes œufs dans les endroits où il y a des Truffes, parceque c'eſt la nourriture appropriée aux vers qui en naiſſent. Ces vers rongent les Truffes, s'en nourriſſent & ſe transforment en Mouches, dont tout le corps eſt recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corſelet & celle du corps, eſt rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les Truffes ſont cachées ſous terre, en obſervant ſi l'on ne voit point voltiger au-deſſus de la ſurface de la terre de ces petits eſſaims de Mouches.

Les *Mouches des tumeurs des bêtes à cornes* ſont extrémement velues comme les Bourdons ; elles font comme eux un grand bruit en volant, mais elles n'ont que la bouche & deux aîles ; au lieu que les Bourdons ont quatre aîles & une trompe. C'eſt ſur les Taureaux, les Vaches, les Bœufs, les Cerfs que cette Mouche hardie va dépoſer ſes œufs. Les Daims, les Chameaux, & même les Rennes n'en ſont point exempts. Elle ſe gliſſe ſous leur poil, & avec un inſtrument qu'elle porte au derriere, & qu'on pourroit comparer à un biſtouri, elle fait une ouverture dans la peau de l'animal, & y introduit ſes œufs ou ſes vers, car on ignore ſi elle eſt ovipare ou vivipare. Ce biſtouri ou cette tarriere eſt d'une ſtructure très curieuſe. C'eſt un cylindre écailleux composé de quatre tuyaux qui s'allongent à la maniere des lunettes ; le dernier eſt terminé par trois crochets dont la Mouche ſe ſert pour percer le cuir de l'animal. Le plus

ſouvent cette piquure ne paroît point inquiéter le moins du monde ces animaux ; mais ſi quelquefois la Mouche perçant trop loin attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, ſe met à courir de toutes ſes forces, & entre en fureur. Auſſitôt que l'inſecte naiſſant commence à ſucer les liqueurs qui rempliſſent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'éleve comme une boſſe; les plus groſſes ont environ 16 à 17 lignes de diamétre à leur baſe, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces boſſes ſont-elles ſenſibles avant le commencement de l'hyver & pendant l'hyver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédente.

Les gens de la campagne ſavent que le vers de ces boſſes ou tumeurs vient d'une Mouche, mais ils ſe trompent ſur l'eſpece. Ils ſont perſuadés qu'ils viennent de cette Mouche cruelle qu'on nomme *Taon*, qui tire avec acharnement le ſang des veines des animaux ; au lieu que celle qui occaſionne les tumeurs n'a que ſon coup de biſtouri, qui n'eſt ordinairement pas douloureux, d'ailleurs nul aiguillon ni aucun inſtrument propre à pomper le ſang. C'eſt ordinairement ſur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très rarement ſur les vieilles. On voit quelquefois juſqu'à trente ou quarante de ces tumeurs ; c'eſt particulierement ſur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois, qu'on remarque ces boſſes ; ce qui donne lieu de penſer que les Mouches qui les occaſionnent, ſont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte pas moins bien, ne maigrit point, & conſerve tout ſon appetit ; il y a même des Payſans qui préferent les jeunes bêtes qui ont de ces boſſes à celles qui n'en ont pas ; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penſer que toutes ces plaies font ſur l'animal l'effet de cauteres, qui ſont plus utiles que nuiſibles en faiſant couler les humeurs extérieurement. Lorſque le ver eſt arrivé à ſon état de perfection, il ſort par l'ouverture de la boſſe, & ſe laiſſe tomber à terre. Il eſt digne de remarque que c'eſt toujours le matin qu'il prend ſon tems, après que les fraicheurs de la nuit ſont paſſées, & avant que la grande chaleur

du jour soit arrivée ; comme s'il prévoyoit que la fraicheur de l'air l'engourdiroit, & que la chaleur le dessécheroit si elle le trouvoit en route. Le ver se fourre dans quelque trou ou sous quelque pierre, où il subit ses métamorphoses. Sa peau se durcit & devient une boîte ou coque très solide, dans laquelle il se change en nymphe, & la nymphe passe ensuite à l'état de Mouche. Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaisseur du maroquin, la Nature a préparé une issue à la Mouche qui en doit sortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque qui n'est que comme rapportée, & qui ne tient dans tout son contour que par le moyen d'un cordon très fragile, lequel se casse au premier coup de tête que la Mouche lui fait sentir. Le cordon étant cassé, la porte tombe, & l'animal est en liberté.

Nous traitons des *Mouches du Vinaigre*, ou de la bierre aigrie, à l'article *Vers du Vinaigre*.

Mouches étrangeres.

On donne le nom de *Mouches cornues* à des especes de Scarabées que l'on trouve en Amérique, & qui sont curieux par la singularité de leurs formes. Ces Mouches cornues sont extraordinairement grandes ; elles ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur depuis le col jusqu'à la queue, sans compter le col, la tête & les cornes. Leur corps est ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence. Le dos est recouvert d'aîles brunes, verdâtres, qui ont de la consistance, & qui sont lisses, unies, tiquetées de noir, & comme vernissées. Cette paire d'aîles, qui sert d'étuis, en recouvre d'autres qui sont plus fines, plus déliées & plissées, mais que l'insecte déploie lorsqu'il veut voler. Au-dessous de ces aîles membraneuses est encore une autre paire d'aîles blanchâtres, minces comme une vessie de Carpe. Avec toutes ces aîles ces Mouches n'en volent pas mieux ; elles ne font que pirouetter, soit parceque le vent maitrise ces aîles, soit parceque les Mouches n'ont pas assez de force pour les faire agir.

La tête de ces Mouches ne fait qu'une seule piece avec

le col. La substance qui la compose est dure comme de la corne, noire, polie & luisante comme du jayet. On observe à la tête deux cornes, l'une supérieure & l'autre inférieure. La corne de la partie supérieure est courbe, longue d'environ trois pouces, creuse, de même matiere que le reste de la tête; le dessus de la corne est rond, le dessous est un peu creusé en canal, & est tout garni en dessous d'un petit duvet roussâtre, court, épais & doux comme du velours. La corne inférieure est d'un tiers plus courte que la supérieure, & vient toucher celle-ci sur un des points de sa surface intérieure. Cette Mouche a trois jambes noires de chaque côté, longues d'environ trois pouces, divisées en trois parties, dont la derniere est subdivisée en quatre especes de doigts ou de petites griffes, sur lesquelles elle s'appuie; elle marche assez vîte.

Quelques observations qu'ait pu faire le P. Labat, il n'a jamais pu découvrir à quoi servoient ces deux cornes, qui ne lui paroissoient avoir d'autres usages que pour la défense de l'animal. La bouche est au-dessous de la corne inférieure; elle est garnie de petites excroissances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces Mouches naissent & se nourrissent dans la substance & le cœur des arbres, qu'on nomme *Bas de soie*. C'est en effet dans ce seul endroit là qu'on les trouve, & même seulement dans le cœur des arbres qui se pourrissent. Lorsque le Pere Labat vouloit avoir de ces Mouches cornues, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à se pourrir, il ne faisoit qu'y faire donner quelques coups de hache, comme on fait à la Martinique pour avoir des vers Palmistes; il étoit ensuite assuré d'y trouver des Mouches cornues pendant trois ou quatre mois, parceque ces Mouches venoient déposer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. Le Page du Pratz dit qu'à la Louisiane on voit autant de sortes Mouches, & même plus qu'en France, parceque le pays y est beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, selon ce Voyageur, est de brûler, dans les appartemens, tant soit peu de soufre le matin & le soir, de deux jours en deux jours seulement. Ces sortes d'insectes ont l'odorat fin, & ne reviennent

que plus de huit jours après. L'Isle de Cayenne abonde tellement en mouches & en insectes de toutes especes, qu'elle pourroit être nommée l'*Isle des Insectes*.

Il y a une infinité d'autres especes de Mouches, telles que les *Ephémeres*, les *Tipules*, &c. Nous en parlons à chacun des noms qu'elles portent.

MOUCHEROLE. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

MOUCHERON, *Culex*, est un insecte long & mollasse, qui est du genre des mouches : il a six jambes très longues, courbées en dehors, dont les deux de derriere sont plus hautes que les autres. Son ventre est formé de neuf lames ou anneaux : il a la tête petite, les yeux noirs, & au-dessus deux antennes barbues ; au lieu de bouche, il a une trompe pointue, dure & creuse, avec laquelle il perce la peau, & suce le sang des animaux, & sur tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il se remplit jusqu'à ce que son corps devienne roide à force d'être plein & étendu. Sa poitrine est large & élevée, & d'une couleur verdâtre.

Les Moucherons, disent Goëdard & Wagnerus, se retirent en grand nombre dans les citernes lorsque l'hiver approche, & déposent sur les plantes aquatiques de petits œufs jaunâtres, qu'ils y collent avec une forte glu. Ces œufs étant échauffés par la chaleur du soleil dans le mois de Juin suivant, il en sort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, composés de treize anneaux, & dont la tête est rouge : ils n'ont que deux pattes, placées sous le premier anneau. Ces petits vermisseaux sanguins se nourrissent vraisemblablement de quelques petits animaux qui se trouvent sur la superficie des eaux. Goëdard les nomme *Poux aquatiques*. Ces vermisseaux, au bout d'onze mois, se rassemblent en grand nombre, & comme en peloton : ils font de grands mouvemens dans l'eau ; ensuite il sort de leur corps un suc gluant, qui leur sert à construire de petites coques molles & visqueuses, qu'ils attachent aux plantes aquatiques, & dans lesquelles ils se renferment comme dans une sorte d'étui. Lorsqu'ils ont acquis une certaine grosseur, & que leur corps est devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont servi de nourriture ; alors la métamorphose se fait, &

de cet amas il sort une quantité prodigieuse de Moucherons, qui se mettent aussi-tôt à voler, & se répandent de tous côtés pour sucer le sang des animaux.

Cet insecte fait un bruit assez aigu en voltigeant; ce bruit est proportionné à la force & à l'étendue des ailes: c'est ainsi que le bruit que fait le frêlon est plus sensible que celui des Mouches, parceque les ailes du premier ont plus de consistance; c'est par la même raison que les ailes des scarabées étant crustacées, le bruit que leur mouvement excite est encore plus fort; tandis que celles du Moucheron, étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits sons aigus. Enfin c'est encore, par la même raison, que le mouvement des ailes des papillons est absolument sourd, parceque les membranes qui les forment sont farineuses, & revêtues d'une espece de duvet. Goëdard dit que l'aiguillon des Moucherons mâles a plus de force que celui des femelles.

Toutes les sortes de Moucherons, soit panachés, soit ceux que l'on nomme *Sauteurs*, les *Faux Pucerons du figuier* ou *du buis*, sont des insectes fort incommodes: ils se rassasient de notre sang jusqu'à en regorger. Ces deux dernieres especes, dont M. de Réaumur a fait mention, *Mém. X, tom. III*, portent leurs ailes en toît fort aigu. Les nervures de leurs ailes paroissent composées de carreaux de talc, de figure irréguliere & encadrés: le milieu des deux dernieres jambes est ordinairement posé parallelement à la longueur du corps.

MOUCHET ou EMOUCHET. C'est le *Tiercelet* & le mâle de l'*Epervier*. Voyez *ce mot*.

MOUETTE ou MAUVE, *Larus*, nom donné à plusieurs especes d'oiseaux aquatiques, qui sont macropteres, c'est-à-dire, qui ont les ailes longues; leurs pieds sont courts & palmés. Plusieurs especes de Mouettes ont à la machoire inférieure, comme un article ou éminence. Certaines especes ont les deux machoires droites; quelques-unes ont la queue égale; d'autres l'ont fourchue; les unes ont trois doigts devant, & n'en ont point derriere; d'autres en ont quatre, trois devant & un derriere.

Les marques caractéristiques des Mouettes, dites *Lari*,

sont d'avoir un bec fort, long, étroit, pointu, un peu courbé à l'extrémité : dans les petites especes, il est plus droit. Cet oiseau a les narines oblongues, les ailes longues & fortes ; les pieds petits & palmés ; les ongles ordinairement garnis d'un tubercule charnu ; le corps menu, très emplumé, & souvent de couleur blanchâtre ou cendrée. En général ce genre d'oiseaux est peu charnu, toujours volant, toujours affamé, & se nourrit de poissons plats : ils volent communément en troupe, même pour aller chercher à vivre : il y en a de la grandeur d'un oison, & d'autres de la grandeur d'un pigeon : ils ressemblent à l'hirondelle de mer, & c'est sur le bord des mers qu'on en trouve beaucoup. En Irlande, on les voit voler par milliers autour des marais, des fleuves & des prairies humides.

La Mouette est fort criarde ; lorsqu'elle fait ses petits, elle vole çà & là, & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de son nid ; d'où est venu le proverbe *Larus parturit*, quand on veut parler d'un homme qui ne fait que babiller. Son nid est contre terre dans les landes, parmi les bruyeres, proche de la mer, souvent sur les rochers dans les petites Isles : cet oiseau pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs sont excellens, gros comme ceux de la canne : le blanc de ces œufs ne se durcit point dans l'eau bouillante, comme celui des autres œufs : il reste toujours comme une gelée. La coque des œufs de quelques sortes de Mouettes, est toute blanche ; d'autres sont parsemés d'un grand nombre de taches. Les Mouettes ont une inimitié déclarée contre les cannes & canards : on croit que ces oiseaux sont de passage ; il n'est cependant pas difficile d'en apprivoiser quelques especes, que l'on nourrit de tripailles, de chair & de poisson.

Les Mouettes les plus connues sont le *Strund-jager* des Anglois, le *Cataracte*, la *Mauve* du Havre, le *Bourguemestre*, le *Goëland* de Cayenne, le *Coupeur d'eau*, la *Mouette rieuse*, la *Mouette à pieds fendus*, la *Mouette blanche*, celle qui est *brune*, la petite *Mouette* d'Irlande, la grande *Mouette noire & blanche*, enfin la grande *Mouette grise*.

Il y a des gens qui, au rapport de Ray, prétendent

que cette derniere eſpece de Mouette a coutume de harceler & d'effrayer les alouettes de mer, juſqu'à ce qu'elles fientent de peur : alors elle attrape leurs excrémens avant qu'ils tombent dans l'eau, & les dévore avec avidité comme un mets délicieux ; mais Albin croit, avec beaucoup plus de vraiſemblance, que cette Mouette leur enleve le poiſſon qu'elles viennent d'attraper, en les forçant de le dégorger. Il a vu quelque choſe de ſemblable dans les Indes Occidentales, où il y a un oiſeau nommé le *Vaiſſeau de Guerre*, qui, dès qu'il a ſaiſi ſa proie, eſt harcelé par un autre oiſeau, juſqu'à être obligé de la dégorger, & l'autre l'attrape enſuite dans l'air. M. Anderſon dit qu'il y a une grande Mouette de mer qui ſait adroitement tirer de l'eau un poiſſon excellent, connu en Iſlande ſous le nom de *Runmagen*. Cette Mouette, qui a la figure d'un corbeau, n'a pas plutôt pris ſon poiſſon, qu'elle l'apporte à terre, où elle mange le foie, & laiſſe le reſte ; les payſans ne manquent pas de profiter de ces captures, & ils inſtruiſent même leurs enfans à courir promptement ſur la Mouette, auſſi-tôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever ſa proie.

Les Européens du Cap tuent pluſieurs milliers de Mouettes toutes les années pour avoir leurs plumes, qui ſont fort fines, & qui valent beaucoup mieux pour les lits que celles d'oie : c'eſt auſſi l'uſage qu'on en fait au Cap, dit Kolbe.

L'oiſeau que les Riverains de la Loire appellent *Falcorde* ou *Poule d'eau*, n'eſt qu'une eſpece de Mouette, marquée de taches blanches & noires : elle ſe trouve communément en automne dans ces parages, où l'on dit que ſa préſence eſt un augure de la crue prochaine de la riviere. On a remarqué que les Mouettes griſes cendrées ſont les jeunes, & que les blanches ſont les vieilles. Le Jean-ven-genten, que les Hollandois rapportent de l'Afrique, eſt auſſi une ſorte de Mouette.

MOUFFETTE. *Voyez* cet article *au mot* EXHALAISONS.

MOULARD ou MOLÉE, eſt la Terre cimolée des ouvriers : celle qui eſt naturelle, eſt une ſorte de *ſmectis* ou *argille à foulons* ; mais celle qui eſt d'un grand uſage chez les Teinturiers, les Corroyeurs & les Peauſ-

fiers, se trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs : elle est produite par le frottement du fer & du grès, lorsqu'ils aiguisent leurs ustensiles sur la roue. Cette espece de Moulard est aussi d'usage en Médecine : on l'estime astringent.

MOULE, ou MOUCLE, ou CAYEU, *Mytulus seu Musculus*, genre de coquillage bivalve de mer, de riviere & d'étang. On en distingue plusieurs especes de mer, qui sont très connues des Curieux; savoir, la *Moule des Papous*, dont la couleur est violette & rose; la *Moule de Magellan*, singuliere par sa couleur aurore, nacrée & mêlée de taches violettes; la Moule appellée la *Gueule de Souris*, par rapport à sa forme pointue & à sa couleur grise, tachetée de violet, & dont les bords sont de couleur de rose; la *Moule d'Alger*, qui est couleur d'agathe, avec une nacre vineuse; la *Moule papyracée*, qui est toute blanche, très singuliere, & si mince, qu'on ne peut la toucher; l'une de ses extrémités, qui s'entrouvre en bec, la fait appeller aussi la *Lanterne*. La *Telline* & la *Pinne marine* sont aussi des Moules, suivant le sentiment de M. d'Argenville; mais M. Adanson fait un genre particulier de plusieurs Moules, sous le nom de *Jambonneau*. Voyez *ces mots*.

La Moule de mer est un petit poisson ou insecte testacée, connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure approchante de celle d'un petit muscle, d'où lui est peut-être venu son nom latin *Musculus*. Il est tendre, blanchâtre, un peu frangé sur ses bords, nâgeant dans une eau salée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, assez minces, convexes, & d'un bleu noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement lisses des deux côtés, quelquefois chargées de vers à tuyaux, ou de glands marins. On apperçoit à travers des valves de petites veines ou lignes bleues. La coquille est large, pointue à sa base, arrondie au sommet, où est placé le ligament qui unit ensemble les deux pieces, d'une assez ample capacité, & de figure rhomboïde. M. Steide, Médecin, a fait une exacte anatomie des Moules : il a observé qu'elles ont une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes

comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration, que M. Steide appelle *Mouvement radieux.*

M. de Réaumur, dans un *Mémoire sur le mouvement progressif de diverses especes de coquillages*, nous apprend que les Moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laissent pas cependant d'avoir la faculté de se mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le tems où il ne fait plus assez chaud pour tirer du sel des marais salans, les Pêcheurs jettent quelquefois, dans ces marais, des Moules qu'ils ont prises au bord de la mer : ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faisant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins salée, parcequ'elle reçoit celle de la pluie. Les Pêcheurs jettent les Moules, séparées les unes des autres, & à diverses distances; mais lorsqu'ils vont les pêcher ensuite, ils les trouvent assemblées en gros paquets. Pour se rapprocher ainsi, il a donc fallu que les Moules se meuvent ; mais il reste à savoir quelle partie elles emploient à cet usage. Pour s'en instruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté opposé à sa charniere; rien ne paroît alors plus distinctement, qu'une certaine partie noire, brunâtre & longuette, placée dans le milieu de la moule. On se fera une image assez ressemblante de la figure de cette partie, en concevant celle de la langue d'un animal. C'est cette partie qu'on peut appeller la *Jambe* ou plutôt le *Bras de la Moule*, puisqu'elle se traîne, par son moyen, plutôt qu'elle ne marche. Quand la Moule se prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir sa coquille ; ensuite on voit paroître sur ses bords le bout de la jambe, qu'elle allonge quelquefois jusqu'à un pouce de distance : il paroît que l'animal s'en sert alors pour reconnoître le terrein. Ensuite il replie l'extrémité de cette partie, qui est charnue & très flexible, sur quelque corps, pour le saisir & s'y cramponer en quelque façon ; de sorte qu'en se contractant, sa coquille est obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme, qui, étant couché sur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit, en se servant seulement de son bras

& de sa main pour saisir un point d'appui. Les Moules ne profitent pas souvent de la faculté qu'elles ont de se mouvoir ; car elles sont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils ; & ce n'est que lorsque ces fils sont rompus, qu'elles ont recours à leur bras.

On lit, dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. Poupart avoit déja observé que les Moules de riviere, étant couchées sur le plat de leurs coquilles, font sortir, à leur volonté, un bras dont elles se servent pour creuser le sable sous elles, & par conséquent baisser doucement d'un côté ; de sorte qu'elles se trouvent à la fin sur le tranchant de leur coquille. Après cela, elles avancent ce même bras le plus qu'il est possible, & s'appuient ensuite sur son extrémité pour attirer leur coquille à elle, & se traîner ainsi dans une espece de rainure qu'elles traçent elles-mêmes dans le sable, & qui soutient la coquille des deux côtés.

Dans la Moule de mer, c'est de la racine du bras dont nous avons parlé, (lequel, dans les plus grosses Moules, a environ six lignes de longueur, & deux lignes & demie de largeur) que partent un grand nombre de fils, qui, étant fixés sur les corps voisins, tiennent la Moule assujettie. Chacun de ces fils est gros à-peu-près comme un cheveu, & long d'un à deux pouces. Ils sont attachés par leur extrémité sur des pierres, sur des fragmens de coquille, & le plus souvent sur les coquilles des autres moules ; delà vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils sont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre : il y en a en tous sens collés sur les différens corps qui entourent la moule. M. de Réaumur assure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une seule : ces fils sont comme autant de petits câbles, qui, tirant chacun de leur côté, tiennent, pour ainsi dire, la Moule à l'ancre.

Mais de quelle adresse les Moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils ? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité, qui est beaucoup plus grosse que le reste ? Nous avons dit que la Moule fait sortir de

sa coquille entr'ouverte, une espece de bras qu'elle allonge par dégrés, & racourcit ensuite; c'est par ces allongemens & racourcissemens réitérés, qu'elle peut donner à ce bras jusqu'à deux pouces de longueur, & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits, plus ou moins éloignés. On voit par là que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes, puisqu'elle sert à la Moule, tantôt de bras ou de jambes pour marcher, & tantôt de filiere pour filer. C'est dans l'Ouvrage de M. de Réaumur qu'il faut voir tous ces détails; entre autres la Description de la fente ou canal par où passe la liqueur qui forme les fils, & dans lequel elle se fige ensuite, & prend de la consistance; c'est ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliste, que le procédé des vers à soie, des chenilles & des araignés pour filer, ressemble à celui des Tireurs d'or; mais que le procédé des Moules, au contraire, ressemble à celui des ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve, dans le *Tom. II de l'Academ. de la Rochelle*, un Mémoire de M. Mercier du Paty, sur les *Bouchots à moules*, especes de parcs formés par des pieux avec des perches entrelassées, qui font une sorte de clayonnage solide, capable de résister aux efforts, & auquel les Moules s'attachent par gros paquets pour y déposer leur frai. Cet Académicien tâche de prouver, par des raisons & des expériences qui méritent d'être lues, que le mouvement progressif accordé à la Moule par MM. Poupart, Steyde, de Réaumur, & quelques autres Auteurs célebres, n'a aucune réalité. M. Mercier prétend que la Moule ne file point le byssus qui l'attache aux corps voisins, puisqu'il naît & croît avec elle, comme une partie qui lui est essentielle. C'est au public éclairé à juger ce différend. Nous n'avons pû jusqu'ici trouver l'occasion favorable de répéter les expériences de M. Mercier.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un Bouchot, pourvû qu'on y laisse un dixieme de la famille, & même un peu plus, comme cinq à six mille, pour peu qu'un parc ait été dégarni. Cette récolte se fait depuis le mois de Juillet jusqu'en octobre; le tems du frai & le commencement des chaleurs en sont seulement exceptés.

La Moule de mer se trouve abondamment le long de nos côtes maritimes. Ce petit poisson a des ennemis, car outre qu'on s'en sert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poisson, M. de Réaumur a observé qu'il y a un petit coquillage de l'espece de ceux qu'on nomme en latin *Trochus* (Sabot, espece de limaçon à bouche applatie) qui en fait sa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une Moule, la perce d'un trou très rond, de la largeur d'une ligne, & y fait passer une espece de trompe, longue de cinq à six lignes, qu'il tourne en spirale, & avec laquelle il suce la moule. M. de Réaumur, qui a observé que les Moules vuides étoient toujours au moins percées d'un trou, est persuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les moulieres. On rapporte qu'en quelques lieux du Bresil, on voit des Moules si grosses, qu'étant séparées de leur coquille, elles pesent quelquefois jusqu'à huit onces chacune, & que les coquilles de ces grosses moules sont d'une grande beauté. Il y a des Pinnes marines, qui sont des especes de Moules, & qui les surpassent beaucoup en poids & en grandeur.

Lister dit que chez quelques Habitans de Lancastre en Angleterre, le principal usage des Moules est pour fumer les terres voisines de la mer, d'où on les tire par charretées. M. Linnæus dit que le territoire de la Province de Helsingie en Suede, est, en grande partie composé des mêmes coquillages : il ajoute que les Flamands mangent des moules, aussi-bien que les Anglois (il auroit pû y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les Moules de mer sont les plus estimées : elles sont, en effet, d'un bien meilleur goût, & plus saines que celles de riviere ou d'étang. On doit choisir les Moules tendres, délicates, & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon estomac, encore faut-il en user modérément ; car elles se digerent difficilement, & produisent des humeurs visqueuses : elles passent même pour exciter la fievre, & pour causer des obstructions dans le bas ventre. Le Docteur Mæhring, dans le *VII Volum. des Ephém. d'Allem. ann.* 1744, *pag.* 115,

rapporte plusieurs Observations, qui prouvent que les Moules sont sujettes à devenir venimeuses par des maladies qui leur arrivent & qui les rendent très dangereuses dans l'usage. Quelques personnes ont été attaquées d'anxiétés, de convulsions, accompagnées d'éruptions cutanées : les remedes, en pareil cas, sont les vomitifs & les antidotes. On prétend que les écailles des Moules étant calcinées & pulvérisées, sont un excellent diurétique. Je les croirois plutôt absorbantes. Les Maréchaux emploient contre les taies & les onglets qui naissent sur les yeux des chevaux, cette poudre en guise de collyre sec, qu'ils soufflent dans leurs yeux.

La Moule de riviere ou d'étang est fort différente de celle de mer : elle est hermaphrodite, & se multiplie indépendamment d'un autre animal de son espece. M. Merry est l'Auteur de cette découverte : il dit aussi que la coquille de la Moule de riviere s'entrouvre par le moyen d'un puissant ressort, & se ferme par la contraction de deux forts muscles. Ce poisson nâge dans l'eau, & paroît quelquefois sur sa surface : il rampe plus communément dans la vase, sur laquelle il reste presque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal, sont deux ovaires & deux vésicules séminales ; chaque ovaire & chaque vésicule a son canal propre. C'est par ces quatre canaux que les œufs & la semence de la moule se rendent dans l'anus, où ces deux principes s'unissent ensemble en sortant ; ce qui suffit pour la génération. Au reste, il est à remarquer que les ovaires de la moule ne se vuident de leurs œufs qu'au printems, & ne s'en remplissent qu'en automne ; de-là vient qu'on les trouve toujours vuides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal, l'air entre par l'anus dans les poumons. *Voyez* les *Mém. de l'Acad. des Sciences, année* 1710, *pag.* 408. Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, *voyez* l'*Ann.* 1706, *pag.* 60 *de la même Académie.*

Schelammer dit, dans les *Ephém. des Cur. de la nat. Déc.* II, *ann.* 1687, qu'en Allemagne les Moules sont fort abondantes dans les fleuves, & ressemblent à celles de la mer, par la grosseur & par la figure, mais qu'elles ne sont pas si bonnes à manger.

La Moule d'étang est toujours plus grande que celle de riviere ; mais c'est néanmoins le même animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le sable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pieds : elle fait sortir une grande plaque ou langue, & ouvre ses deux battans de même que la Moule de riviere. On remarque que les Moules d'étang sont plus solitaires que celles de riviere.

Plusieurs des Moules fluviatiles donnent d'assez belles perles ; telles sont les *Moules* d'Ecosse, de Baviere, de la Valogne en Lorraine, & de Saint-Savinien.

Moules pétrifiées ou Musculites, *Mytulites*, ce sont des Moules de mer devenues fossiles, souvent pétrifiées, quelquefois minéralisées ; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. *Voy.* au mot Exhalaisons souterraines, & la fin du mot Pyrites.

Mouron : nom qu'on donne en Normandie à la Salamandre. Voyez *ce mot*.

MOURON. *Voyez* Morgeline.

MOURON, *Anagallis* : petite plante fort connue, & dont on distingue plusieurs especes : nous ne parlerons ici que du mouron mâle & du mouron femelle.

Le Mouron male ou a fleurs rouges, *Anagallis mas*, a une racine simple & fibrée ; ses tiges sont tendres & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, arrondies, opposées le long des tiges, deux à deux, quelquefois trois à trois, assez semblables à celles de la Morgeline. Ses fleurs sont à rosette à cinq quartiers & rougeâtres ; il leur succede de petits fruits sphériques, membraneux, qui s'ouvrent transversalement par la maturité en deux parties, remplies de petites graines anguleuses & brunâtres.

Le Mouron femelle ou a fleurs bleues, *Anagallis fœmina*, ne differe du précédent, que par la fleur qui est quelquefois blanche.

L'un & l'autre mouron croissent dans les champs, dans les jardins & les vignobles ; toute la plante a une saveur d'herbe un peu austere : elle est céphalique, vulnéraire & sudorifique ; son suc convient dans la peste, & pour le crachement purulent : sa décoction mondifie

les ulceres, & est bonne contre la morsure des chiens enragés.

MOURON D'EAU, *Anagallis aquatica* : plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine est fibrée, blanche & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, revêtues de petites feuilles : il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leurs bords. Les fleurs sont blanches, formées en godet découpé en rosette ; il leur succede des capsules ovales, qui renferment dans une seule loge plusieurs semences menues & roussâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ses graines sont mûres en Septembre : on peut manger ses feuilles en salade : en Médecine elle est estimée antiscorbutique, vulnéraire & apéritive.

MOUSSE, *Muscus* : quoique ce genre de plante soit fort étendu : nous nous contenterons de parler de celles qui méritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *Muscus terrestris vulgatior*, est la plus commune de toutes les mousses, tout le monde la connoît : c'est une plante rampante, une espece de Lichen, qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui se trouve dans les bois, dans les forêts, & sur les pierres dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur une côte.

Cette sorte de mousse est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies, étant appliquée dessus ; c'est un secret, dit J. Bauhin, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés, arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font aussi usage de cette mousse pour calfâter leurs vaisseaux. Le même J. Bauhin assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides, dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus au mois de Mars de la cendre qui aura servi à passer la lessive.

La MOUSSE RAMPANTE A MASSUE OU MOUSSE DES BOIS, appellé PIED OU PATTE DE LOUP, *Lycopodium*, croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux

les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois autour de Paris : elle pousse une tige fort longue qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles très étroites, rudes & toujours vertes; de ces fléaux il s'éleve des pédicules grêles, arrondis, représentant chacun vers sa sommité une double massue, molle, jaune, & qui étant mûre, répand quand on la touche, une poussiere semblable à de la fleur de soufre, & qui est très facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle soufre végétal, *sulphur vegetabile.* Elle pousse ses chatons en Juin, & c'est dans les mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, qu'on y peut recueillir cette poudre subtile, jaune, qui étant jettée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout-d'un-coup, & fulmine comme la poudre à canon : on s'en sert en Moscovie & en Perse dans les feux d'artifice.

La décoction de cette plante est très diurétique, & est un bon topique contre la goutte chaude; mise en poudre & délayée dans du vin rouge, elle arrête la diarrhée, la dyssenterie, affermit les dents, & guérit le scorbut. La substance pulvérulente dont nous venons de parler, est estimée bonne contre l'épilepsie & les coliques venteuses des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en servent communément contre une maladie endémique des cheveux appellée *Plica*, aussi l'appellent-ils *Plicaria.*

La poudre de pied de loup est usitée en Allemagne, comme l'est ici la poudre de reglisse pour durcir les bols.

La Mousse d'arbre ou Usnée commune, *Muscus arboreus*, est une espece de lichen, dont les feuilles ont découpées menu comme des poils, blanchâtres, molles; elle naît dans les crevasses & sur les écorces de plusieurs arbres, comme sur le chêne, sur le peuplier, sur l'orme, sur le bouleau, le pommier, le poirier, le pin, le sapin, le picea, le cedre & sur le larix ou méleze. La plus estimée est celle que l'on ramasse sur le cedre : elle est fort astringente; prise en décoction, elle arrête le vomissement, le cours de ventre & les hémor-

phagies : les Parfumeurs font avec cette mousse pulvérisée, le corps de leur poudre de Chypre. Cette plante parasite nuit singuliérement aux arbres : *voyez* ce que nous en avons dit au mot ARBRE, T. I. p. 177.

La MOUSSE MEMBRANEUSE OU NOSTOCH DES ALLEMANDS OU MOUSSE FUGITIVE, *Nostoch*, est encore une espece de lichen ou de mousse membraneuse, un peu onctueuse, comme une espece de gelée flottante, & presque toujours entortillée, de couleur verte pâle, sans saveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés ; on en trouve par-tout aux environs de Paris ; lorsqu'elle s'étend, elle ressemble un peu à la mousse à feuille de laitue, & se rompt aisément : elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printems & celui de l'automne.

M. Magnol dit que cette plante naît immédiatement après la pluie sur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui sont opposés au soleil levant, mais qu'elle se seche bien vîte : voilà pourquoi on l'appelle *fugitive* : elle se dissout presqu'entiérement dans l'eau, & se corrompt en peu de tems.

Les Alchymistes à qui nous devons la connoissance du *Nostoch*, en racontent des choses merveilleuses, la décorant de noms célestes, & la regardant comme le principe & la racine de toute la Nature végétale : leurs écrits sont à ce sujet remplis de fables & d'obscurités.

Les Botanistes l'appellent *Usnée plante*, *Usnea plantarum*. M. Magnol, Professeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait rangée parmi les plantes : M. Tournefort en a fait de même ; enfin M. Geofroi le jeune, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences ann.* 1708, nous a fait connoître plus évidemment sa végétation, les principes qu'on en retire & ses usages. Cet Auteur a écrit d'après un Médecin Suisse, que l'eau distillée du Nostoch, à la seule chaleur du soleil, prise intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulceres les plus rébelles, même les cancers & les fistules, si l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique sur ces maux. Sa poudre à la dose de deux ou trois grains produit les mêmes effets ; les paysans en Allemagne s'en

servent pour faire croître leurs cheveux. *Voy. les Mém. de l'Acad.* 1708.

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER ou BRION. *Voyez* au mot CORALLINES.

MOUSSES PÉTRIFIÉES : on ne trouve que des mousses empreintes sur les pierres fissiles, quelquefois elles ne sont qu'incrustées.

MOUSSERON. *Voyez* au mot CHAMPIGNON.

MOUS ou MOUX ou MOLLUSQUES, *Mollia* : nom que l'on donne à des poissons, qui étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matiere qui leur tient lieu de sang : tels sont les *Polypes*, la *Seche*, le *Calmar*, le *Lievre marin* : voyez *ces mots*.

Des Naturalistes ne regardent les mollusques, que comme des especes de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, se fondant sur ce qu'ils sont, dit-on, destitués de tête, d'oreilles, de nez, d'yeux, de pieds & de poumons : mais l'expérience est contraire, s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils ont au moins des équivalents. Parmi les Mollusques les plus étranges, disent-ils, il y en a de nuds avec des bras, & qui vont & viennent dans l'océan ; il y a des mollusques qui portent leur maison, ce sont des Testacées ; enfin ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la *Belemnite*, le *Litophyte*, le *Tæthya*, la *Néreide* ou l'animal du Tubipore, la *Méduse*, la *Mentula* ou Priape de mer, l'*Holoturie*, & quantité d'autres animaux qu'on ne connoit pas encore bien.

MOUSTILLE, est une espece de Belette très sauvage, qui ne vit qu'à la campagne, & dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie. *Voyez* BELETTE.

MOUSTIQUE : espece de mouche qui se trouve le long des rives de la mer dans les Isles Antilles : quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les Maringouins. Elle laisse une marque purpurine sur la peau : il n'est pas possible dans ces contrées de s'arrêter sur le bord du rivage le soir ou le matin, sans être cruellement tourmenté de ces insectes. Ces Moustiques se retirent la nuit : on en trouve aussi à la Louisiane.

MOUTARDE, *Sinapi*. Plante dont on distingue deux especes principales par l'usage que l'on en fait.

La GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SENEVÉ ORDINAIRE, *Sinapi*, croît fréquemment sur le bord des fossés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées : on la cultive aussi dans les champs & les jardins. Sa racine est ligneuse, blanche, fibreuse, & annuelle : elle pousse à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moëlleuse, un peu velue & rameuse ; ses feuilles ressemblent assez à celles de la rave : ses fleurs sont petites, jaunes & disposées en croix : elles paroissent en Juin : lorsqu'elles sont tombées, il leur succede des siliques assez courtes, anguleuses, remplies de semences arrondies, roussâtres, noirâtres, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine est sur-tout d'usage en cuisine & en Médecine, ainsi que la suivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *Sinapi album*, croît naturellement dans les champs parmi les bleds : on la cultive aussi. Sa racine est simple & fibreuse : elle pousse une tige haute d'un pied & demi, rameuse, velue, vuide ; ses feuilles sont laciniées & velues. Ses fleurs, qui paroissent en Mai & Juin, sont d'une odeur agréable, & ne different de celles de l'espece précédente, qu'en ce qu'elles sont portées sur des pédicules plus longs : elles sont succédées par des siliques velues, qui sont terminées par une longue pointe vuide ; remplies de semences arrondies, blanchâtres ou roussâtres & âcres : elles sont mûres en Juillet & Août.

La semence de la premiere espece est plus mordicante : elle est stomacale, antiscorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections soporeuses : on l'emploie intérieurement & extérieurement : on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moust à demi épaissi, ou avec un peu de farine & de vinaigre ; & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une espece de pâte liquide âcre & piquante, qu'on sert sur les tables pour manger avec la viande, & qu'on emploie dans plusieurs sauces. La meilleure se fait à Dijon & à Angers ; si l'on ne mêloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de moutarde, elle seroit aussi bonne.

La moutarde, préparée comme nous venons de le

dire, convient aux vieillards : elle facilite la digestion ; mais elle échauffe beaucoup. Si on se contente de la flairer dans les accès de vapeurs, elle soulage aussitôt : elle réveille aussi les léthargiques. Sa semence est un masticatoire & sternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle est excellente contre le scorbut. On fait avec la moutarde des cataplasmes caustiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté. Ces cataplasmes sont employés dans la goute sciatique, & pour faire suppurer les tumeurs squirrheuses.

MOUTON, *Vervex*, Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraisser plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. Nous avons dit aux mots ALPAGNE & GLAMA, que les Moutons du Pérou, dont on se sert dans le pays pour voiturer soit du minerai aux fonderies, soit des fardeaux d'une ville à l'autre, sont des animaux d'un genre différent : *voyez* GLAMA, &c.

Dans l'histoire que nous avons donnée du Mouton, au mot BELIER, nous n'avons point fait mention de quelques especes qui méritent cependant d'être connues : tels que le Mouton d'Islande, celui des Isles Danoises, ceux du Cap de Bonne-Espérance, &c.

Les Moutons d'Islande sont petits, ils ont, dit M. Anderson, le même sort que les chevaux du pays, c'est-à-dire qu'il n'y a point d'étable pour eux, ni en été, ni en hiver. Cette espece de mouton reste toujours en pleine campagne, où ils se mettent à couvert sous les éminences des rochers, ou dans les creux des montagnes, & se nourrissent comme ils peuvent.

Ils vivent toujours avec les chevaux qu'ils suivent partout en hiver, pour profiter dans les fortes gelées du peu de mousse qui reste à découvert dans les creux que les chevaux font pour eux-mêmes dans la neige, & où les moutons n'auroient pû atteindre à cause de la foiblesse de leurs jambes : on a même souvent observé que, tourmentés par la faim, ils mangent le crin des queues des chevaux, ce qui leur forme bientôt une égagropile dans l'estomac. Quand il neige avec un grand vent, ils quittent les montagnes, & courent comme s'ils vouloient devancer le vent ; ils prennent alors la route de la mer, & s'y jettent quelquefois ; en sorte qu'il en périt souvent

de grandes quantités. Si au contraire ils se trouvent surpris par une neige subite, & si considérable, qu'ils en soient promptement couverts, alors ils se joignent en très grandes troupes, en mettant leurs têtes ensemble, & restent immobiles en présentant le dos à la neige : souvent ils y périssent par le froid. La faim les oblige quelquefois de se ronger réciproquement la laine, pour se soutenir jusqu'à ce qu'ils soient secourus. Les Paysans connoissent l'endroit où se tient la troupe par la vapeur qui s'en éleve. La laine de ces moutons est fort grosse & rude, on ne la tond jamais, mais elle se renouvelle tous les ans vers la S. Jean, après avoir formé sur le dos de l'animal une couverture composée de fils entortillés, qui tombe tout à la fois, comme une peau superficielle. Pour recueillir leurs toisons, on les assemble en leur donnant la chasse. Un Berger, accompagné de chiens bien dressés, monte sur une colline, & ayant donné le signal avec sa corne, les chiens se détachent chacun de son côté, & chassent les Moutons de tous les endroits en les faisant entrer dans un certain parc immense, qui est fort large sur le devant, & qui se rétrécit peu à peu vers l'autre extrémité.

Toutes les especes de Moutons d'Islande ont les cornes extrêmement grandes & entortillées ; il y en a qui en ont quatre, & quelquefois huit, & une qui sort droite de la tête en avant. Au contraire les autres bêtes à cornes des autres pays n'en ont point du tout quand elles sont transplantées dans cette Isle. Les cornes sont d'un grand service aux moutons d'Islande, pour les défendre contre les oiseaux de proie de toute espece qui abondent dans ce pays désert.

Dans certains endroits de l'Islande, le commerce consiste principalement en Moutons ; les paysans gardent chez eux les brebis, & envoient les béliers à la montagne.

Dans l'automne, lorsqu'il s'agit de tuer des moutons pour les vaisseaux qui sont à la rade, on les chasse par le moyen des chiens en présence des Juges, afin que chacun puisse retirer la bête qui porte sa marque.

Les Moutons des Isles Danoises ou de Feroë sont va-

gabonds comme ceux d'Islande ; ils se retirent dans l'hiver sous les rochers, & ils s'y tiennent serrés entre eux autant qu'il est possible : ceux qui sont bien échauffés au dedans de la troupe, vont relever de tems en tems ceux qui sont en dehors, & qui vont à leur tour s'échauffer, pour en relever ensuite d'autres. Quand la terre est gelée au point qu'ils ne peuvent plus atteindre la bruyere ou la mousse avec leurs pieds, ils se mangent la laine les uns aux autres, & se soutiennent par là jusqu'au dégel ; dans l'été leur pâturage est assez bon.

Les Moutons du Cap de Bonne-Espérance sont fort nombreux ; leur chair est de bon goût : les pauvres emploient la graisse de ces animaux au lieu de beurre. La queue de ces moutons, ainsi que de ceux de Madagascar, pese quinze à vingt livres.

Les Moutons des côtes d'Yeman & de Zeila ont la laine du corps blanche, & celle de la tête noire : il leur pend à l'extrémité du dos une grosse masse de chair, d'où sort une queue semblable à celle du cochon de lait. Les Moutons de la Gambra ont une queue si grosse, si grasse & si pesante, que les Bergers sont obligés de la soutenir sur une espece de petit chariot, pour aider l'animal à marcher. La queue des Moutons des Eleuthas en Tartarie, pese jusqu'à quatre-vingts livres : ils ont une bosse sur le nez comme les chameaux, & les oreilles pendantes. Quelques-unes de ces bêtes ont jusqu'à six cornes de différentes formes.

Les Moutons de la côte de Malaguette ont une criniere assez semblable à celle du lion : ceux de la côte d'Or ont du poil au lieu de laine ; c'est ce qui a fait dire à Artus, qu'en ce pays le monde est renversé ; les hommes y ont de la laine, & les moutons du poil. Les Moutons de Guinée, ont un bêlement absolument différent de celui de nos Moutons : ils sont différens aussi par leur poil brun & noir.

Les Moutons de la baie de Sambras sont fort grands & d'une extrême beauté ; ils ont aussi au lieu de laine, un poil semblable à celui des Chevres : le tour de leur queue a près de deux pieds.

Les Moutons de l'Indostan & de Perse, ont une laine courte & très fine, qui tombe d'elle-même en certains tems.

Dans l'Afrique on donne le nom de *Mouton de cinq quartiers* à un animal qui differe de nos Moutons par ses cornes & par la queue, qui est large & ronde & qui s'allonge à mesure qu'il s'engraisse. Quant aux Moutons du Pérou : *voyez ce qui en est dit aux mots* GLAMA *ou* PACOS.

L'on a toujours remarqué que plus les climats sont froids & peu herbeux, & plus les Moutons sont couverts d'une laine roide, peu blanche, courte & mauvaise ; mais que plus les climats sont doux, & les pâturages abondans, & plus la laine des Moutons & le poil des Chevres sont fins, tendres, longs & de belle qualité.

MOUTONS. Dans le Bresil on a donné ce nom à un oiseau exquis, de la grandeur du Paon, dont le plumage est noir & jaune, & qui a une fort belle huppe sur la tête.

MOUTON MARIN, *Aries piscis*, est une sorte de poisson qu'on appelle ainsi, parcequ'il est d'une couleur blanche & qu'il a des especes de crêtes ou cornes recourbées comme celles du Belier.

MOXA. *Voyez à l'article* COTTON.

MOZAN, petit fruit de la grosseur d'un pois, rouge d'abord, ensuite noir lorsqu'il est mûr, d'un goût plus agréable que nos groseilles. Les habitans de la montagne du Pic de Téneriffe en expriment une espece de miel, dont ils font usage dans le flux de ventre.

MUFLE DE VEAU, *Antirrhinum.* Plante qui croît dans les champs aux lieux sablonneux, incultes & dans les vignobles. Sa racine est ligneuse & blanche ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, & moëlleuses ; ses feuilles sont semblables à celles du Giroflier jaune : ses fleurs sont en épis, assez longs, de couleur de chair, représentant par un bout le Mufle d'un veau : à cette fleur succede un fruit ressemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon, & qui contient des semences menues & noires.

La racine de cette plante est bonne pour adoucir les fluxions qui tombent sur les yeux. Quelques person-

nes en portent ſur elles pour ſe préſerver de la contagion.

MUGE, *Mugil*, eſt le nom qu'on donne à certains poiſſons, qui, au rapport de Rondelet, ſe prennent dans la mer, les étangs & les rivieres. Ils ne different pas de figure, mais de ſubſtance & de goût. Les Muges d'étang ſont plus gras, ceux de mer ſont de meilleur goût, parcequ'il y a toujours plus de bourbe dans les étangs que dans la mer. On ſale les Muges, & ils ſe gardent aſſez long-tems. Le même Auteur parle de ſix eſpeces de Muges de mer; ſavoir le *Cabot* ou *Mulet*. Voyez *ce mot*. Le *Same*, le *Chaluc*, le *Maxon*, le *Muge noir* & le *Muge volant*. Ray ajoute à ces eſpeces le *Curema du Bréſil*, le *Parati*, le *Maſela*, le *Muge de la Jamaïque*.

Le Muge, tant de mer que de riviere, a ordinairement la tête groſſe, le muſeau gros & court, le corps oblong, couvert d'écailles. On trouve dans ſa tête une pierre qu'on appelle *Sphondile*, parcequ'elle eſt entourée de pointes. Ce poiſſon eſt commun dans la Méditerranée; il nage d'une viteſſe ſi extrême que les Pêcheurs l'attrapent difficilement: ſon eſtomac étant deſſéché & mis en poudre, eſt propre pour arrêter le vomiſſement & pour fortifier l'eſtomac. On regarde la pierre qui ſe trouve dans ſa tête comme apéritive. Les œufs de ce Poiſſon ſervent à faire la Boutarque qu'on mange en Provence avec de l'huile & du citron, les jours maigres.

Le *Muge noir* eſt très rare dans nos mers; il eſt couvert d'écailles: il reſſemble aſſez au Muge ordinaire: ſa couleur eſt noire; il a auſſi des traits noirs depuis les ouies juſqu'à la queue. Sa machoire eſt fort avancée & couverte, ce qui fait qu'il peut beaucoup ouvrir la bouche, il eſt garni de ſept aiguillons au dos.

Le *Muge de riviere*, qu'on nomme du côté de Straſbourg *Schnot-fiſch*, a la chair molle & graſſe: il eſt long d'un pied ou environ, d'un verd argenté; ſes écailles ſont fines & remplies de points; il peſe à peine une livre.

Le *Muge volant* ou *Poiſſon volant*, qu'on nomme *Faucon de mer* à Agde, reſſemble en tout au Same;

sa bouche est petite, ses yeux sont grands & ronds, son dos & sa tête sont larges; il a de grandes écailles, & des aîles larges, attachées aux ouies, qui vont presque jusqu'à la queue; les nageoires du ventre très basses; sa queue finit en deux nageoires: sa chair est d'assez bon goût & de bon suc.

Tous les Muges sont de l'ordre des Poissons à nageoires épineuses, à l'exception du Muge volant qui est à nageoires molles. *Voyez* POISSON VOLANT.

Le *Muge de mer*, appellé *Mulet*, est la premiere espece de Muge; il a la tête plus large, plus grosse & plus courte que les autres especes; il a quatre ouies de chaque côté; l'ouverture de la bouche grande, sans dents; le dos large & noirâtre; le ventre blanc; la toile du ventre noire. Il fraie, en Décembre, dans les étangs qui communiquent aux embouchures des rivieres, & il y passe volontiers l'hiver entiet: il est meilleur au printems, sur-tout près de Cette en Languedoc: près de Venise il ne vaut rien. Le Mulet de mer est de bon goût, mais celui d'étang est plus gras & plus savoureux. Les Mulets de l'isle de Tabago sont d'un gout admirable; on les prend à l'hameçon ou dans des paniers d'osier. Les œufs du Mulet pourroient être employés, comme ceux de l'esturgeon, à faire du caviard.

MUGUET ou LIS DES VALLÉES, *Lilium Convallium*, plante fort agréable, qui vient dans les vallées, dans les haies, dans les buissons, à l'ombre & parmi les arbrisseaux aux lieux humides: sa racine est menue, fibrée & rampante: elle pousse deux ou trois feuilles, oblongues, assez larges, vertes, douces au toucher & luisantes: du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'un demi-pied, grêle, anguleuse & nue, de laquelle jusqu'au sommet, naissent un grand nombre de fleurs par intervalle, presque toujours tournées d'un même côté, inclinées, flottantes, blanches, d'une seule piece, en cloche, d'une odeur très suave & pénétrante: il leur succéde des baies arrondies, rougeâtres, remplies de pulpe & de graines ameres presque aussi dures que la corne.

Quoique ces fleurs soient très suaves, Ettmuler prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile essen-

tielle : desséchées, & prises en poudre par le nez, elles excitent un grand éternuement ; aussi ces fleurs tiennent-elles un rang distingué entre les céphaliques & les remédes pour les nerfs ; elles sont utiles dans l'apoplexie, & dans toutes les especes de mouvemens convulsifs. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de Muguet, qu'on a desséchées pendant l'été, avec le raisin, & on en prépare un vin dont on se sert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'esprit de ces fleurs sont propres.

Il y a d'autres especes de Muguet : l'une dont les fleurs sont très grandes ; l'autre dont la fleur est incarnate. On appelle aussi *Petit Muguet* le *Caillelait*, mais improprement, car le véritable petit Muguet est le suivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou GRATERON, *Asperula*. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, répand une odeur douce & agréable : ses tiges sont grêles, quarrées, noueuses & hautes de dix pouces : ses feuilles sont assez semblables à celles du Grateron ordinaire : elles naissent au nombre de six ou sept autour de chaque nœud, disposées en étoiles. Ses fleurs naissent aux sommités des rameaux ; elles sont d'une seule piece, en cloche, ouvertes, partagées en quatre parties, blanches, & d'une douce odeur : il leur succéde des fruits secs, qui contiennent chacun deux petites semences collées ensemble.

Cette sorte de Muguet est fort utile dans toutes les especes d'obstructions naissantes : elle est vulnéraire & astringente : on confit les fleurs pour s'en servir contre l'Epilepsie, pour réjouir le cœur & pour les régles des femmes.

MULATRE. *Voyez au mot* MÉTIS.

MULET & MULE, *Mulus*, espece de quadrupede engendré par un cheval & un ânesse, ou par un âne & une cavalle, ou par un onagre (Ane sauvage) & une jument. Les Anciens nommoient *Hinnuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une ânesse, parcequ'ils hennissent comme le cheval ; & les autres, *Muli*, parcequ'ils braient comme l'âne : ils appelloient aussi les premiers, *Bardi*, nom que les Muletiers donnent encore à leurs Mulets.

Le *Mulet* n'est pas une espece certaine & constante qui puisse se reproduire, mais plutôt une espece batarde. Le Mulet provenu d'un âne & d'une cavalle, ressemble beaucoup à l'âne par la forme du corps, la longueur des oreilles & la briéveté de la criniere; mais il ressemble plus a la cavalle par la grandeur. Comme l'âne, il a une queue longue qui n'a de crins qu'à son extrémité : sa couleur la plus ordinaire est noire ou d'un brun noir. Il a, comme l'âne, sur le dos, une croix d'une couleur plus foncée.

En Tartarie on trouve des Mulets sauvages qui ne ressemblent point aux Mulets domestiques : ils ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares font beaucoup d'usage de la chair de ces animaux : ils l'aiment autant que celle de Sanglier.

Il est très rare que le Mulet & la Mule engendrent, quoiqu'ils soient fort chauds & ardents pour l'accouplement : cependant on vit en 1703 une Mule à Palerme, en Sicile, qui à l'âge de trois ans engendra un poulain; elle le nourrit de son lait, dont elle eut une assez grande abondance. *Voy* le *Journ. de Trév Octob.* 1703, *p.* 82, ainsi que la Description Anatomique de cette sorte d'animaux, faite par Blasius & Stenon.

Columelle prétend qu'il ne faut pas souffrir que ces animaux s'accouplent, parcequ'après l'accouplement ils deviennent vicieux, capricieux, fantasques, malins & sujets à ruer. Les Mulets sont quelquefois sujets à s'épouvanter à l'aspect des objets qui leur paroissent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : aussi fait-on beaucoup de cas de ceux qui ne sont point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître ou à celui qui a coutume de les gouverner. Les Mulets vivent souvent plus de trente ans; ils sont fort sains & très rusés, pleins de mémoire, & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent, c'est-à dire, qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils semblent nés pour porter docilement & long tems de gros fardeaux; ils ne bronchent point. En Espagne on ne connoît guere que les attelages de Mulets, même aux carosses. Ils servent dans les montagnes; ils passent aussi hardiment qu'adroitement sur les

bords des précipices : les Marchands forains & les Meuniers s'en servent utilement pour transporter leurs marchandises dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les bleds dans les champs. En Auvergne ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux, qui y sont rares.

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fournissent beaucoup de Mulets ; les meilleurs sont ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait passé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on estime celui dont la couleur est d'un noir simple ou mouchetée de rouge tirant sur le vif, & le gris argenté : le gris de souris doit être rejetté ; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit aussi assortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux Mulets noirs. Les ânes étalons deviennent si furieux à la vue de la cavalle qu'on veut leur faire saillir, qu'il faut les tenir toujours musellés de peur qu'ils n'estropient les Appareilleurs. C'est ordinairement depuis la mi-Mars jusqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze à douze mois, & même treize, les Mulets naissent dans un tems où les herbages soient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulins que six mois, à cause de la douleur qu'elles ressentent aux mammelles après ce tems-là : c'est pourquoi il faut les sevrer à cet âge, ou leur faire tirer une autre jument.

Comme les Mulets sont plus forts que les Mules, on les estime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture, on préfere les Mules. Un bon Mulet doit avoir les jambes rondes & un peu grosses ; il faut qu'il soit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue ; la Mule au contraire doit avoir les pieds petits & les jambes seches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le col long & voûté, & la tête séche & petite. On connoît aux dents l'âge des Mulets & des Mules, comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, qui à l'âge de trois mois ont pris toute leur croissance, & qui pour lors font, dit-on, la moitié de la hauteur du Mulet. Les

Mulets ne ruent que du derriere. On ne les doit faire ſervir qu'à cinq ans ; d'ailleurs leur nourriture & leur gouvernement eſt le même que pour les chevaux. Ils s'engraiſſent par la boiſſon, & aiment, ainſi que les ânes, à ſe rouler pour ſe délaſſer. Quoique ce ſoit un animal auſſi commun dans tous les pays chauds, qu'il eſt rare dans les pays froids, cependant il ſoutient aſſez bien l'hiver, & même mieux que l'âne.

Les parties du Mulet dont on fait uſage en Médecine, ſont l'ongle, l'urine & la fiente. L'ongle du Mulet, pris intérieurement depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules, eſt propre pour arrêter les regles trop abondantes, & toutes les eſpeces de flux ; on en fait auſſi des fumigations. L'urine avec ſon ſédiment, guérit les cors des pieds, & ſoulage la goutte : on s'en ſert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour reprimer le flux de la dyſſenterie & celui des menſtrues : elle eſt auſſi ſudorifique.

MULET ou GUÊPE-MULET. On donne ce nom à une eſpece de Guêpes qui ne ſont pas faites pour la multiplication de l'eſpece, & qui ſe nomment *Ouvrieres*, parcequ'elles ſont chargées du ſoin des travaux dans le Guêpier & à la Campagne : il en eſt de même d'une des eſpeces d'Abeilles. L'aiguillon de ces Guêpes eſt plus piquant que celui des Abeilles. *V. aux mots* ABEILLE & GUÊPE.

MULOT, *Mus agreſtis major*. C'eſt un animal plus petit que le Rat & plus gros que la Souris ; il n'habite jamais les maiſons, & ne ſe trouve que dans les champs & dans les bois. Il eſt remarquable par les yeux, qu'il a beaux & proéminens ; & il differe encore du Rat & de la Souris par la couleur du poil qui eſt blanchâtre ſous le ventre & d'un roux brun ſur le dos. Il eſt très généralement & très abondamment répandu, ſur-tout dans les terreins élevés. Les Mulots varient beaucoup pour la grandeur ; ce qui donne lieu de croire qu'ils ſont longtems à croître : les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue.

On trouve auſſi dans les terres un autre animal connu ſous le nom de *Mulot à courte queue*, ou de *petit Rat des champs* ; mais comme il eſt fort différent du Rat & du Mulot, M. de Buffon lui donne un nom particulier ;

il le nomme *Campagnol. Voyez* ce mot. On a donné en divers endroits différens noms au Mulot, tels que ceux de *Souris de terre*, de *Rat-Sauterelle*, parcequ'il va toujours par sauts; de *Rat à la grande queue*, de *grand Rat des champs*, de *Rat domestique moyen*.

Le *Mulot*, dit M. de Buffon, habite dans les bois & dans les campagnes qui en sont voisines ; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons ou sous des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes, de faine ; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou; & cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges ; l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin.

Ces animaux font souvent un grand dommage aux plantations ; ils déterrent & emportent tous les glands nouvellement semés. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage est de tendre des piéges de dix en dix pas : il ne faut pour appas qu'une noix grillée, qu'on place sous une pierre platte soutenue sur une buchette ; on en prend de cette maniere une quantité prodigieuse : on en détruit encore beaucoup en bouchant la plûpart de leurs trous, & en faisant entrer dans les autres de la fumée de soufre.

Le *Mulot* pullule encore plus que le Rat : il produit plus d'une fois par an, & les portées sont souvent de neuf ou dix ; au lieu que celles du Rat ne sont que de cinq ou six. C'est sur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité ; il y en a beaucoup moins au printems, car ils se détruisent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits, ils mangent aussi les *Campagnols*, & même les Grives, & autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets ; ils commencent toujours par la cervelle & finissent par le reste du cadavre.

Nous avons mis, dit M. de Buffon, dans un même vase douze de ces Mulots vivans ; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger, il y en eut qui servirent de pâture aux autres, & enfin au bout de

quelques jours il n'en resta qu'un seul, tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *Mulot* est un animal généralement répandu dans toute l'Europe, où il a pour ennemis les Loups, les Renards, les Martes, les Oiseaux de proie, & même les animaux de son espece.

MULTIVALVES, *Polivalvia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des coquillages marins qui ont plusieurs pieces ou adhérentes ou jointes ensemble : telles sont les *Oursins*, les *Glands de mer*, les *Poussepieds*, les *Conques anatiferes* & les *Phollades* : des Auteurs y ajoutent les tuyaux d'orgue. *Voyez* ces différens mots & l'article COQUILLES.

MULU. C'est le *Cerf-Cheval* de la Chine, qui n'est qu'une espece de Cerf de la hauteur des petits chevaux : on l'appelle *Chuenma* dans les Provinces de Séchuen & de Jun-Nan. Navarrette dit qu'il y a encore dans ces deux Provinces une espece singuliere de Cerf qui ne se trouve dans aucun autre pays ; ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires : les Princes & les Seigneurs en nourrissent dans leurs Parcs comme une curiosité.

MUMIE. *Voyez* MOMIE.

MUNDIK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'étain pauvre, dont les particules métalliques sont tellement attenuées, mineralisées & mêlangées dans une terre ou pierre refractaire, qu'elle ne mérite presque pas la peine d'être exploitée : aujourd'hui les Mineurs Anglois désignent par ce mot une substance dure & pierreuse, qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce mineral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours mineralisés par du soufre. Le *Mundich*, suivant Becher, est une pyrite blanche probablement arsenicale.

MUNGO ou MESSE, est une semence de l'Amérique, grosse comme un grain de poivre, & noirâtre : elle est si commune en Guzarate, en Decan, qu'on s'en sert pour le fourage des chevaux. Quelquefois, dit Lemery, les hommes en mangent après l'avoir fait cuire comme du riz ; cette semence est fébrifuge.

MURENE, *Muræna* : Artedi a donné ce nom à un genre de poissons de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, telles que l'Anguille, le Congre, la Lamproie, le Serpent marin & la Murêne proprement dite. Nous ne parlerons ici que de cette derniere espece d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

La VERITABLE MURÊNE, *Muræna pinnis pectoralibus carens*, est un poisson de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage : il est long de plus de trois pieds, semblable à l'Anguille, mais plus large ; l'ouverture de sa bouche est grande, sa machoire est aquiline, garnie à son extrémité de deux especes de verrues bien fournies de dents longues, fort aiguës, courbées au dedans de la bouche. Ses yeux sont blancs & ronds, ses ouies sont brunâtres, sa peau est lisse & tachetée de blanc. Il porte pour nageoire une pinule sur le dos comme le Congre : il nage & avance dans la mer par tortuosités, comme font les Serpens sur terre ; ce qui lui est commun avec tous les poissons fort longs.

Ce poisson vit de chair : il se tient caché pendant le froid dans les rochers ; ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains tems. La Murêne est ennemie de la Poulpe, poisson crustacée : celui-ci fuit le combat autant qu'il peut ; & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ses longs bras d'envelopper la Murêne. Celle-ci glisse & s'échappe, & la Poulpe devient sa victime ; mais la Langouste venge la Poulpe en détruisant à son tour la Murêne.

Rondelet dit que les Pêcheurs craignent la morsure de ce poisson, qui est venimeuse & dangereuse : ils ne la touchent vive qu'avec des forces ; ils lui coupent la tête ; & ses cendres, dit le même Naturaliste, guérissent sa morsure & les écrouelles. Quand la Murêne a mordu quelqu'un, le plus sur est de couper la morsure. Les Murênes sont adroites à se sauver ; lorsqu'elles sont prises à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles se voient prises dans les filets, elles passent au travers des mailles. On ne pêche ce poisson que sur les bords caillouteux des rochers : on tire plusieurs de ces cailloux pour faire une fosse jusqu'à l'eau, ou bien

on y jette un peu de sang, & à l'instant on y voit venir la Murêne qui avance sa tête entre deux rochers. Aussitôt qu'on lui présente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poisson, elle se jette goulument dessus & l'entraîne dans son trou ; il faut alors avoir l'adresse de la tirer tout d'un coup ; car si on lui donnoit le tems de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la machoire que de la prendre. Cela fait voir que sa force est au bout de sa queue ; ce qui vient de ce que la grande arrête de ce poisson est renversée de haut en bas ; en sorte que les arrêtes, qui dans tous les autres poissons sont penchées vers la queue, sont rebroussées dans celui-ci. Quoique la Murêne soit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir sans beaucoup de peine, à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue, ou qu'on ne l'écrase.

La chair de la Murêne est blanche, grasse, molle, d'assez bon goût, & à peu près nourrissante comme celle de l'Anguille ; les grandes sont beaucoup meilleures que les petites.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyologistes donnent à un genre de coquillage univalve, qui est communément garni de pointes & de tubercules, avec un sommet chargé de piquans, quelquefois élevé & quelquefois applati : la bouche est toujours allongée, dentée & édentée ; la lévre aîlée, garnie de doigts ou pattes, repliée & déchirée ; le fût ridé, quelquefois uni. Telles sont les coquilles désignées sous les noms de *Bois veiné*, la *Musique*, la *Foudre*, le *Rocher triangulaire*, le *Turban* ou le *Casque*, l'*Araignée*, le *Scorpion*, l'*Oreille d'âne*, la *Tourterelle*. Dans la comparaison de ces coquillages, on trouve à plusieurs d'entr'eux des caracteres spécifiques & essentiels dans la figure de leur robbe. On en a des exemples dans le Rocher qui n'a point de pointes & qui a des aîles ; l'Araignée qui a des pointes, ainsi que des doigts ou crochets remarquables ; le Rocher cannelé, qui est sans pointes, ni aîles, ni boutons, avec la tête plate, mais dont la bouche est dentelée & oblongue. *Voyez* ces différens mots.

On a donné le nom de *Murex* à ce genre de coquillage, parcequ'il a la figure d'un Rocher hérissé. Le Mu-

rex, dit M. d'Argenville, de l'ouvrage duquel nous avons extrait ce qui précéde, est pris chez plusieurs Naturalistes pour le nom générique de plusieurs coquillages qui fournissent la teinture de pourpre ; d'où il suit, suivant le même Auteur, que la Pourpre & le Buccin n'en sont que des especes.

M. Adanson met le *Murex* dans le rang des coquillages operculés, & du genre des Pourpres. Comme les especes qu'il a observées sur les côtes du Sénegal, ont des noms particuliers, & que le travail de cet Académicien mérite d'être lû, nous y renvoyons nos Lecteurs.

Virgile dans son Ænéide, L. IV, dit :

. . . . . . *Tyrioque ardebat Murice lana*,

parceque le suc de ce poisson testacée servoit chez les Anciens à teindre leur robe de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient.

Le *Murex* est appellé *Pisseur* en Amérique, à cause qu'il jette promptement sa liqueur, qui est la véritable pourpre : *Cochlea veram purpuram fundens.* Cette liqueur, dit le Pere Plumier, est conservée dans un grand repli qu'il a sur le dos près du col, en façon de gibeciere; il faut être bien adroit pour recueillir ce suc, car il le jette très rapidement dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce suc étant tiré de l'animal est d'abord blanc, ensuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge teint de ce suc conserve toujours sa couleur. Il n'est pas étonnant, poursuit le Pere Plumier, que la pourpre des Anciens fût si précieuse, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre seulement un manteau

On a parlé dans le Journal de Trévoux (Octobre 1712) d'un petit Limaçon des Indes, qu'on trouve au Sud de Guatimala, où l'Amérique Septentrionale confine avec l'Isthme de Darien. Ce petit animal, dit Lémery, paroît être le *Murex* des Anciens : il est de la grosseur d'une Abeille. Sa coquille est mince & peu dure; on le ramasse à mesure qu'on en trouve, & on le conserve dans un pot plein d'eau ; mais comme il est rare d'en

d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens sont longtems à en ramasser la quantité nécessaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin on les écrase avec une pierre bien polie, & l'on mouille aussitôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge : il s'y fait une teinture de pourpre la plus riche qui se puisse voir. Ce qu'il y a d'avantageux, est que plus on lave l'étoffe qui en est teinte, plus sa couleur en devient belle & éclatante : elle ne s'altere point par la vieillesse : cette teinture est d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent.

MURIER, *Morus* : est un arbre dont on distingue deux especes principales : savoir, le Mûrier blanc & le Mûrier noir. Cette distinction au reste n'est fondée, ni sur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même sur celle du fruit. On appelle *Mûriers noirs* ceux qui produisent de gros fruits bons à manger, & qui sont toujours d'un rouge si foncé qu'ils paroissent noirs : ceux-là se réduisent à deux ou trois variétés. Tous les autres Mûriers sont rangés dans la classe des Mûriers blancs ; soit que le fruit soit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci, il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un verd foncé ; les uns produisent de très grandes feuilles entieres, d'autres de très petites profondement échancrées. Le fruit de tous ces Mûriers est ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *Mûrier blanc* doit nous intéresser d'une maniere particuliere, parceque ses feuilles servent de nourriture au ver à soie, insecte précieux qui nous fournit les plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des Mûriers en France que sous le régne de Charles IX. L'expérience a appris que cet arbre n'est pas tellement particulier aux pays chauds, tels que l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puisse aussi réussir fort bien dans d'autres Provinces assez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, où ces arbres fournissent aux vers à soie une très bonne nourriture.

Il y a des *Mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le mê-

pas réussir. On voit aussi dans ces mêmes Ouvrages que le Mûrier peut se greffer sur le figuier & sur le tilleul ; mais il faut en général, pour que les greffes réussissent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & surtout que la seve se mette en mouvement dans ces arbres dans le même tems.

Plus on prend soin des Mûriers, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de belles feuilles. On fait un tort considérable aux Mûriers, quand on les éfeuille trop jeunes pour en nourrir les vers. Les Mûriers ont une si grande abondance de seve, qu'ils peuvent repousser jusqu'à deux à trois fois de nouvelles feuilles. Lorsque l'hiver est doux, les Mûriers poussent leurs feuilles de très bonne heure; mais il est toujours dangereux de faire éclore trop tôt les vers, en se fondant sur cette espérance, parcequ'on ne doit compter que sur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant sujettes à périr par les petites gelées.

En Toscane, & sur-tout aux environs de Florence, ainsi que l'a observé M. l'Abbé Nollet, les habitans, avec moitié moins de Mûriers que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à soie. Ils observent pour cela de ne faire éclore que dans deux tems différens. Les premiers vers étant éclos, se nourrissent de la premiere dépouille des Mûriers ; & lorsqu'ils ont produit leur soie, on fait éclore d'autres vers, qu'on nourrit de la seconde récolte des mêmes arbres.

Les oiseaux sont très friands des fruits des Mûriers blancs, & on remarque que ceux qui sont engraissés avec ces fruits, font un excellent manger. On doit par conséquent mettre ces especes de Mûriers dans les remises, si la terre est assez bonne pour que ces arbres puissent y subsister.

On cultive les Mûriers à gros fruit noir, à cause de leurs fruits qui sont bons à manger. Ces fruits mangés à jeûn dans leur maturité, passent pour être laxatifs & adoucissans. On fait avec les Mûres, cueillies avant leur maturité, un sirop propre à calmer les inflammations de

la gorge pris en gargarisme, & pour déterger les ulceres de la bouche. Le suc des Mûres noires sert à colorer plusieurs liqueurs & quelques confitures. Quoique ce suc soit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enleve difficilement. Le verjus, l'oseille, le citron & les Mûres vertes, emportent ces taches de dessus les mains; mais pour le linge, le plus court est de mouiller l'endroit taché, & de le sécher à la vapeur du soufre; l'acide vitriolique qui s'échappe du soufre, emporte tout de suite la tache.

Le bois du Mûrier est jaune, il est assez dur & propre à faire différens ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau, pour en détacher l'écorce filamenteuse qui est propre à faire des cordes.

MURIER DE RENARD : *voyez* Ronce.

MURON ou MURIA, nom que les Anciens donnoient à une saumure de poisson, faite avec du Thon. *Voyez* Garum.

MURTE. *Voyez* Myrthe.

MURTILLE, est un arbre fort commun dans toute la partie méridionale de l'Amérique, jusqu'au Détroit de Magellan. Il porte pour fruit, une espece de raisin de la grosseur d'un pois, & semblable aux grains de grenade pour la forme & la couleur. Les Naturels du pays l'appellent *Unni*. Ils font avec ce fruit une sorte de vin, qui est une liqueur agréable & saine.

MUSA. *Voyez* Bananier.

MUSARAIGNE ou MUSET, *Musaraneus*. Selon M. de Buffon, la Musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat & la taupe, qui se ressemblant par leur petitesse, different beaucoup par la forme, & sont en tout d'especes très éloignées. La Musaraigne, plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds; par la queue, par les jambes, sur-tout celles de der-

riere, qu'elle a plus courtes que celles de la souris; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur ordinaire de la Musaraigne est d'un brun mêlé de roux, mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique.

Ce très petit animal a une odeur forte qui lui est particuliere, & qui repugne aux chats : ils chassent & tuent la Musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal, & de sa morsure dangereuse pour le bétail, & sur tout pour les chevaux. Mais l'ouverture de la gueule de cet animal est même trop petite, pour qu'il puisse les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraisemblablement que d'une cause interne, & ne sont certainement pas causées par la morsure ou la piquure de ce petit animal comme le vulgaire le pense.

La Musaraigne habite assez communément, sur-tout en hiver, dans les fermes, où elle mange du grain, des insectes, des chairs pourries. On la trouve aussi fréquemment dans les bois à la campagne, soit dans des trous d'arbres, soit dans des trous en terre. On dit qu'elle donne autant de petits que la souris, mais moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris : elle n'est pas aussi agile à beaucoup près ; on la prend aisément, parcequ'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU. C'est un petit animal amphibie, qui a été observé, pour la premiere fois, par M. Daubenton ; il est un peu plus grand que la Musaraigne, il a le museau plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie supérieure de son corps est de couleur noirâtre, mêlée d'une teinte de brun, & la partie inférieure a des teintes de fauve ; sa queue est de couleur grise & presque nue, à l'exception du côté inférieur, qui est revêtu d'un bout à l'autre de poils courts & blanchâtres ; les doigts

ont aussi, sur les côtés, des poils qui ne sont pas sur ceux de la Musaraigne.

La Musaraigne d'eau reste cachée pendant le jour dans des fentes de rochers, ou dans des trous sous terre, le long des petits ruisseaux. Lorsqu'on veut la prendre, il faut la chercher à la source des fontaines, vers le lever ou le coucher du Soleil. Elle met bas au printems, & produit ordinairement neufs petits.

MUSC. *Voyez* GAZELLE.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE, *Nux Moschata*, est le fruit d'un arbre de l'Inde Orientale, qui est grand comme un poirier. Le bois de cet arbre est moëlleux, & son écorce est cendrée. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher; elles sont verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous, sans queue : étant froissées entre les mains, elles repandent une odeur pénétrante. Sa fleur est formée en rose, jaunâtre & fort suave. Il lui succede un fruit arrondi, de la grosseur d'une petite orange, attaché à un long pédicule, & dont le noyau est couvert de trois écorces.

La premiere de ces trois écorces est charnue, molle, pleine de suc, épaisse d'environ un doigt, velue & rousse, parsemée de taches jaunes, dorées & purpurines, de même que nos Abricots & nos Pêches. Cette grosse écorce, qui est d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle-même dans le tems de sa maturité. Sous ce brou ou premiere écorce, est une enveloppe ou membrane à réseau, qui est, en quelque sorte, partagée en plusieurs lanieres; d'une substance visqueuse, huileuse, mince & comme cartilagineuse; d'une odeur très aromatique, fort agréable; d'une saveur âcre, balsamique, assez gracieuse & de couleur rougeâtre jaunâtre : c'est ce que l'on appelle *Macis* en Europe, & aux Moluques, *Bongopala;* & que quelques Commerçans nomment improprement avec le Public, *Fleur de Muscade.* A travers les mailles de cette seconde enveloppe, on en apperçoit une troisieme, qui est une coque dure, mince, ligneuse, d'un brun roussâtre, cassante, laquelle contient un noyau qui est la Noix Muscade. Cette Noix est ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée; d'une couleur brune cendrée, dure,

fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres, & de rouge brun; d'une excellente odeur, d'une saveur âcre & suave quoiqu'amere, & d'une substance très huileuse.

M. Geoffroy (*Mat. Medic.*) dit, que lorsque l'on fait une incision dans le tronc du Muscadier, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un suc visqueux, d'un rouge pâle comme le sang dissous: ce suc devient bientôt d'un rouge très foncé, & laisse sur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le Muscadier vient de lui-même dans les Isles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental; mais on le cultive sur-tout dans la Province de Banda, qui est composée de six petites Isles, qui sont *Néra*, *Lontar*, *Pulo-ay*, *Gunon gapy*, *Pulorong* & *Rossingy-en*. Les trois premieres de ces Isles sont extrêmement fertiles en Noix Muscades.

Il y a deux sortes de véritables Noix Muscades dans les boutiques. L'une est de la figure d'une olive & s'appelle *Muscade femelle;* c'est celle que nous venons de décrire, & qui est si fort en usage. L'autre est appellée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *Manéque;* elle est plus allongée & un peu moins aromatique; aussi est-elle moins recherchée. Entre ces deux sortes de Noix, il y en a de figures irrégulieres, qui sont des jeux de nature. Il y a de plus, les Noix Muscades sauvages.

Les Hollandois en distinguent plusieurs especes, & nomment la principale, *Noix Muscade mâle des Boutiques:* elle est plus grosse que la Noix Muscade ordinaire ou femelle; elle est oblongue, comme quarrée, presque sans odeur, & d'un goût désagréable: elle est intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent assez facilement; & si on la mêle avec les autres Muscades, on prétend qu'elle les corrompt; c'est pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *Pala-tuhir*, c'est à dire, *Noix de montagne*: les Anciens l'appelloient *Azerbe*; mais à peine est-elle connue aujourd'hui en France. Quelques superstitieux la recherchent seulement pour en préparer des philtres, dans

l'idée d'en faire des choses surprénantes. L'arbre qui donne ces sortes de Noix Muscades, croît dans le Malabar & dans les Isles Moluques; il est plus haut que le Muscadier ordinaire, mais moins branchu & moins feuillu; son Macis est pâle, sans suc & d'une odeur disgracieuse.

Cueillette & préparation des Noix muscades.

Lorsque les fruits sont murs, les Habitans montent sur les arbres, & ils les cueillent en tirant à eux les rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent aussi-tôt avec le couteau, & ils en ôtent le brou ou premiere écorce, que l'on entasse dans les forêts, où elle pourrit avec le tems. Dès que ces écorces se pourrissent, il en naît une certaine espece de champignons, que l'on appelle *Boleti Moschocaryni*: ils sont noirâtres, & très recherchés des Habitans, qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maison ces Noix dépouillées de leur premiere écorce, & ils enlevent soigneusement le macis avec un petit couteau. Ils font sécher au soleil, pendant un jour, ce macis, qui est d'un beau rouge; mais dont la couleur devient obscure. Ensuite ils le transportent dans un autre endroit moins exposé aux rayons du soleil, & l'y laissent pendant huit jours, afin qu'il s'y amolisse un peu. Puis ils l'arrosent de l'eau de la mer, pour l'empêcher de trop sécher, & de peur qu'il ne perde son huile. Ils prennent garde aussi d'y mettre trop d'eau, car il se pourriroit, & les vers l'attaqueroient. Enfin, ils le renferment dans de petits sacs, & ils le pressent fortement : il ne faut pas confondre le macis avec le *Macer*. *Voyez ce mot.*

On expose au soleil, pendant trois jours, les Noix qui sont encore revêtues de leur coque ligneuse; ensuite on acheve de les bien sécher près du feu, jusqu'à ce qu'elles rendent un son quand on les agite, & alors on les frappe avec de petits bâtons, pour les débarasser de leur coque qui saute en morceaux. On distribue ces Noix en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles, qui sont destinées à être ap-

portées en Europe ; le second renferme celles que l'on réserve pour l'usage des gens du pays, & le troisieme contient les plus petites, qui sont irrégulieres ou non mures ; on brûle celles-ci, & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expression. Une livre en donne ordinairement trois onces ; cette huile est de la consistance du suif, & a très bien le goût de la Noix Muscade : cette même Noix donne aussi par la distillation, de même que le macis, une huile essentielle, transparente, volatile & d'une odeur exquise.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Noix Muscades, que l'on a choisies, se corromproient bientôt, si on ne les arrosoit, ou plutôt si on ne les confisoit, pour ainsi parler, avec de l'eau de chaux, faite de coquillages calcinés, que l'on détrempe avec de l'eau salée à la consistance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les Noix Muscades, renfermées dans de petites corbeilles, jusqu'à ce qu'elles soient tout à-fait enduites de la liqueur. Ensuite on les met en un tas, où elles s'échauffent, & toute l'humidité sur-abondante s'évapore. Dès qu'elles ont sué suffisamment, elles sont bien préparées & propres pour passer la mer.

On confit aussi dans l'Isle de Banda, le fruit entier du Muscadier, de la maniere suivante. Lorsque ces fruits sont presque murs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille : ensuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours, ou jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur saveur acerbe & âpre : alors on les cuit légérement dans un sirop de sucre ; si on veut qu'elles soient dures, on y jette un peu de chaux. On repete pendant huit jours cette même opération, & toujours dans un nouveau sirop ; enfin, on met, pour la derniere fois, ces fruits ainsi confits dans du sirop un peu épais ; & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces Noix dans de la saumure, ou dans du sel, ou dans du vinaigre ; & quand on en veut manger, on les macere dans de l'eau douce, ensuite on les fait cuire dans du sirop de sucre, &c.

Usages & propriétés de la Muscade.

On sert dans les desserts, les Muscades entieres confites, & on en mange quelquefois en buvant du thé; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent aussi le macis; mais on a coutume de rejetter le noyau, qui est précisément la Noix Muscade. Bien des Voyageurs marins, qui vont dans le Nord, en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont observé, que si l'on fait un usage immoderé de cette sorte de confiture, elle attaque la tête & cause des maladies soporeuses. On emploie fréquemment la Noix Muscade simple & non confite, pour assaisonner les alimens : on s'en sert aussi en Médecine; elle fortifie l'estomac, facilite la digestion, corrige la mauvaise haleine, appaise le vomissement, dissipe les vents & guerit les coliques; elle arrête le flux de ventre, excite les régles, provoque la semence, augmente le mouvement du sang, résiste aux poisons, & est fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut user sobrement, car elle cause l'assoupissement & rend lourd. On vante la fumigation de ces Noix, comme un remede éprouvé dans les coliques venteuses, & dans certaines douleurs de la matrice, qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces Noix torréfiées conviennent dans la dyssenterie.

Le Macis a la même vertu que la Noix Muscade; il est moins astringent, mais l'excès n'en est pas moins dangereux.

L'huile de Noix Muscade, tirée soit par expression, soit par distillation, est, ainsi que celle du Macis, très propre dans les tranchées du ventre, dans les coliques néphrétiques, & dans certaines maladies des nerfs : elle appaise le hoquet; & si l'on en frotte légérement les tempes, elle procure le sommeil. On peut blanchir cette huile, en la macérant long-tems dans l'esprit de vin : elle est la base de quantité de Baumes composés, des plus souverains pour l'apopléxie & les maladies convulsives.

Observations sur le commerce de la Muscade, du Gérofle & de la Canelle.

Par ce qui précede, on a vû que les Muscadiers croissent dans plusieurs Isles de l'Océan oriental. Les Hollandois, dont les plus grands obstacles n'ont jamais lassé la patience, s'en sont approprié la récolte, ainsi que celles du Gérofle & de la Canelle, qui naissent dans les Isles de Ternate & du Ceylan, &c. soit à titre de conquêtes, soit en payant aux Insulaires des pensions, qui sont plus utiles à ceux ci, que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours est-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les Habitans de ces Isles à abattre tous les Girofliers, & ils ne les ont conservés que dans l'Isle d'Amboine, dont ils sont les maîtres. Ils sont aussi parvenus à détruire la Canelle par-tout ailleurs que dans l'Isle de Ceylan qu'ils possedent. Il en est de même à l'égard du Poivre blanc, &c. de sorte que l'Europe entiere, & presque toute l'Asie passent par leurs mains, pour cette espece de commerce. Il n'y a donc que les sept ou huit Compagnies Hollandoises de l'Inde orientale, qui nous apportent ces sortes d'épiceries fines.

Les magazins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, sont immenses & d'une richesse très considérable ; ils en ont actuellement chez eux, *la récolte de seize années.* Ils ne distribuent point aux Nations voisines, leur derniere récolte, mais toujours la plus ancienne : en 1760 ils vendoient la provision de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de Girofle, de Muscade, &c. dans leurs magasins, ils les jettent à la mer. Mais ce n'est pas ainsi qu'ils s'en débarassent, ils les brûlent. Le dix Juin 1760, j'en ai vû à Amsterdam, près de l'Amirauté, un feu, dont l'aliment étoit estimé huit millions argent de France : on en devoit brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile essentielle de ces substances ; mais il n'étoit pas permis à personne d'en ramasser & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre Pari-

culier, qui dans un semblable incendie, ramassa quelques Muscades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné tout de suite à être pendu & exécuté sur le champ. Nous nous étendrons plus sur cet objet, dans le Journal de nos Voyages, que nous nous proposons de donner dans quelque tems.

MUSCARDIN : *voyez à la suite du mot* LOIR.

MUSCAT, nom donné aux raisins blancs de Frontignan, & aux raisins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de Muscat à la *Poire Rousseline*.

MUSCHEBOUT, espece de Merlu, moucheté de taches noires. *Voyez à l'article* MORUE.

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez* MOULES FOSSILES.

MUSETTE : *voyez* MUSARAIGNES.

MUSIMOM, quadrupede connu aujourd'hui en Sardaigne, sous le nom de *Muflo* ou *Mufron*. On dit que c'est un animal particulier à ce pays ; cependant Pline dit que de son tems, on en voyoit en Corse & en Espagne. Il a la peau, le poil & la taille d'un cerf médiocre ; du reste il ressemble assez à la brebis : il a les cornes du bélier ; elles sont repliées en arriere, du côté des oreilles. Il vit d'herbes, & se retire dans les montagnes les plus inaccessibles ; il court avec grande vitesse. Les Chasseurs font cas de sa chair.

MUSIQUE, nom donné à une espece de coquillage univalve, de la famille des Murex, lequel se distingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ses cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de musique : c'est le *Coupet* de M. Adanson.

MUSSOLE, coquillage bivalve, que quelques-uns regardent comme étant de la famille des Moules ; mais que M. Adanson met dans le genre du Petoncle. On l'apelle communément *Arche de Noé*.

MUSTELE, *Mustela*. Rondelet donne ce nom à deux poissons. Le premier s'appelle *Mustele vulgaire*, & le second simplement *Mustele*.

La MUSTELE VULGAIRE, *Mustela vulgaris*, est un poisson de mer, du genre des Morues, qui se nourrit de squilles & de petits poissons. Il a le corps brun,

de ceux qui font des cinq especes de Myrobolans, autant de fruits absolument differens.

Les MYROBOLANS EMBLICS, *Myrobalani emblicæ*, sont presque ronds, relevés par six côtes, de la grosseur d'une noix de gale & d'un gris noirâtre : ils contiennent, sous une pulpe charnue, qui s'ouvre en six parties en mûrissant, un noyau, leger, blanchâtre, gros comme une petite aveline, anguleux, divisé en trois cellules, & qui s'ouvre en trois parties lorsqu'il est mûr. On ne nous apporte communément que les segmens de la pulpe desséchés; ils sont noirâtres, & d'un goût aigrelet & un peu austere. Ces fruits croissent, dit-on, sur un arbre dont les feuilles sont courtes & découpées fort menu, comme celles de la fougere. Les Indiens se servent des Emblics pour tanner le cuir, le verdir, & pour faire de l'encre; ils en mangent aussi confits dans de la saumure pour exciter l'appetit. Ils naissent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les Myrobolans rougissent le papier bleu : ils purgent sans danger, & on s'en sert dans les cas où il faut resserrer en même tems. Leur decoction est fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les Myrobolans étoient autant autrefois en usage, seuls, que le sont aujourd'hui le séné & les tamarins ensemble.

Le *Hobus des Indiens occidentaux* est aussi une espece de Myrobolan : Les habitans se servent des sommités les plus tendres de l'arbre qui les produit, ainsi que de son écorce, pour faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués, ils en mettent aussi dans leurs bains. Le fruit, qui est une espece de prune, est laxatif. Si l'on fait des incisions à la racine de l'arbre, qui porte ce fruit, il en sort une eau qui est bonne à boire.

La FÉVE DE BENGALE, *Faba Bengalensis*, est encore un fruit étranger, que Samuel Dale croit être le Myrobolan citrin, qui a avorté à cause de la piquure de quelque insecte. Ce fruit a la forme d'un nombril, il est large d'un pouce, brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-septieme Recueil des Lettres édifiantes on

on trouve une Lettre du pere Cœurdoux accompagnée de recherches de M. Poivre, dans laquelle il est dit que, le Cadoucas, dont les Indiens se servent dans leur teinture, est un vrai Myrobolan citrin, qu'ils mêlent avec du lait de Busle femelle : & qui leur sert pour noircir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *Pend jou-Cadoucaïe* le Myrobolan à demi mûr : & *Cadoucaïpou*, la Noix de galle du Myrobolan : on se sert dans l'Inde de celui-ci, avec le *Chayaver*, qui est une espece de caille-lait blanc du Malabar, pour teindre & peindre, soit en jaune, soit en verd, soit en bleu, en faisant les mêlanges convenables de ces ingrédiens.

MYRRHE, *Myrrha*, est un suc resino-gommeux, connu chez les Arabes, sous le nom de *Ler-mur-mor* : on nous l'apporte de cette partie de l'Ethyopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodites*. Dans le commerce, la Myrrhe est en morceaux, qui varient beaucoup pour la grosseur, la consistance, la couleur, l'odeur, le goût & la transparence. La belle Myrrhe est en larmes ou morceaux gros comme une noix, de couleur jaune ou rousse un peu transparente. Lorsqu'on la brise on y voit des veines blanchâtres comme la base de l'ongle, ce qui fait dire *Myrrhe onglée*, elle est d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, causant des nausées, d'une odeur forte. Mais si on la pile ou qu'on la brule elle exhale une odeur assez agréable : elle doit être un peu friable & peu grasse. Les morceaux bien transparens, qui ne sont point amers dans l'intérieur, ne sont que de la gomme arabique; il faut les rejetter, & retirer également ceux qui sont brunâtres, visqueux, & d'une saveur désagréable. Ces derniers ne sont souvent que du Bdelium.

On ne dit rien de certain sur l'arbre dont la Myrrhe découle ; & on ne sait point si c'est par incision qu'on la retire. Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne Myrrhe des Anciens, parcequ'elle n'a pas l'odeur exquise de celle dont tous les Auteurs font mention : on en aromatisoit les vins les plus délicats, & on la présenta comme un parfum très précieux au Sauveur du monde, pendant qu'il étoit dans la crêche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en est des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas

disputer. Les hommes sont également inconstans à l'égard des odeurs : le Musc & la Civette, &c. en fournissent des exemples sensibles. Les Anciens distinguoient deux sortes de Myrrhe ; l'une liquide, qu'ils appelloient *Stacté* ; & l'autre solide, qu'ils nommoient *Myrrhe Troglodite*. Ils retiroient la Myrrhe Stacté par incision, & la recevoient dans des vases qu'ils bouchoient exactement. Souvent les gros morceaux sont comme pleins d'un suc huileux, que les Modernes nomment quelquefois aussi *Stacté*.

La Myrrhe, comme gomme-résine, est en partie inflammable, & en partie dissoluble dans l'eau. On l'estime, prise intérieurement, pour les obstructions de la matrice ; elle excite les regles, les purgations des accouchées ; elle chasse le placenta & le fétus mort : mais les femmes grosses qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la prescrit utilement dans l'asthme & la toux, dans la jaunisse & les affections scorbutiques : elle convient aussi à l'estomac : on la recommande comme un baume singulier pour les ulceres, tant internes qu'externes ; on la donne en substance depuis demi-gros jusqu'à un gros sous la forme de bol ou de pilules, quelquefois en dissolution : appliquée extérieurement, elle préserve de la pourriture vermineuse, & de la gangrene ou corruption des plaies : mais pour peu qu'on soit sujet au pissement du sang ou à quelque autre hémorrhagie, il en faut faire peu d'usage. En *Pharmacie* on fait, avec la Myrrhe, plusieurs compositions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les livres qui traitent de cet art : elle entre aussi dans la thériaque & dans la confection d'Hyacinte, &c.

MYRTE. *Voyez* MIRTHE.

MYRTILLE. *Voyez* AIRELLE.



NAC

NACELLE, espece de *Lépas* à coquille chambrée, & qui ressemble parfaitement bien à une Nacelle : il se plaît dans les sables, & s'attache aux autres coquillages : il se trouve au Sénégal.

NACRE DE PERLES ou MERE DE PERLES, *Mater Perlarum, seu Concha Margaritifera.* C'est une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur, & qui se pêche dans les Mers Orientales & dans l'Isle de Tabago. On lui a donné le nom de *Mere de Perles*, parcequ'on y trouve beaucoup plus de Perles & de plus belles, que dans d'autres coquillages.

La *Nacre de Perles* est un coquillage bivalve, fort pesant, gris en dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luisant en dedans, d'une substance plus dure & plus solide que les Perles mêmes qu'il produit. Il est un peu verdâtre, de figure applatie & circulaire, ayant vers le milieu la marque de l'huître qui en a été arrachée. Cette coquille est grande, épaisse & peu creuse.

Les Perles qu'on y trouve sont de même que la coquille nacre des substances pierreuses & calcaires, c'est-à-dire calcinables & dissolubles aux acides ; rondes & anguleuses ; grainées, comme transparentes ; d'une saveur terreuse, ainsi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, dans une *Dissertation sur les Corps solides* qui se trouvent naturellement contenus dans d'autres corps solides, dit, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans & leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A mesure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend aussi, s'avance successivement, & laisse son empreinte sur le limbe de chaque petite coquille, soit que ce dernier limbe soit formé de la matiere qui transude de celui de l'ani-

nal, ou qu'il ne soit autre chose que le limbe même de l'animal, qui se détache tous les ans du reste du corps, & qui est remplacé tous les ans par de nouveaux limbes, qui se développent successivement.

C'est par ces mêmes principes, que Stenon explique la formation des Perles, tant de celles qui sont fixées à la coquille, & qui sont peu rondes, que de celles qui se trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conservé une rondeur parfaite; car la seule différence qui se trouve entre les lames, dont sont composées les Perles, & celles des petites coquilles de la nacre; c'est que ces dernieres sont presque planes, & les autres courbes ou concentriques. Stenon ajoute, 1°. que certaines Perles inégales, qu'on appelle *Baroques*, ne le sont que parcequ'elles faisoient partie d'un groupe de plusieurs petites perles, renfermées sous une enveloppe commune: 2°. Qu'un grand nombre de Perles jaunes le sont non-seulement à la surface, mais encore dans tous les points de leur substance; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal: il ajoute que les Perles les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long tems portées.

Ce sentiment de Stenon, sur l'origine des Perles, est conforme à celui des Modernes, qui pensent que la matiere des Perles n'est autre chose que celle qui forme la Nacre de la coquille, & non un sépré ou excrément des huîtres; ni une concrétion graveleuse, formée du suc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. M. Geofroi, le jeune, n'a rangé les Perles parmi les bézoards, que parcequ'il a mis dans cette classe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La Perle n'est exactement produite que d'une abondance de la liqueur nacrée, qui en transudant de l'animal, au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fonds de la coquille, a stillé par gouttes ou par petits pelotons qui se sont conglomérés. Cette liqueur est repliée, tantôt régulierement, tantôt d'une maniere chiffonnée; ce qui a formé des perles plus ou moins régulieres. En dissolvant lentement, dans un acide nitreux & très affoibli, une perle; on s'est convaincu de la vérité de ce

qu'on avance ici. *Voyez les articles* CORAUX, CORALLINES & COQUILLES, pour la théorie de cette petite expérience, & l'histoire de ces sortes de productions formées par de petits animaux.

Pour une Perle que l'on trouve dans le corps de l'huître, on en trouve mille attachées à la Nacre, où elles sont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les Perles, qui sont distribuées indistinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroissent au point d'empêcher les coquilles de se fermer, & alors les huîtres périssent. On trouve ordinairement dans chaque Nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres.

L'*Huître nacrée* n'est point désagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuses.

Pêche des Perles.

Les Perles viennent des pays étrangers : il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. Tavernier dit que la premiere est dans le golfe Persique ; la seconde sur la côte de l'Arabie heureuse ; la troisieme près de l'isle de Ceylan ; & la quatrieme sur la côte du Japon : & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette derniere, parceque les Japonnois ne se soucient gueres de joyaux. On compte aussi cinq pêcheries de Perles en Occident, qui sont toutes situées dans le gofle du Mexique, le long de la côte de la nouvelle Espagne. On pêche encore des Perles dans la Méditerranée ; on en pêche sur les côtes de l'Océan, en Ecosse & ailleurs.

Il y a d'autres animaux testacées que l'huître qui fournissent des Perles, comme les moules du Nord & de la Lorraine ; mais, quoique brillantes & blanches, elles sont la plupart *barroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident : on dit cependant que le Roi de Suede vient d'accorder une récompense à M. Linnæus pour avoir trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules, & de les rendre belles, &c. Ce moyen seroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des scolopendres marines ; car on a remarqué que toutes les moules, ver-

moulues par ces insectes marins, contenoient les plus grosses & les plus belles perles.

Comme les huîtres sont ordinairement au fonds de la mer, attachées aux rochers; des Pêcheurs, accoutumés dès leur jeunesse à plonger & à retenir leur haleine pendant un quart d'heure, & même quelquefois une demi-heure, y descendent dans une corbeille, à laquelle tient une grosse pierre, qui pese environ trente liv. Alors avec un instrument de fer, dont ils sont munis, ils détachent les huîtres de dessus les pierres & les pointes des rochers; & dès qu'ils ont rempli la corbeille, ils donnent le signal à leurs compagnons, au moyen d'une corde qui sert à les retirer aussi tôt. Quoique ces Plongeurs descendent à plus de soixante pieds de profondeur, ils disent que le jour y est si grand, qu'on y voit aussi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs sont exposés à de grands périls; car outre les risques de se précipiter si profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'estropier, ou même de se tuer en tombant sur quelque pierre, & de s'évanouir en manquant d'air, ils courent encore celui d'être dévorés par des Requins.

Aussi-tôt que les huîtres sont tirées de la mer, on les étale au soleil, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, afin d'en retirer les perles sans les endommager. Il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les Perles de couleur plombée ne se trouvent qu'en Afrique, où le sol de la mer est très vaseux. La couleur jaunâtre ou verdâtre peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques unes de ces huîtres nacrées, perdent dans cet intervalle leur eau, se gâtent, s'empuantissent, & produisent des émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuses sont les plus favorables pour cette pêche: on a fait cette même observation à l'égard de nos Perles d'Ecosse & de Lorraine.

Observations sur les Perles.

La concrétion pierreuse, qu'on appelle *Perle*, est d'une eau argentée comme celle de la Nacre; la beauté de la Perle peut surpasser même celle de la Nacre de la coquille, quoique formées toutes deux d'une même matiere. Cette différence vient de ce que la Nacre de Perles touche, par ses extrémités, à la bourbe; au lieu que la matiere de la perle a été reçue entre les membranes qui la tiennent à couvert. M. de Réaumur a observé que la couleur des Perles répondoit à la couleur de la coquille où elles se trouvoient renfermées; & que les Perles, moitié couleur de nacre, & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaisseaux qui contenoient des sucs de différentes couleurs.

Les Jouailliers appellent *Loupe de Perles*, un suc pierreux & nacré, qui s'est extravasé en forme de nœud. Quand ils en trouvent de demi-sphériques, ils les font scier; & de deux de même grosseur, collées ensemble, ils composent une Perle.

Les Perles les plus estimées sont celles d'Orient; & entre celles-là, on choisit, par préférence, celles qui sont les plus grosses parfaitement rondes, polies, blanches, luisantes, qui réfléchissent les objets, qui sont rayonnantes & paroissent transparentes sans l'être: c'est ce qu'on appelle *Perles d'une belle eau*. Leur prix est plus ou moins haut, suivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités. En Perse & dans les Régions Orientales, elles ne se vendent qu'au poids de l'or, mais en Europe, elles suivent le tarif des pierreries, ainsi que celui de la mode. On ne les emploie que pour les colliers & les brasselets. En Médecine, on ne se sert que des Perles menues, qu'on appelle *Semences de Perles*. Quoique moins cheres que les grosses, elles n'ont pas moins de vertu: leur préparation consiste à les réduire sur le porphyre, en une poudre impalpable. La Nacre de Perle, préparée par cette même méthode, n'est pas moins bonne. Ces substances sont absorbantes, & propres à arrêter le vomissement & le devoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans plusieurs dispensations médici-

males ; mais les Médecins instruits & de bonne foi, conviennent que les Perles & la Nacre de Perles n'ont point plus de vertu que la Nacre des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence, que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard, la Nacre de Perles ; aujourd'hui les Tablettiers en font des cuillers, des jettons, des manches de couteaux, des navettes, & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables.

Avant que de finir cet article, nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nétoyer les Perles, & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible, que les Perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amollissent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les Perles se nétoyoient dans un estomac Juif, il en seroit de même dans un estomac Turc ou Chrétien ; mais dans tous, ce seroit aux dépens du volume des Perles. Voici un exemple bien frappant du ramollissement des Perles : en jettant les fondations de S. Pierre de Rome, on trouva un caveau où avoient été déposés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été *promises*, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius ; toutes les richesses qui y étoient renfermées, étoient en très bon état, à l'exception des Perles, qui étoient si tendres, qu'elles s'écrasoient facilement entre les doigts.

On tire parti aussi de la charniere des huîtres nacrées ; c'est un gros ligament, que des Hollandois, voisins des pêcheries de Perles, font dessécher, ont l'art de tailler & de polir ensuite, de maniere à imiter une plume : ils le vendent sous le nom de *Plume de Paon* ; elle est d'un beau bleu verdâtre chatoyant.

NADDE est un poisson rare, du genre des carpes, & de la famille des poissons à nageoires molles : on le trouve plus communément dans les parties Boréales de la Suede que par tout ailleurs : il a un pied de longueur, quatre pouces de large ; la tête obtuse ; les trous des

nageoires ſont doubles ; la bouche eſt ſans dents ; la membrane des ouies a trois rayons ; la queue eſt fourchue ; la couleur du dos eſt brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouſſe à la poitrine. Les écailles ſont larges, obtuſes & ſtriées : on mange ce poiſſon en Weſtrobothnie.

NAGEUR, *Natrix torquata*, nom donné à un ſerpent aquatique, qui crie comme la grenouille : il ſe nourrit de grains, d'inſectes, de tout ce qu'il trouve ; & comme la vipere, il fait la chaſſe aux rats. Les François appellent ce ſerpent le *Charbonnier*. Voyez *ce mot*.

NAPEL, *Napellus*. Quoique nous ayons déja dit quelque choſe de cette plante, prétendue venimeuſe, au mot ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage ſur l'hiſtoire de cette eſpece de végétal, depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. Antoine Storch en a faites, ainſi que nous le dirons plus bas.

Le Napel eſt une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Siléſie, & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive auſſi dans les jardins, elle y prend très facilement, elle y dure fort long-tems, quoique négligée & même maltraitée. Sa racine eſt vivace, de la groſſeur d'un petit navet, noire en dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres navets collatéraux. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, liſſes, moëlleuſes, roides, difficiles à rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres, nerveuſes & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une maniere plus remarquable que dans toute autre eſpece d'aconit. Ses fleurs ſont diſpoſées en maniere d'épis aux ſommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée. A cette fleur ſuccede un fruit à pluſieurs graines membraneuſes diſpoſées en maniere de tête, qui renferment des ſemences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il ſeroit prudent de bannir de nos jardins un poiſon auſſi mortel à tout animal qui en mange, que l'eſt le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent auſſi à dire, qu'entre tous les poiſons qui ſe

tirent de la famille des végétaux, le Napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux; quelques Auteurs assurent que sa racine échauffée dans la main, suffit pour causer la mort. Il paroît par ses effets qu'elle est caustique & corrosive: car elle produit en peu de tems dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulsions, la gangrene & la mort. Mathiole raconte l'histoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour essayer quelques antidotes qu'on proposoit contre ce poison. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort; & au bout de deux heures, il fut saisi de vertiges & de si violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante; cet état fut suivi d'une enflure générale de tout le corps, le visage devint livide, les yeux sortoient d'une maniere affreuse hors de la tête; enfin des convulsions horribles, terminerent bientôt la vie & l'espérance de ce criminel. Autrefois on empoisonnoit les fleches avec le suc de cette plante, & l'on détruisoit aussi les animaux sauvages & féroces, Lions, Tigres, Loups, Pantheres, &c. avec le Napel adroitement mêlé à l'appas des viandes qu'ils aiment le plus. Wesper dit, qu'en tems de peste, on s'est servi de cette plante pilée en guise de véficatoire: ce qui démontre évidemment la qualité caustique & érosive de cette plante.

Un tel exposé des propriétés du Napel suffit bien pour en proscrire l'usage intérieur; mais l'illustre Storck accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poisons végétaux, a voulu s'assurer par lui-même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit sur sa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'Aconit napel; elle produisit de l'ardeur & lui causa une salivation qui durerent long tems; il ressentoit aussi des douleurs momentannées, vagues & lancinantes, mais il ne s'en suivit aucun mal.

Cette même poudre jettée sur un ulcere chancreux & fongueux, ne le consuma pas.

M. Storck fit ensuite l'extrait de napel avec le suc exprimé de cette plante: il en mit un grain entre la paupiere inférieure de son œil droit & l'œil même, il n'en

fut affecté, que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit ensuite un mêlange de deux grains de cet extrait avec deux gros de sucre en poudre, & pour observer particuliérement ce qui se passeroit dans le corps, il avala lui-même six grains de ce mêlange qui ne lui firent rien. Le second jour il en prit huit, qui ne lui produisirent aucune sensation, & il en fût de même des dix grains qu'il prit le troisieme jour. Enhardi par le succès de ces essais, il en prit vingt grains : aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il transpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainsi pendant sept jours, & le huitieme il se reposa ; il recommença le neuvieme & continua jusqu'au quatorzieme, sans s'appercevoir de rien de nouveau. M. Storck conclut de-là, que la poudre de napel excite la transpiration & la sueur, qu'on peut en donner aux malades intérieurement avec sécurité, en l'administrant en petites doses pour commencer ; qu'elle convient dans les maladies, dont on peut chasser la matiere ou la cause par les voies de la transpiration & de la sueur : telles que les fievres, les douleurs sciatiques ; même pour les glandes enflées & squirrheuses.

Le Docteur Bernhard de Berniz, dit que la plante de napel desséchée ou transplantée des Alpes dans les jardins, perd sa qualité vénéneuse ; & qu'elle n'est point un poison dans le Nord comme dans l'Italie ; c'est aux Médecins qu'il convient de prononcer, si l'usage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poison du napel : on commence par donner promptement un émétique, suivi d'une boisson abondante de lait & de beurre bouillis ensemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou un autre antidote ; & on y joint les sels volatils de viperes ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE : voyez BITUMES.

NARCAPHTE, *Narcaphtum* : nom donné à l'écorce odoriférante & résineuse de l'arbre qui produit l'oliban, les Juifs s'en servent dans leurs parfums ; en Europe on l'emploie pour les maladies du poumon. On appelle quelquefois le Narcaphte, *Figamé* ou *Thymiama* : voyez OLIBAN.

NARCISSE, *Narcissus latifolius* : est une plante dont la racine est bulbeuse, noirâtre en dehors, blanche en dedans, visqueuse, amere, & poussant en dessous des fibres comme les autres racines bulbeuses. Il sort de sa racine des feuilles vertes pâles, assez semblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entre elles une tige haute d'un pied, creuse, nue, cannelée, portant en sa sommité une grande fleur à une seule feuille évasée en godet, blanche, & entourée de six feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur succede un fruit oblong, triangulaire ; rempli intérieurement de semences arrondies, noires & ameres : la fleur de cette plante est un peu narcotique, & sa racine est agglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cause de la beauté & de la bonne odeur de sa fleur. Il y en a de plusieurs sortes : 1°. le Narcisse de Constantinople : 2°. le grand Narcisse d'Inde : 3°. le Narcisse rouge : 4°. celui qui est jaune : 5°. le Narcisse d'Angleterre. Il se trouve aussi dans les bois & les prairies une espece de Narcisse jaune qu'on nomme *Aiau*.

On plante les Narcisses dans les parterres, en planches, à quatre doigts de distance, à la fin de Janvier : on les multiplie de cayeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles ne sont que des especes de Narcisse. *Voyez* JONQUILLE.

NARCISSE D'AUTOMNE : *voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE MER : *voyez* au mot SCILLE.

NARD, *Nardus* : On a donné ce nom à différentes plantes d'usage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

LE NARD INDIEN OU SPICA-NARD, *Nardus Indica*, est, selon M. Geoffroi (*Mat. Medic.*) une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de fibres entortillées, attachées à la tête de la racine, qui ne sont rien autre chose que les filamens nerveux, des feuilles fanées, desséchées, ramassées en un petit paquet de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur brune roussâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du souchet. Cette partie filamenteuse de la plante qui est en usage, n'est, dit M. Geoffroi, ni un épi, ni une

racine, mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles, qui en se fanant & en se dessechant tous les ans, se changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

On a donné au Nard le nom d'épi, à cause de sa figure; la racine à laquelle il est attaché, est de la grosseur du doigt, fibreuse, brunâtre, solide & cassante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entieres, blanchâtres & de petites tiges creuses, canelées, &c.

Le Nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'usage dans leurs cuisines, pour assaisonner les poissons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce Nard s'appelle *Gramen cyperoïdes aromaticum Indicum*, Breyn. On estime le Spicanard alexitere, céphalique, stomachique, néphrétique & hystérique. Riviere dit qu'il convient, pris en substance dans du bouillon pour l'hémorrhagie des narines. Bontius dit que dans les Indes, on fait infuser dans du vinaigre le Nard desséché, & qu'après y avoir ajouté un peu de sucre, on fait usage de ce remede contre les obstructions du foie & de la rate : il convient encore, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour la morsure des bêtes venimeuses.

Le Nard celtique, *Nardus celtica* : est une racine rampante, chevelue, roussâtre, garnie de petites écailles, d'un verd jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu désagréable. Les petits rameaux de cette plante basse, poussent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes; à leur partie supérieure ils donnent naissance à plusieurs petites têtes qui soutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige, haute d'un pied, ayant sur chaque nœud deux petites feuilles opposées; elle porte en sa sommité beaucoup de fleurs, qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant sur le rouge & qui dans la

pays en falent leurs cuirs; les Bouchers, &c. s'en servent aussi pour attendrir ou conserver les viandes, &c. *Voyez* la *Nouvelle Exposit. du Reg. Minéral. Vol. I. p.* 319 & 320. Le sel alkali qui se trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le Natron: l'on donne aussi au sel d'Ebshom le nom de *Natron d'Angleterre* : *voyez* SEL D'EBSHOM.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des *Porcelaines* : voyez *ce mot*. La Navette est rare, & ressemble à un petit œuf pour la forme & la couleur, excepté que ces deux bouts sont beaucoup plus allongés & plus pointus.

NAVET, *Napus*. Le Navet est la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins. Il y a des Navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des Bestiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du Navet est de forme, de grosseur & de couleur différentes, suivant l'espece; elle est charnue & douce, exhalant une petite odeur assez agréable. Sa feuille est un peu allongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros verd. Sa tige, qui s'éleve de deux ou trois pieds, est branchue, lisse, plus ou moins grosse, suivant l'espece. Les fleurs naissent en abondance aux extrémités de ses rameaux. Ces fleurs sont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles *disposées* en croix. Aux fleurs succedent des siliques, qui contiennent des semences rondes & brunes.

Il y a plusieurs especes de Navets, mais dont quelques-uns ne se plaisent que dans certains terreins; tels sont les Navets de Freneuse, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégénerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'est de toutes les plantes, celle qui s'accoutume le moins au changement de terrein, & qui vient le mieux dans les terres arides & caillouteuses, où toutes les autres ne font que languir.

Les six especes, dont la culture réussit le mieux dans nos climats, sont le petit Navet de Berlin, qui est fort menu, plus rond que long & blanc; c'est le plus petit & le meilleur : le Navet de Vaugirard, qui est de médiocre

diocre grosseur, un peu allongé, tirant sur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il est fort commun à Paris & fort estimé : le Navet commun, tant le rond que le long, qui est celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers : le Navet gris, ainsi nommé de sa couleur, & dont la forme est allongée : le Navet de Meaux, qui rend le plus de profit par sa grosseur & par sa longueur, qui est communément de huit à dix pouces; cette espece, élevée aux environs de Meaux, est meilleure que la même élevée aux environs de Paris.

Toutes ces especes se cultivent de la même maniere, & réussissent mieux en général dans les terres légeres, que dans toutes les autres. On seme les Navets en deux tems, au mois de Mars & au mois d'Août; & ils viennent ordinairement mieux dans cette derniere saison. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne soit ni trop séche ni trop trempée, & avoir attention de semer très clair. Quand la graine est levée, on éclaircit le plan, de maniere qu'il reste environ six pouces de distance d'un pied à l'autre, & on sarcle toutes les mauvaises herbes. Les Navets sont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors, de crainte qu'ils ne se cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printems servent pour l'été; & ceux du mois d'Août passent l'hiver, étant mis dans le sable, après qu'on leur a tordu la fanne; ou entassés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou soit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement, & que les pleurs de la terre ne puissent pas l'inonder.

On peut aussi semer les Navets dès le mois de Fevrier, sur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur soit presque amortie : on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour se procurer la graine de toutes ces especes, on choisit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de distance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quel-

ques jours on bat la graine. Elle ne se conserve bonne que pendant deux ans.

Le Navet a pour principal ennemi la Lisette, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, surtout dans les années séches. On n'y connoît point de remede, si ce n'est de donner une nouvelle façon à la terre, & de semer de nouveau, lorsqu'un plant de Navets a été ainsi ravagé. On a aussi remarqué qu'en semant après la mi-Août, le plant est ordinairement beaucoup moins fatigué de ces insectes, parcequ'ils commencent alors à se retirer.

Le Navet est un légume assez sain, quoiqu'un peu venteux; on le met dans les soupes, on le mange à la sauce blanche & à la moutarde : on le frit en pâte, & il se marie bien avec la plupart des viandes, singulierement avec le mouton & le canard. On tire par expression, de la graine du Navet, une huile qui sert à brûler & qu'on mêle avec celle de la Navette.

Le Navet a de grandes propriétés dans la Médecine; sa décoction est d'un usage très familier dans les bouillons propres pour la poitrine : mêlée avec le sucre, elle forme un sirop très estimé pour appaiser la toux invétérée, & pour l'asthme. La semence de Navet est incisive & apéritive.

Les Navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail, se réduisent à trois especes. L'une est le Navet à grande racine, que l'on cultive pour le service de la table, mais qu'on donne aussi au bétail, quand on se trouve en avoir une assez grande quantité. L'autre espece est la Turnip des Anglois, ou la Rabioule du Limousin, du Poitou, de la Bretagne : l'espece la plus estimée en Angleterre, est la Turnip rouge d'écosse. Enfin, la troisieme est la Rave du Limousin.

La Rabioule ou la Turnip que les Anglois cultivent pour leurs bestiaux, a la racine beaucoup plus large que haute. Cette grosse racine, qui est presque hors du terrein, jette, dans l'intérieur de la terre, un filet gros comme le doigt, qui sert à lui fournir de la nourriture. Ces Navets deviennent si gros, qu'on en voit qui ont jusqu'à neuf pouces de diametre. Ces racines se

plaisent dans des terres légeres & bien amandées. On les seme ordinairement dans le courant du mois de Juin; on les arrache au mois d'Octobre, & on les garde pour l'hiver, où la disette d'herbe oblige de mettre les bestiaux au sec.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *Napus sylvestris*. Cette plante ne differe du Navet commun & cultivé, que par sa racine, qui est beaucoup plus petite, d'un goût âcre & qui sent le sauvageon. Sa fleur est jaune, & quelquefois blanchâtre. Ses feuilles sont plus découpées. La Navette croît naturellement entre les bleds, sur les levées & les bords des fossés : elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine.

Toute la plante est beaucoup plus alexitere que la précédente, sur-tout la semence. Tout le monde sait que les Oiseliers en nourissent, dans des cages, bien des especes de petits oiseaux; comme Sérins, Chardonnerets, Linotes, Pinçons, &c. C'est de cette même graine qu'on tire, par expression, une huile appellée *Rabette* ou *Navette*, dont on se sert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient aussi dans leurs ouvrages. La grande consommation que l'on fait de cette huile a engagé, depuis quelques années, divers particuliers à cultiver cette plante, sur-tout aux environs de Rouen dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On seme la Navette depuis le commencement d'Avril jusqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herse après la semaille. On connoît que la semence est mûre, quand la cosse est devenue blanche.

NAUTILE ou VAISSEAU, ou VOILIER, *Nautilus*, est un genre de coquillage univalve, rond ou oblong comme une gondole, avec une circonvolution spirale apparente, tournée sur elle-même, qui finit en se perdant au centre; & qui dans une autre espece, se sépare en plusieurs articulations ou compartimens.

Quand on divise longitudinalement la coquille de ce Nautile en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou siphon qui communique d'une concamération à l'au-

tre ; on y compte souvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à mesure qu'ils approchent du centre. C'est par ce petit tuyau ou siphon, que l'animal passe sa queue qu'il attache à sa coquille, aussi ne la quitte-t'il jamais. Ce siphon lui-même est composé d'articulations, ensorte qu'il paroît être produit à différentes reprises comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloisons à mesure qu'il augmente de volume. Ces concamérations sont simples, unies, courbées, & non découpées ou arborisées comme dans la Corne d'Ammon.

La coquille du Nautile est épaisse & sans oreilles ; on appelle celle qui est mince, *Nautile papiracé.* Celle-ci est à oreilles & sans oreilles, cannelée d'un seul vuide, sans articulations, & l'animal qui y demeure ne tient point à sa coquille comme dans l'espece précédente.

On a donné le nom de Nautile à cette coquille, parcequ'on a prétendu que c'est du poisson qui l'habite que les hommes ont appris à naviger. Quand le Nautile veut nager, il éleve deux de ses bras en haut, & étend la membrane mince & légere, qui se trouve entre ses deux bras comme une voile ; il se sert des deux autres, qu'il allonge en bas dans la mer, comme d'avirons ; sa queue lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille, que ce qu'il lui en faut pour lester ce petit navire ; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il retire sa voile & ses avirons, & remplit sa coquille d'eau pour couler plus aisément à fond. Il retourne sa barque sens dessus dessous, lorsqu'il s'éleve du fond de la mer ; mais dès qu'il a atteint la superficie de l'eau, il tourne adroitement son petit vaisseau, dont il vuide l'eau, & épanouissant ses barbes, il se met à voguer. C'est un navigateur perpétuel, qui est tout à la fois le pilote & le vaisseau.

Les Amateurs de coquilles distinguent le Nautile papiracé, *Nautilus polyposus*, le même qui est à oreilles ; & le Nautile qui est à cloisons & ombiliqué, *Nautilus crassus Indicus.*

L'animal qui habite cette coquille est une espece de

polype à huit pieds : quand il se retire, il n'emplit pas tout-à-fait sa coquille. Le derriere de son corps est creux & couvert de porreaux ; le dessus est plat, cartilagineux & ridé, tirant sur la couleur sombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. Dargenville, à la partie de devant, une multitude de petits pieds, posés l'un sur l'autre, avec plusieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux ressemblent à la main d'un enfant, & se divisent en vingt doigts très petits. Ils servent à l'animal pour s'allonger, se retirer, saisir sa proie & la porter à sa bouche. Cet animal, n'ayant point de couverture à l'entrée de sa coquille, ni de défense, est en prise aux Crabes, aux Araignées & aux Scorpions de mer. On fait peu d'usage dans les tables de ce Testacée, parceque sa chair est fort dure ; mais son écaille, qui est épaisse & nacrée en dedans, sert à faire des vaisseaux à boire, qu'on grave en dehors : les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *Papeda* ; on en tire aussi une sorte de burgaudine.

Les plus beaux Nautiles se pêchent dans l'Inde. Celui qui est papiracé se trouve dans plusieurs lieux de la Méditerranée ; son écaille est d'un blanc de lait, quelquefois tirant sur le jaune & enfumé par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainsi le Nautile qui est fossile ou pétrifié. On rencontre plus communément celui qui est chambré que le papiracé.

NECIDALE, *Necydalis*. Les Naturalistes donnent aujourd'hui ce nom à différens insectes du genre des Scarabées, dont le premier est une espece de Chrysomele ; le second, est une espece de Charanson ; le troisieme, une espece de Capricorne ; le quatrieme, une espece de Punaise, &c. Ces différentes especes de Nécidales, que les Savans des Actes d'Upsal ont nommées ainsi, sont des insectes coléopteres ; c'est-à-dire, que ces petits animaux ont leurs ailes enfermées dans des étuis.

NEFFLIER, *Mespilus*. Il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux, compris sous ce nom générique, tels sont les *Azeroliers*, les *Aube-épins*, le *Buisson ardent*, les *Amelanchiers*, l'*Alchminier*.

Le Neflier est un arbrisseau, ou un arbre de médio-

tre grandeur, dont le tronc est ordinairement tortu : les branches sont difficiles à rompre ; les feuilles assez semblables à celles du Cerisier, lanugineuses & blanches en dessous ; ses fleurs sont en rose, blanches ou rouges ; le fruit est comme une petite pomme sauvage, presque rond, rougeâtre lorsqu'il est mûr, charnu, terminé par une espece de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une saveur âpre ; mais en mûrissant il acquiert une saveur douce, vineuse, fort agréable, de sorte qu'il peut servir à garnir les desserts sur les tables : il contient quatre ou cinq osselets, pierreux, très durs.

Il y a une espece de Neflier, dont le fruit est sans noyau. Comme les Nefles commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive souvent que cette partie est pourie avant que le dessus soit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvenient, avant que les Nefles mollissent on les secoue dans un van, pour meurtrir le dessus, qui alors mollit aussi promptement que le dedans. Pour que le fruit du Neflier soit bon, il faut qu'il ait été greffé : on l'ente sur le poirier sauvage, ou sur l'épine blanche.

Le Neflier épineux, est l'arbrisseau connu sous le nom de *Piracantha* ou *Buisson ardent*.

L'Azerolier, *Azarolus*. Les feuilles de cet arbrisseau, sont ressemblantes à celles de l'Aube-épin, mais plus grandes ; ses fleurs sont en grappe, de couleur herbeuse, en rose ; le fruit est rond, plus petit que la Nefle, avec une couronne formée par les pointes du calice : il est d'abord vert, mais en mûrissant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût ; il contient trois osselets. On le cultive en Italie & en Languedoc, où il se nomme *Pommette*. Les Azéroles blanches ne sont pas si bonnes ; en Provence on en fait des confitures. Les Azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorsqu'ils sont en fleurs. Cet arbrisseau, mis dans les remises, attire le gibier par ses fruits ; il n'a pas tant d'épines que l'Aube-épine, il croît plus vîte & devient plus grand. L'Azerolier de Virginie, mérite d'être cultivé à cause du brillant de ses feuilles & de l'éclat de son fruit.

L'*Aube-épine* est un arbrisseau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois : ce bois est couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, suivant l'âge ; ses branches fermes & piquantes, sont très propres à présenter toutes sortes de figures sous la taille du Jardinier. Ses fleurs, qui sont très odorantes, sont en rose, ramassées en bouquet ; ses fruits sont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuse, douceâtre ; il croît par-tout dans les haies. Cet arbrisseau est très agréable dans le mois de Mai, surtout l'Aube-épine à fleurs doubles. Il ne paroît point vraisemblable, que l'odeur de cette fleur soit capable de gâter la Marée, comme quelques-uns le disent. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & sert de nourriture aux oiseaux, surtout aux Grives & aux Merles. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité ; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du tour.

Le *Buisson ardent* ou Arbre de Moïse, est un arbrisseau épineux, dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du Poirier sauvage ; ses fleurs sont disposées en roses, de couleur jaune rougeâtre ; ses fruits ressemblent à ceux de l'Aube-épine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate : lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paroître l'arbrisseau comme en feu. Le Buisson ardent croît naturellement en Provence & en Italie ; ses feuilles sont toujours vertes, & ses fruits ne quittent point durant tout l'hiver. On a prétendu que cet arbrisseau étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse, & lui ordonna de défaire ses souliers, parcequ'il étoit en Terre-Sainte ; & que c'est à raison de cette prérogative, que son fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre.

L'*Amelanchier* est un arbrisseau qui a beaucoup de rapport avec les précédens ; ses fleurs sont blanches ; ses feuilles ressemblent à celles du Poirier & sont lanugineuses en dessous.

L'Amelanchier velu, ou Cotonaster, est un très joli arbuste.

Toutes les especes de Neffliers dont je viens de parler, ont, ainsi que le Neflier lui-même, deux stipules, (ce sont deux especes de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le Cotonaster & le Piracantha ont pour stipules deux petits filets.

Toutes ces especes de Neffliers s'accommodent assez bien de toutes sortes de terreins. La graine de Neflier ne leve souvent qu'à la seconde année. C'est une excellente pratique, que de repandre beaucoup de fruits d'Aube épine, d'Azeroliers & de Buissons ardens dans les semis des bois ; car ces arbrisseaux, qui ne font aucun tort au Chêne ni au Châtaignier, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croît mieux.

Toutes les especes de Neffliers sont longs à croître, leur bois est dur ; ils sont très propres pour greffer des Poiriers qui restent nains, & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés sur des Poiriers sauvageons.

Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

NÉGA. *Voyez* CERISIER.

NEGRE, nom qu'on donne à une espece d'hommes de l'Afrique, qui sont tous noirs : *voy. au mot* HOMME.

C'est sur les côtes Occidentales de l'Afrique à Angola, que les Negres vendent aux Européens non-seulement les Esclaves Negres qu'ils ont pris en tems de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Négresse livre sa fille à un étranger pour une somme de *Cauris*, qui sert de monnoie en ce pays, & dont elle se fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de son teint ; souvent des garçons, aussi dénaturés que la Négresse, tâchent de surprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, soit pour quelques serpes, soit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le spectacle d'un tel marché fait frémir la nature ; & si quelques Afriquains ont assez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Européens policés peuvent-ils se trouver à l'enchere de cette abominable vente ?

NEGRE est une sorte de poisson de l'Amérique, qui

est tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poissons Negres, dont la chair est d'un très bon goût, & fort nourrissante, sur-tout en Amérique ; & d'autres qui pesent jusqu'à 120 livres, & qui sont tellement venimeux, qu'ils donnent tout à coup la mort à ceux qui en mangent.

NEGUNDO est un arbre des Indes, & particulierement du Malabar : on en distingue deux especes ; l'une est appellé *Mâle*, & l'autre *Femelle*. Le mâle est grand comme un amandier ; ses feuilles ressemblent à celles du sureau ; elles sont dentelées, lanugineuses & velues comme celles de la sauge. La femelle est appellée, par les Portugais, *Norchila* ; par les Canarins, *Niergundi* ; en Malagate, *Sambali* ; & en Malabar, *Noche*. Cet arbre femelle croît à la même hauteur que le mâle ; mais ses feuilles sont plus larges, plus arrondies, non découpées, & semblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre espece, dit Lemery, sont appellées, par les Arabes, par les Perses, & par les Habitans de Décan, *Bache* ; & par les Turcs, *Ayt*. Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la sauge, mais un peu plus âcres & ameres. Vers le lever du soleil, il paroît sur ces feuilles une certaine écume blanche, qui en est sortie la nuit. Leurs fleurs ressemblent assez à celles du Romarin ; & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant cassés, cuits dans de l'eau, & fricassés dans de l'huile, soulagent quantité de douleurs, surtout celles des jointures : ce remede est aussi vulnéraire & cicatrisant. Les femmes du pays font une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont elles boivent & se lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception : les feuilles étant machées, donnent une bonne haleine, & répriment les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *Nix*, espece de météore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condensées, concrétes, & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombent sur la terre en petits flocons blancs, qui sont d'autant plus menus, que le tems est plus froid.

La Neige est en rayons plus ou moins épais, parallèles, durs, pointus & hérissés: le nombre des rayons n'est pas déterminé, ni leur forme; c'est ce qu'on peut reconnoître en recevant de la Neige sur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais; alors on verra des crystaux en flocons, velus, en roue. Chaque flocon est souvent composé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légeres; c'est un amas de petites lames glacées, confusément couchées les unes sur les autres, qui observent cependant un ordre assez régulier, par rapport à l'arrangement de leurs parties. *Voyez* les *Elémens physiques de Muschenbroëck*, *Tab*. 24.

La Neige est très froide au toucher; quelques personnes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'existence est peut-être une chimere. Il est constant que la Neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroissement d'un grand nombre de végétaux; car l'on a observé que les années où il tombe une grande quantité de Neige ne sont jamais stériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement, sont chargées de plantes les mieux nourries & les plus vertes. La Neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année presque tout le pays qu'habitent les Lapons, les oblige à se pratiquer des habitations souterraines, pour se préserver des rigueurs du froid excessif qu'on y éprouve.

La Neige est sujette à l'évaporation: en se résolvant en liqueur, elle diminue considérablement de volume. Comme cette eau concrete se fond aisément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été: on s'en sert sur-tout dans les pays chauds & dans les plaines; c'est ce qui se pratique à Rome. Elle se conserve aussi-bien que la glace dans les glacieres; mais il faut pour cela la ramasser par peloton, la battre & la bien presser, afin qu'il n'y ait point de vuide. Dans les grands froids, on y jette de l'eau qui en remplit les intervalles en se gelant aussi-tôt. On ramasse plus facilement la Neige dans les prairies & sur les gazons, que

par tout ailleurs. C'est à la fonte des neiges congellées sur le sommet des montagnes, que nous devons communément le phénomene des *Fontaines intermittentes. Voyez le mot* FONTAINE.

Autant l'eau de Neige est salutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle est nuisible en boisson, sur-tout dans le Tirol & dans une partie de la Suisse, où ceux qui en font usage, sont, dit-on, attaqués de goîtres & d'enflures de gorge.

On sera peut-être bien aise de savoir comment on voyage en Laponie, où le terrein est toujours couvert de Neige. Dès le commencement de l'hiver, on marque, avec des branches de sapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui sont des traineaux & de petits batteaux) ont foulé la premiere Neige qui couvre ces chemins, & ont commencé à les creuser, que de nouvelle Neige, que le vent répand de tous côtés, les releve, & les tient de niveau avec le reste de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui passent ensuite refoulent de nouveau cette Neige, que d'autre Neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins, creusés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la Neige de niveau, quoiqu'ils ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrein, sont cependant des especes de chaussées, ou des ponts formés de Neige foulée ; mais si on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abymes de Neige. On est donc fort attentif à ne pas sortir de ces chemins ; & d'ordinaire, il sont creusés vers le milieu, d'une espece de fillon, formé par tous les traineaux qui y passent, & qui sont traînés par des *Rhennes*. Voyez *ce mot*. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne se retrouvent alors, que par quelques marques faites aux arbres. Les Rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois jusques aux cornes dans la Neige ; & si dans ces lieux on étoit pris par quelqu'un de ces orages, pendant lesquels la Neige tombe dans une si grande abondance, & est jettée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne

peut voir à deux pas de soi, il seroit impossible de reconnoître aucun chemin, & l'on périroit infailliblement, sur-tout si l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers, qu'une quantité prodigieuse de Neige cache, & dont elle recouvre les cavités, dans lesquelles on peut être abymé, on ne croira guere possible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire; l'une en glissant sur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans se servent pour ne pas enfoncer dans la Neige, (maniere qui a besoin d'un long exercice); l'autre en se confiant aux Rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue. *Voyez au mot* RHENNE.

NENUPHAR, *Nymphea*, Plante aquatique, dont on distingue deux especes; l'une est à fleur blanche, & est préférée à l'autre, dont la fleur est jaune.

1°. LE NENUPHAR BLANC, OU BLANC D'EAU, OU LIS D'ÉTANG, OU VOLET, OU PLATEAU A FLEUR BLANCHE : *Nymphæa alba.* Cette Plante, qui est fort en usage en Médecine, ne se cultive point dans les jardins; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupissantes, ou dans les ruisseaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pieces d'eau; même dans les rivieres, où elle est assez agréable à voir. Sa racine est vivace, longue, grosse comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds sur son écorce; blanche en dedans, charnue, fongueuse, chargée de suc visqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par plusieurs fibres : elle pousse des feuilles grandes, larges, arrondies, épaisses, charnues, cuirassées, nageantes à la surface de l'eau, veineuses, échancrées en fer à cheval, vertes blanchâtres en dessus, & vertes brunâtres en dessous, soutenues par des queues longues, grosses comme le petit doigt; rougeâtres, tendres & fongueuses. Ses fleurs, qui paroissent depuis le mois de Mai jusqu'en automne, sont grandes, grosses, larges quand elles sont épanouies; elles ont plusieurs feuilles disposées en rose, blan-

ches comme celles du Lys, presque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres. A ces fleurs succede un fruit rond, ressemblant à une tête de Pavot, partagé en plusieurs loges, qui contiennent des semences oblongues, noirâtres & luisantes. Cette plante est toute d'usage; elle paroît être la même que l'Aguape du Bresil.

2° Le NENUPHAR A FLEUR JAUNE, OU JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE: *Nymphæa lutea.* Sa feuille est un peu oblongue, sa fleur est jaune, & son fruit de figure conique; sa racine est verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & sert quelquefois aux mêmes usages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le Nenuphar blanc est plus rare.

On emploie ordinairement la racine de Nenuphar dans les tisanes rafraichissantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la vessie, dans les fiévres ardentes, les insomnies, enfin dans tous les cas où il est nécessaire de tempérer l'impétuosité du sang & des esprits. Dans les boutiques on tient une eau distillée, une conserve, un miel, un syrop & une huile, le tout préparé de ses fleurs. On donne communement le syrop de Nenuphar pour rallentir le desir du coït.

NERÉIDES, sont, ainsi que les Syrênes, de prétendus monstres marins. *Voyez* au mot HOMME MARIN.

NÉRITE. Coquillage univalve que plusieurs Naturalistes mettent dans la famille des Limaçons à bouche demi-ronde. Il y a des Nérites qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres; d'autres Nérites sont ombiliquées. M. Adanson fait un genre de la Nérite, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des Bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux: mais l'animal est, dit-il, fort différent de celui des Bivalves. Les Nérites sont ou marines, ou fluviatiles: lorsque ces coquilles sont devenues fossiles, on les nomme *Nérities.*

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile essentielle d'orange. *Voyez* ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN, OU BOURG-ÉPINE, *Rham-*

nus Catharticus. Il y a plusieurs especes de Nerpruns ; celui qu'on nomme simplement *Rhamnus Catharticus* ; qui s'éleve en arbrisseau, & quelquefois en arbre : le *petit Nerprun purgatif*, ou *Graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture ; & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes & baies noires.*

Les *Nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuse ou jaunâtre, qui naissent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus souvent sur les côtés, avec autant d'étamines. Aux fleurs succédent des baies qui contiennent plusieurs semences applaties d'un côté & bombées de l'autre : les feuilles des Nerpruns sont assez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées ; souvent elles sont opposées sur les branches, & quelquefois elles sont alternes. Ces arbrisseaux se plaisent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides ; ils peuvent être placés dans les bosquets d'été, & encore mieux dans les remises ; car les oiseaux se nourrissent de leur fruit, quoiqu'il soit purgatif.

On prépare avec les Baies du Nerprun une pâte dure, qu'on appelle communement *Verd de vessie.* Pour la faire, on écrase ces baies quand elles sont noires & bien mûres ; on en exprime le suc, qui est visqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu, jusqu'en consistance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche, pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des vessies que l'on suspend dans un lieu chaud, & on l'y laisse durcir pour la garder. Cette substance donne un beau verd, dont les Peintres & les Teinturiers font usage, sous le nom de *Verd de vessie* ; ainsi nommé, parceque cette matiere verte a été durcie dans des vessies.

On prétend que préparée en divers tems, elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou safranée ; lorsqu'elles sont mûres, un beau verd ; enfin, encore plus tard, vers la S. Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs, & pour enlumi-

ner les cartes à jouer. On prépare avec les baies de Nerprun un extrait purgatif. On peut greffer des Cerisiers & des Pruniers sur le Nerprun, & avoir par ce moyen des cerises & des prunes purgatives ; mais ces especes de fruits occasionnent souvent des superpurgations & des vomissemens énormes. Les feuilles de cet arbrisseau passent pour être déterfives.

Les fruits du petit Nerprun étant cueillis verts, se nomment *Graines d'Avignon*, & fournissent une belle teinture jaune, dont on fait un grand usage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature, se servent aussi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuse qui est ordinairement la base de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *Stil de grain*.

NEZ COUPÉ, *Staphilodendron*, est, selon quelques Auteurs, le Faux-Pistachier, ou une espece de Pistachier sauvage, dont le fruit est vesiculaire & nauséabond : mais en considerant tous ses caracteres, on trouve qu'il n'a presque aucun rapport avec le Pistachier. *Voyez* ce mot & celui de FAUX-PISTACHIER.

NHAMDUI, espece d'Araignée venimeuse du Bresil : son corps est long d'un pouce & demi, garni sur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très reluisant, orné aux côtés de six cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; sa partie antérieure est de couleur jaune, ou rouge, brune ; la postérieure est luisante & argentée : elle représente en bas un visage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet insecte file de la toile comme les autres Araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au col dans le tems de l'accès de la fiévre quarte.

NHANDIROBA, ou NOIX DE SERPENT. *Voyez* AHOUAI.

NICOTIANE, ou TABAC, *Nicotiana*. Plante très usitée, dont on distingue trois especes principales : savoir, le *grand Tabac*, le *moyen* & le *petit*.

1°. LA NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *Nicotiana major latifolia*. La racine de cette plante, qui est le

grand & le vrai Tabac mâle, est blanche, fibreuse, d'un goût fort âcre. Elle pousse une tige à la hauteur de cinq ou six pieds, grosse comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ses feuilles sont amples, sans queue, alternes, velues, nerveuses, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuses au toucher, d'un goût acre ; elles teignent la salive ; elles sont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige se divise en plusieurs rejettons, qui soutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs succedent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de semences petites & rougeâtres : toute la plante a une odeur forte, ainsi que la suivante. C'est une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres Nicotianes en Juillet & Août, dans notre pays, & y est ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Bresil, où la terre est bonne & l'air toujours temperé, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine se peut conserver dix années en sa fécondité, & ses feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La Nicotiane a feuille étroite, ou le Tabac de Virginie, ou le Petun des Amazones, *Nicotiana major angustifolia*. Elle ne differe de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues assez longues.

3°. La Nicotiane a feuille ronde, ou petite Nicotiane, ou Tabac femelle, ou faux Tabac, ou Tabac du Méxique ; *Nicotiana minor fœmina*. Sa racine est quelquefois simple & grosse comme le petit doigt ; d'autres fois elle est divisée en plusieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pousse une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, grosse comme le doigt, rameuse, glutineuse au toucher. Ses feuilles sont espacées & alternes, oblongues, grasses, de couleur verte brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ses fruits & ses semences sont semblables à celles des especes précédentes ; mais ses fleurs sont jaunes verdâtres : il leur succede des capsules arrondies,

rondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues semences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainsi que les précédentes especes, nous vient originairement d'Amérique ; elle est annuelle ; par la culture elle s'est comme naturalisée dans toute l'Europe ; car dès qu'une fois elle a été transplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai : au reste elle se renouvelle aisément de graine. Clusius dit que ce Tabac femelle est bon à la plupart des maladies auxquelles sert le véritable Petun, mais qu'il est beaucoup plus foible ; aussi a-t-il peu d'odeur en comparaison des autres.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy*, disent qu'en Espagne & en Portugal le Tabac demeure toujours verd comme le Citronnier ; mais dans les pays froids il périt aux premieres gêlées, & l'hiver on ne le peut conserver que très difficilement dans les serres, en pot ou en caisse. En Amérique il vient très haut, sur-tout le mâle, & son odeur est très pénétrante : on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres especes pour faire le Tabac en corde, à macher & en poudre, dont l'usage est si commun. C'est en Août & en Septembre qu'on ramasse les feuilles des plantes dont on a coupé les sommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'est moins par la diversité des feuilles de Nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait subir, qu'on parvient à produire de la différence dans les sortes de Tabac, connues sous l'épithete de *Scaferlati*, de *Canasse*, d'*Andouille de S. Vincent*, de *Montauban*, &c. La nature du climat, le tems de la récolte, l'espece de lessive dont on arrose les feuilles, le mêlange du Tabac d'un pays, avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, saveur & odeur.

Lorsqu'on veut cultiver du Tabac, ce doit être dans une terre grasse & humide, exposée au midi, labourée & engraissée avec du fumier consommé : on le seme en France à la fin de Mars ; les Indiens & les Espagnols le sement en automne ou en Août au plutôt. On fait un

petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jette dix à douze graines de Tabac ; & on recouvre le trou : lorsqu'il est levé, on doit arroser la plante pendant le tems sec, & la couvrir avec des paillassons dans le grand froid. Comme chaque grain pousse une tige, on doit séparer les racines : lorsque les tiges sont hautes d'environ trois pieds, on coupe le sommet avant la floraison, afin qu'elles se fortifient, & l'on arrache celles qui sont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles sont mûres, quand elles se détachent facilement de la plante : on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, en faire des paquets, & les mettre sécher dans un grenier. On laisse la tige en terre pour donner le tems aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la Nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes occidentales, son pays natal, elle a toujours porté celui de *Petun*, sur-tout au Bresil & dans la Floride ; & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre Monde. Les Espagnols, qui la connurent premiérement à Tabaco, sur la Mer du Méxique, lui donnerent le nom de *Tabac* du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu sur tous les autres. On l'a apellée *Nicotiane* du nom de M. Nicot, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoissance par un Marchand Flamand, la présenta au Grand-Prieur à son arrivée à Lisbonne, & puis à son retour en France à la Reine Catherine de Médicis ; de sorte qu'elle fut nommée *Nicotiane*, l'*Herbe du Grand-Prieur*, ou *Herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte Croix, Nonce en Portugal, & Nicolas Ternabon, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, donnerent aussi leurs noms au Tabac : quelques-uns l'ont appellé la *Buglose* ou la *Panacée Antarctique*, d'autres l'*Herbe-sainte* ou *sacrée*, & propre à tous maux, apparemment à cause de ses vertus miraculeuses. Il y a eu des Botanistes qui, à raison de sa seule vertu narcotique, semblable à celle de la Jusquiame, l'ont nommée *Jusquiame du Pérou*. Thevet a disputé à Nicot la gloire d'avoir donné le Tabac à la France ; & c'est sans contestation que François Drack, fameux Capitaine An-

glois, qui conquit la Virginie, en enrichit son pays. Les trois especes de Tabac sont d'usage, mais on se sert plus communément du mâle, tant intérieurement qu'extérieurement. La nature n'a jamais rien produit dont l'usage se soit étendu si universellement & si rapidement. Le Tabac n'étoit autrefois qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuse habitude d'en prendre, soit rapé en poudre, par le nez, soit en feuilles, au moyen d'une pipe ou en machicatoire, l'on en a prodigieusement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît, sont Vérine, le Bresil, Borneo, la Virginie, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande & l'Angleterre; car le Tabac vient par-tout, & se vend très cher, quoiqu'il coûte fort peu. Il est à présent défendu d'en cultiver presque par toute la France: ailleurs on ne le cultive gueres que pour avoir ses feuilles. Quel que soit l'intérêt de cette défense, il est certain que le Tabac d'Amérique est préferable à celui de l'Europe.

Le Tabac a eu ses Antagonistes ainsi que ses Panégyristes. Amurat IV, Empereur des Turcs, le Czar & le Roi de Perse en défendirent l'usage à leurs sujets, sous peine de la vie, ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuart, Roi d'Angleterre & S. Paulli ont fait un Traité sur le mauvais usage du Tabac. On trouve une Bulle d'Urbain VIII, par laquelle il excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Eglises. Le Pere Labat dit que le Petun fut comme une pomme de discorde, qui alluma une guerre très vive entre les Savans, & qu'en 1699 M. Fagon, premier Médecin du Roi, n'ayant pu se trouver à une Thèse de Médecine contre le Tabac, à laquelle il devoit présider, en chargea un autre Médecin, dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue; car on remarqua que pendant tout le tems que dura l'Acte, il eut la tabatiere à la main, & ne cessa pas un moment de prendre du Tabac.

Nous ne nous arrêterons point sur l'usage du Tabac en poudre, pris par le nez, autant par plaisir ou par usage, que pour la nécessité. Personne n'ignore qu'il

excite l'éternuëment, & procure une abondante évacuation de sérosité, sur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du Tabac en poudre ou en feuilles, n'est pas moins dangereux qu'un usage reglé en peut être utile. Le mouvement convulsif que le Tabac excite dans les nerfs, quoique irregulier, peut être bon à quelque chose, ne fît-il que nous délivrer d'une humeur superflue, alors il est un remede : mais y a-t-il apparence que pour être en santé, il faille avoir toujours le remede à la main, ni qu'on puisse regarder comme un regime utile d'être à tous momens en convulsions.

Toutes les especes de Tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en substance, il convient dans l'apoplexie, & la léthargie, même contre l'épilepsie : mais on ne peut trop en redouter les effets, il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remède, car le caractere âcre & caustique de cette plante s'est décelé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la premiere fois, ils deviennent ivres, & s'ils ne rejettoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triste état. Combien de malades tombés dans des assoupimens léthargiques, n'ont recouvert le sentiment & la connoissance, que pour mieux sentir d'autres convulsions accompagnées de vomissemens, de sueurs froides, d'un poulx foible & fremissant, & d'autres accidens plus funestes. S'il faut être sur ses gardes quand on emploie ce rémède, même dans les affections soporeuses, que doit-on penser de ses effets, quand, en bonne santé, on en fait un usage continuel, souvent immodéré & toujours sans correctif. Le meilleur bien qu'il en arrive est de faire couler les cathares, la migraine, &c. comme le font moins dangereusement la poudre de Bétoine, de Muguet, &c. mais le plus petit mal qu'il puisse produire est de dessécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire, & de détruire, sinon entierement, au moins en parties la finesse de l'odorat. On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, *ann.* 1730, *p.* 179, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralysie, occasionnés par l'usage immodéré du tabac. Jean

Bauhin vante la Nicotiane, pour détruire, comme par enchantement, toute espece de vermine qui désole les hommes & les animaux. En Italie on se sert de sa semence pour appaiser le priapisme : c'est de là qu'on a donné à la troisieme espece de tabac le nom de *Priapée*. Enfin nous concluons que l'usage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les soldats & les matelots moins sensibles à la disette des vivres, qui n'est que trop frequente dans les armées ou vaisseaux, & les préserver des attaques du scorbut ; mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degré, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un besoin en tout tems.

NID D'OISEAU, *Nidus avis*, est une plante qui croît dans les bois, communément aux pieds des sapins : sa racine est composée de grosses fibres, fragiles, pleines de suc, entremêlées de maniere qu'elles ne représentent pas mal un nid d'oiseau : elle pousse deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revetues de feuilles creusées, luisantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ses fleurs sont rangées aux sommets des tiges, comme dans l'orchis, composées chacunes de six feuilles pâles : à ces fleurs succéde un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des semences semblables à de la sciure de bois.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle est déterſive, résolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit reduit composé de diverses matieres, où l'oiseau pond, couve & éleve ses petits. *Voyez l'article* OISEAU.

Il y a peu de nids dont la Médecine fasse usage, excepté celui d'*Hirondelles* Voyez *ce mot, & celui dont nous avons parlé sous le nom d'*ALCYON.

A l'égard des Nids d'oiseaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux, rien n'est plus faux que leur existence ; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les Nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de tems se trouvent incrustés de façon à faire croire qu'ils seroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

NIELLE, *Nigella*. Plante dont on distingue deux especes, savoir la Nielle des champs, & la Nielle des jardins.

1°. La NIELLE DES CHAMPS ou la NIELLE-SAUVAGE OU BATARDE, la BARBUE OU POIVRETTE COMMUNE, *Nigella sylvestris*, est une plante que l'on trouve partout dans les bleds, sur-tout après la moisson. Sa racine est fibreuse, petite, blanchâtre : elle pousse une tige, tantôt simple & tantôt rameuse, grêle, canelée, & haute d'un pied, ses feuilles qui ressemblent assez à celles de l'aneth, sont découpées en petits filamens alternes : ses fleurs, qui paroissent vers la fin de l'été, sont comme étoilées, composées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables, il leur succede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, qui au sommet s'écartent les uns des autres, mais qui sont unis ensemble depuis le milieu jusqu'en bas, partagés ainsi dans leur longueur par autant de loges qui renferment plusieurs semences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la suivante.

2°. La NIELLE ROMAINE, ou NIELLE DES JARDINS, ou NIELLE CULTIVÉE ET DOMESTIQUE, ou CUMIN-NOIR ou le FAUX CUMIN; *Nigella romana*. Cette plante, que l'on cultive dans les jardins où elle vient aisément, ressemble à la précédente; ses fleurs sont d'un blanc pâle, ses semences sont noires ou jaunes & anguleuses, d'une odeur aromatique, & d'un goût piquant : la meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE OU DU LEVANT, *Nigella Cretica*, est une espece de Nielle plus petite que les précédentes, & qui se distingue encore par ses fleurs bleuâtres & par l'odeur de sa graine, que l'on prendroit pour du Cumin tant elle est forte : elle a les mêmes propriétés des autres Nielles : on la cultive dans quelques campagnes en terre grasse : elle fleurit dès le mois de Juin.

La Semence de Nielle, qui de toutes les parties de la plante, est la seule dont nous nous servions en ce pays-ci, doit être bien desséchée avant qu'on en fasse usage; car elle contient une humidité qui, selon Tragus, est fort

pernicieuse : son infusion est apéritive & retablit les régles, elle convient aussi dans la colique venteuse : cette même infusion remédie parfaitement au rhume de cerveau & à l'enchifrenement : pour cela on tire cette liqueur par le nez ayant soin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parceque sans cela, ce qu'on attire par le nez passeroit dans la bouche & dans le gozier : on tire beaucoup d'huile essentielle de la Nielle qui est excellente pour résister au mauvais air & tuer les vers.

NIELLE DES BLEDS, FAUSSE NIELLE OU NIELLE BATARDE, *Nigellastrum*. Cette plante naît dans les champs, & se trouve par-tout dans les bleds : sa racine est petite, mais sa tige est haute de trois pieds, velue, genouillée, creuse & rameuse ; ses feuilles, qui sont opposées deux à deux, sont étroites, longues, pointues, & embrassent la tige par une large base, revêtues de longs poils blanchâtres : ses fleurs, qui paroissent depuis Mai jusqu'en Juillet, sont purpurines, quelquefois blanchâtres, & succédées par des capsules séminales, oblongues, à peu-près de la figure d'un glànd : dans la maturité, elles s'ouvrent en cinq parties, & contiennent plusieurs semences noirâtres, rudes, & assez inodores. Cette plante est annuelle comme la Nielle commune : elle convient dans la curation des ulceres, des fistules & pour arrêter les hémorrhagies. Sennert a passé, dans le Dannemarck, pour un Magicien, pour avoir guéri, comme par miracles, de telles maladies. La façon de s'en servir est de tenir sous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

NIHILUM, ou POMPHOLIX, ou TUTHIE BLANCHE : *voyez* ZINC

NIMBO, arbre d'Amérique, nommé *Bépole* en Malabar. Cet arbre ressemble assez au frêne ; ses fleurs sont petites, blanches, composées de cinq feuilles, leur odeur est semblable à celle du Triolet odorant ; aux fleurs succede un fruit de la forme d'une petite olive ; ses feuilles sont résolutives : on tire de son fruit par expression une huile bonne pour les piquures & contractions des nerfs.

NINGAS, est une sorte de vermine des Indes, fort

incommode pour les hommes : elle se cache dans la poussiere, & saute à la maniere des puces : elle se fourre entre cuir & chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nuds, elle y laisse des œufs en si grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne soit par un cautere, ou en coupant les chairs où elle s'est nichée : cette vermine est presque la même que le *Tous* du Bresil & la *Chique* des Antilles : voyez *ces mots*.

NINTIPOLONGA, est un magnifique serpent des Indes Orientales, dont la morsure cause un sommeil mortel. Il n'est pas rare dans l'Isle de Ceylan ; sa couleur est brune tirant sur le noir, il est tiqueté ou marbré de fleurs blanches ; ses yeux qui sont grands & bleus, brillent beaucoup ; l'ouverture de sa gueule qui est garnie de dents courbées & aiguës, est munie dans son contour d'écailles épaisses, sa queue va en diminuant & finit en pointe. *Thes. Seb. Tab.* 37.

NIN ZIN ou NISI : *voyez* son histoire à la suite du mot GENZENG.

NIRUALA, est un arbre de plusieurs pays des Indes, sur-tout du Malabar, dont les feuilles distillent un suc, qui, reçu dans un linge qu'on applique sur les aînes, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou SALPÊTRE, *Nitrum*, est un sel à qui la crystallisation donne une figure prismatique, hexangulaire avec une petite pointe aiguë ; il est d'une saveur fraîche, salée & amere. Le nitre est en partie fixe, & en partie volatil : il fuse sur les charbons ardens : il entre en fusion au feu ; mêlée avec de la poudre de charbon il détonne.

Bien des Naturalistes regardent l'origine du nitre, comme due au regne minéral. La plupart des Chymistes disent que ce sel appartient au regne végétal, & quelques modernes d'entre eux le donnent au regne animal. Il n'est pas de notre ressort de prétendre ici décider une telle question : *voyez* les ouvrages des Chymistes à ce sujet. Quelle qu'elle soit, il est constant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours ; tantôt il est attaché contre des

murailles, dont le ciment n'est pas sec : alors il est fort impur ; mais il s'y reproduit toujours, tant que le mur est humide & voisin des latrines ou des habitations d'animaux : on l'en détache avec des balais, c'est ce qu'on appelle *Nitre* ou *Salpêtre de Houssage* : tantôt, mais plus rarement, le nitre se rencontre sur certaines roches désertes dans les Indes ; ainsi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la superficie de la terre ; dans les végétaux, sur-tout dans les Borraginées ; dans les plantes ameres, telles que la fumeterre, le cresson de fontaine, l'heliotropium. Rauvolf dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du saule incinérés : d'autres retirent du salpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La terre nitreuse, celle qu'on dit être la seule matrice propre à produire du nitre, ou qui l'a déja produit, & qui est absolument nécessaire pour en produire, doit être visqueuse & alkaline : c'est une telle terre qui coopere si merveilleusement à l'amélioration ou fécondité des végétaux.

Tout le sel de pierre, autrement dit le salpêtre du commerce, qui se fait à Paris, se retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, sur-tout des caves, &c. On lessive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une base alkaline : puis par la voie de l'épuration, ensuite de l'évaporation graduée, on parvient à en obtenir des crystaux, plus ou moins transparens, &c. *Voyez* pour ce procédé le *Diction. de Chymie.*

Le nitre entre dans la composition de la poudre fulminante & de celle à canon, dans les flux employés par les Artistes pour fondre quantité de métaux : on s'en sert aussi pour préparer de la glace, & pour saler les viandes & quelques poissons, ce qui leur donne une couleur rouge. En Médecine ce sel est très rafraichissant & diurétique : on en fait le cristal minéral ou sel de prunelle, dont les propriétés sont les mêmes que celle du nitre.

NIVEAU D'EAU DOUCE. *Voyez* MARTEAU INSECTE.

NLANNETONS, nom que l'on donne à des vers luisans du Royaume de Siam. Ils sont d'un verd doré extrêmement beau ; ils brillent pendant la nuit d'une lumiere beaucoup plus vive que celle de nos vers luisans, & leurs œufs sont de la grosseur d'un pois.

NOERZA : nom donné par quelques Auteurs à une espece de Belette de la grandeur de la Marte ; son poil approche, par la couleur, de celui d'une Loutre : cet animal se cache dans les endroits les plus épais des bois, & il exhale une très mauvaise odeur. Agricola dit que le Noërza habite les vastes & sombres forêts de la Suabe du côté de la Vistule.

NOIRPRUN : *voyez* NERPRUN.

NOISETIER : *voyez* COUDRIER.

NOIX : *voyez* NOYER.

NOIX D'ACAJOU : *voyez* ACAJOU.

NOIX DES BARBADES : *voyez* RICIN.

NOIX DE BEN : *voyez* BEN.

NOIX DE BENGALE : *voyez* au mot MYROBOLANS.

NOIX DE COGUO : *voyez* COCCOS.

NOIX DE COURBARI : *voyez* COURBARIL.

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE : *voyez* CYPRÈS.

NOIX DE GALLE, espece de coque que l'on trouve en maniere d'excroissance sur les chênes du Levant, laquelle est produite par une sorte d'insecte qui y dépose ses œufs, &c. Ces galles servent aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez* à l'article CHÊNE, & le mot GALLES.

NOIX DE GEROFLE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* CANELLE GEROFLÉE.

NOIX IGASUR, ou FEVE DE ST. IGNACE. *Voyez à la suite du mot* NOIX VOMIQUE.

NOIX MÉDICINALE, ou COCOS DES MALDIVES. *Voyez* COCOS.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez* RICIN.

NOIX MÉTHEL. *Voyez* DATURA & POMME ÉPINEUSE.

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot* MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *Nux Insana*, est un fruit

des Indes, gros comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre; contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, semblable à celle de la prune sauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerisier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La Noix Narcotique cause un assez mauvais effet à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot* PISTACHIER.

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez* RICIN.

NOIX DE SERPENT, ou NOIX HANDIROBA. *Voyez* AHOUAI.

NOIX DE TERRE. *Voyez* TERRE-NOIX.

NOIX VOMIQUE, *Nux Vomica*; c'est une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une substance dure comme de la corne, de couleur grise, un peu lanugineuse, remarquable par une espece de nombril qui est au centre. Ces amandes se trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît sur un arbre très gros (son tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la Côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une seule piece, en entonnoir. On soupçonne que cet arbre est le même que celui qui donne le *Bois de Couleuvre* : voyez *ce mot*.

Les Noix Vomiques, ainsi que tous les Médicamens amers, secouent violemment les nerfs sensibles de l'estomac des animaux, & les font périr. La Noix Vomique est un poison pour les quadrupedes & les oiseaux, ainsi que pour l'homme, dont une très petite dose bouleverse l'estomac & occasione des mouvemens convulsifs. Divers expériences, faites sur des chiens, prouvent que ce poison produit le même phénomene dans les animaux; c'est-à-dire, des mouvemens convulsifs, l'épilepsie & la mort. La dissection des ani-

maux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le sang ou dans le suc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement semblable à ceux qu'occasionent les poisons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la Ciguë d'eau. Ce poison ne corrode point les membranes de l'estomac, mais il irrite les fibres nerveuses, dont il détruit le mouvement uniforme & oscillatoire. Dès que le suc stomacal a commencé à dissoudre la Noix Vomique, les effets du poison commencent à se faire sentir; c'est au bout d'un quart d'heure ou d'une demi heure.

Tout prouve que la Noix Vomique est très dangereuse, quoique quelques uns osent assurer qu'elle n'est funeste qu'aux animaux & point aux hommes; son usage doit donc être absolument banni, à moins qu'on n'en fasse usage à l'extérieur, la poudre de ces Noix étant résolutive.

L'on croit que la Noix Igasur des Philippines, autrement dite *Feve de St. Ignace*, est aussi une espece de Noix Vomique. L'Igasur, si connu chez les Indiens sous le nom de *Mananag*, & chez les Espagnols sous celui de *Pépita de Bisayas*, est un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très dur, d'une substance comme de corne, semblable à l'Hermodacte, d'une saveur de graine de citron, mais très amere, d'une couleur blanche verdâtre. La plante qui donne l'Igasur, s'appelle *Cantara* ou *Catalongay*, elle est très rampante; son tronc est ligneux, lisse, poreux, de la grosseur du bras; ses feuilles ressemblent à celles du Malabathrum, sa fleur à celle du Grenadier, & il lui succede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre sustance dure, comme pierreuse; l'intérieur de ce fruit est rempli d'une chair un peu amere, jaune & molle, dans laquelle sont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en se séchant.

Ce sont les Jésuites Portugais Missionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus jusqu'alors. Le P. George Camelli, l'un d'entre eux, raconte des choses surprénantes du cas que les In-

diens en font. Le commun du peuple, dit-il, donne indifferemment la Noix Igasur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, sans avoir aucun égard au tems, à la maladie, à l'âge, ou même à la dose; & même plusieurs la portent suspendue au col, & ils croient que par ce moyen ils sont à l'abri & exempts de tout poison, de la peste, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & spécialement du *sopto*, ou de cette espece de poison que l'on dit qui tue en le respirant seulement, &, ce qui est bien plus, du Démon même. Cependant notre Missionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parcequ'il produit des mouvemens convulsifs, entre autres le ris sardonique & le spasme dans les Espagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens : en général ses vertus semblent différer peu de celles de la Noix Vomique.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiseau appellé *Grand Gozier* par tous les Voyageurs en Afrique, & en Amérique *Pélican*, ou *Onocrotale* par les Naturalistes : *voyez* PÉLICAN.

NOMBRIL MARIN, est un Limaçon ombilique : *voyez au mot* LIMAÇON DE MER.

Les Naturalistes donnent aussi le nom de *Nombril Marin* aux Opercules des coquillages operculés.

NOMBRIL DE VENUS, *Umbilicus Veneris*, plante autrement connue sous le nom de *Cotyledon*, & dont on distingue deux especes principales que nous allons décrire.

1°. Le GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VENUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *Cotyledon major*. Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & les vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, est assez commune dans plusieurs Provinces de France; elle ne s'éleve pas si aisément dans les jardins. Sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibreuse en dessous; elle pousse des feuilles rondes, épaisses, grasses, pleines de suc, creusées en bassin comme un nombril, attachées par des queues longues, verdâtres, d'un goût visqueux & insipide; d'entre les-

quelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi pied, qui se divise en plusieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant sur le purpurin : ces fleurs sont remplacées par des fruits à plusieurs gaînes membraneuses, qui renferment des semences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne ; elle conserve ses feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & en Mai, alors ses feuilles se flétrissent.

2°. Le COTYLEDON OU NOMBRIL DE VENUS A FLEUR JAUNE, *Cotyledon flore luteo* : sa racine est longue, vivace & rampante ; ses feuilles sont plus épaisses que les précédentes, & crenelées en leurs bords ; la tige est rougeâtre, les fleurs jaunes & disposées en épi : à ces fleurs succedent cinq capsules oblongues, verdâtres, remplies de graines très menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal ; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'est pas difficile à conserver, mais elle périt comme la précédente espece.

Les feuilles du Cotyledon ont un goût visqueux & aqueux ; elles sont ràfraichissantes, & produisent, ainsi que la Joubarbe, de très bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures & les hémorrhoïdes.

NONNATA : *voyez* APHIE.

NONNETTE : *voyez au mot.* MÉSAGE.

NOPAL : *voyez* OPUNTIA.

NORD-CAPER, est une petite espece de Baleine, qui se pêche sur les Côtes de Norwege & d'Islande : c'est la Baleine glaciale de Klein : *voyez au mot* BALEINE.

NOSTOCH, espece de fucus terrestre : *voyez à l'article* MOUSSE.

NOYAUX. Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures des coquillages : on dit aussi Noyaux de pêche, de cerise, de prune, d'abricot, &c.

NOYER, *Nux juglans.* Le Noyer est un arbre qui devient très beau, agréable par son feuillage, & qui est d'une très grande utilité, tant par ses fruits que par son bois.

Il y a plusieurs especes de Noyers qui different, soit par leurs fruits, soit par leurs feuilles. On distingue le Noyer ordinaire, dit aussi *Noyer Royal* : le Noyer à gros fruit, dit *Noix de Jauge* ; ses noix sont extrêmement grosses, mais elles ne sont jamais bien pleines, & ont peu de saveur : il y a une espece de Noyer à fruit, un autre à feuilles découpées : le Noyer qui donne ses fruits deux fois l'année : le Noyer de la Louisiane, dont le fruit a la figure d'une noix muscade, & que l'on nomme *Pacane* ; & quelques autres especes du Canada.

Comme les Noyers se multiplient de semence, il se forme beaucoup de variétés.

Les Noyers portent, sur les mêmes pieds, des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles forment des chatons ; cette poussiere fécondante des chatons passe pour être bonne dans la dyssenterie. Les fleurs femelles sont assemblées deux ou trois ensemble. Aux fleurs succedent les fruits, qui sont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *Brou de noix*, qui recouvre une coque ligneuse qui renferme une amande divisée en quatre lobes. Presque tous les Noyers ont les feuilles conjuguées & attachées sur une côte terminée par une feuille impaire ; elles ont une bonne odeur.

Les Noyers se plaisent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, sur les collines : leurs racines pénetrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit des racines, si on en excepte la vigne. On doit avoir soin de labourer la terre au pieds des Noyers réunis en quinconce, si on ne veut point les voir périr.

Les Noyers ne se multiplient ordinairement que par semences, quoique quelques personnes disent avoir réussi avec succès à les greffer.

Les noix different par la grosseur, la figure, la dureté & le goût : il y en a une espece dont l'amande est amere. Les noix sont très bonnes à manger avant leur maturité, on les nomme alors *Cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'âcreté en séchant ; mais en les mettant tremper quelques jours dans

l'eau, l'amande se gonfle; on peut la dépouiller de sa peau, & alors elle est assez douce. On confit les noix, soit avec leur brou, soit sans brou. On fait avec les noix séches & pelées, une espece de conserve brûlée, assez agréable, que l'on nomme *Nouga*. On emploie les noix vertes, pour faire un ratafia très stomachique.

Le plus grand usage que l'on fait des noix séches, est d'en retirer, par expression, une premiere huile, que quelques personnes préferent au beurre, & à l'huile d'olive pour faire des fritures : cette huile, en vieillissant, acquiert de la vertu; elle devient propre à entrer dans plusieurs emplâtres, dans les cataplasmes contre l'esquinancie, dans les lavemens adoucissans. On prend ensuite la pâte qui reste après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudieres sur un feu lent, avec de l'eau bouillante; on exprime cette pâte de nouveau, & on en retire une seconde huile, qui a une odeur désagréable, mais qui est bonne à brûler, pour faire du savon, & excellente pour les Peintres, sur-tout quand on a soin de la mêler avec de la litharge : cette huile a la proprieté de faire sécher plus promptement leurs couleurs. L'huile de noix, mêlée avec de l'essence de térébenthine, est propre à faire un vernis gras, qui est assez beau & qu'on peut appliquer sur les ouvrages de menuiserie.

La décoction des feuilles de Noyer, dans de l'eau simple, déterge les ulceres, sur-tout en y ajoutant un peu de sucre. On prétend qu'un cheval qui a été *épongé* avec la décoction de feuilles de Noyer, n'est point tourmenté de mouches pendant la journée, parceque cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On fait usage en Médecine, de toutes les parties du Noyer. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête survient à quelques personnes qui se couchent sous les Noyers; ce qui n'est pas causé par l'ombre, mais par les exhalaisons qui sortent de ses feuilles, & qui sont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit causer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des personnes,

qui,

qui, ayant extrêmement chaud, se mettroient sous son feuillage, & dont la transpiration se trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

Le Noyer est très précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines & le brou pour faire des teintures brunes très solides ; les étoffes même que l'on teint avec ces substances, n'ont pas besoin d'être alunées. La décoction du brou de noix est spécifique contre les punaises & le venin des animaux ; les coquilles & les zestes sont sudorifiques ; les noix confites sont fort prolifiques, & corrigent la mauvaise haleine. Les Menuisiers font, avec le brou pourri dans l'eau, une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de Noyer est liant, assez plein, facile à travailler. Il est recherché par les Sculpteurs ; & c'est un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes sortes de meubles. Les Noyers de la Virgine, & ceux de la Louisiane, dit M. Duhamel, ont leur bois plus coloré que le nôtre ; il est quelquefois presque noir, mais ses pores sont fort larges ; ce sont de fort beaux arbres ; leurs feuilles sont très longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires n'est bon qu'en cerneaux, parceque les cloisons intérieures sont trop dures ; cependant les Naturels du pays en font une espece de pain : voici leur méthode. Ils écrasent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau : le bois surnage avec une portion d'huile, à mesure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il se précipite au fond une espece de farine : c'est celle dont ils font usage. Il n'y a que la *Noix Pacanie* qui soit fort bonne, non seulement parceque son écorce n'est pas fort dure, mais encore parceque son amande participe un peu du goût de la noisette. En Canada, il y a une espece de Noyer, qui fournit, mais en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un sirop ; mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'Erable.

Il croît sur le tronc du Noyer, un champignon ou une substance spongieuse, de la consistance du cuir, dont les Anciens se servoient comme de cautere : ils l'appliquoient d'un bout sur la peau, & mettoient le feu à l'autre bout, & le laissoient ainsi brûler jusqu'à ce

qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le sarment de vigne, &c.

NUÉES, *Nubes*, sont formées par l'évaporation des eaux, tant stagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne se forment point lorsqu'il pleut; au contraire, elles se détruisent : mais dès qu'il fait beau tems, c'est-à dire, quand la lumiere du soleil, qui doit éclairer notre athmosphere, n'est point affoiblie par l'interposition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs montent avec la fumée des cheminées, jusques dans une certaine région de l'air, où elles paroissent sous la forme de nuages d'abord légers, ensuite plus épais, enfin noirâtres; mais dans tous les tems, ils sont le jouet des vents qui agitent l'air. C'est quand ils sont trop épais, ou que la colonne d'air qui les soutient est trop foulée, que le cours, l'amas, le choc, & la séparation des nuages a lieu, & qu'ils se résolvent en gouttes plus ou moins grosses, ce qui produit les différentes *Pluies*. Voyez *ce mot*, *celui de* MER, *& celui des* EAUX DU CIEL, *à l'article* EAUX.

Tous les Voyageurs Physiciens s'apperçoivent facilement de la formation des nuages; il suffit de contempler, dans un lointain, le lieu où se rendent les brouillards des rivieres, de la mer, & les vapeurs qui sortent des cheminées d'une grande Ville. On a *éprouvé* mille fois que les nuages, même les plus épais, que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au sommet, & que l'on a ensuite traversés pour arriver au haut, ne sont que des brouillards semblables à ceux qui s'abbaissent de tems en tems sur les plaines. Selon l'élévation ou la région qu'habitent les nuages, l'eau qui en distille est souvent congelée avant que de parveuir sur notre sol : *voyez aux mots* GRÊLE *&* NEIGE.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *frumentaires* ou *nummulaires*, & notamment aux pierres *lenticulaires*. Voyez *ce mot*.

NUMMULAIRE, ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ECUS, ou HERBE A CENT MAUX, *Nummularia*, est une plante qui croît très communément à la campagne dans des lieux humides, le long des fossés & des che-

mins ; & proche des ruisseaux. Sa racine est traçante, menue : elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, anguleuses, rampantes à terre, portant des feuilles opposées deux-à-deux, larges d'un doigt, arrondies, & un peu crépées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort astringent. Ses fleurs sortent pendant l'été des aisselles des feuilles ; elles sont grandes, jaunes, formées en rosette : il leur succede de petits fruits sphériques, qui contiennent des semences fort menues.

La Nummulaire s'étend plus ou moins en grandeur, suivant les terres où elle naît ; celle qui se trouve dans les jardins est plus grande que celle des champs. On doute que cette plante fasse aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques paysans : elle est astringente, anti-scorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes sortes de flux, & pour consolider les plaies & les ulceres du poumon.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÊVE & NÉCYDALE, sont des termes dont les Anciens Naturalistes se sont servis indifféremment pour exprimer l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des insectes, passent en sortant de l'état de ver pour parvenir à celui de mouche ou de papillon ; c'est cet état, qu'en matiere de ver à soie, on exprime par le mot de *Fêve ;* mais aujourd'hui le sens en est fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, si féconde & si variée dans ses œuvres n'observe point les mêmes loix dans la naissance des insectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naissent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, si nous nous en rapportons au sentiment d'un grand nombre d'Anatomistes, ou d'un œuf couvé hors de son ventre ; ce qui fait nommer les premiers *Vivipares*, & les autres *Ovipares*. Dans l'un & l'autre cas, ils sortent de l'œuf tout parfaits : ils n'ont plus besoin que de croître. La Nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les insectes : elle les fait passer (du moins le plus grand nombre des insectes ailés que nous connoissons) par plusieurs états, avant que de les amener à leur perfection : elle les fait être successivement trois especes d'animaux, qui paroissent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'...

l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il est d'abord contenu dans un œuf; mais que sort il de cet œuf ? ce n'est point un papillon ; c'est un ver, que l'on appelle *Chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes machoires, un prodigieux estomac, grand nombre de jambes ; qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce ver change de forme, & devient ce qu'on appelle *Féve*, ou *Chrysalide* & *Nymphe* dans d'autres insectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de sa peau, de ses jambes, de l'enveloppe extérieure de sa tête, de son crâne & de ses machoires, de sa filiere, de son prodigieux estomac, d'une partie de ses poumons En quittant cet état de Chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, sans lui laisser la liberté d'aucun de ses membres ; ainsi empaqueté & emmaillotté, il passe un tems assez notable ; les uns plus, les autres moins ; quelques-uns jusqu'à plus d'un an, sans prendre aucun aliment, & dans une inaction totale. Pendant cette espece de léthargie, il se fait une transpiration insensible des humeurs superflues, qui fait prendre de la solidité aux parties intérieures de la Chrysalide ; & enfin de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en sort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit, celui ci vole ; le premier broutoit l'herbe, se traînoit lourdement sur la terre ; celui-ci n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de rosée, & du suc extravasé des fleurs. Le ver avoit des machoires pour hâcher ; le papillon n'a plus qu'une trompe pour sucer ; le ver ignoroit parfaitement les plaisirs de l'amour, il n'avoit aucune connoissance de son sexe ; le papillon semble n'avoir plus d'autres pensées, & n'être né que pour perpétuer son espece.

Les anciens Philosophes ont raisonné beaucoup sur ces changemens, & souvent assez mal ; les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoses complettes : les autres ont regardé l'état de Féve ou Chrysalide, comme une véritable mort ; & le retour de l'animal en papillon, comme une résurrection parfaite. Rien de plus contraire à la

vérité, & même à la raiſon, que ces divers ſentimens. Le ver à ſoie, dans quelque tems qu'on le prenne, ſoit ver, ſoit féve, ſoit papillon, n'a jamais ceſſé de vivre, ni d'être le même animal; la ſeule différence qu'on peut remarquer dans ſes différens états, eſt qu'il avoit, étant ver, des parties qui devoient être inutiles au papillon: elles ſe ſont deſſéchées & détruites, lorſque le ver a pris la forme de féve ou chryſalide D'autres parties néceſſaires au papillon, comme les ailes, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à ſe développer, que lorſque le tems d'en faire uſage s'eſt approché. Cette merveille, que la Nature opere dans les inſectes, arrive auſſi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître? Le *thymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres, s'anéantiſſent après la naiſſance; d'autres, qui étoient inconnues à la premiere enfance, ſe développent avec l'âge. Cet échange de parties ſe fait en bien plus grand nombre, & dans un tems plus court dans les inſectes, ce qui le rend plus remarquable; c'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à ſoie comme un animal différent de ſon papillon, de penſer que le papillon eſt un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il eſt aiſé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, ſans qu'il en arrive d'accident à la mere, parceque le fœtus & la mere ſont deux animaux complets, qui ont ſéparément les parties néceſſaires à la vie. Il n'en eſt pas de même du ver à ſoie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à ſoie, lorſqu'il eſt dans l'état de ver, on lui trouvera diſtinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muſcles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poulmon. Que l'on ouvre un ſemblable animal étant chryſalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties eſſentielles à la vie & au mouvement, ſont uniques dans le ver à ſoie, qui paroît ſucceſſivement ſous trois formes différentes, quoiqu'il ne ſoit toujours que le même animal, puiſque les parties qui conſtituent la vie ſont toujours les mêmes.

A tout inſtant, l'Hiſtoire Naturelle nous préſente de ſemblables merveilles, qui toutes réfléchiſſent la puiſſance du Créateur. La Chryſalide, ainſi nommée, à cauſe de ſa couleur d'or, ou Féve à cauſe de ſa forme, ſont deux termes, ſous leſquels eſt connu l'état d'un ver, qui, après avoir quitté ſa peau de ver, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle qui ſe deſſéche, devient ſolide, & forme une eſpece de boîte, dans laquelle il eſt incruſté; le ver à ſoie & toutes les chenilles ſe mettent en *Chryſalides.* On appelle *Nymphe* l'état des inſectes qui s'enveloppent d'une membrane tranſparente, très fine, flexible, & qui laiſſe voir la figure du futur inſecte toute formée. Toutes les mouches paſſent par cet état.

Nymphe, ſelon M. Pluche, ſignifie *Jeune mariée*, parceque c'eſt dans cet état que l'inſecte prend ſes plus beaux atours, & la derniere forme ſous laquelle il doit paroître pour multiplier ſon eſpece par la génération.

Pour avoir une idée plus complette de la vie & des mœurs des inſectes, *voyez l'article* INSECTE.

Fin du troiſieme Volume.





